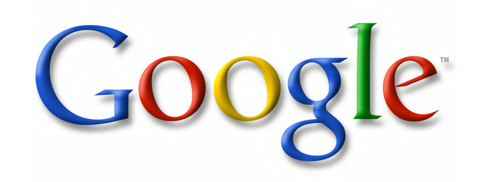
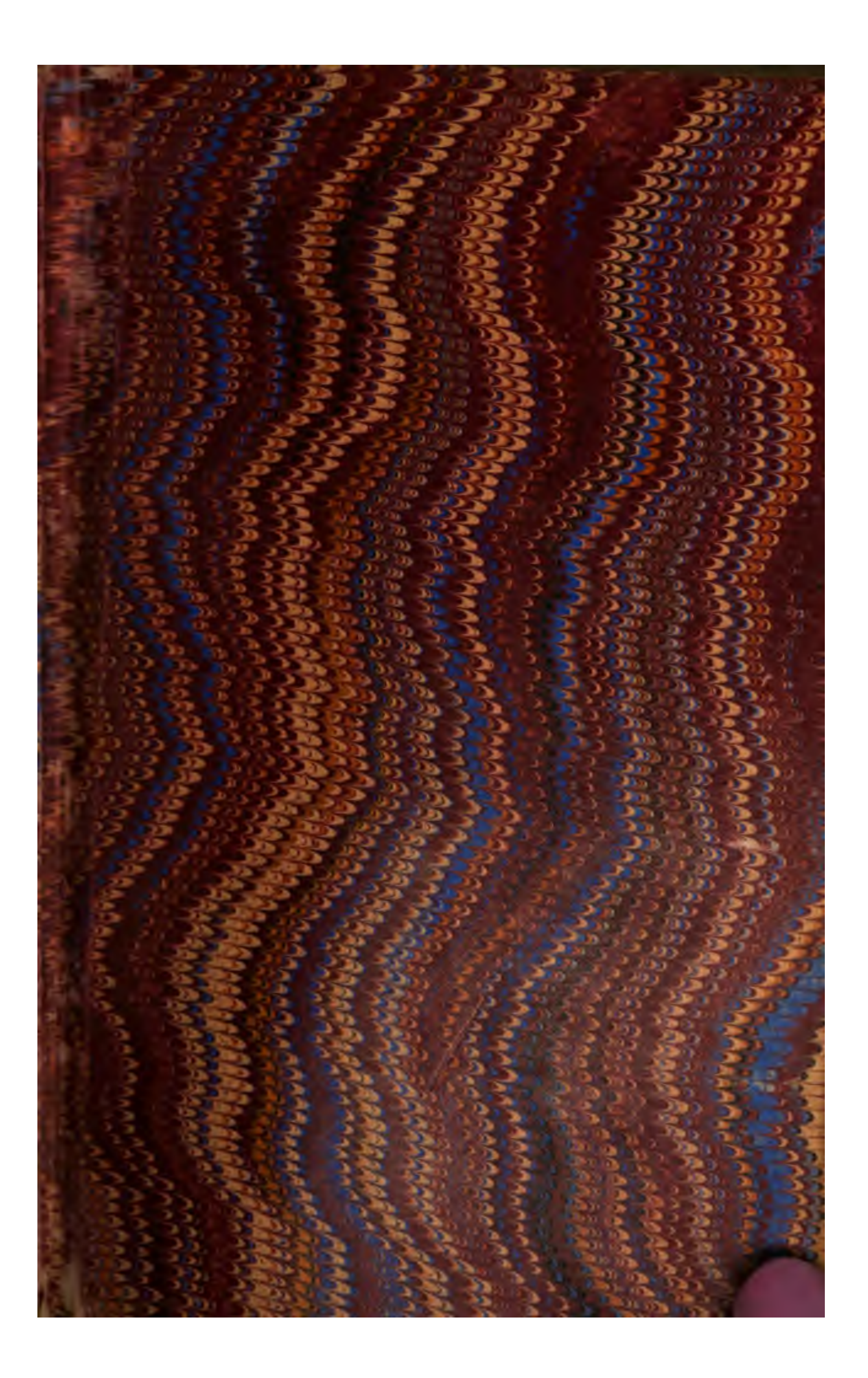
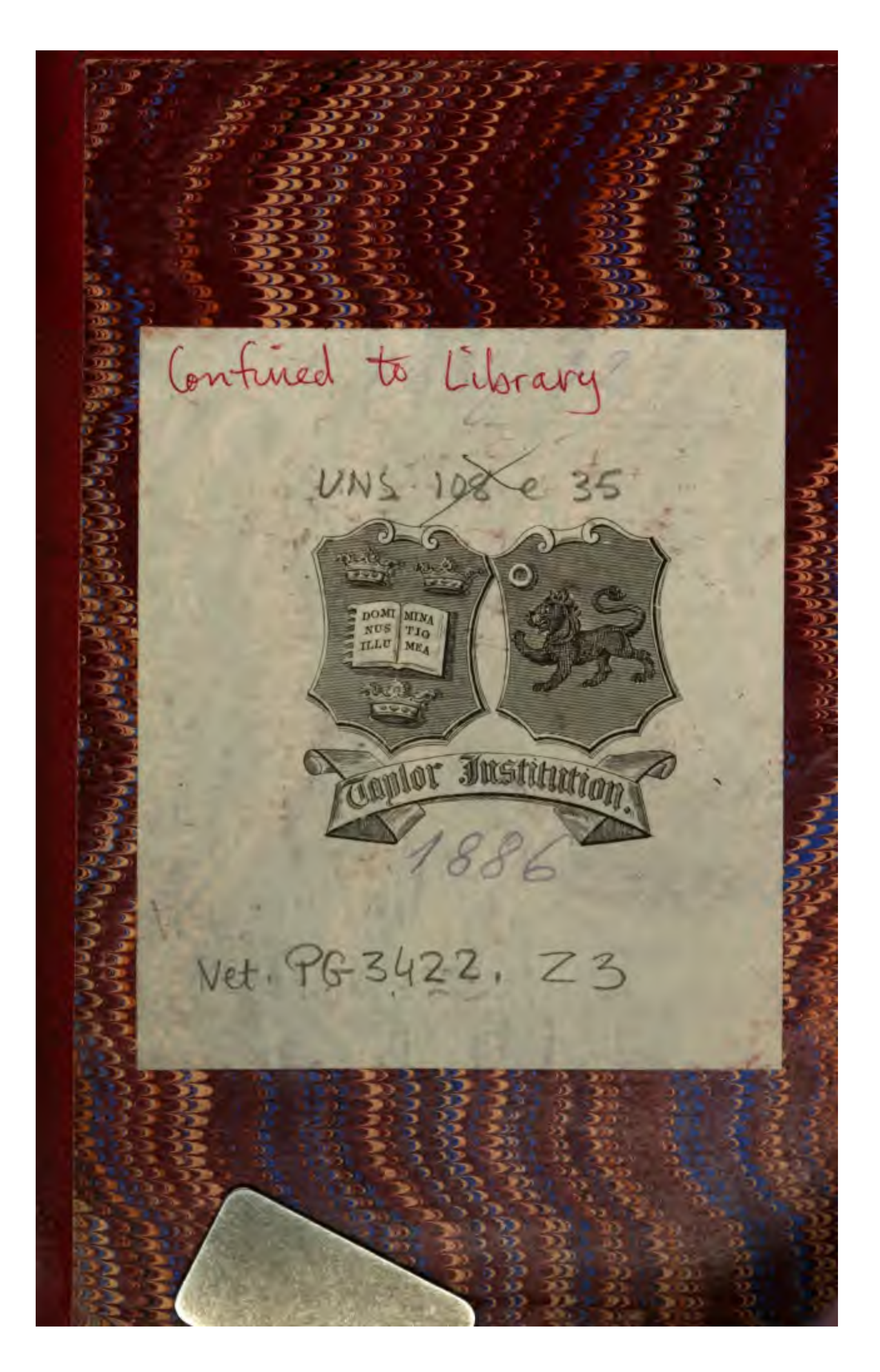

Google




Confined to Library
UNS 108 e 35
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution
1886
Vet. PG 3422. Z3





Confined to Library
UNS 108 e 35
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1886
Vet. PG 3422. Z3

MÉMOIRES

D'UN

SEIGNEUR RUSSE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.

MÉMOIRES

D'UN

SEIGNEUR RUSSE

PAR

M. IVAN TOURGUÉNIEF

TRADUIT

PAR ERNEST CHARRIÈRE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET COMPLÉTÉE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855



INTRODUCTION.

Le livre de M. Ivan Tourguénief, dont nous donnons ici la traduction, a été publié en russe à Moscou, en 1852, sous le titre, que nous avons cru devoir modifier, de *Mémoires* ou *Journal d'un chasseur* (*Zapiski Okhotnika*). Mais si le livre est devenu, dans notre traduction, les *Mémoires d'un seigneur russe,* c'est pour prendre avec ce titre le caractère de témoignage de l'aristocratie russe sur la situation réelle du pays qu'elle domine. Quelques parties de l'ouvrage avaient paru par fragments dans une revue littéraire du pays, intitulée : le *Moscovien* ou le *Nouvelliste de Moscou.* Ces épisodes, où la vérité expressive des mœurs se détachait sur un fond descriptif plein de suavité et de fraîcheur, avaient vivement frappé l'attention, quoique venant d'une plume encore inconnue et qui n'avait pas fait ses preuves devant le public. Cependant on était loin de prévoir l'impression que produisit la réunion de ces morceaux, lorsqu'ayant été mis en volume et complétés dans leur ensemble, on put saisir la donnée supérieure qui s'en dégageait, et qu'on vit s'y manifester la pensée intime de l'auteur ou plutôt l'inspiration sociale à laquelle il avait cédé involontairement.

En effet, la série de ces chapitres, s'éclairant et se fortifiant l'un par l'autre, faisait entrer dans leur cadre toutes les scènes de la vie russe; et par la variété des aspects sous lesquels elle y était observée, ce livre, en apparence sans prétention, se trouvait offrir le tableau le plus saisissant des mœurs de la Russie, qu'il révélait en quelque sorte à elle-même; car ces peintures étant empruntées la plupart à la partie la moins accessible des mœurs locales, elles en faisaient pour les Russes comme une découverte de leur propre pays. Ils y voyaient surtout les institutions du passé se refléter dans le présent; et la situation relative qu'elles créent entre les classes, montrant l'influence morale qu'elles exercent sur les individus, s'y dessinait pour la première fois avec une puissance de réalité d'autant plus grande qu'elle paraissait moins cherchée. On comprit alors que, sous sa forme nécessairement discrète et contenue, cet ouvrage était un de ces livres hardis venus à propos, qui agissent fortement sur les idées d'un peuple et prennent date dans son histoire. Mais le sens en fut achevé et déterminé en quelque sorte par le commentaire de l'opinion avec laquelle il se rencontrait heureusement, et il reçut d'elle cette signification plus étendue qui fait du public l'auxiliaire et l'associé direct de l'écrivain dans son œuvre.

Presque au même moment, et dans des proportions plus grandes encore, un fait analogue s'était produit sur un autre point. L'Amérique du Nord venait d'élever à la

hauteur d'un événement public l'apparition d'un simple roman de mœurs, écrit par une femme inconnue jusque-là, et qui, devenue tout à coup célèbre, put voir l'Europe tout entière se prendre pour le même ouvrage de la sympathie passionnée qu'il avait inspirée au nouveau monde. La connaissance de la langue et de la littérature russes se trouvant moins répandue, le succès de cette production a dû être plus limité au pays qu'elle intéressait : mais cette différence ne doit pas être mise à la charge du livre russe, qui est l'œuvre d'un talent tout viril, et qui, n'empruntant rien aux ressorts et aux émotions convenues du roman vulgaire, appartient, selon nous, à un ordre de conceptions plus élevées et plus originales. Ce qui n'en reste pas moins à remarquer, c'est cette apparition simultanée de deux livres conçus dans le même sentiment et s'attaquant aux mêmes problèmes, venus tous deux des points les plus extrêmes de la civilisation, sans que cette coïndence ait pu être concertée; c'est que le même courant d'idées ait pu se faire jour à la même heure dans le nouveau monde, et jusque dans le pays où l'on est convenu de voir avec l'Europe le pôle opposé des mœurs et des institutions sociales.

Cependant on se tromperait si l'on cherchait ici un plaidoyer ardent, un réquisitoire en forme contre le servage et les vices de la société russe; ce serait ne pas avoir une idée exacte du genre d'esprit de M. Ivan Tourguénief et de la direction particulière de son talent. Nous ne

sommes que trop accoutumés, chez nous, à cette déclamation sentimentale, qui est le vice de toutes les œuvres d'art de notre époque, qui nous poursuit partout, dans la polémique, dans le roman, au théâtre, en corrompant tous les genres, pour faire de chaque production une sorte de prédication sententieuse, un cours en règle d'enseignement, et qui finit par imprimer à toute une littérature la teinte uniforme de l'ennui. Le trait distinctif de ce talent, si naturel et si sobre, est de ne laisser jamais paraître l'auteur, et, quoiqu'il soit toujours en scène dans ses peintures, il s'absorbe si complétement dans son œuvre, que le lecteur, resté tout entier à l'illusion qu'elle produit, peut s'attribuer exclusivement les réflexions ou la moralité qu'il en tire. Que cette réserve soit commandée à l'auteur par la considération du milieu social dans lequel il écrit, ou qu'elle provienne de son goût et de sa disposition naturelle, il n'en est pas moins vrai que cette mesure atteint, chez lui, à un art supérieur; qu'elle donne à ses tableaux une vie et une réalité saisissante; que sa pensée, enfin, y paraît d'autant mieux en se dissimulant, et porte plus loin pour s'être repliée sur elle-même. C'est là une forme originale qui mérite d'être signalée comme procédé littéraire, et dont ce livre peut offrir plus d'un modèle digne d'étude. L'auteur se rattache par là à cette forte école d'un sentiment supérieur en littérature, où se placent à part, et dans une sphère si haute, Shakspeare et Molière, chez qui la pensée est

toute en action, et où la leçon morale ressort, par induction, des personnifications vivantes qui la traduisent et de la vérité seule des caractères.

Mais quelle discussion sous sa forme didactique vaudrait, pour l'évidence persuasive de la démonstration, par exemple, ce terrible chapitre du *Bourmistre*, où l'on voit si bien l'égoïsme froid et cupide du maître civilisé s'accommoder de la tyrannie d'un subalterne, d'autant plus cruelle, comme on a pu l'observer sous toutes les latitudes, que l'instrument qui l'exerce est sorti lui-même de la classe qui en souffre? Là, tout est impitoyable et dur, comme tout ce qui est irrévocable et sans remède ni compensation possible, comme tout ce qui, par son excès, condamne en principe une institution à se réformer ou, si elle est impuissante à le faire par elle-même, à périr fatalement dans un temps donné. Autant cette oppression serre le cœur quand elle est mise à nu dans son effrayante réalité, autant elle est émouvante et pathétique lorsqu'elle se mêle du moins à des sentiments d'humanité qui la tempèrent, comme dans ce chef-d'œuvre de narration précise, si complète dans son expressive brièveté, que nous présente l'histoire du *Bireouck*. Ici, c'est au contraire l'intermédiaire, forcé de faire sentir les rigueurs de ses fonctions à ses frères de misère et de servitude, qui fait éclater tout à coup, dans une nature rude et violente, une commisération inattendue, dont l'effet est si communicatif. Ce n'est plus alors que l'iné-

galité sociale, telle que la force l'a constituée partout, avec le cortége inévitable d'abus attachés à toute situation qui laisse le faible sans garantie, et qui n'a pas besoin d'une institution aussi exceptionnelle que le servage pour se retrouver ailleurs, sous d'autres noms, dans nos sociétés les plus avancées.

Mais le plus souvent l'auteur déguise ses attaques sous une forme de critique, dans laquelle il excelle, et qui n'est pas moins agressive dans sa piquante ironie ; c'est de nous montrer la terrible institution sous un point de vue grotesque, amenant les situations les plus ridicules, où les femmes ont le pas sur les hommes et conservent sur eux tout l'avantage. Rien de plus original et de plus comique en même temps que la peinture de cette domination fantasque et tracassière, telle que l'auteur l'expose ici dans une série d'amusants chapitres. Tantôt c'est, comme dans celui de *Lgoff,* la vieille fille prude, soigneuse du bien-être de ses serfs, mais qui leur interdit le mariage par scrupule, et se fait un cas de conscience de les retenir comme elle dans le célibat ; ailleurs, c'est l'amusant tableau tracé dans le chapitre du *Comptoir,* du petit État régi par une dame russe, qui tranche de l'autocrate dans ses domaines, et y règle tout par ukase, sans échapper au sort commun du despotisme, qui le condamne à être le jouet des subalternes et à ne rien savoir de ce qui se passe chez lui, quand il a la prétention de tout connaître. C'est encore la lutte animée de la passion vraie, telle

que le chapitre de *la Maîtresse esclave* la fait ressortir au milieu des incidents les plus naturels qui mettent cette passion aux prises avec la bizarrerie, l'entêtement d'un amour-propre blessé et le caprice obstiné d'une grande dame.

Mais presque toujours la souffrance morale que la vue du mal fait éprouver est plus dans l'observateur qui l'analyse que dans la victime qui en ressent les effets: chez celle-ci, l'apathie, l'imitation, l'habitude prise la rendent insensible, et l'amour-propre lui-même s'en mêle singulièrement. Ainsi, dans le chapitre des *Deux seigneurs de village*, on voit un serf prendre parti pour le seigneur qui l'a fait battre, et s'enorgueillir du châtiment qu'il a reçu à l'idée de l'honneur qui en revient à son maître. Mais l'auteur excelle surtout à montrer comment ce sentiment indomptable de la liberté naturelle sait lui-même se faire sa part jusque dans la servitude. Le cadre que lui fournit son sujet le conduit à mettre en scène à chaque pas ces hommes à tempérament énergique et à caractère indiscipliné, qu'aucun obstacle n'empêche de suivre leur instinct, et qui vivent comme l'outlaw, au milieu des bois, dans l'indépendance la plus absolue. Dès le début de son livre, et sans que cet idéal paraisse en rien exagéré à ceux qui, comme nous, ont pu observer quelques faits du même genre, il nous représente le serf réalisant dans son intérieur toutes les conditions de la liberté, de l'aisance, de la dignité personnelle, du savoir acquis par

l'expérience. Malheureusement ces exemples ont toujours le tort de ne pas conclure, puisqu'ils restent des exceptions sociales qu'aucune garantie n'accompagne; mais ils expliquent du moins la manière dont les mœurs corrigent une mauvaise institution, et donnent ainsi la raison qui, malgré tout, la fait se maintenir et se perpétuer.

Aussi le moraliste est-il sévère et impitoyable pour la classe à laquelle il appartient, toutes les fois qu'elle abuse de son privilége exorbitant; car il est à remarquer que dans toutes ses inventions il donne constamment le beau rôle à la classe opprimée. C'est de là que sortent les caractères intéressants, et autant il est sympathique pour elle, autant il frappe sans pitié ces personnages, types grossiers d'une aristocratie rustique et mal dégrossie, chez qui le ridicule se mêle à l'odieux, quand il ne va pas quelquefois jusqu'à l'atroce. Aussi nulle part il ne déploie avec plus de verve toute la vigueur et l'énergie de sa manière que quand il se trouve devant ces originalités indigènes, ces médailles historiques déjà effacées et frustes du passé de la Russie. Quoi de plus curieux sous ce rapport que le portrait du velmoge[1], cet être

1. Ou velmoje, de *velmoja* (dont l'*a* ici n'a que la valeur de l'*e* muet français par l'accent tonique mis sur la pénultième), mot qui revient à : *kto velit i mojit* (qui veut et peut; l'anglais traduirait presque identiquement : *who will and may*). Je réponds ici à un critique d'une grande autorité, M. P. Mérimée, *doctus utriusque linguæ*, qui, dans la *Revue des Deux-Mondes*, me

exceptionnel qui ne pouvait exister que dans les conditions de l'ancienne société russe, avec cette frénésie de caprices et de prodigalités fastueuses, cette insanité bestiale qui résultait pour l'esprit de la satisfaction continue de ces désirs illimités, telles que les font revivre pour nous les chapitres de l'*Odnovorets* et de l'*Eau de framboise?* Remarquons comme dans ce dernier, avec une intention toute philosophique et un art consommé, l'auteur met ici en contraste l'homme de néant atteignant au dernier degré de l'échelle descendante, en face de cette concentration monstrueuse de tous les avantages sociaux accumulés chez celui qui en abuse. Dans l'*Odnovorets*, en montrant curieusement les progrès des classes intermédiaires, et ceux même de la nouvelle génération aristocratique, qu'il met en regard de cette barbarie native des anciennes mœurs, le peintre, dans sa sincérité, ira, pour mieux la flétrir, jusqu'à frapper sur

fait un grave reproche d'avoir introduit le mot de velmoge en français, où il pourrait être suppléé par celui de grand seigneur. Je ne chercherai pas si l'illustre critique, dans ses œuvres d'imagination comme dans ses habiles recherches sur l'histoire, n'emploie pas lui-même sans scrupule les mots de *lord* pour l'Angleterre, de *grand* pour l'Espagne, de *patricien* pour la Rome antique et moderne, etc., etc.; je remarquerai seulement que le terme qui désigne la plus haute expression de la société aristocratique a pour chaque pays une nuance qui lui est propre et que ne peut rendre le terme correspondant d'une autre langue. C'est que partout l'idée se lie à une position sociale qui n'est pas absolument la même dans chaque pays, et se complique, en effet, de rapports particuliers avec les autres classes, dont on ne retrouve pas ailleurs l'analogie, ici avec des tenanciers, là des clients, ailleurs des serfs, etc.

sa propre famille, s'il vient à en retrouver la trace dans la vie de son père. On sent en effet que le reproche s'adresse moins aux hommes qu'à leur temps, rendu ainsi responsable de leurs écarts et des vices qu'ils lui doivent, et il y a même des cas où cette barbarie devient intéressante et humaine à force de naïveté. Ainsi, dans l'admirable chapitre des *Stepniaks*, la grossièreté, le burlesque, la bizarrerie excentrique des manières n'empêche pas la noblesse des caractères de se produire avec éclat, et le sentiment poétique de colorer vivement une nature crue et inculte. C'est que l'auteur est ramené par elle au sentiment qui le domine partout, qui fait que, sans qu'il s'en aperçoive, ceux même des nobles qu'il traite avec le plus d'indulgence sont encore dans une infériorité morale à l'égard des serfs avec lesquels il les met en rapport; à ce goût enfin des esprits supérieurs, qui les porte à préférer la simplicité native des mœurs rustiques aux ridicules affectés des autres classes et aux vices d'emprunt d'une demi-civilisation.

Sans doute l'auteur nous fait partager cette préférence par les vives et attrayantes inspirations qu'il doit à son sentiment de chasseur et d'amant de la nature, mais elle contribue à faire paraître mesquine et sans distinction cette partie de la société que l'imitation rapproche de la nôtre et qui tend à se confondre partout dans un type banal et de plus en plus généralisé. Plusieurs de ces esquisses en petit nombre se rapportent au tableau de

genre ou à l'anecdote privée, avec des détails qui n'ont rien d'exclusivement spécial à la Russie; mais si le modèle s'en retrouve ailleurs, elles regagnent par la pensée ou le talent de l'écrivain ce qui leur manque au fond en originalité : soit que dans le *Médecin de district* il se propose, par une observation curieuse qui semble avoir échappé à tous les autres moralistes, d'expliquer une touchante énigme du cœur de la femme, soit qu'il se borne à offrir une délicate peinture d'une situation souvent traitée, comme dans la charmante idylle des *Amours de village*. Ceux même de ces tableaux qui reproduisent des rapports analogues à ce qu'on trouve dans les autres pays gardent encore des traits de singularité locale et de particularité russe, comme l'état de gentilhomme commensal décrit dans *Radîlof*, ce type très-répandu et qu'on rencontre souvent du noble russe ruiné par ses folies, admis dans sa vieillesse à se réfugier dans la maison d'un membre de sa classe, où il achève sa vie de dissipation en jouant à demeure le rôle de bouffon. On distingue également sous ce rapport les originaux qui passent dans la piquante revue que l'auteur fait de la petite ville russe dans *Lébédiane*, et l'homme incompris du *Hamlet russe*, dont les saillies de caractère paraîtront un peu longues et un peu cherchées, malgré leur incontestable finesse : ce qui pourra du reste servir en passant à noter la différence des goûts entre les peuples ; car ce chapitre est précisément celui que l'on cite et vante le plus en Russie

comme offrant l'expression de la fantaisie particulière au pays, et dont les traits caractérisent essentiellement l'*humour* national.

Mais où l'auteur retrace cette vérité universelle qui jaillit et se fait reconnaître sous la diversité même des impressions locales, c'est lorsqu'il est en plein dans ce qui compose la partie originale de son sujet et lui en fournit l'expression la plus poétique. Quoi qu'elle dise d'elle-même, la race slave est au fond peu accentuée, et ne promet pas à la poésie des sources bien nouvelles et bien fécondes. Nulle part, dans la vaste surface qu'elle occupe, elle ne dépasse la légende et le chant populaire, et partout elle s'arrête à ce degré de simplicité enfantine qui marque un âge dans la vie des peuples, mais dont l'expression, après une première et apparente nouveauté, n'offre bientôt plus que la même note et finit par être monotone. Elle a besoin, pour se relever et paraître intéressante, d'exposer à son tour les contrastes et les sentiments plus compliqués que la civilisation crée dans le cœur de l'homme, de sonder les abîmes et les perspectives indéfinies qu'elle ouvre à sa pensée, et dont le spectacle peut seul répandre la variété sur ce fond nu et toujours semblable de l'inspiration primitive. C'est là ce que l'auteur fait avec une grande supériorité, lorsque, transporté devant cette nature nouvelle, il semble la contempler du sein même de la civilisation à laquelle il appartient par son intelligence; et la manière dont il nous

la rend tout aussitôt sensible vient de ce qu'il nous communique lui-même sa faculté compréhensive.

Parmi les chapitres d'où ressort le mieux cette pénétration, on distinguera celui des superstitions populaires. Quoi de plus neuf et de plus charmant que cette veillée passée près du *taboun* de chevaux sauvages, en compagnie des jeunes enfants qui les gardent, dont les paroles nous révèlent toute cette partie de l'âme et de la pensée populaire, pendant que l'auteur assiste à cet entretien sans s'y mêler, et, par cette attitude, nous rend en quelque sorte visible le procédé littéraire qu'il emploie? Dans le *Nain Kaciane,* c'est encore l'homme supérieur dont la civilisation a éclairé la pensée, ouvert l'intelligence, rectifié et agrandi le regard, comme pour lui rendre perceptible ce qui lui échapperait sans cela; et lui seul pourra surprendre cette végétation spontanée de la poésie germant dans la solitude sous la forme la plus bizarre, sous l'image qui lui semble la plus opposée. Elle se retrouvera également, mais avec plus de splendeur encore, dans ce merveilleux poëme *du Cabaret et des chanteurs*, où éclate l'intention de relever la dignité de l'homme sous les dégradations qui la déguisent et l'avilissent fatalement. Les préparations de l'auteur peuvent paraître un peu longues à notre impatience française; mais ces détails minutieux, employés à faire ressortir les difformités physiques, la vulgarité, le prosaïsme des individus qu'il appelle à former l'auditoire, et les juges de cette lutte du

chant, concourent à l'effet qu'elle devra produire. Aussi ils s'expliquent bientôt par cette merveilleuse explosion de l'âme que le sentiment musical élève et transfigure en la dépouillant de cette enveloppe d'abjection que lui impriment au dehors les fatigues du travail journalier, l'esprit de la profession et les habitudes vicieuses du caractère. Mais ce rayonnement est d'autant plus imprévu et puissant d'effet que la matière reprend aussitôt le dessus, et que l'inspiration sublime vient s'éteindre dans l'orgie brutale, au milieu de tous les contrastes et des harmonies extérieures que la nature apporte à ce magique tableau.

Arrêtons ici ces réflexions qui ont le tort d'anticiper sur les impressions du lecteur; mais l'idée qu'il en recevra ne sera pas inutile si elle le décide à les éprouver par lui-même. C'est le voyage le plus agréable qu'on puisse faire aussi bien dans le domaine de l'imagination et du cœur humain qu'à la recherche des mœurs et des singularités de la Russie. En s'engageant dans ce pays, objet de tant de contestations diverses, et où l'on ne saurait avoir un guide plus sûr et plus sympathique avec nos croyances et nos sentiments de prédilection[1], on y reconnaîtra,

1. L'auteur de ce livre, observateur exact s'il en fut, dans le tableau si complet qu'il trace des sentiments de son pays et où il n'en omet aucun, ne trouve à signaler d'autres vestiges des antipathies nationales soulevées par la fameuse invasion de 1812 que l'aventure d'un tambour français qui doit à un péril passager l'avantage de devenir un seigneur et de passer dans le

comme dans toutes les sociétés, un mélange de bien et de mal, d'ombre et de lumière; mais, tout en faisant la part de ce que ses institutions laissent à désirer, on rendra justice aux qualités de force et de caractère qui distinguent ce peuple, et qu'il est appelé à développer spécialement parmi les diversités de la grande famille humaine.

corps de la noblesse russe, et la leçon burlesque d'histoire qu'un grand-père donne à son petit-fils, dans laquelle le ridicule qu'il cherche à déverser sur Napoléon retombe en plein sur le personnage dont il fait ressortir la sottise. On sait que nulle part les souvenirs de la première époque impériale ne sont plus admirés qu'en Russie, où tout est calqué sur ce modèle dans les formes du gouvernement comme dans les moindres détails de l'armée et de l'administration.

MÉMOIRES

D'UN

SEIGNEUR RUSSE.

I.

Khor et Kalinytch. — Serfs russes dans les campagnes.

Tout voyageur à qui il est arrivé de passer du district de Bolkhovski dans celui de Jizdrinsk a dû être frappé de la différence tranchée qu'on remarque entre les gens du gouvernement d'Orel et ceux du gouvernement de Kalouga. Le paysan d'Orel est petit, cassé, morose; il vous regarde en dessous; il vit dans de méchantes huttes de tremble, va à la glèbe, n'a aucun commerce, aucune industrie; mange on ne sait quoi et se chausse d'écorce tressée. Le paysan de Kalouga pour avoir sa liberté d'action paye une redevance à son seigneur; il habite des chaumières de pin, est grand de stature, a le regard ferme, l'air placide, la face lisse et blanche; il trafique d'huile et de cambouis, et se chausse de bottes les dimanches et fêtes. Un village de la partie orientale du gouvernement d'Orel est ordinairement situé au milieu de champs labourés, près d'un ravin semé de mares fangeuses. A l'exception de quelques tristes aubours [1] qui

1. Nous avions remplacé souvent dans notre première édition l'*aubour*, qu'on rencontre ici fréquemment, par l'*aubier*, comme plus familier au lecteur et afin de lui éviter les digressions et les explications trop multipliées. Disons une fois pour toutes que l'aubour, qui n'est guère chez nous qu'un arbuste et une variété du cytise, devient un arbre dans la région des steppes, mais avec cette particularité qu'il dégénère et paraît plus chétif et plus souffreteux à mesure qu'il se trouve dans le voisinage de l'habitation de l'homme.

croissent à l'abandon, et de deux ou trois maigres bouleaux, vous pourrez parcourir les plus grandes distances sans rencontrer un arbre. Les chaumines sont côte à côte et se soutiennent l'une par l'autre, toutes également couvertes de paille moisie. Un village kalougien, au contraire, est communément situé à la lisière d'un bois ou d'un bocage; les chaumières se tiennent espacées et droites, elles ont des toits de planches; les portes ferment hermétiquement; la palissade ne plie pas de vétusté, elle ne tombe pas çà et là en débris vermoulus, ouvrant ses brèches à tout porc de passage. Pour le chasseur, c'est le gouvernement de Kalouga qui est le bon. Dans le gouvernement d'Orel, les derniers bois, les dernières landes buissonneuses auront disparu d'ici à cinq ans; de marécages, on n'en a déjà plus mémoire; tandis que dans le gouvernement de Kalouga, il n'est pas rare de trouver des clairières ayant plusieurs centaines de kilomètres d'étendue, des marais qui en comptent plusieurs dizaines de surface; on y rencontre encore le noble coq de bruyère, la grive bonasse, et l'agile perdrix, qui par son vol brusque et saccadé égaye et étonne à la fois chien et chasseur.

Comme je parcourais, en qualité de chasseur, une partie intéressante du district de Jizdrinsk, je rencontrai dans la campagne un gentillâtre campagnard kalougien avec qui je liai conversation; je ne fus pas longtemps sans savoir qu'il s'appelait Poloutykine et avait la passion de la chasse, d'où je conclus à l'instant que ce devait être un excellent homme. J'avouerai pourtant qu'il n'était pas sans quelques petites faiblesses; par exemple, il avait la manie de faire demander la main de toutes les riches demoiselles à marier de la province, et notez qu'après s'être vu fermer le cœur de la fille et la maison du père, il racontait expansivement sa déconvenue à ses amis et connaissances, sans discontinuer d'envoyer aux parents des filles refusées des paniers de pêches vertes et autres fruits peu fondants de son jardin. Ajoutons qu'il aimait plus que de raison à répéter les quatre ou cinq anecdotes dont se composait tout son répertoire de grande gaieté, et il n'avait pas l'art de la rendre communicative; il louait avec extase les œuvres de je ne sais plus quel auteur profondément inconnu; il bégayait, appelait son

chien Astronome, quoique je n'aie jamais remarqué que l'animal s'occupât des étoiles; il disait *stapendant* pour *cependant*, et avait déplorablement introduit chez lui la cuisine française, dont tout le secret, au dire de son cuisinier qui me l'a révélé, consistait à changer du tout au tout le goût particulier de chaque aliment. Ainsi, ses viandes avaient un goût de poisson, son poisson un goût de morilles, ses macaroni sentaient la poudre à canon; il ne tombait jamais dans les potages de cet artiste une carotte ou un navet qui n'eût la forme d'un rhombe ou d'un trapèze. A part donc ces légers travers, M. Poloutykine était un homme d'un bon et sûr commerce.

Dès le jour même de notre première rencontre, M. Poloutykine m'invita à venir passer la nuit chez lui sans façon.

« Il y a d'ici chez moi, ajouta-t-il, environ cinq *verstes*[1]; faire tout ce chemin à pied nous fatiguerait trop; nous passerons chez Khor.

— Qu'est-ce que ce Khor?

— Eh mais, un de mes paysans. Il demeure tout près d'ici. »

Nous nous rendîmes donc chez Khor, qui demeurait en plein bois, dans un assez grand espace nivelé, séché et cultivé, où s'élevait une bonne maison rustique en bois de sapin avec les dépendances, cours, hangars, étables, puits, etc. La maison d'habitation avait devant elle un long perron couvert soutenu par quatre minces piliers. Nous fûmes reçus à l'entrée par un beau grand gaillard de vingt ans.

« Ah! c'est toi, Fédia! dit le maître; Khor est à la maison?

— Non; Khor est allé avec sa charrette à la ville, répondit le gars en souriant et en nous découvrant une rangée de dents blanches comme la neige. Voulez-vous que j'attelle la télejka[2]?

— Oui, mais d'abord donne-nous du kvass[3]. »

Les parois de la chambre étaient tout naïvement les rondins dont la maison était construite, mais taillés à la hache et blanchis à la craie, sans étaler ces grossières images de Souzdal[4],

1. La verste russe équivaut à peu près à notre kilomètre, que nous substituons au mot russe dans le récit, mais non dans le dialogue.

2. Chariot découvert et non suspendu.

3. Boisson vulgaire des Russes, aigrelette et rafraîchissante.

4. Souzdal, où se rattachent beaucoup de souvenirs de l'histoire de Russie,

collées à la mie de pain, comme on n'en voit que trop dans les chaumières, où elles attirent la poussière, les insectes ailés et autres; mais dans l'angle d'honneur, devant une image sainte enchâssée en argent massif, s'élevait la flamme d'une lampe consacrée; une table de tilleul qui était au-dessous, en avant d'un large banc, avait été récemment raclée et lavée avec soin. Dans les interstices des rondins et autour du cadre des fenêtres, on ne voyait courir ni la blatte agile, ni le grillon joyeux, ni le cafard pensif.

Le jeune garçon reparut armé d'une grande cruche blanche pleine d'un kvass frais et mousseux, et d'un énorme quartier d'un pain de froment que vint aussitôt rejoindre une douzaine de concombres salés nageant dans une gamelle de bois. Tout cela fut mis en bon ordre sur la table, et le gaillard alla s'épauler contre le montant de la porte, d'où il nous regardait, le visage tout épanoui de bonne humeur. Nous eûmes à peine achevé notre modeste collation, que nous entendîmes le télejka rouler en cahotant dans la cour. Nous sortîmes à l'instant. Un jeune gars de quatorze ou quinze ans, au teint frais et à la chevelure tout en boucles, était carrément assis sur le siége, fort occupé à contenir l'ardeur d'un jeune cheval pie. Autour du chariot se tenaient six jeunes géants tous très-ressemblants à Fédia.

« Ce sont les fils de Khor, dit mon compagnon.

— Oui, tous Khoriaux, ajouta Fédia, qui nous avait suivis au perron; mais nous ne sommes pas tous ici : Potapp est au

est le centre d'une fabrication très-productive d'images populaires. Le gouvernement russe ne dédaigne pas d'exercer sa surveillance sur cette industrie, car, dans l'occasion, il y trouve un moyen de propagande politique et religieuse. En effet, ces images sont invariablement de deux espèces, l'une toute consacrée à la gloire des armées russes, aux illustrations militaires, aux traits d'héroïsme, etc., l'autre aux actes des saints, aux mystères, aux légendes religieuses, aux apparitions surnaturelles. Outre le débit considérable qu'il s'en fait à l'intérieur, elles sont répandues au dehors avec profusion en Sibérie, chez les Khirghis, dans toute l'Asie centrale, la Caucasie, enfin chez tous les peuples limitrophes de l'empire, où elles doivent entretenir l'admiration pour la Russie, exciter l'enthousiasme guerrier et frapper les imaginations par le merveilleux. En voyant ces productions d'un art grossier, mais qui sert de passe-port à une pensée très-raffinée, on conçoit que le choix des sujets, comme la violence du coloris, sont ici très-bien calculés pour faire impression sur des esprits à demi barbares, et qui seraient surtout peu sensibles à la délicatesse des formes.

bois, Sidor mène le père. Çà, toi, Vacia, roule crânement, c'est le bârine[1] que tu mènes. Seulement prends bien garde aux bosses et aux creux, et là retiens la bête, sans quoi tu nous la gâteras, et, ce qui est pis, tu feras danser la cervelle du seigneur. »

Les autres Khoriaux parurent tout réjouis des railleries de Fédia. Dès que nous eûmes pris place, M. Poloutykine s'écria d'un ton solennel :

« Hé! qu'on place ici Astronome! »

Fédia prit plaisir à soulever en l'air le chien un peu surpris, médiocrement charmé, et le déposa à nos pieds sous le siége, qui était formé d'une planche étroite. Vacia lâcha la bride.

Nous roulions depuis un quart d'heure.

« Voici mon comptoir, me dit Poloutykine en me montrant une maisonnette fort basse. Voulez-vous entrer?

— Volontiers.

— Le local est vacant, mais vous allez voir quelle eau j'ai là. »

La maison se composait de deux chambres vides. Un vieux gardien borgne accourut.

« Bonjour, Miniaitch; apporte-nous de l'eau, » dit le maître.

Le vieillard sortit et reparut avec une bouteille d'une eau très-pure et très-froide, et deux verres; c'était de l'eau de source. Nous en bûmes chacun un verre, et le vieillard nous saluait pendant l'opération, comme si, pour nous remercier d'avoir songé à son nectar, il faisait à ses précieux hôtes mille souhaits de santé et de joyeuse vie.

« Çà, à présent, nous pouvons nous remettre en route, me dit mon compagnon. C'est ici que j'ai vendu, et bien vendu, au marchand Allélouïef quatre arpents de forêt. »

Une demi-heure après nous entrions dans l'enceinte de l'habitation seigneuriale.

« Dites-moi, je vous prie, dis-je à Poloutykine en soupant, d'où vient que Khor a su se faire une closerie où il vit séparé de vos autres paysans?

1. Le maître, le seigneur.

— C'est que j'ai en lui un gaillard très-avisé; il y a vingt-cinq ans, sa chaumière brûla; il vint trouver feu mon père, et lui demanda la permission, moyennant une redevance très-acceptable, d'aller se faire dans une éclaircie du bois, à portée d'un marais, une habitation pour lui et pour la famille que Dieu voudrait bien lui donner. « Et pourquoi aller vivre dans un marécage? dit mon père. — Ce n'est rien; vous n'exigerez plus de moi aucune corvée; fixez vous-même équitablement ma redevance. — Cinquante roubles[1] par an. — C'est bien; merci. — Mais point de grâce à espérer de moi sur cette somme. — Vous serez payé aux termes. » Et il est allé se créer le clos que vous avez vu; tous les autres paysans l'ont alors surnommé Khor (le putois), et le nom lui est resté.

— Il y a fait ses affaires?

— Parfaitement. Il me paye aujourd'hui cent bons tselkoves[2] haut la main, et je l'ai déjà prévenu plus d'une fois que j'exigerai davantage, à moins qu'il ne veuille se racheter; c'est à quoi je l'engage très-vivement, mais il jure ses grands dieux qu'il n'a pas le premier sou pour cela, l'imbécile. A d'autres!.. »

Le lendemain, de bonne heure, après le thé, nous partîmes pour la chasse. Poloutykine reprit le chemin de la maisonnette qu'il appelait son comptoir et cria en approchant : « Kalinytch!

— Je suis à vous, monsieur! répondit une voix; j'attache mes laptis[3]. »

Nous mîmes la carriole au petit pas, et comme nous débouchions du village voisin, nous fûmes rejoints par un homme de quarante ans, maigre, haut de taille, la tête petite et déjetée, non en avant, mais en arrière. L'air de bonhomie qui se jouait sur son visage hâlé et semé de verrues me plut dès le premier coup d'œil. C'était Kalinytch. J'ai su plus tard que cet homme suivait chaque jour son seigneur à la chasse, portant sa gibecière et parfois son fusil; il en savait long sur les

1. Environ 60 francs, le rouble papier valant un peu plus d'un franc.

2. On sait le doute auquel prête la différence d'évaluation du rouble, suivant qu'on le compte en papier ou en argent : le tselkove n'ayant qu'une valeur, celle de 4 francs, et qui répond à celle du rouble en argent, ne laisse pas dans l'esprit la même incertitude.

3. Chaussure d'écorce tressée.

oiseaux; c'est lui qui courait chercher de l'eau fraîche, ramasser les baies du bocage et faire avancer la drochka[1]; sans lui il n'y aurait pas eu de chasse possible pour un sybarite tel que M. Poloutykine. Outre que Kalinytch avait des nerfs d'acier, c'était un homme d'un caractère doux et enjoué, qui chantonnait sans cesse en jetant des regards rapides de vingt côtés à la fois; il parlait un peu du nez, clignait en souriant de ses yeux bleu clair, et portait souvent la main à sa barbe disposée en pointe à la mode juive. Il marchait à grands pas sans nulle apparence de hâte, s'appuyant très-légèrement sur un long et mince bâton.

Dans le cours de la journée nous échangeâmes quelques paroles, lui et moi; il me rendait sans servilité une foule de petits services; mais dans ses allures autour de son maître, l'homme montrait toutes les prévenances d'une vieille bonne. La chaleur du jour nous étant devenue insupportable, il nous mena à sa case, en plein fourré; il nous introduisit dans un carré où séchaient appendues des herbes aromatiques recueillies en bouquets; il nous fit deux lits de foin frais, puis il se passa par-dessus la tête une espèce de sac en filet, prit un couteau, un pot et un bout de latte amincie, et se rendit à sa ruche pour nous conquérir un rayon de miel. Nous bûmes un beau miel fluide et ambré comme nous aurions bu de l'eau de source, et nous nous endormîmes au bourdonnement des abeilles et au frôlement des feuilles du bois. Un petit coup de vent me

1. Équipage tartare devenu russe; on s'y tient à cheval sur une banquette, entre deux paracrottes. Ce mot, qui est en russe au féminin et au pluriel, et s'écrit *drochki*, comme *sani*, traîneau, n'a pas, comme ce dernier, un équivalent dans notre langue, et cependant il est indispensable de prendre un parti pour la désignation d'un véhicule si intimement lié aux usages de la vie russe et dont le nom revient ici à chaque page. Pour autoriser l'emploi que nous en faisons au singulier, il ne manque pas d'exemples à citer dans notre langue de transpositions de ce genre, et personne ne cherche querelle à nos poëtes et à nos écrivains lorsqu'ils joignent aux mots collectifs d'Athènes, Thèbes, Argos, etc., des épithètes et des verbes dont le nombre est en opposition avec l'orthographe et l'étymologie du sujet. Nous suivons d'ailleurs l'exemple des Russes eux-mêmes, qui, lorsqu'ils parlent français, n'hésitent pas à dire la *drochka*, et pour l'expression composée, la *begovaïa drochka*, qui désigne une variété de ces mêmes véhicules, plus simple encore et réduite à un banc matelassé monté sur roues; sauf à écrire en russe *beegovyie drochki*, dont le nom expressif (les *trembleuses fuyantes*, formé des verbes *drojat*, trembler, et *beegat*, courir, fuir,) caractérise à la fois leur extrême légèreté et leur mouvement oscillatoire.

réveilla.... J'ouvris les yeux et vis Kalinytch assis sur le seuil de la porte entr'ouverte, essayant de faire avec son couteau des cuillers de bois pour de grandes occasions comme celle-ci. Je contemplai avec ravissement pendant un gros quart d'heure ce bon visage d'homme simple et primitif, ce front serein comme un beau coucher de soleil d'automne. M. Poloutykine étant venu à s'éveiller à son tour, nous partîmes. J'avais été le mieux partagé dans la hutte, grâce à un genre de jouissance que je sais me donner : il est délicieux, à mon sens, après une longue course et un sommeil de chasseur, de demeurer, les yeux ouverts, immobile sur une excellente couche de foin; le corps est doucement affaissé au repos, le visage a le rouge de la pivoine avec un grand éclat de vie, l'œil est tout chargé d'une molle et voluptueuse paresse. Nous recommençâmes à battre les champs et les taillis. A notre rentrée, le soir, nous soupâmes comme tout le monde ne soupe pas, même à la campagne. Tout en soupant je parlai de nouveau de Khor, et surtout de Kalinytch.

« Kalinytch est un brave homme, un bon paysan, très-serviable. C'est dommage qu'il ne puisse pas se mettre en ménage ni s'arranger une chaumière; je le tire toujours à moi; chaque jour il me suit à la chasse; où prendrait-il le moment de se faire un petit chez soi, n'est-ce pas?

— Sans doute. »

Nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, M. Poloutykine dut se rendre à la ville avec son voisin de campagne, nommé Pitchoukof. Le voisin Pitchoukof avait, en labourant son champ, gagné quelque peu de terrain, et c'était entre eux matière à contestation. Je ne sais s'ils partirent bons amis; moi, je chassai seul ce jour-là. Le soir, je pris machinalement le chemin du clos de Khor. Je trouvai sur le seuil de la chaumière un vieillard grisonnant et demi-chauve, de petite taille, mais large d'épaules et bien constitué : c'était Khor en personne. J'observai curieusement ce brave homme, dont le galbe rappelle la plupart des bustes de Socrate : front très-haut et bosselé, petits yeux pénétrants, nez épaté. Il me fit entrer chez lui. Fédia me servit du lait et du pain noir. Khor s'assit sur le banc qui faisait à peu près

le tour de la chambre [1], et en passant doucement la main sur les ondes de sa barbe, il se mit à causer avec moi. Il me parut avoir une idée bien arrêtée sur sa dignité d'homme de sens; il parlait et se mouvait lentement, et de temps en temps un mouvement de sa lèvre, répété par sa longue moustache, trahissait un léger sourire.

Nous causâmes de semailles, de moissons, du genre de vie du paysan.... Il parut être de mon avis sur tous les points. Bientôt cela me sembla fastidieux; je sentis que je perdais, moi, de ma dignité dans une causerie sans but. Khor était discret et réservé; il ne croyait pas qu'il fût prudent ou convenable de se montrer autrement. Voici un échantillon de notre conversation:

« Çà, Khor, lui dis-je, pourquoi rester serf au lieu de te racheter?

— Pourquoi me rachèterais-je? Je connais maintenant notre maître, je sais quelle redevance j'ai à lui payer; c'est un bon seigneur que le nôtre.

— Il vaut toujours mieux vivre en liberté, » dis-je à demi-voix.

Il me regarda un peu de travers et marmotta:

« Ah! oui.

— Eh bien, pourquoi donc ne pas s'affranchir? »

Khor baissa la tête et la releva en disant:

« Pour s'affranchir il faut de l'argent, monsieur; je n'en ai pas.

— Allons donc, mon vieux!...

— Voilà Khor devenu homme libre, ajouta-t-il à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même: quiconque se rase le menton peut avec Khor trancher du supérieur [2].

— Tu te raseras, et tout sera dit.

— Qu'est-ce que la barbe? une herbe; cela se fauche.

— Eh bien donc?

— Khor passera tout droit dans le corps des marchands, aux marchands il fait bon vivre, et ils ont gardé leur barbe.

— Justement tu n'es pas novice en commerce, je suppose?

1. Fixé au mur comme dans toutes les chaumières russes.

2. En Russie, les classes inférieures portent la barbe.

— Oui, un peu d'huile, un peu de cambouis.... N'ordonnez-vous pas qu'on vous attelle un chariot? »

A ce mot dit d'un ton parfaitement naturel et officieux, je pensai: Voilà un gaillard qui ne manque ni d'esprit ni de finesse. « Non, lui dis-je, non, il ne me faut point de chariot; demain je chasse autour de ta closerie, et en attendant, si tu veux bien le permettre, j'irai prendre mon sommeil dans ton grenier au foin.

— Très-honorés nous sommes; mais seras-tu à ton aise sur le foin? Les femmes vont étendre un drap de lit et mettre un oreiller. Hé! les babas[1]! cria-t-il en se levant de sa place; ici les babas! et toi, Fédia, va avec elles; les femmes sont une espèce si bête! »

Un quart d'heure après, Fédia, pourvu d'une lanterne, me conduisit dans le hangar au foin; je m'étendis avec délices; mon chien s'enroula à mes pieds; Fédia me souhaita une bonne nuit et rabattit sur lui la porte du hangar, qui fermait à merveille. Je fus assez longtemps sans m'endormir. La vache approcha de la porte et mugit énergiquement à deux reprises; mon chien se souleva pour lui dire son fait, sur quoi elle s'éloigna; un pourceau lui succéda en fouillant de sa hure je ne sais où; un cheval qui se trouvait dans mon voisinage se mit à mâcher bruyamment le foin de son râtelier, puis à souffler et à s'ébrouer; moi, à la fin, je m'endormis.

A l'aurore je fus réveillé par Fédia: ce jeune gars me plaisait infiniment, et, autant que je l'ai pu remarquer, il était le favori du vieux Khor; ils s'amusaient à se plaisanter mutuellement. Le vieillard vint à ma rencontre. Je ne saurais dire si c'était parce que j'avais passé la nuit sous son toit ou pour une autre cause, mais Khor fut avec moi beaucoup plus empressé que la veille.

« On t'a mis le samavar[2], me dit-il cordialement, viens prendre le thé. »

Nous nous mîmes ensemble à table. Une femme robuste, l'une des belles-filles du vieux Khor, apporta un pot de lait. Tous les fils entrèrent successivement dans la chambre.

1. *Femme* dans la nuance méprisante de *commère*.
2. Bouilloire à thé, pourvue d'un foyer et d'une cheminée.

« Quels superbes gaillards tu as là! dis-je au vieillard.

— En effet, dit Khor en grignotant un petit morceau de sucre, il me semble que nos gars n'ont pas à se plaindre de moi ni de leur mère.

— Et tous vivent avec toi?

— Tous. Il leur plaît ainsi, et je ne me plains pas plus d'eux qu'ils ne se plaignent de moi.

— Sont-ils tous mariés?

— Voilà un vaurien qui ne se décide pas, répondit Khor en montrant Fédia appuyé, selon son habitude, contre la porte. Vaska, lui, est encore jeune; rien ne presse.

— Et pourquoi me marierais-je? repartit Fédia; je suis bien comme je suis. Je ne sais pas même pourquoi on prend une femme.... pour hurler à deux? quoi!

— La, la, mon drôle, nous te connaissons; je t'ai vu des bagues d'argent aux doigts. Tu aimes à flairer comme un bouquet les filles de service du maître, là-bas : « Oh! le vilain, » voyez donc! me laissera-t-il tranquille?... » ajouta le vieillard en imitant la voix des filles de service de Poloutykine : « C'est » bien, c'est bien, M. Blanches-mains! »

— Qu'est-ce qu'il y a de bon dans une femme?

— Une femme, dit gravement Khor, c'est le serviteur le plus proche de l'homme; ce sont deux bras travailleurs qui, ajoutés aux siens, font quatre bras; c'est un domestique.

— Qu'ai-je à faire d'un domestique à moi?

— C'est que tu aimes à remuer ton feu avec les mains du prochain. On sait ce que vous valez, vous autres gens sans femme.

— Eh bien! marie-moi donc, si c'est comme ça. Eh bien! quoi? tu ne dis rien là-dessus?

— Assez, mauvais plaisant, assez; tu vois bien que nous fatiguons le bârine. Je te marierai, sois-en sûr. Mais toi, monsieur, pardonne : c'est un grand enfant, un dadais, qui n'a encore que du duvet au menton, et pas un poil de barbe. Le moyen de lui parler raison! »

Fédia branla la tête.....

« Khor est-il à la maison? » cria du dehors une voix connue... Et Kalinytch entra dans la chambre, portant un beau bouquet

de fraisiers champêtres avec le fruit, ramassés de sa main pour son ami le putois. Le vieillard lui fit le plus cordial accueil. Je regardai Kalinytch avec beaucoup de surprise; je ne croyais pas un moujik [1], un demi-sauvage tel que lui, capable de cette sorte de délicatesse.

J'allai à la chasse ce jour-là quatre heures plus tard que d'habitude, et je passai encore trois jours ainsi, faisant de mon mieux afin de ne pas être un hôte incommode pour le vieux Khor. J'avais pris de l'intérêt à mes nouveaux amis; je ne sais comment j'eus le bonheur de gagner leur confiance, mais ils en étaient venus en deux jours à converser avec moi sans contrainte. Je les écoutais et les observais avec plaisir. Khor et Kalinytch (qui venait chaque jour, M. Poloutykine ayant dû séjourner tout ce temps-là à la ville) ne se ressemblaient en aucune sorte : Khor était un homme positif et pratique, une tête administrative, ne donnant rien qu'au raisonnement; Kalinytch, au contraire, tout entier à l'idéal, était un romantique, un exalté, un homme de poétique rêverie. Khor comprenait la réalité; il s'était établi dans la vie; il avait pourvu à l'avenir comme au présent; il s'était mis dans de bons rapports avec son seigneur et avec les autres puissances; Kalinytch était chaussé d'écorce et ne tenait à rien, en souriant à tout. Khor avait créé et mis au monde une nombreuse famille, soumise à sa personne et unie sous son autorité; Kalinytch avait eu autrefois une femme qu'il craignait, et n'avait jamais eu d'enfants. Khor avait dès longtemps pénétré son seigneur d'outre en outre; Kalinytch avait une pieuse vénération, une espèce d'idolâtrie pour M. Poloutykine. Khor aimait et protégeait Kalinytch comme un être faible et digne d'affection, Kalinytch aimait Khor à force d'estime et de respect. Khor parlait peu, raillait quand il voulait ne rien dire, et méditait tout au dedans de lui; Kalinytch parlait avec feu et entrain, et il était doué de vertus que reconnaissait volontiers Khor lui-même : par exemple, il conjurait les coups de sang, les visions et la rage; il chassait les vers et les chenilles; les abeilles se donnaient à lui, et généralement il avait *la main heureuse*.

1. *Paysan* : ce mot si connu n'a presque plus besoin d'explication.

J'ai vu Khor le prier de se charger d'introduire dans l'écurie un cheval qu'il venait d'acheter, et le charmeur se rendre avec une consciencieuse gravité à la prière du vieux sceptique. Kalinytch se tenait plus rapproché de la nature, Khor, des hommes et de l'état social. Kalinytch, étranger à la fatigue de raisonner, se berçait dans ses idées et croyait à tout aveuglément; Khor s'élevait parfois jusqu'à ces points de vue où la vie semble une ironie plus ou moins révoltante; il avait beaucoup vu, étudié beaucoup d'hommes et de choses, et j'ai recueilli de sa bouche bien des faits que j'ignorais.

Ainsi, j'ai su par lui qu'en été, avant la fenaison, paraît dans les villages une petite télègue d'une forme particulière. Dans ce chariot est un homme en cafetan, qui vend des faux. Au comptant, il prend un rouble; et un quart ou un tiers, souvent la moitié en sus, s'il vend à crédit. Il va sans dire que les paysans lui prennent à crédit sa marchandise. Deux ou trois semaines après, il reparaît et exige son argent; le paysan ne fait que de rentrer son avoine, et conséquemment il a de quoi s'acqûitter; il va au cabaret, où il règle ses comptes avec le trafiquant. Il s'est trouvé des seigneurs qui ont eu la lumineuse idée d'acheter, argent comptant, les faux et de les céder au prix coûtant à leurs paysans; eh bien! ceux-ci, au lieu de remercier le maître, se sont montrés sombres et tout consternés; on les avait privés du plaisir de frapper sur la faux, d'écouter le son du métal vibrant, de tourner l'instrument en tout sens, et de dire vingt fois au trafiquant Filou-Ficelle : « Hé! hé! mon petit, ça ne vaut pas grand'chose; ça sonne fêlé; celle-ci a une paille. » La même comédie a lieu lors de l'emplette des faucilles, avec cette différence qu'alors les femmes s'en mêlent, et mettent quelquefois l'industriel dans la nécessité de les rosser pour leur apprendre à vivre.

Khor m'apprit qu'il est une autre circonstance où les femmes ont bien plus à souffrir de leur folie. Les pourvoyeurs des papeteries confient l'achat du chiffon à des gens qu'en de certains districts on appelle assez communément *aigles*. Ces aigles reçoivent de leur patron une somme d'argent, et s'élancent à la poursuite de leur butin. Mais, au rebours de ce que fait le noble oiseau dont le chiffonnier usurpe le nom, il ne fond pas

ouvertement, hardiment sur l'objet de sa recherche; il a recours à la ruse et à la perfidie. Il laisse son chariot quelque part dans les broussailles, à peu de distance du village, et il arrive furtivement par les mares, par les arrière-cours, comme un passant, comme un pauvre ou un vagabond. Les femmes devinent, en quelque sorte par le flair, la présence de l'aigle, et elles viennent à sa rencontre. Le marché est vite fait; une baba, pour quelques sous, livre à l'aigle non-seulement toutes les guenilles mises au rebut dans la chaumière, mais parfois la chemise de son mari et sa propre jupe. Dans ces derniers temps, les femmes ont à peu près adopté l'usage de se voler elles-mêmes et d'écouler ainsi des parties de chanvre et de filasse; ceci, comme tour de passe-passe, est un immense progrès dans l'industrie des aigles. Les maris, de leur côté, sont devenus plus fins, et au moindre soupçon, au premier bruit vague de l'apparition d'un aigle, ils recourent vivement aux mesures préventives ou correctionnelles. Et, en effet, n'est-ce pas un affront? C'est certes bien l'affaire des hommes de vendre le chanvre. Ils ont donc la satisfaction de vendre leur chanvre, non pas à la ville, il faudrait pour cela s'y transporter avec la marchandise, mais au village même, à des trafiquants de passage, qui, n'ayant pas leurs balances, assurent que le poude [1] de chanvre est de quarante poignées, et on sait ce que c'est que la poignée, ce que c'est que l'envergure de la main d'un Russe, particulièrement lorsqu'il empoigne de bon cœur. Donc ce qui ne va pas à l'aigle par la femme passe au vautour par le mari.

Telle est la nature des récits que moi, qui suis sans expérience et n'ai point habité à demeure la campagne, je n'ai que trop bien entendus dans la famille d'un paysan plein de clairvoyance et de sagacité. Khor me faisait à moi-même vingt questions pour une que je lui adressais pour le plaisir de l'entendre raconter. Il sut que j'avais voyagé à l'étranger; croirait-on que sa curiosité s'enflamma tout à coup vivement à cette nouvelle, et que Kalinytch, survenant, n'en montrait pas moins que lui? Mais ce dernier ne s'intéressait avidement

1. Poids de quarante livres de Russie.

qu'aux descriptions des végétaux, des animaux, des sites, des horizons, des montagnes, des cataractes, des édifices extraordinaires et des cités populeuses; Khor s'occupait des questions administratives et politiques. Il essayait de deviner ce que je ne disais pas, puis de résumer et de déduire, et il disait :

« Est-ce chez eux de même qu'ici, ou est-ce autrement que chez nous? Dis, bârine, dis, voyons.

— Ah! seigneur Dieu! que ce doit être beau à voir, un port de mer! » s'écriait Kalinytch pendant mes récits...

Khor gardait le silence, fronçait ses épais sourcils, et de loin en loin seulement faisait tout haut cette réflexion : « C'est là une chose qui ne vaudrait rien chez nous!... Voilà qui est très-bien!... Ceci est une institution excellente. » Je ne peux pas rapporter toutes les questions que m'adressait cet homme; et à quoi cela serait-il bon? Mais de nos entretiens j'ai tiré cette conviction, qui paraîtra peut-être bien inattendue aux lecteurs... la conviction que Pierre le Grand fut le Russe par excellence, profondément Russe, surtout dans sa glorieuse entreprise de régénération du pays. Le Russe est si sûr de sa force et de son énergie, qu'il est prêt à tout et pour tout; il s'enquiert peu de son passé et regarde fièrement devant lui. Ce qui est bon lui plaît; ce qui est selon la raison, il l'attend, et, de quelque lieu que cela lui vienne, il l'accepte sans s'informer de la provenance. Son bon sens se rit volontiers de la sagesse transcendante de l'Allemagne, bien que Khor déclare que c'est un peuple curieux à observer et chez qui il irait volontiers se mettre à l'école. Par suite de sa situation tout exceptionnelle, de l'indépendance factice qu'il avait su se faire, Khor m'a dit des choses que vous ne feriez pas sortir de la tête d'un autre, quand vous le broieriez sous la meule. Cet homme comprenait sa position. C'est en causant avec Khor que, pour la première fois, j'entendis le naïf et spirituel langage du paysan russe. Ses idées et ses notions étaient vraiment étendues, très-étendues, surtout si l'on songe que le brave homme ne savait pas lire. Kalinytch savait lire, et Khor disait de lui : « L'alphabet et les abeilles se sont donnés d'eux-mêmes à ce drôle-là, qui les retient ma foi bien. »

« Tu as fait apprendre à lire à tes enfants? » lui dis-je.

Après un moment de silence, il me répondit : « Fédia lit.

— Et les autres?

— Les autres, non.

— Comment cela? »

Le vieillard se tut d'abord, puis détourna l'entretien de ce sujet.

Au reste, malgré toute son intelligence, Khor avait dans la tête bon nombre de préventions et de préjugés; par exemple, il méprisait les femmes du plus profond de son âme, et, à ses heures, il ne tarissait pas en saillies sur leur compte. Sa femme, vieille et acariâtre, était postée sur la loge du gros poêle, qu'elle ne quittait guère; de là, elle grondait sans cesse et sans merci du matin au soir; les fils ne faisaient aucune attention à elle, mais elle tenait ses brus dans la crainte du bon Dieu. Il n'y a rien de surprenant si, en Russie, on a si fidèle mémoire de la chanson qui fait dire à une belle-mère : « Quel fils es-tu pour moi? quel chef de famille seras-tu, toi qui as une jeune femme et ne la bats jamais?... »

Une fois, je m'avisai d'intercéder pour les brus, j'essayai d'apitoyer le vieillard; il me répondit tranquillement : « Eh! bârine, tu as bien de la bonté de reste! les femmes, ça crie et ça pleure, ça a besoin de se prendre un peu aux cheveux; si un homme met la main là dedans, il ne la retire pas nette, et il a versé de l'huile sur la flamme. » Quelquefois la vieille descendait de son fort, appelait le chien qu'elle avait entendu remuer derrière la porte, et, sans que personne pût dire pourquoi, assénait de grands coups de fourgon sur le dos de la bête; ou bien elle allait s'établir sous le toit du large perron, et de là elle aboyait à tout venant, selon l'expression de Khor, une bonne petite heure, comme si elle avait eu à remplir un vœu ou un devoir, à s'acquitter d'un exercice, sans que nul y prît autrement garde. Au reste, elle craignait son mari, et dès qu'il avait parlé elle regrimpait prestement sur le poêle.

Ce qui était curieux à entendre chez Khor, c'étaient ses discussions avec Kalinytch sur la personne de M. Poloutykine.

« Çà, Khor, je t'en prie, ne me dis pas un mot de travers sur le maître, tu sais qu'il m'a toujours...

— Il t'aime, c'est bon; que ne te donne-t-il des bottes?

— Des bottes?... à moi?... à moi, qui suis un moujik!

— Je suis, moi aussi, un moujik, et vois pourtant... »

Khor, en disant ces mots, soulevait son pied droit, montrant à son camarade une botte faite d'un cuir qui devait provenir d'une peau de mammouth ou de mastodonte.

« Bah! tu n'es pas un moujik comme nous autres, toi.

— Ha!... que ne te donne-t-il de quoi acheter des laptis bien faits? tu vas chaque jour avec lui à la chasse, et les laptis de ta fabrique font rarement la journée.

— Il me donne pour des laptis.

— En effet, j'oubliais, l'année dernière il t'a gratifié d'un *grivennik*[1]. »

Kalinytch détourna la tête avec dépit; Khor se prit à rire aux éclats; la gaieté brillait sur tout son visage, où toutefois ses petits yeux semblaient avoir complétement fondu.

Kalinytch chantait agréablement en s'accompagnant sur la balalaïca[2]; Khor pouvait l'écouter longtemps, mais il venait toujours un moment, amené par certains accords, où mon hôte tout à coup penchait la tête de côté et entonnait d'une voix mélancolique sa chanson favorite: « O toi mon lot, mon triste lot. » (*Dôlia ty, maïa dôlia.*).... En ces occasions Fédia ne manquait pas de dire: « Allons, voilà le père qui se plaint; les vieillards ont toujours mal quelque part. » Mais Khor s'enfonçait la joue gauche dans le creux de la main, fermait les yeux et continuait imperturbablement à se lamenter sur son triste lot. Malgré ces petites récréations de mon hôte, il n'y avait pas à trente verstes à la ronde un homme plus laborieux que lui; il était toujours en action, il radoubait un fond de chariot, il consolidait les palissades, raffermissait les coutures des harnais. Je dois à la vérité de dire que, quant à la propreté, il y attachait peu d'importance, et comme je lui en faisais un jour l'observation, il me répondit qu'il faut bien que la chaumière sente l'odeur de l'homme, du chou et du pain chaud.

« Va donc voir un peu, repartis-je, comme tout est propre dans l'ermitage de Kalinytch.

1. Petite pièce d'argent de la valeur de dix sous.

2. Sorte de guitare ou guimbarde à longue hanche.

— S'il en était autrement chez lui, il n'aurait pas les abeilles à son commandement, » dit-il en soupirant; ce qui me fit comprendre que l'industrie des ruches ne lui réussissait pas comme au voisin.

La veille de mon départ, comme nous devisions sur ceci et sur cela, il eut tout naturellement occasion de me dire :

« Est-ce que tu as une terre, bârine?

— Oui.

— C'est loin d'ici?

— Cent verstes.

— Est-ce que tu habites ta terre?

— Oui, quelquefois.

— Mais tu aimes mieux te donner de l'air le fusil à la main, n'est-ce pas?

— La chasse est ma joie.

— C'est au mieux; tire le plus possible le coq de bois et le coq de bruyère, cela va aux estomacs de chasseurs et on accommode ces oiseaux-là partout; mais là-bas sur ta terre, crois-moi, change souvent, souvent, l'ancien de ton village. »

Le quatrième jour, vers le soir, M. Poloutykine, de retour de la ville, m'envoya un messager; j'eus du regret de quitter le vieillard; je dis un cordial adieu à Khor, à Fédia et à la famille, et je me mis dans la télègue avec Kalinytch.

« Il fera beau demain, lui dis-je en regardant le ciel qui était fort clair.

— Non, il pleuvra, me répondit-il; le canard s'éloigne à grands coups d'aile des endroits découverts, et l'herbe a une forte senteur. »

Nous entrions dans un taillis.... Kalinytch chantonnait, tout cahoté qu'il était sur l'arbre du chariot, et toujours son regard se reportait au couchant.

Le lendemain, je quittai le toit hospitalier de M. Poloutykine.

II.

Ermolaï et la Meunière. — Serfs russes dans les villes.

Un soir, moi[1] et le chasseur Ermolaï, nous allâmes nous poster en tiaga; mais peut-être un grand nombre de mes lecteurs ne savent-ils pas ce que les chasseurs appellent la *tiaga*. Eh bien, voici la chose :

Un quart d'heure avant le coucher du soleil, vous vous glissez dans le bois sans emmener aucun chien, vous choisissez, pour vous y arrêter, un endroit quelconque près d'un fourré ou d'une lisière, vous observez bien la position, vous examinez le piston de votre arme, vous échangez un regard avec votre compagnon de chasse.... Le quart d'heure a fui, le dernier rayon de soleil a disparu, mais il fait encore clair dans le bois; l'atmosphère est lucide et transparente, les oiseaux gazouillent à l'envi, les jeunes herbes brillent d'un joyeux éclat d'émeraude.... Vous attendez. L'ombre descend peu à peu du faîte des branches dans la forêt; les lueurs vermeilles du soir glissent lentement le long des racines saillantes, puis sur les troncs des arbres, et montant aux premières branches pauvres de feuillage, gagnent peu à peu les cimes touffues, immobiles et comme saisies de sommeil. Voilà que les dernières feuilles tendres du sommet ressemblent à une dernière lumière de lampe qui tremblote et s'éteint; sur la pourpre de l'extrême couchant s'est abaissée une gaze d'azur derrière laquelle son éclat se trouble et disparaît. La senteur des bois s'exhale plus libre et plus forte; un zéphyr tiède et moite, qui soufflait on ne sait d'où, vient expirer sur votre visage et sur vos mains en vous enveloppant de sa caresse veloutée. Les oiseaux s'endorment, non tous en même temps, mais par

1. Nous voulons indiquer une fois en passant que dans l'énumération des personnes, en russe, on se nomme toujours le premier, fût-ce un illustre prince qu'on dût nommer après soi, et fût-on soi-même un simple paysan.

espèces : d'abord les pinsons, puis les fauvettes, puis l'ortolan.... Dans le bois il fait de plus en plus sombre; au ciel, on voit poindre sur l'azur des étincelles subtiles, ce sont les étoiles qui font timidement leur apparition. Tous les oiseaux dorment; il n'y a que les rouges-queues et les petites épeiches qui sifflotent encore, mais tout en sommeillant. Voilà qu'eux-mêmes sont muets. Encore une fois a retenti sur votre tête la petite voix sonore du pouillot; à distance, on ne saurait dire où le loriot a exhalé son cri mélancolique.... Le rossignol a fait un prélude, un premier claquement. Le cœur nous bat d'impatience, et tout à coup.... mais il ne peut être donné qu'aux chasseurs de me comprendre..., tout à coup le silence de la solitude est interrompu par un croassement sifflant d'un genre particulier; on entend un battement régulier d'ailes agiles, et le valdchnep (la grosse bécasse), inclinant avec grâce son long bec, s'élance de derrière un sombre bouleau droit au-devant de votre plomb.

Voilà ce qu'on appelle se poster en *tiaga* ou faire *tiaga.*

J'étais là avec Ermolaï. Ermolaï.... Il faut bien que je vous fasse connaître Ermolaï.... Cet homme que vous apercevez dans le bois, posté à vingt pas de moi en tiaga, est très-vert encore, il n'a que quarante-cinq ans; c'est un grand maigre, porteur d'un long nez effilé, d'un front bas, d'yeux grisâtres, d'une chevelure indisciplinable et de grosses lèvres ricaneuses. Il est costumé en toute saison d'un habit de nankin beurre frais, d'une coupe à l'européenne, mais avec addition d'une ceinture, culotté de larges pantalons bleus, et coiffé d'une casquette à oreilles dont l'a gratifié un seigneur terrier dans un moment de bonne humeur. A sa ceinture s'entournent deux sacs, l'un devant lui, en forme de petite besace tordue au milieu, pour le plomb et pour la poudre, l'autre derrière lui pour le gibier. Quant à ses bourres, on les lui voit toujours tirer de l'inépuisable doublure de sa casquette. Il aurait facilement pu, avec l'argent que produisait la vente de son gibier, faire emplette d'une cartouchière et d'une gibecière, mais il n'eut garde de jamais penser à un pareil luxe, et il continua d'exciter l'admiration des spectateurs par l'adresse avec laquelle, en chargeant son arme, il évitait de répandre son petit

plomb par terre ou de le mêler avec sa poudre. Son fusil était un fusil à un coup, à silex et.... à recul; il reculait d'une telle force, à chaque coup, que la joue droite du pauvre homme en était toute bouffie. Comment il tirait juste avec une arme d'une invention aussi primitive, c'est ce que le plus fin tireur ne pouvait comprendre, mais il ne manquait pas son coup.

Il était aussi maître et seigneur d'un chien qui répondait au nom de Valetka, et qui était une merveilleuse créature : Ermolaï ne lui donnait jamais rien à manger. « J'irais nourrir un chien couchant ! quelle idée ! d'ailleurs mon chien a plus d'esprit que les autres, il pourvoit à ses repas, et je n'ai rien à voir là. » Ainsi raisonnait Ermolaï; et en effet Valetka, tout en frappant même l'œil le plus indifférent par son extrême maigreur, vivait, et vivait depuis bien des années, ne disparaissait jamais assez longtemps pour qu'on s'inquiétât de lui, et qu'on le soupçonnât de vouloir abandonner son maître. Une fois, une seule fois, il était alors jeune et dans l'effervescence des passions, il fit une absence de deux jours, mais, je le répète, il ne commit cette escapade qu'une fois. Le trait distinctif du caractère de Valetka, c'était une complète indifférence pour toute chose au monde; s'il ne s'agissait pas d'un chien, je dirais qu'il était tombé de bonne heure dans le désenchantement. Il se tenait habituellement couché la queue ramenée sous lui; il reniflait et frissonnait de temps en temps, mais jamais, au grand jamais, il ne souriait (on sait, je pense, que les chiens sourient, et même très-agréablement, soit dit par parenthèse). Disons tout de suite qu'il était ignoblement laid, et que pas un domestique mâle ou femelle ne laissait passer l'occasion de s'égayer sur son fâcheux extérieur. Valetka recevait ces sarcasmes avec une philosophie digne de plus d'égards. Lui arrivait-il, par suite d'un faible qu'on ne trouve pas seulement chez les chiens, d'avancer un peu son nez affriandé dans l'entre-bâillement d'une officine seigneuriale pour en aspirer les émanations, sa vue mettait en fête les cuisiniers, qui d'abord désertaient leur besogne, et avec de grands cris et des termes à ébouriffer toutes les académies, s'élançaient à la poursuite du pauvre animal. A la chasse il était réellement infatigable et avait le flair assez bon; mais si le hasard le faisait tomber sur

un lièvre blessé, incapable de lutter avec lui de vitesse, il ne manquait pas de le dévorer jusqu'au dernier petit os, n'importe en quel endroit il se trouvât, pourvu qu'il fût à couvert et à une respectueuse distance d'Ermolaï, qui éclatait alors en injures redoutables dans tous les dialectes connus et inconnus; la colère, en pareil cas, faisait de lui un néologue inspiré.

Ermolaï appartenait à un de mes voisins, gentilhomme du vieux modèle. Les seigneurs terriers taillés sur ce patron-là n'aiment pas les bécasses et s'en tiennent aux oiseaux de basse-cour. Ce n'est que dans les grandes occasions, anniversaires de famille, fêtes patronales, élections des magistrats, qu'on voit leurs cuisiniers procéder à l'apprêt d'oiseaux à long bec, en donnant beaucoup au hasard, selon l'usage constant du Russe, qui ne sait pas bien positivement ce qu'il fait. Dans ces circonstances, ils inventent de telles sauces et de si extraordinaires assaisonnements que celui qui assiste à un banquet d'apparat examine avec curiosité le mets inconnu qu'on lui présente, sans pouvoir se résoudre à en rien porter à sa bouche.

Ermolaï était tenu de fournir comme redevance à la cuisine de son seigneur deux paires de coqs de bois ou de bruyère et deux paires de perdrix par mois; ce tribut acquitté, il avait pleine licence d'aller vivre où et comme bon lui semblait.

On avait renoncé à tout autre service de la part de cet homme, qu'on estimait n'être bon à rien. Il est bien entendu qu'on ne lui donnait ni plomb ni poudre, et c'est probablement d'après ce même système qu'il ne donnait aucune nourriture à son chien. Ermolaï était un homme d'un étrange naturel: insouciant comme l'oiseau, assez expansif, distrait, lourd, gauche en apparence, très-enclin aux caquets et ne se fixant nulle part que pour fort peu de temps. Il marchait comme un homme dont les genoux sont cagneux, son grand corps faisait le pendule de droite à gauche, et tout en oscillant des jambes et du corps en sens inverse, il parcourait bien par jour ses cinquante kilomètres. Avec un train de vie pareil, il était exposé à toutes les petites déconvenues imaginables: il passait ses nuits dans des marais, sur des arbres, sur des toits, sous des ponts; plus d'une fois on l'avait enfermé dans des greniers, des caves et des remises; plus d'une fois il avait

été privé de son fusil; plus d'une fois on l'avait mis à la porte dénué de ses habillements les plus indispensables; plus d'une fois on l'avait battu, on l'avait roué de coups, on avait éreinté et enfermé son chien pour l'en priver.... et toujours il était revenu sur les terres et dans les cours de son maître ayant des habits sur le corps, un fusil sous le bras et son chien sur ses talons. On ne pouvait le donner pour un plaisant, quoiqu'il fût presque toujours d'assez bonne humeur; il faisait en général l'effet d'un braque. Il aimait à trinquer avec d'honnêtes rencontres de bouchon, mais il y consacrait peu de temps; il se levait, payait et partait.

« Où diable vas-tu? Il fait nuit noire.

— A Tchaplino.

— Quel besoin de te traîner à cette heure à Tchaplino, qui est à dix bonnes verstes?

— Je vais coucher chez le paysan Sophron.

— Dors ici, tu es tout porté.

— Non, je coucherai à Tchaplino. »

Et le voilà parti, cheminant dans l'obscurité à travers les taillis et les flaques d'eau; il arrive, et trouve le paysan Sophron peu disposé à le laisser pénétrer dans sa cour, et même prompt à lui administrer quelques vigoureuses gourmades en lui criant : « Reviens déranger les honnêtes gens de leur sommeil! »

Ces légères ombres ne pouvaient que faire ressortir tout ce qui chez lui était à son avantage, son habileté à se faire une cargaison de beau poisson vif en plaine lors des débordements printaniers, son art de prendre les écrevisses, le don spécial qu'il avait de flairer le gibier, d'attirer la caille, de tromper l'autour, de faire rafle d'alouettes, de prendre des rossignols au moyen d'une imitation remarquable des plus joyeux passages de leur partition. Cependant un talent lui manquait : celui de dresser les chiens; il était trop impatient de sa nature. Il était marié, et chaque semaine il avait l'attention de faire à sa femme le sacrifice de quelques heures. Celle-ci vivait dans une misérable petite cabane à demi ruinée, si c'est vivre que de ne jamais savoir la veille si on aura le

lendemain de quoi calmer sa faim; heureuse quand on lui procurait l'occasion de gagner quelques sous.

Ermolaï, cet homme insouciant et bonasse, avait avec elle un ton dur et grossier; il prenait en entrant dans la maison un air morose, menaçant, et la malheureuse, ne sachant comment lui complaire, tremblait sous le regard du manant, courait employer jusqu'à son dernier kopek [1] pour lui acheter un peu de brandevin, et lorsqu'il montait avec dignité sur la loge du poêle, où il s'endormait d'un sommeil énergique, elle le couvrait soigneusement de son touloupe [2]. Il m'est arrivé à moi-même plus d'une fois de remarquer en lui des mouvements involontaires d'humeur farouche; je n'aimais pas l'expression que prenait son visage quand il portait la dent à l'oiseau qu'il avait abattu. Mais Ermolaï ne restait jamais vingt-quatre heures chez lui, et dès qu'il avait franchi la limite des terres de son seigneur il redevenait le *Ermolka* [3], comme on le nommait à cent verstes à la ronde, et comme il se nommait lui-même dans ses fréquents *a parte*... Les derniers écureurs de casseroles du maître se croyaient de bonne foi des personnages à côté de ce vagabond, et le traitaient familièrement, presque amicalement, comme pour faire mieux ressortir leur prétendue supériorité. Les paysans, qui autrefois le poursuivaient, le traquaient comme un lièvre dans la campagne, et le relâchaient après s'être donné le plaisir de l'inquiéter, avaient fini par s'accoutumer aux allures du Nemrod sauvage; ils le laissaient désormais errer librement, ou causaient avec lui et lui offraient même un morceau de leur pain.

Tel est l'homme que je m'étais adjoint pour chasser, et avec qui je faisais la tiaga dans une grande boulaie, sur la rive *haute* de l'Ista.

Beaucoup de rivières russes ont, comme le Volga, une rive haute et une rive basse, et telle est l'Ista. Cette petite rivière forme une suite continue de sinuosités, et on ne trouverait

1. Le *kopek* ne vaut qu'un peu plus d'un centime, quoique son poids et sa dimension lui permettent de s'insinuer incognito dans notre monnaie de billon, et de circuler à Paris en assez grand nombre pour la valeur d'un sou, ou près de cinq fois sa valeur.

2. Sorte de tunique de drap, l'été, et de pelisse en peau de mouton, l'hiver.

3. Nom diminutif, terme caressant et amical.

pas dans toute son étendue un demi-kilomètre en direction à peu près droite. Il y a tel point de la rive haute d'où l'on peut voir pendant dix verstes son cours semé de digues, d'étangs, de moulins, de jardins potagers ceints d'aubours, et de troupeaux d'oies. L'Ista est très-poissonneuse, elle abonde surtout en mulets ou cabots, que les paysans, au temps chaud, prennent à la main, de dessous les buissons de la rive; la petite grive sablée voltige en sifflant le long des berges, qu'anime en jaillissant çà et là une eau froide et cristalline; des compagnies de canards sauvages apparaissent à mi-corps à la surface des étangs et regardent d'un œil soupçonneux tous les points de la rive; les hérons se dessinent dans l'ombre des anfractuosités de la rive haute, au pied du plus capricieux escarpement de la berge.

Nous fûmes au plus une heure en tiaga, et nous tuâmes chacun une paire de bécasses. Comme notre projet était de tenter encore une fois la fortune avant le point du jour [1], nous résolûmes d'aller prendre notre sommeil au moulin, à peu de distance. Nous sortîmes du bois et descendîmes dans le vallon qui inclinait jusqu'à la rivière, roulant en ce moment des ondes d'un bleu sombre; l'air était épaissi et appesanti par les vapeurs de la nuit. Arrivés au clos du moulin, nous frappâmes à la porte cochère; les chiens aboyèrent.

« Qui est là? cria une grosse voix de dormeur.

— Des chasseurs qui veulent passer la nuit; ouvre!..... Ouvre donc; nous payerons.

— Je vais demander au meunier, » dit le garçon; et il marmotta, en s'éloignant, d'assez mauvaises paroles. Nous l'entendîmes entrer et presque aussitôt ressortir.

« Non, nous cria-t-il, non, le maître défend d'ouvrir.

— Pourquoi?

— C'est qu'il craint... Des chasseurs! Un malheur est bientôt fait; vous mettrez le feu au moulin. Dame! des fusils chargés, de la poudre...

— Quelles folies nous dis-tu là?

— Ah! écoutez donc, pas plus tard que l'an passé, des col-

1. Il y a tiaga du matin et tiaga du soir; la succession de la clarté aux ténèbres n'est pas moins favorable que celle du jour à la nuit.

porteurs de viande et de poisson ont passé la nuit; on ne sait comment ils ont mis le feu chez nous, et tout a brûlé.

— Eh ! frère, nous n'allons pas pourtant coucher à la belle étoile.

— Faites comme vous l'entendrez... »

Et il s'éloigna d'un pas bruyant, peut-être pour ne pas entendre les agréables souhaits que vociférait Ermolaï pour lui et pour son maître. « Allons tout bonnement au village, » dit enfin mon compagnon en soupirant. Mais du moulin au village il y avait deux verstes.

« Non, dis-je, nous coucherons ici, dehors, à la bonne heure; mais le meunier, pour notre argent, nous cédera quelques bottes de paille. »

Ermolaï approuva, et nous nous remîmes à frapper.

« Qu'est-ce que vous voulez donc? cria de nouveau le garçon; on vous a dit non. »

Nous expliquâmes à cet homme ce que nous désirions. Il alla consulter son patron et revint avec lui; le guichet s'ouvrit, le meunier passa le seuil et s'arrêta. C'était un homme de haute stature, visage gras, huileux, cou de taureau et panse rebondie. Il accepta ma proposition. A cent pas du moulin se trouvait un hangar ouvert aux quatre vents. On nous apporta là de la paille et du foin; le garçon meunier dressa sur l'herbe de la rive un bon vieux samavar, et, se tenant assis sur ses talons, il se mit à souffler vigoureusement dans la cheminée du réchaud... Les charbons, en prenant feu, projetaient une belle lueur sur son visage juvénile. Le meunier courut éveiller sa femme, puis il revint, à la fin, me proposer lui-même d'aller coucher dans sa chaumière; mais je préférai rester au grand air. La meunière nous apporta du lait, des œufs, des pommes de terre et du pain; bientôt l'eau fut en pleine ébullition, et nous nous mîmes à prendre le thé. De la rivière s'élevaient d'épaisses vapeurs, et à l'entour il n'y avait pas de vent; par intervalle des râles de genêts poussaient en se secouant leur cri particulier. Autour des roues du moulin on entendait de faibles bruissements; des gouttes tombaient des pelles, et de petits jets vifs se faisaient jour par les fentes de la digue. Nous fîmes un feu de bivouac entre des cailloux. Tandis qu'Ermolaï

mettait dans la cendre une dizaine de pommes de terre, je parvins à sommeiller... Un léger bruit interrompu me réveilla... je relevai un peu la tête : devant le feu, sur un évier renversé était assise la meunière, causant avec mon compagnon. Déjà, à sa tournure, à son langage, j'avais reconnu une ci-devant fille de chambre; ce ne pouvait être ni une franche paysanne ni une bourgeoise; mais alors j'examinai plus à loisir ses traits : elle paraissait avoir trente ans. Son visage pâle et maigre conservait encore les traces d'une beauté remarquable; j'aimais surtout ses grands yeux au regard mélancolique. Ermolaï, assis et occupé à jeter des broutilles dans le foyer, me tournait le dos. La meunière lui disait :

« Chez la Jeltoukhina, de nouveau grande mortalité sur le bétail; le père Ivan aussi vient de perdre deux vaches... Dieu ait pitié de nous!

— Eh bien, et vos pourceaux?

— Ils sont vivants.

— Vous ne me donnerez pas un cochon de lait? »

La meunière ne répondit pas. Une minute après elle dit :

« Avec qui es-tu là?

— Avec un gentilhomme, un monsieur Kostomarovski. »

Ermolaï jeta au feu quelques branches mortes de sapin; la broutille pétilla aussitôt, une épaisse fumée blanche lui monta droit au visage.

« Pourquoi, dit-il à la meunière, ton mari avait-il d'abord refusé de nous laisser entrer chez lui?

— Il a peur.

— Peur? le ventru! Il a peur? allons donc! Ma chère Arina Timoféevna, va, je te prie, me chercher une petite goutte d'eau-de-vie. »

La meunière se leva et disparut dans l'obscurité. Ermolaï chantonna :

A force d'aller voir ma belle,
J'usai la botte et la semelle....

Arina reparut, tenant à la main un carafon et un verre; Ermolaï se leva, versa, se signa et but d'un trait; puis il ajouta à son chant ce dernier mot : *leoubleou!* (j'aime!)

La meunière, contristée et peut-être charmée de cette boutade, se rassit sur l'évier.

« Qu'est-ce que c'est donc, Arina? tu as vraiment l'air de dépérir.

— Je suis souffrante.

— Comment cela?

— La toux me brise et me prive de sommeil.

— Il me semble que le monsieur s'est endormi, marmotta Ermolaï après une minute de silence. Écoute, Arina; n'aie pas recours au médecin, ton mal empirerait.

— Qui pense aux médecins?

— Viens plutôt me voir. (Arina baissa la tête.) Je donnerai pour ce jour-là une commission assez loin à ma vieille.

— Au lieu de dire des folies, Ermolaï Pétrovich, éveillez ce monsieur; vous voyez, les pommes de terre sont cuites à point.

— Tant qu'il n'a pas ronflé, ça ne compte pas, dit très-froidement mon fidèle serviteur; il est harassé et il dort; c'est bon. »

Je remuai sur mon foin. Ermolaï se leva, vint à moi et me dit : « Les pommes de terre sont cuites; il y a du sel; voulez-vous les manger? »

Je sortis de dessous le hangar; la meunière se leva et voulut s'éloigner; je lui adressai la parole :

« Y a-t-il longtemps que vous avez l'entreprise de ce moulin?

— Il y aura deux ans, vienne la Trinité.

— D'où est ton mari? (*Silence*.)

— De quel endroit est ton mari? dit Ermolaï en haussant la voix.

— De Béelef. Il est bourgeois de Béelef.

— Et toi aussi, tu es de Béelef?

— Non, j'appartenais à un seigneur; j'étais de condition servile.

— A qui étais-tu?

— A M. Zverkof; à présent je suis bourgeoise, je suis libre.

— N'étais-tu pas la femme de chambre de sa femme?

— Oui. Et comment savez-vous cela? »

Je regardai Arina avec beaucoup plus de curiosité et d'intérêt.

« Je connais ton ancien maître.

— Ah! vous.... le connaissez? » répondit-elle à demi-voix, et elle resta stupéfiée.

Il faut bien à présent que je dise à mon lecteur pourquoi je regardais Arina avec un si grand intérêt. Du temps que j'étais à Pétersbourg, un hasard fit que j'eus quelques relations avec M. Zverkof. Il occupait un emploi assez considérable, passait pour un homme habile et rompu aux affaires. Il avait une femme bouffie, sentimentale, pleurnicheuse et méchante; une créature très-ordinaire, très-lourde. Ce couple avait un fils, un vrai petit seigneur capricieux et infatué de sa personne. Les dehors de M. Zverkof disposaient peu en sa faveur. Une figure large, presque carrée, percée de deux petits yeux de souris fort clairs, un nez long, effilé, terminé par deux larges narines, une chevelure grise à la titus et faisant brosse sur un front plissé; des lèvres minces et mobiles, et un sourire composé, tel est l'aspect sous lequel s'offrait tout d'abord M. Zverkof. Il se tenait ordinairement les jambes très-ouvertes, et ses grosses mains dans ses poches. Un jour il m'arriva d'aller avec lui en voiture à la maison de campagne d'une connaissance qui nous était commune, et, chemin faisant, nous liâmes conversation. En sa qualité d'homme expert et sagace, il se mit à parler sans nul à-propos, comme s'il eût cru nécessaire de m'enseigner la bonne voie.

« Permettez-moi, disait-il, de vous faire observer que vous autres de la jeune génération, vous dissertez sur toutes choses à tort et à travers. Il faudrait étudier d'abord votre patrie; la Russie, mes beaux messieurs, est encore pour vous lettre close, et vous ne cessez de lire des livres étrangers. Je prends pour exemple les gens de service dont nous sommes entourés : vous disiez.... bon.... je ne conteste pas; mais, vous ne les connaissez pas, les gens; je veux dire, vous ne savez pas quelle race.... quelle race.... (Ici il se moucha à grand bruit, et prit en quatre temps mesurés une solennelle prise de tabac.) Par exemple, oui, permettez-moi, mon cher monsieur, de vous conter une petite anecdote qui pourra vous intéresser. Vous connaissez ma femme, vous conviendrez qu'on trouverait bien difficilement une petite femme qui eût plus de douceur et

de sensibilité. Ses femmes de chambre ont près d'elle non pas une bonne vie, mais un vrai paradis. Ma femme, monsieur, a pour principe de ne point souffrir près d'elle de servantes mariées. C'est qu'en effet, dès qu'une fille est mariée, elle ne vaut plus rien; les enfants viennent, et c'est ci, et c'est ça.... Comment voulez-vous qu'une telle femme se tienne à la disposition de sa maîtresse, qu'elle respecte ses habitudes, ses volontés? elle n'a plus la tête à son service, elle pense à toute autre chose. Il faut donc juger humainement. Un jour, il y a bien de cela.... attendez.... oui, il y a quinze ans, j'aime à dire juste.... nous traversons notre village, nous nous arrêtons devant la maison de l'Ancien, il approche; devant sa maison se tenait sa fille, une fille très-belle, ma foi; et elle avait en vérité des manières. Ma femme me dit : « Coco.... » Vous comprenez, dans la familiarité, on a un petit nom.... eh bien, elle me dit : « Prenons avec nous cette fille, emmenons-la à Pétersbourg, Coco; elle me convient. » Je réponds naturellement : « Avec plaisir; bien, prenons-la. » Notre Ancien, bien entendu, tomba à nos pieds; vous comprenez qu'il n'avait jamais rêvé un pareil bonheur. La jeune fille, sans doute, pleura, sanglota; c'est si bête, la jeunesse, au village! Et puis, écoutez donc, quitter tout à coup le toit paternel.... non, c'est en quelque sorte naturel. Vous m'accorderez que je dis les choses comme il faut les dire. Passons : la jeune fille ne tarda pas à se faire à nous; on lui donna son coin dans le quartier des filles, où on travailla à la former, à la mettre au fait de ceci, de cela; croirez-vous qu'elle fit des progrès si rapides, si surprenants, que ma femme en fut tout affolée, et qu'elle finit par faire un passe-droit à plusieurs autres en la nommant femme de chambre attachée.... à sa propre personne? Notez bien ceci. Et ma foi, il faut bien lui rendre cette justice de dire que jamais ma femme n'avait eu une si admirable femme de chambre : serviable, modeste, obéissante... bref, une petite perfection. Aussi faut-il dire que ma femme la combla de toutes les manières, garde-robe en règle, desserte de la table des maîtres, thé, sucre.... tout.

« Voilà, monsieur, dans quelle situation elle a servi ma femme dix bonnes années. Tout à coup, un beau matin, Arina, c'était

son nom, Arina entre, sans aucune permission, droit dans mon cabinet, et bloumm, elle tombe à mes pieds. Ce sont des manières que je ne puis souffrir; l'homme, n'est-ce pas, ne doit jamais ravaler ainsi sa dignité. « Seigneur père, dit-elle, Alexandre Silitch, une grâce! — Quelle grâce? — Permettez que je me marie. » Je vous avouerai que je fus bien étonné. « Tu sais, imbécile, que madame n'a pas d'autre femme de chambre que toi. — Eh bien, je servirai madame comme je l'ai fait jusqu'ici. — Bêtise! bêtise! Madame ne tient pas de femmes de chambre mariées. — Malanie peut me remplacer. — Tu oses raisonner! — Il en sera ce que vous voudrez, mais.... » A ces mots, je craignis un coup de sang. Oh! moi, je suis ainsi fait.... rien ne me soulève le cœur comme l'ingratitude. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma femme est un ange de sensibilité, de bonté; je crois que le plus noir scélérat serait désarmé devant elle. Je chassai Arina de ma présence, pensant : ah! elle s'en souviendra! Moi je ne veux pas croire au mal, à une noire ingratitude dans l'homme. Cinq mois s'écoulent, je suis rassuré; un sixième mois, et la voilà qui revient avec les mêmes supplications.... Alors je l'ai poussée devant moi avec colère, et l'ai menacée de tout dire à ma femme. M'a-t-elle fait mal!... Figurez-vous que peu de temps après cette nouvelle scène, ma femme vient à moi, mais si agitée, si bouleversée, que je me suis effrayé pour elle : « Qu'est-ce qu'il y a? — Arina est.... » Vous comprenez, je serais honteux, moi, homme, de vous dire le mot. « Impossible!... Le coupable? — C'est Pétrouchka, le laquais. »

« Je reçus un coup. Ah! voilà mon caractère. Eh bien! voyez-vous, je n'aime pas les demi-mesures, moi. Pétrouchka n'avait pas un si grand tort.... On pouvait punir le drôle; mais, au fond, à mon sens, il n'était pas bien coupable. Arina.... ah! il y a trop à dire. Vous concevez que je lui ai fait tout de suite raser la tête, je l'ai fait habiller de toile brune et l'ai reléguée au village. Ma femme y a perdu une excellente femme de chambre; mais on ne peut pourtant pas souffrir le désordre dans sa maison. Un membre est gangrené, vite, qu'on l'ampute! Jugez à présent. Vous connaissez ma femme? Un ange, n'est-ce pas?... Elle s'était attachée à cette créature, à cette

Arina, qui le savait bien.... Et cette fille n'a pas rougi.... Oh! elle m'a aigri avec son ingratitude, elle m'a blessé.... Dites tout ce que vous voudrez : dans cette race, dans cette classe de gens, ne cherchez pas de délicatesse de sentiments; ne leur demandez rien, rien, rien.... Vous avez beau nourrir le loup, toujours il cherche où est le bois.... Cela m'apprendra.... Mais enfin je voulais vous prouver.... que.... »

Et M. Zverkof, sans achever son discours, se tourna vers son coin, ramassa les plis de son manteau, et fit un mâle effort pour dompter son agitation.

Mon lecteur comprend maintenant pourquoi je regardais avec intérêt la meunière Arina.

« Y a-t-il longtemps que tu as épousé ce brave homme? lui dis-je.

— Deux ans.

— Deux ans? M. Zverkof t'en a donc donné la permission?

— J'ai été rachetée.

— Par qui?

— Par Savéli-Alexéitch.

— Qui est cela?

— Mon mari. »

Ermolaï sourit à la dérobée.

« Est-ce que M. Zverkof vous aurait parlé de moi? » ajouta Arina après un moment de silence.

Je ne savais trop que répondre; mais le meunier l'ayant appelée de loin, elle se leva et courut vers lui.

« A-t-elle là un bon mari? demandai-je à Ermolaï.

— Pas bien mauvais.

— Ils ont des enfants?

— Ils en ont eu un qui est mort.

— Elle a donc bien plu à ce meunier, puisqu'il l'a affranchie? A-t-il payé beaucoup?

— Je ne sais pas. Elle lit et écrit, et dans leur métier c'est très-important. Elle doit bien lui avoir plu.

— Tu la connais depuis longtemps?

— Oui. Je vendais du gibier chez ses maîtres, quand ils venaient voir leur domaine, qui n'est pas bien loin d'ici.

— Tu connais le laquais Pétrouchka?

— Oui.

— Où est-il?

— Il est devenu soldat.

— Ah!... Cette pauvre femme ne se porte pas bien.

— Point de santé, non. Nous ferons dans six ou sept heures d'ici une bonne tiaga; vous devriez faire un somme. »

Une compagnie de canards sauvages passa en sifflant sur nos têtes, et nous les entendîmes s'abattre dans la rivière, à trente pas de nous. Il commençait à faire à la fois sombre et froid. Dans le bois, le rossignol déployait le trésor éblouissant de ses mélodies. Nous nous plongeâmes avec délices dans le foin et le sommeil.

III.

L'Eau de Framboise, ou le Velmoje russe.

Dans la première quinzaine d'août, les chaleurs sont tellement insupportables, en particulier de midi à trois heures, que le chasseur le plus déterminé ne peut chasser, et que le chien le plus dévoué commence à *lécher l'éperon* de son maître, en d'autres termes à le suivre pas à pas, en clignant maladivement des paupières et en tirant la langue d'une incroyable longueur. Que le maître se retourne et lui adresse quelques reproches, il exprime humblement sa contrition par un œil langoureux et une lente oscillation de la queue, mais il ne prend pas les devants. Je me mis pourtant en chasse un de ces jours-là; une fois parti, longtemps je résistai à la tentation de me coucher quelque part à l'ombre, ne fût-ce que pour un quart d'heure; longtemps mon infatigable chien continua de fouiller les buissons, bien que lui-même, évidemment, n'attendît plus rien de sa fiévreuse activité; la chaleur devenait si étouffante, que je dus aviser à la conservation de ce qui nous restait de force et de vertu.

Je ne songeai plus qu'à gagner le bord de l'Ista; je dévalai

de la berge, et, parvenu à un ruban de sable jaune à la fois ferme et moite, je cheminai sur cette plage abritée, qui variait de largeur d'une à cinq coudées, jusqu'à une source bien connue dans tout le district sous le nom de l'*Eau de Framboise*. Cette source jaillit d'une gerçure de la berge, que son jet continu a fouillée à l'endroit de la chute, de manière à former un étroit et profond chenal qui se prolonge sur une étendue de vingt pas jusqu'à la rivière, où elle ne tombe pas sans former une bruyante petite cascade; quelques bouquets vivaces de jeunes chênes viennent encore ajouter au pittoresque du ravin, et autour de la source verdoie une herbe courte et moelleuse qui rappelle, ici la peluche, là le velours. Les rayons du soleil ne frappent que par échappées l'onde froide, fugitive, cristalline; je gravis le versant, je gagnai une petite plate-forme inclinée à souhait; sur l'herbe, je trouvai une sébile de bouleau laissée là par quelque paysan philanthrope. Je me désaltérai, m'étendis sur le doux gazon, et de là mon regard explora le site.

Près de la baie formée à sa chute par le rapide courant que je dominais couché comme une agreste divinité fluviale, et qui pullulait de menu poisson frétillant, deux vieillards, que je n'avais pu remarquer en passant à dix pas d'eux tout à l'heure, étaient assis le dos tourné au ravin. L'un, assez gros et de haute taille, était vêtu d'un bon cafetan vert foncé et coiffé d'une casquette de drap rembourrée de duvet; il était pourvu d'une ligne; l'autre, affublé d'un débris de surtout en moukhoïar[1], et tête nue, tenait le pot aux vers, et de temps en temps couvrait de sa main une chevelure fort ravagée, comme pour parer à un coup de soleil. Je regardai ce dernier avec attention, et ne tardai pas à reconnaître en lui un nommé Stépan ou Steopouchka, du village de Choumîkhino. Veuillez bien, lecteur, me permettre de vous recommander ce brave homme.

A quelques verstes de chez moi s'élève le grand village de Choumîkhino, dominé par une église construite en pierre et dédiée aux bienheureux Kozma et Damian. Devant la façade

1. Étoffe tabisée de Boukharie.

de cette église, à une distance convenable, s'étalait une ample maison seigneuriale, flanquée en retraite d'un nombre considérable de pavillons reliés par des galeries, de cuisines temporaires, d'écuries, de remises, de magasins et d'ateliers de tout genre, de bains, de logements d'intendants et de laquais, de serres et d'orangeries, de balançoires et d'escarpolettes, et de vingt autres belles choses plus ou moins utiles, mais agréables toujours, hors l'époque des réparations et les cas d'incendie. Dans le principal corps de logis vivaient (et comment?) un gentilhomme et sa famille. Que de bonheur! quelle abondance! quelles fêtes!... Ce lieu de jubilation, hélas! un beau matin, devint la proie des flammes, et du perron de l'église on n'aperçut plus devant soi qu'un vaste espace matelassé de cendres et moucheté de débris noirâtres. Les maîtres allèrent s'arranger plus loin une demeure provisoire sortable, et l'espace incendié s'entoura d'une palissade; ce fut, au bout de quelque temps, un fort bon jardin potager, orné de *ruines* que formaient les fondements calcinés de tous les anciens bâtiments. Des quelques poutres qu'on était parvenu à préserver du feu, les maraîchers se firent tant bien que mal une chaumière; on y logea le jardinier Mitrophane avec sa femme et leurs sept enfants. Mitrophane était chargé de fournir de légumes la table de son seigneur à cent cinquante kilomètres à la ronde; au delà de ce cercle, la cuisine du maître ne le regardait plus. Il m'est arrivé deux fois de passer la nuit chez ce jardinier, et parfois aussi, en passant, je lui achetais des concombres, qui, Dieu sait pourquoi, se distinguaient chez lui, même en été, par leur grosseur, par leur suc aqueux, par leur tégument épais et jaunâtre. C'est chez lui que j'avais vu Steopouchka [1].

Tout homme a une position quelconque dans la société hu-

1. Diminutif de Stépan ou Étienne. A propos de l'accent dont les correcteurs de la première édition ont cru devoir, par analogie sans doute avec Stépan, gratifier l'*e* muet du diminutif, et afin de répondre à une critique qui nous a été faite à propos de la figuration des noms propres, disons-le pour ce mot et par application générale à tous les cas où l'*e* muet se trouve placé ainsi, comme dans Peenotchkine, Veera, Nedopeouskhine, etc. C'est la seule manière de rendre approximativement une des inflexions particulières à la langue russe, qui introduit par une sorte d'euphémisme ce qu'elle appelle des demi-voyelles à l'intérieur d'un nombre infini de ses mots, comme nous le faisons pour quelques-uns des nôtres, tels que *éperduement*, *dénuement*, etc., etc.

maine et quelques relations; à tout serviteur on donne des gages, on assigne du moins quelques sous pour ses besoins. Stépan ne recevait rien de personne, n'était parent ni allié de personne, et personne ne semblait avoir à s'inquiéter de ses moyens d'existence. Cet homme n'avait pas même un passé à lui; on ne parlait point de Stépan, je crois vraiment qu'il n'avait pas été compris dans le recensement. Un de mes paysans a cru se souvenir d'avoir ouï dire vaguement que Stépan avait été en un certain temps valet de chambre de quelqu'un qu'on ne nommait pas, sans qu'on pût expliquer ni quelle était son extraction, ni comment il était tombé parmi les sujets du seigneur de Choumîkhino, ni par quels moyens il s'était procuré le surtout de moukhoïar qu'on lui voyait de temps immémorial sur les épaules. Il y avait dans le village un vieillard centenaire, communément inabordable et fort silencieux; j'allai à lui, sachant qu'il connaissait la généalogie de chaque ligne ascendante de toute la tribu des gens de la cour de son maître, jusqu'à la quatrième génération, et tout ce qu'il put se rappeler c'est que Stépan avait dû naître d'une femme turque, que son feu maître, le brigadier[1] Alexis Romanitch, avait amenée dans ses bagages.

Les jours de grande fête, ces jours de libéralité seigneuriale et de bombance, de pâtés au gruau et d'eau-de-vie aux herbes, ces jours où l'antique usage voulait que tous les visages fussent épanouis de contentement, ces jours-là même, Steopouchka ne paraissait point autour des grandes tables et des tonneaux montés sur chevalet; il n'osait ni saluer les distributeurs, ni approcher de la main du seigneur en buvant tout d'un trait, à sa santé et à sa gloire, un verre rempli par monsieur l'intendant; il n'aspirait à rien et n'avait rien, à moins que quelque bonne âme, en passant, ne donnât au pauvre diable une tranche de pâté aux deux tiers dévorée. Le jour de Pâques tout le monde s'embrasse, et on l'embrassait comme les autres, parce qu'après tout il avait figure d'homme; mais il ne retroussait pas sa manche graisseuse, il ne retirait pas du fond de sa basque un œuf rouge; il ne présentait pas avec beaucoup de fa-

1. Grade militaire intermédiaire entre ceux de colonel et de général; il a été supprimé.

çons son œuf symbolique aux jeunes maîtres ou à l'illustre dame leur mère. Il se gardait de ces licences, qui n'étaient que l'usage du jour pour tous les autres.

Il vivait l'été dans une grande cage à poulets hors de service et confinée derrière le poulailler; l'hiver, dans l'entrée du bain villageois; à l'époque des plus grands froids, il se hissait dans un grenier à foin. On l'avait accoutumé aux signes de répulsion, il recevait même parfois un coup de pied, mais sans qu'il y eût dialogue; et il semblait en vérité n'avoir de sa vie desserré les dents ni pour demander ni pour se plaindre. Après l'incendie, le pauvre abandonné ne pouvait guère végéter ailleurs que dans les entours des ruines et du clos que s'y était fait le jardinier Mitrophane. Celui-ci ne lui dit pas : « Tu vivras chez moi, » mais il ne lui dit pas non plus : « Va-t'en. » Au reste, vivre chez le jardinier était bien au-dessus de l'ambition de Steopouchka; il se contentait de n'être pas rembarré dans le clos et repoussé. Il opérait ses mouvements et ses déplacements sans être entendu ni aperçu de personne; il éternuait et toussait dans sa main, et cela d'un air très-effrayé. Très-actif en réalité, il allait et venait sans nul bruit, comme la fourmi, pour avoir à manger, seulement à manger, et en effet, si mon Steopouchka n'eût point été occupé depuis le matin jusqu'à la nuit close de sa nourriture, il mourait de faim, positivement. Un jour on le voit assis sous une palissade, dévorant une rave, suçant et grignotant une carotte, ou bien mettant en menus morceaux un chou de rebut, qui se trouve à côté de lui, d'autres fois il geint sourdement en traînant un seau d'eau, allume du feu sous un pot, tire de sa poitrine on ne sait quoi de noirâtre et le jette dans la gamelle. Tantôt dans son recoin il remue quelque objet en bois, puis il met des clous quelque part, se faisant peut-être une petite étagère, et il fait tout cela dans le plus grand silence possible; vous regardez.... il a disparu : tantôt il s'absente pour deux jours, et bien entendu personne ne s'occupe de cette absence, puis, tout à coup, il se trouve qu'il est là, à l'abri d'une palissade, occupé à rassembler tout doucement des copeaux sous un vieux trépied de fer.

Son visage est petit, ses yeux jaunâtres, sa chevelure, absente sur le haut de la tête, surabonde au-dessus des sour-

cils et aux tempes; il a le nez très-pointu et les oreilles larges, longues, transparentes comme celles de la chauve-souris, une barbe d'homme qui ne s'est pas rasé depuis quinze jours, jamais plus, jamais moins longue. Tel était le Steopouchka que je rencontrai sur la rive de l'Ista, assis près d'un autre vieillard.

Je les accostai, les saluai et m'assis à côté d'eux. Dans le compagnon de Steopouchka, j'avais distingué une figure qui m'était aussi connue. C'était un affranchi du comte Pierre Illitch B***, son nom était Mikhaïlo Savelef; mais il avait dû prendre son parti d'être appelé Touman (*le Brouillard*). Ceux qui passent par la grande route d'Orel peuvent encore remarquer, à peu de distance de Troïtsk, une énorme maison en bois à deux étages ou plutôt le cadavre d'une maison totalement abandonnée, à toiture effondrée, à volets barricadés, et qui est située juste sur le bord de la route. Même en plein midi, par une belle journée de soleil rutilant, il ne peut y avoir de spectacle plus triste que celui de cette ruine. C'est là pourtant qu'habitait jadis le comte Pierre Illitch, viveur fameux, riche grand seigneur à la manière du siècle dernier. Tout le gouvernement d'Orel se donnait rendez-vous chez lui; on s'y divertissait, on s'y régalait, on y dansait à cœur-joie, au tonnerre assourdissant de son orchestre propre et privé, à l'éclat des bombes lumineuses et des chandelles romaines; et il est probable que plus d'une vieille, en passant devant ce témoin sombre et menaçant de sa belle et rieuse jeunesse, soupire au souvenir cruel et doux de ces temps évanouis. Là, pendant bien des années, le comte a mené joyeuse vie; là il marchait le front radieux, le sourire sur les lèvres, parmi des flots de conviés et de convives qui lui témoignaient presque de l'adoration. Malheureusement sa fortune, tout immense, tout inépuisable qu'il paraît l'avoir supposée, se trouva fort insuffisante pour son train de maison et pour sa longue existence sur la terre. Se voyant totalement ruiné, il se rendit à Pétersbourg pour chercher *un emploi*, et.... il mourut dans une chambre d'hôtellerie sans qu'on lui eût donné l'occasion de déployer ses talents administratifs. Touman, qui l'avait servi en qualité de buffetier, au temps de ses splendeurs, avait reçu des lettres d'affranchissement du vivant du comte. Touman,

le septuagénaire, assis à côté de moi, la ligne à la main, était encore un homme d'assez bonne mine. Il souriait presque continuellement, agréablement, comme on ne sourit plus, comme sourient seuls les gens du temps de Catherine, d'un sourire de bon aloi; en causant, il ouvrait et refermait les lèvres d'une manière lente et correcte; son regard avait une certaine douceur caressante; il prononçait un peu du nez, et cela lui seyait; il se mouchait et prenait son tabac sans nulle hâte, et tout ce qu'il faisait, il *le faisait,* il savait le faire.

« Eh bien! lui dis-je, tu as pris du poisson?

— Ayez la bonté de voir dans le panier: deux perches, cinq cabots.... Montre à monsieur, Steopa. »

Steopouchka abaissa vers moi le panier.

« Comment te portes-tu, Stépan? demandai-je à celui-ci.

— E e e eh! mais... mais..., bi bi bien, » répondit Steopouchka avec un fâcheux bégayement; chaque mot à prononcer semblait lui peser un quintal.

« Et Mitrophane?

— Bi bi bi bien, mo o o sieur. »

Et le pauvre homme se détourna.

« Il bégaye cruellement, dit Touman. Il fait trop chaud pour la pêche, tout le poisson s'en est allé maintenant dormir à l'ombre des saules de la rive. Hé, Steopa, mets-moi un ver. »

Steopouchka saisit un ver dans le pot, se le mit dans le creux de la main gauche, le tapota, secoua les parties terreuses qui s'en dégagèrent, puis en chaussa l'hameçon, cracha dessus et le présenta à Touman.

« Merci, Steopa. Et vous, bârine, oui, reprit-il, en s'adressant à moi, vous chassez?

— Tu le vois.

— Oui. Ce chien que vous avez là, est-ce un anglais ou un danois? (Le vieillard ne manquait jamais une occasion de montrer qu'il avait un peu vu le monde.)

— Je ne sais pas s'il est de race, mais il est bon.

— Et vous prenez toujours des chiens avec vous? Oui, vous avez des chiens!

— J'ai deux couples. »

Touman sourit et branla la tête.

« Oui, c'est ça ; il y a tel qui est amateur de chiens, et tel autre qui ne prendrait pas les meilleurs si on les lui donnait. Je pense, selon mon tout petit brin de bon sens, que c'est principalement pour la parade qu'il faut tenir des chiens, aussi des chevaux pour l'ordre ; des chevaux et une meute, c'est pour le comme il faut et l'ordre. Le feu comte, Dieu lui fasse grâce ! n'avait, il est vrai, de sa vie été chasseur, et il tenait des chiens, et deux fois l'an il daignait faire la frime de partir en grand'chasse. Voilà tous les veneurs rassemblés dans la cour, en habits rouges galonnés, et les trompettes qui sonnent.... Son Excellence paraît : c'est bien, c'est animé, et on présente un cheval à Son Excellence ; Son Excellence monte ; le premier veneur lui chausse les étriers, il ôte son bonnet et lui présente la bride posée sur le bonnet. Son Excellence daigne faire claquer sa chambrière ; les veneurs gloussent à la meute et tout se met en marche. L'écuyer suit le comte à trois pas ; il tient en mains de belles laisses de soie passées au collier des deux favoris du maître : tout cela a grand air. M. l'écuyer est assis, vous savez, bien haut, bien haut, sur une selle cosaque ; il a les joues écarlates, ses yeux écarquillés surveillent tout ; il mène tout. Les visites couvrent le balcon et les perrons : c'est amusant ; c'est très comme il faut ; c'est, on peut dire.... Ah ! l'asiatique[1], il m'a attrapé ! ajouta-t-il tout à coup en retirant sa ligne trop tôt ou trop tard.

— Il paraît que, comme on le dit, le comte avait un grand train de maison. »

Le vieillard me regarda, et, avant de me répondre, cracha sur son appât et jeta l'hameçon.

« C'était un très-grand seigneur, un vrai velmoje[2]. Il y a eu un temps où la grandesse de Pétersbourg venait en passant voir ses magnificences, et les plus grands de l'empire mettaient toutes leurs étoiles et tous leurs cordons pour venir à

1. Gros mot qui n'est pas de mauvais ton ; car Touman ne l'eût pas employé.

2. *Velmoje* (qui veut, ordonne et peut), haut et puissant seigneur russe (voir ce qui est dit sur ce mot dans une note de l'introduction). Potemkine a été un dernier reflet, un survivant fiévreux du grand type des velmojes ; d'une noblesse aujourd'hui disparue, mais dont les mœurs fastueuses ont passé dans le domaine des romanciers, grands amateurs des ruines pittoresques, et qui sert à présent à défrayer leurs inventions.

sa table. C'est qu'il était passé maître pour les banquets et l'apparat. Je me souviens; il m'appelait, il me disait : « Touman, il me faut pour demain des sterlets vivants, il en faut; ordonne qu'on en trouve; tu as entendu? — J'ai entendu, monsieur le comte. » Il fait venir de Paris des habits brodés, des perruques, des cannes, des parfums, la décolonne[1] première qualité, des tabatières et des toiles peintes[2] hautes comme ces chênes. S'il donnait une fête, ah! Seigneur Dieu de ma vie!... des fédartfices[3], des promenades en lignes, des cavalcades dans les parcs et sur les chemins, des salves même de canon, oui, oui. Il avait quarante musiciens d'orchestre. Il leur avait donné un chef *niémetz*[4], mais celui-là était aussi par trop niémetz; il voulut manger à la table de Son Excellence, et il insista si fort que Son Excellence l'envoya dîner avec Dieu[5]. Et Son Excellence disait : « Mes musiciens n'ont pas besoin d'un petit bâton noir qui se remue en l'air et qu'ils ne regardent même pas; ils vont d'eux-mêmes sans ça. » Et c'est vrai aussi, n'est-ce pas? oui; un velmoje ordonne que ça marche, et ça marche. On se mettait à danser; on s'en donnait jusqu'au jour; c'était surtout, attendez.... l'acossaire matradoura.... Hé, hé, hé! te voilà pris, toi, frère! (Et il retirait de l'eau une petite perche.) Tiens, prends, Steopa.

« C'était un bârine, un vrai bârine, un velmoje! reprit le vieillard en jetant de nouveau sa ligne; et de plus, une bonne âme. Il nous rossait; ah oui! il tournait la tête, il avait oublié. Une seule chose, c'est qu'il tenait des matrêsses, et voilà, ce sont ces matrêsses qui l'ont ruiné; il les prenait toutes dans la basse classe. Eh bien! qu'est-ce qu'il leur fallait donc tant? Ce qu'il leur fallait, eh bien, oui, tout ce qui coûtait le plus cher dans toute l'Europe. Dame, on peut suivre son plaisir, et c'est bien; cela va aux velmojes, seulement il ne faut pas s'y ruiner. Tenez, il y en avait une, elle s'appelait Akouline; à présent elle est morte, Dieu lui fasse grâce! C'était une fille

1. De l'eau de Cologne.
2. Tableaux.
3. Feux d'artifice.
4. *Allemand* ou étranger en général.
5. Le Russe dit : le *chassa* avec Dieu, pour dire simplement et honnêtement le congédia.

à la douzaine, une fille d'un déciatski[1] de Sitof, mais une méchante créature, allez. Elle donnait des soufflets à Son Excellence, figurez-vous, cette horreur! Elle l'avait tout à fait ensorcelé, oui. J'avais un neveu à qui elle a rasé le front[2].... Et toujours je dirai que c'était là le bon temps, oui, le bon temps! » ajouta le vieillard en poussant un profond soupir.

Il y eut un silence de trois minutes. Je repris :

« Ton bârine, pourtant, on voit ça, était un homme sévère.

— C'était le goût et la manière de ce temps-là, répondit Touman en branlant verticalement la tête.

— Aujourd'hui ce sont des choses qui ne se font plus, » ajoutai-je en l'observant avec attention.

Il me jeta un coup d'œil oblique et dit : « Oui, aujourd'hui, à la bonne heure, c'est.... mieux. »

Et il lança sa ligne plus loin.

Nous étions assis à l'ombre et nous n'en suffoquions pas moins de chaleur : c'était à ne pas y tenir, c'était le règne de la canicule; le visage enflammé invoquait les vents, mais il n'y avait pas un souffle à espérer; le soleil dardait impitoyablement ses rayons sous un azur foncé et transparent que n'égayait pas un nuage. Droit devant nous sur la rive opposée était un champ d'avoine jaunissante coupée de quelques tiges d'absinthe, et là, comme près de nous, pas un épi, pas une feuille ne bougeait. Plus bas, et plus près, je voyais un cheval de paysan plongé dans l'eau jusqu'à la panse, s'aspergeant de sa queue qu'il remouillait sans cesse; quelquefois, à vingt pas de nous, sous le panache d'un buisson penché sur la rivière, nageait un assez beau poisson qui exhalait de l'air montant en globules à la surface, puis il se laissait couler au fond en causant une petite houle momentanée au-dessus de lui. Le grillon cheminait lentement dans l'herbe roussie; la caille criait malgré elle; les autours planaient sur les champs, et souvent s'arrêtaient immobiles dans l'air au moyen d'une rapide agitation des ailes et de leur queue déployée en éventail. Nous nous abstenions de tout mouvement, brisés sous le poids de la chaleur. Tout à coup, derrière nous, dans le ravin, nous entendîmes

1. Garde-ville fourni par chaque dizaine de maisons.
2. C'est-à-dire qu'on l'avait fait soldat en punition de quelque faute.

un bruit de pas qui nous annonçait que quelqu'un dévalait vers la source. Je regardai et vis là-haut un moujik de quelque cinquante ans, en chemise russe, en laptis, une hottelette à bretelles sur le dos et son armiak[1] en sautoir sur l'épaule.

Le survenant était couvert de poussière et visiblement accablé de fatigue; il s'accroupit vers la source des Eaux de Framboise, s'abreuva avec une grande avidité et se redressa.

« Hé, Vlass ! lui cria Touman qui le reconnut au premier coup d'œil; bonjour, frère.... D'où nous tombes-tu, hein?

— Bonjour, Mikhaïlo Savelitch[2], répondit le paysan en approchant. Je viens de loin.

— Et où étais-tu donc allé comme ça? dit Touman.

— Eh, à Moscou donc, trouver le bârine.

— Pourquoi?

— Lui faire une grande prière.

— Oh! quelle prière, oui?

— La prière de réduire des deux tiers ou de moitié ma redevance, ou bien de me mettre à la corvée, quoi. Mon garçon est mort, et, à moi seul, je ne viendrai jamais à bout de payer.

— Ton fils est mort?

— Mort. A Moscou, le brave garçon s'employait comme voiturier et comme cocher de place, et, il faut le dire, il payait la redevance pour moi.

— Tu as donc été mis au régime de la redevance?

— A la redevance, justement.

— Eh bien! ton maître?...

— Le maître? le maître?... il m'a chassé, disant : « Comment oses-tu venir jusqu'à moi? Et pourquoi ai-je donc là-bas un intendant? Ton devoir est de t'adresser d'abord à lui. Tu me parles de corvée; et où veux-tu que je te mette à la corvée, moi? Paye avant tout ce que tu dois. » Il était très en colère.

— Alors tu es revenu?

— Eh oui! je voulais d'abord savoir si le défunt avait laissé par hasard des effets et quelque argent. Je suis allé dire à son patron : « C'est moi qui suis Vlass, le père de Philippe. » Et lui : « Tu le dis, mais qu'est-ce que j'en sais? Et d'ailleurs, ton

1. Surtout en camelot grossier.

2. Le vrai nom de Touman.

fils n'a rien laissé, rien; il n'a rien, rien laissé; avec ça qu'il me doit, à moi. » C'est alors que je suis reparti de Moscou. »

Le paysan nous débitait tout cela du ton d'un homme qui parlerait d'un autre homme, tant il montrait de sang-froid; mais dans ses petits yeux éraillés roulait une larme, et il avait la lèvre tirée.

« Tu vas maintenant à la maison? dit Touman.

— Où irais-je? Il faut bien; il y a là ma femme que la faim fait siffler dans son poing.

— Tu tu tu u de e e evrais..., bégaya Steopouchka; mais, s'étant troublé, il prit le parti de se taire, et il fouilla dans le pot aux vers pour se donner une contenance.

— Est-ce que tu iras trouver l'intendant? dit Touman en observant avec quelque étonnement l'air assez calme du paysan.

— Qu'est-ce que j'irais faire là? Songe donc que j'ai à payer; je n'ai pas payé.... Mon garçon, avant de mourir, a été tout un an malade, et lui-même n'a pas payé sa redevance. Bah! c'est pour moi un demi-mal, on ne prend rien de qui n'a rien.... »

Et parlant à l'intendant comme s'il était là, ou plutôt comme il penserait à sa vue: « Tortille-toi comme tu voudras, frère. Eh bien! quoi, ma tête est un triste gage, et il n'y a que ça.... (Il rit d'un singulier rire et continue.) Tu as beau t'ingénier, Kintilian-Séménitch, c'est comme cela.... » Et il rit de nouveau.

« Ah! frère Vlass, c'est.... mauvais, cela, mauvais, oui, marmotta Touman.

— En quoi si mauvais? l'all.... » La voix de Vlass s'arrêta, puis il reprit: « Voilà des chaleurs! » et il s'essuya le visage de sa manche.

« Quel est votre seigneur? demandai-je au paysan.

— Le comte B**** Valérian Pétrovitch.

— Fils du comte Pierre Illitch?

— Oui, le fils du comte Pierre, répondit Touman. Feu le comte Pierre Illitch, de son vivant, avait heureusement, en faveur de son fils, détaché de sa terre le village appelé Wlassof. Le comte Valérian se porte-t-il bien? dit-il à Vlass.

— Il se porte à merveille, Dieu merci, repondit Vlass; il est devenu si vermeil.... oh! sa figure a bien gagné.

—Voyez, monsieur, reprit Touman en s'adressant à moi à

voix basse; les paysans mis à la redevance dans les campagnes autour de Moscou, c'est parfait, mais dans nos districts, où voulez-vous qu'on la prenne?

— A combien est fixée la taille? dis-je tout haut.

— A quatre-vingt-quinze roubles, marmotta Vlass.

— Eh bien, songez, bârine; à Wlassof la terre n'est presque rien; il n'y a que la forêt du seigneur qui peut avoir du rapport.

— Et on dit partout qu'elle est vendue, reprit le moujik, qui avait entendu les derniers mots de Touman.

— Oui, vous voyez. Steopa, un ver! Est-ce que tu dors, quoi donc? »

Steopouchka se secoua un peu. Le paysan s'assit près de nous. Nous étions tous également pensifs et silencieux. Sur la rive basse, un homme entonna une chanson, mais ces chansons russes sont si mélancoliques.... La chanson de l'inconnu abattit les esprits de notre pauvre Vlass.

Une demi-heure après, je fêtai l'Eau de Framboise, et chacun de nous tira de son côté.

IV.

Le Médecin de district.

Un jour, comme je revenais d'un champ éloigné, je fus saisi par le froid et je tombai malade. Par bonheur la fièvre me surprit dans l'auberge de la ville du district; j'envoyai chercher un médecin. Une demi-heure après parut le médecin du district, petit homme brun, de chétive apparence. Il me prescrivit une potion sudorifique et un sinapisme, et fit descendre avec beaucoup de dextérité dans la poche du revers de sa manche le billet bleu [1] que je lui avais destiné. Sur quoi, d'ailleurs, il toussa à sec et porta un regard vague à la paroi; et

1. La couleur des billets varie avec la valeur : le bleu est de cinq roubles.

déjà il se disposait à se retirer, lorsqu'ayant, par manière d'acquit, laissé tomber quelques mots en forme de question, il resta en place comme s'il attendait une réponse. La chaleur m'agitait; je prévoyais une insomnie, et je ne demandais pas mieux que de converser un peu avec ce brave homme. On nous servit le thé. Mon docteur se lança dans la causerie. Le bonhomme n'était pas sot; il s'exprimait bien et l'on pouvait prendre plaisir à l'écouter. Il y a de bien étranges observations à faire dans le monde : il est tel homme dont on se croit l'ami, avec qui on cohabite longtemps, sans arriver jamais à causer ensemble avec franchise et cordialité; il est tel autre avec qui la connaissance va si vite qu'au bout de vingt minutes on s'est fait mutuellement confidence sommaire et même confession plénière. Celui des deux qui a le plus de goût pour parler se met à jour sans pouvoir se rappeler même ensuite comment cet accès d'indiscrétion lui est venu. Je n'avais, certes, mérité ni provoqué d'aucune manière la confiance de mon nouvel ami, je doute aussi qu'il ait songé, comme moyen curatif, à me distraire par des récits du sentiment de ma fièvre; je crois qu'il a tout simplement saisi l'occasion de raconter une bonne fois des choses personnelles qu'il avait célées jusqu'alors; et, quoi qu'il en soit, il me fit un récit qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Moi, tout bien considéré, je ne vois rien qui s'oppose à ce que j'en fasse part à mes lecteurs; je puis même sans inconvénient reproduire en partie jusqu'au style du narrateur.

« Vous ne connaissez pas, commença-t-il d'une voix affaiblie et tremblotante (tel est l'effet que produit sur l'homme le tabac bérézovski[1], quand on ne le mêle pas avec un tabac moins fin et moins pénétrant); vous ne connaissez pas le juge d'ici, de ce district, Paul Loukitch Milof?

— Non.

— Eh bien, cela n'y fait rien... (Le docteur tousse et se frotte les yeux....) C'était le grand carême, en plein temps de dégel. Je suis là, chez le juge, le soir, faisant avec lui ma partie de préférence[2]. Tout à coup (mon médecin affectionnait le mot

1. Tabac recueilli à Berezof, très-âcre.

2. Jeu de cartes très en vogue en Russie.

tout à coup), on vint me dire : « Il y a là un homme qui vous demande. — Qu'est-ce qu'il veut ? — Il est porteur d'une lettre; il s'agit probablement d'un malade. » On me donne la lettre, j'ouvre, c'était cela, je dis : « Très-bien, très-bien. » C'est que, voyez-vous, notre pain quotidien en dépend. Voici ce que c'était; une dame, une veuve m'écrivait, me disant que sa fille était dangereusement malade, et me priant, au nom de Dieu et de tous les saints, d'accourir; elle ajoutait qu'il y avait deux chevaux et l'homme à ma disposition. Bon, mais c'était à vingt verstes d'ici, il faisait nuit comme dans un four, les routes étaient tout effondrées, et quelles routes encore! Et ce sera une femme très-pauvre; à voir ce papier, ce cachet, c'est clair, il y a deux roubles[1] au plus à attendre de là, et encore est-ce douteux; plutôt un peu de toile ou des gruaux.... C'est égal, vous comprenez, le devoir parle plus haut que tout; quelqu'un meurt, on me l'écrit, et je n'irais pas! Je donne vite mes cartes à Kalliopine, un en-cas que je voyais toujours là, et je cours à mon logement; arrivé à ma porte, je regarde : il y a là, devant le perron, une méchante petite télejka, attelée de deux chevaux de paysan très-ventrus, sans parler du pelage qu'on aurait pris pour un vieux feutre; le cocher, par respect, siége immobile et tête nue. Moi je pensai : « Allons, allons, frère, on voit que tes maîtres ne roulent pas sur l'or et sur l'argent. » Vous souriez, monsieur? c'est votre droit, mais je vous dirai que, nous autres pauvres diables, nous prenons toute chose en considération, et tout nous est symptôme; quand le cocher qu'on nous envoie est assis carrément comme un prince, et non-seulement ménage son bonnet, mais sourit et remue son fouet retenu par le manche sous sa cuisse, je peux gager pour un billet de banque. Mais là, je vis bien que ça ne sentait ni le papier, ni l'argent, mais le cuivre ou le beurre... Eh bien! en avant le devoir faute de mieux.

« Je me munis des médicaments que je tiens pour indispensables en de pareilles alertes, et me voilà parti. Je ne suis pas arrivé sans peine, je vous assure; une route infernale, des ruisseaux comme des rivières, des mares de neiges en fusion,

1. Environ huit francs.

des fondrières, et pour comble de misère une digue rompue, le sol inondé, la direction laissée au hasard. Bon; pourtant j'arrive à une maison basse couverte de chaume, où il y avait deux chandelles aux fenêtres, c'était là; on nous attendait. Une vieille vient à moi, une figure respectable, en bonnet: « Sauvez-la, venez, elle se meurt! » Je dis: « Point d'agitation, soyez calme.... Où est la malade? — Par ici, veuillez passer. » Je regarde; une petite chambre très-proprette; une lampe brûle dans le coin, devant l'image, sur une console; il y a sur le lit une demoiselle de vingt ans sans connaissance, presque sans respiration; elle brûle, elle est dévorée par la fièvre. Près du chevet se tenaient deux autres demoiselles effarées et tout en larmes. L'aînée me dit: « Hier elle était très-bien portante, elle a eu toute la journée bon appétit; ce matin elle s'est plainte d'un léger mal de tête, et puis tout à coup ce soir, voyez dans quel état la voilà. » Je dis aussi à cette demoiselle-là: « Soyez calme! point d'agitation! » Que voulez-vous, monsieur? le médecin doit parler ainsi. Je me mis à la besogne, je la saignai, je lui fis appliquer des sinapismes, je prescrivis un apozème.

« Cependant, je regarde le sujet; Seigneur Dieu, la belle fille! Eh bien, je n'avais pas encore vu une beauté pareille! mais je vous dis, belle, belle, belle! J'en fus tout pénétré de pitié. C'était un air.... des yeux!... Voilà que, grâce au ciel, elle est plus tranquille; elle a transpiré abondamment; elle revient, elle revient peu à peu, elle regarde, elle sourit, elle se passe la main sur la figure..... Ses sœurs se penchent vers elle et lui demandent ce qu'elle a; elle répond qu'elle n'a rien, elle se tourne vers le mur; je regarde.... ts! elle s'est assoupie. « Çà, à présent, c'est du repos qu'il lui faut; sortons d'ici bien doucement, et que la servante reste seule à la veiller. » Et nous sortons tous sans bruit. Arrivé dans la salle, je remarquai avec plaisir, à côté du samovar qui chantait sur la table, un bon petit flacon de rhum.... Pardon, mais vous concevez, dans notre état, il faut quelque chose qui remonte le cœur.

« Après le thé, je fus prié de passer la nuit, et je n'eus garde de dire non; vous vous figurez si je devais avoir envie

de refaire cette route. La vieille ne cessait de gémir. « Qu'avez-vous donc? je vous dis qu'elle vivra; ne vous inquiétez pas, ou plutôt, imitez-la; dormez, il est une heure passée. Sans l'accident, il y a quatre heures que vous seriez au lit. — Vous me ferez réveiller s'il arrive quelque chose? — Bon, c'est convenu; emmenez la jeunesse. » La vieille dame sortit, et les demoiselles allèrent gagner leur chambre; on me dresse un lit dans la salle; je m'y étends; je ne puis m'endormir, je ne sais ce que c'est, mais quelque chose me tourmente; ma malade ne me sort pas de l'esprit. A la fin, n'y tenant plus, je me lève tout d'une pièce, et je pense : « Il faut absolument que j'aille voir la patiente; cette femme qui garde.... Dieu sait. »

« La chambre de la malade était contiguë à la salle que j'occupais. J'entr'ouvris bien doucement la porte; c'est singulier, j'avais le cœur tout palpitant. Je regarde d'abord où est la servante; je la vois dans un fauteuil à deux pas du lit, dormant la bouche ouverte, et même elle ronflait, la pécore! La malade était tournée de mon côté; je crus lui voir tourner ses pouces, je regardai d'un peu plus près; c'était bien ça. J'étais un peu penché tout près du lit pour entendre la respiration de la pauvrette, quand tout à coup elle ouvrit les yeux et s'accrocha à moi en disant : « Qui es-tu? qui es-tu? » Je fus tout interdit. « Ne vous effrayez pas, mademoiselle, lui dis-je; je suis le médecin, je suis venu voir un peu comment vous vous trouvez. — Vous êtes le médecin? — Oui, oui; c'est moi qui suis votre médecin; votre mère m'a envoyé chercher à la ville; nous vous avons saignée, mademoiselle; à présent, tâchez de reposer, de dormir, et comme ça, dans deux ou trois jours, Dieu aidant, nous vous remettrons sur pied. — Qu'est-ce que vous dites donc? allez vous promener! » Allons, voilà la fièvre qui va faire encore des siennes, pensai-je; et je lui tâtai le pouls, qui me confirma la chose. Elle me regarda, puis à l'improviste elle me saisit le bras. « Je vais vous dire pourquoi je ne veux pas mourir; je vais vous le dire, et cela tout de suite. Nous sommes seuls.... mais, de grâce, pas un mot.... vous m'entendez?... écoutez. »

« Moi, j'avais une position toute tordue et assez pénible,

elle tenait son bras passé sur mon cou et remuait ses lèvres contre mon oreille; ses cheveux me chatouillaient la joue. J'avoue que je commençais moi-même à en perdre la tête, et elle se mit à marmotter je ne sais quoi; je n'y comprenais pas le premier mot; je pense enfin: « Elle bat la campagne, c'est ça. » Elle marmottait, marmottait, et cela très-vite et pas en russe, figurez-vous. Elle finit, frissonna, laissa retomber sa tête sur son oreiller, et me dit, en me menaçant du doigt index: « Prenez garde, docteur, à personne, à personne!... » Je la calmai par des signes de consentement et des monosyllabes dits au hasard; je la fis boire, je réveillai la brute qui devait la veiller, et je sortis. »

Ici le docteur fit une pause, prit du tabac prise sur prise, avec une sorte d'emportement, et resta un moment comme abasourdi.

« Le lendemain la malade, contre mon attente, ne fut nullement mieux. Je pensai vingt fois me faire donner le chariot et partir; il le fallait, mais comment laisser?... Je résolus de rester, quoique j'eusse en ville des malades qui m'attendaient; et, vous savez, on ne doit pas, on ne peut pas négliger ses malades, c'est s'exposer à perdre des pratiques. Mais *primo*, la pauvre demoiselle était dans un état désespéré; *secundo*, je dirai vrai, j'éprouvais un vif intérêt pour cette malade, ajoutez à cela que toute la famille me plaisait. C'étaient des gens bien peu aisés, mais bien élevés, bien plus civilisés qu'on ne l'est généralement dans nos pays. Le père avait été de son vivant un érudit, un auteur; il ya sans dire qu'il est mort misérable; mais il était parvenu à donner à ses enfants beaucoup d'instruction; il leur avait laissé toute une bibliothèque. Est-ce là ce qui faisait que je me trémoussais tant autour de la patiente? Y avait-il une autre cause? seulement j'oserai dire que, dans la maison, on m'avait pris en affection et on me traitait comme un proche parent.

« Cependant le temps était de plus en plus affreux; les communications étaient à peu près devenues impossibles, et c'était avec une peine infinie qu'on tirait de la ville des médicaments. La malade ne se remettait point; les jours succédaient aux jours. Mais voilà.... alors.... » Le médecin s'inter-

rompit, puis il reprit : « Je ne sais comment vous expliquer cela.... » Il recourut à sa tabatière, prisa coup sur coup, toussa, prit vivement une gorgée de thé. « Je dirai la chose sans biaiser : ma malade.... quoi donc, se mit, dirai-je à m'aimer?... aimer, non; pas aimer, si vous voulez.... et au reste, je ne sais ce que c'était que cela... » Le médecin se tut et rougit. « Eh non! eh non, reprit-il; quel amoureux! allons donc! il faut se connaître pour ce qu'on est. C'était, quant à elle, une demoiselle bien née, spirituelle, instruite; instruite, et moi je perdais tous les jours mon pauvre latin. Quant à ma figure.... (le médecin se regarde en souriant), il me semble que je n'ai pas de ce côté non plus sujet de me rengorger. Seulement, le bon Dieu n'a pas permis que je fusse tout à fait un imbécile, je ne dirai pas blanc ce qui est noir, et je vois habituellement assez juste. Par exemple, je comprenais très-bien qu'Alexandra, elle s'appelait Alexandra Andréevna, qu'Alexandra n'avait pas pour moi précisément de l'amour, mais de l'amitié; mettons de la considération, quoi! elle se méprenait peut-être sur ce qu'elle éprouvait, je ne dis pas non, mais sa position, vous comprenez bien; me comprenez-vous? ajouta le médecin, qui débitait toutes ces choses avec volubilité, sans respirer et comme s'il eût eu la fièvre lui-même. Au reste, il me semble que j'ai un peu bien radoté, et comme ça, le moyen que vous m'ayez compris! Eh bien! voyons, permettez, je vous dirai tout, tout logiquement. »

Là-dessus, il acheva son verre de thé et dit d'un ton du moins plus réservé : « Oui, c'était comme ça. Ma pauvre malade allait de mal en pis. Comme vous n'êtes pas médecin, mon cher monsieur, vous ne pouvez guère avoir une idée exacte de ce qui se passe dans l'âme du médecin, surtout dans les heures où il commence à reconnaître *in petto* que la maladie est plus forte que lui. Que devient alors sa confiance en son habileté? Il est bientôt confus, craintif au dernier point; il lui semble avoir oublié tout ce qu'il savait et perdu tous ses moyens; il lui semble que le malade n'a plus nulle confiance en lui et que les assistants commencent à remarquer sa situation humiliante; il croit qu'on ne daigne plus lui rapporter les symptômes qui se sont manifestés en son absence, qu'on le

regarde de travers, qu'on chuchote sur son compte.... Oh! c'est une abomination! et il pense : C'est pourtant une maladie que la médecine guérit; il y a un remède, il ne s'agit que de le trouver. N'est-ce pas celui-ci?... Et il en fait l'essai. Non, ce n'était pas cela, il le sent, il se hâte d'arrêter les effets du médicament, il se jette sur un autre moyen, puis sur un autre encore. Il fouille, il se rue sur ses livres; il s'arrête à vingt indications contradictoires et les rejette tour à tour... Il revient à une, à une autre, et cependant le malade se meurt. Une idée! Un autre médecin le sauverait. « Une consultation, dit-il, il faut ici une consultation, je dois songer à ma responsabilité. » Ah! quelle mine d'imbécile on a dans ces occasions! Mais on se fait à la chose. Le malade meurt; ce n'est pas la faute du médecin, il a procédé dans les règles. Ou bien, une chose cruelle : le médecin voit qu'on a en lui la plus aveugle confiance, et en même temps il sent que la mort est là, tapie derrière le chevet, et qu'il n'y peut rien. Voilà justement le genre de confiance qu'avaient en moi Alexandra et son honnête famille; en me retenant chez elles, ces dames s'étaient persuadé que le danger de mort était écarté. Je leur avais beaucoup trop facilement fait croire qu'il n'y avait pas sujet de craindre, tandis que moi-même j'avais l'âme en proie à la plus vive anxiété. Pour comble de malheur, il n'y avait plus à s'échapper, le temps était affreux et ma confusion plus affreuse encore : le cocher passait sa vie dans l'eau et les boues; il lui fallait vingt-quatre heures pour aller chercher les médicaments et les apporter, et c'était ainsi chaque jour.

« Ce n'est pas tout, je ne sors plus de la chambre de la malade; aucun moyen de m'arracher de cette chambre; et qu'est-ce que j'y fais? Je souris ayant le cœur navré, je raconte des anecdotes, je joue aux cartes avec une mourante. Je passe là mes nuits dans un fauteuil; cela fait tant de plaisir à la mère qu'elle ne cesse de me remercier les larmes aux yeux, et moi je pense : Je mérite bien peu ta reconnaissance, pauvre femme! Je vous l'avouerai, au reste, et pourquoi vous le cacherais-je après tout ce que j'ai déjà dit? j'en tenais tout de bon pour ma malade. Alexandra s'était si étrangement attachée à moi... elle en était venue à ne plus laisser pénétrer personne dans sa

chambre; elle ne voulait près d'elle que moi, toujours moi. Elle se met à me questionner, elle veut savoir bien en détail où j'ai fait mes études, quel est mon genre de vie, quelles sont mes habitudes, les gens de ma parenté; quelles personnes je fréquente le plus volontiers. Je sentais et de reste qu'il fallait éviter les entretiens, lui défendre de parler, l'engager à ne penser à rien..... eh bien, non, je n'avais pas la force de lui rien défendre; il me semblait qu'elle eût été blessée de ma résistance... Quand elle détournait la tête, il y avait des moments où je prenais la mienne à deux mains et me disais : « Que fais-tu, brigand?... » Elle me prenait la main, me regardait longtemps, bien longtemps, puis elle soupirait et disait : « Que vous êtes bon! » Ses mains étaient brûlantes, ses grands yeux étaient cernés et languissants. « Oui, reprenait-elle, vous êtes un bon, un excellent homme; vous ne ressemblez pas du tout à nos voisins; non, non, vous êtes bien différent de ces gens-là, vous? Comment se fait-il que je ne vous aie pas connu? — Alexandra Andréevna, calmez-vous, lui disais-je; je suis bien sensible à votre bonne amitié, mais calmez-vous, et tout ira pour le mieux, vous reprendrez la santé... »

« Je vous dirai, ajouta-t-il en se penchant en avant vers moi et en écarquillant les yeux, que ces dames avaient eu peu de commerce avec leurs voisins; c'est que les uns, pauvres comme elles, étaient de fort mauvaise compagnie; quant aux autres, je veux dire aux riches... la fierté de ces dames n'admettait pas qu'on se liât avec eux. Je vous l'ai dit, c'était une famille très-honorable, et que voulez-vous: leurs égards pour moi flattaient mon amour-propre. Alexandra ne prenait ses potions que de ma main...; elle prenait la cuiller, la tasse, le verre en s'appuyant sur mon bras; elle avalait et me regardait comme pour voir si j'étais content d'elle... Content! tout mon cœur en était bouleversé.

« Cependant elle empirait cruellement, et je voyais trop bien qu'elle allait mourir au premier jour. Me croirez-vous? j'aurais voulu être mis au tombeau à sa place; une mère et des sœurs sont là qui me mangent des yeux; je perds toute assurance. « Comment va-t-elle? — Eh mais, pas mal... » Quel

pas mal! le vertige... Une nuit, je suis assis, seul près de la malade; je dis seul, mais c'est tout comme; la servante était là, elle ronflait comme quatre hommes; il n'y avait pas à la quereller là-dessus : elle aussi avait bien du mal, la pauvre fille. Alexandra Andréevna s'était sentie bien mal toute la soirée, elle avait été en proie à la fièvre. Jusqu'à minuit elle n'avait pas eu un moment de calme; à minuit elle s'assoupit, du moins elle est étendue immobile. La lampe brûle faiblement devant la sainte image. Ma tête s'incline, et voilà que je sommeille aussi. Tout à coup je me sens heurté, je tourne la tête du côté d'où était venue la secousse... J'ai devant moi Alexandra, les yeux grands ouverts fixés sur moi, la bouche ouverte, les joues enflammées. « Qu'est-ce que vous avez? — Docteur, je vais bientôt mourir, n'est-ce pas? — Qu'est-ce que vous dites donc là? — Non, docteur, non, de grâce, n'allez pas me dire que je puis encore vivre... ne dites pas cela; si vous saviez... Écoutez-moi, et, pour l'amour de Dieu, ne me cachez pas ma vraie position. »

« Elle ajouta en précipitant les paroles : « Si je sais pour sûr que je suis tout à fait à la mort, je vous dirai tout, tout ce que j'ai là. Écoutez, tout à l'heure, je ne dormais point; il y a une bonne heure que je vous regarde. Au nom de Dieu, je vous crois, vous êtes un homme bon et sincère, je vous adjure, par tout ce qu'il y a de sacré au monde, de me dire la vérité; vous ne vous imaginez pas combien c'est important pour moi; allons, docteur, dites-moi bien nettement que je suis en danger, hein? — Mais qu'est-ce que vous voulez donc me faire dire là? — Je vous en supplie au nom du ciel. — Eh bien, je ne puis vous dissimuler qu'en effet vous n'êtes pas hors de danger, Alexandra Andréevna; mais Dieu est bon et... — Je mourrai, je mourrai!... » Et elle se réjouit; sa figure s'épanouit, elle devint toute gaie, d'une gaieté qui m'effraya beaucoup. « Ne vous alarmez pas, je n'ai aucunement peur de la mort. » Elle se souleva un peu, se fit un appui de son coude gauche, et reprit : « A présent, c'est bien; à présent je puis vous dire que je vous suis très-reconnaissante, que vous êtes un homme bon, un homme très bon, et que je vous aime... » Je la regardai d'un regard d'insensé. « Je vous aime, entendez-

vous? je vous aime. — Alexandra Andréevna, par quoi aurais-je pu mériter?... — Vous ne me comprenez pas... Est-ce que tu ne me comprends pas? » Et tout à coup elle me sauta au cou et me donna des baisers... Je pensai pousser de grands cris; je me laissai glisser sur les genoux; mais ma tête resta engagée entre ses mains sur l'oreiller. Elle garde le silence, ses doigts frémissent sur ma chevelure; j'écoute, elle pleure. Je lui adresse quelques paroles..... Vraiment je serais en peine s'il fallait me rappeler ce que j'ai pu trouver à lui dire; mais à travers les mots : « Je vous remercie... croyez... tranquillisez-vous, » je me souviens que j'insistais pour que la servante fût réveillée. « Eh! que me fait tout ce qui n'est pas toi? qu'on s'éveille, qu'on vienne, qu'on entende et qu'on voie, qu'importe? moi je vais mourir. Tu crains, tu as peur, et pourquoi? lève la tête, sois ferme... ou bien, c'est que peut-être vous ne m'aimez pas; je me serais donc trompée... Ah! grand Dieu, serait-il vrai? en ce cas, excusez-moi. Mourir, vite mourir!... — Alexandra Andréevna, que dites-vous? Moi, ne pas vous aimer! mais je vous aime, ma chère Alexandra! »

« J'eus à peine dit ces mots, que je croyais inspirés par une haute prudence, qu'elle poussa un gros soupir en me regardant avec attendrissement, et, en ouvrant ses bras, elle s'écria : « Eh bien, vite, embrasse-moi! » Je sentis que ma pauvre patiente se perdait et qu'elle avait le délire; je compris que, si cette chère demoiselle n'eût pas été à l'article de la mort, elle n'aurait pas pensé à... à moi; et c'est que, prenez-le comme vous voudrez, mais dans ce sexe-là cela paraît dur de mourir à vingt-quatre ou vingt-cinq ans sans avoir aimé. Voilà en réalité ce qui lui tenait au cœur, voilà pourquoi Alexandra, dans son désespoir final, s'en prenait même à moi... Comprenez-vous maintenant?... Elle ne souffrait pas que je me dégageasse de ses bras. « Ayez pitié de moi, ayez pitié de vous-même, lui disais-je sans cesse. — A quoi bon ces précautions et cette grande pitié, puisque je dois, je vais mourir? Ah! si je savais que je dusse rester parmi les vivants et paraître peut-être un jour dans le cercle des demoiselles bien nées, j'aurais à rougir, beaucoup à rougir de ce que je fais, mais à présent... — Mais qui vous assure, qui vous a dit que vous deviez mourir? —

Eh! tu ne me tromperas pas, mon ami, tu ne sais point mentir; cela est hors de ton pouvoir, et tu le sais bien. — Vous vivrez, Alexandra, je vous guérirai; nous irons tous deux demander à votre mère sa bénédiction... Nous serons réunis par des liens sacrés, et nous serons heureux... — Non, non, j'ai reçu ta parole, c'était la bonne; je dois mourir, tu me l'as signifié, tu l'as dit toi-même. »

« C'était là, monsieur, un coup bien cruel pour moi, bien cruel sous une foule de rapports. Voyez un peu, je vous prie, quelles choses étranges peuvent arriver à un homme! Par exemple, un détail misérable, et pourtant douloureux à qui l'éprouve; Alexandra s'avisa de me demander quel est mon nom de baptême, et j'ai l'insigne désagrément d'avoir pour nom Trifon. Mon Dieu, oui! je suis Trifon Ivanovitch. Qu'y faire? Je répondis d'abord qu'à la maison et dans la ville l'usage était de m'appeler le docteur. Mais comme elle insistait, en disant qu'on est médecin et qu'on a un nom de baptême, il fallut bien lui dire : « Mon nom est Trifon, mademoiselle. » A ce mot, elle fit une petite moue, branla la tête et marmotta je ne sais quoi en français. Ce n'était pas là un bon symptôme. Ensuite elle a ri, et cela ne valait rien non plus. Voilà, monsieur, quelle nuit scabreuse j'ai passée avec ma malade. Le matin, je suis sorti de la chambre fait comme un malheureux incendié; j'ai pris le thé. Il faisait grand jour quand je suis rentré chez la malade. Dieu du ciel! elle n'était plus reconnaissable; on en met dans la bière qui ont bien meilleure mine. Parole d'honneur! je ne comprends réellement pas comment j'ai pu supporter cette torture. Trois jours encore la patiente a été en agonie intermittente. Quelles nuits surtout!... et quel langage elle me tenait!... La dernière nuit, figurez-vous, je suis assis à son chevet, ne demandant à Dieu qu'une chose, de la retirer à lui le plus tôt possible, et moi avec elle... La mère entre dans la chambre... Il faut savoir que j'avais dit, le soir, à la pauvre femme, qu'il y avait si peu d'espoir, qu'il serait sage de faire venir le prêtre. La malade eut à peine aperçu sa mère, qu'elle lui dit : « Ah! c'est très à propos que tu es venue en ce moment voir tes enfants. Regarde-nous bien tous les deux. Nous nous aimons; nous nous sommes donné parole d'être

l'un à l'autre... — Qu'est-ce qu'elle dit donc? docteur, qu'est-ce qu'elle dit? — Elle bat la campagne! c'est le délire, dis-je plus mort que vif et d'une voix étouffée. — Bah! bah! dit la malade, tu m'as dit à l'instant tout autre chose, et tu as pris mon anneau. Pourquoi dissimuler? Ma mère est la bonté même : elle pardonne, elle comprend les choses. Moi, je meurs; je n'ai aucun intérêt à mentir; ami, donne-moi donc la main. » Je m'élançai d'un bond dans la salle. Il va sans dire que la mère devina.

« Je ne vous ferai pas languir plus longtemps avec ma triste histoire; il ne m'est pas déjà si agréable à moi-même de revenir sur tant de détails cruels. Ma patiente mourut le lendemain..... dit le médecin en mots pressés et mêlés de soupirs. Avant d'expirer, elle pria les siens de se retirer pour quelques instants et de me laisser seul avec elle. « Je vous prie de me pardonner, dit-elle. Peut-être j'ai eu de grands torts envers vous; mettez-les sur le compte du délire; mais croyez bien que je n'ai jamais aimé personne comme je vous aime..... Ne m'oubliez pas... Gardez mon anneau... »

En rappelant ces dernières paroles, le médecin se détourna; je lui pris et lui serrai la main.

« Çà! dit-il, permettez-moi de vous parler de toute autre chose, ou plutôt ne voudriez-vous pas faire une toute petite partie de préférence? Il ne convient guère, savez-vous, à nous autres bonnes gens, de nous abandonner à ces sentiments exaltés; nous autres, nous devons nous préoccuper d'une seule chose, si nous voulons vivre en paix : que les enfants ne braillent pas, ni madame leur mère. Vous saurez que, depuis l'époque dont je vous ai entretenu, j'ai trouvé le temps et le courage de me marier tout de bon, comme on dit. Eh oui! j'ai pris une fille de marchand. Sept mille roubles de dot. Comme elle s'appelle Akouline, il n'y a pas eu d'inconvénient pour moi à être Trifon : Trifon vaut Akouline. C'est, entre nous soit dit, une femme méchante en diable; mais ce qu'il y a de consolant, c'est qu'elle dort tout le jour. Eh bien! la préférence? »

Nous jouâmes une préférence bien modeste, à un kopeck [1] le point. Trifon Ivanovitch me gagna deux roubles et demi, et sortit de chez moi un peu tard, mais tout enchanté de sa victoire.

1. Un centime.

V.

Mon voisin Radilof et le gentilhomme commensal.

En automne, les bécassines se tiennent souvent dans les vieux jardins plantés en allées de tilleuls. Nous avons beaucoup de ces jardins-là dans le gouvernement d'Orel. Nos pères, dans le choix qu'ils faisaient d'un emplacement pour s'y construire une demeure, ne manquaient pas de jalonner un bon terrain de deux arpents pour y planter leur verger et le sacramentel tilleul en longues allées. Au bout de cinquante ans, de soixante-dix au plus, ces enclos, ces habitations, ces nids à gentilshommes, disparaissaient de la face de la terre; les bâtiments vermoulus se vendaient pour être démontés et emportés par charretées, les dépendances construites en brique se changeaient en monceaux de débris, les pommiers mouraient sur pied et tombaient sous la hache, les vieilles palissades de tout genre s'en allaient pièce à pièce on ne sait comment. Les seuls tilleuls continuaient de croître et de prospérer, et aujourd'hui, entourés de champs labourés, ils révèlent à notre génération étourdie les pères et les frères qui ont joué et reposé sous leur ombre. C'est un bel arbre que ce beau grand tilleul séculaire; il est ménagé, respecté même par la hache impitoyable du paysan russe. Il n'a pas une feuille bien large, mais il étend à l'entour un si grand nombre de bras feuillus, qu'il y a toujours un doux ombrage à trouver sous cet arbre.

Un jour que j'errais avec Ermolaï à travers champs, en quête de perdrix, je vis à ma droite un jardin abandonné, et je me dirigeai aussitôt de ce côté. A peine eus-je franchi le buisson de bordure qu'une bécassine prit son vol; je tirai, et au même instant, à quelques pas de moi, on poussa un cri d'alarme; une figure effrayée de jeune fille apparut à travers les arbres et disparut aussitôt. Ermolaï accourut : « Vous tirez, me dit-il, et c'est une propriété habitée par le maître. »

Je n'eus pas le temps de répondre; mon chien qui venait à moi d'un air de dignité n'eut pas le temps de me livrer l'oiseau, que l'on entendit des pas précipités, et un homme de haute taille et à étroites moustaches sortit d'un fourré et s'arrêta devant moi d'un air mécontent. Je m'excusai de mon mieux, je me nommai et lui proposai l'oiseau que j'avais abattu sur ses terres.

« Eh bien, me dit-il en souriant, je prends votre gibier; mais je ne l'accepte qu'à une condition, c'est que vous resterez avec moi et partagerez mon dîner, quel qu'il soit. »

Je fus loin de me réjouir de sa proposition, ma journée était dérangée, mais il n'y eut pas moyen de s'en excuser.

« Je suis Radîlof, j'ai des propriétés dans ce district et suis votre voisin; peut-être que mon nom ne vous est pas entièrement nouveau; c'est aujourd'hui dimanche, et on doit avoir préparé chez moi un dîner au moins passable : sans cette circonstance je n'oserais vous inviter ainsi à l'aventure. »

Je répondis ce qu'on est bien forcé de répondre banalement en pareil cas, et je l'accompagnai. Une allée tout fraîchement sarclée et sablée nous conduisit en cinquante pas hors du bocage de tilleuls; nous débouchâmes dans le jardin potager; là de vieux pommiers et des gadelliers dominaient, à des espaces irréguliers, une sorte de pavé de têtes de choux de couleur vert tendre; au delà, des rangées de hautes perches étaient escaladées par les spirales ascendantes d'un houblon vigoureux et touffu; à gauche, sur des planches assez bien alignées, se dressaient des milliers de baguettes très-embarrassées d'un fouillis de haricots déjà jaunis et desséchés; d'énormes citrouilles et des potirons bosselaient à leur manière un autre carré de terrain, et des concombres se détachaient en jaune de dessous leurs feuilles anguleuses et poudreuses; tout le long de la haie en houssines tressées se balançait une haute ortie aussi inutile et incommode qu'ambitieuse; en deux ou trois endroits croissaient par groupes le chèvrefeuille, le sureau et le rosier commun, débris d'anciens massifs. Près d'un petit vivier rempli d'une eau roussâtre et visqueuse : on apercevait, presque à fleur de terre, la margelle ravagée d'un puits tout entouré de flaques d'eau; là les canards prenaient leurs ébats et s'en

donnaient à cœur-joie, un chien, qui tremblait de tout son corps et clignait de l'œil, rongeait un os, dans un espace envahi par les herbes parasites, où paissait paresseusement une vache au pelage mi-parti de blanc et de rouge, qui de temps à autre promenait le panache de sa queue sur sa maigre échine. Nous tournâmes à gauche, entre des bouleaux et de gros aubours, et nous vîmes devant nous une vieille petite maison grise couverte en planches et précédée d'un auvent assez détérioré et déjà tout de travers. Radîlof s'arrêta.

« Au reste, écoutez, me dit-il avec bonhomie et en me regardant bien droit en face, je viens de faire une réflexion : peut-être vous plaît-il très-médiocrement de venir chez moi ; s'il en était ainsi... »

Je ne le laissai pas achever sa phrase et lui assurai que tout au contraire il me serait très-agréable de dîner chez lui.

« Eh bien, c'est vous à présent qui l'aurez voulu. »

Nous entrâmes. Un jeune garçon en long cafetan de gros drap bleu nous ouvrit. Radîlof lui ordonna de présenter tout de suite un bon verre d'eau-de-vie à Ermolaï ; mon chasseur s'inclina respectueusement devant notre hôte, et s'établit sur le banc qui bordait intérieurement le large auvent.

De l'antichambre, dont les parois étaient couvertes d'estampes bigarrées et le plafond orné de deux cages, nous passâmes dans une chambrette qui servait de cabinet à M. Radîlof. Je me débarrassai de mes attributs de chasse, je mis mon fusil dans un coin, le jeune garçon m'épousseta avec zèle.

« Çà, maintenant, allons au salon, me dit Radîlof; je vous prie de trouver bon que je vous présente à ma mère. »

Je le suivis. Sur le divan du salon était assise une vieille dame de petite taille, en robe brune et en bonnet; elle avait, avec un visage maigre et un regard timide et triste, un certain air de bonté. Radîlof me recommanda comme l'un de leurs plus proches voisins de terres. La dame se leva et s'inclina sans pourtant se débarrasser du gros ridicule de poil de chameau, en forme de sac ou de cabas, que tenait sa main amaigrie par l'âge.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes dans nos cantons? dit-elle d'une voix faible et cassée, en clignotant des yeux.

— Non, madame, il y a quelques semaines.

— Et vous demeurerez ici?...

— Jusqu'à l'hiver, je crois. »

La vieille dame se tut.

« Et voici, reprit Radîlof en me montrant un homme grand et maigre que je n'avais pas aperçu à mon entrée dans le salon, voici Fédor Mikhiéitch... Çà, voyons, Fédia, fais voir tes talents à monsieur; pourquoi te tapir ainsi dans un coin quand ou a tes avantages? »

L'homme à qui ces paroles s'adressaient se leva à l'instant de sa chaise, releva de dessus l'accoudoir de la fenêtre un méchant violon, prit l'archet par le milieu de la tige et en tenant le haut en bas; il se posa l'instrument contre la poitrine, et, fermant les yeux, il se mit à chanter et à danser grotesquement en raclant les cordes. Il paraissait avoir soixante-dix ans; il avait sur le corps un long surtout de nankin gris qui flottait tristement sur ses longs membres osseux. Ce malheureux dansait : tantôt il trépignait vivement; tantôt, comme s'il se mourait, il balançait mignardement sa petite tête chauve, puis la renversait en découvrant les veines tendues de son cou, et piétinait sur place; quelquefois il fléchissait les genoux avec une peine visible. Sa bouche dégarnie de dents rendait par moments un son de râle plutôt que de joie. Radîlof dut aisément deviner, à l'expression de mes traits, que les talents de Fédia me causaient autre chose qu'un sentiment agréable.

« Assez, vieux, assez, dit mon hôte; va te faire donner ta *récompense*. »

Fédor Mikhéitch remit à l'instant même le violon sur l'appui de la fenêtre, salua la dame, ensuite moi, enfin Radîlof, et sortit du salon.

« C'était, lui aussi, un seigneur terrier, reprit mon nouvel ami; il était riche, il s'est ruiné; à présent, il demeure chez moi. Dans son temps, il passait pour le plus redoutable petit-maître de tout le gouvernement; il a enlevé deux femmes à leurs maris; il entretenait des chanteurs, et lui-même était cité partout pour le chant et pour la danse. Mais prenez donc l'eau-de-vie; vous voyez, la table est servie. »

Une jeune demoiselle, la même que j'avais effrayée, que j'avais vue paraître et disparaître entre les tilleuls, entrait en ce moment au salon.

« Et voici Olga ! je vous prie de faire sa connaissance. Eh bien donc, à table, s'il vous plaît. »

Nous passâmes dans la salle à manger. Pendant que nous marchions et que nous prenions nos places à table, Fédor Mikhéitch, qui, par l'effet de la *récompense,* avait les yeux brillants et le nez un peu vermeil, chantait : *Retentissez, foudres de la victoire.* On lui avait mis son couvert à part sur une table sans linge, dans un coin de la salle. Le pauvre vieillard avait tout à fait perdu de vue jusqu'aux conditions les plus vulgaires de la propreté dans la manière de se nourrir, et l'on devait bien le tenir, en ces occasions surtout, à une certaine distance de la société. Il se signa, prit son haleine, et se mit à dévorer comme un requin ce qu'on lui fit servir. Le dîner fut réellement assez bien composé, et, comme dîner de dimanche, il ne se passa point sans la solennelle gelée aux parois tremblantes, et sans les gaufres en pets de nonnes, qu'on nomme ici plus convenablement *vents d'Espagne.*

Radîlof, qui avait servi dix ans dans un régiment d'infanterie de ligne et avait fait une campagne en Turquie, se lança dans un labyrinthe de récits, pour la plupart militaires ; je l'écoutais avec toute l'attention qu'exigent les convenances, et cependant j'observais Olga à la dérobée. Elle n'était pas fort jolie ; mais l'air de résolution calme de son visage, son large front blanc et lisse, sa chevelure très-fournie, et en particulier ses yeux bruns, petits mais spirituels, clairs et vifs, auraient frappé tout autre homme comme ils me frappèrent. Elle suivait pour ainsi dire chaque mot de Radîlof ; ce n'était pas de l'attention, mais un intérêt passionné qui se reflétait sur ses traits. Radîlof, par son âge, aurait pu être son père ; il lui disait *toi ;* mais je devinai tout d'abord qu'elle n'était pas sa fille : dans le cours de l'entretien, il fit mention de feu son épouse « qui était *sa* sœur, » ajouta-t-il en montrant Olga. Celle-ci rougit rapidement et baissa les yeux. Radîlof se tut et changea de discours. La vieille dame, durant tout le repas, ne prononça pas un monosyllabe, ne mangea presque rien et ne me

fit les honneurs d'aucun mets. Ses traits semblaient laisser lire un sentiment d'attente craintive et sans espoir, un de ces chagrins de vieillards qui serrent le cœur de l'observateur désintéressé.

A la fin du dîner, Fédor Mikhéitch se disposait à *célébrer* les généreux hôtes et leur honorable convive, mais Radilof me regarda et le pria de se taire. Le vieillard passa sa main sur ses lèvres onctueuses, cligna des yeux, s'inclina et se rassit, mais cette fois sur un angle de sa chaise. Après le dîner, Radilof et moi nous passâmes dans ce qu'on appelait le cabinet.

Chez les hommes énergiquement occupés d'une pensée ou d'une passion, on remarque un symptôme qui leur est commun, une certaine identité de manières et d'allures qu'on retrouve chez eux, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre leurs qualités, leurs talents, leur position dans le monde et leur éducation. Plus j'observais Radilof, plus il m'était démontré que toute son âme gravitait autour d'une idée persistante. Il parlait, il est vrai, économie, récoltes, foins, guerres, cancans de province, prochaines élections du district, et il en parlait naturellement, et même avec une certaine chaleur; mais tout à coup il laissait échapper un gros soupir, et tombait dans son fauteuil comme un homme épuisé par un rude labeur, et passait à plusieurs reprises sa main sur son visage. Son cœur, que rien ne m'empêche de croire bon et chaud, était, ce semble, pénétré d'outre en outre et tout imprégné d'un unique sentiment. Il est un point qui ne pouvait, certes, manquer de me frapper dans l'étude de curiosité que je faisais de mon voisin : il m'était impossible de découvrir en lui qu'il aimât rien de ce qui passionne ses pareils; qu'il eût du goût ni pour la table, ni pour le vin, ni pour la chasse, ni pour les rossignols de Koursk, ni pour les pigeons épileptiques, ni pour la littérature russe, ni pour les surtouts à brandebourgs, ni pour les cartes ou pour le billard, ni pour les soirées dansantes, ni pour les courses à travers les villes de gouvernement et les capitales, ni pour les fabriques de papier, ni pour le sucre de betterave, ni pour les pavillons bariolés des parcs ou des jardins, ni pour le thé, ni pour les bâtisses, ni pour

l'orgie, ni même pour le luxe des gros cochers, qui portent leur ceinture à la hauteur de l'aisselle; ces magnifiques cochers si prisés, chez qui les yeux, Dieu sait pourquoi, saillissent de la tête à chaque mouvement de leur cou.

Quel gentilhomme russe campagnard est-ce donc là? me dis-je enfin. Et cependant il ne faisait nullement l'effet d'être un homme sombre et mécontent de son sort sur cette terre; au contraire, on respirait autour de lui comme une atmosphère de bienveillance universelle, de disposition, même en quelque sorte choquante, à faire entrer dans son intimité le tiers et le quart, ou ce qu'on appelle le premier venu. Au fond, quiconque avait un peu de pénétration pouvait s'apercevoir qu'il n'était pas capable de se lier de bonne et franche amitié avec qui que ce fût; non qu'il n'éprouvât le besoin d'être en contact avec les autres hommes, loin de là; mais toute son âme se trouvait pour un temps concentrée en dedans de lui. En analysant de la sorte M. Radîlof, je ne pouvais sans doute me le représenter comme heureux ni dans le présent ni dans l'avenir. Ce n'était pas ce que nous appelons un bel homme; mais dans son regard, dans toute sa personne, était contenu quelque chose de fort attrayant; j'ai dit à dessein contenu. Quand on l'avait vu, on devait, au premier abord, désirer de faire sa connaissance et se sentir disposé à l'aimer. Sans doute, de loin en loin perçait en lui le gentillâtre et l'habitant des steppes; on n'échappe jamais entièrement aux influences locales; mais ce n'en était pas moins un homme honorable.

Nous commencions à parler du maréchal de la noblesse du district, sorti du scrutin des dernières élections, quand nous entendîmes, près de la porte, Olga nous annonçant que le thé était prêt, et nous regagnâmes le salon. Fédor Mikhéitch se tenait de nouveau dans un coin, entre une porte et une fenêtre, les jambes modestement retirées en dessous et ne dépassant pas les pieds de sa chaise. La mère de Radîlof tricotait son bas. Par les fenêtres ouvertes sur le jardin nous arrivait un air frais, imprégné d'une saveur de pommes. Olga nous versait le thé avec cette grâce de mouvements que ne donne pas toujours la simple habitude. Je l'observai avec plus d'attention que je ne l'avais fait au dîner. Elle parlait très-peu,

comme en général toutes les demoiselles des districts; mais je ne remarquai pas qu'elle fût, comme elles, possédée du désir d'exprimer quelque bonne pensée, étouffée par le cruel sentiment de l'impuissance qui l'empêche de se produire; je ne la voyais pas soupirer de la surabondance de sensations indicibles; elle ne roulait pas ses yeux dans leur orbite, elle ne souriait pas vaguement et d'un air de rêverie.

Elle regardait devant elle avec calme et assurance, comme une personne qui est en possession d'elle-même après un grand bonheur ou de grandes alarmes. Sa démarche, ses mouvements étaient exempts de toute gaucherie, de tout embarras, de toute contrainte. Telle qu'elle était, elle me plaisait beaucoup.

Radîlof et moi nous nous remîmes à converser. Je ne sais plus à quel propos nous fûmes amenés à formuler cette observation banale et surannée, que parfois les choses véritablement les plus minimes produisent sur les hommes un bien plus grand effet que les choses même les plus importantes.

« Oui, dit Radîlof, je l'ai bien éprouvé par moi-même. Vous savez que j'ai été marié; j'ai été trois ans en ménage avec ma femme et elle est morte en couches. Je pensai sincèrement que je ne lui survivrais pas; j'étais très-affligé, très-abattu, et je ne pleurai pas; j'errais comme un fantôme. On la vêtit de sa plus belle robe, comme cela se pratique, et on l'étendit sur la table, dans cette même pièce où nous sommes. Vint le prêtre, entrèrent les sacristains; ils entonnèrent les chants du rituel, ils dirent les prières, l'encens brûla; je me signai, je m'inclinai vers la terre... je ne versai pas une larme. Mon cœur et ma tête semblaient s'être pétrifiés sous les étreintes de la douleur. Ainsi se passa le premier jour. La nuit vint; croirez-vous que j'ai dormi? j'ai dormi! Le lendemain matin, je me rendis près du corps de ma femme; c'était en plein été; le soleil l'éclairait des pieds à la tête, et avec un grand éclat. Tout à coup je vis... (Radîlof frémit)... que croyez-vous? ses yeux s'étaient entr'ouverts, je vis une mouche marcher dans le chenal que formaient les paupières... Je tombai comme une gerbe, et lorsque je fus revenu à moi, je pleurai, pleurai des heures sans pouvoir me remettre... »

Radîlof se tut. Je le regardai, puis je regardai Olga... Je

vivrais un siècle que je n'oublierais pas l'expression de sa figure. La vieille dame posa son bas sur ses genoux, elle tira du sac son mouchoir et essuya, comme à la dérobée, deux grosses larmes. Fédor Mikhéitch, très à l'improviste, se leva, s'élança sur son violon, et d'une voix aigre et sauvage entonna une chanson. Le malheureux! c'était à bonne intention : il voulait se dévouer à sa manière dans l'espérance de nous distraire. Nous frémîmes tous dès son premier cri, et Radilof le pria avec douceur de se tenir tranquille.

« Au reste, reprit-il, ce qui est passé est passé; le mort d'il y a une seconde est mort comme celui d'il y a mille ans, et peut-être qu'en fin de compte.... tout est, en effet, réglé.... pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme a dit, je crois, Voltaire, ajouta-t-il précipitamment.

— Oui, dis-je négligemment, sans doute. Et puis l'homme sait supporter le malheur, et il n'est pas de position si misérable dont on ne finisse par sortir, à moins d'être trop près du terme.

— Vous croyez, dit Radilof, et vous avez peut-être raison. Tenez, je me souviens qu'en Turquie j'étais étendu demi-mort à l'ambulance, j'avais une fièvre putride. Nous n'avions pas beaucoup à nous louer des commodités du lieu; on fait à la guerre comme à la guerre. Mais l'endroit était plein comme un œuf, et voilà qu'on nous amène encore des malades.... Où les mettre? L'officier de santé court de çà, de là, il regarde.... de place nulle part. Il approche de ma paille et dit à son aide : « Est-il vivant celui-ci? » Le carabin répond : « Il vivait ce matin du moins. » Le médecin se baisse et juge que je respire; il en fut bien contrarié, car je l'entendis qui disait : « Voilà une bête de nature! cet homme mourra, il n'en peut pas échapper; il mourra, et non, il se cramponne, il tire en longueur, et en attendant il occupe une place, il fait tort aux malades. » Allons, pensai-je en moi-même, c'est bien fait de toi, mon pauvre Mikhaïlo-Mikhaïlytch.... Eh bien, j'en ai réchappé, et, comme vous voyez, je suis encore vivant, et très-vivant. Vous êtes donc parfaitement dans le vrai.

— Oh! dans le vrai, surtout en cette occasion, répondis-je; car même par la mort vous sortiez de votre situation déplorable.

— Sans doute, sans doute, reprit-il en frappant significati-

vement sur la table. Il ne faut que savoir prendre résolûment son parti.... Une position insoutenable, prolongée, serait la mort du bon sens.... A quoi bon différer, tarder, ajourner...? »

Olga se leva lestement et alla au jardin.

« Çà, Fédia, voyons maintenant, as-tu le cœur à la danse? » s'écria Radilof.

Fédia fit un bond, puis il tourna autour de la chambre en se donnant cette démarche élégante et toute particulière de la fameuse chèvre tournant autour de l'ours qu'un meneur dirige au bridon, et chanta d'un air tout confit de modestie :

Quand du banc de nos grand' portes....

Au pied de l'auvent se fit entendre le bruit d'un équipage, et, au bout de quelques secondes, un survenant entra dans la chambre.

Le lendemain, Ermolaï et moi, dès le point du jour, nous partîmes pour la chasse; j'en fis autant le surlendemain. Le septième jour j'entrai en passant chez Radilof et ne trouvai à la maison ni lui ni Olga; et peu de temps après, je sus qu'il avait disparu à l'improviste dans la nuit même de ma présentation chez lui, qu'il avait abandonné sa mère et qu'il était parti incognito avec sa belle-sœur. Toute la province fut en peu de jours saisie de la nouvelle, et moi, le plus proche voisin, je l'ignorais encore, qu'il devenait déjà tant soit peu de mauvais goût d'en raconter ou d'en écouter les détails. Dès que j'eus enfin connaissance de l'événement, je m'expliquai l'expression qu'avait la figure de la jeune fille pendant le récit de ce qu'avait éprouvé Radilof à la vue du corps de la défunte. Les traits d'Olga, en effet, ne peignaient pas seulement le chagrin et la pitié, ils étaient aussi enflammés de jalousie.

Avant de quitter ma terre, je crus devoir faire une visite à la mère de Radilof. Je la trouvai dans le salon; elle jouait au dourac[1] avec Fédor Mikhéitch.

« Avez-vous, madame, quelques nouvelles de votre fils? » finis-je par lui dire.

La vieille dame se mit à pleurer; je n'insistai pas.

1. A la bête, jeu de cartes russe.

VI.

L'Odnovoretz. — Grande, petite noblesse et bourgeoisie en Russie.

Représentez-vous un homme de haute stature, gros sans être obèse, âgé de soixante-dix ans, portant un visage dont le galbe rappelait celui si connu de Jean Krylof [1], avec son limpide et spirituel regard ombré de sourcils pendants; un homme à l'air grave, à la parole mesurée, à la démarche posée et lénte, vous aurez une idée des dehors d'Ovcianikof. Il était le plus ordinairement vêtu d'un ample surtout bleu à longues manches, boutonné jusqu'en haut, d'où ressortait un peu un mouchoir de cou en soie pensée, et chaussé de bottes à glands entretenues dans un état de propreté irréprochable; en général, son aspect était celui d'un riche marchand. Il avait de fort belles mains étoffées et blanches; il en faisait cas, ce me semble; car, en conversant, il les portait volontiers aux boutons de son surtout. Ovcianikof, par son importance et son inactivité, par sa sagacité et sa paresse, par sa droiture et son opiniâtreté, me rappelait les vieux boyards moscovites d'avant Pierre le Grand; le férèze [2] aurait convenu à une pareille tête; c'était un des rares survivants des siècles écoulés. Tous ses voisins le révéraient et se faisaient grand honneur d'être de sa connaissance. Quant aux *odnovortsi*, ses pareils selon la loi [3],

1. Célèbre fabuliste, le la Fontaine russe.
2. Bonnet fourré des anciens boyards.
3. Quoique le mot *odnovoretz*, au pluriel *odnovortsi*, signifie en russe un affranchi, ce terme désigne la classe ambiguë de petits propriétaires qui, en Russie, n'étaient ni serfs, ni affranchis, ni nobles d'épée, ni seigneurs terriers, avant qu'on eût tenté de créer une bourgeoisie et des notables : c'est cette classe que l'auteur personnifie ici dans une individualité remarquable et originale. Les odnovortsi s'étaient multipliés sous le règne du czar Alexis Mikhaïlovitch, à qui vint plus d'une fois la velléité de régler leur condition en les assujettissant à quelques devoirs envers l'État et en les faisant participer aux charges et aux dépenses publiques. Ils étaient propriétaires de terres et de serfs, et possédaient ou bien, souvent sans savoir ni lire ni écrire, alléguaient quelque vieux titre plus ou moins périmé, et qu'ils n'avaient garde de produire, établissant en leur faveur un degré quelconque

ils ôtaient de très-loin leur bonnet à sa vue ; ils étaient singulièrement fiers de lui, ils auraient volontiers juré pour lui.

En général il est, jusqu'à ce jour, assez difficile de distinguer un odnovoretz d'un paysan; son ménage est parfois pire que celui du moujik; ses veaux ne sortent pas du brouet, ses chevaux sont poussifs, son harnais est fait de cordes à puits. Ovcianikof se distinguait parmi les hommes de cette classe, sans pour cela passer pour riche. Il vivait seul, avec sa femme, dans une maisonnette bien distribuée et proprement tenue; il avait peu de gens de service, et les appelait non pas valets ou serviteurs, mais ouvriers. C'étaient eux qui labouraient son champ. Il ne se donnait point pour noble, ne tranchait point du petit seigneur; jamais il ne *s'oubliait,* jamais il ne s'asseyait sur une première invitation, et jamais, à l'apparition chez lui d'un visiteur quelconque, il ne manquait de se lever; mais il le faisait avec tant de dignité, avec un si grand air de savoir-vivre, qu'involontairement on s'inclinait plus que lui pour lui rendre sa politesse. Ovcianikof s'en tenait aux an-

de noblesse. Leur vie retirée, leur mépris de plus en plus prononcé du luxe et de la puissance les avaient constitués en une sorte de secte plutôt que de classe, et leur avaient valu une indépendance fort séduisante; leur nombre, leur accord, leur éloignement des villes faisaient leur force; on n'en voyait point qui aspirassent aux grandeurs de la boïarie et de la voïévodie, d'où sont sortis les seuls personnages à qui convient en effet le titre de velmojes (la grandesse russe), type déjà peint dans un précédent chapitre, et dont on va trouver ici un nouveau portrait dans celui du célèbre comte Alexis Orloff, le destructeur de la flotte turque à Tchesmé.

Toute l'ambition des odnovortsi était de maintenir intactes les immunités qui forment en Russie l'attribut exclusif de la noblesse et qu'ils s'étaient arrogées sous les divers régimes des deux siècles précédents. Pierre Ier, impatient de tout dompter, de tout classer, tout réglementer et retremper dans son empire, ne put, quoi qu'il fît, entamer la ligue de plus en plus forte et compacte des odnovortsi, et dut, pour lui porter un coup décisif, ajourner la mesure qu'il méditait à leur égard, jusqu'à ce qu'ayant abattu ses ennemis au dedans et au dehors, il fût enfin arrivé à cette hauteur de puissance où toute résistance à l'autorité devient impossible. C'est en 1724, moins d'un an avant sa mort, qu'il prit le parti décisif de soumettre les odnovortsi au cens, au recrutement et à la capitation, sans les priver du droit de faire la preuve de leur noblesse ou de la reconquérir par la voie du service militaire.

La loi de 1724 est donc le fondement de la législation concernant cette sorte de caste, qui est remarquable encore par son nombre et par les traits de son caractère, surtout dans les gouvernements de l'ouest. Les actes auxquels elle a donné lieu ont été successivement renouvelés, et de 1800 à 1842 on ne compte pas moins de seize décrets promulgués à ce sujet. La dernière loi de 1842 rend aux odnovortsi le droit d'acheter et de vendre entre eux leurs serfs, mais non pas d'acheter des serfs appartenant aux gentilshommes (dvorianes). (*Note du traducteur.*)

ciens usages, non pas par une sorte de superstition, car il avait l'esprit assez indépendant, mais par habitude. Par exemple, il n'aimait pas les équipages à ressorts, parce que leur mouvement trop doux lui affadissait le cœur; il faisait ses courses sur la drochka ou sur un petit chariot doublé de cuir, et il guidait lui-même son excellent bai (il ne tenait que des chevaux bais). Son cocher, jeune gars au teint de pêche, la chevelure coupée en cloche, avec son armiak gris, son petit bonnet de mouton et sa ceinture de lanière, était respectueusement assis à sa droite sur le coussin de cuir. Ovcianikof faisait toujours la sieste, allait au bain le samedi, ne lisait que des livres de piété, ses lunettes d'argent gravement posées sur le nez, se couchait et se levait de bonne heure. Cependant il ne portait ni la barbe ni la chevelure à la russe; la propreté y gagnait; la majesté de sa figure n'y perdait pas. Il recevait ses visiteurs cordialement, mais sans prévenances exagérées, sans vouloir les bourrer de fruits secs et de salaisons.

« Ma femme, disait-il à demi-voix de sa place, en se tournant un peu du côté de sa compagne, offre donc quelques rafraîchissements. »

Il tenait pour un gros péché de vendre son blé; en 1840, année de cherté effroyable et de disette, il distribua dans les environs toute sa réserve aux propriétaires et aux paysans des domaines dont les maîtres étaient absents et les intendants à bout de moyens. L'année suivante tous vinrent avec une vive reconnaissance acquitter leur dette en nature.

Les voisins d'Ovcianikof recouraient souvent à son arbitrage dans leurs différends, parfois très-acharnés, et presque toujours ils se calmaient à sa voix, écoutaient ses conseils, et, le cœur un peu gros mais l'esprit dompté, se soumettaient à sa sentence. Beaucoup, grâce à lui, ont terminé de longues et furieuses querelles de limites; mais après deux ou trois algarades de la part de dames nobles, il déclara qu'une fois pour toutes il renonçait à jamais se porter médiateur entre les personnes du beau sexe. Il ne pouvait souffrir la hâte, la pétulance, les cris, l'exubérance des paroles et l'agitation. Un jour le feu éclata chez lui; un de ses ouvriers se précipita comme un désespéré dans sa chambre en criant :

« La maison brûle !

— Ce n'est pas une raison pour crier ainsi; voyons, mon garçon, donne-moi mon bonnet et ma canne. »

Il aimait à exercer ses chevaux. Un jour un jeune biteouk[1], qu'il avait eu la fantaisie d'acheter, le faisait descendre plus vite qu'il ne voulait sur un versant que côtoyait un ravin : « Là, là ! mon jeune fou, tu veux donc te tuer ! » murmurait Ovcianikof d'un ton de bonhomie; et en un instant, malgré sa patience et son habileté, maître et garçon, banc-drochka et poulain, tout vola dans le précipice. Par bonheur, en cet endroit, le fond du ravin se trouva être matelassé d'épaisses couches du plus beau sable; les deux hommes n'eurent que d'insignifiantes luxations, mais l'animal eut une jambe cassée. « Ah ! tu vois, reprit doucement Ovcianikof en se relevant et en s'époussetant, je l'avais dit ! »

Tel mari, telle femme; Tatiane Illînichna était une grande femme grave et silencieuse, qui au lieu de bonnet avait, en toute saison et à toute heure, la tête ceinte d'un mouchoir de soie brun. Tout en elle semblait froid, et pourtant jamais personne n'eut à se plaindre de sa sévérité; il y a plus, les pauvres lui donnaient assez généralement les noms de mère et de bienfaitrice. Ses traits réguliers, ses grands yeux bruns, ses lèvres fraîches et finement découpées témoignaient encore de la beauté peu commune qu'elle devait avoir à vingt ans. Il est affligeant qu'un pareil couple n'ait pas eu d'enfants.

J'avais fait connaissance avec Ovcianikof chez M. Radîlof. Deux jours après j'allais voir ce vieillard chez lui. Il ne me dit pas un mot de l'aventure de Radîlof. Il était assis dans un grand fauteuil en maroquin et lisait les Vies des Saints. Un angora gris filait au rouet sur son épaule. Il me reçut à sa manière avec une politesse pleine de convenance, et nous causâmes. Entre autres choses je lui dis :

« Sincèrement, Louka Pétrovitch, autrefois, de votre temps, il faisait meilleur vivre, n'est-ce pas?

— Oui, à quelques égards; nous avions plus de tranquillité,

1. On appelle *biteouk* ou *biteouka* une certaine race de chevaux qu'on a obtenue ou multipliée dans le gouvernement de Voronéje, sur le Don, près des fameux haras de Khrénof, ancienne propriété du comte Orlof.

plus de contentement au cœur; mais il faut se souvenir que nous étions jeunes, nous autres du temps passé, et toujours est-ce en réalité mieux aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, et ce sera bien mieux encore pour nos enfants ou nos neveux.

— Eh bien! savez-vous, Louka Pétrovitch, que je m'attendais à un éloge sans réserve de votre bon vieux temps?

— Non pas! J'ai peu à me louer du bon vieux temps. Oserai-je vous citer un fait qui vous fera comprendre quel temps mérite mes préférences? Vous êtes tout aussi bien seigneur terrier que l'était votre grand-père; eh bien! vous ne feriez pas ce qu'il faisait: vous êtes une tout autre génération. Il y a sans doute encore des gens qui nous oppriment, mais c'est que peut-être il n'en saurait être autrement. On tasse la recoupe sous la meule pour avoir le regain; mais non, je ne reverrai pas, Dieu en soit loué, ce que j'ai trop bien vu au temps de ma jeunesse.

— Quoi donc! par exemple?

— J'ai nommé votre grand-père; c'était un rude voisin, un petit potentat. Vous connaissez, je suppose.... comment ne connaîtriez-vous pas vos terres? vous connaissez le grand cône de terrain qui s'étend du champ de Tchapline à celui de Maline? Vous venez d'y faire vos avoines.... Eh bien! il m'appartient; tel qu'il est, il est à moi. C'est votre grand-père qui nous l'a pris. Il est allé chevaucher de ce côté, s'est arrêté au delà de sa limite, a étendu la main et a dit: « Ce terrain est à moi! » Et de ce moment, sans accord ni ensaisinement, il a emporté le morceau. Feu mon père, homme droit, probe, mais vif en ces occasions (on ne veut pas être mangé), ne pouvant dompter sa colère, porta plainte en justice. Il n'avait pas été seul dépouillé; les autres, effrayés, se tinrent tranquilles. On annonça à votre grand-père que Pierre Ovcianikof venait de réclamer son champ devant les magistrats. Votre grand-père envoya sur l'heure chez nous son veneur Bauch, avec sa bande, prendre mon père, qui fut entraîné chez le redoutable seigneur. J'étais alors un tout petit garçon; je suivis les pieds nus. On le mena devant votre perron, sous vos fenêtres, et il fut passé par les verges. Votre grand-père était là, appuyé sur la balustrade du balcon, et votre grand'mère à une fenêtre: tous les deux regardaient. Mon père cria à la dame: « Maria Vacilievna,

intercédez, je vous prie; vous, du moins, ayez pitié! » Elle fit un mouvement vague et regarda d'un autre côté. Ils ont finalement tiré de mon père sa parole qu'il renonçait à son champ, et l'ont obligé à remercier toute l'assistance de ce qu'on le relâchait labouré de coups mais vivant. Tel est votre seul titre de propriété sur ce champ d'avoine. Demandez, pour voir, à vos vieux paysans, le nom de ce champ-là; tous vous répondront : *le champ de la bastonnade,* nom emprunté au prix même qu'il a coûté. Ceci soit dit seulement pour vous démontrer comme quoi les petites gens n'ont pas lieu de beaucoup de regretter le passé. »

Je ne savais que dire à Ovcianikof, et n'osais même lever les yeux sur lui.

« Il y eut un autre voisin qui vint s'établir vers ce même temps dans le pays. Il s'appelait Stepane Komof. Celui-là a pensé rendre fou mon pauvre père. Ivrogne achevé, il aimait à trinquer en grand, et quand il avait sablé une lampée et avait dit en français : *C'est bon !* il n'y avait plus qu'à emporter les saints et voiler la madone[1]. Il envoyait assez souvent chez tous les voisins, les priant de se rendre chez lui; si l'on n'accourait pas, c'est lui alors qui accourait, à trois chevaux, et il y avait du grabuge. C'était un homme bien étrange : à jeun, il ne mentait jamais; dès qu'il avait bu et se trouvait en verve, il était à peu près sûr qu'il commencerait par vous raconter comme quoi il avait à Saint-Pétersbourg trois maisons sur la Fontanka[2] : l'une rouge avec un seul tuyau de cheminée, l'autre jaune à deux cheminées et la troisième bleue sans cheminée aucune; et trois fils (notez qu'il était garçon), l'un dans l'infanterie, l'autre dans la cavalerie, le troisième ni à cheval ni à pied. Il ajoutait que chaque fils habitait une de ses maisons, que chez son aîné venaient les amiraux, chez le second les généraux, et que le troisième ne recevait que des Anglais. Là-dessus il se levait et disait : « Buvons à mon aîné; c'est le plus respectable! » et il pleurait. Malheur à qui laissait son verre plein sur la table! « Toi, lui disait-il, tu veux avoir une balle dans la tête, tu l'auras tout à l'heure; mais si

1. Les saintes images qui figurent dans les habitations russes.
2. L'un des canaux de la ville.

tu tiens à être mis en terre sainte, raye ça de tes papiers. » Puis il sautait de sa place et criait : « Peuple du bon Dieu, il faut maintenant danser pour votre plaisir et pour le mien ! Et allons donc ! et allons donc, tous ! Et toi, Chauve laid ! et toi, vieux fou ! et toi, Lajaunisse ! tous, on vous dit ! » Il a mis sur les dents toutes ses jeunes vassales ; il leur fallait quelquefois chanter à tue-tête toute la nuit en chœur ; celle qui, par un suprême effort, atteignait la note la plus aiguë, recevait une récompense ; et, quand la fatigue et l'épuisement mettaient fin à leur sabbat, le maître emboîtait sa mâchoire inférieure dans la main gauche et piaillait douloureusement : « O moi, orpheline, orphelinette, mon pigeon me laisse seulette, abandonnée à ma douleur... » Les palefreniers, attendris de cette douleur, remontaient à l'instant même les serinettes, et les chants s'élevaient plus fort qu'avant la complainte. Mon père lui avait donné dans l'œil, et cette circonstance aurait certainement mené au tombeau un vieillard déjà tant de fois et si cruellement éprouvé ; mais Komof lui-même, ayant grimpé en état de complète ivresse au haut d'un colombier, en est tombé et ne s'est plus relevé. C'était là, monsieur, un de nos voisins du bon temps.

— Que notre époque est différente de celle-là !

— Ah oui, sans doute ! reprit Ovcianikof ; il faut pourtant dire que la noblesse avait infiniment plus d'éclat, même sans y comprendre les velmojes : ceux-là sont hors ligne, je les ai bien vus à Moscou ; on dit qu'à présent c'est là qu'ils se trouvent tous.

— Vous êtes donc allé à Moscou ?

— Oui. Il y a longtemps, bien longtemps. J'ai à présent soixante-douze ans, et c'est à seize ans que je suis allé à Moscou. »

Ovcianikof soupira.

« Qui avez-vous vu là en fait de très-grand ?

— J'ai vu beaucoup de velmojes, et chacun les pouvait bien voir. Ils tenaient maison ouverte été comme hiver, et se faisaient honneur de leurs richesses. Aucun cependant n'allait à la hanche du comte Alexis Grigoriévitch Orlof Tchesménski. J'avais tout loisir de voir le comte Alexis, il avait pris mon

oncle pour son régisseur. Le comte demeurait à la Chabolovka[1], près de la porte de Kalouga. C'était là un velmoje! Quelle haute mine et quel air gracieux! On ne peut rien se figurer de semblable, et on a conscience d'en parler. Cette taille, cette force, ce regard! Ne le connaissant pas, on n'osait entrer chez lui; on avait peur, on se sentait intimidé; mais entrait-on, on se sentait réchauffé et réjoui comme d'un beau lever de soleil. Il était accessible pour tous et pour chacun. Il était habile à tout faire; aux courses il menait lui-même et acceptait pour adversaire n'importe qui; jamais il ne devançait en hâte son rival, jamais ne lui faisait de tort ni ne l'accrochait, et il ne prenait les devants résolûment qu'en approchant de la borne. Et dans sa bonté il consolait le vaincu, il louait son cheval. Il tenait des pigeons ramiers à bec blanc, de premier choix; il lui arrivait de descendre dans la grande cour, de s'asseoir dans un fauteuil et de faire envoler tout son colombier; tout à l'entour, sur les toits, se tenaient les domestiques, armés de fusils contre les oiseaux de proie; aux pieds du comte était déposé un grand bassin d'argent rempli d'eau, et c'est dans cette eau qu'il regardait les exercices de ses pigeons. Les infirmes et les mendiants venaient par centaines recevoir leur pain aux grilles de son arrière-cour, et que d'argent après cela il leur faisait distribuer! Si on le fâchait, c'était le tonnerre pour le bruit; pas de foudre, pas de victime; il souriait, plus un nuage! S'il donnait une fête, Moscou, ce jour-là, était ivre. Militaire, on sait comme il a frotté les Turcs à Tchesmé. Il aimait la lutte corps à corps; il lui vint des Samsons de Toula, de Kharkhof, de Tambof; on lui en amenait de tous les côtés. Celui qui était vaincu avait une récompense; celui qui l'avait renversé lui-même était baisé aux lèvres comme un frère et comblé de présents. J'ai eu le bonheur de me trouver à Moscou, quand il a monté une lutte telle qu'on n'en avait jamais vu en Russie. Il adressa à tous les chasseurs de l'empire une invitation à venir, trois mois après, à tel jour fixé, à telle heure, lui faire visite avec leur monde et leurs bêtes. On s'assembla; chaque chasseur avait ses ve-

1. Quartier de Moscou.

neurs et ses chiens, ce fut une armée, une véritable armée, je vous assure, qui envahit le palais. Il y eut une collation... vous pouvez vous figurer... Après boire on passa la barrière. Le peuple s'était amassé en nombre incalculable, et... devinez quel est le chien qui emporta l'avantage, le chien qui eut tous les honneurs de la journée, celui qui devança tous les autres chiens... Ce fut un de ceux de votre grand-père, un chien d'Orel, imaginez.

— Était-ce Milovidka, par hasard?

— Milovidka, Milovidka. Et voilà le comte de prier votre grand-père : « Vends-moi, je te prie, vends-moi ton chien; dis toi-même ce que tu en veux. — Non, monsieur le comte, je ne suis pas un maquignon, un trafiquant. Dans une occasion où il serait question non d'argent, mais d'honneur, je serais bien capable de céder ma femme; mais je ne céderais pas Milovidka; je me constituerais plutôt moi-même votre prisonnier. » Alexis Grigoriévitch le loua de penser ainsi en lui disant : *leoubleou!* (je t'aime). Votre grand-père remporta le vainqueur dans sa voiture; et quand Milovidka mourut, il lui fit un enterrement en musique; on déposa le corps sous un saule du jardin : oui, il a fait des funérailles à une chienne, car c'était une chienne, et sur cette chienne il a fait mettre une inscription en relief sur une pierre qui doit y être encore.

— On voit à tous ces traits d'Alexis Grigoriévitch qu'il ne faisait injure à personne, lui.

— Eh! il en est toujours ainsi; ce sont toujours ceux qui ne naviguent qu'en rivière qui accrochent le bateau des autres.

— Et quel homme était-ce que ce Bauch dont vous avez parlé? demandai-je après une ou deux minutes de silence.

— Vous avez entendu parler de Milovidka, et non de Bauch? c'est singulier. C'était le premier veneur de votre grand-père, qui ne l'aimait pas moins qu'il n'aimait son chien. Bauch était un homme terrible, et, quoi que votre grand-père lui eût ordonné, fût-ce de courir sur le tranchant d'un couteau, il l'aurait fait à l'instant. Et comme il beuglait l'hallali! C'était comme un cri de la forêt elle-même, et il restait droit comme un pieu sur son cheval. Mais s'il lui venait un caprice, il descendait de cheval et se couchait; les chiens, cessant alors

d'entendre sa voix, tournaient sur eux-mêmes, laissaient refroidir la piste, et, ne la retrouvant plus, ils ne seraient allés en avant pour rien au monde. Et votre grand-père de se fâcher. « Je veux être foudroyé si je ne pends ce vaurien! Je lui ferai sortir les genoux par la bouche et le retournerai comme un manchon. Ah misérable, ah scélérat! » Et il finissait par envoyer s'informer de ce qu'il avait, de ce qu'il voulait, des raisons de sa conduite. Bauch, en ces occasions, demandait de l'eau-de-vie à discrétion; on lui apportait tout ce qu'on en avait pris avec soi; il buvait quelques bons coups, remontait à cheval; et reprenait l'hallali avec un talent magistral.

— Vous êtes vous-même chasseur, je gagerais, Louka Pétrovitch? dis-je à Ovcianikof.

— J'aurais, en effet, beaucoup aimé la chasse dans ma jeunesse; mais vous concevez que, dans ma condition, c'est un divertissement hérissé de difficultés. Le bon sens nous commande de nous tenir à distance des seigneurs. Qu'un homme de notre classe, sûrement un ivrogne, un fainéant, se rapproche des nobles... quel agrément y trouvera-t-il? il ne fera que se couvrir de honte. On lui donne à monter une rosse qui boite, on lui enlève sa casquette et on la jette à vingt pas dans les roseaux, on donne du fouet à sa monture pour l'atteindre, lui, à la jambe ou sur les mains, et il doit toujours rire et faire rire les autres... Non, tenez, on a pu dire le contraire, je ne sais, mais moi je dis que, plus on est petit, plus vite on se souille et plus on a de raison de se bien observer.

« Oui, reprit Ovcianikof en soupirant, il a été effacé sur la terre bien des traces d'hommes, de chiens, de renards et de loups depuis que je suis au monde; d'autres temps sont venus. Je vois dans les nobles surtout un changement bien remarquable. Les gentillâtres ont tous été au service, ou du moins ils ne restent plus à croupir sur place dans leurs terres, et il n'y a pas jusqu'aux bons et riches gentilshommes qui ne soient devenus méconnaissables. J'en ai vu de ceux-ci, et un assez bon nombre, à l'occasion du cadastre, et j'avoue que le cœur se remplit de joie rien qu'à les regarder. Ils sont non-seulement accessibles, mais affables... Une chose seulement m'a singulièrement frappé : ces nobles, qui ne sont étrangers à

aucune science, qui parlent si bien que l'âme en est émue, ne comprennent rien au fond réel des affaires et n'ont pas le moindre sentiment de leurs propres avantages. Celui de leurs serfs qu'ils se sont donné pour intendant les pousse où il lui plaît comme il ferait d'un joug de bœufs. Vous connaissez peut-être Korolef Alexandre Vladimirovitch : celui-là est un noble bien conditionné : beau de sa personne, riche, il a étudié dans les universités, et je crois même à l'étranger, où l'on sait le plus de choses; aussi il parle agréablement, modestement, il nous presse la main à nous autres, gens de peu ou de rien. Vous le connaissez? Eh bien, écoutez ceci.

« Il y a trois semaines, nous nous rendîmes à Bérézovka, à une assemblée convoquée par Nicéphore Illitch, arbitre. M. l'arbitre nous dit : « Messieurs, il faut procéder l'arpentage, à la délimitation, au cadastre de notre endroit; c'est vraiment une honte que nous soyons ainsi en arrière de tous les autres; mettons-nous donc à la besogne. » On se mit en devoir de procéder; au bout d'un quart d'heure, les propos et les querelles commencèrent, et l'on devait s'y attendre. Les contestations se croisaient en tous sens et plusieurs s'escrimèrent en fort mauvaises paroles. Alexandre Vladimir Korolef se tenait assis dans un coin, mordillant les glands de sa canne et de temps en temps branlant la tête. J'avais honte pour tous les assistants et pour moi-même, je n'y pouvais plus tenir et je songeais à m'enfuir. Mais voilà que notre Alexandre Vladimirovitch se lève et laisse apercevoir son désir d'être entendu. L'arbitre aussitôt se met en quatre, et va de groupe en groupe : « Messieurs, messieurs, silence, de grâce! Alexandre Vladimirovitch veut parler à l'assemblée. » Il faut rendre justice aux gentilshommes, tous s'empressèrent de faire silence; je ne puis vous rapporter qu'en gros ce qu'il a dit, mais vous en aurez une idée : « Pardon, messieurs, mais il me semble que nous avons à peu près perdu de vue l'objet pour lequel nous nous trouvons rassemblés : il s'agit d'une exacte répartition, d'une bonne délimitation des terrains. Une telle œuvre est incontestablement avantageuse aux possesseurs de terres; mais, dans la pensée générale, quel en est le but? c'est d'améliorer la situation du paysan, d'alléger son labeur, de régler après

cela plus équitablement ses charges. Nous le savons tous, c'est aujourd'hui un grand mal que le cultivateur de la terre ne sache pas lui-même quel champ il a à cultiver, et que bien souvent il aille labourer à cinq verstes de sa chaumière... Que demander à cet homme-là? C'est, ajouta-t-il, un devoir sacré, trop longtemps négligé, de soulager le paysan, d'assurer son bien-être et de travailler en vue de ce résultat avec courage et persistance; car enfin, à le bien prendre, leurs avantages et les nôtres sont identiques; ce qui leur est bon nous est bon, ce qui nuit à l'agriculteur nous nuit nécessairement. Ce serait donc, dit-il, de notre part une conduite déraisonnable et même coupable de batailler sur des vétilles. » Et il allait, il allait... Ah! comme il a bien parlé! Je vous assure que cela allait droit au fond des âmes. Les nobles étaient tout contrits; et quant à moi, j'ai, ma foi, pleuré. Vrai, dans les vieux livres vous ne trouverez pas un discours de cette force-là; il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu.

« Mais comment cela a-t-il fini? Lui-même, il refusa de laisser partager quatre arpents de marécages moussus, et il ne voulut pas non plus les vendre. Il dit : « J'emploierai mes gens à les dessécher et j'établirai là, d'après les nouveaux procédés, une grande fabrique de drap; c'est un espace qui me tient au cœur et sur lequel j'ai mes projets. » Encore si cette raison eût eu quelque fondement! La vérité est que l'intendant de Korolef avait un projet, lui, qui était de vendre ce marécage en écrémant sous main à l'avance le marché. Nous nous sommes séparés sans être plus avancés qu'avant la réunion. Alexandre Vladimirovitch est toujours très-content de l'effet momentané du discours qu'il a tenu et qui était vraiment très-sage en thèse générale; il parle plus que jamais de sa future fabrique de drap, mais on ne voit pas qu'il procède au desséchement.

— Mais comment s'arrange-t-il en particulier dans son bien?

— Il y introduit tous les mois de grandes innovations. Les paysans blâment cela, mais quel besoin y a-t-il de les écouter? M. Korolef sait ce qu'il fait; il va en avant et n'écoute personne; je l'approuve!

— Ah! Louka Pétrovitch, et moi qui croyais vous trouver

fidèle de fait et de parole à tout ce qui est ancien et en quelque sorte consacré par l'expérience.

— Moi, voyez-vous, c'est une autre affaire; je ne suis ni gentilhomme ni seigneur. Qu'est-ce que mon économie rurale à moi? eh bien! mon savoir ne s'étend pas plus loin. Je tâche de me conduire d'après la justice et l'équité, et je rends grâce à Dieu de l'assistance qu'il me prête. Les jeunes messieurs ne goûtent pas ce qu'ils trouvent établi parmi nous autres campagnards. Ils se conduisent avec le paysan comme ils faisaient il y a quinze ans avec leurs pantins : ils les tournent, les retournent, les cassent et les jettent. L'intendant, qui est un serf, ou M. le régisseur, qui est ordinairement un Allemand, relève le paysan et le tient entre ses pattes. Et quand bien même un jeune seigneur donnerait l'exemple et montrerait par des succès comment il faut s'arranger, par quoi tout cela finirait-il? Il faut bien que j'en prenne mon parti; je vois que je mourrai sans voir le nouvel ordre de choses accompli et partout en œuvre. En quelle ère vivons-nous? Ce qui était n'est plus et ce qui doit être ne se produit pas encore. »

Je réfléchissais à tout ceci, et ne trouvais rien à répondre. Ovcianikof se rapprocha de moi et me dit à demi-voix :

« Vous avez sans doute entendu parler de Vacili Nicolaevitch Lübozvonof?

— Je l'entends nommer pour la première fois.

— Dites-moi un peu, de grâce, quelles sont ces merveilles; vrai, je m'y perds; ce sont ses paysans mêmes qui me l'ont raconté, mais leurs récits ne m'expliquent rien. Vous saurez donc que c'est un jeune gentilhomme qui vient de se mettre en possession de l'héritage de sa mère, morte il y a peu de temps. Il était arrivé la nuit dans son habitation patrimoniale; le lendemain, le village sut la nouvelle, et dès le point du jour, les paysans accoururent, se pressèrent dans la vaste cour de l'habitation seigneuriale très-désireux de voir la mine de leur nouveau maître. Après une attente de deux ou trois heures, ils virent paraître à la porte du perron un homme élégant, d'assez bonne mine, bien coiffé, mais sans chapeau; cet homme regarda l'état du ciel en clignotant et rentra. Évidemment ce n'était pas le jeune seigneur, mais une minute après, Vacili

Nicolaitch leur est apparu. Les moujiks regardent et se regardent.... quelle chose étrange! leur bârine est en large pantalon de peluche, en hautes bottes ridées surmontées d'un petit revers rouge, en chemise écarlate, en caftan de cocher, en petit chapeau à forme basse un tant soit peu de fantaisie, tout à fait un cocher petit-maître, jusqu'à un commencement de longue barbe roussâtre.... Ivre, non, il n'est pas ivre, mais, se demandait craintivement la foule, est-il bien dans son bon sens? « Bonjour, mes enfants, leur dit-il; que Dieu nous soit en aide! » Les paysans se courbèrent en deux, mais en gardant le silence, intimidés qu'ils étaient par leurs propres idées. Lubozvonof était lui aussi fort interloqué par leur silence, cependant il prit la parole et dit: « Je suis Russe et vous êtes des Russes; j'aime tout ce qui est russe; oui, j'ai une âme russe, c'est un sang tout russe qui coule en moi.... » Et tout à coup, comme s'il commandait un régiment: « Eh bien donc à présent, enfants, entonnez-moi une chanson nationale russe, allez! » Les fibres du moujik se contractèrent, ils étaient tous ahuris. A l'extrémité du cercle qui s'était formé de lui-même, un affronteur lança en l'air un éclat de voix qui promettait, mais qui ne tint rien, et le chanteur alla honteusement se cacher derrière un groupe de femmes. Ce qui m'étonne dans tout ceci, ce n'est pas la farce elle-même, mais qu'un homme, un noble du caractère de Lubozvonof s'en soit avisé; nous avons eu dans le pays des seigneurs bizarres, débauchés, fieffés ivrognes: ceux-ci, en effet, s'habillaient en cochers, dansaient des danses hasardées, jouaient de la guitare ou du torban, chantaient à se démonter la mâchoire, godaillaient avec leurs domestiques, prenaient part aux ripailles de leurs paysans.... Mais ce M. Basile Nicolaevitch est une vraie demoiselle: il lit sans cesse, il écrit des lettres sur un papier plus beau que la soie, ou bien il parle tout haut à lui tout seul en mesure que c'est pis que s'il chantait; il ne cause avec personne, il a l'air de se cacher, il erre seul dans son jardin. Il désire ou regrette quelque chose, quoi! ou tout bêtement il s'ennuie. A la nouvelle de la mort de la mère, l'intendant eut de grandes appréhensions; vite, avant l'arrivée du jeune seigneur, il parcourut tous les clos des paysans et fit le gracieux avec

chacun. Et les moujiks pensaient en le voyant si doucereux : « Assez voltigé, mon pigeon ! tu as beau faire le câlin, il faut croire que tu vas la danser à cette fois et peut-être rendre gorge. » Au lieu de cela, qu'arriva-t-il?... Il arriva, c'est vrai, Vacili Nicolaytch, un beau jeune monsieur qui lui-même rougit, qui retire son haleine à chaque mot qu'il dit comme pressé d'en finir avec un vilain : « Sois juste sur les terres de mon domaine ; n'opprime personne, personne ! tu m'entends? » lui dit-il devant témoins, le premier jour; et depuis lors il ne l'a pas fait appeler une seule fois. Il vit dans sa maison exactement comme s'il était en visite chez un autre. L'intendant, voyant cela, n'a pas tardé à reprendre bon courage, et les paysans ne peuvent se faire à l'idée d'oser aborder Vacili Nicolaevitch, qui pourtant les salue, les regarde avec bonté, mais ne leur parle point. Cette manière, ce sourire leur fait donc l'effet d'une moquerie bien amère, puisqu'ils ont tous une véritable peur. Je vous répète que ce sont là pour moi des merveilles; est-ce l'effet de mon grand âge, suis-je devenu bien sot? le fait est que je n'y comprends rien du tout.

— M. Lubozvonof est très-probablement malade.

— Quel malade ! il est aussi large que haut; il a, malgré sa verte jeunesse, un visage rond, Dieu merci, comme la pleine lune.... Au reste, vous connaissez, vous autres, tant de sortes de maladies.... » Et Ovcianikof fit un gros soupir.

« Eh bien ! assez, assez sur les nobles, lui dis-je. Mais, cher Louka Pétrovitch, qu'est-ce que vous me direz des odnovortsi?

— Rien; dispensez-moi d'en parler, répondit l'odnovoretz; vrai.... je vous dirais.... mais bah !... Nous allons plutôt prendre le thé bien tranquillement; les paysans ne sont après tout que des paysans, et, au reste, si nous n'étions de simples paysans, dans le fait, que serions-nous? que peut-on faire de nous? »

Il se tut; on servit le thé. Tatiane Illînichna se leva de sa place, et se rapprocha de nous. Dans le cours de la soirée, elle était sortie et rentrée plusieurs fois sans bruit et comme inaperçue. Le silence régnait dans la chambre; Ovcianikof prenait gravement et lentement une tasse après l'autre.

« Mitia[1] est venu nous voir, dit Tatiane à voix basse.

— Qu'est-ce qu'il veut? fit de même Ovcianikof en fronçant les sourcils.

— Il est venu vous demander pardon.

— Bah!... » dit-il en branlant la tête. Puis il ajouta, en s'adressant à moi : « Que faire avec les parents qui vous chagrinent? car, enfin, on ne peut pas les repousser toujours. Dieu m'a affligé d'un neveu, voyez-vous; c'est un gaillard qui a une tête! Il a fait des études; seulement on n'en peut rien attendre de bon. Il était au service de la couronne, il a déserté ses bureaux parce qu'il n'avait pas d'avancement à espérer; il n'est pas noble. Au reste, on a beau être noble, on n'est pas fait général tout de suite. Il vit maintenant en oisif; ce ne serait encore là qu'un demi-mal : mais il s'est fait homme d'affaires et artisan de chicanes. Il rédige des suppliques pour les paysans, il écrit des rapports, il style des paysans centeniers, il taille de la besogne productive aux arpenteurs; il court les cabarets, il fait des connaissances parmi les bourgeois des villes. Avec une vie pareille, il se cassera le cou; et les gens de police lui ont déjà donné plus d'un petit avertissement. Mais il est grand farceur, et cela le sauve; il les fait rire tous. Çà, dis-moi, voyons, femme, n'est-il pas là dans ta chambrette? Je te connais, tu es dix fois trop bonne, et tu le protéges tant que tu peux. »

Tatiane Illinichna baissa la tête, sourit et rougit.

« Allons, j'ai deviné juste. Eh bien, fais-le entrer, oui, oui, notre cher hôte nous excusera, et, en son honneur, je serai clément. Appelle-le donc. »

Mitia était un jeune gars de vingt-huit ans, grand, bien constitué, et la chevelure tout en boucles. En entrant dans la chambre, il me vit et s'arrêta sur le seuil. Il était habillé comme l'artisan d'Europe lorsqu'il sort de son atelier; mais la mauvaise façon des plis de l'épaulette de son surtout témoignait que cet habit était fait non-seulement par un Russe, mais par un Russien, un Roussak.

« Eh bien, avance, avance, dit le vieillard; tu as donc bien

1. Mitia, diminutif de Dmitri ou Démétrius.

honte? Remercie ta tante, tu es pardonné. Monsieur, je vous recommande ce beau vaurien-là; c'est mon neveu, ce qui ne veut pas dire que je vous ferai son éloge, ah, nous touchons à la fin du monde! (Nous échangeâmes un salut le jeune homme et moi.) Allons, explique-toi; qu'est-ce que tu as tripoté là-bas? Pourquoi se plaint-on de toi? dis. »

Mitia désirait bien n'avoir pas à s'expliquer et à se justifier en ma présence.

« Tout à l'heure, mon oncle, murmura-t-il.

— Non pas tout à l'heure, mais sur-le-champ; je sais fort bien que devant monsieur tu as conscience, et c'est justement ce qu'il faut. Parle, c'est ta pénitence; parle, nous t'écoutons.

— Je n'ai pas à rougir, dit vivement le jeune homme en se redressant, et vous en jugerez ainsi vous-même, mon oncle: les odnovortsi de Réchétilof viennent à moi et me prient d'intercéder pour eux; je leur demande de quoi il s'agit; ils me disent: « Les magasins aux blés sont chez nous au complet et bien tenus, on ne peut désirer mieux. Vient un employé qui se dit chargé par l'administration d'inspecter nos magasins. On l'introduit, il regarde et dit: « Vos magasins sont en désor-» dre, il y a ici un grand relâchement; mon devoir est d'en » faire le rapport. — Quel désordre? — Ah! je sais ce que je » sais. » Nous nous rassemblâmes alors, et il fut parlé d'aller lui glisser.... un remercîment de sa bonne visite. Mais le vieux Prokorytch dit: « Vous ne ferez par là qu'attirer la mouche » et d'autres après elle. Nous sommes en règle ou nous n'y » sommes pas. » On en crut le vieillard: l'employé cria, se plaignit et écrivit un méchant rapport. Maintenant une enquête est commencée. Je leur ai demandé si en effet leurs magasins étaient bien au complet: « Dieu nous est témoin, dirent-ils, que tout y est tenu dans le meilleur ordre, et que la quantité de blé voulue par la loi est là. — Eh bien! leur ai-je dit, vous n'avez rien à craindre. » Et j'écrivis pour eux un papier qu'ils ont produit dans l'enquête. On ne sait pas encore de quel côté sera mis le tort; mais que l'on soit venu à vous se plaindre de moi en cette occasion, c'est facile à expliquer: on sait que ce qui tient de plus près au corps après la peau, c'est la chemise, et je suis votre neveu; c'est donc sur vous qu'on me pince.

— Bon, j'y suis. Et l'autre tripotage avec les paysans de Choutolomovski.

— Comment savez-vous cela?

— Tu vois que j'en sais quelque chose.

— Là encore, je n'ai aucun tort; là encore je vous prends pour juge. Les paysans de ce village ont pour voisin un certain Bezpandine, qui a mis en culture quatre arpents de leurs terres. Il dit que ces terres sont à lui, les paysans de Choutolomovski soutiennent unanimement le contraire, mais leur seigneur est à l'étranger : qui donc défendra leurs droits? La terre est pourtant bien à eux, c'est incontestable, à eux depuis plus d'un siècle, les actes en font foi. Ils sont venus me prier d'écrire pour eux une supplique. Pourquoi leur aurais-je refusé ce service? Bezpandine l'a su, et de là des cris et des colères. « Je lui arracherai les pattes du corps, dit-il, si je ne lui arrache pas d'abord les yeux et la tête. » Pour le moment, j'ai encore ma tête et mes pattes, bien à votre service, mon cher oncle.

— La, la! ne te surfais pas, ne te vante de rien; il ne lui arrivera rien de bon à ta tête; tu es aux trois quarts fou, je te le garantis.

— Eh quoi! mon oncle, n'avez-vous pas vous-même bien souvent daigné...

— Je sais, je sais ce que tu vas nous chanter. Eh bien! oui, sans doute, l'homme doit vivre selon la justice et la droiture, et il doit venir au secours des défaillances du prochain. Il y a des cas où il faut payer, sans balancer, de sa personne. Mais est-ce toujours bien honorablement que tu agis? Ne te fais-tu pas mener au cabaret? hein? Ne te fais-tu pas régaler, saluer, cajoler? dis! Ne souffres-tu pas qu'en te suppliant ces malheureux te glissent dans la main un tselkove ou un billet bleu? Est-ce vrai? voyons, est-ce vrai?

— Pardon, là, j'ai tort, pardon, pardon! Mais je ne reçois jamais rien des pauvres; non, des pauvres, jamais, jamais un sou ni quoi que ce soit.

— Jusqu'à présent, non, je le crois, mais cela viendra. Et d'ailleurs, ne viens pas me dire que tu ne prends pour clients que de petits saints. Mais qu'es-tu devenu tous ces jours-ci, Mitia?

— Je suis allé à la ville.

— Bien; tu as joué au billard, pris le thé six fois le jour, gratté sur plus d'une guitare, flairé l'air des greffes, composé des suppliques dans les arrière-chambres, et tu t'es bien pavané avec des fils de marchands. Est-ce bien cela? dis.

— Ç'a bien été, oui, à peu près comme cela, mon oncle, dit en souriant le beau Mitia. J'ai rencontré Fédocie Mikhaïlovna.

— Quelle Fédocie?

— Eh! la Fédocie de M. Garpéntchénko, du seigneur qui a acheté Mikoulino aux enchères. Fédocie est de Mikoulino. Elle a vécu à Moscou de son aiguille comme couturière, et elle payait très-bravement une redevance annuelle de cent quatre-vingt-deux roubles cinquante kopecks. Elle est habile dans son état; on lui faisait beaucoup de commandes : elle était heureuse à Moscou. M. Garpéntchénko l'a fait venir au village, et il la retient sans lui donner aucunes fonctions. Elle voudrait se racheter; elle en a parlé au maître, mais celui-ci ne donne aucune réponse. Vous connaissez ce M. Garpéntchénko, mon oncle; ne pourriez-vous pas lui dire un petit mot en faveur de Fédocie? Elle payerait un bon prix.

— Tiré de ta poche, peut-être, hein?... C'est bon, je lui parlerai; seulement, toi, prends garde... Je te pardonne le passé; mais à l'avenir... Dieu m'est témoin que je t'avertis, tu te casseras le cou, à moins que tu ne deviennes plus sage. Eh bien! tout est dit; va. »

Mitia sortit; Tatiane Illînichna se disposait à sortir après lui.

« Oui, va bien vite, indulgente que tu es, régaler de notre meilleur thé ce garnement. (Elle sortit.) Le gaillard n'est pas sot, savez-vous, monsieur, et il a un excellent cœur. Je m'effraye pour lui... Ah! pardon, cent fois pardon de vous occuper de niaiseries pareilles. »

La porte de l'antichambre s'ouvrit, puis celle de la chambre, et nous vîmes entrer un petit homme à tête grise en surtout de velours noir.

« Ah! Frantz Ivanovitch! s'écria Ovcianikof, bonjour! Comment vont les affaires et la santé? »

Frantz Ivanovitch Lejeune, mon voisin de campagne, seigneur terrier, était un Français d'origine; il était arrivé à la

condition de gentilhomme et seigneur russe d'une manière qui n'est pas tout à fait la grande route de ces sortes de transmigrations ascendantes. Il était né à Orléans de père et de mère français, et il vint avec Napoléon le Grand conquérir la Russie, en sa qualité de tambour. D'abord, tant que le baromètre fut au beau fixe, les affaires allèrent comme sur des rails, et notre Français entra dans Moscou le nez au vent et tambour battant. Mais quand le baromètre eut tourné aux pluies et aux bourrasques neigeuses, quand on fut en pleine retraite, le pauvre M. Lejeune, transi de froid, et n'ayant plus rien à battre, tomba aux mains des paysans de Smolensk. Ceux-ci l'enfermèrent pour la nuit dans un moulin à foulon dévasté, où ils vinrent le reprendre le lendemain matin pour le mener dans une clairière où il y avait une digue; près de cette digue, ils s'arrêtèrent et prièrent le brave tambour de la grande armée de prendre congé d'eux gentiment en faisant une profonde révérence, c'est-à-dire de plonger un peu sous la glace qui alors couvrait déjà la rivière. M. Lejeune parut ne pouvoir réellement se rendre à leur invitation, et se mit à son tour à représenter aux moujiks de Smolensk qu'ils feraient une excellente œuvre en lui permettant de se rendre de son pied léger à Orléans.

« Messieurs, leur disait-il en un fort bon langage de son pays, et qui n'avait plus rien ni de la rudesse ni de la crânerie militaire de MM. les tambours, songez que j'ai là une tendre mère... » Mais les moujiks, qui probablement ne savaient pas bien exactement la position géographique de la ville d'Aurélien, continuaient à lui proposer le véhicule des eaux fermées de la Gniloterka, et même ils commençaient à lui jouer un peu des mains sur la nuque et autour de la taille, quand tout à coup, à la grande joie de M. Lejeune, un tintement de sonnette se fit entendre, et sur la digue parut un immense traîneau couvert d'un tapis bariolé au dossier, tiré par trois petits chevaux rondelets de Viatka tout à fait de même pelage. Dans ce traîneau se carrait un gros et vermeil seigneur en pelisse de loup.

« Qu'est-ce que vous faites là, enfants? demanda-t-il aux paysans.

— Nous noyons un Français, bârine.

— Ah! fit avec le plus grand sang-froid le monsieur, et il se détourna du groupe.

— Monsieur! monsieur! cria à tue-tête le pauvre diable.

— Tiens, dit la pelisse de loup mécontente, ce drôle est venu en Russie avec le ban et l'arrière-ban des vingt peuples de la gentilité; il a mis Moscou en flammes, l'enragé; il a arraché la croix de la coupole d'Ivan le Grand... et maintenant... Mossié, mossié!! Ah! ah! nous avons à cette heure la queue et l'oreille basses; mort et torture aux brigands!... Fouette, Filka, fouette! (Les chevaux font un mouvement.) Au reste, un moment, Filka. Hé! toi, monsieur, sais-tu la musique? dit-il, en russe toujours.

— Sauvez-moi, sauvez-moi, mon bon monsieur! répétait Lejeune, qui n'avait qu'une seule idée en tête, et point de temps devant lui.

— Ah! mon Dieu! quel peuple que ces gens-là! ils sont venus, je crois, un million, et dire que pas un ne parle russe! dit-il, et, s'efforçant, lui, de parler le français, il dit à Lejeune: « Meousique, meousique, savé meousique, vous? savé? Eh bienn, réponndonn; compréné? savé meousique vous, Francé, savé? sur forte-piano joué... joué savé? »

Lejeune, pour qui ces mots, quoi qu'on en pense, étaient tout un monde, vit en ce moment des horizons immenses ouverts devant lui; il comprit le bon seigneur, il le comprit mieux que si un des tapins ses anciens camarades lui eût parlé l'argot des camps et de la cantine.

« Oui, monsieur, oui, oui, je suis musicien, je joue de tous les instruments possibles, vous verrez; oui, monsieur, sauvez-moi, monsieur; je vous ferai de la musique tant que vous voudrez.

— Allons, ton Dieu va bien se réjouir, répondit le seigneur; enfants, lâchez-le. Tenez, voilà vingt kopecks pour boire.

— Merci, bârine, merci; eh bien! soit, prenez-le. »

On mit Lejeune dans le traîneau; il était tout suffoqué de joie, il pleurait, il se tâtait, il saluait, il remerciait et le seigneur, et le cocher, et les moujiks qui le moment d'avant allaient le jeter à l'eau. Il n'avait sur le corps qu'une camisole verte à cordons roses, et la gelée était forte. Le bârine regarda ses

membres bleuissants, l'enveloppa dans l'ampleur de sa pelisse, et le déposa chez lui en donnant quelques ordres à son égard. Les gens accoururent, on se hâta de réchauffer le Frantsouzz, on le fit bien manger et on l'habilla. Puis il fut présenté par le propriétaire à mesdemoiselles ses filles.

« Voilà, mes enfants, un instituteur tout trouvé. Vous ne cessiez de me prier de vous faire enseigner la musique et le *dialecte* français... Çà, vous, monsié, poursuivit-il *en français,* en montrant à Lejeune une méchante petite crépinette achetée en 1807 à un juif qui trafiquait de lacets, de tableaux des grands maîtres et d'eau de Cologne. Allonn, allonn, fésé vous à nous voir votre talent; joué, joué; soyé pas hontée. »

Lejeune, la mort dans le cœur, s'assit devant l'instrument; de sa vie il ne lui était arrivé de poser les doigts sur un forte-piano quelconque.

« Joué, joué, » répétait opiniâtrément le maître de la maison.

Le malheureux au désespoir frappa sur les touches à tout hasard, sauf qu'il réglait sa mesure sur les airs du fifre de son régiment, qu'il chantonnait en balançant la tête à droite et à gauche. Lui-même il racontait plus tard, en assez bon russe et fort gaiement, toutes ces circonstances. « J'ai bien cru alors, disait-il, que mon sauveur me ferait saisir par deux laquais et jeter hors de la cour; aussi, tout en faisant mon sabbat, surveillais-je tous ses mouvements... Mais à mon extrême surprise, après deux minutes de doute, le bârine vint me frapper familièrement l'épaule en me disant : « Tré bienn, tré bienn, jé vois qué vous savé; vous allé dormé, dormé, dormé. »

Au bout de quinze jours Lejeune fut gracieusement cédé par son patron à un gentilhomme opulent et civilisé; il lui plut tant par son caractère doux et jovial, qu'il le maria à une jeune personne qu'il avait élevée. Lejeune ayant rapidement appris à lire, à écrire et à parler passablement le russe, entra au service, et servit si honorablement qu'il conquit la noblesse personnelle, puis la noblesse héréditaire, un peu de protection aidant; et comme il était devenu père d'une fille, il devint dans la suite beau-père de Lobysanief, gentilhomme du gouvernement d'Orel, ex-dragon, versificateur enragé. Lejeune finit, à la sollicitation de son gendre, par venir vivre dans nos contrées.

Tel est ce Lejeune, ou, comme on le nomme maintenant partout, ce Frantz Ivanovitch qui venait d'entrer chez Ovcianikof, avec qui il était lié de très-bonne amitié.

Mais il y a bien grande apparence que mon lecteur est fatigué de me voir assis depuis si longtemps chez l'odnovoretz Ovcianikof; aussi me hâté-je, quoique un peu tard, je le crains, de mettre un point; et le voici.

VII.

Lgof. — Condition mobile des serfs.

« Monsieur, allons chasser à Lgof, me dit Ermolaï; là, nous tuerons des canards par centaines et par milliers. »

Le canard sauvage, pour un vrai chasseur, a, comme on sait, bien peu d'attrait; mais, faute d'avoir en vue aucun autre gibier (nous étions au commencement de septembre; la grive et la bécasse ne donnaient pas encore, et quant à courir la perdrix dans les champs, j'en avais plus qu'assez), j'écoutai mon homme et pris avec lui le chemin de Lgof.

Lgof est un grand village situé loin de toute communication et possédant une très-antique église en pierre à une seule coupole et deux moulins sur le cours limoneux de la rivière Rossota. La Rossota, à cinq verstes de Lgof, se change en un vaste étang dont la surface, tant au milieu que sur les bords, est égayée par la verdure d'épaisses jonchaies; dans les anses et dans les baies qui se trouvaient entre les jonchaies, il s'était établi tout un peuple de toutes les sortes de canards du monde : barboteurs, demi-barboteurs à longue queue, blairiers, sarcelles, harles, piettes et autres. De petites volées s'élèvent en voletant çà et là au-dessus de l'eau; on tire, et il en monte de telles nuées, que le chasseur pose involontairement sa main droite sur le fond de sa casquette, et fait de la bouche un tbrrrrou ! ! très-prolongé. Ermolaï et moi nous commençâmes par longer l'étang; nous savions fort bien que le canard est un

oiseau qui, sur la rive, est toujours en garde et ne tient pas, et que, si quelque imprudente sarcelle attardée s'exposait à notre feu et perdait la vie, nos chiens seraient incapables de la retirer du fouillis des joncs; malgré tout leur noble dévouement, ils ne pourraient ni nager ni marcher sur un fond de vase, et ne feraient que se couper le museau jusqu'au sang sur le tranchant acéré des roseaux.

« Allons, dit Ermolaï, il est clair que nous devons maintenant nous procurer un bateau. Retournons à Lgof, puisqu'on n'en voit ici nulle part.

— Allons à Lgof nous pourvoir d'un bateau. »

Nous eûmes à peine fait vingt pas, que de derrière un aubour touffu parut un assez misérable chien couchant, et immédiatement après un homme de taille moyenne, avec un très-chétif surtout bleu, un gilet jaunâtre; un pantalon gris de lin enfoncé à la hâte dans des bottes trouées, un mouchoir de cou écarlate et un fusil à un coup posé sur l'épaule. Tandis que nos chiens, amateurs, comme ils le sont tous, du cérémonial chinois, mettaient nez contre nez avec le nouveau venu, et par le flair se faisaient déjà une idée de sa personnalité, tandis que nous observions la terreur de mauvais goût de ce chien inconnu, qui, au lieu de répondre gentiment à des politesses, serrait la queue, baissait les oreilles, se retournait tout d'une pièce sans plier les articulations, et, qui pis est, en retroussant la lèvre et en montrant les dents, l'homme, faisant preuve à notre égard de plus de savoir-vivre, s'approchait de nous et nous saluait très-galamment. Sa figure portait vingt-cinq ans; ses longs cheveux blonds, fortement imprégnés de kvass, se tordaient en crocs d'amour immobiles; ses petits yeux gris pétillaient du désir de plaire; son visage, encadré dans un bandeau d'étoffe noire, comme s'il eût souffert des dents, souriait ineffablement.

« Permettez-moi de me recommander, me dit-il d'une voix souple et insinuante. Je suis Vladimir, chasseur habitant; ayant su l'arrivée de deux chasseurs qu'on me dit s'être dirigés vers les bords de notre étang, j'ai résolu de venir vous offrir mes services, si cela ne vous est pas désagréable. »

Vladimir, dans sa manière de nous égrener son compliment,

parlait exactement comme font les jeunes acteurs de province chargés de l'emploi de premier amoureux. J'acceptai sa proposition, et je sus son histoire avant que nous eussions regagné Lgof. C'était un affranchi; dans son enfance, il avait appris la musique; dès l'adolescence, il avait été employé chez son maître comme valet de chambre; il savait lire; il avait lu, ainsi que je pus le remarquer, quelques-uns de ces petits livres qui des champs de foire pénètrent partout, et maintenant il vivait, comme beaucoup vivent en Russie, sans un sou vaillant, sans métier ni industrie quelconque, et semblait, pour se nourrir, devoir compter sur la manne céleste. Il s'exprimait en termes excessivement recherchés, parlait avec un petit air pincé, et en général composait avec soin ses poses et ses manières; ce devait certainement être un grand roué, un galant redouté, et il est fort probable qu'il avait des succès. Les filles, en Russie, raffolent de l'éloquence. Il me fit entendre, entre autres choses, qu'il fréquentait les gentilshommes des environs, qu'il avait beaucoup de bonnes connaissances dans la ville du district, qu'il jouait à la préférence, et qu'il connaissait des habitants de nos capitales. Il souriait beaucoup, et il variait à l'infini ses sourires; de tous, celui qui lui allait le mieux, c'était un certain sourire modeste, contenu, un sourire d'attention sympathique qui éclairait ses lèvres lorsqu'il avait à écouter. Il écoutait bien; il approuvait convenablement ce qu'il entendait; mais, comme il ne perdait pas de vue pour cela le sentiment de son propre mérite, il vous laissait lire dans ses traits que lui aussi, l'occasion donnée, il pourrait formuler une opinion. Ermolaï, homme peu civilisé et point subtil, voulut se mettre à le tutoyer; il eût fallu voir avec quelle fine ironie Vladimir lui distillait les *vous* les plus gracieux.

« Pourquoi, lui demandai-je, mettez-vous ce bandeau? vous avez donc mal aux dents?

— Non, répondit-il; c'est une déplorable suite de mon imprudence. J'avais un ami, excellent homme, mais complétement étranger à toute espèce de chasse. Cela se voit, même dans les campagnes. Voilà qu'un soir il s'avise de me dire : « Cher, mène-moi demain matin à la chasse, je veux voir un peu par moi-même en quoi consiste ce plaisir-là. » Je ne vou-

lus pas contrarier un ami; je lui procurai un fusil, et dès l'aurore nous voilà en campagne. J'abattis quelques pièces, il effraya quelques moineaux; à la fin nous dûmes songer à prendre un peu de repos. Je m'assis sous un arbre; lui, au lieu de cela, se mit à faire l'exercice au fusil comme les soldats, et en vint à me mettre en joue. Je le priai de finir ce jeu; mais, comme il avait le doigt sur la détente, le coup partit à sa grande stupeur et m'emporta, avec l'index de ma main droite, tout un quart du menton. »

Nous arrivâmes à Lgof, en quête d'un bateau, d'un batelet ou d'un radeau.

« Soutchok a un radeau en forme de bateau plat [1], dit Vladimir; seulement je ne sais pas où il l'a attaché. Il faut aller le trouver lui-même.

— Qui ça?

— Un homme du village qu'on a surnommé Soutchok (broutilles, bois sec). »

Ermolaï voulut suivre Vladimir chez Soutchok; je leur dis qu'ils me retrouveraient à l'église, et j'allai en faire le tour. En regardant les tombeaux du cimetière je fus attiré par une urne quadrangulaire, brunie par le temps, et sur un des côtés de laquelle on lisait en français : *Ci-gît Théophile Henri, vicomte de Blangy*, et du côté opposé, en russe : *Sous cette pierre a été enseveli le comte de Blangy, sujet français, qui, né en 1737, est mort à l'âge de 62 ans, en 1799. — Paix à ses cendres!* était-il dit seulement sur la troisième face; mais la quatrième portait toute une octave russe à l'éloge du pauvre émigré, qui, comme tant d'autres, s'était fait instituteur, et, selon toute apparence, avait conquis l'estime et la reconnaissance des personnes à qui sa mémoire et les Blangy, s'il en existe encore, doivent ce monument, érigé de manière à rester longtemps debout.

L'arrivée d'Ermolaï, de Vladimir et du paysan Broutilles interrompit la méditation.

Soutchok, boiteux, déguenillé, la barbe et les cheveux hérissés et souillés, me fit l'effet d'un homme de soixante ans,

1. C'était un bateau plat des plus primitifs, un assemblage bien peu solide de vieilles planches de barques.

qui aurait passé par l'état de domesticité chez un maître peu difficile en fait de figure.

« Tu as un bateau ? lui dis-je.

— Oui, répondit-il d'une voix rauque et entrecoupée de hoquets, mais il est bien mauvais.

— Qu'est-ce qu'il a donc ?

— Les planches se sont disjointes et les bouchons des trous à chevilles ont sauté.

— Le mal n'est pas grand, dit Ermolaï ; avec du chanvre ensuiffé on peut boucher tout cela.

— Ah ! oui sûrement, ayez du chanvre et du suif, ça se trouve.

— Qui es-tu ? ton métier ?

— Je suis le pêcheur de notre dame.

— Beau pêcheur, qui ne tient pas un bateau en rivière !

— A quoi bon, si dans la rivière il n'y a pas de poisson.

— Le poisson n'aime pas le goût de rouille des eaux de marais, dit majestueusement mon chasseur.

— Eh bien, dis-je à Ermolaï, va donc acheter le chanvre qu'il faut et radoube-nous vite le radeau. »

Ermolaï partit ; j'ajoutai : « Après cela nous partirons, nous arriverons aux roselières, et... nous coulerons tous ensemble.

— Dieu nous garde ! dit Vladimir, dont je suspectais le courage ; en tous cas, il est probable que l'étang n'est pas bien profond.

— Non, pas profond, non, fit Soutchok, qui parlait habituellement comme un lourdaud qui ne peut parvenir à se réveiller ; mais il y a une vase énorme sous des herbes longues, vivaces et fortes... et puis, il y a aussi des fosses.

— Ah çà, si l'herbe est si forte, dit Vladimir, il n'y aura pas moyen de ramer.

— Eh ! qui est-ce qui rame sur des radeaux ! On pousse à la perche. J'irai avec vous, j'ai là-bas une bonne perche. Et puis on se sert aussi d'une pelle.

— Une pelle n'est bonne à rien, dit Vladimir. Il y a bien peu d'endroits où l'on puisse toucher le fond avec une méchante bêche.

— C'est vrai, » dit le rustre pour couper court.

Je m'adossai au tombeau du noble émigré, dans l'attente

du retour d'Ermolaï. Vladimir par convenance s'éloigna et alla s'asseoir à vingt pas derrière moi. Soutchok resta debout, la tête penchée en avant et les mains croisées derrière l'échine, ce qui était évidemment sa posture ordinaire. Je lui adressai la parole.

« Dis-moi, je te prie, y a-t-il longtemps que tu es pêcheur?

— Sept ans, bârine.

— Seulement! et avant cela, que faisais-tu?

— J'étais cocher.

— Pourquoi ne t'a-t-on pas laissé cocher?

— La nouvelle dame m'a renvoyé des écuries.

— Quelle dame?

— Celle qui nous a achetés, Aléona Timoféevna; une grosse, grosse, qui n'est plus jeune... vous ne la connaissez pas?

— Non. Quelle idée a-t-elle eu de faire de toi son pêcheur?

— Dieu sait. Elle est arrivée de sa terre de Tambof; elle a fait assembler tous les gens de service; elle s'est montrée; nous nous sommes tous précipités pour lui baiser la main; elle ne s'est pas fâchée; quand ça fut fini, elle se mit à demander successivement à chacun de quoi il était occupé, quel était son emploi. Quand mon tour fut venu, et qu'elle eut su que j'étais cocher, elle dit : « Cocher, cocher, toi! quel cocher peux-tu être, fait comme tu es? voilà en vérité un beau cocher! Tu cesses d'appartenir aux écuries; va te faire raser la barbe et accourcir les cheveux, tu es le pêcheur de ma maison, toutes les fois que je serai ici, tu fourniras ma table de poisson, tu m'entends, et si mon étang n'est pas tenu en ordre, c'est à toi que je m'en prendrai.... » Voyez un peu, du poisson! Dame, je ne peux pas en faire, moi, et je vous prie de me dire comment on peut s'y prendre pour tenir en ordre un étang comme le nôtre.

— A qui apparteniez-vous auparavant?

— A Serge Serghéitch Pehtiref, qui nous avait eus en héritage; nous ne l'avons eu pour maître que six ans. C'est moi qui le menais quand il était ici; à la ville il avait un autre cocher.

— Tu avais été cocher dès ta jeunesse?

— Eh non, eh non; c'est du temps de Serge Serghéitch que

j'ai été fait cocher; auparavant j'étais cuisinier; seulement pas pour la ville, mais ici à la campagne.

— Cuisinier, bon, mais cuisinier de qui?

— Eh! de l'ancien maître, d'Athanase Nefédytch, qui était oncle de Serge Serghéitch. Le vieux avait acheté Lgof, et voilà comment Sergheï Sergheïtch en est devenu maître; c'est lui qui a hérité.

— Le vieux Athanase avait acheté à qui?

— Eh! à Tatiana Vacilievna.

— Quelle Tatiana Vacilievna?

— Eh! celle qui est morte fille à Bolkhof près de Karatchof, fille, voyez-vous; elle n'a jamais été mariée. Est-ce que vous ne l'avez pas connue? Elle nous tenait de son père Vacili Séménitch. Celle-là a été longtemps notre maîtresse... oh! bien vingt ans.

— N'étais-tu pas son cuisinier?

— Oui, d'abord; mais elle n'a pas tardé à me faire son kofichénok [1].

— Son quoi?

— Son ko-fi-ché-nok.

— Quelle fonction est-ce là?

— Eh! je ne sais pas, moi, bàrine. Seulement j'étais attaché à l'office, et l'on devait me nommer Anatonn, et non plus Kouzma. Madame l'avait ordonné ainsi.

— Ton vrai nom était Kouzma?

— Eh oui, Kouzma.

— Et tu as été dix-sept ou dix-huit ans kofichénok?

— Eh non; j'ai été akhter (*acteur*).

— Bah! comment donc, akhter?

— Je jouais sur le kéâtre (*théâtre*). Notre dame avait fait faire un kéâtre dans une grande chambre.

— Quel y était ton emploi?

— Plaît-il?

— Qu'est-ce que tu faisais là sur le théâtre?

1. Mot fabriqué. M. Mérimée a cru le rectifier par celui de *konfetchik*, qu'on rend dans le français de Saint-Pétersbourg par *confiturier*. Mais, quoiqu'en effet on n'y boive le café que dans les magasins de confiseur, le mot est ici formé de *kofe*, café en russe, et répond à la fonction domestique du *kafetgi* des Turcs, ou préposé au café.

— Eh, vous ne savez donc pas! on me prenait et on m'habillait; moi, je marchais comme ça avec ces habits; je m'arrêtais, je m'asseyais. On me disait : « Parle, dis ça et ça; » moi, qu'est-ce que ça me faisait? je parlais tout de suite et je disais. Un jour j'ai représenté un aveugle.... comment donc! oui, monsieur, un aveugle.

— Ensuite, qu'as-tu été?

— Ensuite? ah! ensuite, j'ai encore été cuisinier.

— Pourquoi donc encore cuisinier?

— Eh! un frère à moi s'était enfui.

— Bien. Et chez le père de ta première maîtresse, qu'étais-tu?

— Chez le père? chez le père, j'ai été, voyez-vous, toutes sortes de choses : d'abord j'ai été petit kazac, je me tenais debout contre une porte; puis postillon, nous n'allions qu'à quatre chevaux, je montais sur une haute selle le cheval de gauche de la paire de devant; mais on m'a fait veneur et....

— Veneur? à cheval? avec des chiens?

— Oui, aussi à cheval et avec des chiens; mais je suis tombé de cheval, je me suis estropié et la bête aussi a été estropiée. Le vieux bârine était très-sévère; il m'a fait rosser, et j'ai été envoyé à Moscou en apprentissage chez un bottier.

— En apprentissage! qu'est-ce que tu dis? tu n'étais plus un enfant lorsqu'on t'a fait veneur ou valet de meute.

— Eh! j'avais bien comme vingt ans.

— En apprentissage à vingt ans!

— Eh! ça ne fait rien, ça se pouvait, puisque le maître l'avait ordonné; mais comme il est mort peu après, on me fit revenir au village.

— Et quand est-ce donc que tu as fait ton apprentissage comme cuisinier?

— Tiens! est-ce qu'on a besoin d'apprendre ça? on fait cuisiner les femmes donc, et on goûte, c'est tout, dit Soutchok en relevant son visage maigre et jaunâtre, où le rire voulut en vain se faire jour.

— Allons, allons, repris-je, tu as fait bien des figures en ta vie; mais à présent que tu es pêcheur, que fais-tu donc, puisqu'il n'y a pas de poisson?

— Eh! je ne me plains pas, je rends grâces à Dieu de ce qu'on m'a fait pêcheur, comme ils disent; mais il y a un autre vieillard, André Poutyr, que la dame a attaché au puisage de la fabrique de papier; on ne fabriquait pas. Poutyr disait lui-même que c'est un péché de manger un pain qu'on n'a pas gagné, et en même temps il rêvait récompense; c'est qu'il avait un neveu scribe dans le comptoir de la barynia[1], et celui-ci avait promis de parler de lui à la dame, d'obtenir pour lui je ne sais quoi. Il a rempli sa promesse, il a parlé, et l'oncle Poutyr est tombé aux pieds du neveu... j'étais là.

— Laissons. Tu as une famille? tu as été marié?

— Non, monsieur, impossible. Tatiana Vacilievna, Dieu lui ouvre le ciel, je le veux bien; la feue maîtresse ne permettait à personne ici de se marier. Il lui arrivait de dire, même devant le prêtre : « Dieu me préserve de souffrir cela! moi je suis demoiselle, et je vis; je reste fille.... Et qu'est-ce que c'est donc? et sont-ils gâtés, et qu'est-ce qu'ils veulent encore? »

— De quoi vis-tu? reçois-tu des gages, un salaire fixe?

— Un salaire! Eh! bârine, on nous donne des denrées pour le manger; c'est bien tout ce qu'il nous faut, Seigneur Dieu! et le ciel accorde de longs jours à notre dame! »

Ermolaï reparut, m'annonça d'un ton assez bourru que le radeau était calfeutré et consolidé, et envoya Soutchok vite prendre sa perche.

Pendant tout l'entretien que j'eus avec Soutchok, Vladimir avait regardé ce brave homme avec le sourire le plus dédaigneux. « Quel imbécile, dit-il en le voyant s'éloigner, une vraie brute, un grossier moujik, et rien de plus; on ne peut pas appeler ça un domestique... et il se vante encore... Comment aurait-il joué la comédie? là, je vous le demande, monsieur. Vous lui avez fait par trop d'honneur que de causer avec lui. »

Au bout d'un quart d'heure, nous étions assis tous quatre sur les rebords du bateau plat; quant aux chiens, nous les avions laissés sous la garde de mon cocher Jérondil. Nous étions assez peu à notre aise sur le radeau; mais les chasseurs sont

1. La dame, la maîtresse.

une race accommodante. Soutchok manœuvrait à l'arrière; Ermolaï regardait en avant; Vladimir et moi nous regardions à nos pieds, que l'eau ne tarda pas à venir baigner en se faisant jour malgré le calfeutrage. Par bonheur le temps était très-calme et les eaux de l'étang n'avaient pas une ride à la surface.

Nous avancions lentement. Le vieillard avait bien de la peine chaque fois à retirer sa perche de plusieurs pieds de vase, et il fallait la dégager aussi souvent des longues herbes qui s'y entortillaient; les larges feuilles et les tiges flexibles du nénufar résistaient aussi au passage de notre embarcation. Enfin pourtant nous gagnâmes les jonchaies et le spectacle commença: les canards s'élevèrent en faisant une véritable éruption, épouvantés de l'importune visite que nous rendions à leurs domaines: notre fusillade fut assez nourrie, et ce fut un plaisir de voir comme ces oiseaux courts, lourds et rondelets descendaient en tournoyant dans l'air, et heurtaient l'eau en tombant comme un coup frappé à plat par le battoir des laveuses. Il va sans dire que nous ne pûmes nous saisir de tous ceux qui furent atteints; ceux qui n'avaient attrapé que quelques grains plongeaient avec une grande présence d'esprit; d'autres bien tués tombaient en pleine roselière, et là les yeux mêmes d'Ermolaï, dont la portée était pourtant décuple de celle de son fusil, ne parvenaient pas à les retrouver. Toujours est-il qu'à midi notre bateau était encombré de victimes amoncelées en pyramides.

Vladimir, à la grande joie d'Ermolaï, tirait fort mal, et, après chaque coup perdu, faisait mine de s'étonner, examinait, soufflait à la batterie et finissait par vouloir nous expliquer les causes de sa déconvenue. Ermolaï tirait comme toujours, victorieusement bien, moi assez mal, comme d'ordinaire. Soutchok nous regardait de l'œil d'un homme qui dès l'enfance a vécu dans l'état de domesticité; de temps en temps il s'écriait: « Voilà, voilà encore un canard! » Puis, tout honteux d'avoir placé un mot, il se grattait le dos, non avec les mains, mais par un remuement particulier des deux épaules et de l'arrière-train. Le temps se soutenait au beau fixe; de petits nuages blancs arrondis erraient dans l'air à une grande hauteur et se

miraient dans l'eau; les roseaux avaient des mouvements et des murmures que ne provoquait aucun vent; l'étang, en de certains endroits semblable à un bel acier poli, s'imprégnait de soleil resplendissant. Déjà enfin nous faisions nos dispositions pour regagner le village, quand tout à coup il nous arriva une chose assez fâcheuse.

Nous aurions dû remarquer depuis longtemps que l'eau montait toujours au fond de notre radeau; Vladimir fut chargé de nous en débarrasser au moyen d'une sébile dérobée à tout événement par mon prévoyant Ermolaï à une femme qui bayait aux corneilles. L'opération marcha bien tant que Vladimir fut zélé dans ses fonctions. Mais à la fin de notre chasse, et comme pour nous dire adieu, harles, piettes, sarcelles et barboteurs s'élevèrent en nuages si épais et si fréquents que nous ne trouvions plus le temps de recharger. Dans la fin de notre fusillade, nous perdîmes si bien de vue l'état de notre embarcation que, par suite d'un mouvement trop vif d'Ermolaï, qui, penché sur le bord pour saisir le corps expirant d'un maître canard, fit incliner le radeau, celui-ci puisa l'eau largement, et descendit avec majesté sur un bas-fond. Nous criâmes tous à la fois : « Doucement ! » mais il était trop tard; en deux minutes, nous avions tous de l'eau jusqu'au menton, et nos victimes innombrables, en flottant tout autour de nous, venaient innocemment nous couper la respiration. A présent, je ne puis sans rire me rappeler la piteuse mine de mes pauvres compagnons, et il est probable que la mienne ne valait guère mieux; car, au moment même de ce bain, il ne m'est guère venu à l'idée de rire. Chacun de nous tenait son fusil au-dessus de sa tête, et Soutchok, sans doute par habitude d'imiter, tenait aussi en l'air sa longue perche. Ce fut Ermolaï qui le premier rompit le silence.

« Pouah, vociférait-il en crachant sur l'eau; voilà une noyade abominable ! C'est ta faute, vieux démon, dit-il avec colère à Soutchok, avec ton prétendu radeau.... Pouah !

— Pardon, marmotta le vieillard.

— Et toi, reprit Ermolaï en s'adressant à Vladimir, toi, drôle, dis un peu, dis pourquoi tu as cessé de puiser; oui, toi, toi, toi !... »

Vladimir songeait à autre chose qu'à répliquer; il tremblait comme la feuille, ses dents ne se rencontraient plus, et il avait un sourire de stupeur sur la face. Adieu toute son éloquence, adieu son tact exquis des convenances, adieu son sentiment de dignité !...

Le maudit radeau se balançait sans nulle consistance sous nos pieds. Au moment où il avait coulé, l'eau nous avait paru extrêmement froide; mais il n'en fut bientôt plus ainsi. Quand la première peur fut dissipée, je regardai de tous côtés : à dix pas de nous, en fer à cheval, se prolongeait une roselière, au travers de laquelle, en quelques endroits moins hauts, on apercevait la rive; c'était loin; le cas était très-grave. « Qu'allons-nous faire? dis-je à Ermolaï.

— D'abord il est sûr que nous ne passerons pas la soirée comme ça, répondit-il; il faut voir.... Tiens, dit-il à Vladimir, charge-toi de mon fusil. Bien; à présent j'irai chercher quelque endroit guéable, peut-être qu'il y en a. »

Il prit la perche de Soutchok, et se dirigea vers la rive, ayant grand soin d'agiter les pieds et de ne point peser sur un fond de vase très-perfide.

« Sais-tu nager? lui criai-je.

— Non, me répondit-il de derrière la barrière de roseaux, qu'il avait heureusement franchie.

— Alors il sera le premier noyé, » dit froidement Soutchok, qui tout à l'heure craignait non pas le danger, mais notre colère. Il était devenu indifférent; il soufflait bien un peu dans ses joues, mais il ne changeait plus de position.

Ermolaï ne donna pas signe de vie durant une heure; cette heure nous parut un siècle. D'abord nous criâmes; ses réponses étaient rares, et enfin il ne répondit plus. Au village, on sonnait vêpres. Nous cessâmes et de nous adresser la parole et même de nous regarder. Les canards voletaient nombreux autour de nos têtes, et quelques-uns paraissaient vouloir se poser tout contre nous; mais tout à coup ils montaient dans l'air perpendiculairement, et s'envolaient au loin. Nous commencions à nous sentir tout engourdis. Soutchok clignait des paupières comme un homme qui tombe de sommeil.

A la fin, Ermolaï reparut. Qu'on se figure notre joie. « Eh bien?

— Eh bien! allons, j'ai trouvé un terrain solide et qui va jusqu'à la rive. En avant!... Non, attendez. »

Il fouilla dans sa poche, en retira une très-longue ficelle, attacha par une patte des centaines de canards, puis prit entre ses dents les deux bouts de la ficelle, et partit en avant; Vladimir le suivit; Soutchok ferma la marche. Jusqu'à la rive, il y avait quelque deux cents pas. Ermolaï marchait hardiment et sans relâche; il avait si bien observé la route à suivre qu'il nous criait continuellement : « A gauche! prenez garde, il y a à droite un tourbillon, là un grand creux; à droite, ou vous tombez dans la vase! » L'eau nous montait parfois au-dessus de la bouche, et deux fois même Soutchok, le plus petit de nous quatre, perdit pied et lâcha des bouteilles à la surface de l'eau.... « Courage! remue donc! » lui criait Ermolaï en le poussant et en le secouant avec énergie. Et Soutchok, rendu à l'espérance, devenait presque nageur. Nous gagnâmes les bas-fonds solides. Même dans les extrémités où il s'était trouvé, le paysan n'avait pas eu la hardiesse si naturelle de s'accrocher à mes basques.

Harassés, souillés de vase, trempés jusqu'aux os, nous nous réjouîmes d'avoir enfin le pied sur la rive.

Deux heures après, nous étions déjà assis (séchés plus ou moins, il est vrai) dans un grand hangar à foin, et nous nous disposions à souper de ce qu'on nous trouverait dans le village. Mon cocher, Jérondil, homme très-lambin, difficile à remuer, pensif ou plutôt somnolent, se tenait à la grande porte, et régalait cordialement Soutchok de son tabac. Les cochers, en Russie, se lient d'amitié tout de suite. Soutchok prisait, prisait à s'en faire mal au cœur. Il toussait, il crachait et reprisait encore; il faut croire qu'il y trouvait un grand plaisir après le bain. Vladimir, tempérament lymphatique, avait une mine sombre et la tête penchée de côté; il parlait peu. Ermolaï, lui, essuyait avec zèle nos deux fusils. Les chiens faisaient tournoyer leurs queues avec une rapidité incroyable, dans l'attente de leur pâtée. Les chevaux hennissaient sous un hangar ouvert. Le soleil baissait; ses derniers rayons teignaient

l'occident d'une magnifique couleur ponceau; des nuages dorés s'étendaient, s'étiraient, s'affaiblissaient comme s'ils eussent fondu en petites vagues frisées; et dans le village on entendait des chants nationaux.

VIII.

Béejine lough. — Les superstitions populaires en Russie.

C'était un beau jour de juillet, un de ces jours qu'on ne voit que quand le beau fixe est depuis longtemps établi. Immédiatement apres l'aube, le ciel est serein; l'aurore n'est pas un vaste incendie, elle n'est que modestement vermeille; le soleil n'est pas de feu, de fer rouge, comme dans les jours de grande sécheresse caniculaire, ni de ce ponceau très-foncé, messager des tempêtes, mais clair et doucement radieux; il surnage dans une nuée étroite et longue, il resplendit de fraîcheur, il est comme baigné de vapeurs qu'il semble produire lui-même en s'élevant sur le monde enchanté. La couleur de l'horizon est légère et d'un lilas pâle, la même à tous les points, et invariable tout le jour; nulle part la moindre nue menaçante ne brunit, ne s'épaissit, si ce n'est peut-être quelques bandes bleuâtres descendant presque perpendiculairement sur la terre et semant dans le lointain une bruine à peine perceptible. Le soir ces nuages disparaissent; les derniers, bruns et vagues comme la fumée, s'abaissent à l'orient en flocons roses, en face du soleil qui se précipite à l'occident; à l'endroit où il a disparu dans sa majesté, aussi paisiblement qu'il s'était élevé après l'aube, une lueur empourprée demeure peu d'instants au-dessus de la terre livrée à la nuit; mais l'étoile du soir s'y allume en paraissant douter un moment d'elle-même, comme la lumière d'une bougie que la main déplace avec précaution. En de pareilles journées toutes les couleurs sont adoucies et claires sans être éclatantes; tout porte le cachet d'une tou-

chante modestie. Ces jours-là les chaleurs sont parfois très-fortes, au point même que les champs en pente exhalent une vapeur particulière; mais le vent chasse et dissipe la chaleur qui s'est accumulée ainsi; des souffles tourbillonnants, symptôme indubitable d'un beau fixe durable, glissent en hautes colonnes blanches dans les chemins et sur les guérets. L'air sec et pur exhale par bouffées un parfum d'absinthe, de seigle et de sarrasin. Aucune humidité ne règne dans l'atmosphère jusqu'à une heure après minuit. Telles sont les journées d'été après lesquelles soupire le laboureur, dès que le temps de la moisson est venu.

C'était un jour pareil que je chassais aux perdrix dans le district de Tchensk, qui fait partie du gouvernement de Toula, et je fis très-bonne chasse; ma gibecière était tellement chargée, que la courroie me coupait cruellement l'épaule en m'oppressant la poitrine. Mais les feux du soir venaient de s'éteindre, et dans l'atmosphère encore lumineuse commençaient à s'épaissir et à se répandre des ombres qui, pour mon corps échauffé à l'excès par une chasse si active, étaient froides et pouvaient n'être pas sans danger; aussi me décidai-je à regagner le logis. Je traversai à très-grands pas un immense terrain semé de buissons et de taillis; je gravis un monticule, et de là, au lieu d'une plaine que j'avais souvent parcourue, d'un petit bois à droite et d'une église villageoise dans le lointain, je vis, tout contrairement à mon attente, des lieux qui m'étaient complétement inconnus. A mes pieds s'étendait une plaine étroite; droit devant moi s'élevait comme un mur une épaisse tremblaie; je m'arrêtai tout ébahi : « Hé! hé! pensai-je, je ne me reconnais plus ici; allons, j'aurai trop appuyé à gauche. » Et je descendis lestement du monticule. A peine arrivé au bas, je me sentis enveloppé d'une humidité fort maligne; c'était comme si j'eusse pénétré dans de vieux souterrains. Les herbes hautes et serrées qui se trouvaient au fond du vallon étaient couvertes d'un immense linceul de vapeur blanchâtre qui ressemblait à un lac d'eau laiteuse; il eût été peu prudent de marcher là dedans. J'eus hâte de me jeter du côté opposé, et j'allai, en prenant à gauche, longer la tremblaie. Déjà les chauves-souris décrivaient en volant leurs ronds mystérieux

au-dessus du faîte des trembles, tandis qu'un autour attardé s'élevait perpendiculairement sans se préoccuper des cercles de l'oiseau de nuit, et allait en hâte regagner son aire. « Je vais bientôt sortir de cette impasse, me disais-je; il doit y avoir une route près d'ici; il paraît que je me serai écarté d'une bonne verste! »

Je gagnai enfin la corne du bois, mais là encore il n'y avait aucune espèce de route tracée; de basses touffes de je ne sais quelles pousses se prolongeaient éparpillées devant moi; je m'étonnais que tout céla n'eût pas été retranché par le fer; au delà, mais loin, bien loin, je croyais distinguer une plaine sans bornes, un désert. Je m'arrêtai de nouveau : « Quelle aventure! Ah çà, où suis-je donc? » dis-je tout haut. Et je me mis à récapituler dans ma mémoire tout le chemin que j'avais suivi dans la journée.... « Ah! à présent, j'y suis! ce sont là les buissons de Parakhinks; et ceci doit être le bois de Sindéef. Mais comment suis-je donc venu me perdre à des distances...? c'est bien étrange, à présent il faut que j'appuie à droite. »

J'allai à droite à travers les buissons. Pendant ce temps, la nuit devenait toujours plus obscure, le ciel était comme couvert d'un gros nuage orageux; les ombres fondaient de derrière moi, et d'en haut et d'en bas; je sentis que je venais de mettre le pied sur un sentier bien mauvais, bien encombré d'herbes, mais enfin sur un sentier; il va sans dire que je me mis à en suivre la direction en l'étudiant avec grande attention. Tout, autour de moi, était d'un silence inimaginable, sauf l'interruption assez rare produite par le cri de la caille. Il y eut aussi un moment où un petit oiseau de nuit, qui volait bas et sans aucun bruit, faillit se jeter contre moi et s'éloigna bien vite avec frayeur. J'arrivai aux derniers buissons et me sentis dans les champs. Je distinguais avec peine les objets éloignés; un blanc trouble plutôt que grisâtre s'étendait sur la plaine; au delà, une morne obscurité affluait de minute en minute, et se pelotonnait en grandes masses mouvantes. Mon pas retentissait sourdement dans l'atmosphère refroidie et condensée. Au ciel blafard de tout à l'heure, succéda peu à peu l'azur ordinaire de la nuit; et les étoiles en scintillant s'y firent jour les unes après les autres selon leur distance.

Ce que j'avais pris pour un bocage était un mamelon.

« Mais, mon Dieu, où suis-je donc? » répétai-je. Je m'arrêtai pour la troisième fois et je regardai interrogativement ma Diane, qui était une chienne anglaise blonde, le plus spirituel certainement de tous les quadrupèdes. J'avouerai cependant que le plus intelligent des quadrupèdes, tout en remuant la queue et en jouant des paupières sous mon regard, ne sut me donner aucun bon avis sur la conjoncture. J'eus la conscience, moi, homme, que je n'en savais pas davantage, et je me lançai désespérément en avant, tout à fait comme si j'eusse enfin deviné où il fallait aller. Je tournai le tertre et je me trouvai dans une vallée étroite où, çà et là, avait passé la charrue. Un étrange sentiment s'empara aussitôt de moi : cette vallée avait presque l'aspect régulier d'une chaudière évasée par le haut; au fond se dressaient comme posés à dessein d'énormes blocs de pierres blanches, on eût vraiment dit qu'elles étaient là rangées comme pour les conciliabules d'êtres mystérieux. En effet, tout était silencieux et morne dans cette gorge; le ciel qui la dominait était si plat et si mélancolique que j'en avais le cœur oppressé. Un faible souffle de vent bruissait plaintivement entre les blocs. Je me hâtai de sortir de cette espèce d'impasse et me mis à gravir une hauteur sur laquelle je me tournai et retournai en tous sens. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas perdu l'espoir de trouver un chemin qui me ramenât chez moi; mais là je reconnus pleinement que j'étais égaré, et n'essayant plus le moins du monde de reconnaître des lieux qui, du reste, étaient tout à fait plongés dans les ténèbres, je marchai au hasard, sans plus rien regarder que la situation des étoiles. Je cheminai ainsi tout un bon quart d'heure, et je ne dirai pas sans soupirer de fatigue; il me semblait n'avoir jamais vu de lieux aussi complétement déserts; pas une lumière au loin, souvent pas un son dans l'air. Une colline succédait à une autre, puis des champs qui s'étendaient sans fin; puis des buissons qui semblaient sortir de terre comme pour me cingler le visage.... Je commençais à songer que le seul parti à prendre serait de chercher quelque arbre, quelque petit espace tapissé de mousse, et de m'y accroupir pour attendre la fin de cette cruelle nuit.

J'y songeais plus que jamais, quand tout à coup je me sentis au-dessus d'un affreux précipice. Je retirai à temps le pied que j'avais imprudemment avancé, et à travers une nuit qui me sembla devenir un peu plus transparente, je découvris, à force d'attention, les lointains d'une plaine immense. Une large rivière ceignait cette plaine du superbe demi-cercle qu'elle formait à partir du point où je me trouvais; les eaux avaient l'éclat de l'acier poli, et cet éclat dessinait au regard son cours, bien qu'obscur en certains endroits. Le tertre où je me tenais et dont les contours se détachaient en bistre sur le vide azuré de l'air, descendait presque à pic, droit au-dessous de moi, dans l'angle même que formaient l'escarpement et la plaine, près de la rivière, qui était semblable à un sombre miroir immobile au pied du versant; à ma droite s'élevait la fumée de deux petits feux de bivouac voisins l'un de l'autre. Alentour étaient des silhouettes humaines, des ombres mouvantes; par moments je distinguais même la chevelure bouclée d'une toute jeune tête.

Enfin je ne devais plus me regarder comme égaré, je savais en quel lieu j'étais venu me perdre. La plaine que j'entrevoyais était une prairie bien connue dans nos contrées sous le nom de *Béegine lough* [1]; il fallait renoncer à l'idée de regagner de nuit ma maison, d'autant plus que j'éprouvais une excessive lassitude. Je résolus d'approcher des feux et d'attendre l'aurore dans le cercle de ces hommes, que je prenais pour des marchands en expédition. Je dévalai sans mésaventure, mais j'eus à peine lâché le dernier rameau de broussailles dont j'avais dû m'aider pour éviter une descente trop rapide, que soudainement deux grands chiens blancs s'avancèrent contre moi avec des aboiements furieux. De sonores voix d'enfants s'élevèrent autour des feux, et deux ou trois jeunes garçons furent en un moment sur le qui-vive.... Je me hâtai de répondre à leurs cris interrogatifs.... Ils accoururent de mon côté en rappelant leurs chiens, qu'avait surtout animés l'apparition de ma Diane. J'allai au-devant des enfants.

Je m'étais trompé en prenant de loin pour des marchands

1. Le Pré des Coureurs (chevaux).

ces jeunes garçons; les paysans d'un village voisin avaient là plusieurs de leurs enfants qui gardaient un taboun[1]. Pendant les ardeurs de la canicule, il est d'usage, dans nos contrées, de mener la nuit les chevaux paître à la prairie: les taons et les œstres ne leur donneraient pas de repos pendant le jour. Pousser aux prés avant la nuit tout un taboun et le ramener sain et sauf au point du jour est pour les petits villageois une partie de plaisir; chevauchant tête nue sur les plus vifs poulains, ils galopent en riant, ils crient, balancent pieds et bras, bondissent de joie, s'épanouissent de bonheur; une poussière fine s'élève en colonne jaunâtre et les suit sur la route; loin, bien loin, on entend leur réjouissant galop; les chevaux courent l'oreille dressée; en avant de tous, file, la queue au vent, on ne sait quel roussin ébouriffé, qui porte des grappes de bardane dans sa crinière inextricable.

Après avoir informé les enfants que je m'étais égaré, je m'assis sur un gros caillou à côté d'eux. Ils me demandèrent de quel endroit j'étais, se turent et se mirent à l'écart. Notre conversation ne fut pas longue. J'allai m'étendre à six pas des feux, sous un buisson presque dépouillé, et me mis à regarder de là les objets environnants. Autour des feux frémissait et semblait expirer, en s'appuyant contre l'obscurité, un reflet rougeâtre arrondi à son sommet. Une petite flamme, qui s'élève de temps à autre, lance au delà de ce cercle de rapides lueurs; un mince jet de lumière passe sur les rameaux dépouillés de l'osier sauvage et disparaît aussi vite qu'il a paru; de longues pointes d'ombres s'élancent à leur tour en un clin d'œil, arrivent jusqu'aux feux, et les ténèbres luttent avec la lumière. Parfois, quand la flamme était bien faible et que le dôme lumineux se resserrait et s'affaissait sensiblement, il arrivait que sur le fond de l'obscurité croissante perçait une tête de cheval brun marbré de gris ou tout à fait blanche; cette tête nous regardait d'un air de stupide attention, tout en broutant les hautes herbes, puis tout à coup s'abaissait ou s'effaçait dans l'ombre. Seulement on l'entendait encore brouter et s'ébrouer. Du lieu qui se trouvait éclairé, il était impossible

1. Grand troupeau de chevaux laissés libres sans bride ni entrave.

de bien distinguer ce qui restait plongé dans les ombres environnantes, de sorte que jusqu'à de grandes distances tout semblait couvert d'un impénétrable rideau noir; mais plus loin, à l'horizon, on apercevait de longues taches confuses, qui devaient être des collines et des forêts. Le ciel sans lune, sombre, mais pur, s'étendait solennellement au-dessus de nous, perceptible jusqu'à des hauteurs infinies, où le regard obstiné à le chercher parvenait à le voir dans toute sa mystérieuse splendeur; la poitrine humaine se resserrait voluptueusement en aspirant ces fraîches senteurs.... les senteurs d'une nuit d'été russe. Alentour on n'entendait presque aucun bruit, sinon de temps en temps, dans la rivière qui coulait près de nous, le remous causé par quelques gros poissons qui se mettaient en chasse, ou bien un léger frôlement de roseaux dans une baie de la rive, et par intervalles certains pétillements sourds de nos feux.

Les enfants étaient assis tout à l'entour du bivouac en compagnie des deux chiens qui avaient eu une si grande envie de me dévorer. Ces deux braves gardiens ne purent de longtemps se faire à ma présence, et, tout couchés qu'ils étaient près des feux, de temps en temps ils murmuraient avec un sentiment extraordinaire de leur propre valeur; ils grondaient, puis ils hurlaient un peu, comme pour témoigner du regret qu'ils avaient de ne pouvoir se passer leur fantaisie. Les petits garçons étaient au nombre de cinq : Fédia (Théodore), Pavloucha (Paul), Ileoucha (Élie), Kostia (Constantin) et Vania (Ivan ou Jean). C'est d'après leurs entretiens que j'ai su leurs noms, et je demande humblement au lecteur l'autorisation de l'introduire dans le cercle de mes jeunes hôtes. Le premier de ces enfants, le jeune Fédia, est un garçon à qui vous donneriez bien quatorze ans. C'est un jouvenceau dont les traits sont fins et corrects, dont les cheveux sont naturellement bouclés, dont l'œil est brillant, le regard pur, le visage animé par un sourire empreint de sérieux et de jovialité. Tout en lui semblait annoncer qu'appartenant à une famille aisée, il n'allait ainsi bivouaquer dans la steppe que volontairement et pour son plaisir. Il avait sur lui une chemise-blouse d'indienne bariolée, bordée d'un cordon ou d'une broderie rustique jaune; et, par-

dessus, un petit armiak neuf dont il n'avait pas passé les manches, de sorte que ce vêtement glissait souvent sur ses épaules un peu étroites; sa chemise était assujettie par une ceinture bleue d'où pendait un petit peigne de corne. Ses bottes, dont les tiges ne montaient que jusqu'au mollet, étaient bien ses bottes et non pas celles de son père[1].

Le second enfant, Paul ou Pavloucha, avait une chevelure noire ébouriffée, des yeux gris, les pommettes fortes, un teint blême et marqué de rousseurs, la bouche grande mais régulière, la tête énorme, ou, selon une comparaison toute d'Orel, grosse comme une chaudière à bière, un corps ramassé et trapu. A vrai dire, il n'y avait pas à louer celui-là de sa bonne mine; ce qui n'empêcha pas ce jeune garçon de me plaire beaucoup. C'est qu'il avait le regard franc et spirituel, c'est que le timbre toujours net de sa voix annonçait je ne sais quoi de ferme dans le caractère. Son costume n'était pas plus élégant que sa coiffure; il consistait en une chemise sale et grossière avec des culottes rapiécées aux genoux et à la ceinture.

La physionomie du troisième enfant, Ileoucha ou Élie, était assez insignifiante: son galbe allongé et bosselé, son regard de myope, son air tour à tour stupide et maladivement inquiet,

1. Dans les campagnes, une paire de bottes achetée par le père à la mesure de son pied sert fréquemment à la femme, aux filles et aux jeunes garçons; il s'agit seulement de demander au père la permission de les mettre. On voit souvent passer, même dans les capitales, les jours de pluie, tout un troupeau de jeunes villageoises en grands atours, et chacune une paire de bottes à la main ou sur le dos en sautoir; cela a bon air; elles ont chacune les bottes de leur famille; seulement, comme il pleut, elles n'osent les chausser.

Ce que nous indiquions ici comme une singularité piquante de mœurs a été pris au tragique par un critique très-bienveillant pour le livre, mais qui a cru voir dans ce fait le dernier degré de l'abjection et de la misère, et en a pris texte pour une éloquente tirade contre le servage. Mais il ne s'est pas aperçu que les *grands atours* de nos villageoises supposent qu'elles ont au moins la faculté de s'acheter des souliers. Le même usage a lieu aux Antilles, où la mulâtresse, devenue libre, explique surtout cette liberté par le droit de lutter de luxe et d'élégance avec la créole; mais comme elle a pris l'habitude de marcher pieds nus, et ne peut se résoudre à porter une chaussure, elle complète sa toilette en tenant à la main une paire de souliers de satin. Le servage a contre lui assez d'arguments sérieux sans lui laisser celui-là, et il y a telle partie de la Russie où la femme du paysan, serf ou autre, porte sur elle en bijoux jusqu'à la valeur d'une fortune. Ne sait-on pas, du reste, par toutes les relations de voyages, que le servage, heureusement inconséquent comme presque toutes les institutions humaines, présente souvent cette anomalie de serfs enrichis par le commerce et devenus millionnaires qui jouissent paisiblement de leur fortune sous des maîtres quelquefois moins riches que leurs vassaux.

ses lèvres serrées et immobiles, ses sourcils rapprochés qui ne s'écartaient plus, son interminable clignotement devant des feux déjà endormis sous la cendre, ses cheveux de filasse qui pendaient de dessous une laide casquette de gros feutre, et qu'il renvoyait des deux mains contre ses oreilles; tout cela formait un ensemble peu gracieux. Il avait des souliers d'écorce tressée, sous les bandelettes de toile dont les paysans s'entortillent les pieds jusqu'au-dessus de la cheville en guise de chaussettes; un triple tour de corde à puits assujettissait au-dessus des hanches sa souquenille de toile noire, qui était assez propre. Élie et Paul avaient également l'air de garçons de douze ans.

Constantin (Kostia) n'annonçait pas plus de dix ans, et pourtant il m'intéressait par son air pensif et son regard triste; son visage était petit, maigre, pointu; la partie inférieure était effilée comme un museau d'écureuil; on avait de la peine à lui trouver des lèvres. Ce qui faisait surtout une étrange impression, c'étaient ses grands yeux noirs qui brillaient d'un éclat fondant et semblaient toujours vouloir dire quelque chose, tandis que jamais un mot ne lui venait à la bouche. Il était de petite taille, de complexion grêle, et vêtu pauvrement.

Quant au cinquième, Vania ou Jeannot, je ne l'avais pas d'abord aperçu; il était étendu par terre, bien tranquillement entortillé d'une natte carrée, et rarement il dégageait à demi de dessous cette enveloppe sa petite tête frisottée. C'était un enfant qui ne pouvait guère avoir plus de sept ans.

J'étais couché sous la feuillée, un peu à l'écart, et je regardais ces enfants. Un chaudron était suspendu au-dessus de l'un des feux; ils y faisaient cuire de petites pommes de terre. Paul y avait l'œil, et se tenant sur les genoux, il les remuait avec un éclat de bois dans l'eau bouillante. Fédia était couché aux trois quarts sur un endroit tant soit peu incliné, il se tenait appuyé sur son coude et laissait retomber à droite et à gauche la robe de son armiak. Élie était étendu tout près du petit Kostia et continuait à clignoter d'un air de grande attention. Kostia leva un peu la tête et sembla regarder au loin quelque chose. Vania (Jean) se tint immobile sous sa natte; moi je feignis de dormir. Peu à peu les enfants se remirent à causer.

D'abord ils caquetèrent sur ceci, sur cela, sur les travaux du lendemain, sur tels et tels chevaux. Fédia se tourna soudainement vers Élie, et reprenant une conversation interrompue probablement lors de mon apparition, il lui dit :

« Eh bien, tu dis donc que tu as vu *le domovoï* [1]?

— Non; je ne l'ai pas vu, et on ne peut pas le voir, répondit Ileoucha d'une voix faible et chevrotante dont le son correspondait parfaitement avec l'expression de ses traits; mais je l'ai entendu, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

— Et où est-ce qu'il est chez vous? demanda Paul.

— Dans la cuvière, tu sais, l'endroit aux cuves, tout contre la roue, près de la digue, dans la papeterie.

— Comment? vous allez donc dans la papeterie, vous autres petits?

— Eh oui; mon frère, le petit Avdée et moi, nous travaillons un peu avec les lisseurs.

— Oh! oh! vous voilà ouvriers.

— Bon! mais comment as-tu entendu le domovoï? demanda Fédia.

— Voici comment : nous étions, mon frère Avdée, Fédor Mikhéïtch, Ivan Koçoï et l'autre Ivan des Belles-Collines, et un troisième Ivan, Soukhoroukof, et encore d'autres gars, en tout dix, tous ceux du jour; le soir, nous allions nous séparer, il était déjà tard; le régisseur nous dit : « Vous reviendrez demain de bonne heure; demain il y a beaucoup d'ouvrage. Vous allez partir, mes gars; pourquoi? restez plutôt ici.... » Et voilà; nous sommes restés, et nous avons choisi la cuvière pour dormir. A peine nous étions couchés, qu'Avdée nous dit : « Et si nous avons la visite du domovoï!... » Avdée n'avait pas fini de parler, que sur nos têtes quelque chose passa avec un drôle de bruit. Nous étions tout en bas, et le bruit était en haut, sur nous, puis sur la roue; ça marche, ça grogne, les planches plient et craquent; le domovoï repasse sur nos têtes, et alors l'eau gronde, gronde, elle bat, rebat plus fort; la roue tourne... Pourtant la pelle du goulot de la digue avait été bien rabattue. C'est étonnant, que nous nous

1. Le *domovoï-doukh* est l'esprit familier d'une maison. Il passe pour y maintenir l'ordre; mais personne ne souhaite ses visites.

disions, elle ne s'est pas relevée toute seule. Mais la roue tourne bien des fois, et puis elle s'arrête, et l'eau ne vient plus; et le domovoï est à la porte d'en haut; tiens, il descend l'échelle... lentement : il est lourd, les échelons crient sous lui... Allons, le voilà derrière notre porte... Qu'est-ce qu'il attend là? Nous regardons... la porte s'ouvre toute grande. Nous sommes transis de peur; nous regardons toujours... rien! Mais voilà près d'une cuve une cuiller à filet qui se remue; elle se dresse, se plonge dans la tonne, puis elle marche, marche toute seule dans l'air, comme si quelqu'un la rinçait, et la voilà remise à sa place. Et puis, près d'une autre cuve, le crochet s'est ôté... ôté du clou, et, un moment après, il s'y est replacé. Ensuite, c'était comme si quelqu'un regagnait la porte, et ça s'est mis à tousser et à bêler comme une brebis, à crier comme le butor... Nous nous étions tous mis en un tas, les uns sur les autres, comme des sacs de blé. Oh! c'est que nous avions joliment peur, allez.

— Qu'est-ce que le domovoï pouvait avoir à tousser comme ça? dit Paul.

— Je ne sais pas; peut-être l'humidité... »

Après quelques moments de silence, Fédia dit : « Çà, les pommes de terre sont-elles cuites? »

Paul tâta une pomme de terre, et dit : « Non, pas encore. » Puis, se retournant vivement vers la rivière, il ajouta : « Comme il a sauté! vous avez entendu? Ce doit être un brochet. » Puis, regardant en haut : « Allons, une étoile filante à présent!

— Camarades, dit Constantin de sa voix grêle, écoutez, écoutez que je vous raconte une chose que ma tante, ces jours derniers, a dite devant moi.

— Fort bien; nous écoutons, dit Fédia d'un air protecteur.

— Vous connaissez tous, n'est-ce pas, Gavrilo, le charpentier de la slobode[1]?

— Oui, oui... eh bien?

— Savez-vous pourquoi il est si triste, pourquoi il ne parle à personne? Voici pourquoi il est triste : il était allé une fois, comme le raconte ma tante, il était allé cueillir la noisette; il

1. La bourgade ou bien la grande rue du village.

en a cueilli assez, mais il s'est égaré dans le bois... Il allait, il allait encore, encore, et Dieu sait où; il s'arrêtait, regardait, rêvait, puis il marchait, marchait... point, il ne pouvait trouver sa route, et la nuit était venue. Il s'assit sous un arbre : « Eh bien, se dit-il, j'attendrai ici le matin. » Il se pelotonna et s'endormit. Il dormait déjà fort, quand il s'entendit appeler : « Gavrîlo ! Gavrîlo ! » Il se frotte les yeux, regarde... Rien. Il s'endort de nouveau, de nouveau on l'appelle. Il se reprend à mieux regarder... et à la fin il voit devant lui, sur une branche, une *roussalka*[1] qui se balance et qui rit, qui rit, qui se pâme de rire... La lune brillait beaucoup, beaucoup, comme si c'eût été exprès, et le follet lui-même brillait comme la lune, et elle était bien blanche, blanche et luisante, tout comme argentée. Elle voit que le pauvre Gavrîlo était moitié mort de peur, et elle rit, et elle l'appelle comme ça de la main. Gavrîlo se leva, et il était, figurez-vous, presque prêt à s'approcher de la roussalka, quand, grâce à Dieu, il se ravisa; il voulut chercher des deux mains sa croix de baptême, et comme ça lui fut difficile ! Ah ! camarades, il l'a dit lui-même, sa main était comme de pierre : il la soulevait, et les doigts ne pliaient pas... Mais il parvint à mettre sa croix en dehors, sur sa chemise, au milieu de sa poitrine. La roussalka ne riait plus, au contraire... la voilà qui se met à pleurer... et des larmes, des larmes ! Elle s'essuyait avec ses cheveux verts, et verts de verdure, tout à fait du chanvre sur pied. Gavrîlo, un peu plus tranquille, la regarda tout son soûl d'abord, et puis il lui dit : « Eh ! verdure des bois, tu sais parler, dis, voyons, dis pourquoi tu pleures. » La roussalka lui répondit : « Il ne fallait pas, petit homme, il ne fallait pas toucher à ta croix; tu aurais vécu avec moi dans la joie jusqu'à la fin de tout; mais je pleure et je vais bien souffrir; je ne souffrirai pas seule, tu souffriras aussi, toi, jusqu'à la fin des temps. » Et Gavrîlo la vit s'affaisser, se dissoudre, s'évanouir... et Gavrîlo comprit dans le même instant comment il pouvait sortir du bois; en vingt pas il était à la lisière... Depuis cette nuit-là, il n'a plus eu aucun plaisir à vivre.

1. Fée des bois, et aussi naïade, de *rouslo*, lit de rivière.

« Maudite roussalka ! dit Fédia après une minute de réflexion silencieuse ; mais comment se peut-il qu'une pareille vermine gâte ainsi une âme de chrétien ? car enfin il ne lui a pas obéi, il a tenu bon.

— C'est égal ; d'ailleurs, c'est comme ça, répondit Kostia... et Gavrîlo dit que la voix de la roussalka était grêle, lamentable comme celle du crapaud.

— Ce sont tes parents eux-mêmes, vraiment, qui ont raconté tout cela ? dit Fédia.

— Mais oui ; et j'étais couché sur la soupente ; je n'en ai pas perdu un mot.

— C'est singulier. Qu'est-ce qu'il a donc pour languir à présent ? Est-ce qu'elle l'a touché ? Il plaisait à cette maudite, puisqu'elle l'appelait.

— Oui, il lui avait plu !... Comment donc ! elle voulait le chatouiller, voilà ce qu'elle voulait ; c'est affaire aux roussalkis, cela.

— Mais ici même il doit y avoir des roussalkis ? dit Fédia.

— Non, répondit Kostia ; ici, c'est un endroit découvert, un lieu pur... et premièrement voici la rivière. »

Tous réfléchirent en silence. Tout à coup, dans le lointain, retentit comme un long cri de plainte et d'angoisse, un de ces sons de la nuit, de ces bruits indéfinissables et inconcevables qui naissent au sein même du silence, s'élèvent, s'arrêtent quelque part dans l'air, et s'en vont à la fin comme en mourant. Vous écoutez : il semble qu'il n'y ait rien ; et pourtant c'est un son qui vous a frappé. Cette fois, c'était comme si de là-bas, là-bas, à l'horizon, quelqu'un en effet eût crié ; puis, comme si dans la forêt une autre personne eût répondu par un aigre petit éclat de rire ; et un sifflement faible et strident à la fois semblait fuir à la surface de la rivière.

Les enfants s'entre-regardèrent... Ils avaient le frisson.

« A nous la protection de la croix ! murmura Ilia.

— Ah çà, vous autres, cria Paul, n'allez-vous pas avoir peur ? Tenez, vous voyez bien que les pommes de terre sont cuites à point. »

Quatre petites têtes se penchèrent au-dessus du chaudron,

et ils se mirent, à l'envi les uns des autres, à manger les tubercules fumants; le seul Ivan ne bougea pas.

« Eh bien ! et toi? » lui cria Paul.

Mais il ne voulut pas même retirer les bras d'entre les plis de sa natte.

La chaudière ne tarda pas à être vide.

« Avez-vous su, vous autres, dit Ileoncha (Élie), ce qui est arrivé de nos côtés aux *Barnabitzis?*

— A la digue? dit Fédia.

— Oui, oui, oui, à la vieille digue abandonnée... Voilà un abominable endroit ! tout environné de cavées, de ravins, de rocailles... et des serpents à foison.

— Eh bien ! qu'est-ce qui est arrivé là? voyons.

— Voici quoi. Peut-être bien, Fédia, tu ignores qu'un homme y a été enterré; un homme qui s'était noyé, il y a bien longtemps de ça, quand l'étang était profond. Le corps a été enterré sur le bord; ce n'est pas très-visible, mais pourtant il y a une petite élévation de terre. A présent, écoutez. L'intendant fit venir, il y a quelques jours, le veneur Ermill, et lui ordonna d'aller à la poste. C'est toujours Ermill qu'on envoie à la poste; il n'a pas un seul chien à exercer, pas même un chien quelconque à lui : tous meurent; jamais aucun n'a pu vivre avec lui ou près de lui. Un beau veneur, n'est-ce pas? Ermill est donc parti pour la poste. Étant à la ville, il s'y attarda un peu, et il avait bien des fumées dans la tête quand il monta à cheval pour regagner le village. La nuit tomba, puis elle devint très-claire; il y avait pleine lune. Voilà notre Ermill arrivé, sans savoir lui-même comment, à la vieille digue; il lui faut traverser tout ce vilain endroit. Il s'y engage sans répugnance, il arrive à la tombe du noyé; il regarde, et il voit couché dessus un moutonnet tout blanc, tout frisé, très-joli; le petit animal se met à marcher sur la tombe. Le veneur Ermill a bon cœur : il pense que c'est un animal perdu, s'il reste en ce mauvais lieu; il descend de cheval et le prend; le moutonnet est tout tranquille dans ses bras; Ermill se rapproche de sa monture, le cheval s'éloigne, regimbe, rue, renifle, hennit, branle la tête; pourtant Ermill le met à la raison; il remonte, et le voilà cheminant, tenant le joli moutonnet de-

vant lui. Ermill regarde le moutonnet, celui-ci le regarde bien droit en face. Cela parut bien étrange à Ermill, qui avait bien la mémoire un peu troublée, mais qui pourtant n'avait jamais entendu dire que les moutons regardassent ainsi les gens face à face. Il finit par se dire que c'était un cas particulier; il n'y fit plus attention; il caressa de la main son moutonnet, et, dans sa joie de lui trouver la laine si douce, il prononça le mot qu'on dit toujours aux agneaux : Bêacha ! bêacha ! sur quoi le mouton aussitôt lui montra les dents et lui envoya les mêmes mots : Bêacha ! Bêacha !... »

Le conteur n'avait pas achevé de prononcer ces deux derniers mots, que les deux chiens du bivouac se soulevèrent en même temps, et, s'élançant avec une fureur convulsive, disparurent dans l'ombre. L'alerte fut générale parmi les enfants; Vania (Ivan) même sortit des contours de sa natte. Paul, en criant à tue-tête, se précipita à la suite des chiens, dont les aboiements étaient de minute en minute plus lointains. On entendait la course désordonnée et inquiète de tout le taboun effarouché. Paul redoublait ses cris pour encourager les chiens : « Séeri ! joutka ! pille ! pille ! » Quelques moments après les aboiements cessèrent; les derniers cris de Paul nous arrivèrent fort affaiblis par la distance. Il se passa ensuite un bon quart d'heure de silence; les jeunes gars se regardèrent avec le sentiment de l'incertitude commune... Enfin résonna le galop d'un cheval, qui vint s'arrêter net devant le bivouac, et Paul mit pied à terre en s'aidant de la crinière du coursier. Les deux chiens vinrent aussi bondir dans le cercle lumineux, où tout d'abord ils se couchèrent en nous tirant des langues du plus beau rouge.

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y avait là-bas? crièrent les enfants.

— Ce n'était rien, répondit Paul, faisant du bras un signe de congé au cheval; les chiens ont flairé la trace de quelque bête; je pense que c'était celle d'un loup; par cette obscurité je n'ai pu voir, » ajouta-t-il très-froidement; et puis il se mit à respirer à pleine poitrine.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer ce petit Paul; c'est qu'il était beau à voir en ce moment-là, lui qui était, je l'ai dit, fort laid; son visage, animé par une course rapide et

pleine d'émotions, brillait de résolution et d'intrépidité. Sans avoir même une houssine à la main, dans les ténèbres, croyant à un danger, il s'élance sans hésitation contre un loup, peut-être contre plusieurs... Je pensai, en le voyant alors si calme, si modeste, et me dis en moi-même : « Voilà un charmant enfant ! »

« Et y en avait-il, dis-moi, des loups, hein? dit Kostia le poltron.

— Il y en a ici beaucoup en tout temps, la nuit, répondit négligemment mon Paul; mais ce n'est que l'hiver qu'ils sont incommodes. »

Et il se blottit de nouveau près du feu. En s'arrangeant à terre pour être à son aise, il laissa tomber un de ses bras sur le dos tout mouillé de sueur de l'un des chiens; celui-ci, heureux de cette caresse fortuite, regarda Paul avec une fierté reconnaissante et resta longtemps sans détourner la tête, tout harassé qu'il devait être de sa course.

Vania, le plus jeune de tous, se roula de nouveau dans sa natte.

« Ah çà, toi, Ileoucha (Élie), de quelles terreurs nous parlais-tu? tu te souviens, dit Fédia, qui, en sa qualité d'enfant de riche paysan, avait l'habitude d'être bercé d'histoires (quant à lui, il parlait peu, comme s'il avait eu à sauvegarder son mérite reconnu). Tu t'es arrêté au moment où les chiens se sont levés... Oui, oui, chez vous il y a un lieu mal hanté.

— Les *Barnabitzis?* Ah! mais on voit là des revenants aussi. Là, plus d'une fois on a vu errer feu le vieux seigneur. On dit qu'il va là en long cafetan; il marche, il fait des soupirs, il cherche des yeux à terre, Dieu sait quoi. Une fois, la nuit, le père Trofime l'a rencontré et lui a dit : « Seigneur Ivan Ivanytch, que te plaît-il donc de chercher ainsi à terre? »

— Comment! Trofime a osé lui parler, dit Fédia confondu de surprise.

— Eh oui, il lui a parlé.

— Ah bien! c'est un fameux gaillard que le vieux Trofime, allons. Eh bien! qu'a dit le défunt?

« Je cherche de l'herbe à tout fendre, a répondu le revenant d'une voix bien creuse, bien sourde. Oui, l'herbe à tout

fendre, a-t-il dit. — Et qu'as-tu à faire à présent de l'herbe des sorciers, puisque tu es mort, seigneur Ivan Ivanovitch? — La terre m'étouffe, je suffoque là-dessous, dit le défunt.... il faut que je sorte de là, Trofime. »

— Voyez-moi donc ce vieux, dit Fédia, un mort, il lui faut de l'air. Il paraît qu'il n'avait pas vécu son soûl.

— C'est étonnant, reprit Kostia, je pensais qu'on n'avait chance de voir les morts que le samedi roditelskaïa[1].

— On peut voir les morts à chaque heure, dit avec assurance Ileoucha (Élie), qui, autant que je pus l'observer, possédait le mieux toutes les traditions du village. Seulement, quand vient le samedi roditelskaïa, tu peux voir les vivants marqués pour la mort, c'est-à-dire ceux qui mourront dans l'année. Il ne faut pour cela qu'aller s'asseoir à la nuit tombée sur le perron de l'église et regarder sans bouger toujours droit devant soi. Si tu fais cela, tu verras dans ceux qui passeront là-bas devant toi justement ceux dont le tour de mourir est venu. La vieille Ouliane, l'an passé, est allée se mettre sur le perron.

— Bon, mais a-t-elle vu quelqu'un? demanda Kostia avec empressement.

— Comment donc! D'abord elle a été longtemps, bien longtemps là, assise sans mouvement, regardant, écoutant, sans voir, sans entendre personne.... seulement il lui semblait qu'un chien aboyait, hurlait étrangement quelque part comme au fond d'une cave... Enfin, un petit garçon en chemise passe par le sentier; elle le voit, et, en le suivant bien de l'œil, elle reconnaît que c'est le petit de Fédocia.

— Le petit Ivan? celui qui est mort au printemps?

— Lui-même. Ce qui fait qu'elle ne l'avait pas d'abord reconnu, c'est qu'il marchait la tête basse.... mais elle l'a bien reconnu avant qu'il fût passé. Quelque temps après l'enfant, il passe lentement une baba[2]. Ouliane la reconnaît tout de suite, je veux dire se reconnaît; c'était elle-même, elle, Ouliane, qui traversait la route.

1. Celui des samedis de l'année qu'on a choisi pour commémorer et célébrer la mémoire de ses parents défunts.

2. Femme de village.

— Quoi ! c'était elle-même qui passait là-bas et elle-même qui s'est vue? dit Fédia.

— Eh oui, elle-même, quoi !

— Eh bien, mais elle n'est pas encore morte.

— C'est que l'année n'est pas passée. Viens demain à notre village et regarde-la bien ; l'âme ne lui tient plus au corps. »

Là-dessus les enfants firent silence. Paul jeta une poignée de bois sec sur le brasier ; les branches, en tombant, firent élever des myriades d'étincelles ; elles noircirent, se tordirent, craquèrent, émirent des jets de fumée grisâtre, relevèrent leurs extrémités en becs de gaz allumés qui s'agrandirent et se mêlèrent en prenant des teintes fortes, et une flamme générale s'éleva, lançant plus haut une grande lueur rousse frémissante et mêlée d'étincelles folâtres. Une colombe vola, on ne sait d'où, juste à la crête de cette grande lueur, dont elle fit le tour à trois reprises, et aussitôt s'en éloigna avec de grands battements d'ailes.

« Voilà, dit Paul, une colombe égarée loin de chez elle ; elle va maintenant voler un peu partout, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un endroit sûr pour la nuit, afin d'y attendre l'aurore.

— Mais, dis-moi, Paul.... ne serait-ce pas, dit Kostia, l'âme d'un juste partie pour gagner le ciel, hein ?

— Peut-être.... peut-être bien, répondit Paul en jetant sur l'autre feu une autre poignée de branchages.

— Hé ! Paul, dit Fédia, qui désirait qu'on ne mît pas d'interruption dans les récits, de grâce, dis-moi si chez vous, à Chalachof, on a vu comme chez nous le *félomèle célesse* [1].

— Ah !... quand le soleil s'est barbouillé de noir ! je sais... Eh oui, nous l'avons vu.

— Vous avez été bien effrayés aussi, vous autres, sûrement?

— Et pas seulement nous autres paysans. Notre seigneur nous avait dit lui-même, bien d'avance, qu'il allait y avoir là-haut le félomèle.... et sitôt qu'il a vu la nuit se mettre à la place du jour en plein midi, il a eu lui-même bien peur, à ce qu'on raconte. Il y a chez lui, au nombre des gens, une vieille femme employée dans les cuisines ; dès qu'elle vit que la nuit

1. Pour le phénomène céleste ou l'éclipse.

venait à cette heure, elle crut qu'il n'y avait plus rien à cuire; elle prit pots, jattes, terrines, casseroles, et lança et carambola le tout dans le four, en marmottant : « Personne n'a plus besoin de manger au jour du jugement. » Et les choux et le gruau ont sauté dans le four. Et dans tout le village on disait que les loups blancs allaient couvrir la terre, et, aidés des oiseaux de proie, dévorer tous les hommes, et qu'on verrait d'abord et avant tout *Trichka,* vous savez, Trichka, que le curé appelle l'*Antechrist*.

— Bon, mais qu'est-ce que c'est enfin que Trichka? demanda Kostia.

— Tu ne le sais pas! dit Ileoucha avec chaleur; eh bien, frère, tu es une fameuse bûche de n'avoir pas l'idée de Trichka. Qu'est-ce qu'ils font donc dans ton village, quand ils sont assis ensemble? ils ne font qu'un avec les bancs, il paraît. Trichka, c'est un homme étonnant qui viendra, oui, qui viendra. Et comment étonnant? à ce point, qu'on ne pourra d'aucune façon le saisir ni lui rien faire; à ce point étonnant, que le monde baptisé voudra l'empoigner; on sortira des cours avec des fourches et des gourdins, et des chaînes et des cordes, et on voudra le garrotter, l'enchaîner et le taper; et lui, il les fera tous loucher, et loucher de telle sorte, qu'ils se taperont, se bûcheront, se garrotteront les uns les autres. Y es-tu, maintenant? Ah! ce n'est pas tout; il se laissera pousser dans la prison; eh bien, on le tient, on le garde à vue; il demande à boire un peu d'eau; on lui apporte de l'eau dans une tasse de bois, et lui alors se recroqueville en l'air, plonge tout entier dans la jatte.... et cherche-le à présent!!! On le charge de fers, il se secoue un peu, et les anneaux brisés roulent autour de lui. Ce même Trichka, vois-tu, courra les hameaux, les grands villages et les villes, et ce sera un homme retors; il scandalisera et affolera le bon peuple, et il n'y aura rien à entreprendre contre lui.... oui, oui, ce sera un être malin, rusé, très-mauvais.

— C'est vrai, reprit Paul sans animation et sans hâte; c'est bien ça; c'est ce Trichka justement qui était attendu chez nous. Les vieillards disaient : « S'il y a vraiment le *félomèle célesse* dont parlent les bârines, eh bien! Trichka paraîtra pour sûr. »

Le félomèle commença donc : tout le peuple sortit des maisons, et on se répandit dans la rue, sur les chemins, aux champs ; on attend, on veut voir ; chez nous l'endroit est découvert, le terrain haut.... Pas un œil n'était fermé.... Voilà que du côté de la slobode, sur le sentier du versant qu'on appelle le Raccourci, paraît tout là-haut, puis commence à descendre on ne sait quel homme étrangement fait, la tête grosse et haute comme tout le corps.... On regarde, on clignote, on se regarde, et tous de crier : « Ohi ! ohi ! ohi ! Trichka ! Trichka ! » Et de se jeter de tous côtés : brr brr brr... comme des rats. Notre staroste (l'ancien) se plongea dans le fossé jusqu'au menton ; sa femme alla se glisser ventre contre terre sous le bas de sa porte cochère, criant comme une possédée, si bien qu'elle effaroucha son chien de basse-cour ; il rompit sa chaîne, se jeta dans le jardin, franchit la clôture et gagna le bois ; le père Kouzmine se jeta dans les avoines, s'y accroupit et se mit à imiter tant qu'il put le cri de la caille. « L'ennemi des âmes, l'enragé diable n'en voudra peut-être pas à un pauvre oiseau des blés ! pensait-il. » Voilà comme tous étaient ahuris et la tête à l'envers.... Eh bien ! figurez-vous ; cet homme qui avançait toujours dévalant, dévalant avec l'idée de venir ajouter sa peur à celle des autres, c'était Vavil, notre tonnelier ; il était allé acheter pour son usage un grand broc cerclé de fer, et il s'en était coiffé tant bien que mal par commodité. »

Les cinq enfants rirent de l'aventure, et ensuite restèrent un moment tout à fait silencieux, comme il arrive à toutes les personnes qui conversent en plein air. Je promenai mes regards de tous côtés ; partout régnait la nuit triomphante et solennelle ; à la fraîcheur du soir avancé avait succédé la bonne et saine chaleur de minuit ; elle avait encore plusieurs heures à séjourner sur la campagne, endormie sous d'amples et moelleux rideaux aériens : longtemps encore il fallait attendre les premières teintes rosées de l'aurore, les premiers bégayements du réveil de la nature. La lune, absente de l'horizon, ne devait y paraître que plus tard. Les innombrables étoiles du ciel semblaient avoir là-haut un courant qui les emportait toutes à l'envi les unes des autres, comme si elles eussent eu dans la

voie lactée un rendez-vous auquel elles voulaient et ne pouvaient arriver; et en les regardant exécuter leur course au clocher, il me sembla plusieurs fois sentir sous moi la rotation rapide, incessante de la terre.... J'en étais là de ma rêvasserie, quand soudain un cri perçant, douloureux, retentit deux fois au-dessus de la rivière, puis quelques minutes après se répéta de la même manière, mais plus loin...

Kostia frissonna...

« Qu'est-ce là? dit-il.

— C'est le cri du héron, répondit fort tranquillement Paul.

— Du héron? du héron?... Mais, Paul, qu'est-ce qu'on m'a donc dit hier au soir?... que.... Peut-être que tu sais cela, toi, Paul.

— Que je sais quoi? parle donc.

— Voici ce que j'ai entendu dire. Je me rendais de Kamennaïa-Grade à Chachkino; j'ai longé d'abord toute notre coudraie, et puis j'ai pris par les bas prés; tu sais, là-bas, à l'endroit où le pré côtoie le tournant rapide de la rivière.... là, tu te rappelles qu'il y a tout près un boutchilo[1] dont une grande partie s'est changée en jonchaies; moi, je serrais d'assez près ce boutchilo, quand j'entends pas loin de moi des : « Ouh! ouh! ouh! ohi!!! » C'était si triste, si plaintif.... Oh mon Dieu, mon Dieu! camarades, comme j'ai eu le cœur serré; et mes jambes ne me portaient plus. Il était tard; la voix allait toujours : ah! j'ai pensé pleurer toutes les larmes de ma tête. Dis-moi, je te prie, qu'est-ce que ça pouvait être?

— Il y a un an, dit Paul, des voleurs ont noyé en cet endroit le garde champêtre Akime; c'est peut-être son âme qui se plaint.

— Ah! j'ignorais que les voleurs eussent noyé là le pauvre Akime; si je l'eusse su, je me serais bien moins effrayé.

— Et puis, je te dirai, ajouta Paul, qu'il y a, à ce qu'on raconte, de petites grenouilles dont le cri, pour celui qui ne sait pas, ressemble beaucoup à la plainte des hommes.

1. Un boutchilo ou espace creux où, après les inondations du printemps, les eaux s'accumulent au point que la canicule même ne vient pas à bout de les faire évaporer.

— Des grenouilles? non, Paul, ce n'étaient pas des grenouilles; quelles grenouilles?... »

Le héron de nouveau jeta son cri au-dessus de la rivière.

« Allons, encore un autre, à présent, s'écria involontairement Kostia; c'est tout à fait le cri du léechie[1].

— Le léechie ne crie pas, il est muet, se hâta de dire Élie; tout ce qu'il fait, c'est de frapper d'une main dans l'autre et de claquer de la langue.

— Apparemment que tu l'as vu, toi, le léechie, hein? demanda railleusement l'important Fédia.

— Non, je ne l'ai pas vu, camarade, et Dieu nous préserve à jamais de le voir! mais d'autres l'ont vu. Dernièrement, à la lisière du bois, il a joint un de nos moujiks; il l'a poussé, poussé toujours vers le fourré; le moujik a fait comme ça dix fois le tour d'un champ, sans se laisser jeter dans le fourré, mais il n'est parvenu qu'au lever du soleil à s'arracher de là pour regagner sa chaumière, éreinté qu'il était.

— Et il l'a vu?

— Eh oui! il dit que le léechie est grand, grand, qu'il est très-brun, toujours enveloppé jusqu'aux pieds comme d'une écorce d'arbre, qu'on n'a jamais le temps de le bien dévisager, parce qu'il évite la clarté de la lune, mais il regarde, regarde en clignotant....

— Fi, fi, l'horreur! s'écria Fédia en frissonnant et en enflant le dos.

— Ce que je ne peux comprendre, dit Paul, c'est que cette vermine-là ait pu s'engendrer et rester comme ça sur la terre.

— Ne dis pas de mal de lui, prends garde, il entendrait; il est muet, mais il n'est pas sourd, dit Elie, et il est rancuneux comme personne. »

Après quelques minutes de méditation sur la nécessité de ne pas irriter le lutin des bois, le petit Vania s'écria : « Frères! voyez, voyez... (Le premier mouvement fut de frémir.) Voyez les étoiles du bon Dieu; c'est comme des essaims d'abeilles! »

En disant cela, il avait retiré tout à fait son frais petit visage de son enveloppe de nattes, et s'étant appuyé sur le coude,

1. Le *léechie* est le lutin des bois, esprit qui se plaît à jouer de mauvais tours, et passe pour un grand mauvais sujet, un grand scélérat.

il tenait son regard brillant fixé sur le firmament. Ses quatre sages amis, à son exemple très-bon à suivre, élevèrent leurs regards innocents vers la sublime voûte, et je vis avec plaisir qu'ils ne les ramenaient pas volontiers vers la terre. Mais comme toute contemplation a une fin, Fédia, fils de riche manant, dit au petit Ivan :

« Donne-moi donc des nouvelles de ta sœur Aneouta ; se porte-t-elle bien ?

— Oui, répond Vania, bien.

— Demande-lui donc un peu pourquoi elle ne vient pas chez nous.

— Moi, je ne sais pas pourrrquoi, répondit Vania, qui grasseyait beaucoup.

— Eh bien, dis-lui qu'elle vienne.

— Bon, je le lui dirrrai.

— Dis-lui que je la régalerai.

— Et à moi, tu me donneras quelque chose ?

— Bon, à toi aussi. »

Jean Jeannot soupira, et après cela, il dit : « A moi, non, à moi, il ne me faut rien ; ce que tu me donnerais, donne-le-lui à elle. Elle est si bonne, si bonne, ma sœur ! » Et il laissa retomber mollement sa tête.

Paul se leva, et prit de la main gauche le chaudron vide.

« Où est-ce que tu vas ? lui demanda Fédia.

— A la rivière prendre de l'eau ; je veux boire. »

Les chiens se levèrent, et suivirent Paul à la rivière.

« En te penchant, Paul, prends garde, ne va pas tomber à l'eau, lui cria Ileoucha.

— Pourquoi tomberait-il ? dit à cela Fédia ; il n'a garde de se laisser tomber.

— Il n'a garde, il n'a garde ! mais que n'arrive-t-il pas ? Il se penche, n'est-ce pas, il puise... et le *Vodianoï* [1] lui saisit le bras et l'entraîne avec lui. Et on dira après cela : « Il est tombé, le pauvre enfant, il est tombé à l'eau. » Il est tombé ! c'est bientôt dit.... Eh bien ! eh bien ! quelque chose a remué dans les roseaux. »

1. Le *Vodianoï*, de *voda*, eau ; le *Wassergheist* ou l'esprit des eaux, l'ondin des Allemands.

Et il écouta, et tous écoutèrent. En effet, les roseaux et les joncs s'étaient frôlés.

« Et est-il vrai, dit Kostia, qu'Akoulina, la pauvre folle, est dans cet état depuis le jour qu'elle a passé quelque temps au fond de l'eau?

— Oui, oui. Est-elle affreuse à présent! Eh bien, on assure que c'était une beauté. C'est le Vodianoï qui l'a défigurée et perdue. Il ne s'attendait pas qu'on la retirerait si vite... mais il a tout de même eu le temps de la tortiller, comme on voit. »

J'ai moi-même bien des fois rencontré cette Akoulina. La malheureuse est couverte de haillons, affreusement maigre, le visage noir comme du charbon, les yeux hagards, les dents toujours grinçantes; elle frappe du pied la terre longtemps au même endroit, n'importe où, sur les chemins, en serrant sa poitrine de ses bras osseux et en se balançant d'une jambe sur l'autre, comme une bête féroce retenue dans une cage trop étroite. Elle ne comprend pas un mot de ce qu'on lui peut dire, et il lui arrive de rire convulsivement, mais sans vous regarder.

« On dit, reprit Kostia, qu'Akoulina s'est jetée elle-même à l'eau, parce que son galant l'avait trompée.

— Justement.

— Et tu te rappelles Vacia (Basile)? ajouta tristement Kostia.

— De quel Vacia parles-tu? dit Fédia.

— Eh mais, de celui qui s'est noyé, répondit Kostia, noyé dans cette même rivière. Et qu'il était gentil! mais gentil, gentil! Féclista, sa mère, l'aimait tant! Savez-vous qu'elle sentait... oui, elle sentait très-bien que son Vacia périrait justement par l'eau. Quelquefois Vacia venait avec nous autres gars, l'été, se baigner dans la rivière; Féclista, chaque fois, était toute tremblante. Toutes les autres femmes, sans penser à rien, passaient bien tranquillement avec leur évier allant au lavoir; Féclista était avec elles sans être avec elles; elle posait en passant son évier par terre, et se mettait à crier à Vacia: « Sors de l'eau, mon petit chou, sors, viens ici, viens, mon agneau, viens! » Comment il a pu se noyer, Dieu le sait. Il jouait sur le bord; la mère n'était pas par là; elle retournait les foins au pré; tout à coup elle s'inquiète, elle accourt, elle

regarde; un bouillonnement monte à la surface de l'eau, et la casquette de Vacia flotte, flotte.... C'est depuis ce jour que Féclista, vous le savez, n'a plus du tout sa tête; elle vient à cet endroit, elle s'étend par terre, et elle entonne la chansonnette, cette chansonnette que chantait toujours Vacia; c'est ça qu'elle chante, et puis elle pleure, elle pleure, que Dieu doit en avoir grand'pitié.

— Voilà Pavloucha qui revient, » dit Fédia.

Paul rejoignit ses amis; il rapportait à la main la chaudière pleine. Il était fort silencieux d'abord, puis on l'entendit murmurer ces mots :

« Ah! chers camarades, c'est une vilaine chose....

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu as? dit impétueusement Kostia.

— J'ai entendu dans la rivière la voix si douce de Vacia!... »

Tout le petit cercle frissonna, terrifié.

« Que dis-tu? hein! quoi? bégaya Kostia.

— Dieu m'est témoin que, dès que je me suis penché au-dessus de l'eau, j'ai entendu, justement au fond de la rivière, la voix de Vacia qui me criait : « Pavloucha, Pavloucha, viens » ici, viens! » Je me suis vite rejeté en arrière; et cependant, vous voyez, j'ai retiré ma chaudière pleine de belle eau bien fraîche.

— Oh! Seigneur Dieu, Seigneur Dieu! ayez pitié de nous! dirent les quatre enfants en se signant (et Paul, après eux, se signa plus solennellement encore).

— C'était le *Vodianoï* qui t'appelait, vois-tu, Paul; c'était le Vodianoï, dit Fédia; et figure-toi que, tout à l'heure précisément, nous parlions du pauvre Vacia.

— C'est... un... mauvais signe... un... mauvais signe, cela, dit Ileoucha d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Bon, ce qui doit être sera; à la garde de Dieu! dit Paul avec résolution et en s'asseyant près du feu. On ne fuit pas son sort. »

Les enfants restèrent comme atterrés; les paroles de Paul avaient produit sur eux une impression profonde. Ils se mirent à s'arranger autour du bivouac, comme s'ils se disposaient enfin à dormir.

« Qu'est-ce que c'est? » dit Kostia en levant les yeux.

Paul prêta l'oreille : « Ce sont des bécasses, dit-il : ce sifflement... oui, c'est une volée de bécassines.

— Et où vont-elles comme ça?

— Elles vont gagner le pays où il n'y a pas d'hiver.

— Comment, est-ce qu'il y a donc une terre si malheureuse?

— Eh oui, un pays chaud.

— C'est loin?

— Loin, loin; c'est au delà des mers tièdes. »

Kostia soupira, et un instant après ses yeux se fermèrent.

Il s'était déjà écoulé trois bonnes heures depuis que je m'étais approché de ces enfants et que j'écoutais leurs propos. Tout harassé que j'étais, il me semble que je leur aurais consacré encore trois heures d'attention ; mais le silence était bien établi. La lune parut ; je ne la remarquai pas tout d'abord, tant elle était étroite et de mesquine proportion. Cette nuit sans clair de lune n'en était pas moins magnifique, comme toutes les nuits de la saison. Mais déjà beaucoup d'étoiles avaient incliné vers l'extrémité sombre du ciel, après avoir occupé un point si élevé sous la grande voûte. Tout se tut dans l'air et sur la terre, comme il arrive toujours aux premières heures qui suivent minuit; tout s'endormit d'un sommeil immobile et puissant. L'air me parut bien moins imprégné de senteurs, et une vague humidité erra dans les basses régions de l'atmosphère... Les nuits d'été ne sont pas longues. Les feux s'endormirent en même temps que les esprits des cinq jeunes garçons. Les chiens profitaient du calme de notre groupe; les chevaux, autant du moins que je pouvais les apercevoir aux faibles et vacillantes clartés que projetaient les étoiles, étaient tous étendus de la plus grande longueur de leur robuste corps. Mes paupières s'appesantirent... et... je passai en une seconde de la veille au sommeil.

Une fraîche et légère brise courut sur mon visage. J'ouvris les yeux.... L'ombre était attaquée et repoussée vers l'est; ce n'était pas encore la vermeille aurore, mais déjà c'était l'aube. Tout devint visible à travers les ténèbres émues et inquiètes. Le ciel gris blanc s'éclairait, froidissait, bleuissait; les étoiles chatoyaient comme le diamant sous la gaze et disparaissaient;

la terre dégageait sa moiteur superficielle, les feuilles transpiraient doucement aussi; quelque part, je ne saurais dire où, il se fit entendre des sons, je ne puis dire quels sons, des voix sans doute, les premiers sons, les premières voix de la vie encore endormie; une brise onctueuse, la brise matinière, passa errante, capricieuse, en effleurant la terre. Mon corps la salua par un léger et voluptueux frissonnement.... Je me levai lestement et allai vers les enfants; ils dormaient comme des corps inertes près du foyer représenté par des couches de cendre blanche; le seul Paul se souleva, se mit sur son séant et me regarda.

Je le saluai, le regardai, le saluai encore, et je partis pour me rendre chez moi en longeant la rivière couverte de blanches vapeurs. Je n'avais pas fait deux verstes que déjà, jaillissant autour de moi, sur la vaste prairie humide de rosée, sur les verdoyantes collines, de bocage en bocage, et plus loin sur les chemins poudreux, sur les buissons tout diamantés et irisés de larmes, sur la rivière qui bleuissait sous son brouillard déconcerté et fondant, le jour fit tomber d'abord des rayons de feu pourpre, puis des cataractes d'une fraîche et resplendissante lumière d'or... Tout s'agita, tout s'éveilla, tout soupira d'aise, tout chanta, tout prit la parole; partout de grosses gouttes de rosée reflétèrent en se mouvant toutes ces mille lueurs à la fois..... Dans le lointain, devant moi, retentirent purs, clairs, distincts et comme baignés eux-mêmes par la fraîcheur du matin, les sons de la cloche du temple villageois, et presque aussitôt de derrière moi s'élança tout le taboun du Pré des coureurs, poussé en avant par les cinq bons jeunes enfants que je pouvais nommer par leurs noms et qui ne savaient pas le mien.

J'ai le chagrin d'être obligé d'ajouter à ce récit, déjà peut-être trop long, que Paul mourut dans l'année. Mais qu'on ne croie pas qu'il se soit noyé : il est mort d'une chute de cheval. C'est bien dommage : Paul était un enfant qui promettait un excellent jeune homme.

IX.

La rencontre du mort et le nain Kaciane.

Je revenais de la chasse dans un petit chariot sautillant, et sous le poids des ardeurs suffocantes d'un jour d'été nuageux (on sait que ces jours-là les chaleurs sont encore plus lourdes que dans les jours clairs où il n'y pas de vent). Je sommeillais le corps balancé en tout sens, la mine singulièrement morose, livré en proie à cette fine et subtile poussière blanche que soulèvent continuellement les roues sur le grand chemin.... quand je fus tout à coup réveillé et rendu attentif par l'agitation extraordinaire et l'air effaré de l'homme qui me menait; jusqu'à ce moment, il avait dormi en équilibre sur sa planche bien plus profondément que moi qui étais à demi couché dans le chariot. Il tirait à lui les rênes, s'agitait sur son siége et commençait à gronder les chevaux en regardant obliquement çà et là; je me mis à mon tour à regarder de tous les côtés en avant. Nous cheminions dans une grande plaine labourée, fort accidentée par de nombreuses collines qui étaient labourées aussi et offraient l'aspect des vagues d'une mer quelque peu houleuse au regard de l'homme qui galope en voiture. Dans le sens du chemin, l'œil ne pouvait embrasser que quatre ou cinq verstes d'un espace désert; dans le lointain, de petits massifs de bouleaux coupaient seuls de leurs cimes arrondies et dentelées la ligne presque droite de l'horizon. D'étroits sentiers s'étendaient dans les champs, disparaissaient dans les creux, ceignaient les collines; et sur l'une de ces dernières qui, à quelque cinq cents pas de l'endroit où nous roulions alors, avait l'air de nous fermer le passage, je distinguai un convoi quelconque. C'était justement l'objet qui fixait l'attention particulière de mon cocher.

C'était un convoi funèbre. Sur le devant d'une télègue attelée d'un seul cheval qui marchait au pas, était assis un vieux

prêtre; le sacristain, placé à côté de lui, guidait; derrière le chariot, quatre paysans, tête nue, portaient un cercueil recouvert d'un linceul de toile blanche : deux femmes suivaient. La voix faible et plaintive de l'une d'elles arrivait jusqu'à moi. J'écoutai... Elle paraissait dire quelque chose; il était triste d'entendre au milieu de ces campagnes peu habitées cette cantilène monotone, saccadée par la douleur. Mon cocher poussait en avant, il tenait à dépasser vite ce cortége; on sait que c'est un *mauvais présage* de rencontrer un convoi funèbre sur son chemin. Il réussit, en effet, à dépasser le carrefour avant que le mort fût parvenu à la route que nous parcourions; mais nous n'en étions pas à cent pas que tout à coup notre chariot reçut un fort ébranlement; il craqua et fut au moment de verser. Mon homme arrêta les chevaux trop bien lancés pour la circonstance, fit de la main un geste de dépit et cracha à ses pieds.

« Qu'est-ce qu'il y a donc là? » demandai-je.

Il mit pied à terre sans répondre et sans montrer aucune hâte.

« Mais qu'est-ce que c'est donc? répétai-je.

— L'essieu est cassé, brûlé, » répondit-il maussadement; et il rajusta l'arc et le harnais du timonier avec une brusquerie si folle que l'animal faillit tomber sur le flanc; cependant il tint bon, s'ébroua, se secoua, et se mit bien tranquillement à se mordiller la jambe au-dessous du genou.

J'étais descendu : je me tins sur la route, tant soit peu ému de la déconvenue. La roue du côté droit était aux deux tiers inclinée en dessous du chariot, et semblait désespérée de soutenir en l'air, à ses dépens, la petite roue de devant du côté gauche.

« Que faire, à présent?

— Voilà ce qui en est cause! dit mon cocher en montrant du manche de son fouet le convoi, qui avait déjà tourné l'angle du carrefour et approchait de nous. J'ai toujours vu ça ainsi; c'est un présage sûr, la rencontre d'un mort... oui. »

Et il se mit à tourmenter de nouveau le timonier, qui, voyant sa mauvaise humeur dans la rudesse de ses mouvements et de sa voix, prit le parti de rester immobile; de temps en temps seulement, il faisait aller sa queue à droite et à gauche en toute modestie. Moi, j'allais et venais tout aussi modestement, et je

m'arrêtais devant la roue, qui n'était ni debout ni couchée. Plus modeste encore, le défunt, qui nous avait rejoints, descendit sur la pelouse du bas côté de la route, sans interrompre un seul moment sa lente et lugubre marche. Mon cocher et moi nous nous découvrîmes, nous saluâmes le prêtre, nous échangeâmes quelques regards avec les porteurs du cercueil; ils devaient être bien fatigués, les malheureux, car on voyait saillir très-haut leurs larges poitrines. L'une des femmes qui suivaient la bière était très-vieille et très-pâle; ses traits, ravagés et comme figés par le chagrin, avaient une expression sévère et solennelle. Elle marchait silencieuse, portant de temps en temps une main sèche à ses lèvres effacées. Sa compagne, qui était une femme de vingt-cinq ans, avait les yeux rouges et humides; tout son visage était gonflé à force d'avoir pleuré. En passant à côté de nous elle fit silence et se couvrit le visage de ses avant-bras; dès que le mort eut, dix pas plus loin, repris le milieu du chemin, elle recommença sa cantilène funéraire d'un ton d'angoisse contenue qui ne laissa pas que de m'émouvoir beaucoup. Mon cocher, après avoir suivi des yeux le cercueil balancé en mesure, se tourna vers moi et me dit: « C'est le charpentier Martyne qu'ils enterrent, Martyne de Reaba.

— Qu'en sais-tu?

— Et les femmes donc! la vieille est sa mère; la jeune était sa femme.

— Est-ce qu'il était malade?

— Oui, il avait les fièvres. Avant-hier, l'intendant a envoyé chercher le dohtour (docteur), mais on ne l'a pas trouvé à la maison. Martyne était un bon charpentier, il tapait un peu dru..... mais c'était un bon charpentier. Voyez comme sa femme est désolée... Ah! c'est la femme... ces larmes-là n'ont pas été achetées... Mettons que les larmes des femmes c'est de l'eau... mais pourtant... »

Et il se pencha, passa sous la bouche du timonier, et saisit des deux mains l'arc qui s'élève au-dessus du collier. D'abord il s'appuya d'un genou contre l'épaule de la bête, secoua deux ou trois fois l'arc pesant, rajusta le harnais sur l'échine, repassa sous la bride, joua du poing sur le naseau de l'animal,

et vint enfin près de la roue inclinée. Là il s'arrêta, la regarda, et, sans cesser de la considérer attentivement, il tira avec une sage lenteur de dessous la robe de son cafetan une tabatière de deux sous, en écorce de bouleau, plongea avec précaution et non sans efforts deux gros doigts dans cette boîte, où il fit un travail préparatoire sur la poudre qu'elle contenait; puis, après s'être d'avance pressé le nez, il prisa à grand bruit et à trois ou quatre reprises, ce qui eut pour effet de bouleverser ses traits en remplissant ses yeux d'une grande humidité sans nom. Voyant qu'il avait fait en ceci tout ce qui pouvait dissiper les épaisses vapeurs de son cerveau, mais impatient à la fin des lenteurs de sa délibération intime, je l'interrogeai; à ma voix, il remit soigneusement sa *tavlinnka* [1] dans sa poche, enfonça son chapeau sur ses yeux par un mouvement de la tête et sans le secours des mains, et grimpa pensivement sur sa planchette.

« Qu'est-ce que tu fais donc? lui demandai-je avec surprise.

— Veuillez monter, me répondit-il en relevant les guides avec le plus grand sang-froid.

— Et comment irons-nous?

— Nous irons.

— Et l'essieu?...

— Veuillez bien vous asseoir.

— Mais l'essieu est rompu.

— Rompu, oui, rompu; mais nous pourrons toujours bien gagner au pas *Métairies* (Vycelki). Là, derrière le bois, à droite, sont des chaumières qu'on appelle les *Métairies-Ioudines*.

— Tu crois que nous nous traînerons jusque-là? »

Mon cocher ne daigna pas m'honorer d'une réponse.

« Eh bien! moi, j'irai à pied.

— Soit! » dit le manant.

Il remua son fouet; les chevaux se mirent en mouvement. Nous parvînmes en effet jusqu'aux Vycelki, bien que la petite

1. La tavlinnka est la tabatière légère et profonde, cintrée devant et derrière, plate dessus et dessous, anguleuse aux extrémités, dont se sert le paysan russe. Le couvercle est un bouchon qu'on saisit par un tout petit morceau de cuir placé au milieu.

roue de gauche tînt à peine et tournât étrangement quand elle posait à terre. A la descente d'un tertre, elle faillit bien se dégager, mais le cocher se pencha sur elle pour lui faire une terrible querelle, et tout se passa sans autre éclat.

Les soi-disant Métairies-Ioudines consistaient en six misérables huttes qui étaient fort peu anciennes et pourtant déjà penchées soit à droite, soit à gauche, soit en avant. Les cours n'étaient pas toutes ceintes d'une haie de branchages entrelacés. A notre arrivée entre les huttes nous n'aperçûmes pas un être vivant; il n'y avait même de poules nulle part; point de chiens non plus; un fantôme de chien noir, il est vrai, sortit, la queue serrée, d'un vieux évier desséché, et aussitôt, sans aboyer, rentra en passant sous une porte cochère. Je franchis un seuil, je poussai la porte d'une chaumière, j'appelai; personne ne me répondit. Je criai de nouveau; un miaulement d'angoisse se fit entendre derrière une seconde porte que je poussai du pied; un chat maigre et demi-mort de faim passa près de moi en faisant briller ses yeux verts dans l'ombre. J'avançai la tête dans la chambre, je regardai, tout y était sombre et enfumé, désert. Je fis dix pas dans la cour, là non plus il n'y avait personne... Dans un lieu ceint de clayonnage, il y avait un veau accroupi qui beuglait, une oie grise qui allait canetant avec une grande difficulté, car elle avait une patte disloquée. Je me jetai dans un autre clos que je trouvai bien plus désert et plus triste encore.

Enfin dans une cour, tout au beau milieu de cette cour, à l'endroit qui, sous le soleil d'été, devait être à peu près à la température d'un four qu'on vient de chauffer, je trouvai étendue, le nez contre terre et le corps couvert de son armiak, une créature humaine que je devinai être un jeune garçon. A quelques pas de lui, contre une charrette délabrée, se tenait sous une petite toiture de chaume une méchante rosse décharnée portant un harnais de pièces et de morceaux. La lumière du soleil, tombant en jets vifs à travers les étroites ouvertures de la vieille paroi, émaillait de grandes taches claires la robe roussâtre et pelucheuse de la haridelle. Dans ce même endroit, dans la petite loge hissée sur une haute perche au-dessus du toit, des étourneaux babillaient tout en regardant avec curio-

sité dans la cour, du haut de leur pavillon aérien. J'allai droit au dormeur, voulant le réveiller...

Il redressa la tête, me vit et se leva lestement :

« Quoi?... qu'est-ce qu'il vous faut? qu'est-ce que c'est?... » marmotta-t-il en secouant un reste de sommeil.

Je ne répondis pas tout de suite ; j'étais frappé de l'extérieur de l'individu. Qu'on se représente un nain de cinquante ans, avec un tout petit visage brun et ridé, un nez pointu, des yeux presque imperceptibles, et cet ensemble de traits à peine ébauchés surmonté par un monstrueux fouillis d'épais cheveux noirs qui étaient sur sa tête comme un énorme champignon frisé sur sa tige terreuse. Tout le corps de cet homme était extrêmement chétif, et on ne saurait exprimer en aucun terme l'effet que produisait la vue d'un si étrange objet.

« Qu'est-ce qu'il vous faut? » me demanda-t-il encore.

Je lui expliquai de quoi il s'agissait; il m'écouta sans détourner de moi un instant ses yeux clignotants.

« Eh bien, pouvons-nous avoir un nouvel essieu? Je payerai avec plaisir ce qu'il faut.

— Qui êtes-vous? des chasseurs? dit-il en m'examinant des pieds à la tête.

— Oui.

— Vous ne craignez pas de percer dans l'air les oiseaux du ciel! d'abattre les animaux du bois! Croyez-vous que ce ne soit pas un péché de verser le sang de l'innocent, le sang des oiseaux du ciel? »

L'étrange petit vieillard parlait très-distinctement; le son de sa voix me confondait ; on n'y sentait rien d'hésitant, rien de rustique; c'était un timbre étonnamment doux, jeune, tendre et flexible comme une voix de femme.

« Je n'ai pas d'essieu, ajouta-t-il ensuite; celui de mon chariot, tu le vois, ne vaudrait rien pour ta télègue, qui est sûrement un grand chariot.

— Mais n'en peut-on pas trouver un dans ce village?

— De quel village parles-tu? Ce n'est pas ici un village, ici on n'a rien, ici il n'y a personne; tout le monde est à l'ouvrage. Allez votre chemin! » Et il s'accroupit de nouveau sur la terre brûlante.

J'étais loin de m'attendre et surtout de pouvoir acquiescer à cette conclusion.

« Écoute, brave homme, lui dis-je en lui frappant du bout des doigts sur l'épaule, je te demande un service; j'ai besoin de ton secours.

— Dieu vous soit en aide! moi, je suis très-fatigué; je suis allé à la ville, il me faut du repos, me dit-il sans humeur; et il remonta son armiak sur sa tête.

— Je te demande un service, un secours, répétai-je, et je payerai, je payerai bien.

— Je n'ai pas besoin de ton argent.

— Mais tu vois que je te prie, mon brave homme. »

Il se mit sur son séant en croisant ses petites jambes difformes, et dit :

« Eh bien, soit, je peux te mener à la coupe; là est une partie de forêt que des marchands ont achetée.... Dieu soit leur juge! ils ont acheté la toison verte; ils l'emportent peu à peu.... ils s'entendent à détruire.... Dieu les jugera! C'est là que tu pourras commander un essieu, ou bien ils t'en vendront un tout fait.

— Eh! c'est charmant, c'est charmant! partons! m'écriai-je.

— Et un bon essieu de cœur de chêne, reprit-il, mais sans bouger de place.

— Y a-t-il loin d'ici à cette coupe?

— Trois verstes.

— Eh bien! nous pourrons y aller sur ton chariot.

— Je ne sais....

— Allons, allons, en route, mon brave homme; le cocher nous attend dans la rue. »

Le nain se leva d'assez mauvaise grâce et sortit avec moi. Mon cocher était singulièrement irritable; il avait voulu abreuver les chevaux; le puits se trouva être presque à sec et l'eau en était détestable. L'eau, disent les cochers, l'eau est la première chose au monde. Cependant, à la vue du petit vieillard, il écarquilla les yeux, branla tête et s'écria :

« Ah! Kacianouchko, bonjour!

— Bonjour à Iérofée, bonjour à l'homme juste, » répondit d'une voie dolente le nain Kaciane.

Je m'empressai de communiquer à l'homme juste la proposition du nain. Iérofée approuva et entra dans la cour sur notre chariot. Pendant qu'avec un empressement mesuré il dételait les chevaux, le nain se tenait épaulé à la porte cochère et regardait d'un air morose tantôt le cocher, tantôt moi. Il avait l'air d'un homme pris au dépourvu; et, autant que l'on pouvait lire dans ses yeux microscopiques, notre soudaine irruption chez lui ne lui était nullement agréable.

« Comment! toi aussi, tu as été transplanté dans ce trou perdu! lui dit Iérofée en rangeant l'arc de son timonier contre le petit hangar.

— Tu vois.

— Ahi, ahi! marmotta mon cocher. Et tu sais.... le charpentier Martyne?... Çà, oui, tu connais le charpentier Martyne de Reabof?

— Oui.

— Eh bien, il est mort, nous avons tout à l'heure rencontré son convoi. »

Kaciane frémit.

« Mort! murmura-t-il, et il baissa la tête.

— Oui, il est mort. Pourquoi ne l'as-tu pas guéri, hein? Car enfin tu peux guérir les gens; tu es un guérisseur, toi, n'est-ce pas? »

Mon cocher évidemment raillait; il s'égayait un peu sur le compte du pauvre nain.

« Et c'est là ton chariot, hein? reprit Iérofée en montrant du coude la méchante petite charrette.

— Eh oui.

— C'est une télègue, c'est une télègue, ça! dit Iérofée en la prenant par le brancard avec une rudesse à la jeter sens dessus dessous. Une télègue! Et dans quoi irez-vous donc à la coupe? Aucun de nos chevaux n'entrera entre ces brancards-là; nos chevaux sont grands, et ça, qu'est-ce que c'est?

— Je ne sais pas vraiment, dit Kaciane, avec quel cheval vous ferez le chemin. Dame, à moins que vous ne preniez cette petite bête-là, qui vient de la ville, ajouta-t-il en soupirant.

— Ça? s'écria Iérofée; et allant à la pauvre rosse de Ka-

ciane, il lui donna une chiquenaude humiliante sur le cou. Vois donc, il dormait ton quogelot! »

Je priai Iérofée d'atteler le pauvre animal. Je désirais aller avec Kaciane à l'abattage. Dans ces endroits-là on trouve souvent des cailles. Quand la bête fut attelée, je montai et m'arrangeai de mon mieux sur un fond en forme de bateau; mon chien fut mis à mes pieds par Iérofée, qui aussitôt s'approcha de moi et me chuchota à l'oreille :

« Vous avez fort bien fait de vous faire accompagner par lui. Cet homme-là, voyez-vous, c'est un *iourodivetz*[1]; on l'a surnommé *la Puce*. Je ne sais comment vous aurez fait pour le comprendre.... »

Je voulais faire observer à Iérofée que jusqu'à ce moment Kaciane m'avait paru être plein de sens; mais mon cocher continua de me parler à demi-voix :

« Regardez seulement à ce qu'il vous mène bien où vous avez dessein d'aller, et.... et là, choisissez vous-même l'essieu, vous-même, et prenez-en un bien solide! »

Et il ajouta en élevant la voix :

« Hé! dis donc, Puce, on peut trouver du pain dans votre endroit?...

— Cherche bien, peut-être tu en trouveras, dit Kaciane en grimpant et en s'arrangeant sur l'angle aplati de la carriole.

— Comment? dit Iérofée.

— Cherche! on te dit, » répondit le nain en tirant les guides. Et nous roulâmes.

Son petit cheval, à ma grande surprise, trottait fort joliment. Pendant tout le trajet, Kaciane garda un silence opiniâtre, et à toutes mes questions il répondit en monosyllabes et du ton d'un homme très-contrarié. Nous fûmes bien vite arrivés à l'abattage; nous grimpâmes au comptoir, haute chaumière isolée que les marchands avaient fait bâcler, à coups de hache, au-dessus d'un petit ravin qu'ils avaient tant bien que mal endigué de manière à former un étang. Je trouvai dans ce comptoir deux jeunes commis dont les dents étaient remar-

1. Un saint homme très-pauvre mais très-respecté, une espèce de santon, vénéré dans les campagnes et les petites villes en Russie, comme chez tous les Orientaux.

quablement blanches, les yeux doucereux, la langue pateline et déliée, le sourire aigre-doux et faux. Je fis prix pour un essieu, et je me dirigeai vers l'éclaircie. Je pensais que Kaciane resterait près de son cheval à m'attendre, mais il me joignit et me dit, en m'abordant d'un air attristé :

« Tu vas donc tirer sur les oiseaux, hein?

— Oui, si j'en trouve.

— Je t'accompagnerai, si tu le permets.

— Pourquoi pas? viens. »

Et nous partîmes : l'abattage s'était étendu à peu près sur un kilomètre de terrain. J'avoue que je m'occupai bien plus de Kaciane que de mon chien. C'est au bois que je pus bien comprendre pourquoi on lui avait donné ce surnom de *Puce*. Il allait, comme toujours, tête nue, et, au fait, la masse énorme de crins noirs ébouriffés dont son chef était pourvu le dispensait parfaitement de toute autre coiffure; on voyait cette tête monter, descendre, passer, disparaître et ressortir, comme on pourrait voir l'insecte dont il s'agit prendre ses ébats dans une botte de foin étendue sur un plancher. Il allait extraordinairement vite, s'aidant des bras et des jambes à la fois pour sautiller, grimper et descendre; il se baissait continuellement et arrachait des simples qu'il fourrait dans son sein, en marmottant Dieu sait quelles paroles connues peut-être de lui seul; puis, à tous moments, il nous regardait tour à tour, mon chien et moi, mais avec un regard scrutateur des plus étranges.

Un fait bien connu des chasseurs, c'est qu'au bois, dans les bas taillis, dans les plantes buissonnières et dans les clairières, se jouent très-souvent en grand nombre de petits oiseaux gris cendré, qui s'élancent par volées d'un arbre sur un autre en sifflant et en plongeant à l'improviste dans le trajet. Kaciane les agaçait, échangeait avec eux des cris; une caillette s'envola, en faisant sa plainte, comme de dessous ses pieds, il improvisa un accompagnement curieux au cri de la caillette; une alouette étourdie s'abaissa en volant au-dessus de son affreuse teignasse, il saisit à l'instant le chant même de l'alouette. Mais avec moi Kaciane n'échangeait pas un mot.

Le temps était magnifique, bien plus beau encore qu'aupa-

ravant; mais la chaleur était accablante. A peine au plus haut des airs apercevait-on quelques légers petits nuages jaunâtres. Leurs bords festonnés, pelucheux, cotonneux, changeaient de forme à chaque instant; ils semblaient en fusion et ne donnaient aucune ombre. Nous errâmes longtemps, Kaciane et moi, dans ce lieu privé de ses grands ombrages. De jeunes pousses, qui n'étaient pas encore parvenues à la hauteur de deux coudées, entouraient chaque souche veuve du géant qu'elle nourrissait de sa séve, et ces jets fins, lisses et droits couvraient d'une couronne de fraîche verdure le noir débris abandonné. Des excroissances circulaires à grosses lèvres, ces mêmes excroissances dont on fait l'amadou, apparaissaient entre les tiges sur le lieu où la hache s'était évertuée, et tout à côté le fraisier des bois étalait ses petites moustaches rosées près de champignons réunis, groupés en plantureuses familles.

Mes pieds à tous moments s'entortillaient, s'embarrassaient dans les hautes herbes rassasiées de soleil brûlant. Partout les yeux étaient éblouis de l'éclat métallique, vif et tranché des feuilles rougeâtres des arbrisseaux; tout était émaillé des clous bleus de l'herbe Robert[1], des coupes d'or du glaucome et de la chélidoine, des pétales mélancoliques de l'humble pensée. Dans certains détours abandonnés, où des traces de roues étaient marquées par des rubans de fine herbe rouge, s'élevaient, tout contre ces traces, des monceaux réguliers de bois de chauffage déjà noirci par la succession du chaud, du froid et de l'humidité; la pénombre qui descendait de ces sortes de murs exactement toisés affectait une forme de losange; et c'était la seule ombre qu'on rencontrât dans cet endroit. Une brise légère tantôt s'élevait, tantôt s'abattait: si elle venait à souffler, soudain tout s'animait, bruissait, se mouvait, se croisait en marchant et en courant sous cette haleine bienfaisante; la fougère faisait ondoyer gracieusement ses flexibles panaches; l'homme, l'oiseau, le quadrupède et l'insecte se réjouissaient.... si elle retenait son souffle ou si elle expirait, tout rentrait à l'instant même dans le silence et l'immobilité.... Les grillons seuls criaient ou sifflaient avec une sorte de rage: leur

1. Le pois aux grues.

cri sec, aigre, ininterrompu est fort déplaisant; il est l'assaisonnement des inévitables ardeurs de l'heure de midi; il semble sortir alors de la terre embrasée, à l'appel des plus puissants rayons du soleil.

Ayant eu la chance de ne rencontrer sur notre passage aucun transport[1], nous nous trouvâmes arrivés aux nouveaux abattages. Là, des trembles fraîchement coupés s'étendaient tristement par terre, écrasant de leur masse les herbages et les arbustes : les uns avaient un feuillage vert encore dans leur agonie silencieuse, et leurs feuilles pantelaient inertes sur les branches immobiles; sur d'autres, les feuilles déjà se tortillaient en se desséchant; autour du pied amputé de ces titans gisaient des monceaux de frais copeaux humides, d'une teinte blanc et or, d'où s'exhalaient de saines et délicieuses senteurs, amères sans âcreté. Plus loin, contre le fourré, la hache frappait sourdement en mesure, et d'heure en heure on entendait un craquement suivi de la lourde chute de quelque grand arbre.

Longtemps, on le voit, je n'avais trouvé aucun gibier; enfin, d'un large massif de chêneteaux nains envahis à la tige par les absinthes parasites, s'élança un râle de genêts. Je tirai; il tourna dans l'air et tomba. Kaciane, au moment de la détonation, se couvrit les yeux de la main droite et ne bougea pas pendant que je réarmais ma batterie et que je ramassais la pièce abattue. Dès que j'eus fait vingt pas en avant, il vint à l'endroit où l'oiseau était tombé, se pencha vers le gazon tacheté de quelques gouttes de sang, branla la tête et me regarda avec un sentiment d'effroi.... Puis, je l'entendis murmurer : « Un péché!... ah oui! c'est là certainement un péché!. »

L'excès de la chaleur nous obligea à la fin d'entrer dans le bois; je me jetai sous un haut massif de coudriers, au-dessus duquel un beau jeune érable étendait la protection de ses légers rameaux; Kaciane s'assit sur un tronc de bouleau abattu.

1. Il y a souvent en Russie un homme pour quatre ou cinq attelages; il en résulte que partout un transport quelconque fait caravane, et ne livre passage à personne. A Pétersbourg et à Moscou, cependant, en 1851, il a été mis un peu d'ordre dans ces convois de charrettes et de voitures de tout genre, et, de trois en trois attelages, il doit y avoir solution de continuité Partout ailleurs que dans les deux capitales, à plus forte raison aux champs et dans les bois, quand la tête du boa a passé devant vous, restez tranquille jusqu'après le passage de la queue; votre impatience ne vous mènerait a rien.

Je me mis involontairement à le regarder. Les feuilles étaient légèrement émues à la cime de la voûte qui nous couvrait, et leur ombre, d'un vert fuyant, glissait doucement, avec un mouvement de va-et-vient sur le chétif individu tant bien que mal accoutré de son armiak noir, et sur son petit visage anguleux et tout contracté. Il ne relevait ni n'abaissait la tête, et son regard était fixe. Ennuyé de cet aspect morose, je m'étendis sur le dos et me mis à observer le jeu des feuilles livrées à elles-mêmes en l'absence du vent: leur position croisée et leur mouvement doux tranchent et se laissent bien apercevoir sur un fond uni de ciel serein. La mobilité du feuillage n'est là que le travail même de la séve à son plus haut point d'ascension.

C'est une charmante chose que de se tenir couché ainsi sur la mousse du bois et de faire face aux objets d'en haut! Vous êtes libre de vous imaginer que vous voyez les abîmes du grand Océan étendu sous vous sans la distraction du vaisseau. Il vous semble que les arbres, au lieu de s'élever de la terre, sont eux-mêmes les racines d'immenses plantes maritimes qui poussent et tombent droit dans ces vagues cristallines; les feuilles, sur les arbres, tantôt se font diaphanes comme des émeraudes, tantôt deviennent opaques en prenant une teinte vert et or; quelque part, loin, bien loin, terminant un mince rameau, se tient une feuille isolée, immobile sur un coin azuré du ciel, et tout à côté d'elle il en est une autre qui s'agite, simulant par ses mouvements le jeu de la queue du poisson, comme si ce jeu était l'effet, non de l'air, mais de la volonté et de la joie d'un être vivant. Semblables aux îles flottantes de la féerie, des nuages blancs plus ou moins circulaires voguent doucement, se succèdent et passent.... et voilà que tout à coup toute cette mer, cet éther radieux, ces branches et ses feuilles incandescentes, tout à la fois s'agite, frémit d'un éclat qui fuit; voilà qu'il s'élève un chuchotement frais, vif et vague, semblable aux clapotements continus de la houle ou du flux qui envahit la grève. Vous vous gardez de bouger; ce spectacle est trop doux, trop sain au cœur pour qu'on s'en prive sitôt. Cet azur si profond, si pur que vous contemplez, amène sur vos lèvres un sourire de sérénité et d'innocence

Ainsi que les brillants nuages qui dominent l'atmosphère, et en quelque sorte avec eux, vous voyez dans le passé se dérouler comme une lente et belle théorie vos plus chers souvenirs de bonheur, et toujours il vous semble que votre regard s'étend de plus en plus loin et vous entraîne après lui dans ces abîmes tranquilles et lumineux où l'on se complaît, où l'on voudrait demeurer....

« Bârine! hé! bârine! » dit tout à coup Kaciane de sa voix sonore.

Je me soulevai avec surprise; cet homme, jusqu'à ce moment, avait répondu à peine à mes questions, et maintenant c'est lui qui parle, qui m'apostrophe.

« Quoi? lui dis-je.

— Pourquoi as-tu tué un oiseau? dit-il en me regardant fixement.

— Comment, pourquoi? Le râle de genêts est un gibier; cela se mange.

— Ce n'est pas pour le manger que tu l'as tué, bârine; tu ne le mangeras pas! Tu l'as tué pour ton plaisir.

— Et toi, tu ne crains pas, apparemment, de manger une poule ou un canard, bien sûr?

— La poule et le canard sont destinés à la nourriture de l'homme; le râle est un libre oiseau des bois, et il n'est pas le seul être créé libre; tout hôte des forêts, des champs, des rivières, des marais, des prairies, de la plaine et de la montagne, de la terre et des eaux, doit être sûr de la bonté de l'homme; c'est un péché de le tuer; laissez-le vivre jusqu'à son terme. L'homme a sans cela de quoi se nourrir, de quoi calmer sa faim et sa soif: il a le blé, premier bienfait de Dieu, et l'eau du ciel, et les animaux qui se donnent à lui, selon ce que nous savons d'après tous nos pères et patriarches. »

Je regardais avec un redoublement de curiosité ce singulier petit homme, dont les paroles, en ce moment, coulaient d'abondance, car il ne les cherchait pas; il parlait avec une onctueuse animation et avec une gravité douce, en fermant les yeux par intervalles.

« Ainsi, ce serait, à t'entendre, un péché aussi de tuer un poisson?

— Le sang du poisson est froid, répliqua-t-il d'un ton de conviction et d'assurance; le poisson est un être muet; il est étranger par lui-même à la crainte et à la joie; il n'a pas voix dans la vie; il a peu ou point de sensibilité, en lui le sang n'est pas vif.... Le sang, poursuivit-il, le sang n'est pas une chose sainte et sacrée; le soleil, œil de Dieu, ne regarde pas le sang; le sang est à couvert de la lumière,... c'est un grand péché d'exposer le sang à la lumière, c'est affreux.... Oh! c'est un très-grand péché! »

Il soupira et se tut. J'avoue naïvement l'étonnement profond avec lequel je contemplais l'étrange vieillard. Son langage différait de celui que j'avais pu entendre tenir à tous les paysans que j'avais connus en ma vie; nos gens du commerce, comme beaux diseurs, ne parlent point du tout ainsi. C'était là une langue volontairement solennelle, très-bizarre en pleine solitude russe.

« Dis-moi, de grâce, Kaciane, lui dis-je en regardant bien en face cette figure un peu animée par l'émotion, de quoi trafiques-tu? »

Son regard se troubla légèrement à cette question, et il prit son temps pour y répondre.

« Je vis, dit-il enfin, comme Dieu l'ordonne, et quant à ce qui est d'un trafic.... non, je ne fais aucun trafic. Je suis très-sot, et cela depuis l'enfance; je travaille si je le peux; vous voyez, je n'ai pas l'air d'un abatteur d'ouvrage; je n'ai pas de taille, pas de santé; mes bras sont de sots bras. Eh bien! au printemps, j'attrape des rossignols.

— Tu attrapes des rossignols? Comment accordes-tu cela avec ce que tu disais tout à l'heure, qu'on ne doit toucher à aucun hôte libre des bois, des prés, des montagnes?

— C'est tuer qu'il ne faut point; la mort prend elle-même ce qui lui revient. Voyez le charpentier Martyne; il a vécu, cet homme, il a vécu peu, et il est mort; la femme, à force de regretter son homme et de se tourmenter pour leurs enfants, mourra elle-même. Il n'est donné ni à l'homme ni à la bête de ruser avec la mort; la mort ne recule pas et on ne se recule pas d'elle; mais il ne faut pas lui aider, se mettre odieusement à son service.... Je prends des rossignols, mais

Dieu me préserve d'en tuer un seul! je ne les prends pas pour les tuer, je ne suis pas un bourreau; je les prends pour le plaisir de l'homme, pour qu'il se complaise au chant de l'oiseau, pour qu'il aime les oiseaux.

— Tu vas les prendre à Koursk[1], sans doute?

— Je vais à Koursk, et quelquefois plus loin, selon l'occasion. Je passe la nuit dans les marais, à la lisière des bocages, toujours seul, ou bien dans la campagne, mais dans un endroit couvert; ici les bécasses sifflotent, là les lièvres criaillent, plus loin les canards cancanent.... Le soir je remarque, le matin j'écoute, avant l'aurore je tends mes gluaux. Un rossignol chante plaintivement; son chant est bien doux, mais douloureux....

— Et tu vends tes petits captifs?

— Je les donne, bârine, je les donne à de bonnes gens.

— Et qu'est-ce que tu fais encore?

— Comment, ce que je fais?

— De quoi t'occupes-tu?

— Eh mais, je ne m'occupe point; je suis un très-mauvais travailleur. Comme je sais lire....

— Quoi! tu sais lire?

— Oui, je sais un peu lire. Dieu m'a aidé en cela, et aussi un peu quelques braves gens m'ont aidé.

— Tu as de la famille?

— Non.

— Comment donc? tous les tiens sont morts, hein?

— Non; je ne sais, mais ma vie n'avait pas été arrangée pour cela: je m'en rapporte à Dieu; nous sommes tous à sa disposition, il nous mène quand nous ne prenons pas le soin de nous mener. Il ne faut à l'homme qu'être juste, c'est tout; et quand il est juste, il est l'homme de Dieu, l'enfant de Dieu.

— Tu as bien quelque parent, pourtant?

— Oui.... oui et non....

— Dis-moi, je te prie.... souviens-toi que j'ai entendu là-bas mon cocher demander pourquoi tu n'as pas guéri le charpentier Martyne.... Est-ce que tu sais des moyens de conserver la vie aux malades en danger de mourir?

1. Il a déjà été question des rossignols de Koursk, où ils abondent.

— Ton cocher est un homme juste, dit Kaciane tout rêveur, il a du bon, mais il n'est pas sans péché. Il m'appelle le petit guérisseur.... Qui est-ce que je guéris?... et qui a le pouvoir de guérir? C'est affaire à Dieu seul d'ôter ou de laisser. Mais il y a, oui, il y a des herbes, des fleurs qui soulagent. Le poivre d'eau est une herbe salutaire à l'homme, le plantain aussi est bon. On peut les recommander tous deux; ce sont des simples du bon Dieu. Il y en a d'autres qui sont utiles aussi, mais rien que d'en parler c'est un péché. Si l'on s'en sert en priant.... Il est, c'est vrai, certaines paroles qu'il faut dire alors.... Et il ajouta en baissant la voix: Le salut est à ceux qui croient, pas à d'autres.

— Tu n'as donc rien donné à Martyne?

— J'ai su trop tard.... Mais ce qui doit nous arriver est écrit. Martyne ne devait pas plus durer qu'il n'a duré, c'est réglé ainsi; à ceux qui n'ont pas à demeurer vivants, le soleil refuse sa chaleur et le pain même fait reproche; on se sent appelé ailleurs. Dieu fasse grâce à l'âme de ce brave homme!

— Y a-t-il longtemps qu'on vous a colonisés dans nos pays?

— Non, il y a quatre ans, dit Kaciane avec un peu d'agitation. Du vivant de notre feu maître, nous vivions tous sans rien prévoir, et voilà que la tutelle nous a dépaysés. Notre ancien maître était une bonne âme, un homme doux et pieux... Dieu le reçoive en son paradis! La tutelle a examiné, délibéré, disposé; elle a eu ses raisons certainement, et tout cela devait se faire ainsi.

— Où demeuriez-vous auparavant?

— Nous demeurions sur la Metcha, à la Belle-Metcha.

— C'est loin d'ici?

— A cent verstes.

— C'était mieux là-bas?

— Oh! bien mieux. Là ce sont des campagnes découvertes, de grandes rivières; c'était notre nid. Ici c'est étroit et c'est sec... Ici nous sommes des orphelins. Là-bas, à Belle-Metcha, on gravit une colline, et, Seigneur Dieu, quelle vue on a! Rivière, prairies, forêts; ici une église, là encore de vastes prés. On voit loin, loin, loin, mais si loin, vrai.... Ici, c'est vrai aussi, la terre est meilleure, c'est de l'argile, de la bonne

et belle argile, disent les paysans... mais pour moi il y a toujours assez de blé partout.

— Avoue pourtant, frère, que tu voudrais bien être dans ton pays.

— J'y réfléchirai; car, au fait, on est bien partout. Je suis sans famille et point casanier. Eh quoi donc, quand je suis si peu à la maison.... Lorsqu'on va, on va, ajouta-t-il en élevant la voix, on se sent plus léger en vérité; le soleil nous réchauffe mieux; nous sommes plus sous les yeux de Dieu, et dans le cœur ça chante des chants plus doux. Je vois croître l'herbe, je l'épie, j'y reviens, je l'arrache, elle est à moi. L'eau, une bonne eau, tu la goûtes, tu remarques l'eau et aussi l'endroit. Les oiseaux chantent, ah!... Mais c'est à Koursk surtout... des steppes, quelles steppes! voilà des endroits faits pour l'admiration, pour la joie de l'homme! voilà où l'on se donne du large, voilà une bénédiction de Dieu! Les steppes vont, à ce qu'on dit, jusqu'aux mers chaudes où vit l'oiseau *gamaïoun*[1] aux chants délicieux; là le feuillage des arbres ne tombe ni l'automne ni l'hiver, et il vient des pommes d'or sur des arbustes d'argent, et les hommes vivent dans l'abondance et la justice.... J'aurais fini par aller là.... Et suis-je donc allé en si peu de lieux? J'ai vu Romène, j'ai vu Simbirsk, la belle cité; j'ai vu Moscou, la ville aux coupoles d'or; j'ai visité l'Oka, nourrice des populations; la Tsna, douce colombe, et maman Volga; et combien j'ai vu d'hommes, de bons et pieux paysans! et combien j'ai traversé d'honnêtes villes! et je serais allé aussi là-bas... et alors... et déjà.... Et je ne suis pas le seul pécheur; beaucoup de paysans chaussés de laptis errent dans le monde, à la recherche du vrai... oui.... Et que gagne-t-on à rester chez soi? Oh! il n'y a pas de justice dans l'homme... voilà ce qu'il y a.... »

Ces derniers mots avaient été prononcés par Kaciane avec volubilité et fort peu distinctement. Il ajouta plusieurs autres phrases qui m'ont décidément échappé tout à fait; mais ce qui me frappait surtout, c'était l'expression étrange qu'avaient prise ses traits. Il y avait là quelque chose de si peu conforme

1. Oiseau merveilleux des légendes populaires.

à ce que nous voyons et entendons tous les jours dans nos campagnes, que le mot de *Iourodivetz* me vint dix fois sur les lèvres. Après qu'il se fut reposé quelques moments et qu'il eut légèrement toussé, il parut revenir doucement à des idées plus riantes, et dit :

« Quel beau soleil!... Seigneur, quelle bénédiction que la lumière de ton soleil! et quelle bonne chaleur dans ce bois! »

Après une minute de silencieuse extase, il fut profondément distrait; il ne me voyait plus, il chantait; mais ne se servant pas de la voix pour être entendu, il ne prononçait qu'à peine les mots, en sorte que de toute sa chanson, tout ce que je pus bien saisir se borne à ces mots :

De mon vrai nom je suis Cassien,
Mais on m'a surnommé la Puce...

« Eh bien, mais, qu'est-ce donc? il compose, » me disais-je. Ayant rencontré mon regard, il frissonna et se tut : puis il regarda avec une grande attention dans le bois. Je me retournai et je vis une petite villageoise d'environ huit ans, en petit sarafane bleu, avec un mouchoir à carreaux sur la tête et un panier d'osier tressé à la main. Il y a toute apparence qu'elle ne s'attendait pas à notre rencontre; elle se tenait immobile dans un vert massif de coudriers, sur la pelouse, dans l'ombre; elle me regardait timidement de ses deux petits yeux noirs. Je l'eus à peine aperçue qu'elle s'effaça entièrement derrière un arbre. « Anna, Anna, viens ici; ne crains rien! lui cria Kaciane d'un son de voix caressant.

— J'ai peur, répondit la voix de l'enfant.

— N'aie pas peur, je te dis; viens. »

Anna, sans répliquer, quitta sa citadelle et fit un détour pour arriver vers le nain; ses petits pieds laissaient à peine dans les hautes herbes la trace de son passage, et c'est en sortant de la coudraie qu'elle se trouva près du vieillard. C'était une enfant non pas de huit ans, comme je l'avais cru d'abord, mais bien de treize ou de quatorze. Elle était petite et maigre, et son joli petit visage ressemblait d'une manière frappante à celui de Kaciane, bien que celui-ci ne fût pas, tant s'en faut, un joli garçon. C'étaient les mêmes traits anguleux,

le même regard étrange, malin et confiant, distrait et pénétrant; c'étaient les mêmes mouvements... Kaciane la regardait des pieds à la tête; elle se tenait debout à sa droite.

« Tu as ramassé des champignons? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle avec un sourire timide.

— Tu en as trouvé beaucoup?

— Beaucoup, dit-elle en regardant son interlocuteur et en souriant encore.

— En as-tu trouvé de blancs?

— Oui, il y en a de blancs.

— Fais-nous voir cela, voyons. »

Elle baissa son panier et souleva à demi la grande feuille de bardane dont elle avait couvert ses champignons.

« Eh! dit Kaciane en s'inclinant sur le panier, quels beaux champignons! C'est bien, très-bien, Annouchka!

— C'est ta fille, n'est-ce pas, Kaciane? » demandai-je.

Le visage d'Anna rougit un peu.

« Non, mais... elle est ma parente, répondit Kaciane avec une feinte négligence. Eh bien, Annouchka, va maintenant, va ton chemin, et prends garde.

— Çà, pourquoi s'en retournerait-elle à pied? me hâtai-je de dire; nous pouvons la prendre avec nous.... »

Annouchka devint rouge comme le pavot des champs; elle saisit des deux mains la corde tordue double qui tenait lieu d'anse à son panier, et regarda avec agitation le vieillard.

« Non pas, elle a bon pied; elle arrivera, répondit-il de ce même ton paresseux et indifférent. Elle n'a pas besoin d'être voiturée. Va, Annouchka, va. »

Anna disparut dans l'épaisseur du bois; Kaciane la suivit du regard, puis de la pensée, puis il baissa la tête et sourit longtemps. Dans ce sourire, comme dans le sobre dialogue qu'il avait eu avec elle tout à l'heure, dans le son même de sa voix, tandis qu'il parlait à l'enfant, il y avait une ineffable tendresse : c'était une passion, c'était de l'amour. Il regarda encore vers les endroits où elle avait passé, sourit de nouveau, et, s'essuyant le visage, branla la tête à plusieurs reprises.

« Pourquoi l'as-tu si vite renvoyée? lui demandai je. Je lui aurais acheté sa cueillette.

— Eh mais! *vous* pourrez l'acheter tout aussi bien à la maison, si telle est votre envie, me répondit-il en employant pour la première fois le mot *vous*.

— Tu as là une très-jolie petite compagne de solitude.

— Hum... bah!... comme ça... » répondit-il d'assez mauvaise grâce; et dès ce moment il retomba dans sa précédente taciturnité.

Je fis plusieurs tentatives pour le remettre en humeur de conversation; mais, voyant que j'y perdais ma peine, je repris mon fusil, je sifflai mon chien et me dirigeai vers le comptoir. La grande chaleur était sensiblement tombée, mais ma chasse continua d'être malheureuse; je regagnai Vycelki avec un essieu bien conditionné, mais avec un seul râle de genêts dans ma gibecière. Comme le petit chariot qui nous portait rentrait dans la cour de Kaciane, cet homme se retourna de mon côté :

« Bârine! hé, bârine! me dit-il, j'ai des torts envers toi; c'est moi, vois-tu, qui suis cause que tu n'as rien abattu, rien trouvé.

— Est-il possible?

— C'est mon secret. Tu as là un chien bien dressé et bien fin, et pourtant il n'a rien pu faire pour toi. Tu penses : Les hommes, ah! les hommes! n'est-ce pas? Et moi, je dis en voyant ton chien : Voici un animal, qu'en ont-ils fait? »

C'eût été bien vainement que j'aurais tenté de convaincre Kaciane de l'impossibilité d'écarter le gibier par des paroles cabalistiques dites en arrachant telles ou telles herbes. Je ne répondis pas, et d'ailleurs nous descendions de chariot.

Anna n'était pas dans la chaumière; seulement elle était arrivée avant nous et avait déposé sur le banc son panier de champignons. Iérofée ajusta le nouvel essieu, après l'avoir soumis à une appréciation aussi injuste que sévère. Ce ne fut qu'au bout d'une heure que je pus partir, en laissant à Kaciane un peu d'argent, que dans le premier moment il refusait d'accepter; j'insistai, il réfléchit, prit l'argent dans sa main et le mit ensuite dans son sein. Pendant cette heure d'attente, je ne lui entendis pas prononcer dix paroles; il se tenait adossé à sa porte cochère; il ne prêtait pas la moindre attention aux

murmures et aux reproches de mon cocher, et il répondit à mes adieux avec une grande froideur.

Je fus à peine hors de la cour, que je remarquai que mon Iérofée était d'une humeur fort chagrine. C'est qu'en effet le malheureux n'avait rien trouvé dans tout le village pour calmer sa faim, et l'abreuvoir aux chevaux était hors de service. Le mécontentement de cet homme se laissait apercevoir, sans même qu'il me fît face. Il était assis sur la banquette, et par moments à demi tourné vers moi, ce qui témoignait de son désir de parler; mais, attendant ma première question, il se contentait de marmotter des propos édifiants adressés aux chevaux. Puis, peu à peu, abordant plus directement l'ordre d'idées qui le préoccupait : « Un village!... murmura-t-il, c'est ça un village!... Vous demandez du kvass, il n'y a pas de kvass. Ah! Seigneur Dieu, voilà un bouge! Et leur eau, de l'eau! c'est à cracher dessus, fi!... » Et il cracha cordialement.... « Ni concombres, ni kvass, rien... rien! Hé là, toi, ajouta-t-il en s'adressant bruyamment au bricolier de droite, je te connais, filou, va. Tu fais semblant de tirer, hein!... Je te ferai... moi.... Et ces mots furent accentués d'un coup de fouet.... Il a tout à fait tourné à la tromperie, au lieu qu'auparavant, quelle bonne bête c'était!... Lah, lah, lah!... prends-y garde, je....

— Dis-moi, voyons, dis-je enfin, quel homme est-ce que ce Kaciane? »

Iérofée ne répondit pas tout d'abord, c'était en général un homme réfléchi et posé; mais il me fut aisé de reconnaître que ma question le calmait et le réjouissait intérieurement.

« La Puce? dit-il en tirant à lui les guides... c'est un homme curieux; tel que vous l'avez vu, c'est un Iourodivetz. Il y a peu, bien peu d'hommes qui ressemblent à celui-là. Par exemple, voilà, si ce n'est pas un péché de faire une telle comparaison, je le comparerais, tenez à notre rouan [1]; il a, comme lui, trouvé moyen d'être dispensé de tout travail. C'est vrai que la Puce, quel travailleur ça pouvait-il faire? l'âme tient à peine au corps.... Dieu sait.... Et il est comme ça depuis l'en-

1. Cheval rouan vineux.

fance. D'abord il allait voiturer avec ses oncles, et il en avait trois. Cela l'a ennuyé; il a planté là les voituriers. Il a voulu vivre à la maison, mais il ne s'est pas tenu non plus à la maison. Il ne peut pas rester en place, une vraie puce, on vous dit. Il avait, Dieu merci, un seigneur très-bon, qui ne voulut pas le contraindre. Depuis ce temps-là, il court plus libre que la chèvre, et on ne regarde plus où il va. Dieu sait ce qu'il y a en lui; tantôt il est silencieux comme un poisson, tantôt il se met à parler, à parler, et ce qu'il dit, c'est sûrement pour lui qu'il le dit. Est-ce que c'est une manière? allons donc! ce n'est pas là une manière; c'est un homme... tout... un homme dépareillé, voilà. Pourtant il chante bien, oh! oui, comme ça, gravement... oui, bien, bien.

— Et il fait donc le médecin?

— Quel médecin! hein! je vous demande un peu..... mais c'est, voyez-vous, un homme comme ça. C'est vrai qu'il m'a guéri des écrouelles. Médecin, là, dites-moi, médecin! un imbécile qui n'a pas de pain, pas de kvass, ajouta-t-il plus bas en finissant.

— Tu le connais depuis longtemps?

— Oui; nous étions voisins sur la Sytchofka, au village de Belle-Metcha.

— Que me diras-tu d'une petite Annouchka qu'il a appelée dans le bois?... Elle est sa parente? »

Iérofée me regarda par-dessus son épaule, et sourit non-seulement de la face, mais de tout le corps.

« Eh!... oui, parente, parente. Elle est orpheline; elle n'a pas de mère, et même on n'a jamais su qui a été sa mère. En tout cas, elle doit bien être quelque chose à Kaciane, puisqu'elle lui ressemble terriblement. Elle vit chez lui. C'est une fillette gentille, il n'y a rien à dire, une bonne, bonne petite fillette. Et lui, le croiriez-vous? lui, il s'est mis à lui apprendre ses lettres... et il y parviendra pour sûr, car c'est un vieux malin, un habile... un homme qui... un homme que... suffit, je m'entends... Hé, hé, hé, là! cria-t-il tout à coup en arrêtant, se penchant à droite et à gauche et humant l'air. Cela sent, je crois, le brûlé? Oui, justement..... Ah! ces essieux

neufs!... et à quoi sert que je l'aie graissé?... J'irai prendre de l'eau; voilà justement une mare. »

Il descendit lourdement, tourna en flairant et en regardant autour du chariot, détacha le petit seau, alla à la mare, et, ayant lancé son eau contre l'essieu, prit un grand plaisir à entendre le bruit qui se fit sous le moyeu de la roue...

Six fois, dans le parcours d'une dizaine de verstes, il injecta de la même manière l'essieu qui se calcinait, de sorte qu'il était déjà nuit tombante quand nous eûmes regagné la maison. La pauvre chasse que j'ai faite ce jour-là!

X.

Le Bourmistre. — Serfs et intendants en Russie.

A quelque vingt verstes de ma terre réside un ex-officier aux gardes, qui est un beau jeune gentilhomme de ma connaissance; son nom est Arcadi Pavlytch Péenotchkine. Son domaine a entre autres cet avantage sur le mien, qu'il est fort giboyeux. La maison qu'habite mon ami Péenotchkine a été construite sur les plans d'un architecte français; ses gens sont, du premier au dernier, en livrées à l'anglaise; il donne des dîners excellents. Il reçoit de la manière la plus aimable... et avec tout cela, on ne va pas volontiers chez lui. C'est un homme sage et positif; il a été parfaitement bien élevé, il a servi, il s'est poli au contact du plus grand monde, et aujourd'hui il s'occupe d'économie rurale avec un succès signalé. Arcadi Pavlytch, selon ses propres dires, est sévère, mais juste; il veille de près au bien-être de ses vassaux, et s'il les châtie, c'est la meilleure preuve qu'il les aime. « Ce sont des êtres avec qui il faut agir comme avec les enfants, dit-il en pareille occasion; car ce sont en vérité de grands enfants, mon cher, et il faut prendre cela en considération. » Quant à lui, quand il se trouve dans ce qu'il appelle cette triste néces-

sité des rigueurs, il évite de faire aucun mouvement vif ou colère, et même d'élever la voix; il étend simplement l'index, et dit froidement au coupable : « Je t'avais prié, mon cher... » Ou bien : « Qu'est-ce que tu as donc, mon ami? reviens à toi... » Ses dents se serrent un peu, sa bouche se contracte imperceptiblement, et c'est tout.

Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, bien tourné, et joli garçon; il prend le plus grand soin de ses mains et de ses ongles; ses joues et ses lèvres reluisent de santé. Il rit franchement et de tout cœur, sa politesse est accompagnée d'un léger clignement d'yeux qui lui sied. Il s'habille avec infiniment de goût; il fait venir une grande quantité de livres, de publications françaises en tout genre, sans être pour cela un grand liseur, et c'est tout au plus s'il a feuilleté jusqu'au bout le *Juif errant*. Aux cartes, il est excellent partenaire. Bref, Arcadi Pavlytch passe pour un des gentilshommes les plus civilisés, et, auprès des mères qui ont des filles à marier, pour un des partis les plus enviables de tout notre gouvernement. Les dames sont folles de lui, et louent pardessus tout ses manières. Il est admirablement réservé, il a la prudence du serpent; jamais il n'a été mêlé dans aucune histoire, et pourtant, dans l'occasion, il aime assez à mater, à assommer un adversaire timide; alors il se fait voir; mais l'exécution faite, il fait très-bon marché de ses avantages. Il dédaigne toute société de mauvais genre, soigneux de ne se point compromettre, ce qui n'empêche pas qu'en un moment de gaieté, il ne se déclare sectateur d'Épicure, malgré ses grands dédains pour la philosophie en général, science qu'il appelle le vaporeux aliment des esprits d'Allemagne ou une quintessence de germanique sottise. Il aime la musique; en jouant aux cartes, il chante avec quelque sentiment, quoique du bout des dents; il a gardé mémoire de quelques passages de *Lucia* et de la *Sonnambula*, mais presque toujours il prend trop haut la note. Il va passer ses hivers à Saint-Pétersbourg. Sa maison est merveilleusement bien tenue; les cochers mêmes ont tellement subi son influence, que non-seulement ils nettoyent les harnais de leurs attelages et époussettent leurs armiaks, mais qu'ils poussent le raffinement jusqu'à se laver chaque jour le visage, y

compris le tour des oreilles et la nuque. Les gens d'Arcadi Pavlytch ont bien un peu le regard en dessous; mais dans notre bonne Russie on ne distingue pas très-aisément le morose de l'endormi.

Arcadi Pavlytch a un parler doux et onctueux; il scinde sa phrase de pauses assez fréquentes, et il écoule voluptueusement chaque mot en le perlant entre ses belles moustaches soufflées. Il assaisonne volontiers son dialogue de quelques expressions françaises, telles que : « Mais c'est impayable! mais comment donc! Voilà qui est merveilleux! enchanté, charmé, ravi... » et autres. Malgré tout cela, je ne me sens pas, moi du moins, attiré vers lui, et n'étaient les coqs de ses bois et de ses bruyères et les perdrix de ses champs, il y a grande vraisemblance que nous nous oublierions l'un l'autre. Une vague inquiétude s'empare de vous dans sa maison; le confort même dont on y est entouré semble importun, et chaque soir, quand un valet de chambre, frisé et pommadé, vient, avec sa livrée bleue à boutons blasonnés, vous tirer gentiment vos bottes, vous vous sentez gêné devant cette figure pâle et mignarde. Vous seriez plus à l'aise si vos yeux venaient à rencontrer les larges et vermeilles pommettes, le nez incroyablement épaté d'un vigoureux jeune gars, à peine tiré de sa charrue et déjà parvenu... à faire craquer les coutures du cafetan de nankin étrenné la surveille, fallût-il pour cela courir le risque de sentir sous la rude main du drôle votre botte éclater et votre jambe s'endolorir jusqu'aux hanches.

Malgré mon peu de sympathie pour Arcadi Pavlytch, il m'arriva une fois de passer la nuit chez lui. Le lendemain de bonne heure, je fis mettre les chevaux à ma calèche, mais il ne voulut pas que je partisse sans avoir déjeuné avec lui à l'anglaise, et il m'entraîna pour cela dans son cabinet. Avec le thé on nous servit des côtelettes, des œufs mollets, du beurre, du miel, du fromage de Suisse, etc. Deux valets, gantés de blanc, prévenaient en silence et très-prestement nos moindres désirs. Nous étions assis sur un divan de Perse. Arcadi Pavlytch avait sur lui un très-large charovar [1] de soie, une veste de velours

1. Pantalon ample qui parfois chausse le pied et se perd dans la pantoufle.

noir, un élégant fèze [1] à gland bleu et des pantoufles jaunes à la chinoise, sans quartier. Il prit le thé, grignota quelque chose, rit, regarda ses ongles, fuma, ramassa un coussin sous son aisselle, et en général se montra dans une excellente disposition d'humeur. Bientôt il attaqua sérieusement les côtelettes et le fromage, et, après avoir vaqué en homme à cette opération, il se versa un verre de vin rouge, le porta à ses lèvres et fronça les sourcils.

« Comment le vin n'a-t-il pas été réchauffé? » dit-il d'une voix sèche à l'un des valets. Celui-ci se troubla, pâlit et demeura pétrifié. « Çà, je t'ai interrogé, mon cher, » reprit avec un calme étudié le jeune seigneur, les yeux braqués grands ouverts sur le pauvre homme, qui, pour tout mouvement, tordit légèrement la serviette qu'il tenait en main, et, sous le poids de la fascination, resta hors d'état d'articuler un monosyllabe.

Arcadi Pavlytch abaissa le front et continua pensivement à regarder le malheureux, mais en dessous.

« Pardon, mon cher, » me dit-il avec un aimable sourire, en me posant tout amicalement la main sur le genou; et il regarda de nouveau en silence le valet : « Eh bien! va, » dit-il enfin en relevant les sourcils et en touchant la bascule d'un timbre à ressorts, qui fit entrer un gros homme brun au front bas et aux yeux striés.

« Fais tes dispositions pour Fédor, » lui dit en moins de mots encore Arcady Pavlytch, parfaitement maître de lui-même.

L'homme trapu s'inclina et sortit.

« Voilà, mon cher, les désagréments de la campagne, me dit rieusement Arcadi..... Mais où allez-vous donc? Restez, restez, mettez-vous ici.

— Non pas; il faut que je vous quitte, il est temps.

— D'aller à la chasse? toujours à la chasse! voilà une passion! De quel côté comptez-vous aller?

— A quarante verstes d'ici, à Reabovo.

— A Reabovo! Eh mais alors, j'irai avec vous; Reabovo

1. Coiffure légère à l'orientale.

est à cinq verstes de ma terre de Chipilovka, et il n'y a que trop longtemps que je diffère de m'y rendre; je n'ai pu jusqu'à ce moment trouver un jour libre. Cela tombe à merveille. Vous chasserez à cœur joie à Reabovo, puisque tel est votre projet, et, le soir, vous êtes chez moi. C'est charmant! nous souperons bien; je prends avec moi le cuisinier, et vous trouverez un lit tout prêt à vous recevoir. Bravo! bravo! ajouta-t-il sans attendre ma réponse. C'est enlevé, c'est arrangé! Hé, quelqu'un! vite, qu'on attèle la calèche verte. Vous n'êtes pas encore allé à Chipilovka... Au fait, je devrais me faire un cas de conscience de vous proposer une nuit à passer dans le logement de mon bourmistre[1]; mais je sais que vous êtes très-accommodant et qu'à Reabof vous auriez couché certainement dans un hangar à foin : aussi je me rassure, et nous allons partir. »

Sur quoi il fredonna je ne sais quelle romance française. « Çà, vous ne savez peut-être pas, reprit-il en se balançant d'une jambe sur l'autre, que, dans l'endroit, mes moujiks sont tous redevanciers... O constitution, comment arrangeras-tu tout cela? J'avoue que je les aurais, de bon cœur, mis de préférence au travail de la terre trois journées par semaine comme chez vous, mais là il n'y a presque pas de terre arable..... Ils me payent exactement la redevance; vrai, il est incroyable qu'ils parviennent à mettre les deux bouts ensemble... Au reste, ma foi, c'est leur affaire. J'ai là, il faut le dire, un bourmistre forte tête, un petit *homme d'État*, parole d'honneur! Vous verrez, vrai, j'ai eu de la chance. »

Il n'y eut pas à s'en défendre; il en résulta qu'au lieu de partir à neuf heures, ce fut à deux de l'après-midi que nous sortîmes. Quiconque est chasseur comprendra mon impatience. Arcadi Pavlytch aimait, disait-il, à se dorloter; il prit avec lui un tel ramas de linge, de vivres, d'habits, de coussins, de parfums et de divers *nécessaires*, que, pour un Allemand économe, maître de lui-même, il y aurait eu de quoi s'en faire honneur et plaisir une année entière. A chaque descente, Arcadi Pavlytch tenait à son cocher un langage aussi bref qu'éner-

1. Bourmistre est le mot allemand *burgmeister* altéré.

gique, d'où je conclus involontairement que mon compagnon d'excursion était tant soit peu poltron. Au reste, le voyage s'accomplit d'une manière fort heureuse; seulement, sur un petit pont réparé depuis peu, le chariot qui portait le cuisinier fut renversé, et l'une des grandes roues lui foula l'estomac. Arcadi Pavlytch, voyant cette cruelle chute du Vatel né, nourri et formé sous son toit, s'effraya grandement, et fit à l'instant demander si les bras et les mains étaient intacts; ce ne fut qu'après avoir reçu à cet égard une réponse affirmative, qu'il reprit complétement le calme et la sérénité dont il n'aimait pas à se départir. Les chevaux étaient bons, et pourtant nous cheminions lentement. J'étais assis dans la calèche d'Arcadi Pavlytch, qui se plaît à ne montrer de hâte en aucune occasion; à la fin du trajet, j'avoue que j'étais en proie à l'ennui, d'autant plus que, depuis quelques heures, mon interlocuteur était en veine de confidences dont je n'avais que faire, et qu'il commençait à se poser en ami des libertés publiques. Enfin nous arrivâmes, non pourtant à Reabovo, où je voulais aller, mais en plein Chipilovka. C'est bien en effet ce qui devait arriver; il était trop tard pour que je songeasse sérieusement à chasser ce jour-là; aussi je me résignai et fis à mauvais jeu bonne mine.

Le cuisinier nous avait précédés de quelques minutes; je crus remarquer qu'il avait déjà fait des dispositions, et surtout averti celui qui avait le plus d'intérêt à être prévenu. A la barrière même du village, nous vîmes venir à nous le *staroste* (l'*ancien* ou sénieur), fils du bourmistre ou bailli, paysan vigoureux et roux, haut de six pieds, à cheval et sans chapeau, vêtu de son meilleur armiak dégrafé et ballant.

« Et où est Sophron? » demanda Arcadi Pavlytch.

L'ancien, avant tout, s'élança à bas de sa monture, s'inclina très-bas et marmotta :

« Salut, père, seigneur Arcadi Pavlytch. » Puis il releva la tête en agitant ses cheveux pour les remettre à fil droit, et dit que Sophron était à Pérof, mais qu'on était déjà parti pour le ramener promptement.

« Eh bien! passe derrière la calèche et suis-nous. »

L'ancien mena, par convenance, son cheval à dix pas de

nous sur le bord du chemin, remonta et se mit à trottiner derrière nous, le bonnet à la main. Nous fîmes notre entrée dans le village. Nous rencontrâmes quelques moujiks revenant de la grange, accroupis dans leurs chariots vides, les jambes en l'air, le nez de même, et chantant, quoique secoués de tout leur corps; mais la vue de notre calèche et du staroste leur coupa la musette. Ils ôtèrent leurs bonnets d'hiver (qu'il est triste de leur voir sur la tête en été, mais dont ils se font alors un oreiller), retinrent l'élan de leurs bêtes, s'alignèrent à peu près, se tenant bien roides sur leur séant et semblant attendre des ordres. Arcadi Pavlytch daigna leur sourire et les saluer de la main. Tout le village s'anima comme s'animent nos villages; les femmes, en tabliers à carreaux, lançaient leurs bonnets aux chiens, dévoués sans doute, mais peu sagaces en cette occasion; un vieux boiteux, orné d'une barbe qui lui descendait depuis les yeux jusque dans la poitrine, arracha un cheval de l'abreuvoir voisin du puits, lui porta sans raison appréciable un fort coup de pied dans le flanc, et, après cet exploit, s'inclina devant notre portière, les enfants, en longue chemise, s'enfuyaient en braillant vers leur chaumière, se jetaient à plat ventre sur le seuil, et rampant, la tête basse et les pieds en l'air, franchissaient de la sorte l'obstacle de la porte; et, retirés ainsi dans l'obscure entrée comme dans un fort, ils ne se montraient plus. Il n'y avait pas jusqu'aux poules qui ne se livrassent à un furieux train de galop pour gagner le dessous des portes cochères. Un brave coq, qui avait une poitrine d'un noir lustré à faire honte à nos gilets de satin, et une queue rouge dont les fiers anneaux semblaient s'élancer de sa crête même, tant sa pose était mâle, parut vouloir tenir le milieu de la route et nous faire une bonne querelle sur l'insolence des invasions.... mais tout à coup il se troubla lui-même et lâcha pied comme une poule.

La chaumière du bourmistre était située à l'écart des autres, au milieu d'une grasse et verte chènevière. Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la cour. M. Péenotchkine se leva, rejeta pittoresquement son manteau, et sortit de la calèche en regardant sereinement autour de lui. La femme du bourmistre vint au-devant de nous, très-inclinée en avant, droit à la main du

maître. Celui-ci se laissa baiser la main tant qu'il plut à la bonne femme, et monta les trois marches du perron. Dans un coin obscur de la pièce d'entrée était restée la femme de l'ancien; elle aussi se tenait fort inclinée, mais sans oser, celle-là, aspirer un seul instant aux honneurs de la main. Dans ce qu'on appelle la chambre froide, à droite de la pièce d'entrée, étaient deux autres femmes très-occupées; elles emportaient de là toute sorte d'objets, des brocs vides, de vieux touloups, des pots à beurre, une barcelonnette où, dans un fouillis de chiffons, reposait un marmot, à ce qu'il me sembla; puis elles tassaient les balayures au moyen d'une touffe de fines branches de bouleau pourvues de leurs feuilles. Leur travail fini, Arcadi Pavlytch les chassa bien vite pour aller se placer sur le banc, juste au-dessous des saintes images que l'homme du peuple ne manque jamais de saluer en se signant lorsqu'il entre dans une chambre quelconque. Les cochers apportèrent alors les coffres, les caisses et les cassettes, et il va sans dire qu'ils s'efforçaient, avec des précautions infinies, d'amortir le bruit de leurs pas.

Pendant cette opération, Arcadi Pavlytch questionnait l'ancien sur la moisson, sur les semailles et autres objets d'économie locale. L'ancien faisait des réponses calculées pour satisfaire son seigneur; mais il parlait lentement, lourdement, et boutonnait son cafetan comme s'il eût eu les doigts gelés. Il se tenait contre la porte, tâchait de paraître le moins embarrassé possible; mais il devait bien sans doute regarder derrière lui afin de livrer passage aux allées et venues de M. le valet de chambre. Dans un des moments où il se rangeait de côté, il m'arriva de voir la bourmistresse pincer et frapper sans bruit je ne sais quelle autre femme, qui n'eut pas la hardiesse de crier. Tout à coup on entendit le roulement rapide, soudainement interrompu, d'une télègue qui s'était arrêtée devant le perron, et nous vîmes entrer le bourmistre.

L'homme d'État dont m'avait parlé Arcadi Pavlytch était petit, trapu, large d'épaules et grisonnant, nez rouge, petits yeux bleus et barbe en éventail renversé. Notons en passant que, depuis que la Russie existe, on n'y a pas encore vu un seul exemple d'hommes devenus riches sans qu'il leur ait

poussé en même temps une large barbe. Il est tel d'entre eux qui a porté toute sa vie une barbe juive pointue comme un coin; un jour vous le regardez.... sa barbe s'est élargie, elle s'écarte, elle brille en rayons; ce luxe de crins, pour apparaître, avait donc dû attendre ce jour-là, et ce changement d'extérieur devient ainsi l'indice d'un changement de fortune.

Il est à croire que le bourmistre avait largement arrosé son dîner à Pérof; il avait un visage ruisselant de transpiration, et sentait le vin à dix pas.

« Ah! vous, nos pères, vous, nos bienfaiteurs[1]! dit l'aigrefin avec une bizarre cantilène, et un tel air d'attendrissement que je m'attendais à chaque seconde à le voir fondre en larmes; vous vous êtes à la fin décidé à venir! Votre main, père, votre main, » ajouta-t-il en allongeant d'avance ses grosses lèvres.

Arcadi Pavlytch se fit baiser la main et lui dit d'une voix toute caressante:

« Eh bien, frère Sophron, comment les affaires vont-elles chez toi?

— Ah! vous, nos pères, repartit Sophron, et comment iraient-elles mal, les affaires? Comment *mal?* Je dis bien, quand vous, nos bienfaiteurs, nos pères, vous daignez par votre venue éclairer notre pauvre petit village.... Oh! me voilà heureux pour jusqu'à la tombe... grâce à Dieu, Arcadi Pavlytch, grâce à Dieu, tout va bien, bien, bien, tout vient bien à votre grâce. »

Après une minute de silence consacrée à la muette contemplation, l'homme d'État soupira d'enthousiasme, et, comme emporté par un élan irrésistible (et où une dose un peu forte d'esprits fermentés était peut-être pour quelque chose), il sollicita encore une petite fois la main seigneuriale, et chanta avec plus d'entrain qu'auparavant:

« Ah! vous, nos pères et bienfaiteurs.... et i oh.... quoi donc! Dieu du ciel, vrai, la joie me rend fou.... je regarde, je vois, je ne puis en croire mes yeux.... c'est que vous êtes là, nos pères, nos.... »

1. Le bourmistre ne parle qu'à son maître seul, mais en Russie trois hommes sur mille, qui tutoient tout le monde et toujours, poussent au contraire la politesse du *vous* bien au delà de ce qu'exigent la bienséance et l'usage; ils diront: « M. le commandant sont venus. »

C'était bien joué. Arcadi Pavlytch me regarda, fit un petit rire et me dit en français: *N'est-ce pas que c'est touchant?*

« Ah! Arcadi Pavlytch, reprit le bourmistre, qu'allez-vous devenir ici? à présent, je pense, vous m'affligez tout à fait, vous ne m'avez pas fait savoir que vous viendriez.... Comment passerez-vous cette nuit, Dieu du ciel? ici c'est poudreux, c'est malpropre....

— Ce n'est rien, Sophron, ce n'est rien, répondit en souriant Arcadi Pavlytch; ici c'est bien.

— Bien! nos pères chéris, bien, oui, mais pour qui? pour nous autres manants, c'est bien.... Mais pour vous!... Ah! nos pères, ah! nos bienfaiteurs, pardonnez à un pauvre imbécile; oui, quoi, j'ai l'esprit tourné à l'envers, Dieu du ciel, à l'envers; je suis fou de tant de bonheur. »

On servit le souper; Arcadi Pavlytch se mit à souper. Le vieillard fit vite sortir son fils, qui exhalait une odeur champêtre trop forte, à ce que disait le père même, qui se tenait comme un automate à quelques pas de la table.

« Eh bien! vieux, en as-tu fini avec les voisins, pour la limite? dit M. Péenotchkine.

— Fini, bàrine, fini, grâce à toi, à ton nom. Avant-hier nous avons signé l'accord. Les Khlynovski y ont d'abord fait bien des façons. Ils demandaient et ci et ça, et encore, et Dieu sait quoi. Des braques, les pauvres gens, des sots! Mais nous, père, grâce à ta générosité, nous avons... satisfait Nicolas Nicolaévitch. Nous avons agi selon tes instructions, bàrine; comme tu as dit, nous avons fait; oui, nous avons tout arrangé et terminé selon ce que nous a rapporté de ta volonté Égor Dmitritch.

— Égor m'a fait son rapport, dit majestueusement Arcadi Pavlytch.

— Eh! comment donc autrement, bàrine? Égor Dmitritch sait ce qu'on doit faire.

Çà maintenant, vous êtes contents? »

Sophron n'attendait qu'un mot pareil pour entonner de nouveau ses: « Ah! vous, nos pères, nos sauveurs et bienfaiteurs, ah! vous nous comblez, gardez-nous vos bonnes grâces; car nous prions le Seigneur Dieu, la nuit et le jour,

pour vous, qui êtes nos pères.... Sans doute, nous avons bien peu de terre ici....

— Bien, bien, Sophron, dit Péenotchkine; je sais que tu es un serviteur dévoué. Et.... que rend le battage?

— Le battage?... il n'est pas tout à fait satisfaisant. Mais permettez-moi, nos bons pères Arcadi Pavlytch, de vous annoncer une petite affaire qui nous est tombée sur les bras. »

Ici il s'approche de M. Péenotchkine, se penche obliquement en clignant d'un œil et dit :

« Un corps mort a été trouvé sur notre terrain.

— Comment cela?

— Ah! nos pères, je me le demande aussi; il faut que cela nous vienne d'un ennemi. C'est encore un bonheur que ce soit à la lisière de notre terrain, près d'un champ qui est à d'autres. J'ai lestement fait transporter le cadavre, pendant qu'on le pouvait, sur la terre du voisin, j'ai aposté à distance une sentinelle, et j'ai recommandé le silence le plus absolu. Puis je me suis rendu chez le préposé de police et l'ai informé à ma manière, et je lui ai laissé un petit gage de reconnaissance pour le mal qu'il ne nous fait pas. Dame, bârine, bien m'en a pris, le corps mort est resté sur le cou du voisin. Vous savez qu'en pareille occasion, deux cents roubles ne font pas plus d'effet qu'un petit pain de fleur de farine sur un affamé. »

M. Péenotchkine rit de l'exploit de son bourmistre, et me dit en français, à plusieurs reprises, en me le montrant par un mouvement de tête : « Quel gaillard! hein? »

Cependant la nuit était survenue. Arcadi Pavlytch fit enlever la table et apporter du foin. Le valet de chambre distribua les deux couches, étendit des draps de lit et plaça les oreillers; nous nous mîmes à la légère. Arcadi Pavlytch se coucha et congédia Sophron, en lui faisant ses recommandations pour le lendemain matin, et, avant de s'endormir, il me fit l'éloge des qualités admirables du paysan russe, ajoutant que, depuis que Sophron était son régisseur, il n'avait jamais perdu un sou du revenu de cette terre.

Un garde de nuit frappait sur une planche suspendue à deux bretelles de corde [1]; un jeune enfant, ignorant encore le saint

1. Signal usité dans les campagnes, et qui remplace le cri des watchmen.

devoir de la résignation, piaillait dans quelque recoin de la chaumière.... Nous nous endormîmes.

Le lendemain, nous nous levâmes d'assez bonne heure. Je m'étais bien proposé d'aller à Reabovo; mais Arcadi Pavlytch témoignait un grand désir de me montrer sa propriété, et il me décida à rester. J'avouerai que j'étais curieux de voir de mes yeux les preuves de toutes les grandes qualités de l'homme d'État qui avait nom Sophron le bourmistre. Celui-ci parut. Il était encore en armiak bleu et en ceinture rouge. Il parlait moins que la veille, il regardait son maître avec une attention pénétrante, il répondait habilement et en bons termes. Nous nous rendîmes ensemble à la grange. Le fils de Sophron, l'ancien, le géant en qui tout révélait un nigaud fieffé, était aussi de la partie, et la marche était fermée par l'édilité, personnifiée dans le vieux Fédocéitch, ancien soldat qui, à des moustaches d'un développement prodigieux, joignait une expression de visage des plus étranges. On eût dit qu'ayant rencontré un jour un sujet d'effarement extraordinaire, cet homme n'avait jamais pu en revenir tout à fait. Nous inspectâmes les granges, la bergerie, les hangars et les magasins, le moulin à vent, les étables, les jardins potagers, les chènevières; tout cela était réellement très-bien tenu. Les figures hâves des paysans étaient en vérité la seule chose qui m'eût choqué jusque-là. Sophron savait même joindre l'agréable à l'utile. Tous les fossés étaient bordés de jeunes aubours; sur l'aire, entre les monceaux réguliers de gerbes, étaient tracés de petits sentiers sablés; au-dessus du moulin à vent pivotait une girouette représentant un ours qui de son affreuse gueule laissait pendre une longue langue écarlate; au milieu de la façade extérieure des étables, Sophron avait fait exécuter une espèce de fronton plus ou moins grec, sous lequel était une inscription en grosses lettres blanches, d'une orthographe ébouriffante, mais rappelant au fond que ce clos des étables et écuries avait été construit en 1840.

Arcadi Pavlytch était heureux; il m'exposa en français les

L'appareil dont l'usage est général dans les pays slaves s'appelle tarabat. On a des tarabats à Jérusalem, dans l'intérieur du temple. Les Turcs ne souffraient pas que les chrétiens eussent des cloches, qui commencent à être tolérées aujourd'hui, grâce à la présence des Français.

avantages du système de *l'obroc* (des redevances), et il se mit à donner des conseils au bourmistre sur la manière de planter la pomme de terre, sur la préparation du breuvage des bestiaux, etc. Sophron écoutait avec attention et parfois se permettait des objections, car il n'employait plus les louanges adoratives de la veille, et en revenait toujours à dire que le terrain faisait faute et qu'il en faudrait acheter. « Eh bien, répondait à cela Arcadi Pavlytch, réunissez vos moyens et achetez des champs... sous mon nom, je ne m'y oppose pas. » C'étaient là des paroles auxquelles Sophron ne répondait qu'en fermant silencieusement les yeux et en se caressant la barbe. « Çà, me dit M. Péenotchkine, il faudrait aller au bois. » On nous amena des chevaux de selle, et nous fûmes bientôt plongés dans les profondeurs d'épais fourrés remplis de gibier, ce qui fit qu'Arcadi Pavlytch remercia Sophron et lui frappa de petits coups affectueux sur l'épaule. M. Péenotchkine, à l'égard de la sylviculture, s'en tenait aux idées russes; il me raconta même un trait qui lui semblait fort plaisant, d'un gentilhomme campagnard et facétieux, qui, pour bien faire comprendre à son garde forestier qu'il n'est point vrai que plus on ôte plus il repousse, lui avait arraché d'un coup presque la moitié de la barbe.

Au reste, je dois dire qu'en d'autres choses Arcadi Pavlytch et Sophron n'avaient ni l'un ni l'autre de parti pris contre les innovations. A notre retour au village, le bourmistre nous mena voir un moulin à vanner récemment importé de Moscou. Ce van fonctionna facilement sous nos yeux; cependant, si Sophron eût pu prévoir le désagrément qui l'attendait en cet endroit, lui et son maître, il nous eût certainement privés de ce dernier spectacle.

Voici ce qui arriva à notre sortie du hangar où était la machine. A quelques pas de la porte, près d'une mare où naviguaient et s'ébattaient quelques canards, se tenaient deux paysans, l'un, vieillard septuagénaire, l'autre, garçon de vingt ans, tous deux en chemises faites de pièces et de morceaux, tous deux ayant une corde pour ceinture et les pieds nus. L'édile local Fédocéitch se donnait un grand mouvement autour d'eux, et il est probable qu'il les aurait décidés à s'éloigner,

si nous étions restés plus longtemps dans le hangar : mais en nous voyant sortir, il se mit aussitôt au port d'armes et fut changé en une froide statue, de grand gesticulateur qu'il était. En ce même endroit s'étirait aussi *l'ancien*, la bouche béante et les poings convulsivement indécis. Arcadi Pavlytch fronça les sourcils, se mordit la lèvre et marcha droit au groupe. Les deux paysans se jetèrent à ses pieds.

« Que voulez-vous? parlez, » dit-il d'une voix sévère et tant soit peu nasillarde.

Les pauvres-gens échangèrent entre eux un coup d'œil et ne purent proférer un mot; ils clignotaient comme par l'effet d'un éblouissement, et leur respiration était précipitée.

« Eh bien, qu'est-ce donc? reprit Arcadi Pavlytch; et aussitôt il se tourna vers Sophron. De quelle famille sont-ils?

— De la famille Toboléïef, répondit lentement le bourmistre.

— Çà, qu'est-ce que vous voulez donc? êtes-vous sans langue, quoi? Parle, toi, vieux, qu'est-ce qu'il te faut? ajouta-t-il en s'adressant au vieillard. N'aie pas peur, imbécile. »

Le vieillard tendit en avant son cou de bronze tout ridé, souleva gracieusement une grosse lèvre bleue et dit d'une voix chevrotante :

« Viens-nous en aide, mon seigneur!.... »

Et de nouveau il tomba le front contre terre; le jeune homme en fit à peu près autant. Arcadi Pavlytch regarda gravement leurs nuques inclinées, puis changeant la pose de ses jambes et de sa tête, il dit :

« Qu'est-ce que c'est donc? contre qui as-tu à porter plainte? voyons.

— Grâce, mon seigneur; un moment pour respirer. Nous sommes torturés.... nous....

— Qui donc ici te martyrise?

— Sophron Jakovlitch, le bourmistre.

— Ton nom? dit mon compagnon après un bon moment de silence.

— Anthippe, mon seigneur.

— Et celui-ci?

— C'est mon fils, mon seigneur. »

Arcadi Pavlytch garda de nouveau le silence et se tordit la moustache, puis il ajouta :

« Eh bien, en quoi t'a-t-il donc si fort tourmenté? »

Et il regardait le malheureux de très-haut, d'entre les crocs de sa moustache.

« Mon seigneur, il nous a tout à fait dépouillés et ruinés; il a donné, contre toutes règles, deux de mes fils au recrutement, et voilà qu'à présent il m'enlève le troisième. Pas plus tard qu'hier il m'a enlevé ma dernière vache, et sa grâce, l'*ancien*, qui est bien son fils, a battu ma ménagère. Ah! bon seigneur! ne permets pas qu'il nous achève. »

M. Péenotchkine était fort embarrassé; il toussa plusieurs fois, puis, d'un air assez mécontent, il demanda à voix basse au bourmistre ce qu'il devait penser d'une pareille allégation.

« C'est un ivrogne, monsieur, répondit le bourmistre avec une certaine assurance, un ivrogne et un paresseux; il ne fait rien; il ne peut pas, depuis cinq ans, payer son arriéré, monsieur.

— Sophron Jakovlitch a payé pour moi, mon seigneur, répondit le vieillard; voici la cinquième année qu'il paye à ma place, et, comme il paye pour moi, il a fait de moi son gage, son esclave à lui, mon bon seigneur, et....

— Mais tout cela ne me dit pas d'où provient le déficit, dit avec animation M. Péenotchkine.... Le vieillard baissa la tête.... C'est que tu bois, n'est-ce pas, tu cours les cabarets?... Le vieillard ouvrait la bouche pour s'expliquer.... Je vous connais, poursuivit Arcadi Pavlytch; votre vie est de boire et de vous coucher sur le poêle; et c'est le paysan laborieux qui répond pour vous, pour....

— Et de plus il est grossier, ajouta le bourmistre, sans crainte d'être grossier lui-même en interrompant son maître.

— Et grossier! cela va sans dire, c'est toujours ainsi, et que de fois je l'ai observé! Le paresseux se livre toute l'année à la débauche, aux mauvais propos, et puis, un jour, il se jette aux pieds de son seigneur.

— Mon bon seigneur, dit le vieillard avec l'accent d'un affreux désespoir, au nom de Dieu, viens-nous en aide. Et il me dit grossier encore! Ah! je vous le dis devant Dieu, je n'ai

plus moyen de vivre.... Sophron Jakovlitch m'a pris en haine; pourquoi? Dieu seul le sait, mais il m'a ruiné, accablé, perdu.... Voilà mon dernier enfant.... eh bien.... Sur les joues jaunes et ridées du vieillard roula une larme.... Au nom de Dieu, mon bon seigneur, viens à notre aide....

— Et ce n'est pas nous seuls qu'il persécute, » dit le jeune paysan.

Arcadi Pavlytch prit feu à ce mot du pauvre garçon qui s'était tenu jusque-là si morne.

« Et toi, qui t'a interrogé, dis? Si on ne te questionne pas, comment oses-tu parler? Qu'est-ce que c'est donc? Tais-toi!... tais-toi.... Ah! mon Dieu, mais c'est une révolte, cela! Ah! avec moi il ne fait pas bon se révolter; je.... »

Arcadi Pavlytch allait faire quelque mouvement trop vif et dont il se serait repenti après, mais probablement il se ressouvint de ma présence, car il se contint et fourra ses mains dans ses poches; puis il me dit en français : *Je vous demande pardon, mon cher,* avec un sourire forcé en baissant le ton : *c'est l'envers du tissu, le mauvais côté de la médaille.* Et il reprit en russe, s'adressant aux paysans, mais sans les regarder : « C'est bon, c'est bon, je prendrai mes mesures... c'est bon, allez.... (les paysans ne bougeaient pas). Eh bien, mais je vous ai dit que c'est bien.... partez donc.... Je donnerai des ordres, on vous dit; allez. »

Arcadi leur tourna le dos et murmura : *Toujours des désagréments!* puis il regagna à grands pas la maison de son bourmistre; celui-ci le suivait. Comme je n'étais pas disposé à marcher au pas redoublé, je regardai ce qui restait du groupe. L'ex-soldat, édile à monstrueuses moustaches, remuait le menton et avait les yeux hors de la tête, comme il arrive à certains hommes d'action au moment d'une expédition lointaine et pressée. L'ancien, le sénieur, n'ayant rien de mieux à faire en ces conjonctures, se mit à effrayer les canards, à les obliger de gagner l'autre rive de la mare. Les suppliants, après une stupeur de deux minutes, se regardèrent l'un l'autre et prirent leur course vers leur endroit sans regarder derrière eux.

Deux heures après cette scène, j'étais à Reabof, et là,

prenant pour compagnon un nommé Anpadiste, paysan que je connaissais, je me promis d'être enfin tout au plaisir de la chasse. Jusqu'au moment de mon départ, M. Péenotchkine avait paru bouder Sophron; je ne pouvais m'empêcher de penser que le matin j'avais cédé fort mal à propos à l'invitation de rester et de voir. J'étais si fort occupé de cela, malgré moi, qu'en cheminant avec Anpadiste je lui dis quelques mots au sujet de M. Péenotchkine et des paysans de Chipilovka, et lui demandai s'il connaissait le bourmistre de l'endroit.

« Sophron Jacovlitch, quoi!

— Oui; et quel homme est-ce?

— Ce n'est pas un homme, c'est un chien, et un chien si mauvais que d'ici à Koursk on ne trouverait pas son pareil.

— Quoi, vraiment!

— Eh, monsieur, Chipilovka n'a que l'air d'appartenir à.... à ce.... bah! n'importe ses patrons[1].... à M. Péenotchkine; ce n'est pas ce monsieur-là qui possède : le vrai possesseur, c'est le seul Sophron.

— Tu crois?

— Il a fait de Chipilovka, pour sa vie entière, un domaine à lui; songez qu'il n'y a pas là un paysan qui ne soit endetté jusqu'au cou à son égard, de sorte qu'il les tient tous dans sa main; il les emploie comme il veut, les envoie où il veut, fait d'eux ce qu'il lui plaît.... Ils sont ses souffre-douleurs.

— J'ai ouï dire qu'ils sont à l'étroit, que le terrain leur manque.

— Est-ce que le terrain manque jamais dans nos districts? Sophron loue aux Khlynof quatre-vingts arpents et à ceux de notre endroit cent vingt autres : voilà deux cents arpents tout trouvés. Et il ne trafique pas seulement de terrains; il fait commerce de chevaux, de bétail, de goudron et de résine, de beurre et de chanvre et de cent autres articles; il est habile, très-habile, et comme il est riche, l'animal! Mais il a la rage de battre, voyez-vous; c'est un chien, un chien enragé, ce n'est pas un homme; je vous le répète, c'est une bête féroce.

1. Le nom de baptême et celui du père sont employés ensemble toutes les fois qu'on veut honorer la personne à qui l'on s'adresse ou de qui l'on parle : leur suppression dans le discours équivaut à une injure.

— Pourquoi les paysans ne portent-ils pas plainte contre lui à leur vrai seigneur?

— Eh, monsieur, le seigneur touche son revenu; on est exact, il est satisfait. En cas de plainte, qu'est-ce qu'il fera? Il dira au plaignant : « Va-t'en, va-t'en, va, sinon il te.... Eh bien, va donc, sauve-toi, ou tu seras arrangé, tu sais, comme il a arrangé celui-ci et celui-là. »

Ce propos me rappela Anthippe et son fils, et je dis très-brièvement ce qu'en effet j'avais vu le matin.

« Eh bien, à présent, dit Anpadiste, Sophron mangera le vieillard, il lui sucera jusqu'à la moelle des os. Le staroste, de son côté, ne lui parlera plus qu'à grands coups de poing. Ah! le pauvre homme. Et par quoi a commencé sa vie de tourments? Il y a cinq ou six ans, il a résisté à Sophron pour une bagatelle, devant d'autres, et il s'est dit entre eux quelques mots qui sont restés sur le cœur du bourmistre. Il n'en fallait pas davantage; il a commencé tout d'abord par le gêner, puis il l'a serré toujours de plus près; et à présent il le ronge. Il sait sur qui il peut faire litière : il n'ira pas s'attaquer aux vieillards riches d'ongles, de dents, d'argent, de fils et de neveux; mais là il avait beau jeu. Vous savez qu'il a fait recrues, sans égard au tour de rôle, deux des fils d'Anthippe, l'exécrable coquin qu'il est! »

Nous nous mîmes à chasser.

XI.

Le Comptoir, ou la domesticité en Russie [1].

C'était en automne; déjà depuis plusieurs heures j'errais dans les champs, et il est probable que je n'aurais pas regagné avant la nuit la maison de poste de la grande route de

1. Dans toute propriété seigneuriale en Russie le *comptoir* désigne la maison du régisseur ou simplement les bureaux de la régie.

Koursk, où m'attendait ma *troïka*[1], si une pluie fine et très-froide qui depuis le matin s'acharnait sur moi avec l'obstination impitoyable qu'on attribue à l'idée tenace des vieilles demoiselles, ne m'eût enfin obligé de chercher quelque part à proximité un refuge au moins pour quelques heures. Pendant que je m'orientais, j'aperçus une façon de guérite éminemment rustique, près d'un champ ensemencé de haricots. J'allai, j'approchai, je soulevai un grand lambeau de grossier tissu de paille, et je vis un vieillard tellement faible et chétif que je me rappelai tout d'abord ce bouc mourant que trouva un jour Robinson dans l'une des cavernes de son île. Le vieillard était assis sur son séant, clignait ses petits yeux ternes, et avec précaution, quoique fort vite, mâchait (sans avoir aucune dent), à la manière du lièvre, un pois chiche bien dur qu'il faisait rouler avec la langue d'un côté à l'autre de sa bouche sombre et jaunâtre; et il était si absorbé dans cette opération qu'il ne me voyait nullement.

« Bonhomme! hé, bonhomme[2]! lui criai-je; hé, l'ami! »

Il cessa de mâcher, releva très-haut ses sourcils et écarquilla les yeux avec un certain effort.

« Quoi? marmotta-t-il d'une voix chevrotante.

— Où y a-t-il un village? » lui demandai-je.

Le vieillard se remit à mâchonner ses pois. Je répétai ma question un peu plus haut, voyant bien qu'il ne m'avait pas entendu.

« Un village?... mais qu'est-ce que tu veux?

— Je veux me mettre à l'abri de la pluie.

— De quoi, hein?

— De la pluie.... Tu vois comme il pleut.

— Oui, il pleut dru!... Il gratta énergiquement sa nuque plus que hâlée.... Eh bien, bon, ça va, marmotta-t-il avec un grand désordre, et en faisant la girouette avec ses bras, voilà: quand tu auras dépassé le bois... quand tu l'auras dépassé, là il y aura une route.... une route; tu la laisses, tu laisses la route, et à droite, va, va, va toujours, va... tu arriveras à Ananiévo; si tu manques Ananiévo, tu tomberas dans Sitovka. »

1. Attelage russe de trois chevaux en arbalète.

2. En russe *diédouchka*, bon petit oncle.

Je compris avec peine le vieillard; ses moustaches lui entraient dans la bouche, et sa langue d'ailleurs fonctionnait au plus mal.

« D'où es-tu, toi? lui demandai-je.

— Quoi?

— D'où es-tu?

— D'Ananief.

— Qu'y fais-tu?

— Quoi?

— Que fais-tu? De quoi es-tu occupé à Ananief?

— On m'envoie surveiller.

— Et qu'est-ce que tu surveilles donc?

— Eh! les pois.

— Ah! tu gardes les pois? dis-je en réprimant une velléité de rire. Mais, je te prie, quel âge as-tu?

— Quoi?

— Combien as-tu d'années?

— Dieu le sait.

— Tu ne dois pas avoir la vue très-claire?

— Hein?

— Tu vois mal, n'est-ce pas?

— Oui, je vois mal; et il arrive que je n'entends rien du tout.

— Eh bien! alors, quel gardien peux-tu donc être?

— Je ne sais pas, bârine, les supérieurs ordonnent.

— Les supérieurs! les supérieurs! » pensai-je; et je regardai avec compassion le pauvre vieillard.

Il tâtonna autour de sa poitrine, tira de son sein un morceau de pain dur et se mit à sucer comme un petit enfant, faisant faire un fort rude exercice à ses joues, qui sans cela étaient déjà extrêmement affaissées.

Je longeai le petit bois, je tournai ensuite à droite, et j'allai encore, j'allai toujours, comme me l'avait conseillé le vieillard, et je gagnai enfin un grand village dont l'église en pierres était construite dans le goût moderne, c'est-à-dire ornée de colonnes. Devant l'église était une vaste maison domaniale, aussi à colonnes. En outre, j'avais remarqué de loin, à travers le crible serré de la giboulée, une maison à toit de planches

et à deux cheminées, maison plus haute que les simples chaumières, et qui devait être l'habitation de l'ancien du village; c'est vers cette maison que je me dirigeai, espérant trouver là une bouilloire à thé, du thé, du sucre et de la crème à peu près fraîche. Mon chien et moi, trempés jusqu'aux os comme nous l'étions, nous eûmes du plaisir à monter les trois marches du perron; je pénétrai dans la pièce d'entrée, ou entrée froide; j'ouvris la porte et.... au lieu de tout ce qu'on voit partout dans les chaumières, je vis plusieurs tables chargées de papiers, deux armoires rouges, des écritoires criblées de croûtes d'encre, des sabliers d'étain très-lourds, de fort longues plumes et tout ce qui constitue un bureau. Sur l'angle de l'une des tables était assis un jeune garçon d'une vingtaine d'années, au visage enflé et maladif, aux petits yeux ronds, au front huileux, aux veines longues, rameuses et gonflées. Il était convenablement vêtu d'un long cafetan de nankin gris fort lustré au collet, sous les manches et à la poitrine.

« Que désirez-vous? me demanda-t-il en élevant brusquement la tête, comme font les chevaux qu'on prend à l'improviste par le museau.

— C'est ici que demeure l'intendant, ou?...

— C'est ici le principal comptoir seigneurial, dit-il en m'interrompant sans façon; je suis l'employé de service. Est-ce que vous n'avez pas lu l'enseigne? Les enseignes sont faites pour être lues.

— Je voudrais me sécher quelque part. Y a-t-il un samavar chez quelqu'un dans le village?

— Comment n'y aurait-il pas de samavar? répondit avec fierté mon interlocuteur au cafetan gris; allez chez le père Timofée, ou bien à la chaumière de la veuve, ou bien chez Nazarre Taracytch; ou bien encore chez Agraféna, l'oiselière.

— Avec qui est-ce que tu parles donc là, hé! imbécile? Tu ne veux donc pas me laisser dormir, tête de bois? dit une voix partant d'une chambre contiguë.

— C'est un monsieur qui vient d'entrer tout mouillé, et qui demande chez qui il peut aller se sécher.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

— Je ne sais pas moi. Il a un chien qui se secoue dans l'entrée; lui, il est entré avec un fusil.... »

Un lit cria, et, quelques secondes après, une porte s'ouvrit; je vis entrer dans le bureau un homme d'une cinquantaine d'années, gros, gras, petit, un cou de taureau, des yeux à fleur de tête, des joues étonnamment rondes, et le tout fort luisant.

« Qu'y a-t-il pour votre service? me demanda-t-il.

— Je voudrais me sécher.

— Vous vous êtes trompé de porte.

— J'ignorais qu'il y eût ici un comptoir. Au reste, je suis prêt à payer....

— Eh bien! au fait, on peut arranger cela, reprit-il. Vous plaît-il de passer ici? (Il m'introduisit dans une autre chambre, qui n'était pas celle d'où il sortait.) Ne serez-vous pas trop mal dans cette pièce?

— Je serai bien. Mais pourrai-je avoir du thé et de la crème?

— Bon; tout à l'heure. Déshabillez-vous; mettez-vous à l'aise; le thé sera prêt dans cinq minutes.

— A qui appartient ce domaine?

— A Mme Hélène Nicolaevna Losniakof, » répondit-il en se retirant.

Je regardai autour de moi: contre la mince cloison qui séparait ma chambre du bureau, était adossé un divan massif couvert d'un cuir émérite; de l'un et de l'autre côté de l'unique fenêtre de cette chambre, était une chaise aussi tendue de cuir et à très-haut dossier; la fenêtre donnait sur la rue. Aux murs couverts d'un papier à dessins roses sur un fond vert, étaient appendus trois énormes tableaux à l'huile. L'un représentait un chien couchant avec un collier bleu de ciel et cette inscription: *Voici ma joie*. Aux pieds du chien coulait une rivière, et plus loin, sur l'autre rive, se tenait assis un brave lièvre, qui eût été d'une grandeur incroyable selon les lois vulgaires de la perspective dont l'artiste avait fait bonne justice. Le tableau suivant représentait deux vieillards en train de manger un melon d'eau; au deuxième ou troisième plan s'élevait un portique grec sous le fronton duquel on lisait la

dédicace : c'était le temple de l'Abondance. Le sujet du troisième tableau était une femme peinte *en raccourci*, remarquable par une prodigieuse masse de tire-bouchons d'un côté de la tête, par des genoux rouges et surtout par de bons gros pieds, ce qui, comme on sait, est aux yeux du Russe un des premiers agréments du sexe. On eut l'attention d'introduire mon chien; lui, sans tarder d'une minute, se glissa par des efforts surnaturels sous le divan de cuir, où apparemment il y avait beaucoup de poussière, car il éternua pendant une grande demi-heure presque sans discontinuer.

Je regardai dans la rue. Là, un long ais de planches s'étendait obliquement du comptoir à la maison domaniale; c'était certes une précaution fort naturelle : car, des deux côtés de cette planche de salut, notre bonne terre végétale, détrempée par les pluies, formait une boue tant soit peu effrayante, même pour des campagnards. Autour de l'habitation seigneuriale, qui tournait le dos à la rue, il se passait ce qui se passe ordinairement autour des maisons de seigneurs : les filles de service, en robes de mousseline fanées, allaient et venaient en tous sens; les hommes se lançaient à travers les flaques, puis s'arrêtaient tout à coup dans une impasse, et, sous l'effort de la réflexion, se grattaient longtemps la nuque sur place. Le cheval d'un dizainier, attaché à un pilier, jouait paresseusement de la queue, et élevant les naseaux, s'amusait à ronger la palissade; les poules gloussaient; des dindons poitrinaires avaient l'imprudence d'échanger sans cesse de bruyants appels; sur le perron d'un petit bâtiment noirâtre et vermoulu (je pensai que c'était le bain), était assis un robuste garçon, chantant avec assez d'habileté, en s'accompagnant de la guitare russe, la chanson qui commence ainsi :

Et je me retire au désert,
Loin, bien loin de ces belles rives.

Mon hôte, le gros petit courtaud, entra en ce moment dans la chambre et me dit d'un air agréable : « Monsieur, voici votre thé. »

Le jeune homme au cafetan gris, l'employé de service, ouvrit une vieille table à jouer, y étendit une nappe bleue, y

dressa le samavar, et posa ensuite la théière, un verre dans une soucoupe ébréchée, un pot de crème et un chapelet de petits craquelins de Bolkhof durs comme la pierre. Mon hôte sortit; je demandai à l'écrivain si cet homme était l'intendant, le régisseur du domaine.

« Nullement, monsieur; c'était le premier caissier, il est devenu chef du comptoir.

— Vous n'avez donc pas d'intendant ici?

— Non, point d'intendant; mais nous avons un bourmistre nommé Mikhaïlo Vikoulof.

— Il y a donc un régisseur?

— Un régisseur, ah! oui, Carl Carlytch Lindamandol; seulement ce n'est pas lui qui dirige, il ne régit rien du tout.

— Et qui donc chez vous a la direction?

— C'est la bârynia [1] elle-même.

— Voilà ce que c'est!... Et dans votre comptoir vous êtes beaucoup d'employés?

— Nous sommes six, dit mon cafetan gris après un moment d'hésitation.

— Comment six? quels six? demandai-je.

— Il y a d'abord Vacili Nikolaévitch, le premier caissier, et après lui les cinq commis, qui sont Peotre, Ivan, frère de Peotre, un autre Ivan, Koskenkin Narkizof et moi....

— Votre maîtresse aime donc à tenir pour son service, pour son état de maison, un grand nombre de gens?

— Eh non, on ne peut pas dire qu'il y en ait tant.

— Çà, voyons, combien?

— Autour de cent cinquante, oui, à peu près. »

Nous gardâmes un moment le silence tous les deux.

« As-tu une jolie écriture, toi? » repris-je.

Le jeune gars sourit à se fendre la bouche jusqu'aux oreilles; il me fit un signe de la tête, et rentra à son bureau pour m'en rapporter une feuille écrite de sa main.

« Voici ma main, jugez, » dit-il sans cesser de sourire à sa manière.

C'était un carré de papier grisâtre, sur lequel était tracé

1. La dame propriétaire de la terre.

un ordre du jour en forme, d'une belle écriture d'expédition. En voici le texte :

PRIKAZ (Ordonnance).

Du principal comptoir de la maison seigneuriale d'Ananief au bourmistre Mikhaïlo Vicoulof. N° 209.

Il t'est commandé de rechercher en toute diligence, à la réception du présent, qui, la nuit dernière, en état d'ivresse et en chantant des chansons inconvenantes, a traversé le jardin anglais, et a réveillé et incommodé la madame française Angenis; de savoir qui était de faction au jardin, et de quoi étaient occupés les gardes, et comment il peut se passer de pareils désordres. Ordre t'est donné de faire à ce sujet l'enquête la plus détaillée, et d'en déposer le rapport sans nul délai dans les bureaux.

Le premier commis,

NICOLAI KVASTOF.

A cette pièce était apposé un cachet de trois pouces de diamètre; c'était le *sceau du grand comptoir seigneurial d'Ananief*. Au-dessous du cachet, il était ajouté d'une main peu soigneuse : « Pour être exécuté dans la rigueur, ÉLÉNA LOSNIAKOF. »

« C'est la dame elle-même qui a signé là en bas, hein ? demandai-je au commis, tout enchanté de cette diversion à la monotonie de son bureau.

— Comment donc, elle-même, elle-même, toujours madame, elle-même; sans cela l'ordre que vous voyez n'aurait pas plus d'effet qu'une feuille de chêne.

— Vous allez donc envoyer cela au bourmistre ?

— Non. C'est lui qui viendra et le lira; je veux dire : et on le lui lira, car notre bourmistre ne sait pas lire.... (Nouveau silence.) Eh quoi, reprit ensuite le commis avec son sourire particulier, qui lui rendait le menton lisse comme une pomme de Crimée; est-ce que... c'est bien écrit ?

— Mais oui, bien.

— Je dois avouer que ce n'est pas moi qui ai composé le

papier ; c'est le commis Koskénkine, qui est passé maître pour ces choses.

— Comment, est-ce que chez vous on compose d'abord les prikaz ?

— Sans doute. On ne peut pas assurément les jeter comme ça tout droit sur le papier.

— Combien reçois-tu d'appointements ?

— Trente-cinq roubles, et cinq en plus pour les bottes.

— Ah ! et tu es content ?

— Sûrement, content. C'est une grande chance chez nous que d'être attaché au comptoir ; tout le monde ne peut pas y aspirer. Grâce à Dieu, j'ai été bien favorisé ; c'est que j'ai un oncle qui est au buffet.

— Ainsi tu te trouves ici tout à fait bien ?

— Oui, bien... A dire la vérité, reprit-il en soupirant, chez les marchands, nous autres écrivains, nous sommes mieux ; oh ! près des marchands on est très-bien. Hier au soir il est venu ici un marchand de Vénef, et j'ai causé avec le garçon qui sert près de lui. Au reste, je suis bien ici ; il n'y a rien à dire....

— Est-ce que les marchands donnent de plus gros appointements ?

— Dieu préserve ! Un marchand chasse avec un coup de poing à la nuque le garçon qui ose lui demander des appointements. Non, non, il faut près d'un marchand vivre dans la foi et la crainte ; alors il vous nourrit, vous abreuve, vous habille, et tout. Vous lui plaisez... aussitôt il vous donne plus et plus. Pourquoi des appointements ? Il ne faut pas même dire un mot là-dessus. Le marchand vit dans la simplicité, à la russe, à notre manière. Êtes-vous avec lui en voyage ? il prend le thé, vous prenez le thé. Un marchand... eh ! il n'y a pas à comparer ; ce n'est pas un bàrine, cela. Le marchand ne fait pas de grands détours ; il est en colère, il vous tape ferme, et c'est fini tout de suite. Mais avec les seigneurs, miséricorde de Dieu ! rien n'est bon pour un bârine : c'est ceci qui est mauvais, c'est ça qui ne lui plaît pas. Vous lui donnez un verre d'eau, vous lui présentez un plat : « Ah ! cette eau pue ! ah ! cet oiseau ou ce poisson pue ! » Vous l'emportez, vous restez un moment

derrière la porte et vous rapportez tout bonnement la sauce, le rôti ou le verre d'eau. « Ah ! voilà, cette eau-ci est bonne, cette sauce-là ne pue pas... » Et les dames, ah ! les dames, c'est encore bien autre chose ; et les demoiselles... celles-là, c'est à un point !... »

Une voix retentit dans le comptoir, criant : « Fédeouchka ! » Le commis de service sortit précipitamment.

J'achevai de boire mon verre de thé, je m'étendis sur le divan et m'endormis. J'eus un bon somme de deux heures; puis m'étant éveillé, j'eus un instant l'idée de me mettre sur mon séant ou de me lever tout à fait, mais la paresse l'emporta ; je refermai les yeux sans pouvoir cependant me rendormir à souhait. Dans le comptoir, dont je n'étais séparé que par une cloison beaucoup trop mince, on causait à voix basse. Je fus forcé d'entendre, et bientôt je pris plaisir à écouter.

« Bah, bah ! Nicolaï Éréméitch, disait une voix inconnue; allons donc, on doit bien aussi prendre cela en considération ; convenez-en, heum, heum (le particulier était enrhumé).

— Ah çà, croyez-moi, Gavrile Antonytch, répliquait la voix de mon hôte, je connais peut-être bien les choses d'ici ; là, je m'en rapporte à vous.

— Qui les connaîtra, Nicolaï Éréméitch ? vous êtes ici, on peut le dire, le premier des premiers. Eh bien donc, à quoi nous arrèterons-nous ? permettez-moi de vous le demander.

— Vous savez bien, Gavrile Antonytch, que l'affaire est dans vos mains ; tout dépend de vous seul ; mais il paraît que vous n'avez pas envie de terminer.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, Nicolaï Éréméitch ? nous autres marchands, nous ne demandons jamais mieux que d'acheter. Votre prix, voilà, Nicolaï Éréméitch, ce qui arrête tout.

— Huit roubles... huit roubles... » dit avec intermittence le chef du comptoir.

L'inconnu soupira avec une nuance d'exagération, à ce qu'il me sembla, et dit : « Ah ! Nicolaï Éréméitch, il vous plaît de demander beaucoup trop.

— Il est impossible, Gavrile Antonytch, de faire autrement ; Dieu m'en est témoin, c'est impossible. »

Il y eut un grand silence dans le bureau; je crus un moment qu'ils étaient partis; je me trompais; ayant eu, pour m'en assurer, la curiosité de regarder par une fente de la cloison, je vis que mon hôte me tournait le dos, et j'avais en face un marchand d'une quarantaine d'années, figure maigre et pâle, teint huileux, vraie face de carême. Il farfouillait sans cesse dans sa barbe, clignotait à plaisir et s'étirait la lèvre inférieure comme pour la mettre en cerise ou en bigarreau.

« Les céréales sont, cette année, de la plus belle venue, reprit cet homme d'un ton très-naturel; depuis Voronéje jusqu'ici je n'ai fait autre chose qu'admirer les blés et les avoines; et les trèfles donc, et le sainfoin! Première qualité, première qualité, je vous dis.

— Oui, oui, les herbes sont belles, dit mon hôte négligemment; mais, vous le savez, Gavrile Antonytch, l'automne donne les cartes, le printemps joue le jeu.

— C'est vrai, Nicolaï Éréméitch, c'est très-vrai; tout est entre les mains de Dieu; ah! vous avez dit là une grande vérité... Et votre monsieur là-dedans, hein? il s'est endormi sûrement. »

Mon hôte appuya l'oreille contre la cloison et écouta un bon moment; mon chien ronflait.

« Il dort; songe qu'il était mouillé, harassé, rendu... Au reste, voyons. »

Il approcha de la porte, regarda par le trou de la serrure et ne me vit pas dans la chambre; il écouta et fut apparemment trompé par le ronflement de Diane.

« Eh! comme il dort! oh! oh! ajouta-t-il en reprenant sa place contre la cloison.

— Eh bien, voyons donc, Nicolaï Éréméitch, reprit le trafiquant; il faut terminer notre petite affaire... Voilà, quoi, Nicolaï Éréméitch, voilà, quoi, ajouta-t-il en clignotant plus encore qu'auparavant et en dégageant ses paroles comme on défile les grains d'un chapelet pour se donner une contenance. Deux gris et un blanc[1] pour vous... et là-bas (en indiquant du

1. Quoique les mots employés ici soient plutôt des termes d'argot entre fripons qui ne veulent pas être compris, il est à présumer que le *gris* désigne l'ancien assignat de 200 roubles (200 fr.), et le *blanc* la coupure inférieure de 50 et 25 roubles.

sommet de la tête la maison de la dame seigneuresse), là-bas, six et demi. Allons, tôpez là !

— Quatre gris, articula le chef du comptoir.

— Eh bien, trois... c'est dit.

— Quatre gris et pas de blanc.

— Trois, Nicolaï Éréméitch.

— Trois et demi, et pas un kopeck de moins.

— Trois, Nicolaï Éréméitch.

— Ne m'en parlez donc plus, Gavrile Antonytch.

— Il n'y a pas à s'entendre avec vous, marmotta le marchand; eh bien, je ferai plutôt affaire directement avec la dame.

— Vous en êtes le maître, répondit froidement mon hôte; et pourquoi n'y être pas allé tout droit d'abord? vous êtes venu ici perdre du temps; eh! ce sera bien mieux, c'est vrai, ça.

— La la la, finissez, Nicolaï Éréméitch... qui se fâche comme ça donc? vous avez bien vu comme je parlais, allons.

— Mais pourquoi donc pas, en effet?

— Eh! je riais, vous pouviez bien voir que je riais. Çà, bien, tu auras donc tes trois et demi. Qu'est-ce qu'il y a à faire avec toi?

— Il me fallait tenir à quatre gris. Mais moi, imbécile, je me suis pressé, et j'y suis pris, murmura mon hôte.

— Çà, c'est bien entendu; là-bas, pour la dame, six et demi, Nicolaï Éréméitch, six et demi; le blé est vendu à six et demi, hein?

— C'est dit.

— Eh bien, tôpe, tôpe, Nicolaï Éréméitch. (Le marchand frappe de ses longs doigts d'araignée dans la main du vendeur.) Çà, moi, maintenant, respectable Nicolaï Éréméitch, je vais me faire annoncer à votre dame, et je lui dirai que nous avons fait marché, toi et moi, et que j'ai bien dû finir par me saigner, et que c'est à six et demi le prix arrêté.

— C'est justement là ce que vous devez dire, Gavrile Antonytch.

— Prenez donc ceci. »

Le marchand mit dans la main de mon hôte un bon petit pa-

quet d'assignats, s'inclina, fit une petite moue en branlant la tête, saisit son chapeau de deux doigts, ondoya des épaules et de la taille, et sortit en faisant crier sa botte sur le plancher, toutes choses qui passent pour être d'un ton parfait. Nicolaï Éréméitch vint faire face à la paroi et se mit en silence à feuilleter le paquet qu'il tenait dans la main. La porte s'entr'ouvrit; il parut une tête rousse, ornée d'épais et longs favoris.

« Eh bien! quoi? dit la tête rousse, c'est arrangé comme il faut?

— Comme il faut.

— Combien? »

Mon hôte, dépité de ce mot indiscret, fit un mouvement de la main et montra ma chambre.

« Ah! oui, oui, je sais, » dit la tête rousse, et la porte se referma.

Mon hôte s'approcha d'une table, s'assit, tira d'une main un registre, de l'autre un *stchéty*[1], et se mit à faire manœuvrer les grains, non de l'index, mais du grand doigt, ce qui est d'une grande élégance.

Le commis de service entra.

« Qu'est-ce qu'il y a?

— Sidor est arrivé de Goloplëk.

— Ah! eh bien, qu'il vienne... Attends, attends... tsst! regarde un peu là dedans si ce monsieur le chasseur dort encore ou s'il est réveillé. Va doucement. »

Le commis entra avec beaucoup de précaution dans la pièce où j'étais. Je venais de reposer ma tête sur ma gibecière, dont je m'étais fait un coussin supplémentaire, et j'avais les yeux fermés pour la circonstance. J'avais trois raisons pour rester tranquille. D'abord, mes membres avaient encore besoin du repos que leur procurait ma position couchée; de plus, je ne voulais pas être un trouble-fête sous ce toit qui m'abritait; enfin on me donnait la comédie, et j'en profitais, car en province on a rarement le plaisir du théâtre. Ajoutons que, comme propriétaire foncier, je ne pouvais que profiter et

1. Petite caisse carrée découverte, pourvue de fils de laiton un peu voûtés sur lesquels glissent des grains d'os ou d'ivoire embrochés, servant à faire toutes les opérations de l'arithmétique avec facilité et sûreté.

m'édifier à voir comme tout se régit et s'exploite là même où le meilleur ordre paraît être établi dans certains domaines.

« Il dort, » chuchota le commis après avoir refermé doucement ma porte.

Mon hôte marmotta quelques paroles entre ses dents, et après quelques moments de silence, il dit au commis : « Bon ! fais entrer Sidor, et avertis-le de marcher sans bruit.

Je me soulevai un peu pour voir : il entra un moujik haut de six pieds, âgé de trente ans, robuste, frais de visage, cheveux blonds, petite barbe frisée. Il s'inclina par trois fois en se signant devant l'image sainte, salua le chef du comptoir, prit son bonnet à deux mains et se redressa.

« Bonjour, Sidor, dit mon hôte tout en faisant fonctionner son *stchéty*.

— Bonjour, Nicolas Éréméitch.

— En quel état sont les chemins ?

— En bon état, sauf un peu de boue, Nicolas Éréméitch, dit le paysan qui parlait bas et sans précipitation.

— Ta femme se porte bien ?

— A peu près bien. »

Le paysan soupira et mit un pied en avant. Mon hôte posa sa plume derrière son oreille et se moucha.

« Çà, qu'est-ce qui t'amène ici ? dit mon hôte en remettant son mouchoir à carreaux dans sa poche.

— Dame, on nous demande des charpentiers, Nicolaï Éréméitch.

— Eh bien ! quoi ? Est-ce que vous n'en avez pas ?

— Comment n'en aurions-nous pas, puisque c'est un domaine boisé, ici ? Mais c'est à présent le temps des travaux, Nicolas Éréméitch.

— Le temps des travaux, voilà ce que c'est ; vous aimez à aller travailler pour des gens qui ne nous sont de rien ; mais travailler pour la maîtresse, vous n'aimez pas ça. Travailler ici, travailler là, qu'est-ce que ça vous fait ?

— C'est toujours travailler, c'est vrai, Nicolaï Éréméitch... mais pourtant...

— Eh bien, dis, dis.

— Le salaire, ici...

— On donne peu, hein? Voyez comme vous vous êtes gâtés, eh, l'ami!

— S'il faut tout dire, Nicolaï Éréméitch, ce qu'il y a à faire ici, c'est l'ouvrage de six jours, et on ne nous en fera pas moins perdre un mois. Ou les matériaux manquent, ou bien on nous envoie nettoyer les allées du jardin.

— Tu ne seras pas à court de raisons, je le sais; mais c'est la bârynia elle-même qui a daigné donner l'ordre, et ni toi ni moi n'avons à délibérer, vois-tu. »

Sidor se tut et commença à mettre un pied devant l'autre.

Nicolas Éréméitch inclina de côté la tête et apporta une grande ardeur à ses comptes.

« Nos... moujiks... Nicolas Éréméitch, dit à la fin Sidor en appuyant sur chaque mot, ont ordonné de... donner... à votre grâce... voilà ici, vous trouverez... »

Il avait fourré sa grosse main dans son armiak, et il en retirait je ne sais quoi d'enveloppé d'une toile bordée en rouge à la partie qui entourait le dessus; c'était peut-être une pièce de toile fine.

« Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais, butor? dit en le regardant sans trace de colère mon honorable hôte; sors d'ici; va, va chez moi, ajouta-t-il en repoussant presque le moujik fort étonné. Va chez moi, tu demanderas ma femme, qui te servira du thé, entends-tu; moi j'irai tout de suite, va donc, et n'aie pas peur, on te dit, va. »

Sidor sortit.

« Voilà un ours! » marmotta le chef du comptoir en branlant la tête et reprenant son stchéty.

Tout à coup retentirent au dehors et ensuite sur le perron: « Koupriane, Koupriane, Koupriane! oh! Koupriane n'a pas ici son maître! » Et quelques moments après entra dans le comptoir un homme de petite taille, d'extérieur rachitique, au nez démesurément long, aux grands yeux immobiles et aux poses les plus burlesquement orgueilleuses. Cet homme était vêtu d'un vieux lambeau de surtout de couleur roussâtre, à collet de peluche et à boutons du plus petit modèle. Il avait une charge de bois à brûler sur le dos. Autour de lui se pressaient cinq ou six hommes, qui tous criaient à l'envi: « Koupriane!

voilà Koupriane promu chauffeur de poêles, chauffeur, chauffeur ! comment donc ! » Mais le fier Koupriane n'honorait pas de la moindre attention son escorte bruyante ; il ne changeait nullement de visage ; il alla jusqu'au poêle à pas comptés, s'y débarrassa de sa charge, se redressa, tira de l'une des poches de ses basques sa vieille tabatière et se rembourra le nez d'un tabac gris où la cendre était au moins pour un tiers [1].

A l'entrée de la tumultueuse phalange, mon hôte fronça les sourcils et se leva de sa place ; mais ayant vu qu'il ne s'agissait que de faire endêver un pauvre diable, il sourit et se borna à interdire les cris, en ajoutant : « Il y a ici un chasseur qui dort.

— Qu'est-ce que c'est que ce chasseur ? demandèrent deux hommes à la fois.

— Un bârine.

— Ah !

— Qu'ils braillent leur soûl, dit froidement et en faisant un geste court de la main l'homme au collet de peluche, peu m'importe, mais qu'ils ne me touchent pas. On fait de moi un chauffeur...

— Chauffeur ! chauffeur ! Koupriane chauffeur ! dit gaiement à demi-voix tout le groupe.

— La bârynia, reprit Koupriane, l'a ordonné, bien ; mais vous, elle vous enverra garder les pourceaux, et ce sera justice. Que je sois tailleur et bon tailleur, moi, que j'aie appris mon état chez les premiers tailleurs de Moscou, que j'aie travaillé pour des généraux, oui, pour des généraux, c'est ce qu'on ne m'ôtera pas. Et vous autres, qu'est-ce que vous savez ? qu'est-ce que vous faites ? Voyons : là ! vous êtes des gobe-mouches, des fainéants, et voilà tout. Qu'on me donne un passe-port [2], je pars, je ne meurs pas de faim, moi, je tombe sur mes pieds, je paye une bonne redevance, je satisfais le seigneur ; et vous, quoi ? je ne vous donne pas quinze jours à vivre ; vous mourrez comme des mouches ; et comme c'est ça !

— En voilà de la blague ! dit un jeune garçon grêlé, à cils

1. Le tabac russe des pauvres gens est connu pour être très-mêlé de cendre. Le poivre est si cher !

2. Pièce par laquelle le maître autorise le serf à exercer une industrie.

et sourcils blancs, à dog-collar rouge et aux coudes percés. Tu as été libre sur passe-port, et les maîtres n'ont pas vu un seul kopeck de ta redevance, et tu n'en as pas mis un seul de côté pour toi; il a fallu te ramener ici les pieds garrottés, et, depuis que tu es arrivé, on ne te voit d'autre habit que cette loque.

— Que faire, Constantin Narkizytch? répondit doucement Koupriane; l'amour m'a perdu, comme il a perdu tant de gens. Ah! Constantin Narkizytch, passe à ton tour par où j'ai passé, moi qui te parle, et après cela juge-moi et condamne-moi, si tu le peux.

— Et qui diantre aurait encouragé la folie d'un croquant, d'un mal bâti tel que toi?

— Ne parle pas ainsi, Constantin Narkizytch.

— A qui en feras-tu accroire? j'ai vu ta belle, l'an passé, à Moscou; c'était quelque chose de propre!

— L'an passé? c'est vrai qu'elle n'était pas belle, l'an passé, mais auparavant...

— Laissez cela, messieurs, dit d'une voix méprisante un homme de haute stature, maigre, orné de verrues, frisé et pommadé, probablement M. le valet de chambre; seulement, qu'il nous chante tout de suite sa chanson favorite, mais comme il faut, et nous le laisserons tranquille. Eh bien! voyons, commencez, Koupriane Afanacytch.

— Oui, oui, dirent les autres; bravo, Alexandra, bien imaginé, le brave Alexandra[1]! voyons, voyons, la chanson! Koupriane, la chanson! va donc!

— L'endroit n'est pas convenable, répliqua avec fermeté Koupriane; c'est ici le comptoir seigneurial.

— De quoi te mêles-tu?... Ah! c'est que tu vises à devenir commis, dit Constantin avec un gros rire comprimé, c'est ça, c'est ça!

— Mais il me semble qu'ici tout dépend de madame, repartit l'infortuné vaniteux.

— Ah! voyez-vous, voyez-vous les visées du luron! Hue! hue! hue! »

1. Il faut savoir qu'en Russie les gens de service donnent souvent, avec un sentiment qu'ils trouvent délicat, la terminaison féminine au nom de baptême de l'homme à qui ils veulent être agréables.

Et tous se prirent à rire; en ce moment, j'eus l'idée de sortir par la fenêtre pour n'en pas entendre davantage; mais il me sembla que ce serait en user mal, et je me décidai à avaler le calice jusqu'à la lie dans ma retraite, où du reste je n'étais pas gêné. Dans le groupe des domestiques en belle humeur, riait plus fort que les autres un jeune gars de quelque quinze ans, probablement fils d'un des aristocrates de la valetaille; il portait un gilet à boutons de cuivre, une cravate pensée et un pantalon qui n'avait pas suivi le jeune drôle dans sa croissance.

« Ah! Koupriane, dit d'un air tout goguenard mon hôte, évidemment égayé par cette idée de Koupriane d'être attaché au comptoir, conviens-en, allons, c'est assez fâcheux, n'est-ce pas, de servir comme chauffeur? Oui, oui, pour un homme comme toi, c'est une besogne stupide.

— Eh bien! quoi, Nicolaï Éréméitch, repartit Koupriane; tu es maintenant le chef du comptoir, c'est bien, il n'y a pas à te disputer ce poste, sans doute; mais toi aussi tu as été pour un temps en pleine disgrâce, toi aussi tu as habité une misérable hutte de simple paysan.

— Ah çà! dis donc, ne va pas trop loin dans cette ornière-là, dit avec colère le gros Nicolaï; voyez le rustre avec qui on plaisante, et qui devrait remercier le monde de vouloir bien adresser la parole à un fou tel que lui.

— Eh bien! pardon, Nicolaï Éréméitch; ce sont les mots qui ont amené tout cela.

— Les mots, imbécile, les mots!.... »

La porte s'ouvrit, et il entra un *kazatchok*[1] qui dit à mon hôte :

« Nicolaï Éréméitch, madame vous demande.

— Qui est là chez elle? demanda-t-il au jeune garçon.

— Akcinia Nikitichna et un marchand de Vénef.

— Bien, j'y vais. Çà, vous autres, ajouta-t-il d'un accent persuasif, retirez-vous tout de suite et faites-moi déguerpir surtout notre nouveau chauffeur de poêles; c'est que, voyez-

1. Dans les appartements, chez les riches, se tiennent près des portes de jolis petits garçons habillés à la cosaque. Ils sont toujours à portée de recevoir des commissions et des ordres à transmettre aux autres domestiques.

vous, Karl Karlytch, l'Allemand, peut passer ici d'aventure, et aller là faire des cancans. »

Mon hôte lissa ses cheveux, et toussa dans sa main qui était ordinairement presque toute couverte par sa longue manche; il boutonna exactement son ample surtout-cafetan, et partit pour se rendre chez sa maîtresse, en posant ses pieds à plat tout le long du chemin. La valetaille ne tarda pas à sortir à sa suite, en se faisant devancer par Koupriane, vaincu mais non dompté. Il ne restait plus dans le comptoir que ma bonne connaissance, le commis au surtout gris. Il avait fait semblant de tailler des plumes, mais le fait est qu'il s'était endormi. Quelques mouches profitèrent de l'occasion, et leurs corps lui dessinèrent en noir le contour de la bouche; pendant qu'un cousin armé en guerre se posait carrément sur la grosse veine de son front engourdi et immédiatement lui plongeait dans le sang son dard tout entier.

La tête rousse aux gros favoris se montra de nouveau en saillie contre la porte entre-bâillée; elle regarda à droite et à gauche, et enfin s'avança dans le comptoir, démasquant chez l'individu tout un extérieur dont la bassesse s'accordait trop bien avec ce qui était annoncé jusque-là par la seule partie visible de sa physionomie.

« Fédeouchka! Fédeouchka! tu ne fais donc que dormir! » dit la tête ardente.

L'employé de service ouvrit les yeux et se leva tout d'une pièce en disant de confiance :

« Nicolaï Éréméitch est allé chez la bârynia, Vacili Nicolaévitch.

— Tiens, tu as vu cela en dormant, toi? »

Ah! ah! pensai-je, il l'a appelé Vacili Nicolaévitch; c'est donc le premier caissier, ce rougeaud-là. Et en même temps je tâtais mes habits qui étaient encore bien mouillés. Je devais encore avoir de la résignation pour une bonne demi-heure.

M. le principal caissier se mit à louvoyer dans la chambre. Au reste, il glissait plutôt qu'il ne marchait, ce qui lui donnait assez la tournure d'un chat inspectant un grenier. Sur ses épaules se balançait à l'aise un vieux frac noir terminé en queue de morue; il tenait une main sur sa poitrine, et de

l'autre il redressait à tout moment un haut et étroit collier de crin qui ne lui permettait pas les airs de tête. Il portait des bottes de peau de chèvre faites originairement pour la chambre, de sorte que son marcher avait du moelleux.

« Aujourd'hui, Jakouchkine, le seigneur que vous connaissez est venu vous demander, dit le commis.

— Ah! il m'a demandé? comment a-t-il dit cela?

— Il a dit qu'il passerait ce soir chez Tuturof et qu'il vous attendrait là. « J'ai, a-t-il dit, à lui parler d'affaires. » Il n'a pas dit de quelle affaire; il a dit que vous saviez.

— Bien, dit le caissier, et il se mit à la fenêtre.

— Nicolaï Éréméitch est-il au comptoir? » cria une voix forte dans le petit carré d'entrée; et un homme de grande taille, évidemment furieux, un homme dont le visage était irrégulier, mais la physionomie expressive et hardie, un homme assez proprement vêtu, ouvrit la porte, franchit le seuil d'un pas animé, et en parcourant la chambre dit: « Il n'est pas ici? quoi?

— Nicolaï Éréméitch est chez la bârynia, répondit le caissier. Qu'est-ce qu'il vous faut? dites-le-moi, Pavel Andréitch; vous pouvez me le dire à moi. Voyons, que voulez-vous?

— Ce que je veux? Vous voulez savoir ce que je veux (le caissier baissa tristement la tête)! Je veux lui donner une leçon, à ce misérable ventru, à ce vil débaucheur. »

Et il se laissa choir sur une chaise.

« Qu'avez-vous donc comme ça, Pavel Andréitch? calmez-vous.... N'avez-vous pas conscience? Ah! pensez donc de qui vous parlez, Pavel Andréitch, bégayait le caissier.

— De qui je parle? Et que me fait à moi qu'il soit chef de comptoir? Ils ont bien trouvé leur homme, ma foi; c'est vraiment bien le cas de dire qu'ils ont lâché le bouc dans le jardin potager.

— Finissez, finissez, Pavel Andréitch, laissez cela; ce sont des folies que vous dites.

— Bon, le renard est allé faire ses tours auprès de la dame. Moi, j'attends ici Nicolaï, dit Pavel en frappant du poing sur la table.... Et tenez, justement le voici qui nous arrive à point. C'est moi qui le recevrai dans son comptoir, cette fois. »

Comme Pavel se levait, Nicolaï Éréméitch entra. Son visage était tout radieux de contentement; mais à la vue de Pavel, il ne laissa pas de se troubler un peu.

« Bonjour, Nicolaï Éréméitch, dit Pavel d'un ton significatif en s'avançant lentement à sa rencontre. Bonjour donc. »

Le chef du comptoir ne répondit point. A la porte parut la figure chafouine du marchand, dont le traité venait sans doute d'être ratifié en haut lieu.

« Eh bien, on ne mérite donc pas que vous preniez la peine de répondre, hein? dit à haute voix Pavel, qui aussitôt baissa la voix en se parlant à lui-même: Au reste, non.... non.... ce n'est pas comme ça qu'il faut procéder. Les cris et les injures ne mèneraient à rien, soit. Eh bien, voyons, Nicolaï Éréméitch, dites-moi une bonne fois pour toutes pourquoi vous me persécutez, pourquoi vous voulez me perdre, hein? voyons dites, dites.

— Ce n'est pas ici le lieu pour les explications que vous demandez, dit non sans quelque agitation mon hôte, et le temps est aussi fort mal choisi. Seulement je m'étonne d'une chose, de cette idée baroque que je veux vous perdre et que je vous persécute; car enfin comment m'y prendrais-je donc pour vous nuire? Vous n'êtes pas attaché au comptoir, vous ne dépendez pas de moi.

— Il ne manquerait, en vérité, à ma détresse, que d'être dans sa dépendance. Eh! pourquoi tant de détours, Nicolaï Éréméitch? vous me comprenez.

— Non, je ne vous comprends pas.

— Si fait, vous me comprenez.

— Nullement, par Dieu, je ne vous comprends pas.

— Mêlez Dieu là dedans.... Vous avez quelque crainte de Dieu, mettons; eh bien, alors expliquez-moi à quel propos vous ne laissez pas vivre en repos une pauvre fille; qu'est-ce que vous voulez d'elle?

— De quelle fille parlez-vous donc là, Pavel Andréitch? dit mon hôte du ton d'un profond étonnement.

— Pauvre innocent! voyez-vous, il ne sait pas, lui. Je parle de Tatiane. Oui, oui, signez-vous, mais dites-moi de quoi vous avez a vous venger.... de rien. Rougissez un peu du moins;

fi! un homme marié qui a des enfants grands comme moi.... Et moi, qu'est-ce que je veux? je veux me marier, je me conduis en tout bien et tout honneur.

— Où voyez-vous qu'il y ait de ma faute là, Pavel Andréitch? Madame ne veut pas que vous vous mariiez; c'est sa volonté seigneuriale; qu'est-ce que j'y puis faire?

— Ah! et vous direz peut-être que vous n'êtes pas d'accord avec cette vieille sorcière de ménagère, quand vous chuchotez ensemble, quand vous cherchez à séduire la jeune personne, et que, piqué de ses refus, vous dénigrez et calomniez à plaisir la pauvre fille! Niez donc que ce ne soit à votre instigation que, de blanchisseuse, on l'a faite laveuse de vaisselle, et qu'on la soufflette et qu'on l'enferme dans la salle basse. Honte, honte, honte à un vieux fou tel que vous! Vous avez eu un coup d'apoplexie.... prends-y garde.... tu n'as qu'à te bien tenir à présent.... Tu ne tarderas pas à rendre tes comptes à un juge qui voit plus clair que la bârynia.

— Dépêchez-vous, vous, Pavel Andréitch, de vider votre sac aux injures. Vous n'aurez pas longtemps à vous en servir. »

Pavel sortit des gonds, et moi j'aurais voulu être depuis bien longtemps sorti de ma détestable prison.

« Comment, il ose, je crois, me menacer! dit Pavel en fureur. T'es-tu fourré dans la tête que j'aie peur de toi? Tu as bien trouvé ton souffre-douleur, ma foi. Tu ne songes donc pas que je puis gagner mon pain partout? Toi, c'est autre chose, ce n'est qu'ici que tu peux exister, et corrompre et voler....

— Voilà un gaillard qui se connaît bien, interrompit mon hôte, qui de son côté commençait à perdre patience; un carabin, un chirurgien de deux sous, un médecin sans attestat.... Mais à l'entendre, oh, oh! quel important monsieur!

— Bon, un carabin.... Mais sans ce carabin, tu serais pourri depuis longtemps dans la terre du cimetière.... Et il murmura entre ses dents : J'avais bien affaire vraiment d'aller remettre sur ses pieds cet animal-là!

— Tu veux faire croire que tu m'as guéri, n'est-ce pas.... Tu as voulu m'empoisonner; oui, tu m'as abreuvé d'aloès pour me faire mourir.

— Eh mais, il n'y avait plus que l'aloès qui pût te sauver, ingrat!

— L'aloès est défendu par la police médicinale, poursuivit Nicolaï.... Je vois bien qu'il faut que je dépose ma plainte. Tu as voulu me faire mourir, et Dieu seul a pu me sauver de tes mains.

— Finissez, finissez, messieurs, dit le caissier.

— Ote-toi de là, lui cria mon hôte; cet enragé a voulu m'empoisonner; comprends-tu ce que je dis?

— Cela m'aurait fait grand bien en effet, dit Pavel ironiquement, mais avec angoisse. Écoute, Nicolaï Éréméitch; je t'en supplie pour la dernière fois.... Tu m'as poussé à bout; je pourrais n'y plus pouvoir tenir, vois-tu.... Je t'en prie, laisse-nous en repos.... laisse-nous en repos.... sinon, j'en prends Dieu à témoin, l'un de nous deux y passera avant l'autre, et plus vite que ça.

— Je ne te crains point, cria le gros homme, tu n'es rien, rien, m'entends-tu, bambin! j'ai eu affaire à ton père, et je lui ai brisé les deux cornes d'un tour de main; avis à toi, et prends-y garde!

— Ah! ne prononce pas le nom de mon père, Nicolaï Éréméitch, ne prononce pas son nom!

— Ah çà, le drôle me fait la loi.

— Ne me rappelle pas mon père, vois-tu.

— Et toi, ne t'oublie pas.... Comme tes soins ne sont pas nécessaires à madame, si l'un de nous deux doit partir, tu ne tiendras guère ici, mon pigeon; souviens-toi que la révolte n'est permise à personne. (Pavel tremblait de rage.) Tatiane est punie quand et comme elle le mérite.... si tu t'en mêles, elle en verra bien d'autres. »

Pavel se précipita en avant, les poings levés, et le commis, qui s'était mis sur son passage, fut lourdement renversé sur le plancher, pendant que Nicolaï Éréméitch criait à tue-tête: « Les poucettes! les poucettes! qu'on lui mette les poucettes! »

Je ne prends pas sur moi de décrire la fin de cette scène, et si j'ai une crainte, c'est que la délicatesse du lecteur n'en ait déjà souffert presque autant que moi.

Dès avant la nuit, j'étais de retour chez moi. Une semaine après, le hasard m'apprit que Mme Losniakof avait jugé à propos de garder à son service et Pavel et Nicolaï, mais qu'elle avait chassé loin de sa présence la fille Tatiane. Il faut croire qu'on n'avait pas besoin d'elle.

XII.

Foma le Bireouk [1].

Je revenais de la chasse, seul, le soir, en béegovaïa drochka [2]. Il me restait huit verstes à faire; mon excellente jument arpentait d'un pas long, égal, rapide, la route poudroyante, en reniflant de temps en temps et secouant ses oreilles. Mon chien, tout harassé qu'il était, semblait être retenu à l'attache, tant il suivait régulièrement, juste à un demi-pas des roues de derrière. Il s'amassait un orage dans l'air. Un gros nuage lilas et violacé s'élevait lentement de derrière la forêt au-dessus de moi, et à ma rencontre couraient, se pressaient en désordre de longues nuées grises; les aubours s'agitaient, grelottaient, bruissaient sans qu'il parût y avoir de vent. La chaleur, qui était suffocante, se changea en une fraîcheur humide; les ombres en quelques moments se brunirent. Je frappai des guides le flanc de ma jument, je descendis dans un ravin qui coupait le chemin, j'en traversai le lit desséché tout tapissé de broussailles, j'escaladai le haut talus qui s'élevait devant moi et j'entrai dans le bois. La route serpentait en cet endroit entre d'épais massifs de coudriers déjà tout remplis d'obscurité. J'avançais, mais avec bien de la peine; mon mince équipage s'achoppait aux racines séculaires des chênes et des tilleuls, qui coupaient à chaque instant de longues fondrières transver-

1. Dans le gouvernement d'Orel, on appelle *bireouk* tout homme silencieux, morose, qui vit à part et s'isole de tout le monde.

2. Équipage très-léger, formé d'un simple banc entre deux roues.

sales, et les ornières creusées par les roues des télègues; mon cheval commençait à se couvrir d'écume sous le frottement du harnais. Tout à coup un vent fort fondit sur les cimes, les arbres gémirent, de grosses gouttes de pluie fouettèrent bruyamment les feuilles, le tonnerre retentit, l'éclair brilla, l'ouragan se déchaîna. La pluie tomba en averse. Je n'allais plus qu'au pas; force me fut de m'arrêter; mon cheval s'était embourbé, et je ne voyais plus à deux pas. Je gagnai comme je pus un abri de feuillage; là, tout courbé, et le visage enveloppé, je m'armais de patience pour attendre la fin de l'orage, quand bientôt, à la lueur d'un éclair, j'entrevis sur le chemin une haute figure d'homme, dont je suivis avec attention les mouvements et la direction; cette figure semblait croître en avançant près de mon léger véhicule.

« Qui est là? cria une voix sonore.

— Toi-même, qui es-tu? répondis-je.

— Je suis le garde forêt. »

Je me nommai; il dit : « Ah! je sais. Vous retournez chez vous?

— Oui, je le voudrais. Voilà un ouragan, frère!

— En effet, il est bon. »

Un éclair blafard illumina le forestier de la tête aux pieds. Un coup de foudre sec et rapide suivit immédiatement l'éclair. La pluie cingla l'atmosphère avec un redoublement de violence.

« Il y en a pour longtemps, dit le forestier.

— Que faire à cela?

— Voulez-vous que je vous mène chez moi? dit-il brusquement.

— Tu me feras plaisir.

— Remontez donc sur votre siége. »

Il avança vers la tête du cheval, le prit par les mors et le tira de biais hors de la mare. Nous nous mîmes en mouvement. Je me tenais accroché au coussin, qui suivait difficilement les ondulations d'un banc tourmenté comme l'est une barque de sauvages sur la mer. J'avais du chagrin à voir ma pauvre Diane pétrir la boue, glisser dedans, s'en dépêtrer pour y rentrer plus loin, mais sans s'écarter en quelque sorte du courant de mon haleine et du son de ma voix. Le forestier, en avant des bran-

cards, inclinait tantôt à gauche, tantôt à droite, et ressemblait assez à un fantôme. Nous cheminâmes ainsi assez longtemps; à la fin, mon guide s'arrêta et me dit fort tranquillement : « Nous voici arrivés, bârine. » Un guichet cria sur ses gonds, et quelques chiens aboyèrent à plein gosier. Je levai la tête, et, à la lueur d'un éclair, je vis une petite cabane au milieu d'une vaste enceinte de terre gazonneuse, entourée d'une haie de bâtons arrangés en treillis. A travers une petite fenêtre, on apercevait une faible lumière. Le forestier amena le cheval tout contre le perron et frappa à la porte. « On y va! on y va! » dit une voix d'enfant; un bruit de pieds nus arriva à mon oreille; on ouvrit, et une petite fille de douze ans, dont la chemise était assujettie à la taille par une lisière de drap, et qui tenait une lanterne à la main, parut sur le seuil.

« Éclaire monsieur, lui dit mon guide; et moi, ajouta-t-il, je vais abriter le cheval et la drochka. »

La jeune fille me regarda et rentra en m'éclairant; je la suivis.

La chaumière du garde consistait en une seule chambre enfumée, basse, nue, sans soupentes, sans cloisons. Un touloup troué pendait à la noire paroi. Sur le banc était un fusil à un coup, dans un coin se trouvait un amas de chiffons; deux grands pots étaient près du four. Sur la table était une tige de fer portant une *loutchine* [1] qui brûlait mélancoliquement, près de s'éteindre. Au beau milieu pendait une barcelonnette suspendue à l'extrémité d'une longue perche, dont l'autre bout était fixé au mur et aux poutres. La petite fille éteignit sa lanterne et s'assit sur un tabouret; là d'une main elle balançait le berceau, de l'autre elle remplaçait la loutchine consumée. Je regardai tout cet ensemble le cœur serré : ce n'est pas gai d'entrer la nuit dans une chaumière de paysan. Le bambin de la barcelonnette respirait vite et péniblement.

« Tu es seule ici? demandai-je à la jeune fille.

— Seule, répondit-elle en ouvrant à peine la bouche.

— Tu es la fille du forestier?

— Sa fille, oui, » murmura-t-elle.

1. Une loutchine est un fragment de pin ou de sapin qu'on allume, et qui sert ainsi à éclairer la chaumière.

La porte cria, et le garde entra en se courbant. Il releva la lanterne que la petite avait posée à terre; il mit le feu à une allumette, et dit :

« Vous n'êtes sûrement pas accoutumé à la lumière de nos loutchines. »

Et il secoua les boucles de sa chevelure.

Je regardai mon hôte; il m'était rarement arrivé de voir un tel gaillard : grand, riche d'épaules et de poitrine, et parfaitement pris dans sa taille. Sous sa chemise rapiécée ressortaient ses muscles puissants; sa barbe noire et onduleuse lui couvrait la moitié du visage; ses traits étaient mâles et austères, à travers ses longs et larges sourcils perçaient les regards de ses petits yeux vairons. Il se mit les mains sur les hanches et s'arrêta devant moi.

Je le remerciai et lui demandai son nom.

« Je m'appelle Foma, et l'on m'a surnommé le *Bireouk*.

— Ah! c'est toi qu'on appelle le Bireouk! »

Et je le regardai avec un redoublement de curiosité. Mon Ermolaï et d'autres individus m'avaient souvent conté des traits du forestier Bireouk, que tous les paysans de la contrée craignaient comme la foudre. A les entendre, il n'y avait jamais eu un homme si actif; avec lui il n'y avait pas moyen de dérober le moindre fagot ni la plus petite brassée de bois mort; à quelque heure que ce fût et quelque temps qu'il fît, il vous tombait sur la tête comme la neige. Et il était inutile d'essayer de le corrompre ou de le tromper; vin, argent, prières et ruses, rien n'avait prise sur lui; on lui avait tendu des piéges où il aurait dû vingt fois se casser le cou; il se riait de tout cela. Voilà ce qu'on racontait partout.

« C'est donc toi qu'on a surnommé le Bireouk! répétai-je; eh bien! frère, j'ai entendu parler de toi, on dit que tu n'as pas ton pareil pour traquer le pauvre monde.

— Je fais mon devoir, répondit-il fort sérieusement; je veux gagner loyalement le pain que me donne mon maître. »

Il tira de sa ceinture, où elle était enlacée par le manche, une hache bien effilée, s'assit sur le plancher et se mit à tailler quelques loutchines.

« Tu n'as donc pas de femme? lui demandai-je.

— Non, répondit-il, et il s'anima à son ouvrage.

— Elle est morte?

— Non.... oui, si vous voulez, elle est morte. »

Je me tus; il releva les yeux et me regarda, puis il ajouta avec un sourire plein de fiel : « Elle s'est enfuie avec un bourgeois qui traversait le pays. »

L'enfant s'éveilla et se mit à crier; la petite fille, qui venait de cacher instinctivement sa confusion dans ses deux mains, se redressa pour regarder dans le berceau. « Tiens, dit le Bireouk, donne-lui cela. » Et il lui tendit un biberon humecté de lait. « Elle m'a quitté moi, à la bonne heure.... mais elle a abandonné ce pauvre petit, » reprit-il à voix basse en montrant le berceau. Il alla jusqu'à la porte, s'arrêta et revint sur ses pas. « Ah! bârine, vous ne mangerez pas volontiers de notre pain, et il se trouve, comme presque toujours, que nous n'avons ici que du pain.

— Je n'ai pas faim.

— J'ai fait du pain il y a cinq jours; nous avons du pain, c'est tout ce que je puis vous offrir. Mettre le samavar, à quoi bon? je n'ai pas de thé. Çà, je vais voir ce que fait votre jument. »

Il sortit et tira la porte sur lui. Je jetai de nouveau mes regards çà et là; la chambre me sembla encore plus triste qu'auparavant. Une amère senteur de fumée arrêtait la respiration dans ma gorge. La jeune fille ne changeait pas de position et tenait les yeux fixés sur le plancher; de temps en temps elle balançait le berceau; elle ramenait ensuite modestement sa chemise sur ses épaules, et ses pieds nus pendaient immobiles.

« Comment te nommes-tu? lui demandai-je.

— Oulita, » répondit-elle en abaissant encore plus son visage contristé.

Le forestier rentra et s'assit sur le banc.

« L'ouragan s'éloigne, dit-il après un moment de silence; si vous l'ordonnez, je vous accompagnerai jusqu'à la lisière du bois. »

Je me levai. Le forestier prit son fusil et inspecta l'amorce.

« Pourquoi votre fusil? lui dis-je.

— Là-bas, du côté du ravin de Kobouyl, on coupe du bois,

dit-il plutôt pour répondre à mon regard sévère qu'à ma question.

— Comme si tu pouvais entendre cela d'ici !

— De ma cour j'entends bien plus loin encore. »

Nous sortîmes ensemble. La pluie avait cessé. Dans le lointain, on voyait encore se presser d'énormes nuages; de temps en temps brillaient de longs éclairs, mais au-dessus de nous le ciel était d'un bleu sombre, et quelques étoiles s'entrevoyaient à travers des nuages pluvieux qui fuyaient. Cependant les contours des arbres chargés de pluie et agités par le vent commençaient à se dessiner dans l'ombre. Nous nous mîmes à écouter. Le forestier ôta son bonnet et se pencha. « Voilà, voilà, dit-il en étendant le bras vers l'ouest; voyez, je vous prie, quelle nuit ils ont choisie ! » Je n'avais rien entendu que le bruit du feuillage des arbres voisins.

« Eh bien, c'est bon, ajouta-t-il en allant à mon cheval pour m'amener la drochka; je leur en ferai voir de rudes.

— Laisse là mon cheval; écoute, je voudrais aller avec toi au ravin, permets-moi de te suivre.

— Bon, répondit-il en lâchant la bride du cheval, nous l'empoignerons en un tour de main, et, au retour, je vous accompagnerai; partons. »

Nous partîmes; il marchait rapidement, mais je le suivais de près. Je ne puis comprendre comment il pouvait se diriger avec tant d'assurance; il s'arrêtait à de certains moments, mais c'était pour mieux savoir le point juste où frappait la cognée. « Écoutez, écoutez, ah ! l'entendez-vous enfin? — Mais où donc? » Le Bireouk haussait les épaules. Nous descendîmes dans un ravin; là, le vent me sembla s'être calmé, et j'entendis très-distinctement des coups mesurés. Le Bireouk me regarda, et branla la tête sans parler. Nous continuâmes de marcher à travers des fougères et des chardons humides.... un son prolongé et sourd retentit.... « L'arbre est à bas, » dit le Bireouk. Cependant le ciel continuait à s'éclaircir; dans le bois, on ne voyait guère à plus de trois pas. Nous sortîmes enfin du ravin.

« Attendez ici, » me dit à voix basse le forestier. Il se baissa, et en tenant son fusil en l'air, il disparut à travers les brous-

sailles. Je me mis à écouter avec une attention que contrariait le bruit prolongé du vent, j'entendis assez près de moi de petits coups secs frappés contre les branches dont on dépouillait l'arbre tombé; des roues crièrent, un cheval s'ébroua.... « Halte là, hé! » cria tout à coup une voix de tonnerre. Une autre voix, mais celle-là bien lamentable, essaya de répliquer; les voix se mêlèrent : il y avait lutte engagée : « Tu radotes, vieux fou, tu radotes! criait le Bireouk; tu ne m'échapperas pas. » Je me précipitai dans la direction du lieu, me heurtant à chaque pas, et j'arrivai avec peine au fût de l'arbre abattu; c'était contre cet arbre que le forestier avait renversé le paysan; il le tenait sous lui et le garrottait de sa ceinture, les bras croisés sur le dos. Cela fait, il se releva et remit sur pied le voleur. C'était un paysan tout mouillé, tout en haillons, la barbe sale et désordonnée. Un méchant cheval décharné, à demi couvert d'un lambeau de natte, se tenait là tout près d'un train de roues. Le forestier ne dit pas un mot; le paysan se taisait aussi, mais il branlait la tête en soupirant.

« Lâche-le, dis-je à l'oreille du forestier, je te payerai le prix de l'arbre. » Il n'y eut pas de réponse.

Le Bireouk prit de la main gauche la bride du cheval, tandis qu'il retenait de sa droite le voleur par la ceinture.

« Allons, en avant, corbeau! dit rudement le forestier.

— Et la cognée, la cognée! marmotta le paysan.

— En effet, dit Bireouk, il n'y a pas de raison pour perdre la cognée; » et il la ramassa. Nous partîmes. Je fermais la marche.

La pluie recommença à tomber, et bientôt ce fut une effroyable giboulée. Nous eûmes une peine infinie à regagner la chaumière. Le Bireouk laissa le cheval au milieu de la cour dont il avait refermé la barrière; puis il attacha ses chiens, mena le prisonnier dans la chambre, relâcha les nœuds de la ceinture, et le déposa dans un coin. La jeune fille, qui s'était endormie près du four, s'éveilla en sursaut, et nous regarda en silence avec effroi. Je m'assis sur le banc.

« Hé! hé! quelle terrible averse! dit le Bireouk; vous devriez bien attendre. Ne voulez-vous pas vous étendre un peu?

— Merci.

— Je l'enfermerais bien dans le galetas pour l'ôter des yeux de Votre Grâce, dit-il en montrant le paysan; mais c'est que....

— Laisse-le là; ne le touche pas. »

Le paysan me regarda en dessous. Je m'étais bien promis d'employer tous mes efforts à délivrer ce malheureux. Il se tenait parfaitement immobile. A la lueur de la lanterne, je pus apercevoir son visage hâve et ridé, ses sourcils jaunes et pendants, son regard inquiet, ses membres grêles.... La petite fille s'étendit sur le plancher tout à fait contre les pieds de cet homme. Le Bireouk s'assit près de la table, la tête entre les mains. Un grillon criait dans un coin.... la pluie s'abattait fortement sur le toit, et se faisait jour à travers le châssis et le cadre de la fenêtre; nous étions tous également silencieux.

« Foma Kouzmitch, dit le paysan d'une voix sourde et cassée; hé! Foma Kouzmitch!

— Quoi?

— Laisse-moi aller. (Point de réponse.) Laisse-moi aller.... la faim, vois-tu, la faim.... laisse-moi aller!

— Je vous connais, répondit rudement le Bireouk; où allez-vous dès que vous êtes libres! voler, voler, et puis voler.

— Laisse-moi aller, répétait le manant; tu sais, ah!... l'intendant.... ruinés.... perdus.... ah! ah! laisse-moi aller.

— Ruinés!... personne n'a le droit de voler.

— Laisse-moi aller, Foma Kouzmitch.... ne nous achève pas.... Votre.... tu sais, nous ronge.... ah! ah! »

Le Bireouck se détourna. Le paysan frissonna, se tordit comme dans un grand accès de fièvre; sa tête ressautait et sa respiration était fort oppressée.

« Laisse-moi aller, répétait-il avec un stupide désespoir; ah! au nom de Dieu, lâche-moi.... je prierai, oui.... la faim, vois-tu.... oh! mourir de faim! je jure Dieu, la faim, les enfants qui crient.... tu sais.... c'est dur.... mourir comme ça.... on ne sait plus.... vrai, on....

— Ne vole pas.... ne va pas voler, on te dit.

— Le petit cheval, continuait le paysan, le petit cheval.... je n'ai que ça au monde, hein! songe donc, oh! Foma.... laisse-moi aller.

— On te dit non; ça ne se peut pas; moi aussi je suis serf, mon Dieu; je réponds de toi; l'arbre est abattu. On ne doit pas pourtant vous gâter.

— Laisse-moi aller; le besoin, Foma Kouzmitch, le besoin, la faim.... ah! tu sais.... relâche-moi.

— Je vous connais.

— Ah! relâche-moi!

— Qu'ai-je besoin de t'écouter, de te répondre? Tiens-toi tranquille; sinon, tu sais que je ne badine point. Tu ne vois pas qu'il y a ici un bârine? »

Le malheureux laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Le Bireouk bâilla, croisa les mains sur sa table et posa sa tête sur ses mains.

La pluie ne cessait point, j'attendais.

Le paysan tout à coup se redressa; ses yeux s'enflammèrent, et son teint s'anima. « Eh bien! ronge.... étrangle, étouffe.... bon! vociféra-t-il de ses lèvres frémissantes.... bon! bourreau, loup enragé, bois le sang chrétien, bois, viens.... (Le forestier releva la tête à demi.) Eh bien! viens, asiate [1], buveur de sang, je t'appelle.

— Es-tu ivre pour te mettre à injurier comme ça? dit le forestier surpris; aurais-tu perdu la tête?

— Ivre!... est-ce que j'ai bu à ton compte?... Ivre!... ah! enragé, ah! bête farouche, buveur de sang!

— Ah çà, tu veux donc que je me lève?

— Eh bien, quoi? Ça m'est égal.... s'il faut mourir.... tu m'ôteras mon cheval, je sais; et moi, sans cheval, je suis perdu tout de suite. Eh bien, bats-moi, assomme-moi, c'est toujours mourir.... de faim, de coups, c'est tout égal.... que tout périsse : femme, enfants.... moi, moi d'abord. Mais, toi, toi.... ah! tu y passeras aussi, va! »

Le Bireouk se leva; je l'observai attentivement.

« Bats-moi, étrangle-moi! reprit le paysan d'une voix de suprême détresse; frappe, frappe donc, viens, frappe! »

La petite fille se releva subitement, et se tint devant le malheureux égaré, qui continuait à crier : « Eh bien, frappe!

1. Asiate ou asiatique, grande injure.

— Qu'on se taise! cria d'une voix terrible le forestier en faisant deux pas.

— Allons, allons, Foma, criai-je au forestier; laisse-le, ne le frappe pas; il se taira.

— Je ne me tairai pas; que me fait à moi de crever?... Ah! bête féroce, loup enragé.... et tu crois que tu ne crèveras pas, toi? attends un peu, ça ne sera pas long.... tu seras étranglé, attends; bientôt, bientôt.... »

Le Bireouk lui posa ses mains sur les épaules avec violence.... je me précipitai au secours du malheureux. « Ne bougez pas, vous, bârine! » me cria le forestier. Je me serais moqué de ses menaces, et j'avais déjà les muscles crispés; mais, à mon grand étonnement, en un tour de main, il détordit et retira la ceinture qui serrait les poignets du paysan, lui enfonça le bonnet sur les yeux, tout en ouvrant la porte, et, le prenant par l'épaule, le poussa dehors.

« Va au diable avec ton cheval! lui cria-t-il; mais une autre fois ne me retombe pas sous la main. »

Il revint sur ses pas dans la chambre, et alla regarder les deux enfants.

« Eh bien, Bireouk, finis-je par lui dire, tu m'as étonné et réjoui; je vois que tu es un brave homme.

— Eh! laissez cela, bârine, dit-il d'un ton fort maussade.... seulement, veuillez n'en rien dire. Ce qu'il y a de mieux à faire pour moi, c'est de vous accompagner, ajouta-t-il; attendre ici la fin de la pluie, vous n'en auriez pas vous-même la patience. »

Nous entendîmes le bruit du cheval et des roues du paysan, et celui de la barrière qui retombait. « Le voilà parti, murmura Foma, mais qu'il y revienne! »

Une demi-heure après, le Bireouk me fit ses adieux à la lisière de la forêt.

XIII.

Les deux Seigneurs de village.

J'ai déjà eu l'honneur, chers lecteurs, de vous présenter quelques-uns de mes voisins; je vous demanderai à présent la permission de vous recommander tout spécialement deux gentilshommes propriétaires. Si je les fréquente quelquefois, plus souvent encore il m'est arrivé de chasser sur leurs terres; ce sont d'ailleurs des gens très-estimables, très-droits et qui jouissent de la considération générale dans plusieurs districts de notre gouvernement.

Je vais tâcher de vous décrire bien fidèlement le général-major en retraite Viatcheslaf Illarionovitch Khvalinski; veuillez vous représenter un homme de haute stature, qui n'a pas été sans élégance et sans grâce, aujourd'hui, il est vrai, un peu déformé, mais nullement caduc encore, et pas même ce qu'on appelle un vieillard; c'est un homme mûr, et très-réellement dans la force de l'âge. Quant aux traits de son visage en particulier, ils ont été fort réguliers, et, quoique changés, ils sont encore agréables; les joues, j'en conviens, sont un peu affaissées, la traîtresse patte d'oie s'est empreinte au coin de l'œil sur chaque tempe, quelques dents manquent à l'appel; les cheveux blonds, je veux parler de ceux qui ont tenu bon, ont une assez forte teinte lilas ou violacée qu'ils doivent à un certain liquide philocome acheté à la foire aux chevaux de Romène, d'un Juif qui se donnait pour Arménien. Mais Viatcheslaf Illarionovitch a une démarche ferme et un rire retentissant; il y a plaisir à entendre tinter ses éperons, à le voir manipuler sa moustache, et enfin à l'entendre s'appeler *vieux cavalériste*, tandis que les vrais vieillards, on le sait bien, ne jouent jamais avec le mot de vieux quand il s'agit de leurs personnes. Il porte habituellement un surtout qu'il boutonne jusqu'au menton, une haute cravate d'où ressort un col em-

pesé, et un pantalon gris qui a je ne sais quelle ombre de coupe militaire; il met son chapeau horizontalement, ce qui lui donne l'air crâne. Au fond, c'est un homme très-bon, mais il a des idées et des habitudes assez étranges; par exemple, il lui est impossible de traiter les nobles sans fortune et sans rang ou sans emploi comme gens valant autant que lui. S'il leur adresse la parole, il les regarde obliquement en appuyant fortement l'une de ses joues contre son col empesé et roide; ou bien il les prend devant lui à deux mains, les tient silencieusement fixés sous son regard écarquillé, fait remonter en bourrelets toute la peau de son front sous la lisière de ses cheveux, et, s'il parle, abrége les mots et les prononce autrement, en défigurant surtout à plaisir les noms propres. Avec les gens placés dans les rangs inférieurs de la société, il se conduit d'une façon bien autrement cavalière; il ne les regarde pas du tout, et, avant de leur expliquer ce qu'il attend d'eux ou de leur donner un ordre formel, plusieurs fois il leur dit d'un air affairé, distrait et ennuyé : « Comment t'appelle-t-on? hé!... Comment, diantre, t'appelle-t-on?... » en appuyant beaucoup sur le premier mot et en mâchonnant tous les autres, ce qui donne à sa voix, en pareil cas, un petit air de parenté avec le cri du mâle de la caille.

Il est grand faiseur d'embarras, interlocuteur fâcheux s'il en fut, et mauvais administrateur de sa fortune; il a pris pour régisseur un Petit-Russien [1], qui par extraordinaire se trouve être un sot et un ancien maréchal des logis. Au reste, en fait d'économie rurale, personne dans nos cantons n'est de la force d'un grand fonctionnaire de Saint-Pétersbourg qui, voyant d'après les rapports de son intendant que les granges de ses domaines étaient souvent la proie du feu, ce qui lui faisait perdre beaucoup de blé, donna par écrit l'ordre le plus sévère pour qu'à l'avenir on n'osât plus chez lui mettre une seule gerbe dans les granges avant que l'incendie fût parfaitement éteint.

Ce même haut dignitaire, pour n'avoir plus à craindre l'incendie de ses gerbes, s'avisa d'une invention nouvelle. Il fit

1. Les Petits-Russiens ont dans la grande Russie la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, et surtout l'esprit des affaires.

ensemencer tous ces champs de graine de pavot; son calcul était tout simple et superbe en apparence; le grain de pavot se vend plus cher que le seigle et le froment: donc il est plus avantageux de semer du pavot que des céréales vulgaires. Ami du goût et de l'élégance, comme tout noble habitant des capitales, il ordonna que toutes les babas [1] de son obéissance portassent des *kakochniks* [2] faits d'après un modèle envoyé de Saint-Pétersbourg; et en effet, depuis ce jour, les paysannes de ses terres portent des kakochniks très-réduits, qui se posent légèrement sur le haut de la *kîka* [3]. Mais revenons à M. le général Khvalinski.

Viatcheslaf Illarionovitch est un redoutable amateur du beau sexe, et il n'a pas plus tôt aperçu soit sur ses terres, soit sur le boulevard de la ville du district, une jolie personne bien chaussée, que tout d'abord il emboîte le pas derrière elle, mais presque aussitôt il commence à boiter, et c'est une circonstance qui a été souvent remarquée.

Il aime les cartes, mais on ne le voit jouer qu'avec des gens de condition inférieure, qui lui disent de minute en minute: « *Votre Esslence* [4], » et qu'il peut railler et gronder à cœur joie. Cependant, s'il lui arrive de faire la partie du gouverneur ou de quelque haut fonctionnaire, il s'opère en lui une prodigieuse métamorphose: il sourit, et il berce son sourire à droite et à gauche; son aménité résiste même à une autre épreuve; il perd et sourit encore au lieu de se plaindre. Viatcheslaf Illarionovitch lit peu; quand il lit, ses moustaches et ses sourcils se relèvent continuellement, et c'est comme s'il s'opérait sur ses traits un flux houleux depuis le menton jusque vers le haut de la tête. On a observé que ce plissement charnu des traits, qui est chez lui l'indice extérieur d'une forte méditation, a lieu plus particulièrement quand il lui arrive (devant ses visiteurs,

1. Femmes des paysans serfs ou affranchis.

2. Ornement de tête national bien connu, de la forme d'un énorme sabot de cheval renversé.

3. Bandeau qui, en assujettissant la chevelure des femmes, leur sert aussi de parure quand elles sortent sans kakochnik. La kîka, seule, supplée souvent le pavoïnik, sorte de diadème d'où pendent des rubans flottants. Les filles ne portent pas le kakochnik.

4. Le titre d'Excellence n'appartient point aux généraux majors; mais on le leur donne souvent pour leur être agréable, et leur oreille s'y fait très-vite.

et non autrement, bien entendu), de parcourir les colonnes du *Journal des Débats.*

A l'époque des élections, il joue un rôle assez considérable; mais il refuse obstinément, par esprit de parcimonie, les fonctions purement honorifiques de maréchal de la noblesse. « Messieurs, » dit-il ordinairement aux nobles électeurs qui viennent le pressentir là-dessus; et avec quel aplomb, avec quels airs avantageux et superbes il leur dit cela! « Messieurs, je suis sensible à l'honneur que vous me faites; mais j'ai voué à la solitude tous les moments de mes loisirs. » Après avoir dit ces mots, il balance mollement sa tête à droite et à gauche, puis il plonge avec un grand air de dignité son menton et ses joues dans sa cravate.

Dans sa jeunesse, il a été attaché comme aide de camp à un très-haut personnage, qu'il ne nomme que par son nom de baptême, suivi du nom de baptême du père. On raconte qu'outre ses fonctions d'aide de camp, il avait pris d'office, sous son général, d'autres fonctions... mais allez donc prêter l'oreille et surtout donner crédit à de méchants propos! Tout ce que je dirai, moi, c'est que Khvalinski s'abstenait sagement de parler de son service et de ses campagnes; c'est étrange, à la bonne heure, mais cela est ainsi, et je l'approuve. Il n'avait jamais fait aucune campagne; son épée était vierge de sang humain.

Le général Khvalinski habite une toute petite maison; il vit seul; il est resté étranger aux douceurs de l'état conjugal; et il doit à cette circonstance de pouvoir jusqu'à présent passer dans le pays pour un parti, et même pour un parti avantageux. On ne s'en étonnera pas, si l'on prend en considération qu'il possède une ménagère de mérite; c'est une femme de quelque trente-cinq ans, qui a pour signalement : œil noir, embonpoint, fraîcheur et moustaches presque viriles. Les jours ordinaires elle est en robes *amidonnées;* les dimanches, elle ajoute à sa toilette des manches de mousseline.

Où Viatcheslaf Illarionovitch est beau à voir, c'est surtout aux dîners de cérémonie donnés par les gentilshommes du pays, en l'honneur des gouverneurs et des autres puissances du jour; là, il est, on peut le dire, tout à fait dans son assiette. On le

place en ces occasions, sinon immédiatement à la droite du premier magistrat, du moins à fort peu de distance de ce personnage. Jusqu'au premier entremets, il garde fort convenablement le sentiment intime de sa propre dignité, et, renversant sa tête en arrière, sans la détourner d'une ligne en aucun sens, il glisse un regard oblique sur le revers des têtes et sur les collets brodés des convives. Mais en revanche, à la fin du banquet, il s'égaye, il commence à sourire de tous les côtés (au commencement du repas, il ne souriait que du côté du gouverneur), et quelquefois même il s'émancipe jusqu'à proposer son toast favori en l'honneur *du beau sexe, l'ornement de notre planète*.

Le général Khvalinski figurait encore très-bien à toutes les cérémonies publiques et solennelles, aux examens, aux assemblées de la noblesse, aux expositions. Aux sorties, aux passages, en tous les lieux où l'on a l'ennui d'attendre son équipage, les gens de Viatcheslaf Illarionovitch ne font ni grands gestes ni grands cris; au contraire, en écartant la foule et en appelant la voiture, ils disent avec un agréable baryton de gorge : « Permettez, permettez, veuillez laisser passer le général Khvalinski; » ou : « Ici l'équipage du général Khvalinski! »

L'équipage!... Il est vrai de dire que le véhicule de Khvalinski est d'une forme surannée; il est vrai que la livrée de ses laquais est usée (inutile, je crois, de dire qu'elle était de drap gris avec passe-poils rouges), les chevaux sont vieux et fourbus, mais Viatcheslaf Illarionovitch n'a pas la moindre prétention aux vanités de l'élégance léonine, et il est d'un rang où, si l'on se respecte, on ne cherche à jeter de la poudre aux yeux à personne.

Khvalinski n'est pas orateur, ou du moins aucune circonstance n'a pu lui offrir l'occasion de déployer son talent de parole; il ne souffre ni la discussion ni même une réplique; il évite toute conversation prolixe, et plus particulièrement avec les jeunes gens. Au fait c'est plus sûr; car enfin que ferez-vous avec la nouvelle génération, avec des gaillards tout prêts à sauter à pieds joints par-dessus la ligne de la discipline et du respect?

Avec les gros bonnets, Khvalinski, le plus ordinairement,

se tait; avec les inférieurs, et il est évident qu'il les méprise, il ne rompt point ses relations, mais il leur tient un langage brusque et tranchant, en commençant par ces formules qu'il a adoptées : « Allons, allons, mon cher, vous dites des bêtises. » Ou bien : « Je me vois, en définitive, obligé, mon cher monsieur, de vous faire observer..... » Ou bien encore : « Vous devez pourtant bien savoir à qui vous parlez, etc., etc., etc. »

Il est redouté surtout par les maîtres de poste, par les juges et par les inspecteurs des maisons de relais. Il ne reçoit personne chez lui et vit, dit-on, comme un ladre. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit un bon gentilhomme de province, un brave militaire, un homme désintéressé qui présente le type honorable du *vieux grognard*; c'est là ce que vous diront tous ses voisins. Il n'y a guère que le procureur du gouvernement qui se permette de sourire quand on parle en sa présence des qualités distinguées et solides de Khvalinski; mais, vous savez, l'envie!...

Je crois en avoir assez dit pour vous faire connaître, dans la localité que j'habite, mon honorable voisin de droite. Passons maintenant, je vous prie, à l'autre honorable gentilhomme, qui est mon voisin de gauche.

Mardari Apollonytch Stégounof ne ressemble en rien à Khvalinski; Dieu sait s'il a jamais été au service, et jamais il n'a dû passer pour bel homme. Mardari Apollonytch est un petit vieillard tout rond, tout chauve, à deux mentons, à petites mains mollasses et à panse rebondie. Il est bon vivant et grand farceur : il vit à sa guise, et, comme on dit, il aime ses aises; en été comme en hiver, on le voit en robe de chambre rayée, doublée de soie sur ouate. Il n'y a qu'un point de commun entre lui et le général Khvalinski : il est, lui aussi, célibataire. Il est possesseur de cinq cents âmes.

Mardari Apollonytch s'occupe de son bien assez sommairement. Il a acheté, il y a dix ans, à Moscou, pour n'être pas trop en arrière du siècle, une machine à battre le blé; il l'a enfermée dans une remise et il n'en a plus été question. Parfois, un beau jour d'été, il se fait atteler une béegovaïa-drochka, et va visiter aux champs l'espoir de la moisson prochaine et cueillir des bluets. Mardari Apollonytch vit comme

au bon vieux temps, et l'architecture de sa maison est à l'avenant. Dès son antichambre on est saisi à la fois par les odeurs de kvass, de chandelles de suif et de cuir de bottes; l'un des coins est orné d'une pyramide de pipes et de tout ce qui se rapporte à ce service. Dans la salle à manger sont les portraits de famille, des mouches, un grand pot de géranium et une épinette criarde; dans le salon se trouvent trois divans, trois tables, deux glaces et une pendule à réveille-matin, pourvue d'un vieux cadran émaillé et d'aiguilles en bronze sculpté; le cabinet contient un bureau chargé de papiers, un paravent à fond bleu orné d'estampes découpées provenant des livres du dernier siècle, deux armoires remplies de bouquins, d'araignées et d'épaisses couches d'une poussière noirâtre, et un fauteuil bien rebondi; cette pièce est éclairée par une fenêtre vénitienne et par les quatre vitres d'une porte-fenêtre condamnée, qui donne sur le jardin. Bref, rien n'y manque.

Mardari Apollonytch tient à son service un grand nombre de gens, tous habillés, à l'ancienne manière, de longs habits bleus à hauts collets, de pantalons d'une couleur indécise et descendant à peine à la cheville, de gilets jaunâtres, et enfin de cravates consistant en un mouchoir de cou blanc mis en corde. Ces braves gens disent aux visiteurs *père* au lieu de *monsieur* [1]. M. Stégounof a, pour s'occuper de l'économie domaniale, un bourmistre ou bailli choisi parmi ses paysans; c'est un homme dont la barbe finit avec son touloup, juste aux genoux. Quant à l'économie domestique, le soin en est confié à une vieille femme qui porte pour coiffure un mouchoir de soie à personnages, bien serré sur la tête; rien de ridé et d'ingrat comme cette figure-là. Dans les écuries de Mardari Apollonytch sont nourris trente chevaux d'encolures différentes. Le maître fait usage pour ses courses d'une calèche bâclée par ses charrons, ses menuisiers et ses peintres à lui; elle est solide, mais elle pèse cent cinquante quintaux. On conçoit qu'une telle patache mange beaucoup d'avoine.

M. Stégounof reçoit ses visiteurs avec des acclamations et des embrassades, et les régale très-cordialement, trop cordia-

1. *Bateouchka*, au lieu de *soûd'r* pour *soûdar*.

lement; grâce aux propriétés ahurissantes de la cuisine russe, il prive d'emblée son monde de la faculté de pouvoir se livrer, de toute la soirée, à aucune autre occupation qu'à une partie de préférence. Lui-même ne s'occupe jamais de rien ni matin ni soir, et il a même renoncé à son habitude de lire son *sonnik* [1]. Comme nous comptons encore dans notre chère Russie un trop grand nombre de seigneurs terriers taillés sur ce patron, je dois, à ce qu'il me semble, prévoir qu'on me demandera à quel propos je me suis mis à décrire un Mardari Apollonytch; eh bien, le fait est que je me mourais d'envie de raconter une visite toute récente que je lui ai faite.

Nous sommes en été, j'arrive chez lui à sept heures du soir; les vêpres venaient de finir; il rentrait, il s'était fait accompagner par le prêtre, qui était un jeune homme fort timide, et qui avait quitté depuis un an à peine les bancs de son séminaire; je trouvai cet ecclésiastique assis près de la porte du salon sur l'angle d'une chaise. Mardari Apollonytch me fit comme toujours un accueil des plus chauds; c'est un homme très-bon, très-cordial, et à qui toute visite fait un plaisir réel qu'il n'a pas à feindre et ne sait pas dissimuler. Le prêtre se leva et me regarda.

« Un moment! un moment! dit à ce jeune homme Mardari Apollonovitch sans lâcher ma main, ne t'avise pas de sortir; j'ai ordonné qu'on te présentât de l'eau-de-vie.

— Je n'en bois pas, murmura avec inquiétude le jeune ecclésiastique en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? allons donc! répondit Mardari Apollonovitch. Hé! Michka! Eouchka! de l'eau-de-vie, et lestement, au bon père! »

Eouchka, un grand et maigre septuagénaire, entra aussitôt, portant un verre à madère rempli d'eau-de-vie sur un plateau où je crus distinguer une scène de nymphes au bain, peinture dont il ne restait à peu près intactes que quelques parties excessivement charnues.

Le prêtre insistait pour ne point boire.

« Bois, mon père, bois; allons, pas de *contorsions*, chez

1. Sonnik, interprète des songes, l'un des plus sots livres qu'ait jamais produits l'Onirocritie.

moi, vois-tu, ce n'est pas reçu ! » dit le gentilhomme d'un ton de doux et sincère reproche.

Le pauvre jeune homme obéit.

« Eh bien, à présent, mon père, tu peux t'en aller. »

L'ecclésiastique le remercia de sa bienveillance par des inclinations de tête.

« C'est bon, c'est bon, va. Charmant homme, je vous assure, me dit Mardari Apollonovitch en suivant de l'œil le prêtre qui se retirait; je suis très-content de lui, sauf qu'il est... jeune encore. Ah çà, vous, cher voisin, vous, vous, vous, comment cela va-t-il?... Allons sur le balcon... hein ! quelle belle soirée ! »

Nous passâmes sur le balcon, nous nous assîmes et nous mîmes à causer. Mardari Apollonovitch, tout en babillant, regarda en bas, et tout à coup je le vis tout hors de lui, tout transporté de colère.

« A qui sont ces poules? cria-t-il; à qui ces poules qui courent dans le jardin? Eouchka ! Eouchka ! cours vite, vite, savoir à qui ces poules qui courent dans le jardin... Combien de fois j'ai défendu !... Combien de fois j'ai dit !... »

Eouchka courut.

« Quel désordre ! je vous demande un peu.... quel désordre ! c'est une horreur ! » ajouta-t-il. Mardari Apollonovitch était fort courroucé.

Les malheureuses poules, au nombre de trois, et si je m'en souviens bien, l'une tigrée en roux, l'autre en gris, la troisième toute blanche et huppée, continuaient d'aller et venir sous les pommiers, exprimant leurs impressions par un gloussement prolongé, quand tout à coup le vieux Eouchka, la tête nue, une houssine à la main, et trois autres domestiques mûrs fondirent ensemble et crânement sur cette volaille irrévérencieuse. L'affaire fut chaude. Les poules criaient, battaient des ailes, faisaient des sauts et des bonds extraordinaires, appelaient du renfort par des cris désespérés, les assaillants faisaient des feintes, se croisaient dans la course, se heurtaient, tombaient, pirouettaient et s'accrochaient aux branches en se relevant; — le bârine, à côté de moi sur le balcon, criait comme un furieux :

« Pille ! pille ! pille ! Empoigne donc ! Ah ! les imbéciles ! mais à qui diantre sont donc ces poules ? » Enfin, un des quatre poursuivants, par un effort suprême, se vit maître de la blanche à la huppe, qu'il écrasa de sa poitrine contre terre, — et, dans le même instant, de la rue, par-dessus la palissade, vint sauter dans le jardin une jeune fille de quelque onze ans, tout ébouriffée, une broutille à la main.

« Ah ! voilà donc à qui sont les poules ! dit le bârine tout triomphant, les poules du cocher Ermile ; il a envoyé sa petite Natalka les ramener. Il n'a eu garde d'envoyer Prascovie.... bon ! ajouta le gentilhomme entre ses dents ; et il rit d'une manière très-significative. Hé ! Eouchka ! laisse les poules en repos et m'amène ici Natalka. »

Mais avant que Eouchka, qui était essoufflé, fût parvenu à l'endroit où se tenait la pauvre petite, madame la ménagère, tombant là on ne sait d'où, l'avait saisie par le bras et lui avait déjà porté quelques bons coups en plein dos....

« Ahi ! attrape ! ouhi ! ouhi ! té té té té té..., disait pendant cette exécution-là le bon bârine, comme elle y va ! Hé ! Avdotia, n'oublie pas de faire saisir les poules, ajouta-il de sa plus forte voix. Puis se tournant vers moi : Quelle chasse, hein ? dites-moi un peu ; en voilà une chasse ! voyez, j'en suis tout en sueur. »

Et Mardari Apollonovitch éclata de rire.

Nous restâmes sur le balcon.

La soirée était tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. On nous servit le thé.

« Dites-moi, je vous prie, Mardari Apollonovitch, ces chaumières réléguées là-bas sur la route, derrière le ravin, est-ce que c'est à vous ?

— Eh ! oui ; quoi donc ?

— A vous, sans plaisanterie ? Eh bien ! Mardari Apollonovitch, je ne l'aurais pas deviné ; mais c'est un péché que vous avez sur la conscience et que je sais de vous maintenant. Des cases étroites, misérables, détestables, et pas un arbre autour, pas un buisson ! pas même un vivier, une mare à canards ; un puits, oui, un seul, et dans un état déplorable. Est-ce que

vous n'avez pas pu trouver un autre emplacement? Un chasseur m'a raconté qu'on a ôté à ces malheureux d'anciennes chènevières qui étaient leur seule ressource.

— Et que voulez-vous qu'on fasse avec le cadastre? me répondit Mardari Apollonovitch. Ah! ce cadastre, je l'ai là. (Il s'appuya avec force la main droite sur la nuque.) Et je ne présage, moi, rien de bon de ce fameux cadastre. Si je leur ai ôté des chènevières, si je ne leur ai pas creusé de viviers, c'est que.... enfin ce sont là, n'est-ce pas, des choses... que je sais fort bien moi-même. Je suis, voyez-vous, moi, monsieur, un homme simple, un homme d'autrefois; ce qu'on faisait avant moi, je le fais; le seigneur est seigneur, le paysan est paysan : voilà toute ma règle. »

A des arguments si clairs et si convaincants, il n'y avait certainement rien à répondre.

« Et puis, reprit-il, dans cet endroit dont vous parlez, ce sont de mauvais paysans; ce sont des paysans mis au ban du domaine. Il y a là deux familles surtout que feu mon père n'aimait point et qu'il ne pouvait pas souffrir.... Je ne l'ai point oublié; et j'ai, voyez-vous, toujours fait cette remarque, que si le père est voleur, le fils aussi est voleur; pensez là-dessus ce qu'il vous plaira. Oh! le sang! le sang est tout! »

Le vent était tout à fait tombé. De temps en temps, il passait quelque faible brise; un de ces légers courants, en venant expirer contre la maison devant laquelle nous étions assis, apporta à notre ouïe un bruit de coups mesurés et nombreux partant, soit de l'écurie, soit des remises que nous avions à notre droite. Mardari Apollonovitch portait à ses lèvres sa soucoupe remplie, et déjà il allait élargir du double ses narines, opération sans laquelle on sait qu'aucun vrai Russe pur n'aspirerait son thé avec plaisir; mais il s'arrêta, prêta l'oreille, hocha la tête, ingurgita une cuillerée, et, plaçant la soucoupe sur la table, prononça avec un sourire de grande bonhomie, et comme s'il accompagnait involontairement de la voix les sons tels quels que nous entendions : « Tcheouki! tcheouki! tcheouki! tcheouk! tcheouki! tcheouki! tcheouk!

— Qu'est-ce que c'est que cela? lui demandai-je avec étonnement.

— Ce n'est rien ; un drôle que je fais fouailler d'importance ; Vacia, mon buffetier, vous savez ?

— Vacia, dites-vous ?

— Eh oui ! Vacia, qui à dîner, avant-hier, nous servait à boire. Ce grand, vous vous rappelez, qui a de si énormes favoris ! de vraies brosses. Ah ! vous y êtes à présent ? »

La plus profonde indignation n'aurait pu tenir devant le regard limpide et naturellement doux de Mardari Apollonovitch. Je m'abstins de tout geste et de toute parole, mais il paraît que mon œil, braqué sur sa bonne face réjouie, lui donna un peu à penser, car il ajouta presque aussitôt :

« Qu'est-ce qu'il y a, jeune homme ? voyons, qu'est-ce qu'il y a ? me dit-il en branlant la tête... Je suis un grand scélérat ; ah ! oui, à voir comme vous me regardez... Vous savez le proverbe : « Qui aime bien, châtie bien. » il n'est pas d'hier ce principe-là. »

Un quart d'heure après cette conversation, je pris congé de Mardari Apollonovitch et partis.

En traversant le village, j'entrevis le *buffetier* Vacia, l'homme aux grands favoris. Il longeait la rue, et, tout en marchant, il croquait des noisettes. Je fis arrêter ma calèche et j'appelai cet homme.

« Qu'est-ce que c'est donc, frère ? on t'a châtié aujourd'hui ?

— Comment se fait-il que vous sachiez cela ? répondit Vacia.

— Je le sais parce que ton maître me l'a dit.

— Mon maître lui-même ?

— Oui. Çà, pourquoi t'a-t-il fait rosser ?

— Il y avait une raison, monsieur, certainement. *Chez nous*, on n'est pas rossé sans cause... non, non, non ; *chez nous*, rien de pareil, non, non ; *chez nous*, le bârine n'est pas comme ça ; *chez nous*, c'est un bârine... Ho ! ho ! ho ! un tel bârine... non, non, il n'a pas son second dans tout le gouvernement, allez !

— En route ! » dis-je à mon cocher.

Voilà, voilà bien la vieille Russie, pensai-je en rentrant chez moi.

XIV.

Lébédiane ou la petite ville russe.

Un des principaux avantages de la chasse consiste en ce qu'elle vous fait perpétuellement passer d'un lieu à un autre, et, pour un oisif, cette locomotion est d'un agrément incontestable. Il faut bien avouer que parfois, surtout en temps de pluie, il n'est pas fort plaisant d'errer dans des chemins de traverse, d'aller à la garde de Dieu, d'arrêter chaque paysan qui passe pour lui dire : « Hé ! l'ami, par où faut-il prendre pour gagner Mordovka ? » Et, à Mordovka, d'aller demander à une baba stupide (les hommes sont tous aux champs) s'il y a loin avant de rencontrer quelque auberge de grande route et quel est le chemin le plus direct pour y arriver ; et, après avoir parcouru encore dix verstes avec des chevaux éreintés, de se voir, non devant une auberge, mais dans quelque village seigneurial très-misérable, du nom de Khoudoboubnof, au grand étonnement de tout un troupeau de pourceaux pataugeant au beau milieu de la rue, plongés la plupart jusqu'aux oreilles dans une boue noirâtre, et n'imaginant guère qu'âme qui vive puisse venir les troubler dans le bain où ils s'ébattent à loisir. Il n'est pas amusant non plus d'être cahoté de proche en proche sur des ponts branlants, d'opérer une descente dans de profonds ravins, de passer un gué à travers les embranchements d'un courant lent et marécageux ; rien de moins délicieux que de rouler des journées entières sur la mer verdoyante de certaines de nos grandes routes, ou, que Dieu vous en préserve ! de vous embourber, pour quelques heures, devant un poteau à inscription énigmatique ou qui n'indique rien ; il est peu appétissant de se nourrir d'œufs, de laitage et de notre fameux pain de seigle... Mais tous ces petits désagréments sont compensés par des avantages et des plaisirs incontestables. Au reste, abordons notre sujet plus directement.

Après ce que je viens de dire, il serait superflu d'expliquer au lecteur de quelle manière, il y a cinq ans, je suis tombé en plein Lébédiane dans le coup de feu même de la foire aux chevaux qui s'y tient une fois l'an. Un chasseur, c'est connu, peut un beau matin franchir la limite de son domaine plus ou moins patrimonial avec le ferme propos d'être de retour dans sa seigneuriale maison le lendemain au soir, et, toujours marchant et toujours tirant ici la caille, là la bécasse, se voir enfin face à face dans le miroir d'un des remous de la Petchora. Ce qu'on ne sait pas moins, c'est que tout amateur du chien, du fusil à deux coups et de la gibecière, est en même temps un des plus passionnés adorateurs du cheval, le plus noble animal de la création. J'arrivai donc, un peu à l'aventure, à Lébédiane. Une fois arrivé, je pris vite mon parti de m'emparer d'un numéro d'auberge, de m'habiller tout bourgeoisement et de me rendre à la foire. Un garçon d'auberge, grand efflanqué de vingt ans, à voix de ténor nasillard, était déjà parvenu, en me déshabillant et en me versant de l'eau, à m'informer, en fermant les yeux de respect, que Son Éclat, le prince N. N. N., remonteur du régiment des carabiniers à cheval, occupait le numéro 1 de l'auberge; qu'il était arrivé à Lébédiane beaucoup d'autres gentilshommes et seigneurs; que le soir, il y aurait des chants de bohémiens, et qu'on donnait au théâtre *Pan Tverdovski*[1]; que les chevaux se vendaient à de bons prix, mais, qu'au reste, il en avait été amené un beau choix.

Je gagnai le champ de foire; là, je vis plusieurs interminables rangées de chariots, et derrière les chariots des chevaux de toutes les races possibles: chevaux de haras, trotteurs, chevaux de charroi, de roulage, de trait, de labour et simples rosses de paysan. Plusieurs, bien nourris et soigneusement étrillés, étaient distribués par nuances de pelage, couverts de housses bariolées, attachés de fort près à la haute traverse du fond des kibitkas, rangeant craintivement leur train de derrière sous l'ombre du fouet, à eux trop bien connu, de messieurs les maquignons leurs maîtres. Les chevaux de seigneurs, en-

1. *Monsieur Tverdouski*, titre de comédie.

voyés par de riches gentilshommes d'un rayon de cent et de deux cents verstes, sous la garde de quelque vieux cocher et de deux ou trois intrépides garçons de haras, secouaient leur longue encolure, piétinaient d'ennui et rongeaient les dossiers des télègues. Les juments de Viatka, au pelage rouan vineux, se tenaient étroitement serrées les unes contre les autres; on voyait au contraire, immobiles comme des lions de bronze, se tenir séparés, à distance presque égale et à quelques doigts l'un de l'autre, les trotteurs aux larges croupes, aux fortes queues onduleuses, aux jambes velues au-dessus du sabot, à la robe gris pommelé, ou noire, ou alezan. C'était devant ceux-ci que les amateurs s'arrêtaient avec une respectueuse admiration.

Au milieu d'une cohue bigarrée, dans les rues et dans les ruelles formées par les chariots, pullulaient des groupes d'hommes de tout âge, de toute condition et de tout aspect; c'étaient des maquignons en cafetans bleus, en hauts bonnets, qui scrutaient les allants et les venants, et guettaient les acheteurs d'un œil très-subtil; des bohémiens aux yeux éraillés ou striés de bile, à la chevelure noire et bouclée, qui se croisaient en tout sens, s'agitant comme des chats échaudés, tout en regardant les chevaux aux dents, tout en leur relevant les pieds et la queue; et ils criaient, s'injuriaient, se portaient médiateurs, tiraient au sort, faisaient leur manége autour d'un remonteur en casquette à passe-poil jaune ou bleu, ou rouge, et en manteau militaire, à collet de castor. Un gros et grand Cosaque passait à cheval sur un hongre des plus maigres, à encolure de cerf, qu'il vendait tout sellé et bridé. C'étaient des paysans en touloups déchirés à l'aisselle, qui se faisaient jour en vrais désespérés au travers de la foule compacte, toute une douzaine de gars s'élançant dans un chariot attelé d'un cheval qu'il s'agissait d'aller essayer au large; ou bien des gens qui, quelque part, en un lieu distinct, avec le secours d'un agile tsigane, marchandaient à tomber de fatigue, cent fois tôpaient et cent fois se trouvaient avoir tenu chacun à leur prix au sujet d'une méchante rosse couverte d'une natte recroquevillée et tout en lambeaux, tandis que la rosse clignotait fort paisiblement, comme s'il n'eût pas été question d'elle dans l'affaire; que lui importe, en effet, par qui elle sera bâtonnée!

Sur un autre point se tenaient des seigneurs terriers, au front large, aux moustaches teintes, aux grands airs de dignité, en *confédérates*, en *tchouyekas*[1] de camelot, une manche passée, l'autre ballante, causant avec des marchands ventrus, en bonnets fourrés de duvet et en gants verts. Des officiers de cavalerie de divers régiments se rencontraient en cet endroit; un long, long cuirassier, natif de nos provinces allemandes, demandait, avec un admirable flegme, à un maquignon boiteux des plus ingambes, combien il voulait recevoir d'un cheval roux qu'il désignait par un mouvement de son menton; un hussard, blond, qui n'avait certes pas vingt ans, s'intéressait à un cheval qu'il voulait atteler en volée et assortir à sa maigre haquenée. Un voiturier, en chapeau tromblon très-bas et pourvu d'une plume de paon, vêtu d'un cafetan roussâtre, et ganté de mitaines de cuir qu'il mettait plus volontiers à califourchon sur son étroite ceinture verte qu'à ses mains, était en quête d'un bon timonier. Les cochers nouaient artistement la queue de leurs bêtes, mouillaient de salive leur crinière, et paraissaient donner à leurs maîtres de respectueux conseils.

Ailleurs, des groupes se détachaient; c'étaient les gens qui venaient de conclure entre eux un marché, et qui couraient l'*arroser* à l'auberge ou au cabaret, selon leur condition. Et tout cela, formant un tohu-bohu infernal, se remuait, criait, grouillait, se fâchait, gesticulait, s'apaisait, grondait, riait, piaffait, courait dans la boue jusqu'aux genoux. J'avançais avec peine dans cette foule; je voulais faire l'acquisition d'un bon petit troïge[2] pour ma britchka; celui que j'avais était un peu à bout de forces. Je trouvai deux chevaux pareils qui me convinrent; mais il me fut impossible de leur découvrir un camarade tant soit peu sortable.

Après un dîner que je ne me charge pas de vous décrire (me souvenant combien il en a coûté au pauvre Énée de rappeler à sa mémoire un passé douloureux), je me rendis à l'endroit que, dans la localité, on nomme intrépidement un café; c'est un lieu où chaque soir s'assemblent les commissaires aux

1. Habits fantasques, à dénominations fantasques, que portent les riches et nobles campagnards russes.

2. Attelage de trois chevaux qui doivent être de taille, de robe et d'âge assortis.

remontes, les propriétaires ou régisseurs de haras et autres personnes de quelque importance. Dans la salle de billard, échauffée et obscurcie par les lourdes bouffées de la fumée de tabac, se trouvaient une vingtaine de personnes faisant galerie. Là étaient de jeunes nobles provinciaux en surtout à brandebourgs et en pantalons gris, aux petites moustaches huilées, regardant autour d'eux d'un regard fier et hardi; d'autres en *casaquins* ronflaient insupportablement. Dans les angles, quatre marchands, serrés comme des harengs en caque, faisaient un groupe particulier; des officiers causaient en toute liberté, mais entre eux. Les joueurs étaient le prince N. N. N., jeune homme de vingt ans, à la physionomie ouverte, avec une pointe d'esprit dédaigneux, en surtout déboutonné, en chemise de soie rouge et en larges *charovars* [1] de velours noir, et Victor Khlopakof, ex-sous-lieutenant.

L'ex-officier Victor Khlopakof, homme petit, brun, maigrelet, âgé de quelque trente ans, crin noir, œil noir, nez épaté et de travers, fait profession de fréquenter les foires et les élections des magistrats qui ne sont pas à la nomination des ministres de l'intérieur ou de la justice. Il sautille en marchant, arrondit ses bras comme les anses d'un pot, en repliant ses poignets sur ses hanches, porte son bonnet sur l'oreille, et retourne les parements de l'emmanchure de son surtout militaire, qui est doublé d'un calicot sujet à changer de nuances. M. Khlopakof a le talent de se faufiler très-vite parmi tous les riches écervelés pétropolitains[2] dont nos pays ont la visite; il boit, fume avec eux, il fait leur partie et les tutoie. D'où vient qu'ils lui accordent ces privautés, c'est ce qu'il est assez difficile de démêler. Il n'a pas d'esprit, il n'est pas même amusant; comme bouffon, il ne vaut décidément rien. Il est vrai que les jeunes gens de passage le traitent comme un bon enfant vulgaire, dont la familiarité d'un jour est sans conséquence; on en voit qui vont avec lui bras dessus bras dessous pendant deux ou trois semaines de suite; puis tout à coup ils ne le connaissent plus, ne le saluent plus, et lui, de son côté, sait très-bien faire mine de ne les pas même apercevoir.

1. Pantalon bouffant.
2. De Saint-Pétersbourg.

Une singularité de l'ex-officier Khlopakof consiste à employer un an ou deux de suite, et constamment, une seule et même expression placée soit à propos, soit hors de tout propos, une expression qui n'a communément rien de drôle, et qui, ainsi répétée à satiété, obtient l'incroyable succès de faire rire tous ceux qui l'entendent. Par exemple, il y a huit ans, il était entêté de cette phrase : *Vous avez mon respépec; je vous remercicie.* » Et ses camarades momentanés d'alors, se pâmaient de rire à tout coup, et lui faisaient répéter ce *respépec* et ce *remercicie;* plus tard il se mit à employer avec un succès tout aussi éclatant une expression plus compliquée et où s'entremêlaient des mots français rendus méconnaissables : « Non, pour cela, déjà, vous, oh! oh! non, macié, quessquécé, dame, ça se trouve comme ça. » Il y a deux ans, c'était un autre tic; il rabâchait avec les mots français que je souligne : « *Ne vous fâchez pas*, homme du bon Dieu cousu dans une peau de mouton. » Eh bien, on me l'a assuré et je l'ai vu, ces méchants petits mots qui, vous le voyez, n'ont rien que d'absurde, mais gagnent encore en absurdité par leur répétition continuelle, nourrissent, abreuvent et habillent leur auteur, gentilhomme qui, depuis huit ou neuf ans, a mangé et bu son patrimoine et ne possède aucune ressource connue.

Notez bien qu'il n'y a en lui aucune autre espèce de bonne grâce ni de gentillesse, à moins que les jeunes voyageurs ne lui comptent encore comme un talent la faculté de fumer cent pipes de tabac de Joukof dans sa journée, et, quand il joue au billard, de lever la jambe gauche plus haut que sa tête en visant, de limer pendant deux minutes sa main gauche avant de frapper sa bille.... mais on conviendra que c'est là un mérite que tout le monde ne goûte pas. C'est, dirai-je encore à sa louange, un gaillard qui boit sec.... mais nous sommes en Russie où l'on se fait difficilement distinguer en ce genre. Bref, la base du succès de M. Khlopakof me semble tout à fait problématique; je ne nie pas le succès en lui-même, puisque tout au contraire je le constate; c'est la cause que je n'entrevois pas : tout ce que je puis faire, c'est de conjecturer que ce gentilhomme est circonspect dans ses exploits, qu'il a soin de ne jamais trop s'émanciper avec personne, et que jamais

il ne dira le moindre mot un peu vif ni à quelqu'un, ni sur aucun de ceux qui le régalent.

« Ah! ah! pensai-je à la seule vue de Khlopakof, quel sera aujourd'hui son dada, son nouveau dicton? »

Le prince fit la blanche.

« Trente à rien, » cria le marqueur, pauvre poitrinaire au visage sombre et aux yeux plombés.

Le prince bloqua la jaune dans un des coins.

« Ohi! » fit avec un mouvement de tout son ventre un gros marchand qui était assis dans un angle de la salle, avec une petite table devant lui. Il s'effraya lui-même de son cri d'approbation; mais il reconnut avec bonheur que personne n'y avait pris garde.... il respira et se caressa la barbe.

« Trente-six à rien, cria le marqueur.

— Que diras-tu de ce bloqué, frère? dit le prince à Khlopakof.

— Bah! qu'est-ce qu'il y a à dire d'un rrrracalioooooo? car c'est positivement un rrracalion. »

Le prince poussa un grand éclat de rire en disant: « Quoi? quoi? Comment? Répète-moi cela.

— Un rrrracaliooo, quoi! redit avec suffisance l'ex-sous-lieutenant.

— Voilà le mot, voilà le pauvre mot qui en a pour deux ans au moins à être remâché! pensai-je en moi-même.

— Eh! qu'est-ce que vous allez jouer là, prince? ce n'est pas le jeu! balbutia tout à coup un petit officier blond aux petits yeux rouges, au tout petit nez, au petit visage d'enfant mal éveillé. Vous ne jouez pas le jeu; pourquoi pas sur la blanche, et la jaune après?

— Comment, la blanche? dit le prince en regardant de dessus son épaule le fin conseilleur.

— Eh oui, au triplé.

— Ah! c'est vrai, je n'y aurais pas pensé, marmotta le prince entre ses dents.... Et il joua sur la rouge.

— Çà, prince, ce soir, vous irez aux bohémiens? se hâta de dire, pour couvrir sa retraite, le jeune homme un peu confus. Stechka chantera.... Iliouchka.... »

Le prince ne lui répondit pas.

« Rrracaliooo, frère! » dit avec précaution Khlopakof à l'adresse du jeune officier, en fermant l'œil gauche.

Et le prince rit aux éclats.

« Trente-neuf à rien! dit le marqueur.

— A rien! à rien! imbécile! regarde un peu comme je vais faire cette jaune.... (Khlopakof lima, relima, visa et.... manqua de touche). Eh rrrakaliooo... lione! s'écria-t-il avec dépit.

— Comment? comment as-tu dit? cette fois? » dit le prince de nouveau en proie au fou rire.

Mais Khlopakof ne répéta point son mot. Il faut en tout un peu de coquetterie.

« Vous avez manqué de touche; cela fait quarante à rien, dit le marqueur impassible.

— Oui, messieurs, dit le prince en s'adressant à toute l'assemblée, sans regarder, au reste, personne en particulier; vous savez qu'aujourd'hui on est convenu de rappeler sur la scène la Verjembitski.

— Comment donc, comment donc! *absolument*[1], s'écrièrent à l'envi les unes des autres plusieurs personnes, extrêmement flattées de pouvoir placer quelques mots tout haut à la suite de la harangue du prince. La Verjembitski, comment donc!

— La Verjembitski est une actrice excellente, bien supérieure à la Sopniakof, » dit de son coin un petit homme chétif à courtes moustaches et en lunettes rondes.

Le malheureux! il soupirait notoirement pour la Sopniakof, pour qui il dépouillait de fleurs son jardin, et le prince ne l'honora pas même d'un regard pour prix de la servilité de son opinion!

« Gâsson, hé gâsson, une pipe! » dit aux deux tiers dans sa cravate un monsieur de haute stature, d'une figure régulière et d'une prestance des plus dignes, probablement un escroc.

Le garçon courut chercher une pipe, et, après l'avoir donnée à l'inconnu, il annonça au prince que le voiturier Baklaga demandait à lui parler.

« Ah! bien; dis-lui d'attendre, et présente-lui un bon verre d'eau-de-vie. »

1. Locution familière aux Russes en matière d'affirmation.

Baklaga[1], comme on me l'a raconté plus tard, était le sobriquet que l'on avait donné à un jeune voiturier, de jolie figure, et extrêmement gâté; le prince l'aimait, lui donnait des chevaux, faisait avec lui des excursions, passait avec lui des nuits entières.... Je dirai, en passant, que ce même prince, qui a été un grand écervelé et un prodigue, n'est déjà plus reconnaissable au moment où je trace ces lignes. Je l'ai revu il y a peu de mois, et on ne saurait croire combien il est devenu musqué, empesé, fier; combien il est occupé du service.... et surtout combien il est.... prudent.

La fumée du tabac commençait à me picoter les yeux. Après avoir entendu une dernière fois le mot magique de Khlopakof et le rire du prince, je regagnai mon auberge et ma chambre, où déjà, sur un divan étroit et déprimé, à haut dossier cintré, un valet avait fait mon lit.

Le lendemain j'allai voir les chevaux à vendre qui stationnaient dans les cours de plusieurs maisons, et je commençai par ceux d'un maquignon fameux du nom de Sitnikof. J'entrai par un guichet dans une cour qui avait été couverte de quelques tombereaux de sable. Devant la porte ouverte de l'écurie se trouvait Sitnikof lui-même; c'est un homme d'un certain âge, gros et grand, en petit touloup de lièvre, le collet dressé contre la nuque par derrière et rabattu en dehors sur les côtés. A ma vue, il se mit tout de suite en mouvement vers moi, souleva de ses deux mains son bonnet au-dessus de sa tête, et me dit avec une sorte de cantilène:

« Nos respects, bârine, nos respects; vous êtes sans doute venu voir mes petites bêtes?

— Oui, je suis venu voir vos chevaux.

— Oserai-je vous demander quelle sorte de chevaux il vous faut?

— Montrez-moi les chevaux que vous avez.

— Avec plaisir. »

Nous entrâmes dans l'écurie. Trois ou quatre chiens blancs sortirent du foin et vinrent à nous en remuant la queue; un vieux bouc barbu s'éloigna mécontent; trois hommes d'écurie,

1. Ce mot, en russe, désigne une sorte de vase à double fond.

en épais touloups bien noirs de crasse, nous saluèrent en silence. A droite et à gauche, dans des stalles habilement exhaussées, se trouvaient environ trente chevaux peignés, lavés, nattés, étrillés à merveille. Sur les cloisons et sur les râteliers voletaient et roucoulaient des pigeons.

« Il vous faut un cheval de trait ou bien de haras?

— Un cheval de trait, jeune et entier.

— Bien, bien, bien, dit le maquignon en égrenant ses mots. Hé, Péetia, amène ici à monsieur notre Gornostaï. »

Nous retournâmes dans la cour.

« Mais n'ordonnez-vous pas qu'on vous apporte ici un banc?... non?... comme il vous plaira. »

On entendit des pas de cheval sur les ais de l'écurie, un fouet claqua, et Péetia, garçon de quarante ans, grêlé et très-hâlé, s'élança, tenant par la bride un étalon gris d'assez belle apparence, le fit lever sur ses pieds de derrière, fit avec lui deux fois, en courant, le tour de la cour, et le fit arrêter avec assez d'adresse juste devant nous, dans l'endroit le plus avantageux. Gornostaï s'étira, s'ébroua, hennit, balança sa queue, remua beaucoup la tête et fit une gracieuse courbette à notre intention.

C'est un oiseau bien appris, pensai-je.

« Lâche-lui un peu la bride; encore, encore! dit Sitnikof qui se mit à me bien observer.... Eh bien, dit-il enfin, quelle est votre idée?

— Ce n'est pas un mauvais cheval, mais les jambes de devant ne sont pas fortes.

— Tout ce qu'il y a de plus solide, répliqua le maquignon d'un ton de parfaite conviction; et la croupe, hein? ayez la bonté d'examiner cela.... un vrai dessus de poêle, c'est à donner envie de s'y coucher.

— Les paturons sont trop développés en longueur.

— Quelle longueur, de grâce? Hé! Péetia, fais courir.... Au trot, au trot, au trot! on te dit; ne le laisse pas galoper. »

Péetia recommença son manége. Comme nous nous taisions tous, Sitnikof dit à Péetia: « Bien, reconduis-le dans sa stalle, et amène-nous ici Sokol. »

Sokol, étalon moreau de sang hollandais, à croupe cambrée

et à panse levrettée, me sembla un peu meilleur que Gornostaï. Il était du nombre de ces chevaux dont les chasseurs disent : *ils sabrent, massacrent et font prisonnier,* c'est-à-dire, ils se tortillent en marchant, jettent les deux pieds de devant à droite et à gauche, et font peu de chemin. Les marchands entre deux âges ont de l'affection pour cette sorte de chevaux, dont le trot rappelle l'allure d'un agile garçon de restaurant; ils sont bons à être attelés seuls pour une promenade de l'après-dînée : cheminant avec élégance et le cou légèrement incliné de côté, ils tirent courageusement une lourde et grossière drochka chargée d'un cocher qui a mangé comme dix hommes, d'un grand marchand efflanqué souffrant d'une maladie de cœur, et de son énorme dame enveloppée de soie bleu de ciel, et portant sur la tête un mouchoir de soie posé comme une étroite calotte. Je renonçai à Sokol. Sitnikof me fit voir encore quelques chevaux.... A la fin un gris pommelé des haras de Voëikof me plut dès le premier coup d'œil; je ne pus me refuser le plaisir de lui caresser la tête et le flanc. Sitnikof feignit aussitôt une grande indifférence.

« Celui-ci marche-t-il bien? lui demandai-je. (Quand il s'agit d'un coureur, on ne demande pas s'il court.)

— Oui, il marche, répondit tranquillement le maquignon.

— Ne peut-on pas voir un peu?

— Pourquoi donc pas? Hé, Koûzia, attelle vite Gris-la pomme à la drochka. »

Koûzia, qui était grand maître en ces sortes d'épreuves, passa trois fois devant nous dans la rue. Gris-la-pomme était un cheval qui courait bien, qui ne butait point, qui ne ruait point, qui avait le jeu du jarret libre et correct, et la queue détachée et bien portée. Je demandai à Sitnikof ce qu'il voulait de ce cheval; il me fit un prix extravagant. Nous commencions à marchander sérieusement dans la rue même, quand tout à coup, de l'angle de la rue voisine, s'élança comme au vol un troïge magistralement dirigé, qui s'arrêta net et avec une précision mathématique devant la porte cochère de Sitnikof.

Dans un élégant chariot de chasse était assis le prince N. N. N.; près de lui se faisait apercevoir Khlopakof. Baclaga menait.... et comme il menait! il aurait avec son troïge aérien passé

dans un tonneau défoncé sans lui imprimer une secousse, le pendard! Les deux bais de volée, petits, vifs, œil noir, boulet noir, sont de feu; en se courbant, en se ramassant dans leur course, ils brûlent, ils dévorent l'espace; un simple coup de sifflet, ils ont disparu! Le timonier, un ravissant bai brun, a son prix à part; quand il retire sa tête en arrière, c'est un cou de cygne; il a la poitrine en saillie, des jambes fines comme des flèches.

Qui ne serait ravi, pendant les fêtes du printemps, de se voir emporté par de si admirables bêtes!

« Nous prions votre grâce de vouloir bien entrer, » dit Sitnikof au prince.

Le prince sauta à bas du chariot. Khlopakof descendit lentement du côté opposé.

« Bonjour, frère, dit le prince; as-tu des chevaux?

— Comment n'en aurais-je pas pour votre grâce? entrez donc, je vous prie. Péetia, amène-nous ici Pavline, et dis qu'on prépare aussi Pohvalnyi. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, nous finirons à loisir dans un autre moment. Foma, leste, un banc ici à sa grâce! »

D'une écurie particulière, que je n'avais pas d'abord remarquée, on fit sortir Pavline. C'était un beau bai brun, un animal puissant; il s'élança en l'air de tous ses quatre pieds. Sitnikof lui-même détourna la tête et clignota comme s'il eût éprouvé un terrible éblouissement.

« Ah rrrrakalioon! s'écria Khlopakof, j'aime ça; c'est l'ouragan, ce paon-là [1]. »

Le prince rit. On se rendit maître de Pavline.

Ce ne fut pas sans peine; il avait, dans les premières minutes, enlevé le palefrenier comme une importune pendeloque; mais l'homme intrépide mit le fougueux animal droit en face d'un mur, contre lequel, avec le secours de deux camarades, il le resserra. Il hennissait, sifflait, frémissait de tous ses muscles, se contractait comme pour prendre un élan terrible; mais Sitnikof ne craignait pas de le défier, de l'exciter de la voix et du fouet :

1. Pavline veut dire le paon.

« Où regardes-tu, hein? ah! mon drôle, je t'arrangerai, moi, va!... disait le maquignon d'un ton de menace caressante, fier qu'il était de sa superbe bête.

— Combien? demanda le prince.

— Pour votre grâce, cinq mille.

— Trois.

— Impossible; je supplie votre grâce de considérer....

— On te dit *trois*, » dit Khlopakof avec son mot stéréotypé et sans nul à-propos, comme toujours.

Je n'attendis pas la conclusion de cette affaire et je sortis. A l'extrémité de la rue, je vis sur la porte cochère d'une petite maison grise un grand écriteau placardé avec de la colle de recoupe. En tête du placard était dessiné à la plume un cheval qui avait la queue en trompette et le cou inachevé; les pieds ne posaient sur rien, si ce n'est sur l'annonce suivante, faite en vieille écriture du temps d'Anne ou d'Élisabeth.

« Ici se vendent des chevaux de différentes robes, amenés à la foire de Lébédiane des fameux haras steppiens d'Anastaci Ivanytch Tchernobaï, propriétaire, du gouvernement de Tambof. Ces chevaux, tous de première qualité, domptés et dressés en perfection, sont d'une humeur docile. Messieurs les amateurs sont priés de s'adresser à Anastaci Ivanytch lui-même, qui est ici, et, dans le cas de son absence, au cocher Nazare Kabyichkine. Messieurs les acheteurs voudront bien honorer le vieillard de leur clientèle! »

Je m'arrêtai et me dis : « Eh bien, je vais examiner les sujets du *fameux* propriétaire de haras, M. de Tchernobaï. »

Je voulus pousser la petite porte, mais, contre l'usage général, je la trouvai fermée au verrou; je frappai.

« Qui est là? Est-ce un chaland? dit une voix aigre de femme.

— Oui, ouvrez.

— On y va, monsieur, on y va. »

Le guichet s'ouvrit, et je vis une femme de cinquante ans, une de ces femmes qu'on trouve à la centaine et au millier, en bottes d'homme, en touloup flottant... une baba enfin.

« Veuillez entrer, mon enfant; tout à l'heure j'irai vous annoncer à Anastaci Ivanytch : Nazare, hé! hé! Nazare!

— Quoi? quoi que ch'est donc? dit avec un accent empâté et du fond de l'écurie une voix de septuagénaire.

— Prépare les chevaux; il est venu un chaland!... cria la vieille, et elle entra dans la maison.

— Un chaland, un chaland, murmura le vieux Nazare; c'est bientôt dit, et moi je ne leur ai pas encore lavé.... la queue.

— O Arcadie! pensai-je.

— Pardon, mon cher monsieur, pardon; joie et santé! soyez le très-bien venu chez moi, » disait à ma droite une voix fort douce et même onctueuse. Pendant que je me retournais pour saluer le maître de la maison, il avait passé à ma gauche, et, en reprenant ma première position, je vis devant moi en long manteau bleu un vieillard de moyenne taille; ses cheveux étaient parfaitement blancs, il avait un sourire aimable et un un très-bel œil bleu.

« Il te faut des chevaux? bien, bien, cher monsieur; on t'en montrera.... mais ne veux-tu pas d'abord venir là dedans pour une petite demi-heure prendre le thé avec moi?

— Je vous remercie beaucoup de votre politesse, mais je voudrais voir vos chevaux, Anastaci Ivanytch.

— A ta volonté, à ta volonté; tu me pardonneras, cher monsieur; chez moi tout se fait, tout va à l'ancienne manière; je suis un homme simple, un homme du bon vieux temps. »

M. Tchernobaï parlait sans hâte, d'une voix toujours égale; il dit de même, sans élever le ton et en allongeant seulement les intonations, en parlant à son cocher qu'il ne voyait pas encore.

« Nazare! hé! Nazare! »

Nazare, vieillard au visage tout strié de rides profondes et fantasquement entre-croisées, au nez d'épervier et à la barbe en forme de coin à fendre, se montra sur le seuil de l'écurie.

« Quelle sorte de chevaux désires-tu, voyons? me dit M. Tchernobaï.

— De trait, pas trop chers; c'est pour la kibitka.

— Fort bien, je vois cela d'ici, nous avons ton affaire. Nazare, tu vas montrer à monsieur le joli hongre gris, tu sais, dans la stalle du fond à gauche, et le bai brun à tache de fumée, et aussi l'autre bai de Krassotka. » Nazare rentra dans l'écurie; M. Tchernobaï continua de lui parler. « Et fais-les

sortir comme ça tout bonnement, avec le licou, entends-tu? Chez moi, cher monsieur, poursuivit-il en me regardant bien droit en face et d'un regard très-limpide, tu n'es pas chez un de messieurs les maquignons, que Dieu bénisse, au reste, s'il lui plaît. Là, entre nous, ils emploient des *gingembres* [1], le marc de vin, le sel et que sais-je encore? Je leur baise bien les mains!... Chez moi, cher monsieur, ce que tu verras, tu l'auras bien vu, c'est là dans la main; je n'y mets pas plus de malice que ça. »

On fit tour à tour sortir les trois chevaux nommés, aucun ne me plut.

« Eh bien, remets-les à leurs râteliers, dit Anastaci Ivanytch, montre-nous-en d'autres. »

On en fit paraître encore trois. Mon choix tomba sur un cheval dont on ne me demanda pas cher; je marchandai un peu pour la forme, un peu par crainte des surprises du lendemain. Mais M. Tchernobaï, sans changer de ton un seul moment, parla avec tant de sagesse et de grave bonhomie, que je ne pus me résoudre à tenir tête à ce bon vieillard. Je donnai à l'instant des arrhes.

« Eh bien, à présent, dit Anastaci Ivanytch, permets que nous suivions l'ancien usage de cession sous la robe. Tu me remercieras de cette petite bête-là.... c'est frais comme la noisette au bois.... il n'y a rien qui cloche en elle! c'est du steppien tout pur! cela va à tout brancard. »

Et s'extasiant ainsi en touchants adieux de bon présage à sa bête, il fit le signe de la croix, mit sur son avant-bras droit le pan de son manteau, la main couverte tenant le licou, qu'il livra à ma dextre, cachée de même sous la robe de mon surtout; et la cession était opérée.

« Tu es maître à présent devant Dieu et devant le monde.... Et tu ne veux pas prendre le thé?...

— Non; merci, grand merci; j'ai hâte de rentrer à mon auberge.

1. Des excitants, des apéritifs, qui enflent le corps de la bête et lui donnent une faim-valle factice, pendant laquelle le pelage de l'animal devient tendu, lisse et brillant. Le sel mêlé au marc de vin de grain engraisse subitement le cheval, et le surexcite pour quelques jours ou quelques heures; puis vient le dépérissement rapide.

— A la bonne heure. Mon cocher va te suivre avec ton emplette.

— Oui, je vous en prie, ordonnez-le-lui.

— Très-bien, mon ami, très-bien. Basile ! hé ! Basile ! va avec le monsieur ; mène-lui le cheval et reçois pour moi les deniers. A présent, adieu, mon cher monsieur, adieu.

— Adieu donc, Anastaci Ivanytch. »

On amena le cheval à mon auberge. Le lendemain il se trouva plein de fièvre et boiteux. J'eus l'idée de le faire atteler, il ruait ; on le frappa du fouet, il marchait en arrière, faisait des rages et se couchait par terre. Je me rendis alors chez M. Tchernobaï, je demandai s'il était à la maison ; sur la réponse affirmative, j'entrai ; il était près de son écurie. Je lui dis : « Expliquez-moi, de grâce, comment vous avez pu me vendre hier un cheval vicieux et malade ?...

— Malade ! ah ! Dieu préserve ! Et qu'aurait-il donc ?

— Il a le feu dans le sang, de plus il boite, il a un ulcère au garrot, il est rétif....

— *Ton* cheval boite ? qu'est-ce que ça veut dire ? Allons, allons, ton cocher lui aura jeté un sort.... Quant à moi, d'abord, je prends Dieu à témoin que....

— Anastaci Ivanytch, il est juste que vous repreniez ce cheval.

— Pour ça, oh non ! cher monsieur, non ! ne vous fâchez pas ; c'est la règle ici ; dès qu'un cheval vendu et ensaisiné sous le pan du cafetan est hors de la cour, la chose est consommée. Vous deviez bien examiner avant de conclure. »

Je vis de quoi il retournait, et comme je suis de ma nature porté à la résignation, je rougis et quittai le vénérable vieillard à tête blanche. Heureusement je n'avais pas payé bien cher une si bonne leçon.

Le surlendemain je partis ; trois semaines après je revis la ville de Lébédiane, qui se trouvait sur ma route. Je m'y arrêtai pour quelques heures ; après mon dîner, j'allai au café, où je reconnus presque toutes les mêmes personnes, et, ce qui me frappa le plus, j'y trouvai le prince N. N. N., déployant au billard toutes ses grâces naturelles et acquises ; mais la destinée de M. Khlopakof avait déjà subi la péripétie ordinaire : il

était remplacé dans les bonnes grâces du prince par un autre favori, le petit officier blond. Le pauvre ex-sous-lieutenant essaya une dernière fois, j'étais présent, de mettre en circulation son petit mot ronflant, pensant que peut-être il réveillerait un souvenir favorable; mais le prince, bien loin de sourire, fronça les sourcils et haussa les épaules. M. Khlopakof baissa la tête, se rabougrit, fit sa retraite dans un petit coin, et se mit bien modestement, bien silencieusement à bourrer sa pipe.... Il fumait beaucoup....

XV.

La femme de province et son neveu l'artiste.

Donnez-moi la main, cher lecteur, et venez avec moi faire une petite visite de bon voisinage. Le temps est beau; l'azur du mois de mai est doux à contempler; les jeunes feuilles lisses des aubours brillent comme si on venait de les laver avec soin. La route large et unie est toute couverte de cette gentille et fine herbette à tige rougeâtre que les brebis aiment tant à brouter; à droite et à gauche, sur les versants prolongés des collines, se balancent mollement les seigles en herbe, et sur leur houle glisse l'ombre des petits nuages fugitifs. Dans le lointain, les bois brunissent, les étangs resplendissent, les villages se dessinent en jaune; les alouettes s'envolent par centaines, chantent en l'air, s'abattent tout à coup avec ensemble, et allongeant le cou çà et là, ressortent des guérets et y disparaissent tour à tour. Les freux s'arrêtent, stationnent sur la route, regardent fixement le sol, se rangent pour vous livrer passage, ou s'envolent lourdement à dix pas, sur le bord du chemin. Sur des montées au delà d'un ravin, un laboureur est à la charrue; un poulain pie à queue pauvre de crin, à crinière ébouriffée, hissé sur des jambes grêles, court après sa mère, et l'on entend à peine son hennissement plain-

tif. Nous entrons dans un bocage de bouleaux; une senteur à la fois fraîche et forte saisit agréablement l'odorat. Nous arrivons devant une barrière d'enceinte. Le cocher descend, les chevaux s'ébrouent, le timonier joue de la queue en appuyant la mâchoire contre l'arc qui domine le collier.... la barrière s'ouvre en criant. Le cocher se rassoit et touche; nous roulons.

Un village s'offre à nous; après avoir passé devant cinq ou six clos, nous tournons à droite, nous descendons rapidement, et nous cheminons bientôt sur une digue. Au delà d'un étang de médiocre étendue, derrière des pommiers et des massifs de lilas, s'élève un toit de planches jadis peintes en rouge et à deux cheminées; le cocher passe le long d'une palissade, à gauche, et aux aboiements sifflants et cassés de trois vieux chiens de basse-cour émérites, nous franchissons une porte cochère toute grande ouverte, nous circulons dans une vaste cour; mon homme salue gaillardement une bonne vieille ménagère qui sort obliquement de l'office pour franchir un seuil haut de dix-huit pouces, et arrête enfin devant le perron à auvent d'une sombre petite maison à joyeuses fenêtres. Nous sommes chez Tatiane Borissovna.... Mais la voici elle-même qui ouvre son vasistas et nous salue de la tête. Bonjour, bonjour, madame!

Tatiane Borissovna est une femme d'environ cinquante ans; elle a de grands yeux pers un peu saillants, le nez un peu épaté, la joue vermeille et un menton à deux étages. Sa physionomie reluit de douceur et de bonté. Elle a eu un mari, mais si peu de temps qu'on ne se rappelle pas l'avoir connue autrement que veuve. Elle ne sort presque point de son petit domaine, entretient fort peu de relations avec ses voisins, ne reçoit guère et n'aime que la jeunesse. Elle est née de gentilshommes fort pauvres et n'a reçu aucune éducation; en d'autres termes, elle ne parle pas français, et n'a pas vu, je ne dis pas Pétersbourg, mais Moscou.... Eh bien, malgré ces taches, elle s'arrange d'une manière si simple et si sage dans sa vie de campagne, elle a une manière si large de penser, de sentir, de comprendre les choses, elle est si peu accessible aux mille faiblesses ordinaires des pauvres bonnes dames de la province, qu'en vérité on ne peut s'empêcher de l'admirer.

En effet, songez qu'elle vit là toute l'année, au village, tout isolée, et qu'elle reste étrangère à tous les caquets de la localité, ne crie pas, ne mord pas, ne s'indigne point, ne suffoque point, ne frémit point de curiosité.... Envie, jalousie, aversion, engouement, inquiétude de corps et d'esprit.... tout cela lui est inconnu.... Convenez que c'est là une merveille.

Elle est chaque jour, dès onze heures, en robe ou en capote de taffetas gris de fer et en bonnet blanc à longs rubans pensée; elle aime à manger et à faire manger, mais elle mange modérément, et souffre qu'on l'imite. Les conserves, les fruits, les salaisons sont confiés à la gouvernante de sa maison. De quoi donc s'occupe-t-elle et comment remplit-elle sa journée? Elle lit peut-être? demanderez-vous. Non, elle ne lit point, et, à dire le vrai, c'est à d'autres qu'il faut songer quand on imprime un livre.

Si, en hiver, elle se trouve seule, notre Tatiane Borissovna se tient assise près d'une fenêtre et tricote paisiblement son bas; l'été, en pareil cas, elle va et vient dans son jardin, où elle plante et arrose des fleurs, fait écheniller ses arbres, mettre des tuteurs à ses arbrisseaux, sabler ses allées; puis elle peut jouer des heures entières avec la gent emplumée de sa basse-cour, avec de petits chats, et avec les pigeons qu'elle nourrit elle-même. Elle s'occupe très-peu du ménage. S'il lui tombe à l'improviste quelque bon jeune voisin, la voilà tout heureuse; elle l'établit sur son divan, le régale de thé, écoute ses récits, quelquefois lui donne de petites tapes d'amitié sur la joue, rit de bon cœur de ses saillies et parle elle-même très-peu. Avez-vous du chagrin, vous est-il arrivé un malheur? elle vous console par des mots bien sentis, elle vous ouvre différents avis toujours pleins de bon sens. Que de gens, après lui avoir confié leurs secrets de famille, leurs peines de cœur, se sont trouvés si bien de s'être ouverts à elle, qu'ils inondaient ses mains de leurs larmes! Le plus ordinairement elle se tient assise devant son hôte, la tête légèrement posée sur la main gauche, regardant face à face son interlocuteur avec tant d'intérêt, lui souriant de si bonne amitié, qu'on ne peut guère manquer de penser : « Ah! que tu es une excellente femme, Tatiane Borissovna! va, je ne te cacherai rien de ce

qui me pèse sur le cœur. » Dans ses bonnes petites chambres, on est si bien qu'on n'en voudrait pas sortir; dans ce ciel-là, le temps est toujours au beau fixe.

Tatiane Borissovna est une femme admirable que personne ne songe à admirer; on l'aime tout bonnement. Son exquis bon sens, sa fermeté, son indépendance d'allures, sa chaude sympathie pour les misères et les joies d'autrui, et en général toutes les qualités qui la font ce qu'elle est, sont nées avec elle et ne lui ont réellement coûté, à ce qu'il semble, ni soins ni culture; vous ne pouvez pas vous représenter cette femme autrement que vous ne la voyez, et il n'y a pas à la féliciter d'exercer un pouvoir quelconque sur elle-même. Elle aime plus que tout au monde à voir les jeux et les joyeux ébats de la jeunesse; elle se croise les bras sur la poitrine, penche la tête, cligne de l'œil et sourit, puis il lui arrive de soupirer et de dire : « Ah! mes enfants, mes chers enfants!... » Et on se meurt d'envie de courir à elle, de la prendre par sa bonne main potelée et de lui dire : « Écoutez, Tatiane Borissovna, vous ne vous doutez pas de ce que vous valez; eh bien! sachez qu'avec toute votre simplicité et votre patriarcale ignorance vous êtes une créature admirable! » Le nom de cette femme a quelque chose de douillet, d'aimable, de sympathique; il y a plaisir à le prononcer, il ne se rencontre pas sur les lèvres d'un honnête homme, qu'il n'y brille en même temps un sourire affectueux. Que de fois il m'est arrivé à moi-même de dire au premier paysan venu : « Par où faut-il prendre pour gagner.... Gratchevka, par exemple? — Allez à Viazovo, de là vous passerez par chez Tatiane Borissovna, et de chez Tatiane Borissovna à Gratchevka, chacun vous indiquera le chemin. » Et en prononçant ce nom de Tatiane Borissovna, le paysan a une manière toute particulière de balancer la tête.

Elle tient autour d'elle peu de gens, se conformant en cela à sa position de fortune; la maison, la buanderie, la dépense et la cuisine sont sous les ordres de la gouvernante Agafia, qui fut sa bonne il y a quarante ans, créature très-douce, un peu pleurnicheuse et sans dents : deux filles de service, solides de jarret, fraîches de joues comme des pommes de Saint-Antoine, sont entièrement à sa disposition. Les fonctions de valet de

chambre, d'intendant et de buffetier appartiennent au septuagénaire Polycarpe, serviteur lettré, original au premier chef, ex-violon, grand partisan de Viotti. De plus, il se pose en ennemi personnel du grand Napoléon, qu'il n'appelle que du nom méprisant de Bonapartichko. Amateur très-distingué de l'élève des rossignols, Polycarpe a toujours dans sa chambre cinq ou six rossignols qu'il soigne maternellement; au printemps, dès le mois de mars, il se tient assis des journées entières près de leurs cages dans l'attente de leurs premiers coups de gosier, et dès qu'il les a entendus, il se met le visage dans les mains, éclate en larmes et en sanglots, et s'écrie : « Ah! cela fait mal, cela fait mal! » On a adjoint à Polycarpe un aide dans la personne de son petit-fils Vacia, jeune gars de douze ans, œil vif et tête bouclée; Polycarpe aime à la folie cet enfant contre qui il marronne du matin au soir, et s'occupe de son éducation. Voici un exemple de son enseignement :

« Vacia, voyons, dis que Bonapartichko était un brigand.

— Que me donneras-tu, grand-père?

— Ce que je te donnerai?... eh, rien du tout; çà, quoi donc, es-tu Russe ou non?

— Je suis Amtchanien, grand-père, je suis né à Amtchensk[1].

— O la folle cervelle! Et en quel pays est donc Amtchensk?

— Est-ce que je sais, moi?

— Amtchensk est en Russie, imbécile!

— Et qu'est-ce que ça fait, qu'il soit en Russie?

— Comment, ce que ça fait? Ce Bonapartichko, notre prince, Mikhaïlo Ilarionovitch Golénistchef Koutouzof Smolenski, avec l'aide de Dieu, l'a bien voulu chasser des frontières de la Russie; à telles enseignes qu'on chantait partout :

> Le fameux Bonapartichko
> A danser le cœur n'a plus guères;
> On lui a fait tourner coco,
> Qu'il en perdit ses jarretières.

Comprends-tu, à présent, triple sot, comprends-tu que le prince de Smolensk a sauvé ton pays?

1. Dans le bas peuple, la ville de *Mtsensk* est appelée *Amtchensk*, et les habitants Amtchanes. Les Amtchanes sont des gens déterminés, et plusieurs dictons de la province le certifient.

— Bon ! mais qu'est-ce que ça me fait à moi ?

— A toi, mauvais petit fou ! Quoi ! tu ne comprendras pas que si l'illustrissime prince Mikhaïlo Ilarionovitch n'eût pas chassé le Bonapartichko, aujourd'hui un moucié[1] t'expliquerait ses volontés à coups de bâton sur la nuque; il avancerait comme ça vers toi, il te dirait : « Bojou, va biéen, comment vous portez-vous ? » Et touck, touck, touck, attrape !

— Et moi je lui flanquerais un grand coup de poing dans le ventre.

— Et lui tout de suite : « Bojou, bojou rr, venné issi; » et à la teignasse, à la teignasse.

— Et moi aux jambes, aux jambes, un croc dans ses jambes de bouc.

— Oui, pour çà, c'est vrai que le Français a des jambes de bouquin; mais vois-tu, il te garrotterait les mains.

— Et moi je me débattrais à mort, j'appellerais le cocher Mikhée.

— Tu crois donc que le Frantsouz ne viendrait pas à bout de Mikhée ?

— De Mikhée ? allons donc, grand-père, vous savez comme Mikhée est fort.

— Eh bien alors, qu'est-ce que vous feriez à l'autre ?

— Nous lui en donnerions sur le dos, sur le dos, sur le dos.

— Et lui, il crierait : « Pardônn, pardônn, pardônn, se vous pléïe. »

— Et nous lui dirions : « Non, non, non, point de se vous pléïe, Frantsouz enragé... » et marche.

— Je t'aime comme ça, drôle; tu es un gaillard, allons, Vacia ! eh bien alors, crie donc : Bonapartichko brigand !

— Et tu me donneras du sucre ?

— Ah ! drôle !... »

Tatiane Borissovna voit peu les dames du canton; elles ne viennent pas volontiers chez elle, parce qu'elle ne sait pas les occuper; elle s'endort au bruit de leur conversation; elle se secoue, elle tâche de rouvrir les yeux, de prendre un air attentif et retombe à l'instant dans la somnolence. S'il faut le

1. Un monsieur, un Français quelconque.

dire, en général elle n'aime pas les femmes. Un de ses amis, bon et paisible jeune homme, avait une sœur, vieille fille affligée de plus de trente-huit ans, très-bonne créature au fond, mais bouleversée, étirée, exaltée. Il avait souvent parlé à cette sœur de leur voisine. Un beau matin, notre demoiselle majeure, sans rien dire, fit seller Favori et se rendit chez Tatiane Borissovna. Dans son long costume d'amazone, le chapeau sur la tête, avec son voile vert et ses longs repentirs sur les épaules, elle entra dans l'antichambre, et passant devant l'étourdi Vacia, qui la prit pour une roussalka (une fée), elle entra comme une bombe dans le salon. Tatiane Borissovna fut tellement frappée elle-même de cette irruption, qu'ayant voulu se lever et parler, elle ne trouva ni sa voix ni ses jambes :

« Tatiane Borissovna, dit d'une voix presque suppliante la visiteuse inconnue, excusez ma hardiesse; je suis la sœur de votre ami Alexis Nicolaïtch K...; et il m'a si souvent et tant parlé de vous, que j'ai résolu de faire votre connaissance.

— C'est beaucoup d'honneur..., » dit avec quelque hésitation la dame envahie.

L'amazone jeta son chapeau sur un fauteuil, renvoya à deux mains ses repentirs derrière ses oreilles, s'assit tout près de Tatiane, et se mit à lui dire d'un ton de rêverie et d'émotion : « Eh bien, la voici, donc.... la voici cette bonne, cette pure, cette noble et sainte créature! la voici, je la vois enfin, cette femme si naïve et à la fois si profonde! Que je me sens à l'aise, que je suis heureuse! Combien nous allons nous aimer l'une l'autre! Je respirerai enfin..... Oui, la voici bien telle que je me la représentais, ajouta-t-elle en précipitant ses paroles et en dévorant des yeux Tatiane Borissovna. Assurez-moi bien que vous n'êtes pas fâchée contre moi, ma très-bonne, mon excellente...

— Je suis très-flattée, très-contente..... comment donc..... Vous offrirai-je du thé? »

L'amazone fit un sourire plein de grâce, elle murmura tout à fait pour elle-même ces mots allemands : « Wie wahr, wie unreflectirt! (Comme elle est simple!) » et elle ajouta avec élan : « Souffrez, chère dame, souffrez que je vous embrasse! »

La vieille demoiselle demeura trois heures pleines chez Ta-

tiane Borissovna, et le travail de sa langue n'eut pas de relâche pour une seconde. Elle s'efforçait d'expliquer à sa nouvelle connaissance, à Tatiane Borissovna, la valeur et le titre de Tatiane elle-même.

Immédiatement après la sortie de la demoiselle, Tatiane n'eut rien de plus pressé que de se mettre au bain, et de là dans son lit, où, au lieu de dîner, elle prit trois tasses d'infusion de tilleul, puis elle chercha, et trouva, grâce à Dieu, sur ses oreillers un sommeil réparateur. Mais le lendemain la vieille demoiselle reparut, passa cette fois quatre grandes mortelles heures près de Tatiane tout ahurie, et en s'éloignant promit, hélas! de revenir chaque jour, chaque jour, entretenir son amie. C'est que, voyez-vous, elle avait résolu de développer et de perfectionner, selon son expression, cette riche nature, et il est bien probable qu'elle serait parvenue à la rendre folle de chagrin, si, après quinze jours d'obsession, elle n'eût éprouvé un complet désillusionnement à l'endroit de cette intelligence inculte de l'amie de son frère, et si, d'une autre part, elle ne fût tombée éperdument amoureuse, en tout bien tout honneur s'entend, d'un jeune étudiant de passage, avec lequel elle se mit, dès le premier billet, en active et brûlante correspondance.

Depuis les fameux quinze jours de ce supplice, Tatiane Borissovna fut beaucoup plus en garde contre toute ombre de rapprochement avec les dames de son voisinage.

Mais rien n'est assuré à personne sur la terre. Tout ce que je vous ai raconté de l'existence paisible de l'excellente dame campagnarde, j'ai essayé de le rendre aussi présent que possible à votre imagination. Mais c'est malheureusement du passé pour elle; la douce paix qui régnait dans cette maison a disparu sans retour. Il y a aujourd'hui plus d'un an qu'elle n'est plus seule et qu'elle a sous son toit un neveu, un artiste de Saint-Pétersbourg. Je vais expliquer comment la chose est arrivée.

Tatiane Borissovna avait retiré chez elle un petit garçon de douze ans, du nom d'Andreoucha; c'était le fils de feu son frère; il était orphelin de père et de mère. Il avait de beaux grands yeux limpides, une toute petite bouche, un nez régulier,

un beau front élevé. Sa voix était douce et pénétrante; il se tenait avec propreté et convenance; il était adorable pour sa gentillesse envers la société de sa tante, de sa chère tante, à qui il baisait la main avec un air de respectueuse affection qui faisait plaisir à voir.

Cependant elle n'avait pas pour lui un bien grand attachement: elle avait une vague défiance à l'endroit de toutes ces allures caressantes si correctes et si merveilleusement attentives. L'enfant grandissait; elle commença à s'inquiéter de plus en plus vivement de son avenir... Une circonstance inattendue vint la tirer de peine.

Un jour, il y a juste huit ans, elle reçut la visite d'un monsieur Peotre Mikhaïlytch Benevolenski, conseiller de collége et chevalier. Il se posait en amateur des arts, mais cet amour était chez lui bien désintéressé, car, à vrai dire, il n'y en avait aucun dans lequel il fût réellement connaisseur. Quand on le voyait prendre feu pour telle musique ou pour tel tableau, on devait naturellement se demander en vertu de quelle loi mystérieuse et inexplicable cette passion avait pu se former chez un homme positif, matériel, évidemment médiocre..... Au reste, nous avons bon nombre de ces hommes-là dans notre chère Russie. L'amour qu'ils portent aux arts et aux artistes leur donne un air si étrange, que c'est, la plupart du temps, un supplice que de les voir et de les entendre s'évertuer à faux, s'échauffer à froid; ce qui se sent tout d'abord à leur manière emphatique de nommer Raphaël et Corregio, le divin Sanzio, l'inimitable de Allegris.

Le lendemain de l'arrivée de M. Benevolenski, Tatiane Borissovna, au thé du matin, dit à son gentil neveu de montrer ses petits dessins.

« Comment, il cultive le dessin? dit avec quelque surprise M. Benevolenski; et il fit un charmant sourire à l'enfant.

— Il dessine, il dessine, dit Tatiane; c'est sa passion; et, figurez-vous, sans maître, sans conseil.

— Voyons, voyons cela. »

Andreoucha, avec la rougeur de la modestie sur le front, présenta son cahier. M. Benevolenski se mit à le feuilleter avec ute la gravité d'un fin connaisseur. « Bravo, jeune homme,

dit-il enfin, bravo, c'est très-bien, cela... » Et il passa la main sur la jolie tête d'Andreoucha, qui saisit fort gentiment cette main au passage et y déposa un respectueux et tendre baiser.

« Et voyez un peu quel talent! Je vous félicite, Tatiane Borissovna, et de grand cœur.

— Merci, Peotre Mikhaïlytch; mais songez donc, je ne puis lui donner un maître. Celui qui se trouve dans la ville prochaine exige un prix fabuleux. Il y a un peintre chez mes voisins les Artamonof, mais la dame défend très-sévèrement qu'il donne aucune leçon à qui que ce soit en dehors de son obéissance; elle est persuadée qu'il se gâterait le goût et la main au contact d'un écolier.

— Hum! fit M. Benevolenski devenu rêveur et en fixant un long regard sur Andreoucha. Eh bien, c'est une petite affaire dont nous reparlerons, » ajouta-t-il tout à coup; et il se frotta les mains.

Dans l'après-dînée, il eut avec Tatiane Borissovna un entretien particulier; ils fermèrent sur eux les portes du salon, et une demi-heure après Andreoucha fut appelé. Quand il entra, M. Benevolenski avait une légère animation dans les traits et les yeux brillants. Tatiane Borissovna était assise dans un angle, et elle essuyait ses yeux. « Mon cher petit André, dit-elle enfin, remercie bien Peotre Mikhaïlytch, il te prend sous sa tutelle, il t'emmène avec lui à Pétersbourg. »

Andreoucha resta muet de surprise. « Enfant, parlez-moi franchement, dit M. Benevolenski d'un ton plein de dignité et de bienveillance; enfant, ou plutôt jeune homme, votre désir est-il de devenir un artiste? Vous sentez-vous une vraie vocation pour les arts?

— Je veux être artiste, Peotre Mikhaïlytch, dit en frémissant de bonheur Andreoucha.

— Eh bien, cela me fait plaisir. Il va vous être dur de quitter votre excellente et vénérable tante, et je ne doute point que vous n'ayez pour elle la plus vive reconnaissance.

— J'adore ma tante, dit Andreoucha; et il ferma les yeux d'un air de componction.

— Sûrement, sûrement, cela se conçoit très-bien et cela vous fait honneur, mon jeune ami; mais, d'une autre part,

représentez-vous la joie qu'elle aura, avec le temps, à la nouvelle de vos succès !

— Embrasse-moi, Andreoucha, » murmura l'excellente dame.

Andreoucha se précipita dans les bras de sa tante, qui lui dit : « Eh bien, à présent remercie ton bienfaiteur.... » Andreoucha donna une accolade à la panse de M. Benevolenski ; et le surlendemain de cette petite scène, M. Benevolenski partit emmenant son jeune pupille.

Dans le cours des trois premières années de l'absence d'Andreoucha, il écrivit assez souvent, et il joignait à ses lettres quelques dessins. M. Benevolenski ajoutait parfois quelques mots, le plus ordinairement favorables au jeune homme. Puis les lettres devinrent de plus en plus rares, puis il n'en vint plus du tout. Le gentil neveu fut une année entière sans donner signe de vie à sa tante. Celle-ci commençait à s'inquiéter sérieusement de ce silence, quand enfin elle reçut un billet ainsi conçu :

« Chère tante,

« Peotre Mikhaïlytch n'est plus : il y a quatre jours qu'un affreux coup d'apoplexie foudroyante m'a enlevé mon protecteur; je n'avais, vous le savez, d'autre soutien que lui dans Pétersbourg. Sans doute j'ai aujourd'hui vingt ans; sept années d'étude ont été pour moi sept années de progrès remarquables et remarqués, je m'en flatte. Je compte donc sur mon talent, j'y compte fermement pour gagner ma vie. Croyez que je ne me sens point découragé; mais toutefois si, pour ces premières conjonctures, vous pouvez m'envoyer deux cent cinquante roubles en assignations de la banque, vous m'obligerez.

« Je vous baise les mains, et suis etc., etc., etc. »

Tatiane Borissovna envoya à son neveu les deux cent cinquante roubles demandés. Deux mois après, il renouvela sa demande; elle eut beaucoup de peine à se procurer la somme, mais enfin elle se la procura et l'expédia. Il ne s'était pas écoulé trois semaines qu'il revint à la charge; il devait acheter des couleurs fort chères pour un portrait que venait de lui commander la princesse Tertéréchénef. Tatiane Borissovna, cette fois, trouva le courage de dire non. « Eh bien, répondit-

il, je vous annonce, chère tante, que je vais d'ici à quelques semaines partir pour me rendre chez vous, le séjour de la campagne étant nécessaire au rétablissement de ma chétive santé. » Et en effet, Andreoucha reparut vers la mi-mai à *Malya-Brouçi*[1].

Tatiane Borissovna ne reconnut pas André du premier coup d'œil. D'après sa lettre, elle s'attendait à voir un jeune homme maigre et maladif, et elle avait devant les yeux un homme large d'épaules, de taille, de visage, à chevelure grasse et frisée. Au petit, fluet et pâle Andreoucha avait succédé le vigoureux et athlétique André Ivanovitch Béelozorof. Et ce n'étaient pas seulement les dehors qui se trouvaient changés dans M. André. La timidité, la circonspection, les soins de propreté d'autrefois avaient fait place à des airs effrontément débraillés, intolérablement négligés; il se dandinait à droite et à gauche en marchant, se laissait tomber de tout son poids dans les fauteuils, s'abattait sur les tables comme pour les écraser, se rejetait de tout le buste en arrière comme pour les faire sauter du genou et de l'orteil; parlait brusquement à sa tante et insolemment aux domestiques : « Ah! c'est que je suis, voyez-vous, un artiste, moi, libre Cosaque, voilà comme nous sommes faits! »

Il arrive que de plusieurs jours il ne touche pas son pinceau et ne songe pas à faire sa palette; puis l'inspiration lui vient : gare, gare! L'artiste éprouve une agitation quelque peu parente de l'ivresse causée par le vin des celliers en novembre; il est lourd, gauche, bruyant; ses joues se teignent d'un rouge de brique, ses yeux prennent une couleur isabelle, et le voilà à proclamer ses capacités, ses talents, ses mérites, ses progrès, ses succès.... Ce qu'il y a de bien constaté dans tout cela, c'est que sa capacité paraît se hausser jusqu'au petit portrait à l'huile à peu près ressemblant, à peu près présentable. Qu'il entreprenne vingt fois davantage, qu'il travaille vingt fois plus, il ne faut pas le désirer; le dégât de toile et de couleurs est déjà bien assez grand comme cela. Son ignorance est tout ce qu'il y a de plus complet; il n'a rien lu et ne soupçonne point

1. Les *Petites-Solives*, lieu ainsi nommé du nom de la maison, qui indique que celle-ci était en bois.

qu'un artiste ait besoin de rien lire; en effet, nature, liberté, poésie, voilà son élément. Eh! ne sait-il pas soulever, livrer aux vents les anneaux et les spirales de sa belle chevelure? n'a-t-il pas des fantaisies de chant à étonner le rossignol? n'aspire-t-il pas le tabac de Joukof[1] de façon à pouvoir l'exhaler ensuite en fumée une heure durant, comme les volcans avant l'éruption? L'audace russe est bonne de soi, mais elle ne va pas à l'air de visage de tout le monde, et les aventuriers du second plan, les comparses de la bravacherie sont des figures sur lesquelles l'œil n'aime pas à s'arrêter. Je serai bref.

André Ivanovitch fit bonne vie chez sa tante; le pain tout gagné lui paraissait d'assez bon goût. Les amis de Tatiane Borissovna, au contraire, avaient peu de goût pour le fantasque jeune homme. Le braque se mettait au clavecin (un clavecin avait été démontré indispensable), il se mettait à chercher d'un seul doigt l'air : *Fougueux troïge*, *mes amours;* il prenait les accords, frappait à tout rompre, puis, abandonnant le premier air, il se lançait de la bouche, de la tête, des bras et des pieds dans les romances de Varlamof : *Un tremble solitaire*, ou bien *Non, docteur, non, ne venez pas me dire.* Et il y en avait pour des heures entières, et ses yeux devenaient tout huileux, ses joues devenaient glabres comme la peau du tambour. Le pis, c'est quand il entonnait d'un coup de foudre : *Laissez-moi, passions dévorantes*, *fureurs d'amour.* Tatiane Borissovna courbait le dos, la pauvre dame, et tremblait de tous ses membres.

« C'est étonnant, me disait-elle un jour, quelles chansons on compose aujourd'hui! c'est comme des rages. De mon temps, on les faisait tout à fait autrement; c'était gai de chanter et d'entendre chanter. Il y avait, c'est vrai, des romances un peu tristes; eh bien, celles-là même se faisaient entendre sans donner de secousses, par exemple :

Viens, viens me voir dans la prairie
Où je souffre à t'attendre en vain;
Viens, prends par le bois, ma chérie,
Mes pleurs ont lavé ton chemin.
Ne dis pas *demain*, mon amie,
Je meurs, il serait tard demain. »

1. Fabricant de tabac, gros millionnaire, qu'en 1848 quelques rêveurs, sans consulter le brave homme assurément, avaient le projet de faire dictateur.

Et Tatiane Borissovna souriait doucement, délicatement, quand dans la chambre voisine le neveu rugit ces mots :

Je sou ou oun ouffre.... je sou ou ou ouffre ; oh ! tout l'enfer !...

— Finis, finis, Andreoucha, je t'en prie. »

Absente et pourquoi ? ma tête se perd, l'enfer, te dis-je....

Tatiane Borissovna branla la tête avec chagrin. « Oh ! ces artistes ! ces artistes ! » dit-elle, et elle se calma.

Il s'est passé un an de la sorte. Béelozorof, jusqu'à ce jour, demeure chez sa tante, mais, il est vrai, toujours annonçant qu'il se prépare à regagner Pétersbourg. En attendant, il a pris à la campagne un embonpoint excessif. J'ai bien envie de faire confidence à mes lecteurs d'un fait peu croyable ; il est toujours plus sage de rejeter ce qui manque de vraisemblance ; n'importe, cette fois je me risque. Sachez donc que Tatiane Borissovna est tout âme et tout cœur pour Andreoucha, et que les demoiselles de tout le district, oui, les demoiselles.... sont la plupart folles de ses talents, de ses manières, des grâces de sa personne, et, il n'y a pas à s'y tromper, folles.... d'amour !

La plupart des anciennes connaissances de Tatiane Borissovna ont cessé de lui faire visite.

XVI.

La mort. — Manière de mourir des Russes.

J'ai un voisin qui est jeune maître de maison et jeune chasseur. Par une belle matinée de juillet, je me rendis chez lui à cheval et lui proposai d'aller chasser à la caille. Il y consentit. « Seulement, me dit-il, nous irons à Zoucha, en passant par mes petites exploitations ; ce sera pour le mieux ; je verrai Tchaplyghino, vous savez, mon bois de chênes ; je l'ai mis en coupe réglée. C'est convenu, n'est-ce pas ? » Il se fit seller un cheval, passa un surtout vert dont les boutons bronzés repré-

sentaient des hures de sanglier, puis une gibecière brodée en poil de chameau filé et un flacon d'argent; il posa contre son épaule un fusil français tout frais battant neuf, se regarda à deux ou trois reprises dans la glace, et appela son chien, le bel *Espérance*, cadeau d'une vieille demoiselle douée d'un excellent cœur, mais qui n'avait pas un cheveu sur la tête.

Dans cet équipage, nous partîmes. Mon voisin avait à sa suite son dizenier Arkhippe, gros petit bonhomme au visage carré et aux pommettes saillantes, et un régisseur qu'il avait tout récemment fait venir de Courlande ou de Livonie, jeune homme de dix-neuf ans, maigre, blond, myope, aux épaules effacées, au long cou, et affligé du nom de Gottlieb von der Kock.

Mon jeune voisin lui-même était depuis bien peu de temps en possession de sa fortune. Ce domaine était un héritage de feu sa tante la *conseillère d'État* Kardon-Kartaëf, femme obèse, furieusement obèse, qui, même au repos, même étendue dans son lit, était essoufflée au point de geindre et de s'angoisser.

Arrivés à l'exploitation, nous entrâmes dans des taillis. « Attendez-moi ici sur le préau, » dit Ardalion Mikhaïlovitch (mon voisin), en s'adressant à ses compagnons. L'Allemand s'inclina, descendit de cheval, tira de sa poche un petit livre broché, qui était, je crois, un roman de Jean Chopenhauer, et s'assit sous l'ombrage d'un osier sauvage. Arkhippe resta en plein soleil et garda, une heure durant, la même position. Nous fîmes cent détours à travers les taillis, et nous ne trouvâmes pas la moindre trace de roues suspectes. Ardalion Mikhaïlovitch me déclara son intention de se rendre dans la chênaie.

« Bon, lui dis-je; je vous y accompagnerai d'autant plus volontiers, que j'ai le pressentiment que je ne tuerai rien de tout le jour. »

Nous regagnâmes le préau. L'Allemand mit dans son livre deux ou trois brins d'herbe pour servir de signet, et remonta, non sans peine, sur sa détestable jument, qui reniflait sous prétexte de hennir, et ruait furieusement au moindre contact du cavalier. Arkhippe se remua sur sa bête, tira le bridon des deux côtés à la fois, balança ses courtes jambes contre les

flancs de la jument, et finit par mettre en mouvement la triste haridelle, qu'il écrasait de son poids. Nous voilà en marche.

Le bois d'Ardalion Mikhaïlytch m'était connu depuis ma première enfance. J'allais souvent à Tchaplyghino avec mon gouverneur français, M. Désiré Fleury, très-excellent homme. qui, au reste, a bien failli gâter à tout jamais ma santé en me faisant prendre tous les soirs la médecine de Leroy. C'était un bois consistant en deux ou trois cents énormes chênes, mêlés de quelques frênes géants. Leurs hauts et puissants fûts noirâtres faisaient merveilleusement ressortir la verdure dorée et transparente des coudriers et des sorbiers; ils les dominaient de leurs tiges droites, et se dessinaient dans l'atmosphère azurée, où ils étendaient, comme une tente pittoresquement percée à jour, leurs larges branches entrelacées; éperviers, bondrées, crécerelles et busards planaient, tournoyaient autour des cimes immobiles; l'épeiche bigarrée forait énergiquement de son bec d'acier l'épaisse écorce du tronc; le cri retentissant du merle résonnait dans l'épaisseur du feuillage aussitôt après chaque roulade du loriot; en bas, dans le *fourré*, chantaient à l'envi fauvettes, tarins et pouillots. Les pinsons fuyaient agilement le long des sentiers. Le petit-gris se glissait sur le rebord des fourrés, et toujours de biais, par prudence; l'écureuil roux, au contraire, sautait gaiement d'arbre en arbre et tout à coup se mettait au repos, en se contractant, se pelotonnant et ramenant sa queue par-dessus sa tête. Dans l'herbe, autour des hautes fourmilières, sous l'ombre accidentée des charmantes découpures de la fougère, fleurissaient les violettes et les muguets, et croissaient vingt sortes de champignons blancs, jaunes, roux, ponceau, feuilletés, spongieux, les uns innocents, d'autres vénéneux, tous agréables à la vue, tous utiles à qui en sait l'usage. Dans les éclaircies, le gazon était comme pailleté d'étincelles écarlates : c'était le fruit mûr et parfumé du fraisier des bois. Dans ce bois, quelle ombre! des ténèbres en plein midi; un air aromatisé, la fraîcheur, le calme...

J'avais souvent passé des heures bien douces à Tchaplyghino : aussi, je l'avoue, je n'entrai pas à cheval dans cet asile d'innocents, d'émouvants souvenirs, sans un sentiment de

vague mélancolie. Le funeste hiver sans neige[1] de 1840-41 n'avait pas épargné mes vieux amis les grands chênes et les beaux frênes; desséchés, dépouillés, tachés çà et là, souillés d'une verdure maladive, ils étaient tristement étendus sous un jeune bois qui s'élançait pour leur succéder et ne les remplaçait point. Quelques-uns, debout encore et pourvus de feuilles vers le bas, élevaient comme avec reproche et désespoir leurs rameaux mutilés et sans vie; le feuillage d'autres, encore assez touffu, quoique non abondant et surabondant comme autrefois, était dominé par de grosses branches sèches, noires et comme frappées de la foudre; plusieurs avaient entièrement perdu leur écorce; mais combien étaient tombés tout de leur long par terre, où, géants superbes, ils pourrissaient ignoblement comme de vils cadavres d'animaux!

Qui aurait pu prévoir en 1840 qu'au bout de quelques années on chercherait en vain de l'ombrage dans le bois de Tchaplyghino? En regardant ces nouveaux Titans, victimes innocentes d'un ciel impitoyable, je leur prêtais du sentiment, je leur supposais des angoisses de douleur et de honte... et je me rappelais l'apostrophe du poëte Koltsof:

Qu'es-tu devenue,
Parole haute,
Force orgueilleuse,
Vertu de roi?
Où s'est retirée
Ta verte séve
Montant toujours?...

1. L'absence de la neige est une calamité en Russie, où le traînage est le grand moyen de communication; la neige est d'ailleurs un correctif nécessaire aux rigueurs de l'hiver russe. L'auteur, faisant allusion aux dévastations imprévoyantes que les paysans commettent habituellement dans les forêts, signale ici en note comment les forêts se trouvent, sur certains points, préservées par l'intervention religieuse. Quoiqu'il existe un institut forestier, cette institution, de création récente et encore peu développée, n'a pas une grande efficacité, appliquée sur une aussi vaste surface que la Russie. Voici la note de l'auteur:

« Dans l'hiver de 1840, le froid, d'abord très-vif, devint désastreux par son intensité, faute de neiges; il ne neigea pas avant le 29 décembre. La végétation fut mortellement atteinte; beaucoup de magnifiques chênaies ont succombé sous cette cruelle intempérie; il est au moins douteux que ce désastre soit jamais réparé; la vertu productive de la terre s'est manifestement affaiblie: dans les bois bénits situés à distance de toute habitation, que l'Église même a rendus saints par ses processions sous les bannières, ses aspersions et ses images vénérées portées à l'entour, au lieu des nobles baliveaux d'autrefois, on voit des bouleaux et des pins intrus.... Mais jusqu'à présent chez nous on s'en rapporte à la terre du soin de se reboiser. »

« Çà, Ardalion Mikhaïlytch, dis-je à mon jeune voisin, expliquez-moi donc comment il se fait qu'on n'ait pas coupé tout cela en 1841 ou 1842. On ne vous en donnera pas aujourd'hui la dixième partie de ce qu'on vous en aurait offert en ce temps-là. (Le jeune homme se borna à hausser les épaules.) Si une bonne âme eût seulement dit un mot à votre tante, certainement les marchands seraient accourus l'argent à la main, à l'envi les uns des autres.

— *Mein Gott! mein Gott!* s'écriait à chaque pas von der Kock; mon Dieu! quelle piété! mais quelle piété!

— De quelle piété parlez-vous? demanda en souriant mon voisin.

— Ché feu tire quée c'ée pien bitoyâppe, tout ça. »

Ce qui excitait surtout sa compassion, c'étaient les grands fûts étendus par terre et en partie vermoulus. En effet, il est tel meunier, tel manufacturier qui aurait payé bien cher de pareilles pièces de charpente. Quant au dizenier Arkhippe, il jouissait d'un calme imperturbable. Loin de se lamenter à la vue des cadavres, il prenait quelque plaisir à les franchir en stigmatisant de son fouet les parties vermoulues ou couvertes de mousses parasites.

Nous nous rendions vers le point où se faisait la coupe, quand tout à coup, à la suite du bruit de la chute d'un arbre, retentirent un cri et un bruit de voix, et quelques secondes après s'élança du fourré à notre rencontre un jeune paysan pâle et les traits bouleversés.

« Qu'est-ce qu'il y a? Où cours-tu ainsi? dit le jeune seigneur.

— Ah! père, ah! Ardalion Mikhaïlytch, quel malheur!

— Quoi?

— L'arbre, père, l'arbre a écrasé Maxime!

— Comment? Maxime! l'entrepreneur, l'adjudicataire des travaux de là-bas?

— Oui, père. Nous coupions un frêne. Il était là à cinq pas qui regardait. Après avoir regardé longtemps, il lui prit soif; il en parlait et il se préparait à aller du côté de la source, il se mettait déjà en chemin, quand tout à coup l'arbre craqua, s'abattit et tomba droit sur lui. Nous lui criions: « Cours, cours,

cours!!! » Il aurait dû se jeter à droite ou à gauche; mais non, il courait tout droit devant lui; la peur le troublait; le frêne le couvrit de ses branches d'en haut. Dieu sait pourquoi l'arbre est tombé si vite. Il faut croire que le cœur est tout pourri.

— Et Maxime a été tué?

— Il a été tué, père.

— Je te demande s'il est mort.

— Il remue encore, père; mais quoi, il a les bras et les jambes cassés. Moi, je courais chercher le médecin Sélivertytch. »

Ardalion Mikhaïlytch ordonna au dizenier de courir ventre à terre au village prendre Sélivertytch, et lui-même se rendit au grand galop à l'abattage, où je le suivis.

Nous trouvâmes le pauvre Maxime étendu sur l'herbe; une dizaine de paysans l'entouraient; nous mîmes pied à terre. Il ne gémissait presque pas; de temps en temps il ouvrait les yeux très-grands; il avait l'air de regarder avec surprise autour de lui et il mâchait ses lèvres bleuies... son menton tremblait; ses cheveux étaient collés sur son front, sa poitrine se soulevait avec des mouvements inégaux, il se mourait; la pénombre que projetait un jeune tilleul s'étendait doucement sur ses traits.

Nous nous penchâmes sur lui. Il reconnut Ardalion Mikhaïlytch.

« Monsieur, dit-il d'une voix à peine intelligible, envoie chercher le prêtre; Dieu devait bien me punir... mes jambes et mes bras sont brisés... C'est... aujourd'hui... dimanche... et moi... moi... tu vois... j'ai fait travailler... ces bonnes gens. »

Puis il se tut; la respiration lui manquait.

« Mon argent... reprit-il ensuite, ce qui en restera, comptes faits, donnez-le à ma femme... à ma femme... Onicim que voici... sait à qui... je dois...

— Mon pauvre Maxime, nous avons envoyé chercher le médecin, dit le jeune seigneur au moribond, peut-être que tu ne mourras pas. »

Il voulut en vain rouvrir la bouche, et il souleva avec effort les sourcils et les paupières.

« Non, je vais mourir, murmura-t-il ensuite... voici, voici

la mort, elle est ici. Frères, si je vous ai fait du mal... pardon !...

— Dieu te fasse grâce, Maxime Andréytch, dirent d'une voix sourde tous les paysans sans exception en se découvrant la tête ; c'est à toi, à toi de nous pardonner. »

Il branla la tête avec les signes du désespoir, se souleva de la poitrine avec angoisse, et s'affaissa de nouveau.

« On ne peut cependant le laisser mourir ici, s'écria Ardalion Mikhaïlytch ; mettez ici les nattes de votre chariot, faisons vite une civière et transportons-le à l'hôpital. »

Deux hommes se hâtèrent d'exécuter cet ordre.

« Hier j'ai acheté... bégaya le mourant, j'ai acheté un cheval à Efim... j'ai donné des arrhes... le cheval est à moi, il est pour ma femme... elle payera... donnez-le à ma femme ! »

On le fit avec grande précaution glisser sur la civière... il frémit comme un oiseau blessé, et aussitôt tout son corps se roidit.

« Mort ! » murmurèrent les paysans.

Nous remontâmes à cheval et nous partîmes.

La mort du pauvre Maxime me porta à la réflexion. Le paysan russe a une manière toute à lui de mourir, et l'on ne peut nullement dire que la disposition où il se montre avant d'expirer puisse, sous aucun rapport, passer pour de l'indifférence et de la stupidité... Il meurt, je l'ai toujours observé ainsi, il meurt avec calme et simplicité, et comme s'il accomplissait un acte, une formalite inévitable et toute naturelle.

Il y a quelques années, dans le village d'un autre voisin, un paysan fut brûlé dans l'incendie de la grange. Il serait resté là à expirer dans la grange, si un bourgeois qui passait n'était allé l'en retirer demi-mort. J'allai voir le malheureux dans sa chaumière ; il y faisait sombre, et l'air était vicié, chargé de fumée, suffocant.

« Où est le malade ? demandai-je.

— Eh ! là donc, sur la loge du poêle, » me répondit une femme avec la cantilène ordinaire des pauvres paysannes affligées.

J'approche : le malheureux est couché, il s'est couvert de son touloup ; il respire avec grande difficulté. « Eh bien, frère,

comment te sens-tu ? » Le malade fait quelques mouvements ; il est tout couvert de plaies, il est à l'article de la mort, il essaye de se soulever un peu. Je lui dis : « Reste, reste tranquille... Eh bien, comment te trouves-tu, frère ?

— Eh ! bien mal, vous voyez.

— Tu souffres ? » Silence. « Ne te faut-il pas quelque chose ? » Silence. « Du thé, hein, veux-tu du thé ?

— Non. »

Je me retire un peu et vais m'asseoir sur le banc. Je reste là une demi-heure, au milieu d'un silence vraiment sépulcral. Dans un angle, derrière une table sous l'iconostase se tient tapie une petite fille de cinq ans occupée à ronger un croûton... la mère de temps en temps la menace du doigt. Dans l'entrée, on va et on vient, on frappe, on cause ; la belle-sœur hache du chou.

« Hé ! Axinia, dit enfin le moribond.

— Quoi ?

— Du kvass. »

Axinia présenta la boisson demandée, et le silence se rétablit. « A-t-il reçu les sacrements ? » demandai-je bien bas ; on me répondit de même : « Oui, avant votre entrée. »

« Allons, me dis-je en moi-même, tous sont en règle ici ; le malade attend la mort, il l'attend, il n'attend pas autre chose. » Je n'en pouvais plus, je sortis.

Je me souviens, à propos de cela, qu'un jour étant en chasse, j'aperçus le toit de l'hôpital de Krasnogorié, et comme je connaissais là un nommé Capiton, simple aide, carabin, apprenti médecin ou infirmier, je ne sais, mais grand amateur de mon passe-temps favori, j'entrai pour causer un moment avec le frater.

L'hôpital était formé d'une aile d'une ancienne maison domaniale ; c'était la dame du lieu qui avait elle-même organisé cette aile en infirmerie, et voici comment : elle fit clouer au-dessus de la porte une planche peinte en bleu, portant en lettres blanches cette inscription : *Hôpital de Krasnogorié*, et elle remit le même jour à Capiton, en sa qualité d'ancien infirmier, un joli album où il devait inscrire les noms de ses malades. Sur la première page de cet album, un des pique-

assiettes et très-humbles serviteurs de la bienfaisante dame traça en français les vers suivants :

Dans ces beaux lieux où règne l'allégresse,
Ce temple fut ouvert par la beauté;
De vos seigneurs admirez la tendresse,
Bons habitants de Krasnogorié !

Nous ne prétendons pas justifier la rime ni la mesure du dernier vers : nous avons transcrit diplomatiquement; c'est tout ce qu'on peut exiger de nous.

Un autre ami de la maison prit aussitôt la plume et ne balança pas à écrire aussi en français et de sa plus belle écriture, avec un à-propos qu'on n'aperçoit pas du premier coup d'œil:

Et moi aussi j'aime la nature !

Il signa avec paraphe :

JEAN KOUBILIATNIKOF.

Je ne saurais dire, au reste, si les Français trouveraient la mesure d'un vers dans cet impromptu auquel ne manque certes pas la grâce. Mais cette page était lettre close pour le bon Capiton.

Le frater, livré à peu près exclusivement à ses moyens matériels comme à ses inspirations médicinales, acheta de ses propres deniers six lits en bois de sapin qu'il peignit en vert à l'huile, et se mit, en invoquant les bénédictions du ciel, à prodiguer ses soins aux gens du bon Dieu. On lui donna pour aides deux individus, dont l'un, Paul, avait été sculpteur, mais il était sujet à des absences d'esprit qui le rendaient assez incommode; l'autre était la femme Melikitrice, dite Mains-sèches; elle était chargée de la cuisine de l'établissement. Tous deux étaient employés à préparer les médicaments, à sécher les simples, à faire des infusions, etc., puis à contenir les malades que la fièvre agitait quelquefois outre mesure, ou qui résistaient à quelque opération douloureuse ou pénible. Le sculpteur était habituellement morose et avare de ses paroles; cependant, la nuit, il chantait : *De Vénus la toute-puissante, déesse et reine de beauté*, etc. Et il abordait chaque passant en le suppliant de vouloir bien lui permettre (ce qu'il eût été difficile de lui accorder) d'épouser une certaine Malanie, morte

et enterrée depuis bien des années : Mains-sèches le rossait d'amitié et le mettait, un peu de force, à un régime calmant, en lui faisant garder les dindons.

J'étais chez le frater, l'infirmier, le médecin, le directeur de l'hôpital, comme on voudra bien l'appeler, chez le bon et honnête Capiton enfin, et nous étions déjà en train de rappeler les circonstances de notre dernière chasse, quand tout à coup entra au galop dans la cour une télègue attelée d'un énorme cheval moreau, comme en possèdent seuls les meuniers. Dans la télègue se carrait un homme vigoureux, dont la barbe était de quatre ou cinq nuances, et vêtu d'un armiak neuf. « Ah! Vacili Dmitrytch! cria de sa fenêtre Capiton, soyez le très-bien venu! C'est le meunier de Leoubovchinsk, » ajouta-t-il pour moi en rentrant la tête dans la chambre. Le paysan, en poussant un soupir bruyant, plaintif et prolongé, descendit du chariot, entra dans la chambre de Capiton, chercha du regard l'image sainte, et se signa solennellement.

« Eh bien! eh bien! Vacili Dmitrytch, qu'est-ce qu'il y a de nouveau? çà mais, vous ne vous portez pas bien? vous n'avez pas du tout bon visage aujourd'hui.

— Non, Capiton Timoféytch, c'est vrai, je ne me sens pas bien.

— Qu'est-ce qui vous arrive?

— Écoutez, Capiton Timoféytch, il y a quelques jours, j'allai à la ville, j'achetai des meules et je les amenai à la maison; quand je dus les décharger dans ma cour, je voulus agir à peu près seul; j'y mettais toutes mes forces, et voilà que dans mes entrailles, je ne sais, quelque chose s'est rompu ou dérangé.... Que vous dirai-je? depuis ce maudit quart d'heure je n'ai plus de force, et aujourd'hui je suis souffrant et bien souffrant.

— Hum! fit Capiton en absorbant une triple prise de tabac et en regardant fixement le plancher, ça doit être une hernie. Et y a-t-il longtemps que cela est arrivé?

— Il y a neuf jours.

— Neuf jours!... L'ancien infirmier ouvrit de grands yeux effarés, retint son haleine et branla la tête.... Voyons.... Ils disparurent derrière une courtine; en revenant de là, il ajouta:

Mon pauvre Vacili Dmitrytch, j'en ai bien du chagrin pour toi, mais cela va très-mal; tu es gravement malade, et tu ne dois pas songer à sortir d'ici; j'y mettrai tous mes soins, mais je ne réponds de rien.

— Est-ce que je suis donc si mal, si mal? demanda le meunier surpris.

— Oui, Vacili Dmitrytch, bien mal; si vous étiez venu une couple de jours plus tôt, peut-être que je vous aurais enlevé cela avec la main; maintenant il y a inflammation, et Dieu veuille que la gangrène ne s'y mette pas.

— Impossible! Capiton Timoféytch.

— C'est comme je vous le dis.

— Mais comment.... comment! et je dois mourir pour si peu?...

— Je ne dis pas que vous mourrez; je dis que vous devez ne plus bouger d'ici. »

Le paysan réfléchit, se gratta le front, regarda le plancher, puis nous, puis son bonnet, puis il se couvrit et se leva.

« Où allez-vous donc, Vacili Dmitrytch?

— Où je vais? Eh! sans doute à la maison, puisque je suis si mal. Il faut bien, avant de mourir, faire quelques dispositions.

— Vous vous perdez, Vacili Dmitrytch; sachez que je m'étonne beaucoup que vous ayez pu arriver jusqu'ici. Restez donc.

— Non, frère, non, Capiton Timoféytch; s'il faut mourir, eh bien, que ce soit chez moi; si je meurs ici, Dieu sait ce qui se passera dans la maison.

— On ne peut pas savoir, Vacili Dmitrytch, comment le mal tournera.... sans doute, c'est dangereux, et même très-dangereux.... c'est justement pour cela que vous devriez rester ici.

— Non, dit le meunier en branlant la tête, non, Capiton Timoféytch, je ne resterai pas.... mais prescrivez-moi quelque chose à prendre.

— Les potions à elles seules n'y feront rien.

— Je vous dis que je m'en retourne là-bas décidément.

— Tu es le maître.... malheureux, je tremble que tu ne te repentes trop tôt.... »

Il arracha un feuillet du bel album, y écrivit une ordonnance, et ajouta de vive voix une foule de choses à faire. Le paysan prit l'ordonnance, donna à Capiton un demi-rouble[1], sortit de la chambre, et parvint à se remettre dans son chariot avec l'aide de Capiton.

« Eh bien! adieu, lui dit-il, gardez-moi bon souvenir, et ayez quelque souci des miens, si tant est....

— Ah! Vacili, reste, reste ici, crois-moi. »

Le paysan branla la tête, toucha son cheval et sortit de la cour. J'allai dans la rue, et je le suivis de l'œil quelque temps. La route était boueuse et cahoteuse; le meunier cheminait avec précaution et sans hâte, il dirigeait habilement son cheval, et à chaque cahot il avait soin de serrer la bride; il saluait tous les passants.... Trois jours après il n'était plus.

J'en reviens à dire que les Russes sont admirables dans leur manière de prendre la mort. Quantité de mourants assiégent à présent ma mémoire. Je te revois comme si tu respirais encore, mon ancien camarade Avenir Sorokooumof! Tu n'étais pas parvenu à terminer tes études et à conquérir au moins le premier diplôme, la licence d'étudiant, mais tu n'en étais pas moins un homme excellent et plein de noblesse. Je vois encore ton visage verdâtre aux pommettes rosées, ta grosse chevelure blonde, ton modeste sourire, ton regard émerveillé, tes longs membres osseux..,. j'entends ta voix faible et caressante. Tu habitais chez un seigneur grand-russien, nommé Gour Kroupianikof, tu élevais ses enfants, M. Fofa et Mlle Zeozia, leur enseignant la langue russe, la géographie et l'histoire. Tu prenais en patience la lourde gaieté de M. Gour en personne et les saillies de son intendant, et les espiègleries un peu fortes de deux élèves pleins de malice; tu cédais aux exigences fantasques d'une mère que troublaient les vapeurs d'un incurable ennui, tu la satisfaisais non sans un amer sourire, mais sans ressentiment et sans murmure.... Mais aussi, quand venait l'heure du repos, le soir, après souper, comme tu goûtais ce repos! comme tu te sentais heureux d'être momentanément délivré de toute obligation, de toute contrainte, de toute ten-

1. Deux francs.

sion d'esprit! Oh! alors, tu t'asseyais à la fenêtre, tu fumais ta pipe tout rêveusement, ou bien tu feuilletais une grosse livraison bien déprimée, bien malpropre, de quelque revue russe, apportée de la ville prochaine par l'arpenteur, encore un pauvre diable tel que toi. Comme tu goûtais alors toute pièce de vers, tout conte, toute nouvelle! avec quelle facilité les auteurs de ces choses te faisaient venir les larmes aux yeux! avec quel plaisir tu riais! avec quel sincère amour des hommes, avec quelle noble sympathie pour le bon et pour le beau, ton âme pure et virginale s'enflammait à des fictions plus ou moins ingénieuses, plus ou moins empreintes de vraie sensibilité!

Il faut tout dire : tu ne te distinguais pas par une bien vive intelligence, la nature t'avait doué de peu de mémoire, la force d'attention, la curiosité érudite te manquaient; à l'université, tu étais réputé l'un des plus tristes étudiants; aux leçons, tu dormais; aux examens, tu gardais un solennel silence.... Mais qui avait les yeux étincelants de joie, qui, au succès, au triomphe d'un camarade, perdait la respiration à force de bonheur? c'était Avenir. Qui croyait aveuglément à quelque haute vocation de ses amis? qui les prônait avec extase, les défendait avec emportement? qui était entièrement étranger à l'envie, à la haine, à la vanité? qui était prêt à s'immoler sans arrière-pensée? qui se soumettait volontiers à des gens si loin de te valoir par le cœur et par le caractère? Toujours toi, toujours toi, notre bon et cher Avenir!

Il m'en souvient, c'est avec un cœur brisé que, partant pour une *condition* [1], tu te séparas de tes camarades; de fâcheux pressentiments te tourmentaient; et, à la campagne, dans ta position dépendante, tu dois avoir eu bien du mal, car tu n'avais là personne à écouter avec une pieuse attention, personne que tu pusses admirer ou aimer! Tous, stepniaks purs [2] et seigneurs terriers civilisés, ne voyaient en toi qu'un précepteur, un homme de rien; les uns te parlaient grossièrement, les autres te parlaient peu ou point. Pour surcroît de malheur, tu manquais d'assurance; tu tremblais, tu rougissais, tu te

1. Pour occuper un emploi, remplir quelque fonction chez un particulier.
2. Stepniak, campagnard du voisinage des steppes, et qui vit exclusivement de la vie locale, sans se soucier des grandes villes.

mouillais de sueur, tu bégayais; tu perdais tout moyen de conquérir ta vraie place. L'air pur des champs n'a pas même eu la puissance de rétablir ta santé; tu coulais comme une misérable chandelle de suif, mon pauvre ami! Ta chambre s'ouvrait sur le jardin; les merisiers, les pommiers, les tilleuls semaient sur ta table, sur ton écritoire, sur tes livres et sur tes papiers leurs fleurs légères; à la paroi pendait un petit coussinet de soie bleue pour la montre qui, le jour des adieux, t'avait été donnée en souvenir par une bonne et sensible Allemande, gouvernante aux yeux bleus, aux longs repentirs blonds. Quelquefois tu avais la visite d'un ancien ami de Moscou, qui te jetait dans des extases infinies en te lisant des pièces de vers, dont quelques-unes étaient de lui-même; mais l'isolement habituel, mais l'insupportable servitude de l'état d'instituteur, l'impossibilité d'en jamais sortir, mais les interminables hivers de neuf mois qui commencent et finissent dans la boue, mais une maladie persistante.... Pauvre, pauvre Avenir!

Je me fis présenter à M. Gour Kroupianikof sans lui dissimuler que j'avais été attiré chez lui par mon désir de revoir mon ancien camarade d'université; il ne m'accompagna pas, mais il eut la complaisance de me faire conduire à la chambre d'Avenir Sorokooumof. Hélas! cette visite eut lieu bien peu de temps avant sa mort; il ne pouvait déjà presque plus sortir. M. Gour ne l'avait pas *chassé* de sa maison, mais il avait cessé de lui donner aucun appointement; c'est qu'il avait *loué* un autre précepteur pour Zeozia.... Fofa avait été mis au corps des cadets.

Avenir se tenait près de sa fenêtre, enfoncé dans un vieux fauteuil à la Voltaire. Le temps était superbe. Un ciel d'automne étendait joyeusement son azur sur une ligne rouge et sombre de tilleuls dépouillés de leur feuillage, dont les restes, déteints en un beau jaune d'or, grelottaient sans force du côté opposé au nord. La terre, mordue déjà plusieurs fois par les gelées blanches, transpirait sous chaque rayon de soleil. Ces rayons obliques et vermeils se glissaient, rampaient à travers les herbes pâlies; un faible et mystérieux craquement se faisait entendre par intervalles dans l'air animé de temps en temps

par les voix fortes et distinctes des gens qui travaillaient dans le jardin. Avenir était enveloppé d'un vieux *khalatt*[1] boukhare; un mouchoir vert qu'il avait au cou jetait une teinte cadavéreuse sur son visage jaunâtre et desséché. Ma venue lui causa manifestement un grand plaisir, il me pressa la main, parla et se prit à tousser. Je le calmai, je m'assis tout près de lui.... Il avait sur les genoux un cahier des poésies de Koltsof, calligraphiquement copiées; il frappa de la main en souriant sur ce cahier:

« Voilà un poëte! » bégaya-t-il en contenant avec peine un accès de toux, et il avait une mortelle envie de me déclamer de sa voix à peine intelligible:

Ou le faucon a les ailes liées,
Ou les chemins de l'univers
Lui sont ouverts.

Je l'arrêtai: le médecin lui avait défendu de parler. Je savais le moyen de lui faire plaisir. Jamais Sorokooumof n'avait, comme on dit, suivi la marche du savoir humain dans ses progrès, mais c'était une de ses fantaisies d'entendre raconter jusqu'où les plus grands esprits étaient parvenus dans leur carrière. Il lui arrivait autrefois d'accrocher un camarade, de l'emmener un peu à l'écart, et de le questionner avec une naïveté charmante. Et cet étudiant, que la voix du savant professeur et que tout livre d'érudition endormait fatalement en quelques minutes, écoutait, admirait, croyait sur parole un étudiant de son âge, et pouvait longtemps rendre compte de tout ce que le jeune homme lui avait dit, et presque dans les mêmes termes. La philosophie allemande avait particulièrement un grand attrait pour lui.

Moi, lui sachant ce faible, et dans l'unique intention de complaire au pauvre malade, je me mis à lui parler comme un fervent disciple de Hegel (on me croira facilement, si j'affirme ici que Hegel et ses doctrines n'ont jamais eu mes hommages). Avenir approuvait par des mouvements cadencés de la tête, haussait les sourcils, souriait, marmottait: « J'y suis, j'y suis, je comprends; grandes idées, oh! grandes idées!.... » Cette

1. Sorte de robe de chambre.

curiosité enfantine d'un mourant, d'un pauvre hère isolé, exposé chaque jour à être mis à la belle étoile, à mourir sur les chemins... cette ingénuité d'un être si malheureux m'émurent jusqu'aux larmes. Je ferai observer à mes lecteurs qu'Avenir, à l'opposé de la grande majorité des poitrinaires, ne se faisait aucune illusion sur son mal et ses suites; et pourtant il ne soupirait point, ne tombait point dans l'abattement, et jamais ne faisait la moindre allusion à son état. Ce n'est que plus tard qu'on reconnut qu'il en avait pleine conscience.

La joie lui ayant rendu quelques forces, il put sans fatigue me parler de Moscou, de nos anciens camarades, de Pouchkine, du théâtre, de la littérature russe; il rappela nos déjeuners, nos réveillons, les chaudes discussions de notre petit cercle, et il prononça avec le plus tendre sentiment les noms de quelques amis défunts....

« Tu te rappelles Dacha? ajouta-t-il enfin; celle-là avait de l'âme! oh! c'était un cœur d'or! Et comme elle m'aimait! Que sera-t-elle devenue? sûrement, après mon départ, elle aura desséché, dépéri, la pauvrette! »

Je n'osai priver le malade de son illusion sur l'attachement de Dacha pour lui. Le fait est que la belle jouit d'un merveilleux embonpoint, qu'elle est en relation avec des marchands barbus, la maison des frères Koudatchkof et Cie; qu'elle emploie la céruse et le carmin, qu'elle a le verbe très-haut, l'air insouciant et dégagé, et qu'elle ne se prive pas plus d'un bijou pour sa parure que d'un équipage pour ses promenades.

Cependant, pensai-je en regardant le marasme, l'état d'épuisement de mon ancien camarade, ne pourrait-on pas le tirer de cette maison où il a tant souffert, et où il a la perspective de neuf mois à passer dans une véritable casemate? Peut-être n'est-il pas incurable. J'abordai la question d'un changement de lieu, mais il me devina, et ne me laissa pas même en venir à une proposition formelle.

« Non, frère, merci, me dit-il avec un mélange de sensibilité et de résolution; il importe peu où l'on meure.... Eh! tu vois bien que je n'irai pas jusqu'aux neiges; quel besoin donc de causer à autrui d'assez grands embarras? Je suis accoutumé à cette chambre et à ce fauteuil. J'ai supporté les

gens d'ici; il faut à présent qu'ils me supportent. Ils ont été, huit ans, pour moi assez....

— Méchants, méchants, n'est-ce pas? ajoutai-je interrogativement.

— Méchants, non.... Ce sont de vraies bûches qui veulent briller et flamber, et qui ne seraient plus si le feu venait à elles; je ne peux pas me plaindre que des bûches soient bûches, ce serait ridicule. Nous avons des voisins.... M. Kafsatkine a une fille bien élevée, aimable, une très-bonne demoiselle, exempte de tout orgueil... elle.... »

Sorokooumof eut une quinte de toux, puis, malgré mes défenses, il reprit : « Tout cela ne serait donc rien, si l'on voulait seulement me laisser fumer une pipe.... Mais mon parti est bien pris; je ne mourrai pas sans en avoir passé mon envie, et cela dès ce soir, ajouta-t-il en clignotant d'un œil avec une malice infinie. Dieu soit loué, j'ai vécu; je ne suis pas là sans avoir connu quelques honnêtes gens....

— Fort bien; mais je t'engage à écrire sans plus tarder aux quelques membres de ta famille qui te portent de l'intérêt.

— *Écrivez à vos parents,* c'est ça, c'est ça. Eh! cher ami, qu'est-ce que je leur écrirais donc? Ils ne peuvent ni m'assister ni encore moins se déplacer; je mourrai ici; sois sûr qu'on me portera en terre et qu'on y mettra tout l'empressement possible. Mes parents finiront bien par savoir tout cela; est-ce la peine d'en parler?... Raconte-moi plutôt un peu ce que tu as vu à l'étranger. »

Je m'empressai de lui faire des récits compliqués pour qu'il restât silencieux. Il me dévorait des yeux. Le soir venu, je partis. Neuf jours après, je reçus de Gour Kroupianikof une lettre cachetée de noir et conçue ainsi :

« Celle-ci n'est à autre fin que de vous informer, mon cher monsieur, que votre ami, l'étudiant qui demeurait chez moi, M. Avenir Sorokooumof, jeudi dernier, 4 du courant, à deux heures après midi a rendu son âme à Dieu, et que, ce matin, il lui a été fait des funérailles convenables, à mes frais, par les soins de mon intendant, dans *mon* église paroissiale. Il m'avait fait prier de vous faire tenir les livres et cahiers dont la poste vous annoncera sans doute aujourd'hui l'arrivée. Il

s'est trouvé dans ses tiroirs la somme de 22 fr. 50 kop., qui, joints à ses autres effets, vont être expédiés à ses proches. Votre ami a gardé toute sa tête jusqu'au bout, et, pour dire la vérité, il est mort avec une entière insensibilité, ne témoignant aucune espèce de regret, même au moment où nous nous sommes tous trouvés réunis en famille pour lui faire nos adieux. Cléopatre Alexandrovna, mon *épouse*, vous salue. La mort de votre ami lui a beaucoup agacé les nerfs; quant à moi, je gouverne bien ma santé, et j'ai l'honneur de *rester*

» Votre très-soumis serviteur,

» Gour Kroupianikof. »

Beaucoup d'autres exemples sont là pour confirmer ma thèse, et je n'aurai pas l'indiscrétion de vous en faire subir la lecture, sauf pour une femme, lecteur, pour une femme; je serai bref.

Une bonne vieille dame campagnarde mourut en ma présence. Le prêtre, debout à son chevet, récitait les prières des agonisants; l'assistance écoutait avec recueillement, la moribonde était immobile; tout à coup il y eut interruption; l'officiant avait cru remarquer que la mourante s'éteignait, et vite, vite, il lui imposa la croix. La dame se retourna mécontente :

« Où vas-tu si vite, bateouchka (père)? murmura-t-elle d'une langue déjà paralysée; sois tranquille, tu arriveras.... »

Elle plongea la joue gauche dans l'oreiller, fit ce qu'elle put pour fourrer la main dessous, et, dans cette position, exhala le dernier soupir.

Sous l'oreiller se trouvait un écu, c'est cette pièce qu'elle voulait atteindre à son dernier moment pour payer de sa propre main la prière suprême.

Oui, les Russes ont une manière à eux de mourir.

XVII.

Le cabaret. — Le sentiment musical chez les Russes.

Le petit village de Kolotofka était jadis la propriété d'une dame surnommée dans le pays Stryganikha [1], à cause de son humeur prompte et décidée (son vrai nom est resté inconnu); aujourd'hui il appartient à je ne sais quel Allemand de Pétersbourg. Ce village est situé sur le versant oriental d'une aride colline coupée du haut en bas par un affreux ravin : celui-ci, béant comme l'abîme, déchiré et curé à fond par la fureur des eaux de printemps et d'automne, serpente tout au beau milieu de la rue, où, bien plus puissamment que ne ferait une rivière (sur une rivière, du moins, on peut jeter un pont) il partage le pauvre petit hameau en deux parties qui se font face sans être pour cela bien voisines. Quelques maigres aubours végètent craintivement sur les côtés accidentés de l'horrible et tortueux chenal. L'encaissement semble être tout de sable et de sablon; le fond, qui est d'une teinte sèche et d'un jaune cuivre, est couvert d'immenses dalles argileuses. Il faut convenir que la localité n'est pas d'un riant aspect, et cependant il n'est pas un des habitants, à soixante kilomètres à la ronde, qui ne connaisse parfaitement la route du village de Kolotofka, et qui ne s'y rende volontiers et souvent.

A la naissance même du ravin, à quelques pas du point où il commence par une étroite crevasse, s'élève une petite maisonnette carrée, tout à fait distincte et à l'écart des autres. Elle est couverte de chaume, dominée au beau milieu du toit par son unique cheminée; elle n'a qu'une fenêtre à l'arrière; cette unique fenêtre, qui ressemble à un œil de Cyclope, regarde par-dessus le ravin, et dans les soirées de l'hiver, éclairée de l'intérieur, elle s'aperçoit de fort loin à travers

1. Qui tond, qui rase, mot formé du verbe *strytch*.

l'épais brouillard de la gelée, et tient lieu d'étoile conductrice à plus d'un paysan attardé ou en course. Au-dessus de la porte est clouée une planche bleue, et, comme cette cabane est le kabac, le cabaret, le lieu de ressource de l'endroit, un rendez-vous pour chacun, on y lit cette inscription : *Pritynnï kabatchok* [1]. Il est probable que dans ce cabaret au sobriquet euphémique le vin de grain se vend au même prix que dans tout autre, mais on le fréquente beaucoup plus qu'aucun des établissements du même genre dans tout le district. C'est qu'on y a pour hôte le cabaretier Nikolaï Ivanytch.

Nikolaï Ivanytch, naguère beau gaillard bien découplé, frais de visage, à la chevelure frisée, aujourd'hui homme d'une rotondité remarquable, tête grisonnante, figure toujours en nage, œil animé d'une bonhomie fine, front huileux sillonné de rides tirées au cordeau, est établi à Kolotofka depuis plus de vingt années.

Nicolaï Ivanytch est un homme agile et pénétrant comme la plupart des cabaretiers; il ne se distingue pas par une politesse particulière, mais, sans être bien communicatif, il possède le don d'attirer et de retenir chez lui les chalands, à qui il semble agréable d'être attablés devant le comptoir sous le regard calme mais clairvoyant du flegmatique personnage. Il est doué d'un bon sens admirable; il connaît à fond le genre de vie de tout seigneur, celui de tout bourgeois et de tout paysan, aussi bien que l'état de leurs affaires. Dans les conjonctures malheureuses, il y aurait sagesse à le consulter; mais, en sa qualité d'homme circonspect et égoïste, il ne désire point un si grand honneur; il préfère, et de beaucoup, rester dans la pénombre de son comptoir; aussi n'est-ce que par des allusions lointaines et prononcées comme au hasard qu'il met ses pratiques sur le chemin du bon sens et de la raison, et encore ne le fait-il que pour celles à qui il porte un véritable intérêt. Il se connaît dans tout ce qui est important pour un Russe : chevaux, bétail, bois de construction, briques et faïence, poterie, peaux et cuirs, chansons et danses.

Quand son cabaret est vide, il se tient ordinairement assis

1. Au petit cabaret (*kabatchok*) de refuge.

comme un sac de blé, à terre devant la porte de la chaumière, ses minces jambes retirées sous lui, et il échange dans cette position des paroles de politesse avec tous les passants. Cet homme a beaucoup vu, il a survécu à des dizaines de gentillâtres campagnards qui, s'ils n'entraient pas chez lui pour se *rincer la gorge,* y venaient faire leur provision de brandevin distillé; il sait tout ce qui se passe à cent verstes à la ronde, et jamais il n'en dit un mot, ni même ne laisse deviner qu'il soit au fait de mille petits mystères que ne soupçonne même pas le plus clairvoyant délégué de police. Il serre lèvre contre lèvre, sourit et trinque, ou remue sa vaisselle. Les voisins font état de lui. Son Excellence M. Schérépétenko, le propriétaire le plus marquant du district sous le rapport du rang civil, ne manque pas, chaque fois qu'il passe devant son cabaret, de le saluer d'un air de considération. C'est qu'en effet Nicolaï Ivanytch est un de ces hommes avec qui l'on compte.

Ainsi il a amené en un quart d'heure un voleur de bétail à restituer un cheval dérobé dans la cour de l'une de ses connaissances; un matin, il a mis à la raison les paysans d'un village voisin, tous unanimes pour ne pas reconnaître un nouvel intendant; et que de traits encore!... Mais il ne faut pas croire qu'il tienne cette conduite par dévouement au prochain; il ne veut en réalité que prévenir ce qui pourrait nuire à son repos. Sa femme, bourgeoise au pied ferme et agile, à l'œil vif et au nez fin, est depuis quelque temps devenue, comme son mari, un peu chargée d'embonpoint. Il a en elle la plus aveugle confiance, et c'est elle qui tient la clef des écus. Les ivrognes turbulents la craignent : elle ne les ménage pas; on a d'eux beaucoup de bruit et peu d'argent. Ses préférences sont pour les silencieux et les moroses, ceux qui devenus depuis longtemps ivrognes n'en conviennent pas avec eux-mêmes et sont encore à se le reprocher.

C'était un jour de juillet, et il faisait une chaleur accablante; je gravissais bien péniblement, dans la direction du Pritynnî kabatchok, un sentier qui côtoie la berge du ravin de Kolotofka. Le soleil régnait en tyran dans l'espace; il était terrible, inflexible, inévitable; l'atmosphère était tout imprégnée d'une poussière suffocante. Les freux et les corbeaux, absorbant sur

le noir luisant de leur plumage tous les rayons colorants et lumineux à la fois, tenaient leurs becs béants en jetant des regards voilés sur les passants, à qui ils avaient réellement l'air de demander l'aumône d'un peu de pitié ou de sympathie dans la commune souffrance. Ils devaient bien porter envie aux moineaux, qui seuls, au lieu de se plaindre de la canicule, soulevaient leurs plumes, gazouillaient avec plus de transport que jamais, se livraient des assauts furieux sur le rebord des palissades, s'élevaient par grandes volées du milieu de la route poudreuse, et allaient s'abattre comme un gros nuage gris sur les chènevières, qui se fussent bien passées de cette ondée vorace. J'étais tourmenté par la soif; il n'y avait ni source, ni ruisseau à ma portée. A Kolotofka, comme dans la plupart des villages steppiens, les paysans, faute de sources et de puits, ont accoutumé leur estomac à absorber la boue liquide d'un étang, d'une mare quelconque. Mais qui sera jamais tenté de décorer du nom d'eau un si dégoûtant breuvage? Je résolus d'aller demander à Nikolaï Ivanytch un verre de bière ou de kvass.

Je crois avoir déjà dit qu'en aucun temps de l'année Kolotofka n'est d'un aspect réjouissant; mais il fait naître un sentiment particulièrement douloureux quand le soleil de juillet vient, comme aujourd'hui, darder ses impitoyables feux; qu'il grille et calcine et les toits bruns et ravagés des chaumières, et le hideux ravin, et le troupeau du village, troupeau poudreux, hâve, qui ne rappelle point ceux de la Hollande et du Tyrol, et où se mêlent de grandes et maigres poules qui n'ont aucune parenté avec l'agami du Brésil; qu'il frappe d'aplomb les grisâtres parois d'une masure de rondins de frêne, débris de l'ancienne habitation seigneuriale, qui a des trous pour fenêtres; ruines où s'épanouissent à l'aise l'ortie, le bouriane [1] et l'absinthe; qu'il met presque en ébullition l'étang, noir de surface et tout marbré de duvet d'oie, contenu, d'un côté, par une digue près de laquelle, sur une terre broyée et mise à l'état de cendres, les brebis, respirant à peine et éternuant de suffocation, se pressent languissamment les unes contre les

1. Les bourianes sont de hautes herbes des steppes du sud de la Russie.

autres, et penchent leurs pauvres petits museaux aussi bas que possible, comme pour laisser s'écouler par-dessus leurs têtes ces torrents ignés.

J'approchais enfin, exténué de fatigue, de la demeure de Nicolaï Ivanytch, en excitant, bien entendu, chez les petits enfants un étonnement qui tenait de la stupeur; chez les chiens, un mécontentement qui s'exprimait par des aboiements si aigus, qu'ils semblaient devoir en crever sur place, car ils se mettaient tour à tour à tousser et à se tordre comme atteints de convulsions. J'arrivai pourtant, et, comme je m'avançais, parut tout à coup sur le seuil du cabaret un homme de haute taille, tête nue, en carrick de drap grossier à longs poils, portant au-dessous des hanches une ceinture de je ne sais quel tissu bleu. Ce devait être un domestique, un laquais des environs; son épaisse chevelure grise se hérissait en grand désordre sur son visage sec et ridé. Il appelait quelqu'un, et pour cela, à la voix il joignait des mouvements de bras qui s'étendaient avec force de tous côtés, bien plus loin qu'il n'en avait l'intention. Il était évident que cet homme avait des fumées dans la tête.

« Viens! hé! viens donc! bégayait-il en soulevant avec effort ses paupières en bourrelet et ses longs sourcils. Viens, Morgatch, allons! Eh! comme tu es, frère! tu rampes, vrai, tu rampes. C'est mal, sais-tu, très-mal.... On t'attend là dedans, et toi... toi... tu... rampes. Allllons donc!

— Bon, on y va, on y va, » répondit une petite voix chevrotante; et de derrière la chaumière parut un gros petit boiteux. Il était vêtu d'une tchouïka en drap assez proprette, une manche passée, l'autre ballante; il avait sur la tête, et enfoncé jusqu'aux sourcils, un bonnet pointu, qui donnait à son visage rond et relevé en bosses une expression fine et railleuse. Ses petits yeux jaunes étaient sans repos, sur ses lèvres minces courait un sourire contenu et un peu forcé; son nez long et pointu allait de l'avant comme une proue de galère. « On y va, mon cher, continua-t-il en louvoyant vers l'entrée du cabaret; mais pourquoi m'appelles-tu comme ça, et qui est-ce qui m'attend là dedans?

— Pourquoi je t'appelle? repartit d'un ton d'amical reproche

l'homme au manteau bridé par en bas; ah! Morgatch, que tu es donc un drôle de corps! on t'appelle au kabatchok, et tu demandes pourquoi! Ceux qui t'attendent là, ce sont tous de bons enfants, et de braves gens, va. C'est Turc-Iachka et Dikï-Bârine, et l'entrepreneur, tu sais, de Jizdra. Iachka a fait un pari avec l'entrepreneur; ils ont parié une grande mesure de bière que le vaincu payera; il s'agit de savoir qui chante le mieux... tu comprends.

— Iachka chantera? dit vivement Morgatch... tu ne mens pas, Obaldouï?

— Je ne mens point, répondit fièrement Obaldouï, mais ta question est baroque; Iachka chantera, puisqu'il vient de parier... es-tu bête de ne pas comprendre! es-tu brutal de dire que je mens!

— Eh bien! entrons, la Simplicité[1]; entrons, répliqua Morgatch.

— Oui, mais baise-moi du moins, mon cœur, marmotta Obaldouï en ouvrant largement les bras.

— Voyez-moi ce Goliath qui fait fanfan... va donc... » répondit rudement Morgatch en repoussant du poing Obaldouï; et ils entrèrent, Morgatch tout droit, et le géant en se pliant en deux sous le bas et grossier linteau de la porte.

Le dialogue que je venais d'entendre en m'effaçant un peu ne laissa pas que d'exciter fort vivement ma curiosité. Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de Turc-Iachka; il était renommé comme le meilleur chanteur du pays, et songez à la bonne fortune qui s'offrait, de l'entendre lutter de supériorité avec quelque rival de gloire! La conjoncture me paraissait éminemment heureuse; j'entrai d'un pas ferme et précipité dans le cabaret, bien résolu de ne gêner personne, mais de tout voir et de tout entendre.

Je suppose que bien peu de mes lecteurs ont eu l'occasion de connaître nos cabarets de campagne, et qu'un plus petit nombre encore a pu les observer attentivement; mais nous

1. Prostota (la simplicité), boroda (la barbe), etc., etc., etc. Outre les sobriquets personnels qui sont donnés et qui restent à chacun en Russie, il s'en donne d'occasion comme ici. Morgatch, *clignot* ou *clignoteur*, était le sobriquet persistant du petit bossu.

autres chasseurs, où n'entrons-nous pas? Leur aspect extérieur est celui d'une chaumière, et leur distribution intérieure est fort simple. Un intérieur de cabaret villageois, dans nos provinces, présente ordinairement une petite pièce d'entrée sombre et une grande chambre nommée en russe *béelaïa izba* [1], divisée en deux par une cloison derrière laquelle, à moins d'être de la famille, nul n'a le droit de passer. Dans cette cloison, au-dessus d'une large table de bois de chêne figurant le comptoir, est découpée une ouverture plus large que haute. Sur cette table, disposée quelquefois en double ou triple étagère, on voit, sur les côtés, les spiritueux en vidange; au fond, des flacons cachetés, de différente capacité, rangés en gradins droit derrière l'ouverture béante. Dans la partie antérieure de l'izba, partie mise à la disposition des visiteurs, se trouvent pour tout mobilier un banc fixé tout à l'entour de la paroi, deux ou trois futailles vides et une table près de l'angle au-dessous de l'image sainte. Les cabarets de village sont la plupart assez sombres, et vous n'y voyez presque jamais, sur les parois de rondins nus, les grossières images dites *loubotchnyïa* [2], si vigoureusement coloriées, et dont aucune chaumière en Russie ne saurait guère se passer.

Quand j'entrai, il s'était déjà réuni une assez nombreuse société.

A son comptoir, et masquant de sa large carrure presque toute l'ouverture et la pyramide des goulots cachetés du fond de la scène, se tenait, en ample chemise d'indienne bariolée, et avec un moelleux sourire sur ses joues rebondies, Nicolaï Ivanytch, versant de sa main blanche et potelée deux verres d'eau-de-vie à ses deux amis, Morgatch et Obaldouï, qui venaient d'entrer; derrière lui, dans un coin, près d'une fenêtre, se laissait apercevoir à demi sa femme, dont les regards concouraient activement à la surveillance du maître.

Au milieu du cabaret se trouvait un homme maigre, mais bien fait, de quelque vingt-trois ans, vêtu d'un long cafetan

1. Ou chambre *blanche*, c'est-à-dire claire.

2. Non pas *d'écorces*, comme le porte la première édition, mais *sur écorces*, ou mieux *sur bois*, d'après la manière de graver. Voyez ci-devant la note de la page 3-4.

de nankin bleu. Il avait l'air d'un ouvrier de fabrique et d'un hardi compère, bien que son teint fût loin d'annoncer une santé bien robuste; ses joues flasques, ses grands yeux gris, inquiets, son nez droit, à narines mobiles, son front blanc en talus, orné de boucles d'un jaune canari qu'il renvoyait derrière ses oreilles, ses lèvres un peu grosses, mais fraîches et expressives; tous ses traits enfin révélaient un caractère fougueux et passionné. Il était dans une grande agitation : il ouvrait et fermait les yeux, il respirait d'une haleine inégale; ses bras tremblaient comme par un accès de fièvre; c'est qu'en effet il avait la fièvre, cette fièvre névralgique si connue de tous ceux qui parlent et chantent devant une assemblée avide de merveilles. Cet artiste était Iachka ou Jacques dit le Turc. Près de lui se tenait un homme de quarante ans, large d'épaules, ayant les joues épaisses, le front bas, les yeux étroits à la tatare, le nez court et plat, le menton carré, les cheveux noirs, brillants et durs comme le crin d'une brosse. A voir ce visage brun et plombé, avec ses lèvres blafardes, dans l'état de calme et de recueillement qu'il réfléchissait, on sentait qu'il pouvait prendre facilement un caractère féroce, ou qu'il avait déjà revêtu cette expression en d'autres circonstances. Sans faire aucun mouvement, cet homme regardait lentement autour de lui, comme le bœuf de dessous le joug. Il était vêtu de je ne sais quel vieux surtout à boutons de cuivre plats; une cravate de soie noire usée entourait son gros cou musculeux. C'est lui qu'on appelait le Sauvage-Monsieur, Dîkï-Bârine.

En face de lui, dans l'angle du banc sous les images, était assis le rival de Iachka, l'entrepreneur [1], de la ville de Jizdra; c'était un homme de taille moyenne, mais bien prise, âgé d'une trentaine d'années, visage taché de rousseurs, nez épaté et de travers, petits yeux vairons fort vifs et barbe soyeuse. Il avait le regard hardi et mobile; il se tenait les mains fourrées sous ses cuisses, causait indolemment, et frappait tantôt d'un pied, tantôt d'un autre sur le plancher, ce qui faisait remarquer ses bottes à étroits retroussis rouges, qui ne manquaient pas d'une certaine élégance. Il était vêtu d'un armiak de fin drap

1. L'entrepreneur (*readchik*), cette appellation s'expliquera d'elle-même plus loin.

gris à collet de peluche, d'où ressortait vivement le haut de sa chemise rouge, convenablement fixée par deux boutons sur sa gorge. Dans l'angle opposé, à droite de la porte, était assis devant une table un étrange moujik en vieille souquenille grise largement déchirée à l'épaule droite. La lumière du soleil perçait et se précipitait comme un torrent jaunâtre à travers les vitres poudreuses des deux petites fenêtres de la façade, sans pouvoir vaincre l'obscurité accoutumée de la chambre; tous les objets étaient éclairés si pauvrement, qu'on peut dire que la lumière faisait tache partout où elle allait frapper. Aussi faisait-il presque frais au cabaret, de sorte que l'affreux tourment que la canicule fait souffrir dans le désert, cette impression que je venais d'éprouver cessa comme par enchantement dès que j'eus franchi le seuil de cet asile.

Ma venue, je le remarquai fort bien, avait d'abord un peu contrarié les chalands de Nicolas Ivanytch; mais, ayant vu que le maître de la maison me saluait comme quelqu'un de sa connaissance, ils se tranquillisèrent et ne firent plus attention à moi. Je me fis servir de la bière à la table et dans l'angle où se tenait le moujik à la souquenille trouée.

« Eh bien! qu'est-ce donc? » cria Obaldouï après avoir lampé d'un trait un verre d'eau-de-vie, et il accompagna son exclamation de ces grands mouvements de bras sans lesquels il paraît qu'il ne pouvait articuler une parole. « Qu'est-ce qu'on attend? Il faut commencer. Hé! Iachka?

— Oui, oui, allons, commencez; voyons, dit le cabaretier d'un ton d'encouragement.

— Bon, commençons, dit d'une voix calme et confiante l'entrepreneur en souriant, moi, je suis prêt.

— Et moi aussi, je suis prêt, marmotta non sans un certain trouble Turc-Iachka.

— Si vous êtes prêts tous les deux, enfants, commencez donc, » dit Morgatch d'un ton de fausset.

Malgré le désir unanime de l'assemblée, personne ne commençait; l'entrepreneur ne quittait pas son coin, ne se levait pas même de son banc. On avait l'air d'attendre quelque chose.

« Il est temps! » exclama d'une voix morose et absolue le Dikï-Bârine.

Iachka frissonna. L'entrepreneur se leva, refit le nœud de sa ceinture et fit entendre une toux de contenance.

« Et qui doit commencer? » dit-il au Dîkï-Bârine, qui continuait de se tenir immobile au milieu de la chambre, carrément posé sur ses deux gros pieds écartés, et tenant ses bras enfoncés presque jusqu'aux coudes dans les poches de son large pantalon.

« Toi, toi, commence, bourgeois, dit Obaldouï à l'entrepreneur; c'est toi qui commences, frère. »

Dîkï-Bârine regarda en dessous cet ordonnateur des cérémonies, qui aussitôt bégaya timidement un monosyllabe ou deux, se troubla, regarda le plafond, haussa les épaules et battit en retraite.

« On va tirer au sort, dit posément le Dîkï-Bârine. Et que la mesure de bière soit là sur le comptoir. »

Nicolas Ivanytch se baissa, et en se relevant déposa solennellement la mesure de bière[1] sur la devanture de bois de chêne.

Dîkï-Bârine regarda Iakof et lui fit un signe intelligible. Iakof se fouilla, tira un gros de cuivre et y fit une marque avec les dents. L'entrepreneur, son concurrent, tira de dessous la robe de son cafetan une belle bourse de cuir, én détordit sans hâte les cordons, et s'étant versé une quantité de monnaies dans la main gauche, il en retira un gros tout neuf. Obaldouï proposa sa vieille casquette sale, à visière déchirée; Iakof (Iachka) y jeta son gros, et son adversaire en fit autant du sien.

« C'est toi qui tireras, » dit le Dîkï-Bârine en s'adressant à Morgatch.

Morgatch, content de jouer un rôle en tout ceci, sourit, saisit la casquette des deux mains et se mit à la remuer en l'air.

Il se fit un profond silence; les deux gros se heurtaient sourdement. Je regardai attentivement les visages; tous exprimaient l'impatience de l'attente. Dîkï-Bârine lui-même fronça le sourcil; mon voisin le manant, en souquenille déchirée, avait le cou singulièrement allongé par la curiosité.

1. Une *osmouha*, huitième partie d'un *vedro*, et à peu près un litre.

Morgatch plongea la main dans la casquette et en retira le gros de l'entrepreneur. L'assemblée soupira; on allait commencer. Iakof rougit; l'entrepreneur se passa la main dans la chevelure.

« Je t'avais bien dit, s'écria Obaldouï, que c'était à toi de commencer !

— On n'a que faire de ta langue, et à bas les pattes ! dit le Dikï-Bârine. Çà, commence, poursuivit-il en s'adressant à l'entrepreneur.

— Quelle chanson est-ce que je chanterai? dit celui-ci avec un certain émoi.

— La chanson que tu voudras, dit le cabaretier en se croisant lentement les bras sur la poitrine; on n'exige pas un chant plutôt qu'un autre; chante ce que tu aimes à chanter, et n'aie souci que de bien chanter; et nous autres, plus tard, nous prononcerons notre jugement en conscience.

— Ah! oui, pour ça, en conscience, reprit Obaldouï, et il lécha le bord de son verre vide.

— Frères, laissez-moi tousser un peu, dit l'entrepreneur en jouant des doigts avec la peluche de son collet.

— Bah! bah! c'est trop biaiser... » commence, dit le Dikï-Bârine, résolu à entendre et à ne plus parler.

L'entrepreneur rêva un peu, secoua la tête et fit quelques pas en avant. Iakof le dévorait des yeux.

Avant de décrire la lutte de chant qui eut lieu en cette occasion, je crois à propos de dire quelques mots sur chacun des personnages de mon récit. La vie de quelques-uns m'était connue avant que je les eusse vus poser ainsi devant moi dans le cabaret de Nicolas, et, quant aux autres, c'est après les avoir vus que j'ai recueilli quelques données sur eux.

Commençons par Obaldouï. Le vrai nom de cet homme est Evgraf Ivanof; mais personne dans nos cantons ne le nomme autrement qu'Obaldouï, et lui-même se fait gloire de ce sobriquet, tant il a de justesse; il sied on ne peut mieux à un homme de rien, à un brouillon, à un fâcheux dont les traits, comme les longs bras et la langue, sont dans une agitation continuelle [1]. C'était un domestique célibataire et ivrogne, que

1. Ce sobriquet ne peut venir que du verbe *boltat*, *oboltat*, qui signifie à la fois bavarder, jacasser, et remuer, s'agiter.

ses maîtres avaient depuis longtemps livré à lui-même : n'ayant d'occupation nulle part, ne recevant pas un sou de qui que ce fût, il trouvait cependant moyen de s'amuser chaque jour aux dépens d'autrui. Il avait un grand nombre de gens de connaissance qui le régalaient de thé et d'eau-de-vie, sans savoir eux-mêmes pourquoi, car il n'a jamais été amusant pour personne, et il a, au contraire, toujours fatigué tout le monde par son stupide bavardage, par son importunité de mouche ou de moustique, par son agitation fébrile et par son gros rire faux. Il n'a jamais su ni chanter, ni danser, ni gratter les cordes d'une guitare; de sa vie il n'a dit un mot, je ne dis pas spirituel, mais seulement raisonnable; il a de tout temps jacassé et déraisonné à travers champs; ce n'est donc qu'un bavard, un braillard, un Obaldouï... et cependant il n'y a pas eu depuis vingt ans, à quarante verstes à la ronde, une orgie de gens du commun où sa longue figure n'ait soudain apparu au beau milieu des buveurs, tant on s'est accoutumé à supporter sa présence comme un mal inévitable. Il est vrai qu'on le traitait souvent comme un grand mauvais laquais, ce qui était encore au-dessus de ses mérites, puisqu'il n'avait pas même su l'être; mais il n'y avait que le Dikï-Bârine qui sût réprimer la verve de ce maroufle.

Morgatch n'avait aucun trait de ressemblance avec Obaldouï; ce nom de Morgatch [1], ou le Clignoteur, est un sobriquet qui lui était venu on ne sait trop comment, car en vérité cet homme ne clignotait pas plus que les autres. Le peuple russe est naturellement porté à coiffer chacun d'un sobriquet, et l'homme qui a habité vingt lieux divers court grand risque d'avoir vingt sobriquets à sa charge, et ce serait miracle qu'ils fussent tous d'une égale justesse. Malgré tout mon désir de sonder un peu mieux le passé de cet homme, il reste pour moi dans sa vie, et probablement pour beaucoup d'autres curieux, de nombreuses éclipses de lumière, ou, comme diraient les gens qui font des livres, des points qui demeurent enveloppés d'épaisses et impénétrables ténèbres. Tout ce que j'en ai su, c'est qu'il a été cocher dans la maison d'une vieille

1. Du verbe *morgat*, clignoter.

dame sans famille, qu'il prit la fuite avec les trois meilleurs des chevaux qui étaient confiés à ses soins, qu'il demeura introuvable pendant une année entière, et que, s'étant probablement convaincu des dangers et des misères de la vie errante, il revint de lui-même, mais boiteux, maigre, en haillons, mais repentant, mais rampant aux pieds de sa maîtresse; que par une conduite exemplaire il fit oublier ses torts; que peu à peu il rentra tout à fait en grâce, se concilia la pleine confiance de la dame; qu'il devint l'intendant de son domaine, et qu'à la mort de l'excellente vieille personne, il se trouva, on ne sait comment, affranchi du servage, inscrit dans les matricules de la bourgeoisie, se fit fermier, colon, planteur sur les terres des propriétaires de nos environs; qu'il fit fortune, et qu'il vit maintenant dans une agréable aisance.

C'est un homme expert, plein de prudence, ni bon ni méchant; bon spéculateur, il connaît les hommes, et ne manque pas de les exploiter dans l'occasion. Il est circonspect et hardi au besoin comme le renard; il peut se montrer babillard comme une vieille femme, sans jamais dire un mot de plus qu'il ne veut, mais il fait dire aux autres ce qu'ils voudraient cacher. Au reste, il ne contrefait pas les imbéciles comme tant de rusés de sa sorte, et ce rôle lui serait par trop difficile; car je n'ai jamais vu à personne des yeux si pénétrants, si pétillants d'esprit que les petits yeux fripons de cet honnête bourgeois. Il ne s'en sert pas, comme le commun, pour regarder les personnes à la face, mais pour voir à travers et en dedans, en dessous et derrière. Morgatch, parfois, médite des semaines entières une entreprise en apparence ordinaire et commune, et tout à coup on le voit lancé dans une affaire d'une témérité inouïe. Il va sûrement s'y casser le cou... Non, voyez, il a pris le haut du pavé, et tout marche sans encombre ni difficulté. Heureux, il a foi en son étoile; il croit aux présages; il est très-superstitieux. On ne l'aime pas, il s'en soucie peu; on a pour lui de la considération, et c'est à quoi il tient. Toute sa famille consiste en un fils encore imberbe, il raffole de cet enfant; celui-là ira loin; il est formé à l'école de son père, qui est passé maître en toutes choses.

« Le petit Morgatchon est bien le fils de son père, » disent

tout bas les vieillards assis en conseil, le soir, dans la belle saison, sur les levées de terre qui chaussent le pied de leurs chaumières; et tous ont garde d'ajouter un mot à cette petite phrase diplomatique.

L'entrepreneur est l'entrepreneur, et n'a presque pas d'autre nom dans le pays. On l'emploie à tout, parce qu'il est humble et actif; et s'il est un point où son amour-propre puisse paraître un moment, ce n'est que sur l'agrément de sa voix et sur son talent de chanteur.

Passons à Turc-Iachka ou Iakof, son émule de chant, et disons d'abord que son sobriquet de Turc lui vient de ce qu'en effet il eut pour mère une femme turque, amenée en Russie prisonnière. Cet homme, avec ses dehors grossiers, est artiste dans l'âme, artiste dans toute l'acception du mot; et, par état, il est puiseur au cuvage d'une fabrique de papier appartenant à un marchand du voisinage [1].

Quant à Sauvage-Monsieur, je veux dire Dîkï-Bârine, je ne serai pas si sobre de détails, la haute civilisation où le monde est parvenu ayant eu le singulier effet de répandre le goût des sauvages. Au reste, je me hâte de dire que celui-ci est plus énigmatique, moins sauvage et moins monsieur que son sobriquet ne pourrait le faire croire.

La première impression que produit l'aspect de cet homme est le sentiment d'une force brute, rude, lourde, oppressive, indomptable, stupéfiante; il doit avoir la santé d'un Hercule taillé dans un cœur de chêne à coups de hache, sauf qu'il y a dans ce bloc de chêne de la vie pour dix hommes. Si vous ne voulez pas de lui présenté comme un Alcide, je puis tout aussi bien vous le recommander comme un ours; mais je vous préviens que mon ours a une grâce à lui, une grâce incontestable, provenant, à mon avis, de la belle et placide foi qu'il a dans sa puissance d'ours humain. Il est fort difficile de deviner, surtout à première vue, à quelle catégorie sociale on peut rapporter ce personnage. Ce qu'on pose en fait à son égard est tout négatif : ce n'est ni un domestique de seigneur, ni un

1. Si ce qu'on appelle le voisinage dans l'Occident est de un à dix kilomètres, comptez qu'en Russie, dès qu'il s'agit d'aller chercher un peu de plaisir, le voisinage est de cinq à cent cinquante verstes.

bourgeois, ni un agent d'affaires ou un homme de loi ruiné et retiré; c'est encore moins un gentilhomme, un Jean Sans-Terre, victime de ses folies, ou un veneur, ou un braconnier, ou un spadassin, ou un parasite. Il est ce qu'il est, un homme taillé en force, d'une humeur inoffensive, qui veut ce qu'il veut, et à qui on cède toujours sans y penser. On ignore généralement ce qui nous a valu son affection probable pour notre district; quelques-uns ont émis l'opinion qu'il descendait *certainement* d'une famille d'odnovortsis, et qu'il *avait dû* être au service militaire, à moins que ce ne fût plutôt au service civil, dans la partie administrative, si ce n'est dans la partie judiciaire. Le fait est qu'on ne saurait rien articuler de positif, et que lui seul, au fond, pourrait rédiger son *curriculum vitæ*, si toutefois il sait écrire, ce qui est encore son secret. Quant à le faire parler, on a pu s'apercevoir qu'il est, de sa nature, silencieux et passablement morose.

Il reste à se demander de quoi il subsiste; ce qui paraît certain, c'est qu'il n'exerce aucune profession, aucun métier, aucun trafic; il ne va chez personne qu'on puisse nommer, il ne recherche la connaissance de qui que ce soit au monde, et pourtant on ne l'a jamais vu sans argent et il ne prend jamais rien à crédit. Comme rien en lui n'indique la modestie, je ne dirai pas qu'il se conduit modestement, mais d'une manière paisible; il vit en homme qui, indépendant de toute sujétion, a pris le parti, une fois pour toutes, de ne remarquer personne. En parlant de lui, on ne le désignait que par le sobriquet de Dîkï-Bârine, mais en lui adressant la parole directement, on l'appelait Pérévléçof. On n'a jamais observé qu'il travaillât à prendre de l'ascendant sur les petites gens, et pourtant il avait positivement une très-grande influence dans tout le district; on lui obéissait sans le moindre retard et de bon gré, quoiqu'il n'eût aucun droit à donner des ordres, et qu'il ne laissât même pas soupçonner qu'il eût quelque prétention à la docilité des gens avec qui le hasard le mettait en contact.

Eh bien, il dit un mot, il fait un signe, et il est obéi. C'est là un privilége de la force; l'idée qu'elle peut avancer fait qu'on recule, l'idée qu'elle peut entraîner fait qu'on vient à elle. Il ne buvait presque point de spiritueux, ne parlait pas

du tout aux femmes, mais il adorait le chant, d'hommes ou de femmes, indifféremment.

Ce caractère attirait l'attention bien plus puissamment que toute énigme, que toute inscription, que tout mystère créé à plaisir dans les mille combinaisons qui peuvent jaillir de l'invention humaine; mais un homme pris en lui-même, et servant de thème à étudier, ce sont des abîmes à sonder, c'est quelque chose comme l'infini, car l'homme vient de Dieu. Il me semble que dans Pérévléçof couvent des forces extraordinaires qu'il tient tristement enchaînées au fond de lui, sachant que si une fois elles se soulevaient et s'élançaient au dehors, l'air libre les enivrerait à l'instant, et que dans leur expansion elles le briseraient avec tout ce qu'elles rencontreraient sur leur passage. Et je me trompe fort si dans la vie de cet homme il n'est pas déjà arrivé quelque chose de semblable, si, éclairé par l'expérience, après s'être à grand'peine préservé d'un sort funeste, il ne se tient pas lui-même impitoyablement, despotiquement, dans une contrainte et une surveillance sévères qui absorbent tout son temps et toutes ses facultés. Ce qui m'a le plus frappé dans Pérévléçof, c'est cet instinct d'une violence native, d'une férocité innée, dont on surprend dans son regard les vagues impulsions comprimées avec peine, joint à une noblesse de cœur tout aussi naturelle; mélange qui ne s'est offert à mon observation dans aucun autre homme au même degré.

L'entrepreneur, debout entre le comptoir et le coin qu'il venait de quitter, ferma les yeux à demi, et entonna, d'un fausset très-élevé, un air du pays, que j'entendais pour la première fois, et qui n'est guère abordable qu'à des voix sûres et capables d'atteindre avec cette pureté aux plus hauts registres. La voix de notre homme était en somme douce et agréable, mais un peu grenelée, pointillée, émiettée; il s'en jouait comme d'un beau joujou étincelant de rubis, qu'on fait tourner : le son semblait partir de la nue pour descendre et remonter sans cesse dans les spirales d'un escalier de cristal inondé de soleil : et de ces hauteurs imperceptibles il laissait pleuvoir des nuées de mélodies éblouissantes qui flottaient et ondulaient avec grâce, puis il s'en détachait des points d'orgue magiques et semblables à des étoiles filantes, qui se perdaient

dans le silence.... et après ces pauses, qui laissaient à peine le loisir de respirer, il se faisait de ces reprises d'un éclat et d'une hardiesse à emporter l'âme.

Dans les évolutions rapides de son chant, à des motifs assez fiers il en faisait succéder de plaisants, et l'art parfait avec lequel il ménageait les transitions m'intéressait plus que ses trilles et ses roulades, quelque prodigieux qu'ils fussent par leur netteté mélodique. Tout dilettante eût été charmé d'entendre ce que j'entendais; un Allemand en eût gémi et murmuré. C'est un *tenore di grazia* russe; il serait goûté à Milan, à Venise et à Naples, et comme ténor léger à Paris. Ce qu'il chantait, c'était au fond un joyeux air de danse, dont les paroles, autant que j'ai pu les saisir à travers les interminables fioritures, les consonnes ajoutées, les voyelles décuplées en notes d'agrément et les exclamations en fusées de signal, étaient un développement de cette première idée :

Je bêchais, moi, jeune jeunette,
Un petit carré de terrain,
Et je semais, gaie et simplette,
    Le grain,
Le grain de l'humble pâquerette,
Du pavot et du romarin;
Le beau Kouzma dont l'œil me guette....

Il chantait, tous l'écoutaient avec beaucoup d'attention. Il sentait manifestement qu'il avait devant lui des juges expérimentés et capables; aussi ne tenait-il pas dans sa peau, selon la pittoresque expression populaire. En effet, dans la région que j'habite, on compte par centaines les fins connaisseurs en matière de chant, et ce n'est pas une réputation usurpée que celle du gros bourg de Serghievskoé, situé sur la grande route d'Orel, et qui est regardé dans toute la Russie comme une localité des mieux douées pour les plus doux et les plus charmants exercices de la mélodie vocale.

Longtemps, le bon bourgeois, malgré ses tours de force mélodiques, chanta sans produire une bien forte émotion dans ses auditeurs; il lui manquait un chœur qui le soutînt au retour périodique du refrain qu'on vient de lire, en substituant la troisième personne à la première : « Elle bêchait, jeune jeunette. » Enfin, après un passage scabreux et merveilleusement

emporté, passage qui fit sourire d'aise Dîkï-Bârine lui-même, Obaldouï ne put se contenir, et poussa un furieux cri de plaisir. Tous eurent le frisson de la joie. Obaldouï et Morgatch se mirent à suivre sourdement la voix, à jouer le rôle du chœur, et lorsque le chanteur s'élevait seul, ils murmuraient, et s'écriaient tour à tour : « Superbe!... c'est ça, c'est ça, va donc, scélérat.... oui, festonne, aspic, encore, ahi! ahi! canaille! ah! l'animal; ah! le chien, perds ton âme, Hérode, va!... » et autres gentillesses de ce genre.

Nikolaï Ivanytch, dans l'angle de son comptoir, balançait approbativement la tête à droite et à gauche. Obaldouï finit par se plonger de jubilation la tête dans les épaules en piétinant et en frappant le plancher d'énergiques coups de talon. Iakof avait les yeux rouges et ardents, il tremblait comme la feuille des bois, et souriait comme dans la fièvre. Seul, Dîkï-Bârine ne changea pas de visage, et resta immobile à sa place; mais son regard, fixé sur le chanteur, avait une remarquable douceur, quoique sa lèvre demeurât dédaigneuse.

Encouragé par les marques de la satisfaction générale, le virtuose partit comme un tourbillon, et il exécuta de telles roulades, fit tant de trilles, donna de si violents coups de gosier, suivis de telles cascades de sons, que quand, à la fin, épuisé, pâle, baigné d'une sueur chaude, il émit, en se déjetant en arrière de tout son corps, son dernier trait, un son expirant et comme perdu aux extrémités de l'espace, un cri général s'échappa de toutes les poitrines des assistants, comme, à un signal donné, part un feu de peloton. Obaldouï se jeta au cou du chanteur et le pressa dans ses longs bras osseux; sur le gras visage de Nikolaï Ivanytch apparut une rougeur qui lui ôtait vingt ans et le transfigurait en jouvenceau; Iakof criait comme s'il eût perdu la tête : « Molodetz! molodetz [1]! » Et il n'y eut pas jusqu'à mon voisin, le moujik déguenillé, qui, n'y pouvant tenir, frappa du poing sur la table, et s'écria :

1. Luron, fameux gaillard, dégourdi, brave garçon. Le mot de *molodetz* jouit d'une grande faveur, et revient à tout propos dans le langage parlé : il entre aussi dans une foule de dictons russes :

Gaillard (molodetz) comme un concombre salé!
Tout vrai molodetz n'a de pareil que lui-même.

« *Ah gha! ah gha!* c'est bien, diable emporte, c'est bien! » et cracha résolûment à trois pas contre la plinthe [1].

« Tu nous as donné une fête, frère! criait Obaldouï sans lâcher le virtuose qu'il tenait serré dans ses bras, et quelle fête, et quelle fête! Tu as gagné, frère, tu as gagné, je te félicite d'avance, la mesure de bière est à toi. Iachka ne peut pas lutter; je te le dis, il ne peut pas. Eh! crois-moi bien, il va avoir un pied de nez.... Et là-dessus il pressait l'entrepreneur de plus belle contre sa poitrine.

— Laisse-le donc tranquille; lâche-le, on te dit, *ennuyeuse* [2]! s'écria avec vivacité Morgatch; laisse-le donc se remettre à son aise sur le banc; tu vois bien qu'il est harassé et qu'il n'en peut plus. Quel brouillon tu es, en vérité! un faiseur d'embarras; tout à fait la feuille du bain [3] ou la mouche altérée, pas moyen de s'en défaire!

— Eh bien! à la bonne heure; qu'il aille s'asseoir, et moi je prendrai la goutte à sa santé, répondit Obaldouï en se rapprochant du comptoir. C'est sur ton compte au moins, frère, » ajouta-t-il en s'adressant à l'entrepreneur.

Celui-ci fit de la tête un signe de consentement; il alla reprendre sa place sur le banc, et tira de son bonnet un grand essuie-main dont il s'essuya le visage.

Obaldouï lampa avidement non pas une goutte, mais bien un verre, un verre à vin, d'eau-de-vie de grain; et, selon l'habitude des ivrognes de profession, il fit claquer sa langue et prit vaporeusement un air d'impatiente délibération.

« Tu chantes bien, frère, oh! mais, je dis *bien*, dit Nikolaï Ivanytch en homme qui sait le poids de ses paroles. Çà, main-

1. Il est incroyable en combien d'occasions crachent les Russes du bas peuple : ils crachent dans l'enthousiasme, dans l'admiration, dans la peur, dans la joie, dans le mépris. C'est l'effet d'une vieille et tenace superstition : il paraît qu'en crachant on rejette hors de soi le diable toujours prêt à profiter de la distraction d'un pauvre homme pour lui entrer par la gorge.

2. Les gens qui hantent les cabarets se donnent souvent des noms et des qualifications de femme.

3. Dans les étuves russes, pour exciter une transpiration abondante sous une chaleur de 30 à 45° Réaumur, on se frappe d'une touffe de branches fines et souples de bouleau garnies de leurs feuilles; celles de ces feuilles qui se collent sur la peau résistent souvent aux douches redoutables, aux seaux d'eau chaude qu'on se verse en abondance sur la tête pour inonder tout le corps.

tenant, à toi, Iachka; fais attention, ne faiblis pas, tiens bon. Nous verrons, nous jugerons. Tu as entendu, tu l'as reconnu toi-même, l'entrepreneur chante bien, réellement bien, ma foi.

— Il chante *tlès*-bien, *tlès*-bien [1], ajouta la femme du cabaretier.

— Bien, *gha ah gha!* mugit en contenant sa voix mon voisin le moujik.

— Ah! un tortillard-*polèeka* [2]! s'écria aussitôt Obaldouï; et, s'approchant du rustre, il le montra du doigt, fit un saut grotesque et partit d'un grand éclat de rire : *polèeka, polèeka, gha, badeè, poniaï, gha* [3], le tortillard! Çà, retors, voyons, dis-nous comment tu es tombé ici, » dit-il à ce pauvre homme, à travers les saccades du fou rire qui s'était emparé de lui.

Le malheureux moujik se troubla; il allait se lever et sortir au plus vite, quand tout à coup, dans l'intérêt de son repos, retentit la voix d'airain du Dikï-Bârine :

« Ah ça! mais, qu'est-ce que c'est donc que cet animal qui ne laisse personne en paix? cria-t-il en grinçant des dents.

— Moi, je ne lui fais rien, marmotta Obaldouï; pourquoi le tourmenterais-je?... c'était comme ça...

— Tais-toi! Et toi, Iakof, commence. »

Iachka se passa la main sur la gorge et dit des mots sans suite, qui trahissaient un fort grand trouble et une excessive timidité.

« Si tu dois avoir honte, c'est de faire croire que tu as peur; trêve de détours; chante, et chante du mieux que Dieu te per-

1. Bien des Russes du commun gardent toute leur vie l'habitude de substituer au milieu des mots des lettres douces à des lettres rudes, par exemple à *r*, à *cl* et à *ct*, les lettres *l*, *ll*, *tl*, *chalnière* pour charnière, *dilettor* pour director, *colidor* pour corridor; car tous ces mots ont passé dans le russe. Quelques-uns parlent ainsi tout à fait comme les petits enfants, et cela contraste bizarrement avec leur barbe touffue et leur grosse panse.

2. On appelle Polèeki (riverains de forêts) les habitants de la lisière méridionale d'une longue zone de forêts qui commence sur la limite commune des districts de Bolkhof et de Jizdrinsk. Ils se distinguent par beaucoup de particularités dans leur genre de vie, leurs mœurs et leur langage. On les appelle tortillards, retors, *zavorotni*, à cause de leur caractère soupçonneux et avare.

3. Les polèeki emploient presque à chaque mot les exclamations *gha!* et *badeè!* qui n'ont aucun sens; ils abrégent beaucoup de mots; ils disent poniaï pour pogoniaï (cours après), etc., etc.

mettra, » dit le Dikï-Bârine en prenant la posture d'un homme qui attend qu'on s'exécute tout de suite.

Iakof aspira de l'air en silence, regarda autour de lui et se couvrit de la main gauche tout le haut du visage. Toute l'assistance le dévorait des yeux, et plus particulièrement l'entrepreneur : celui-ci laissait percer sur ses traits, à travers l'assurance qui lui était naturelle et celle que lui donnait son triomphe de tout à l'heure, une vague inquiétude, dont je ne démêlais pas bien le motif, en voyant le peu de courage de son concurrent. Il s'adossa à la paroi et se mit de nouveau les deux mains à plat sous les cuisses, mais en se tenant immobile. Lorsque enfin Iakof se découvrit le visage, le pauvre jeune homme était pâle comme un mort; ses yeux perçaient à peine à travers ses cils abaissés.

Le chanteur soupira, prit son haleine, émit un son. Ce premier son promettait peu, il était faible, inégal, et il me sembla ne pas venir de la poitrine : il était comme élancé de plus loin, comme apporté du dehors et jeté par hasard dans la chambre, au milieu de l'auditoire attentif. Il produisit un singulier effet sur chacun de nous, ce son accidenté d'un faible trémolo; nous nous regardâmes les uns les autres. Mais la femme de Nikolaï Ivanytch fit un haut-le-corps qui n'*était*, je suppose, qu'une manière de se préparer à ne rien perdre de la seconde partie du concert. Telle était, quant à moi, la disposition où je me sentais également.

Après l'émission de ce premier son brisé, il s'en fit entendre un second, plus ferme et plus prolongé. C'était bien encore un son frémissant, semblable à la vibration d'une corde de Naples, lorsque, ébranlée par un doigt puissant, elle résonne, pour rendre un arrière-frémissement plus doux, qui s'éteint, semble s'éloigner en s'affaiblissant et finit par s'évanouir. Un troisième son s'éleva plus beau, plus plein, plus ferme, puis le chanteur s'anima, et son chant s'échauffa, s'élargit, se dessina; il avait un caractère éminemment mélancolique; il commençait ainsi : « *Bien des sentiers mènent à la prairie.* »

Nous respirâmes tous à l'aise, la satisfaction était peinte sur toutes les figures; la grâce et le moelleux des intonations, le fini des nuances ne laissaient rien à désirer. J'avais rarement

entendu une voix d'une si exquise fraîcheur. Elle avait bien quelque chose de timide et même de légèrement saccadé, un accent maladif qui troublait au commencement; mais ce qu'on y démêlait bientôt à ne pouvoir s'y méprendre, c'était un sentiment profond, une passion vraie, où la jeunesse, la force, la douceur et une charmante insouciance semblaient se fondre et se concilier avec un chagrin poignant. L'âme russe, si ingénument bonne et chaude, résonnait et respirait dans cette voix qui allait au cœur pour y faire vibrer toutes les cordes sensibles qu'éveille la mélancolie nationale.

La mélodie grandit, monta, déborda largement; il devint évident que l'inspiration et son ivresse s'étaient emparées de Jacques; il n'y avait plus en lui trace de timidité, il était livré tout entier à la volupté du chant. Sa voix ne tremblait plus malgré lui; elle frémissait sans doute, mais de cet aimable et communicatif frisson que la passion fait passer dans les âmes et imprime à tout un auditoire; et cette voix magistrale ne cessait de prendre de la force, de la fermeté et de l'ampleur.

Sous l'impression de ce chant, ma mémoire évoqua toute une scène du passé. Il me souvint qu'un soir, à l'heure du reflux, sur l'immense plage d'une mer qui, en se retirant, grondait et menaçait au loin, et semblait dire : « Demain je reviendrai, prends garde ; » je vis une énorme mouette blanche qui se tenait immobile sur la grève onduleuse. Elle offrait sa poitrine soyeuse aux lueurs empourprées du couchant, et de temps en temps entr'ouvrait ses longues ailes, jouant ainsi coquettement avec ces deux retraites, qui éloignaient d'elle simultanément ses deux plus grands amis, le soleil lointain et la mer profonde... Je me souvins de ce bel oiseau et de son manége en écoutant Iakof, dont le corps était immobile devant nous au milieu d'un cabaret de campagne, mais que l'inspiration mettait en face des abîmes et des plus sublimes lointains. Il chantait, ce villageois, et il avait complétement oublié et son rival et nous tous, bien qu'il fût soutenu, lui, l'habile nageur, à la surface des flots qu'il bravait, par les effluves magnétiques du vif et enthousiaste intérêt avec lequel nous le suivions de nos vœux dans ses mélodieuses évolutions.

Chaque son qui jaillissait de ses lèvres avait quelque chose

de natif, de salubre pour nous, d'ample et d'ineffablement doux, comme la brise de nos steppes parcourant l'espace en tous sens et prodiguant les molles caresses de son haleine. Je sentais les larmes se former dans mon cœur, s'y agiter et monter, monter, pour se faire jour sous mes paupières.

Mon ouïe fut frappée de quelques sanglots étouffés... c'était la femme du cabaretier qui pleurait, la poitrine appuyée à l'accoudoir de la fenêtre pratiquée dans la cloison. Iakof jeta sur elle un rapide coup d'œil, et son chant n'en fut que plus sonore, plus chaud et plus ému. Nikolaï Ivanytch était pantelant sous le charme; Morgatch avait l'œil au plafond noirâtre; Obaldouï, attendri et stupéfié, restait bouche béante; le paysan sanglotait bien doucement dans notre angle avec un léger balancement de tête destiné à bercer et adoucir son émotion, et sur le visage de fer du Dîkï-Bârine, sous deux longs sourcils pendants qui s'étaient soudés au milieu du front, apparaissaient deux énormes larmes prêtes à se résoudre en ruisseaux; le rival de Jacques avait le poing énergiquement serré contre son front, et ne faisait pas le moindre mouvement...

Haletants sous le poids de ces sensations, je ne sais à quelle explosion aurait abouti cette émotion générale, arrivée à son dernier paroxysme, si Iakof n'eût tout à coup fini par un son aigu, d'une finesse, d'une hardiesse et d'une pureté extraordinaires, comme si le ciel lui eût à jamais retiré du gosier sa voix d'ange au moyen d'un fil d'or, visible à l'œil jusqu'à la hauteur des nues. Personne ne cria, personne ne bougea; il semblait qu'on attendît vaguement, à son retour des cieux, cette voix ravie, exhalée tout à l'heure... Mais Iakof avait rouvert les yeux : il semblait surpris de ce silence extatique; son regard nous en demandait la cause; il ne tarda pas à la comprendre : la victoire lui était due, elle lui fut dévolue.

« Iakof!..... » dit le Dîkï-Bârine en lui posant sur l'épaule une main frémissante d'émotion; et il ne put proférer une syllabe de plus.

Nous étions tous comme pétrifiés par enchantement. Le rival de Jacques se leva, s'avança vers lui :

« Tu as gagné... oui... gagné, » dit-il avec un trouble pénible à voir; et il sortit en hâte du cabaret.

Ce mouvement rapide, cette porte qu'il ouvrit et referma avec promptitude, mit fin à l'enchantement qui tenait comme paralysés les esprits et les corps; tout le monde se mit à parler bruyamment et joyeusement. Obaldouï fit un saut de trois pieds de hauteur, balbutia quelques mots, fit mouliner ses grands bras comme les ailes d'un moulin à vent; Morgatch approcha en boitant du virtuose et lui donna des baisers; Nikolaï Ivanytch se détacha de sa cloison et déclara solennellement qu'il ajoutait un second litre gratis à celui de l'enjeu conquis par Iachka; le Dîkï-Bârine rit d'un bon franc rire que je ne m'attendais pas à rencontrer sur son visage; le paysan se rencogna dans la pénombre de l'angle et s'essuya de ses deux manches les joues, les yeux, le nez et la barbe, en murmurant: « Ah! bien, bien, pardieu, que c'est bien! que je ne sois qu'un fils de chien si on trouve que ce n'est pas bien! » Et la femme de Nikolaï Ivanytch, se sentant rouge d'émotion, se leva et disparut. Jacques jouissait comme un enfant de sa victoire, que je permets à d'autres d'appeler vulgaire, mais qui ne l'est point à mes yeux. Sa physionomie était transfigurée; ses regards surtout réfléchissaient un haut degré de bonheur. On le prit sous le bras et à la taille, pour l'amener devant le comptoir. J'aimai à le voir appeler près de lui le paysan en guenilles et en larmes, et dépêcher à son concurrent le jeune fils du cabaretier, qui ne put malheureusement le retrouver nulle part... Et on commença de trinquer. Obaldouï, toujours importun, voulut sur l'heure obtenir de Jacques la promesse de chanter encore, de chanter jusqu'à la nuit.

Je regardai encore une fois avec une grande attention le triomphateur, et je sortis. J'aurais craint, en demeurant là, de gâter des impressions que je tiens à conserver dans leur pureté, et dont j'avoue n'avoir pu donner ici qu'une bien imparfaite et misérable idée.

La chaleur au dehors était restée insupportable; elle demeurait suspendue à la surface de la terre incandescente, en une couche lourde, épaisse, étouffante. L'œil croyait voir, sous la voûte azur foncé du ciel, tournoyer des myriades de petites flammes à travers une région de poussière très-fine et presque noire. Le silence était universel dans l'air imprégné d'on ne

sait quoi de désespéré, d'oppressé, au milieu de ce profond silence de la nature, dont toutes les forces vitales étaient paralysées. Je me hissai dans le grenier à foin, où je m'étendis voluptueusement sur une herbe fauchée et rentrée à peine, et déjà à peu près desséchée. Je ne me rends aucun compte des heures écoulées pendant que je rêvai là, toujours entendant, dans l'ébranlement de mon imagination, les ravissantes mélodies de Iakof... A la fin, la chaleur et la fatigue prirent le dessus, et je fus saisi d'un sommeil de mort.

Quand je me réveillai, il faisait nuit; le foin exhalait une odeur enivrante; à travers les minces perches d'un toit à moitié découvert, je voyais briller de pâles étoiles; je sortis. Je me tournai vers l'occident; il était clos; mais, dans l'air qui avait été embrasé pendant quinze heures entières, la chaleur se faisait sentir malgré le frais de la nuit, et la poitrine desséchée soupirait après un peu de vent et après l'apparition de quelques nuages. Mais le ciel, quoique obscur, était partout pur et profond, et les étoiles ne s'y révélaient qu'en scintillant à des intervalles prolongés.

Dans le village endormi, on apercevait çà et là quelques petits feux rougeâtres; seul le cabaret tranchait sur ce fond noir par les lumières d'un brillant éclairage de fête, et il en jaillissait comme un chaos harmonique de voix mêlées et confuses où dominait, à ce qu'il me sembla, la voix de Iakof lui-même. Un rire désordonné faisait de temps en temps explosion. J'approchai de l'une des fenêtres, et, collant mon front contre le verre, je parvins à voir un tableau peu gai sans doute, mais du moins vif et bigarré.

Tous là dedans étaient ivres; tous, à commencer par Iakof, qui, la poitrine débraillée, était assis sur le fond d'un tonneau. Il chantait d'une voix entrecoupée de hoquets une folle chanson, une ronde de village, et frôlait paresseusement les cordes d'une guitare. Ses cheveux mouillés pendaient en mèches flasques le long de ses joues blafardes.

Au beau milieu du cabaret, Obaldouï, entièrement dévergondé et en chemise, dansait en faisant des zigzags, des écartements de jambes, des sauts et des chutes vertigineuses, ayant pour vis-à-vis, pour la partie du grave et du gracieux,

le gros paysan à la souquenille en pendeloques. Celui-ci, son tour venu d'exécuter quelque passe, piétinait et tortillait de son mieux ses jambes affaiblies : il souriait stupidement, d'un sourire de crétin, qui perçait à travers les révoltes de sa barbe surabondante, et sa main, à défaut de sa voix, semblait dire, en se déjetant à la hauteur de l'épaule, les quelques paroles qui se prononcent dans cette danse d'ivrognes d'une gaieté désespérée. Il ne se pouvait rien imaginer de plus grotesque que ce visage grimaçant d'efforts pour hausser ses sourcils, pendant que ceux-ci refusaient tout service et persistaient à couvrir des yeux qui voulaient à toute force se faire tendres et doux. Le rustre était dans cet état de l'homme ivre qu'on secoue en vain, et dont chaque passant dit : « En voilà un qui en tient joliment. » Morgatch, rouge comme une écrevisse et les narines toutes grandes ouvertes, souriait malignement du banc où il s'était établi près de la fenêtre. Le seul Nicolas Ivanovitch avait, comme il convient à tout digne cabaretier, conservé parfaitement toute sa tête. Il y avait là une quantité de visages nouveaux : je m'obstinais à chercher du regard le Dîkï-Bârine ; j'y perdais mon temps, il n'y était plus.

Je résolus de descendre la colline sur laquelle s'élève Kolotofka. Dans la vallée s'étend une large plaine que couvrait l'épais et sombre brouillard du soir ; cette plaine, ainsi cachée à la surface, paraissait dix fois plus étendue qu'elle ne l'était réellement, et semblait se confondre avec le ciel, dont ce brouillard épaississait encore l'obscurité. Je descendais à grands pas en suivant le chemin qui côtoie le ravin, quand tout à coup, au loin, dans la vallée, retentit la voix sonore d'un jeune garçon, d'un enfant.

« Antrôpka ! Antrôpka ! a a a !... » criait-il avec un désespoir plein de larmes et d'obstination, en traînant longtemps, longtemps et comme par secousses, la dernière voyelle. Il gardait le silence quelques instants, et de nouveau se reprenait à crier de la même manière. Sa voix, ébranlant cet air endormi et immobile, empruntait de l'heure et de la disposition des lieux une portée immense. Trente fois au moins il vociféra le nom d'Antrôpka, et tout à coup, de l'extrémité opposée d'un terrain vague, accidenté de broussailles, arriva à mon oreille

comme de l'autre monde, très-affaiblie par la distance, cette question : « Quoi ? »

La voix de l'enfant, animée d'une joie pleine de malignité, répondit : « Viens ici, démon, viens, méchant diable !

— Pourquoi ça, a a a ? répondit l'autre voix après avoir laissé passer deux minutes.

— Viens, que la tante te fouette, on t'attend ! » se hâta de crier l'enfant.

La voix lointaine ne répondit plus, et l'enfant recommença à appeler Antrôpka. Ses cris, de cinq en cinq minutes plus rares et plus faibles, arrivaient encore à mon oreille qu'il faisait déjà entièrement sombre; et je tournai enfin l'angle du bois qui entoure mon village, situé à quatre verstes de Kolotofka...

« Antrôpka ! a a a !... » Cet appel retentissait encore lointainement dans une atmosphère envahie par tout ce que les ténèbres nocturnes offrent de plus noir et de plus épais.

XVIII.

Karataëf ou la maîtresse esclave.

Il y a cinq ans, en automne, sur la route de Moscou à Toula, je dus une fois rester un jour entier au relais faute de chevaux. Je revenais de la chasse et j'avais eu l'imprudence de renvoyer ma troïka. L'inspecteur du relais, homme vieux, morose, cheveux longs pendant jusque sur le nez, et petits yeux endormis, ne répondait à mes prières et à mes plaintes que par un grognement assez peu courtois, marchait d'un pas dur, ouvrait et fermait brutalement les portes, ayant l'air de maudire son emploi. Puis, sortant sur le perron en auvent, il grondait en termes ronflants les postillons, grossiers manants en touloup, qui pataugeaient lourdement dans la boue avec des arcs de cinquante livres pesant sur les bras, ou se tenaient

assis sur le banc, occupés à bâiller et à se gratter, sans s'inquiéter des criailleries de leur chef.

Trois fois je pris le thé, trois fois j'essayai de dormir; je lus et relus toutes les devises, tous les bons mots tracés par le désœuvrement, la malice ou la sottise des voyageurs sur les parois et sur les vitres; l'ennui m'accablait. J'étais à regarder par la fenêtre les brancards relevés en l'air de mon tarantas [1], lorsque tout à coup une clochette tinta et un petit chariot attelé de trois rosses exténuées s'arrêta devant le perron. Le voyageur qui s'élança du léger véhicule cria en entrant dans la chambre : « Hé ! vite des chevaux ! » Tandis qu'il écoutait avec l'air étrange, avec l'ébahissement ordinaire en pareil cas, la réponse négative du peu courtois inspecteur, j'eus le temps de toiser et d'envisager, avec l'avide curiosité d'un homme qui s'ennuie à mort, le compagnon d'angoisse que me donnait la mauvaise tenue de cette maison.

Ce devait être un homme d'une trentaine d'années. La petite vérole avait laissé sur son visage d'ineffaçables traces, outre que ce visage était maigre et d'un jaune cuivré; sa longue chevelure, pareille à une aile de corbeau, ondulait sur le collet de son manteau; ses petits yeux saillants regardaient sans souci de rien voir; sur sa lèvre croissait pauvrement une courte moustache à éclaircies. Il était habillé, en gentillâtre coureur et amateur de foires aux chevaux, d'un arkhalouk [2] bariolé, usé, déteint, froissé, d'une cravate de soie lilas éraillée, d'un gilet à boutons de cuivre et d'un pantalon gris très-large du bas; sous ce pantalon perçaient des pointes de bottes auxquelles la brosse paraissait inconnue. Ce monsieur exhalait un âcre parfum de tabac et de brandevin. A ses gros doigts rouges, presque tout recouverts par les manches de l'arkhalouk, étaient des bagues d'argent et des anneaux de fer de Toula. C'était là une de ces figures telles qu'on en voit partout en Russie, et, à dire vrai, si elles ne repoussent pas, elles sont généralement loin d'attirer. Ce ne fut donc pas sans quelque prévention défavorable que j'examinai de la sorte mon compagnon d'ennui, en qui cependant, au bout de quelques

1. Espèce de litière montée sur roues.
2. Sorte de paletot à deux fins, comme habit et surtout.

minutes, je crus découvrir une certaine arrière-expression de bonhomie et de spontanéité cordiale.

« Voici monsieur qui attend depuis plus d'une heure, » dit le préposé en me désignant de la main.

Depuis plus d'une heure !... le scélérat se moquait de moi à ma barbe.

« Peut-être que monsieur n'est pas aussi pressé que je le suis, dit le voyageur.

— C'est ce que nous ignorons, répliqua avec humeur le préposé.

— Ainsi il n'y a pas de chevaux ? quoi ! pas même une paire de rosses ?

— Je n'ai pas un seul cheval à vous donner.

— Eh bien ! faites-moi servir une bouilloire à thé. Nous attendrons, puisqu'on ne peut faire autrement. »

Le voyageur bronzé s'assit sur le banc du pourtour, jeta sa casquette sur le banc et aéra sa chevelure.

« Vous avez pris le thé ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Ne le prendriez-vous pas encore avec moi ? je vous en prie. »

Je consentis. Le gros samavar rouge reparut bientôt une quatrième fois sur la table. J'allai tirer de mon tarantas une bouteille de bon rhum.

Je ne m'étais pas trompé en prenant mon compagnon pour un gentillâtre campagnard. Il s'appelait Peotre Pétrovitch Karataëf. Nous nous mîmes à causer. Il ne s'était pas écoulé quarante minutes qu'il m'avait déjà raconté toute sa vie sans ambages ni réticences.

« A présent je me rends à Moscou, me dit-il en prenant son quatrième verre de thé ; je n'ai plus rien à faire à la campagne.

— Comment ? rien à faire !

— Rien. Tout est en désarroi dans mon bien ; les paysans sont ruinés ; il y a eu plusieurs mauvaises années de suite ; pas de récoltes et point de bonheur, que vous dirai-je ?... Mais au reste, ajouta-t-il en regardant de côté, je n'entends rien à l'économie rurale, moi.

— Un peu d'étude et de la bonne volonté...

— Non, non, je ne suis pas de l'étoffe dont se font les agriculteurs... Non, voyez-vous, poursuivit-il en penchant la tête de côté et en aspirant avec ardeur de fortes gorgées de fumée... Je sais bien que vous... en me regardant... vous pensez : En voici un... hum, hum ! Eh bien, c'est vrai, je conviens que j'ai reçu une éducation assez mesquine; les moyens ont fait défaut. Pardon, je suis un homme tout bon, tout bête, et là-dessus, ma foi, vous... »

Il n'acheva sa phrase que par un geste de renoncement très-familier en Russie, et dont s'abstiennent les seules personnes bien élevées qui ont voyagé ou qui fréquentent habituellement les salons des trois capitales.

Je fis ce que je pus pour le convaincre qu'il se trompait sur l'opinion que j'avais prise de lui, et que j'étais fort content de cette rencontre. J'ajoutai, pour en revenir à notre thème, que pour diriger un domaine on n'a nul besoin d'une éducation supérieure.

« Bien, me répondit-il, j'en tombe d'accord; mais toujours n'ai-je pas pour la chose la disposition qu'il faut avoir. Il y a tel seigneur terrien qui fait Dieu sait quelles folies; tout lui réussit et il va de l'avant... et moi... Vous êtes, excusez mon indiscrétion, de Piter[1] ou de Moscou?

— J'habite Pétersbourg. »

Mon interlocuteur fit jaillir de ses narines deux longs et rapides jets de fumée, après quoi il ajouta :

« Moi, je vais à Moscou me pourvoir d'un emploi.

— Dans quelle partie du service public avez-vous l'intention d'être employé?

— Je n'ai pas d'idée arrêtée là-dessus; je verrai ce qui se présentera. S'il faut vous l'avouer, je crains le service, je crains beaucoup toute responsabilité. J'ai toujours vécu à la campagne; je suis accoutumé à des allures... vous savez... Au reste, la nécessité me presse... ah! maudite nécessité!

— En revanche, vous serez habitant d'une capitale.

— D'une capitale... Je ne sais pas bien, moi, ce qu'il peut

1. *Piter*, abrégé de Saint-Pétersbourg, très-usité en province.

y avoir de bon en cela. Je verrai; peut-être est-ce en effet assez agréable; mais, jusqu'à la preuve, j'incline à penser que nul séjour ne peut valoir celui des champs pour un propriétaire de domaines.

— Est-ce qu'il vous est réellement impossible de vivre plus longtemps dans votre terre?

— Eh! oui... oui, impossible, dit-il en soupirant... ma terre a tout à fait l'air de ne plus guère tenir à moi... C'est que... un brave homme de voisin que j'ai par là s'impatronise tellement chez moi... il a, voyez-vous, une lettre de change... »

Le pauvre Peotre Pétrovitch passa et repassa sa main sur son visage, puis resta pensif, puis branla la tête.

« Au fait, monsieur, ajouta-t-il après une minute de silence, je n'ajouterai pas aux petits torts que j'ai eus celui de me plaindre, ce serait insensé et ridicule : j'ai trop aimé, et, le diable emporte la terre! j'aime encore à me donner du *courage* [1].

— Vous meniez bonne et joyeuse vie à la campagne?

— J'avais... monsieur... dit-il avec hésitation et en me regardant de l'œil d'un homme qui craint le blâme et qui pourtant éprouve le besoin de causer... j'avais douze chevaux de course, mais des coureurs, des coureurs, vrai, comme il y en a bien peu. Il n'y en avait pas un qui, en deux minutes, n'eût gagné de vitesse le lièvre gris, et, s'il s'agissait de courre sus à la bête puante, ce n'étaient plus des chevaux, mais des serpents, tout bonnement des aspics. Quant à mes chiens, je pouvais en être fier. Eh! ce ne sont plus là que de vieux contes. Je chassais aussi, et assez souvent, au fusil. J'avais

1. *Du plaisir*. On n'imagine pas le nombre des mots russes qui se sont formés d'un radical français. On en rencontre qui sont d'une hardiesse de formation lexicologique vraiment étonnante. Quelques-uns, comme ici, se sont écartés de l'acception originaire. D'autres, restés fidèles à l'acception primitive, se sont cruellement oblitérés.

On jugera du procédé employé dans ce cas par un exemple que j'ai pu recueillir récemment. Je connaissais déjà, reçu en russe, un *bellettrist* (littérateur militant); la bellettristique, théorie en fait de belles-lettres, etc., et cent autres étrangetés de cette force. Depuis, j'ai eu occasion de lire, non sans étonnement, un homme *komilfotny*, une femme *komilfotnaïa*, et *komilfotnoste*, la distinction de l'homme comme il faut. Ces trois énormités figurent dans la même page d'un docteur Vacilief, et un journal littéraire les rapporte en citation sans y trouver absolument rien à dire.

une chienne du nom de Comtesse, qui était un chien d'arrêt extraordinaire; rien n'échappait au flair puissant de cette bête-là. Aux abords d'un marais je lui disais : *Charche!* si ce chien-là ne trouvait pas, une meute d'élite y eût certainement perdu son temps, et s'il trouvait, rien n'égalait sa joie; c'était de la démence. Et à la maison, quelle gentillesse! lui présentiez-vous du pain de la main gauche en lui disant : « Le juif y a mordu, » il ne l'acceptait pas; et si vous présentiez le morceau de la main droite et disiez du même ton : « Mademoiselle y a mordu, » le morceau était à l'instant saisi et dévoré. Elle m'a donné un petit qui était admirable et que je voulais emmener avec moi à Moscou. Mais un ami m'a demandé la mère et le petit, et mon bon fusil de chasse; il me disait : « A Moscou, il s'agira bien de la chasse pour toi, vraiment! tu auras bien autre chose en tête. » Je lui ai donné les chiens, je lui ai fait cadeau aussi du fusil; il serait resté là d'ailleurs de toute manière.

— Pourquoi donc? à Moscou aussi, on fait des parties de chasse.

— Non; mon ami avait raison; les plaisirs de la chasse ne sont plus pour moi. J'ai fait des folies, le temps est venu de les expier. Permettez-moi une question : est-ce qu'il fait cher vivre à Moscou?

— Pas du tout, selon moi.

— Pas bien cher? et je vous prie, dites-moi, les Tsyganes (*Bohémiens*) habitent Moscou?

— De quels Tsyganes parlez-vous?

— Ces Tsyganes qui vont chanter dans nos foires.

— Oui, ils demeurent à Moscou.

— Ah! c'est bien. Moi, j'aime les Tsyganes, diable emporte, je les aime!... »

Et les regards de Peotre Pétrovitch brillèrent d'un éclat plein d'égrillardise. Tout à coup il se tourna et se retourna sur le banc; puis il resta immobile, pensif, baissa la tête et me tendit son verre vide :

« Donnez-moi de votre rhum.

— Il n'y a plus de thé.

— N'importe, je le prendrai comme ça, allons! »

Karataëf mit sa tête dans ses mains et ses coudes sur la table. Je le regardais en silence et m'attendais à ces effusions de sentiment et même de larmes dont les gens qui ont bu sont si prodigues, de sorte que je fus, je l'avoue, bien frappé de l'expression d'abattement, d'absolue prostration de ses traits; et je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'il avait.

« Ce n'est rien, me dit-il; le passé m'est revenu en mémoire, et particulièrement une anecdote.... Je vous la raconterais bien volontiers; mais vraiment, j'ai conscience....

— Eh, de grâce !

— Oui, poursuivit-il un peu en bredouillant, il y a des circonstances... quoique... par exemple... moi, là dedans... eh bien, si vous l'exigez, je vous dirai la chose. Au reste, je ne sais...

— Racontez, racontez, cher Peotre Pétrovitch.

— Fort bien, quoique ce soit un peu.... Ah! c'est que, voyez-vous, je suis un stepniak, vous n'êtes pas à en douter... et pourtant, en vérité, je ne sais....

— Allons donc, allons donc, Peotre Pétrovitch, une oreille amie vous écoute.

— Eh bien, d'accord; sachez donc ce qui m'est arrivé : Je vivais dans mon village, et, comme chasseur, je courais un peu nos environs. Un jour une jeune fille me donne dans l'œil; ah! quelle jolie fille!... une beauté... et que d'esprit et quelle bonne âme avec ça! on l'appelait Matrèna. Mais c'était une fille du commun, du commun, vous comprenez, une servante, une esclave. Elle ne m'appartenait pas, voilà le mal. Elle appartenait à un autre domaine, elle était la propriété d'autrui, et moi, me voilà tout amouraché d'elle. C'est, voyez-vous, une telle anecdote... pardon! Elle aussi en tenait. Et voilà que Matrèna me prie, me prie de l'acheter, d'aller trouver sa dame, de payer ce qu'il faudra, et de l'emmener avec moi; et moi j'y avais déjà pensé. Sa dame était une femme riche, une dame de la plus vieille roche. L'habitation de la vieille dame était à quinze verstes de la mienne. Eh bien! un beau matin, comme on dit, je fis mettre à ma meilleure drochka mon plus beau troïge [1]; je mis au timon ma haquenée... oh, oh! un *asiatique*

1. Troïka, traduit par troïge, pour trois chevaux, comme quadrige pour quatre.

comme on n'en voit pas, et que, pour l'éclat de son pelage, j'appelais *Lampourdos*.... Je m'habillai de ce que j'avais de mieux, et je me rendis chez la dame de Matrène.

« Ces dispositions prises pour ménager le premier effet, j'arrive, je vois une grande maison entre deux ailes élégantes, avenue et square devant, grands jardins derrière. Matrène m'attendait dans un certain tournant, elle voulut me parler; tout ce qu'elle put faire, ce fut de me baiser la main. J'entre dans l'antichambre; je demande si la dame est à la maison. Un grand laquais bonasse s'avance et me dit : « Comment vous plaît-il d'être annoncé? — Va, mon brave homme, annoncer M. Karataëf, gentilhomme propriétaire voisin... et dis que je suis venu pour affaires. » Le laquais s'éloigna. J'attends, je pense et me dis : Réussirai-je? ne réussirai-je pas? Et si elle allait, la vieille folle, me demander un prix extravagant!... Elle est riche, oui, ça se voit; elle n'en est pas moins capable peut-être de vouloir de Matrène, par exemple, cinq cents roubles.

« Le laquais reparaît et m'annonce que je suis attendu; il m'introduit au salon. Là est assise dans un fauteuil une toute petite vieille au teint bilieux, clignotant des deux yeux. J'approche, elle me demande tout droit ce que je veux. Vous concevez bien que, sans faire le susceptible, je crus à propos de dire d'abord à la dame que j'étais heureux de la voir, de faire son honorable connaissance. « Vous êtes dans l'erreur; je ne suis pas, dit-elle, la maîtresse de cette terre; je suis une parente de la dame, dites-moi ce que vous voulez. — Permettez-moi de vous dire que c'est avec mon honorable voisine que j'ai besoin de parler. — Maria Illinichna ne reçoit pas aujourd'hui : elle est indisposée.... Qu'est-ce que vous voulez donc? — Allons, il n'y a rien à faire, » pensai-je en moi-même, et je nommai Matrène, et j'exposai le but de ma démarche. « Matrèna, la fille Matrène... marmotta la vieille clignoteuse, quelle peut être cette Matrèna? — C'est Matrèna Fedorovna, la fille de Fédor Koulikof. — Ah! Matrèna, la fille du gros Koulik! Et comment se fait-il que vous connaissiez cette fille? — Par un effet du hasard. — Et elle sait votre intention de l'acheter? — Oui, madame. — Bien! je vais l'arranger; voyez-moi cette espèce! » dit la dame après un silence d'assez mauvais augure.

« Je fus tout ébahi, n'ayant point soupçonné que ma proposition pût d'aucune manière attirer aucun désagrément à la pauvre fille. « Matrène n'a rien de blâmable; je suis prêt à payer une somme convenable que je vous prie, moi, de vouloir bien fixer. » Les bouquets de poils frisés qui ornaient la figure de la vieille se hérissèrent; elle souffla, souffla, et dit d'une voix aigre : « Ah çà, mais voici des merveilles! et comme nous avons grand besoin de votre argent! Je lui en donnerai, je lui en donnerai; nous lui ferons passer sa belle folie; la recette est connue. (La vieille toussa de malice.) Elle est mal chez nous, l'espèce! Petite diablesse, va, tu nous la payeras; Dieu me pardonne s'il y a péché! »

« Je vous avoue qu'à ces paroles j'eus la faiblesse de prendre feu. « Pourquoi cette colère contre une pauvre fille? Pouvez-vous me dire en quoi elle serait coupable?.... » La vieille se signa et dit : « Ah! Seigneur Dieu, est-ce que je.... — Cette fille ne vous appartient pas, à vous! — C'est une chose qui ne vous regarde point; Maria Illinichna sait ce qu'elle fait; c'est vous qui vous mettez en tiers; moi, je me charge de rappeler à Matrèna à qui elle doit obéissance, de qui elle doit baiser la main et les pieds. »

« J'aurais bien volontiers, en ce moment, tourné sens devant derrière le bonnet de la vieille furie; mais je me souvins de Matrène, et mes bras restèrent cloués à mes hanches. Je me trouvai alors si capot que la tête n'y était plus; je dis au hasard : « Demandez-moi de Matrène telle somme que vous voudrez. — Çà, qu'est-ce que vous voulez donc faire d'elle?— Elle m'a plu, madame; elle me plaît; entrez aussi un peu dans ma position; permettez-moi de vous baiser la main. » Et en effet, croirez-vous que j'ai baisé la main de cette sorcière maudite? « Eh bien, marmotta la vieille, j'exposerai le tout à Maria Illinichna; elle en décidera; vous pouvez venir ici après-demain. »

« Je retournai chez moi livré à une grande agitation. Je crus comprendre que j'avais mal entamé l'affaire, et que je n'aurais dû, en aucun cas, laisser voir ce qui se passait en moi; et je me dis qu'il serait trop tard maintenant pour jouer l'indifférence. Deux jours après je reparus chez la dame; on m'introduisit cette fois dans son cabinet, meublé et tapissé avec un

grand luxe ; elle était là, elle-même, à peu près étendue sur un merveilleux fauteuil mécanique, la tête penchée sur un coussin. La vieille parente qui m'avait reçu l'avant-veille était présente, et il y avait là, en outre, je ne sais quelle demoiselle à cils et sourcils blancs, à bouche de travers, vêtue d'une robe montante et verte comme pré; ce devait être une dame de compagnie. La dame me pria de m'asseoir; je m'assis. Elle me demanda quel était mon âge, où j'avais servi, et comment je comptais vivre désormais; elle parlait d'un certain ton de hauteur, de supériorité. Je répondis à sa triple question.

« Elle prit son mouchoir de poche et s'éventa la figure comme si elle eût chassé quelque vapeur, puis elle dit en égrenant une à une ses paroles : « Katérina Karpovna, que voici, m'a fait son rapport sur une intention que vous avez. Elle m'en a fait le rapport, sachant pourtant elle-même que j'ai un principe dont je ne m'écarte pas; je ne laisse jamais mes gens passer au service de qui que ce soit. A mes yeux ce serait inconvenant, ce ne serait pas de bonne maison; il y aurait désordre, immoralité. J'ai tout réglé comme il convenait; vous n'avez donc plus, monsieur, à vous inquiéter de rien. — M'inquiéter !... pardon, je ne comprends pas très-bien, madame; voulez-vous dire que le service de Matrèna vous est indispensable à vous-même? — Nullement; cette fille et son service ne me sont point nécessaires. — Eh bien, alors, pourquoi ne consentez-vous pas à me céder Matrèna? — Parce qu'il ne me plaît pas; je ne veux point de cela, voilà tout. J'ai donné mes ordres; c'est irrévocable; je l'envoie dans un village que je possède dans les steppes. »

« Je crus, à ce mot, avoir senti la foudre sillonner mon cerveau. La vieille dame adressa quelques paroles en français à la demoiselle verte; celle-ci sortit aussitôt. « Je suis, voyez-vous, me dit-elle ensuite, une femme à principes; ajoutez à cela le triste état de ma santé, qui ne me permet de supporter aucune agitation.... Vous êtes encore un jeune homme, et je suis, moi, une très-vieille femme, ce qui me donne le droit de vous adresser des conseils. Ne feriez-vous pas bien de songer à vous établir, à choisir un parti convenable et à vous marier gentiment et honnêtement?... Les grosses dots sont rares,

et comme d'ailleurs on ne gagne jamais rien à se marier en dehors de sa condition, on vous trouverait une bonne jeune demoiselle pauvre d'écus, mais riche de cœur et de moralité. »

« Moi, là-dessus, monsieur, je regarde la vieille, je la regarde et ne comprends rien à tout ce radotage; j'entends bien qu'elle parle mariage, je comprends à peu près qu'elle a quelqu'un à établir avant de tourner de l'œil; c'est beau de sa part et moins cher qu'un legs.... Mais il a été parlé d'un village dans les steppes, vers lequel on entraînait peut-être Matrèna en ce même instant où l'on me chantait mariage.... Mariage! que diable, je.... »

Ici M. Karataëf s'arrêta pour me regarder, puis il me dit :

« Vous n'êtes pas marié?...

— Non.

— Je l'aurais parié, vrai, je l'aurais parié. J'étais plein de dépit, je dis à la vieille marieuse : « Çà, madame, nous battons l'eau pour n'aboutir à rien! Il n'était point question de mariage; je désire tout bonnement savoir si vous consentez ou non à me céder, moyennant finances, la fille Matrèna votre sujette. » Aussitôt la vieille dame n° 2 se leva en me faisant des yeux terribles et s'approcha avec sollicitude de la vieille n° 1; celle-ci faisait des *oh!* et des *ah!* comme si j'eusse été le diable en personne. « Ah! cet homme m'a toute bouleversée; oh! là, là, faites-le sortir! ah! qu'il s'en aille vite! oh! oh!... » Le n° 2 se mit à crier contre moi, si bien que je ne pus placer un mot d'explication ni d'excuse. Le n° 1, de son côté, se plaignait comme un enfant gâté en proie aux coliques et disait : « Comment ai-je mérité cela? il faut croire que je ne suis plus la maîtresse de mes serfs; je ne suis plus libre chez moi.... Oh! ouf! ah! aïe! »

« Je sortis et je m'enfuis!

« Peut-être, poursuivit M. Karataëf, me jugez-vous vous-même un peu sévèrement sur cet attachement à une femme appartenant à la classe servile. C'est mal, j'en conviens, et je n'ai pas la prétention de justifier ma faiblesse; je dis le fait, rien de plus.... Je n'eus depuis ce moment aucun repos; je me tourmentais jour et nuit, me reprochant d'avoir perdu la pauvre fille. Je me la représentais allant garder les oies en sar-

rau grossier, le corps teint au cambouis, et gémissant soir et matin sous les effroyables injures d'un brutal starosta (l'Ancien du village), d'un paysan aux lourdes bottes goudronnées, et j'avais la sueur froide à la seule idée de toutes ces horreurs peut-être imaginaires.

« A la fin, ne pouvant plus contenir mon impatience, je m'informai; je parvins à savoir en quel village Matrène avait été reléguée, je montai à cheval et m'y rendis. Malgré toute ma diligence, je n'y arrivai que le lendemain soir. Il me fut facile de reconnaître que l'on n'attendait pas de moi une pareille équipée, et qu'il n'avait été pris aucune mesure, donné aucun ordre à mon égard. J'allai tout droit chez l'Ancien, comme y serait venu tout seigneur des environs de la steppe.

« En entrant dans la cour, j'aperçus tout d'abord Matrène assise sous l'auvent de l'entrée, la tête appuyée dans la main. Après le premier instant de stupeur, elle allait pousser un cri de joie, mais je lui fis signe de dissimuler, puis je lui indiquai la direction des champs situés à l'ouest et hors de la vue des chaumières. J'entrai chez le starosta, je fis à cet homme des contes bleus propres à le dérouter complétement sur ma personnalité; puis, le moment favorable à mon projet étant venu, je courus à la recherche de Matrène. Je la trouvai facilement, et la pauvrette se suspendit à mon cou; elle n'en finissait pas de me baiser les mains et les cheveux. Pauvre petite colombe, elle était pâle; elle avait beaucoup maigri. Je lui disais : « La la, finis, et pas de larmes, allons, pas de larmes, entends-tu? » Je lui disais cela, et moi-même je pleurais comme une femme. Pourtant j'eus honte de moi-même : « Matrène, repris-je, les larmes sont un pauvre remède à un grand mal; il faut montrer au contraire de la résolution; il faut que tu t'enfuies d'ici; je te prendrai en croupe derrière moi; voilà la seule chose à faire. — Quel moyen! mais songez donc, si je faisais une pareille chose, ce serait un acharnement contre moi.... oh! ils me mettraient en pièces! — Eh! folle que tu es, qui te découvrirait? — Ils me découvriraient, pour sûr, ils me découvriraient, » dit-elle d'une voix pleine de terreur; puis se remettant de cette émotion pour passer à une autre, elle ajouta : « Je vous remercie, Peotre Pétrovitch; de ma vie je n'oublierai

la marque d'attachement que vous me donnez.... mais le sort m'a jetée ici, j'y resterai. — Matrène, Matrène, je te supposais du caractère, et te voilà demi-morte; tu ne montres pas le moindre courage. »

« Elle avait, en effet, du caractère, et beaucoup; elle avait de l'âme, et c'était un cœur d'or, monsieur, je vous assure. J'en revins à ma proposition : « Mon Dieu, pourquoi vouloir rester ici? Si en fuyant il t'est réservé de souffrir, n'est-ce donc pas la même chose? Tu ne seras jamais, et nulle part, plus mal que dans ce hameau sauvage. Je suis certain que cette brute de starosta te traite à coups de pied et à coups de poing pour le plaisir de beugler et de battre. »

« Matrèna devint rouge, et ses dents craquèrent; elle se tut, puis, songeant aux conséquences de sa fuite si elle prenait ce parti décisif, elle pâlit et me dit : « En fuyant, je ferais le malheur de tous les miens. — Comment! tu crois qu'on persécuterait toute ta famille? on bannirait les tiens? — Mon frère d'abord serait certainement envoyé ici à ma place, et comme ça lui serait dur!... — Mais ton père? — Mon père ne serait pas chassé; il n'y a dans les cours de la dame qu'un bon tailleur, et c'est lui. — Ah! tu vois donc. Et ton frère, bien sûr, ne resterait pas longtemps dans la steppe; ton père rappellerait tous les jours que le jeune garçon est innocent; il le réclamerait, on le lui ramènerait. — Peut-être bien, mais vous, vous.... on vous rendrait responsable, on vous inquiéterait.... j'aimerais mieux mourir que d'être la cause de ce qui arriverait...—Quant à cela, ce serait mon affaire, et non la tienne.... »

« Elle tourna et retourna toutes ses objections, mais elle était déjà quelque peu incertaine. Je l'enlevai, non pas cette fois, mais à la suite d'une autre visite.... J'arrivai de nuit en chariot; elle avait pris sa résolution, je l'emmenai.

— Elle a monté volontairement dans votre chariot? dis-je à M. Karataëf.

— Tout à fait volontairement. J'arrivai le lendemain chez moi à la brune, et je l'installai. J'avais une maison composée en tout de huit pièces, et j'employais un très-petit nombre de gens à mon service. Mes gens, je vous le dis sans façon, me respectaient et m'étaient dévoués au point que, je l'affirme,

ils ne m'auraient pas trahi pour tous les trésors du monde. Je me trouvai singulièrement heureux. Matrèna, ne se rappelant chez moi toutes les angoisses de son passé que pour mieux goûter les douceurs de sa vie présente, ne tarda pas à reprendre santé et fraîcheur, et moi, la voyant si jolie, si heureuse, si reconnaissante de mes soins, je m'attachai de plus en plus à elle.... Quelle excellente fille, monsieur! Explique cela qui pourra, mais je vous dirai en toute vérité qu'elle se trouva savoir chanter, danser et jouer de la guitare.... Je n'eus garde de la laisser voir à mes voisins de terres; car le moyen de les empêcher de babiller, même sans songer à mal? Mais j'avais un ami, un ami tout à fait intime, un nommé Gornostaëf Panteleï.... Ne le connaîtriez-vous pas?

— Non.

— Gornostaëf était tout âme pour elle; il lui baisait les mains comme il eût fait à une belle dame, je vous jure. J'avoue que Gornostaëf était vraiment bien un autre homme que moi; c'était un homme de savoir; il avait lu tout Pouchkine, si bien que, quand il causait avec Matrèna et avec moi, nous étions là tout oreilles, bouche béante. Il enseigna à écrire à ma petite Matrèna; il était très-original. Moi je lui fis faire une garde-robe telle, qu'elle pouvait, pour la toilette, damer le pion à la femme de Son Excellence le gouverneur. Elle avait surtout un manteau de velours framboise, à revers et à collet de renard noir.... ah! comme elle portait cela! C'était une *madame* de Moscou qui avait fait ce manteau, d'après la dernière mode, avec une taille.

« Qu'elle était belle là dedans! Il lui arrivait de demeurer assise, immobile, des heures entières, rêveuse et sans remuer un cil de ses yeux fixés sur le plancher; et moi aussi je me tenais là à la regarder, à la regarder, à la dévorer des yeux comme si je la voyais si belle pour la première fois. Venait un moment où elle souriait, tout mon cœur était pâmé de volupté. Un peu après, elle se mettait à rire, à jouer, à danser; elle s'élançait, me saisissait, me pressait avec tant d'affection et d'ardeur que la tête me tournait; c'était un vrai délire de bonheur. Il y avait tel jour où, du matin au soir, je n'étais occupé que d'une seule idée, celle de lui faire quelque grand plaisir. Et, me croirez-

vous? quand je la comblais de présents, ce n'était que pour la voir se réjouir, rougir de joie, essayer des robes, des parures, s'avancer vers moi radieuse, se tourner, se pencher, me sourire, et enfin me sauter au cou.

« Son père Koulik, on ne sait par quelle voie, eut vent de la chose, et fit de grandes dénégations à ceux qui la lui contèrent. Mais il vint en secret nous voir, sa fille et moi; nous le traitâmes comme vous pouvez croire; il versa beaucoup de douces larmes, et il repartit mystérieusement, comme il était venu.

« C'est ainsi que nous avons passé cinq mois; il va sans dire que j'aurais voulu que cela durât toute ma vie; mais je suis né très-mal chanceux....

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé de malheureux après cela? » lui demandai-je avec sympathie, voyant qu'il était en quelque sorte embarrassé d'avoir parlé de lui si longtemps.

— Tout mon bonheur est allé au diable, répondit-il en faisant le geste de renoncement dont j'ai parlé, qui commence vivement et finit par une main pendante comme celle d'une victime. Et c'est moi qui l'ai perdue. Matrèna faisait d'une longue course en traîneau l'objet de ses plus riantes distractions; je lui en donnais le plaisir, le soir, à une heure où nous avions grande chance de n'être point rencontrés.

« Une fois, dans le dessein de faire tous deux une bonne et longue excursion, nous choisîmes une journée d'une beauté incomparable; il faisait un beau froid, un splendide coucher de soleil, et pas un souffle de vent.... Nous partîmes. Matrèna s'empare des guides, et moi, content, distrait, je regarde où elle nous mène. Mais ne prend-elle pas le chemin de Koukouëfka, du grand village de sa maîtresse? Oui, justement, nous voici presque arrivés à Koukouëfka. Je dis à Matrèna : « Folle que tu es! où vas-tu donc? » Elle me regarda de dessus son épaule, et me sourit. Je pensai : elle veut, une fois du moins, se donner le plaisir nouveau de faire la bravache.... oh! enfant! c'est si bon.... une fois, une seule fois, en costume et en équipage de noble personne, passer fièrement, à fond de train, tout au pied de la maison seigneuriale où naguère.... oh! c'est bien séduisant! J'eus la faiblesse de la laisser faire.

« Nous avancions. Mon beau timonier nous enlève au vol, nos bricoliers ressemblaient à des tourbillons. Voilà que déjà nous apercevons la croix et les toits de l'église.... Cependant, sur la route, devant nous, est une vieille voiture verte, fermée, qui rampe comme une tortue; derrière se tient un grand laquais. C'était la grande dame qui, par extraordinaire, faisait la petite promenade du soir. J'étais assez inquiet de cette rencontre. Mais Matrèna poussa les chevaux droit à ceux du lourd équipage, dont le cocher devint très-attentif à cette fougueuse troïka qui semblait devoir fondre comme une avalanche sur ses bêtes. Il voulut livrer passage à ce fabuleux objet qu'il ne distinguait pas bien, vu son âge avancé; il serra la bride avec trop de zèle, et il versa dans un petit fossé gazonneux. La glace de la portière est brisée; la dame pousse des hélas! la demoiselle de compagnie crie au cocher de retenir ses chevaux; nous, nous fuyons ventre à terre. Nous allions du plus grand train, mais je pensai : Il y a aura du grabuge; j'ai été un grand sot de lui permettre de traverser Koukouëfka.

« Figurez-vous, monsieur, que la vieille sempiternelle et sa compagne avaient reconnu Matrèna et moi; la dame déposa contre moi une plainte où il était dit qu'une fille serve, transfuge de chez elle, vivait retirée chez le propriétaire noble Karataëf, qui la tenait cachée. Et en donnant cette plainte, elle avait intéressé la police à me poursuivre. Le surlendemain de l'algarade, arrive chez moi l'ispravnik, le capitaine de police [1]. Cet ispravnik m'était bien connu, c'était un nommé Stépane Serghéitch Kouzovkine, un bon homme.... un ispravnik bon homme! vous comprenez, un assez vilain homme.

« Kouzovkine arrive, entre, et me dit : « Eh bien, Peotre Pétrovitch, voilà, voilà, voilà.... et comment donc tout ça? Pensez, la responsabilité est grande, et les lois là-dessus sont claires. — J'entends bien, Stépane Serghéitch, sans doute, sans doute, il faudra que nous parlions de tout cela; mais vous avez fait un bon bout de chemin, vous mangerez bien avant tout un petit morceau. »

« Il consentit à déjeuner; mais après avoir abattu la pre-

1. Commissaire de police, mais avec grade militaire.

mière faim, il me dit : « La justice veut avoir son cours, Peotre Pétrovitch, vous le savez vous-même. — Ah! oui, oui, la justice! comment donc.... et dites-moi, j'ai appris que vous aviez une jument noire.... Il faut que vous me la troquiez contre mon Lampourdos; ça vous va-t-il? Mais il n'y a pas chez moi, pas du tout, du tout, de fille Matrèna Fedorovna. — Ah! Peotre Pétrovitch, la fille est dans vos mains, vous savez bien que nous ne sommes pas ici en Suisse.... Troquer votre Lampourdos, c'est une chose qui se peut faire, mais après le choc de l'autre jour, vous savez bien qu'on peut aussi le prendre tout bonnement, comme ça, sans ombre de troc.... ha, ha, ha, ha, ha!... » Malgré cette saillie aigre-douce, je parvins pour quelques jours du moins à me débarrasser de lui.

« La vieille dame s'acharna contre moi de plus en plus : « J'y mettrai dix mille roubles; il faut que justice me soit faite de ces tourtereaux. » Le secret de cette grande colère et de cet acharnement, monsieur, c'est qu'en me voyant chez elle, la dame avait tout d'abord conçu la résolution de me marier à la demoiselle verte; mon refus, renouvelé plus tard, était ce qui la poussait à me faire cette guerre à outrance. De quelles fantaisies ne sont pas capables ces opulentes dames campagnardes qui s'ennuient dans leur manoir! Celle-ci me donna bien du mal; je jetai un argent fou pour ne gagner après tout que de courtes trêves. J'eus bien des tracas pour tenir Matrèna cachée à tous les yeux; on me tendit vingt piéges où c'est miracle que je n'aie pas donné; je me sentais traqué de toutes parts comme un pauvre lièvre.

« Je tombai dans les dettes, je perdis la santé avec le repos. Une nuit, j'étais couché sur mon lit, et, ne pouvant dormir, je pensais : Seigneur mon Dieu! quel si grand crime ai-je donc commis pour souffrir ainsi? que dois-je donc faire, si je ne puis cesser de l'aimer? car il est bien certain que c'est au-dessus de mes forces. J'entendis des pas dans ma chambre, c'était Matrèna. Je l'avais comme séquestrée pour un temps dans une métairie que je possédais à deux verstes de chez moi.

« Je m'effrayai à sa vue, pensant qu'on l'avait débusquée de là, et je la questionnai en ce sens. « Non, dit-elle, personne ne vient m'inquiéter à Boubnova; mais tout cela ne peut du-

rer, cher Peotre Pétrovitch. Votre situation est déplorable, et je ne puis vous voir plus longtemps dans cet état; mon ami, vous savez bien que je suis incapable de jamais oublier les quatorze mois de bonheur que je dois à votre tendresse, mais le moment est venu où mon devoir est de vous faire mes adieux.

— Que dis-tu, folle? que dis-tu? qu'est-ce que c'est que ces adieux? pourquoi me faire tes adieux? — Ne vous agitez pas, ne songez qu'à vous, qu'à votre santé; moi, j'ai connu un bonheur ignoré de mes égales, je vais où le devoir me rappelle; je vais me livrer à la justice de ma maîtresse. — Sais-tu, ma folle, que je vais t'enfermer au grenier! Tu veux me perdre, hein? tu veux me faire mourir de chagrin?... Eh bien, parle,... parle donc.... lève donc les yeux.... Quelle est cette nouvelle idée?... dis. — Je ne veux pas vous être plus longtemps une cause de misère, de ruine peut-être, Peotre Pétrovitch; je sais ce que vous souffrez, je le vois. — Malheureuse imbécile! ta maîtresse! ta maîtresse! comment te dire?... Oh! folle, tu ne sais pas, pauvre folle.... »

Ici Peotre Pétrovitch sanglota, puis il se hâta d'achever son récit.

« Eh bien, que direz-vous de cela? reprit-il en frappant du poing sur la table et en s'efforçant de froncer les sourcils, tandis que les pleurs, obstinés à se montrer, ne cessaient de s'échapper en ruisseaux sur ses joues enflammées. La malheureuse est allée se livrer elle-même; elle s'est enfuie à pied la nuit même; elle s'est rendue à la porte de la dame en suppliante, et elle s'est elle-même livrée....

— Messieurs, vous êtes attelés! » vint nous dire avec solennité le maître de poste.

Nous nous levâmes, mon compagnon de samavar et moi.

« Et que lui a-t-on fait à cette pauvre Matrèna? » lui dis-je.

M. Karataëf ne me répondit que par le geste susceptible d'une infinie variété de significations qui lui était familier, et dont il a été parlé plusieurs fois dans ce récit.

Un an s'écoula, et une affaire m'appela à Moscou. Le lendemain de mon arrivée, le hasard me poussa à entrer, avant l'heure du dîner, dans un café singulièrement original et mos-

covien, situé à cent pas d'une ligne de boutiques bien connues de tous les chasseurs du centre de l'empire. Dans la salle de billard, à travers des flots de fumée de tabac se découvraient par moments des visages enluminés, des moustaches, des houppes, des hongroises à l'ancienne mode, et des sviatoslavski [1] en possession de la vogue. Quelques vieillards, maigres, secs, en modestes surtouts, lisaient les feuilles publiques. Les garçons circulaient lestement, un plateau à la main, sur les tapis verts qui amortissaient le bruit de leurs pas. De bons marchands russes dégustaient le thé de l'établissement avec un recueillement impatientant à observer. Je n'entrai pas. Tout à coup de cette salle de billard sortit un homme à tête ébouriffée et assez peu sûr de ses jambes. Il s'arrêta à trois pas de moi en plongeant les mains dans les poches de son pantalon, et, le front penché en avant, il regardait vaguement autour de lui.

« Bonjour, Peotre Pétrovitch!... comment vous va? »

M. Karataëf fit un mouvement comme pour se jeter à mon cou; il m'entraîna, non sans festonner un peu, dans un petit cabinet particulier.

« Mettez-vous ici, ici, me dit-il en s'agitant autour de moi pour m'installer dans un excellent fauteuil; ici, vous serez bien. Garçon, de la bière!... non; du champagne!... Ah! je ne m'attendais pas à vous voir... Y a-t-il longtemps, est-ce pour longtemps que vous êtes ici? A la fin, Dieu m'a permis de revoir l'homme...

— Dites-moi, vous rappelez-vous?...

— Comment, si je me rappelle..... si je me rappelle! se hâta-t-il de dire. Mais le temps a marché.

— Qu'est-ce que vous faites de bon à Moscou, cher Peotre Pétrovitch?

— Je vis comme vous voyez. Ici, il fait bon vivre; le peuple d'ici est un excellent peuple. Ici, j'ai trouvé le calme. »

Il fit suivre ce mot de calme d'un fort gros soupir, et éleva solennellement les yeux au ciel.

1. Mode de fantaisie nationale qui, si l'on en juge par son nom, remonterait à Sviatoslaf et aux temps semi-fabuleux de l'histoire russe.

« Vous occupez un emploi?

— Non, je n'ai pas encore d'emploi; je compte sous peu en prendre un. Mais, au fait, qu'est-ce que le service? Les hommes... voilà l'essentiel. Quels hommes! quels hommes que ceux dont j'ai fait la connaissance ici! ah!... »

Le garçon entra et déposa sur la table un plateau sur lequel étaient une bouteille de vin de Champagne et deux verres.

« Tenez, voici déjà un brave homme..... N'est-il pas vrai, Vassia, que tu es un brave homme? A ta santé, Vassia! »

Le garçon s'arrêta, inclina la tête, sourit et sortit.

« Oui, ici nous avons de braves gens, poursuivit Peotre Pétrovitch avec exaltation, des gens pleins de sentiment, pleins d'âme... Voulez-vous que je vous fasse faire ici trente connaissances? ce sont de si bons enfants... Ils seront tous, tous enchantés... je vous en réponds... Je leur dirai... Hélas! Babrof est mort; voilà un malheur qu'il soit mort!

— De quel Babrof parlez-vous?

— De Serge Babrof, de Serge lui-même... Ah! c'était là un homme! Savez-vous, monsieur, que c'est lui qui m'a reçu, moi grossier, moi ignorant, moi stepniak?

— M. Babrof vous avait obligé?

— Comment, obligé? il m'a recueilli chez lui... et je l'ai perdu... Et Pantéleï Gornostaëf est mort aussi; ah! monsieur, ils sont tous morts, tous!

— Vous avez passé toute cette année à Moscou? vous n'êtes pas allé à votre terre?

— A ma terre?... On l'a vendue, ma terre.

— Vendue?

— Vendue aux enchères... Voilà, vous avez eu tort de ne pas l'acheter.

— De quoi allez-vous donc vivre à présent?

— Ah! je ne mourrai pas de faim, Dieu est là! Je n'aurai pas d'argent, j'aurai des amis. Au fait, qu'est-ce que c'est que l'argent? de la poussière! l'or? poussière, poussière! »

Là-dessus il fit une moue très-allongée, fouilla dans sa poche, me montra dans le creux de sa main deux pièces de quinze sous et une pièce de dix. « Qu'est-ce que c'est que cela? eh, mon Dieu, de la poussière! (Et il jeta dans la chambre les trois

pièces, qui coururent sur le plancher.) Mais plutôt, voyons, dites-moi si vous avez lu Poléjaëf[1]?

— Je l'ai lu.

— Avez-vous vu Motchâlof dans Hamlet?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Vous ne l'avez pas vu? Vous n'avez pas vu Motchâlof dans Hamlet?.... (Et son visage pâlit, son œil devint hagard, sa lèvre s'agita convulsivement.) Ah! Motchâlof, Motchâlof... Écoutez. »

Et il déclama d'une voix caverneuse le fameux monologue d'Hamlet : « Mourir, dormir[2], » etc.

Et s'interrompant comme pour commenter les vers du grand tragique anglais, qu'il s'appliquait sans doute : « S'endormir, s'endormir! marmotta-t-il à plusieurs reprises.

— Çà, dites-moi, je vous prie..... » commençais-je à dire afin d'en finir avec Hamlet; mais déjà il reprenait avec feu : « Qui voudrait souffrir la misère et la raillerie du siècle[3]. » et il laissa s'abaisser sa tête jusque sur la table, et se mit à bégayer, à bredouiller. Mais il reprit avec une recrudescence de chaleur : « A peine un mois; ils ne sont pas même usés, les souliers avec lesquels elle a suivi le corps de mon pauvre père[4]. »

Il se disposait à porter à ses lèvres son verre de vin de Champagne; mais il ne but pas et s'écria : « Pour Hécube! qu'est-il à Hécube? et pour lui, qu'est-elle[5]? »

Karataëf laissa échapper son verre et se prit la tête entre les deux mains. Je crois l'avoir compris.

« Mais à quoi pensé-je? dit-il enfin. Si quelqu'un rappelle le passé, qu'il lui soit enlevé un œil. N'est-ce pas là un bon proverbe? ajouta-t-il en riant... A votre santé, monsieur. »

Le garçon venait de le pourvoir d'un nouveau verre et de remplir les deux.

1. Auteur d'une traduction du Hamlet de Shakspeare.
2. To die, to sleep, no more; and by a sleep, etc.
3. For who would bear the whips and scorns of times!
4. A little month : or ere those shoes were old,
With which she follow'd my poor father's body.
5. For Hecuba!
What's Hecuba to him, or he to Hecuba?

« Vous vous fixez à Moscou? lui demandai-je; vous avez définitivement résolu de vivre ici?

— Je mourrai à Moscou...

— Karataëf! cria-t-on dans la chambre voisine, Karataëf! où es-tu? viens ici, cher ami!

— Ils m'appellent là dedans, dit-il en se soulevant avec peine de son tabouret; sans adieu; venez me voir si cela vous est possible; je demeure... »

Mais le lendemain, des circonstances imprévues m'obligèrent à partir, et depuis la séance du café, je n'ai plus revu Peotre Pétrovitch Karataëf.

XIX.

Un rendez-vous. — Amours de village.

Un jour, vers la mi-septembre, j'étais assis dans un bocage de bouleaux. Depuis le matin il tombait une pluie fine qui alternait avec un beau soleil; c'était un temps fort peu sûr; le baromètre devait marquer *variable*. Le ciel tantôt se couvrait entièrement de nuages blancs sans consistance, tantôt, en quelques secondes, se dégageait par intervalles, et alors, la nuée, en fuyant, mettait à découvert un azur clair et gracieux comme un beau et spirituel regard d'homme.

Des racines revêtues d'une mousse épaisse m'avaient fait un merveilleux fauteuil légèrement incliné, d'où je prenais plaisir à voir et à entendre..... quoi? direz-vous. Eh mais, tout et rien; rien, si l'on ne veut pas s'amuser de mon amusement. Les feuilles faisaient au-dessus de ma tête un bruit à peine perceptible; eh bien! j'observais que, d'après le caractère même de ce frôlement si léger, on pouvait à ce seul bruit reconnaître la saison et le mois de l'année où l'on se trouvait.

Ce n'était pas le joyeux et souriant frémissement des rameaux chargés de séve qui éclatent en feuilles tendres au printemps;

ce n'était pas le moelleux froissement, le long parlage et les chuchotements de l'été; ce n'était pas encore le timide et froid bégayement de la fin des automnes, c'était un babil continu fait à voix basse et murmurée comme dans le sommeil. A peine le peu de vent qu'il y avait laissait-il apercevoir son action sur les plus hautes cimes des arbres : l'intérieur du bocage, tout imprégné des vapeurs de la pluie, changeait d'aspect selon que le soleil resplendissait ou que ses rayons se trouvaient interceptés par les nuages. Si le soleil perçait, l'atmosphère était comme enchantée, l'air souriait; les hauts troncs blanchâtres des bouleaux, quelque peu distants les uns des autres, prenaient tout à coup un éclat tendre et satiné; les feuilles qui déjà émaillaient le sol, brillaient comme de l'or de ducats, et les charmantes tiges de la haute fougère frisottée, déjà nuée de ses couleurs automnales qui se rapprochent de celles du raisin mûr, montaient, se confondaient aux yeux, se croisaient sans cesse entre elles. Si le ciel s'est couvert de nouveau, tout en peu d'instants reprend sa teinte bleuâtre; toute couleur vive a soudain disparu; les bouleaux sont restés blancs, mais d'un blanc sans lustre, blancs comme la neige fraîchement tombée, sur laquelle n'a encore glissé aucun des froids rayons du soleil d'hiver; puis, à la dérobée, furtivement, s'est posée goutte à goutte, enfin a pénétré moins discrètement une pluie d'une finesse extrême. Le feuillage des bouleaux était encore presque tout vert, quoiqu'il eût remarquablement pâli; à peine si, çà et là, il se trouvait une feuille seule, jeune, toute rouge ou toute jaune, et il fallait voir comme elle resplendissait au soleil, quand à l'improviste ses rayons se faisaient jour jusqu'à elle, à travers le crible serré des petits rameaux qui venaient d'être lavés par l'ondée. On n'entendait pas une voix d'oiseau : tous s'étaient mis à couvert dans leurs retraites, asile de mystère et de silence; il n'y avait que la mésange qui faisait de temps en temps résonner sa voix moqueuse, vibrante comme une clochette d'acier fin.

Avant de venir rêver un peu dans cette boulaie, j'avais dû, tout en chassant, traverser un petit bocage de trembles de haute futaie. J'avoue que je n'aime pas le tremble; je n'admire ni son écorce violette ni son feuillage vert-de-gris qu'il élève

aussi haut que possible et développe en l'air comme un éventail disloqué. Je n'aime pas le balancement incessant de sa sordide petite feuille ronde, mal attachée aux longues pousses des branches. Il est bon seulement en certains jours d'été, quand, s'élevant à l'écart, au milieu d'un taillis, il vient arrêter les rayons du soleil couchant; qu'il brille alors et tremblote de la racine au sommet, inondé d'une lueur rouge tirant sur le jaune. Il plaît encore quand, dans un jour clair et venteux, il grelotte bruyamment et babille dans le ciel bleu; que chacune de ses feuilles, tenue horizontalement dans le courant même de l'air, paraît devoir être arrachée, emportée et chassée au loin. Mais, en général, je n'aime pas cet arbre; je ne m'arrête jamais dans une tremblaie pour me reposer. Aussi avais-je gagné mon bois de bouleaux; là, je choisis un arbre bien fourni, sous lequel je me nichai très-commodément à l'abri de la pluie, et, après m'être réjoui à satiété des agréments de la position et du gîte même, je m'y endormis en palpant le velours des oreilles de ma Diane, et je goûtai dans ma corbeille de mousses soyeuses ce sommeil réparateur si bon, si sain, que connaissent seuls les vrais chasseurs.

Je ne saurais dire combien de temps je dormis, mais, quand j'ouvris les yeux, tout l'intérieur du bois était rempli de soleil, et dans toutes les directions, à travers le feuillage livré à un joyeux clapotement, perçait et semblait étinceler un beau ciel bleu transparent. Les nuées s'étaient enfuies, chassées par les jeux folâtres de la brise; le temps s'était éclairci, et dans l'air on respirait cette fraîcheur sèche qui, en remplissant le cœur de bon contentement, est presque toujours le gage assuré d'une soirée tranquille et sereine après un jour d'intempérie.

Tout pénétré de ces sensations vivifiantes, j'allais me lever et me remettre en chasse, quand mon regard se porta sur une forme humaine qui se tenait immobile à peu de distance de mon fort : c'était une jeune villageoise. Elle était assise à une vingtaine de pas de moi, pensive, la tête inclinée sur la poitrine et les mains sur les genoux; dans l'une de ses mains, à demi ouverte, était un gros bouquet de fleurs des champs qui, chaque fois qu'elle respirait, glissait presque insensiblement le long de sa jupe à carreaux. Sa chemise blanche, propre,

boutonnée à la gorge et aux poignets, allait se perdre en petits plis moelleux autour de sa taille; un collier de gros grains de verroterie jaune lui descendait à deux étages sur la poitrine. Cette jeune fille était jolie : son épaisse chevelure couleur blond cendré descendait en deux demi-cercles soigneusement appareillés, de dessous un étroit bandeau écarlate posé immédiatement au-dessus d'un front blanc comme l'ivoire; le reste de son doux visage brûlait de ce beau vermillon d'or qui n'appartient qu'aux plus belles carnations.

Je ne pouvais juger de ses yeux; elle ne levait pas la tête, mais j'apercevais distinctement ses fins sourcils dessinés comme d'un trait d'artiste à un pouce au-dessus de ses longues paupières moites; sur l'une de ses joues brillait la trace d'une larme à demi séchée, et une autre larme était descendue presque au niveau de ses lèvres pâlies. L'ensemble de cette tête avait beaucoup de grâce; le nez était un peu fort, un peu rond; s'il avait été différent, j'ai la conviction qu'il eût été moins bien. Le plus grand charme de cette figure était dans la physionomie; l'expression en était si simple, si douce! elle respirait si bien, dans sa touchante naïveté, la chaste inintelligence de son propre chagrin!

Il était de la dernière évidence qu'elle attendait quelqu'un; quelque chose craqua sourdement dans le bois; la jeune fille leva la tête et regarda; dans la pénombre, je vis passer l'éclair rapide de ses yeux grands, purs, brillants, qu'animait en ce moment le regard anxieux de la gazelle. Elle était tout yeux et tout oreilles dans la direction de l'endroit où elle croyait avoir entendu le bruit; puis elle soupira, reprit l'attitude du repos, rabaissa sa tête sur sa poitrine et se mit aussitôt à trier les fleurs qu'elle avait rassemblées. Ses paupières rougirent, ses lèvres remuèrent avec amertume, et une nouvelle larme tomba du bout de ses longs cils sur sa joue, où elle s'enroula en diamant radieux avant de se dissoudre en tiède ruisseau vers la fossette et les contours du menton.

C'est ainsi qu'il s'écoula près d'une heure sans que la pauvre jeune fille quittât l'arbre près duquel, sans doute, il y avait rendez-vous. De temps en temps seulement elle se croisait les mains à plat sur un genou et elle écoutait, elle écoutait, toute

penchée.... De nouveau, quelque chose remua dans le bocage; elle frissonna. Le bruit, cette fois, se soutenait, devenait plus sensible, s'approchait.... enfin on pouvait reconnaître des pas, une démarche résolue et agile. Elle se mit droite sur son séant et en même temps parut intimidée; son regard attentif trembla de crainte et s'enflamma d'espoir. A travers les branches se fit voir une figure d'homme. Elle regarda, rougit de tout son corps, sourit de joie et de bonheur, fit un mouvement comme pour se lever et s'affaissa de nouveau, pâlit, se troubla, et ne releva plus qu'un regard mal assuré, presque suppliant, sur l'homme qui était enfin près d'elle, mais seulement quand il se fut arrêté à ses côtés.

Je regardai avec curiosité de mon embuscade le galant qui se faisait ainsi attendre. J'avoue qu'il ne fit pas sur moi une impression favorable. C'était, selon toute apparence, un valet de chambre, favori de quelque jeune et riche bârine. Son vêtement trahissait des prétentions au bon goût et en même temps à une vaniteuse négligence; il portait un petit paletot olive, probablement de la défroque de son maître, boutonné jusqu'au menton, une étroite cravate terminée par des pointes violacées, et, sur la tête, une casquette de velours noir à ganse d'or, rabattue sur les sourcils. Le col arrondi de sa chemise lui sillonnait les joues et allait lui couper les oreilles; les manchettes disproportionnées venaient obstinément recouvrir ses mains rouges et ses doigts difformes ornés de bagues d'or et d'argent, que décorait une germandrée en turquoises. Sa figure vermeille, fraîche et impudente, était de celles qui presque toujours, autant que je l'ai pu observer, inquiètent les hommes et, je le dis à regret, plaisent aux femmes.

Le drôle, affectant le ton de l'homme ennuyé, s'efforçait de donner à ses traits grossiers un air méprisant et importuné; il tenait presque fermés ses yeux d'un gris laiteux, déjà par eux-mêmes bien petits; il se renfrognait, abaissait le coin de ses lèvres, bâillait sans en avoir envie, et, avec une désinvolture qui voulait être négligée et qui était gauche, il réparait tantôt d'une main tantôt de l'autre le désordre des boucles de sa chevelure rousse; puis il pinçait, comme pour les courber harmonieusement, les crins jaunes qui promettaient des mousta-

ches d'or à sa lèvre supérieure; bref, c'était un maroufle plein d'afféterie. Il avait commencé à se donner tous ces airs de loin, et juste au moment où il avait aperçu la jeune fille. Il se mit alors à composer sa démarche et à piaffer ridiculement en avançant vers elle; puis il s'arrêta, éleva les épaules en plongeant les deux mains dans les poches de son paletot, et, presque sans honorer la villageoise d'un regard, il s'assit par terre de l'air d'un supérieur qui condescend à s'humaniser un peu. Son œil distrait et aux deux tiers fermé errait encore en haut, en bas, de côté, tandis qu'il disait à la petite :

« Eh bien! y a-t-il longtemps que tu es ici? » Et il balançait son genou et bâillait.

La jeune fille émue ne put répondre immédiatement.

« Oui, il y a longtemps, Victor Alexandrytch, prononça-t-elle enfin d'une voix à peine intelligible.

— Ah! (Il ôte sa casquette, passe la main dans sa chevelure épaisse et frisée à boucles serrées, et, après avoir regardé encore une fois tout à l'entour sans songer à rien voir, il couvre de nouveau sa précieuse tête d'un air plein de dignité.) Et moi qui avais tout à fait oublié! Et puis, vois-tu, il pleuvait. (Il bâille de nouveau.) Nous avons tant à faire! on ne peut pas tout voir, tout deviner et suffire à tout... et l'autre encore qui gronde à tort et à travers. Nous partons demain.

— Demain, dit la jeune fille en fixant sur lui un regard effaré.

— Oui, demain. Eh bien, eh bien! Ah çà, je t'en prie, reprit-il à la hâte et d'un ton fort sec, voyant qu'elle était toute tremblante et qu'elle tenait la tête baissée; je t'en prie, Acoulina, ne va pas pleurer; tu sais que je ne puis pas souffrir cela. (Et il fronça son nez épaté.) Finis, ou je m'en vais à l'instant. Quelle bêtise de pleurer et de geindre au moindre propos!

— Eh bien, non, non, je ne pleurerai plus, se hâta de dire la pauvre fille en dévorant ses larmes. Ainsi, vous partez demain, ajouta-t-elle après un moment de silence. Quand donc est-ce que Dieu me permettra de vous revoir, Victor Alexandrytch?

— Nous nous reverrons, certainement, nous nous reverrons. Si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera après. Il paraît que le bârine désire prendre du service dans les bureaux d'un

ministère à Saint-Pétersbourg, ajouta-t-il en prononçant les mots à demi et tant soit peu du nez. Mais il se peut bien aussi que nous allions voyager à l'étranger.

— Vous m'oublierez, Victor Alexandrytch, dit mélancoliquement Acoulina.

— Eh non; et pourquoi? Je ne t'oublierai pas; seulement, toi, sois raisonnable, ne fais pas la sotte et écoute ton père. Je te dis que je ne t'oublierai pas, non, non. (Sur quoi le beau Victor s'étira et rebâilla.)

— Ne m'oubliez pas, Victor Alexandrytch, reprit-elle d'un ton suppliant. Pourquoi vous ai-je aimé? c'était bien pour vous-même.... Vous me dites d'écouter mon père, Victor Alexandrytch.... Comment faut-il que j'obéisse?... Comment mon père....

— Eh bien, quoi? (Il prononça ces trois mots comme du fond de l'estomac, pendant que, renversé sur le dos, il avait les deux mains posées sous la tête.)

— Mais, mon Dieu, Victor Alexandrytch, vous savez bien vous-même.... »

Elle se tut. Victor jouait avec la petite chaîne de sa montre.

« Allons, Acoulina, tu n'es nullement une sotte, dit à la fin le galant; ne dis donc pas de folies. Je ne veux que ton bien; me comprends-tu, hein? C'est très-vrai que tu n'es pas une sotte, et tu n'es pas tout à fait une paysanne, on peut bien le voir, et ta mère, en effet, n'a pas été, elle non plus, toujours une paysanne. Mais pourtant tu es sans éducation, vois-tu, et par conséquent tu dois écouter quand on te parle.

— Mais c'est effrayant, Victor Alexandrytch.

— Bah, bah! quelle folie, ma chère amie! qu'est-ce qu'il y a d'effrayant dans tout cela? Qu'est-ce que tu as donc là... des fleurs? ajouta-t-il en se rapprochant d'elle.

— Oui, des fleurs, répondit tristement Acoulina; c'est moi qui ai cueilli de l'achillée, poursuivit-elle en se remettant un peu, c'est très-bon pour les veaux. J'ai ramassé aussi du plantain, du bident, qu'on emploie contre les écrouelles. Mais voyez quelle singulière fleur! je n'avais jamais vu cette plante-là, ni aucune de cette forme. Voici des germandrées, voici de l'espargoutte.... Mais voici qui est pour vous, ajouta-t-elle en

tirant de dessous des bidents jaunes un petit bouquet de jolis bluets des champs attachés avec un brin d'herbe ; voulez-vous l'accepter ? »

Victor tendit nonchalamment la main, prit le bouquet, le passa négligemment près de sa figure, et se mit à palper les bluets en regardant le feuillage des arbres. Acoulina au contraire le regardait, lui.... Dans le douloureux regard de cette pauvre créature se lisait un si tendre dévouement, une si pieuse résignation, un si sincère amour !... On voyait que, craignant cet homme, elle n'osait pleurer ; elle prenait congé de lui, et, une dernière fois avant une longue séparation, elle jouissait de le voir là, tout près d'elle.... Et lui, il était étendu tout de son long, comme un stupide Oriental, et avec une magnanime patience, avec condescendance pour la faiblesse, il daignait souffrir qu'on l'adorât. Je ne dissimule pas que je voyais avec indignation ce rouge visage où, à travers un dédaigneux sang-froid brutalement joué, perçait l'amour-propre satisfait du séducteur blasé, du servile et abject imitateur des voluptueux, de l'homme enfin dont aucune vertu ne rachète les vices.

Acoulina était belle en ce moment ; toute son âme s'ouvrait devant lui avec confiance, avec passion, s'épanouissait à le voir, se délectait de l'effet seul de sa présence.... Et lui... il laissait tomber son bouquet dans les herbes, il tirait d'une poche de fantaisie de son paletot un petit verre rond monté en cuivre poli et l'assujettissait à son œil droit ; mais, malgré tous les efforts qu'il faisait pour le fixer en fronçant le sourcil, en haussant la joue, en s'aidant même d'un pli du nez, le verre s'échappait de cette loge convulsive et lui retombait dans la main.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? lui demanda Acoulina étonnée.

— Un lorgnon, répondit Victor d'un ton d'importance ; cela s'appelle un lorgnon.

— A quoi cela sert-il ?

— A voir mieux.

— Permettez que j'essaye. »

Victor fit un peu la moue, mais il lui mit dans la main le verre poli, non sans lui dire sèchement :

« Tiens, et ne va pás me le casser!

— Soyez tranquille, je n'ai pas la main si rude. (Elle porta l'objet à son œil.) Je n'y vois rien du tout, ajouta-t-elle.

— Mais ferme donc l'œil, ferme donc l'œil! dit-il du ton d'un précepteur mécontent de son élève. (Elle ferme l'œil devant lequel elle tient le lorgnon.) Eh! pas cet œil, pas celui-ci, imbécile! L'autre... l'autre donc! » s'écriait Victor qui, sans lui donner le temps de corriger sa faute, lui retira le lorgnon.

Acoulina rougit, pensa rire et s'en abstint, puis en détournant la tête elle dit :

« On voit bien que ces choses-là ne sont pas pour nous autres.

— Pour les filles de village? il ne manquerait plus que cela. »

La pauvre Acoulina ne répondit point et poussa un gros soupir.

« Ah! Victor Alexandrytch, que nous aurons de chagrin ici en votre absence! » se prit-elle à dire.

Victor nettoya son lorgnon, et, en le remettant dans sa poche de côté, il répondit :

« Ah! oui, je le crois bien; ce sera dans les premiers temps bien dur pour toi. (Il lui frappa de petites tapes protectrices sur les épaules; elle saisit doucement sur son épaule cette chère main et la baisa avec une respectueuse crainte.) Oui, oui, je sais parfaitement que tu es une bonne fille, reprit-il de la voix d'un faquin infatué de lui-même; mais que dois-je donc faire? Juge toi-même; notre maître et moi nous ne pouvons certes pas rester ici; voici l'hiver qui approche, et la campagne, l'hiver, tu en conviendras, fi! c'est une horreur. En cette saison, vive Pétersbourg! là il y a des merveilles qu'une pauvre sotte comme toi ne peut se figurer, même dans ses plus beaux songes. Quelles maisons! quelles rues! quel beau monde! Avec cela une *civlation*, oh, mais une *civlation* étonnante, vois-tu... »

Acoulina écoutait cette description de Pétersbourg avec une attention dévorante; elle se tenait la bouche ouverte comme les petits enfants à qui on décrit le pays de cocagne ou le pouvoir des fées.

« Au reste, ajouta-t-il en s'étendant de toute sa longueur sur l'herbe et foulant son bouquet oublié, quelle bête d'idée j'ai eue, moi, de te dire tout cela, à toi qui ne peux point me comprendre !

— Pourquoi donc, Victor Alexandrytch ? J'ai compris, vrai, j'ai tout compris.

— Toi ? Ho ! ho ! que ça d'amour-propre ! »

Acoulina se mordit les lèvres.

« Auparavant vous ne me parliez pas de cette manière, Victor Alexandrytch, murmura-t-elle doucement sans lever les yeux.

— Auparavant ! auparavant ! voyez-vous cela ? auparavant ! » répliqua-t-il, comme s'il était fâché.

Tous deux gardèrent le silence.

« Cependant il est temps que je rentre à la maison, marmotta le beau Victor, et déjà il se relevait à demi en s'appuyant sur son coude.

— Attendez encore un peu, dit Acoulina d'une voix suppliante.

— Attendre quoi ? Je t'ai déjà fait mes adieux... après !

— Attendez, » répéta Acoulina.

Victor se rallongea et se mit à siffloter. Acoulina, pendant quelques minutes, ne détourna point les yeux des siens, qu'il tenait presque fermés. Il me fut facile de remarquer que peu à peu elle devint agitée : l'incarnat de ses lèvres s'altéra, elle pâlit et rougit plusieurs fois coup sur coup... elle paraissait avoir le cœur oppressé.

« Victor Alexandrytch, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, c'est un péché à vous, oui, un grand péché à vous, Victor Alexandrytch, Dieu m'en est témoin.

— Quel péché ? Qu'est-ce que tu dis ? » répliqua-t-il en fronçant les sourcils.

Il se mit sur son séant et tourna la tête vers Acoulina.

« Oui, un péché, Victor Alexandrytch. Vous me devez un mot d'espoir en un moment de séparation ; quoi ! vous n'avez pas un mot à me dire, pas un petit mot de bonté à moi, pauvre fille, pauvre délaissée....

— Eh ! que veux-tu donc que je te dise ?

— Que sais-je, moi? vous savez parler quand vous voulez, Victor Alexandrytch. Vous allez partir et vous ne me direz rien?... Et comment aurais-je mérité cela?

— Que tu es étrange! puis-je donc quelque chose?

— Un petit mot est pourtant bientôt dit.

— Allons, tu n'as plus qu'un refrain à présent... dit-il avec dureté en se remettant debout.

— Ne vous fâchez pas, Victor Alexandrytch, dit-elle précipitamment et en étouffant un sanglot.

— Je ne suis pas fâché, mais aussi tu es bien insupportable. Qu'est-ce que tu veux? Tu sens bien que je n'irai pas t'épouser; je ne le peux pas.... Eh bien, quoi? dis, que veux-tu donc? que veux-tu? »

Il avançait la tête, comme dans l'attente d'une prompte réponse, et écartait les doigts comme un oiseau étend ses ailes au moment de prendre sa volée.

« J'ai donc mal parlé? Je ne veux rien, rien, moi... répondit-elle en bégayant, et osant à peine avancer vers lui ses bras frémissants; mais je croyais qu'en prenant congé, vous me deviez bien au moins un mot... »

Et les larmes coulèrent de ses yeux en ruisseaux.

« Ah! nous y voici! il n'avait pas assez plu ce matin; pleure donc bien, dit froidement Victor en se donnant sur la nuque un petit coup pour abaisser sa casquette sur ses yeux.

— Je ne veux rien, continua-t-elle en sanglotant et en se cachant la figure dans ses mains; mais quelle sera ma position dans ma famille? comment serai-je là, oui, comment serai-je, moi, pauvre abandonnée! On donnera la pauvrette à quelque manant qu'elle ne pourra aimer.... Ah! ma pauvre tête! ah! malheureuse que je suis!...

— C'est ça, chante, chante, murmura Victor en piétinant d'impatience.

— Mais il n'aurait eu qu'à me dire un mot, un seul mot: « Mon Acoulina, eh bien, je.... »

L'angoisse qui lui brisait la poitrine ne lui permit pas d'achever; elle se laissa tomber la face contre le gazon et donna un libre cours à sa douleur; tout son corps éprouvait une agitation convulsive, sa tête et ses épaules ressautaient violemment;

le chagrin amer et profond qu'elle avait si longtemps contenu se vengeait d'elle à cette heure et la tenait sous ses étreintes. Victor resta là quelques moments debout à regarder; il n'était pas ému, il était impatient; à la fin, il haussa les épaules, se tourna d'un autre côté, et presque aussitôt s'éloigna à grands pas.

Après quelques secondes, elle devint un peu moins agitée. Elle redressa la tête, se leva rapidement, regarda autour d'elle et aperçut le fuyard; elle fit un premier mouvement pour courir après lui, mais ses jambes se dérobèrent sous elle; elle tomba sur ses genoux.... Moi, ne pouvant plus résister à la pitié que sa position excitait en moi, je me précipitai vers elle. Mais à peine la pauvre enfant m'eut-elle aperçu qu'il s'opéra en elle une révulsion; elle se releva en poussant un faible cri, et elle disparut à travers les arbres du bocage, laissant par terre toutes ses fleurs et ses herbes éparpillées et foulées comme de la vendange, hors les bluets et quelques fleurs.

Ne l'apercevant plus, je me baissai, je relevai le bouquet de bluets auquel je joignis à l'entour une touffe de germandrées, et je regagnai la plaine. Le soleil était déjà bas, dans un ciel clair, mais blafard; ses rayons, en pâlissant, s'étaient comme refroidis; ils ne brillaient point, ils s'échappaient en une lumière égale, fondante, aqueuse. Il ne restait plus qu'une demi-heure avant la venue des ténèbres, et l'horizon occidental gardait à peine quelques teintes vermeilles.

Un vent à rafales ralentissait ma marche à travers les champs moissonnés; les feuilles mortes se dressaient en tourbillons sous ses rudes bouffées : leurs trombes, comme animées d'intentions hostiles, paraissaient souvent vouloir me barrer la route que je suivais à la lisière du bocage; la partie du bois qui s'élevait comme une muraille le long de ces champs était tout agitée et brillait d'un éclat triste et précaire. Sur les herbes devenues rougeâtres, sur les bas buissons, sur les tiges de chaume, partout s'étendaient ces myriades d'inexplicables tissus de filandres que le mouvement de l'air agite et fait remarquer aux yeux distraits du passant.

Je m'arrêtai deux ou trois fois : j'avais le cœur gros de cette tristesse sympathique qui s'associe en nous à l'état de la na-

ture.... À travers le mélancolique et frais sourire de la campagne qui se fane et se dépouille, se glisse la vague appréhension des approches d'un long hiver. Un prudent corbeau qui bien haut, bien haut fendait lourdement les airs de ses rudes ailes, abaissa la tête tout en volant, me regarda de côté, battit trois coups avec force, et, en me saluant d'un croassement énergique, alla se narguer de moi dans l'ombre de la forêt. Une innombrable volée de pigeons qui venait de s'élever au loin des entours d'une grange, et qui tout à coup s'était arrondie en colonnes, vint s'affaisser et se disperser dans les guérets. C'étaient là autant de signes précurseurs et d'indices certains de l'automne.

Je regagnai ma maison; je me reposai avec délices, comme toujours.... Mais l'image de la pauvre Acoulina ne put de longtemps sortir de mon esprit, et ses bluets, qui sont depuis longtemps fanés dans le cercle de germandrées dont je les avais entourés, se trouvent encore sur mes tablettes.

XX.

La haute société de province. — Un Hamlet russe.

Dans l'une de mes excursions, je reçus une invitation à dîner chez Alexandre Mikhaïlytch, riche propriétaire, gentilhomme et chasseur de ma connaissance, dont le principal village se trouve à cinq kilomètres du hameau où j'avais élu pour quelques jours mon domicile de chasse. Il va sans dire que je me mis en *frac*[1] pour me rendre ce jour-là chez Alexandre Mikhaïlytch. Il était dit dans l'invitation : *à six heures;* j'arrivai à cinq, et je trouvai déjà un grand nombre de personnes appartenant à la noblesse du pays, les uns en uniforme, d'autres en habits à la mode, d'une mode plus ou moins récente,

1. En Russie, l'*habit* de la coupe la plus ordinaire ne s'en appelle pas moins *frac.* Le frac est l'habit habillé et le petit uniforme du service civil.

d'autres enfin en habits de fantaisie d'une coupe et d'un goût plus ou moins équivoques.

Notre amphitryon me reçut à merveille, comme c'était son devoir, mais il courut sans délai aux antichambres. Il attendait un grand dignitaire, et se laissait aller à une certaine agitation, qui tranchait singulièrement avec sa position indépendante et son bel état de fortune. Alexandre Mikhaïlytch n'avait jamais, je ne dis pas contracté, mais même tenté une alliance par mariage. Il n'aimait pas les femmes, et si chez lui on ne se trouvait pas toujours exclusivement entre hommes, ce qui serait triste, du moins se trouvait-on à peu près sûrement entre célibataires ou à l'avenant. Sa maison était montée sur un grand pied; il avait agrandi et magnifiquement meublé et décoré la demeure seigneuriale de ses pères; il se faisait expédier annuellement de Moscou pour quinze mille roubles de vins... et jouissait, en général, d'une très-grande considération. Alexandre Mikhaïlytch avait pris son congé du service presque avant d'avoir servi : ce qui explique pourquoi on ne lui connaissait aucun grade, aucun signe officiel de distinction. Quel motif avait donc pu l'amener à convoiter la visite d'un haut personnage, d'un homme en crédit, et l'agiter depuis l'aurore, le jour de ce dîner d'apparat donné sans occasion connue? « Ces choses-là ne sont pas et ne sauraient être de notoriété publique, » comme le disait un homme de loi de ma connaissance, toutes les fois qu'on avait l'indiscrétion de lui demander s'il acceptait les dons des gens de bonne volonté.

Le maître de la maison étant en vedette hors du salon, je me mis à parcourir les appartements. Presque tous les convives m'étaient entièrement inconnus. Vingt personnes jouaient déjà aux cartes. Au nombre de ces fanatiques de la préférence étaient deux militaires de bonne mine, mais sans fraîcheur; ils avaient beaucoup servi. On distinguait aussi quelques fonctionnaires civils en haute cravate serrée, avec des moustaches d'un assez bon teint, et telles qu'on n'en voit qu'aux hommes bien intentionnés. Ces bien intentionnés manœuvraient fort gravement les cartes, tenant la tête élevée et fixe, de sorte que leurs prunelles faisaient la navette pour regarder les personnes (cinq ou six employés ou menus magistrats du district, à panses

rebondies, à mains potelées et plus que moites, et dont les jambes et les pieds se tenaient modestement immobiles) que la curiosité attirait près de leur table à jouer. Ces messieurs parlaient d'un son de voix flûté, souriaient bénignement de tous les côtés, tenaient leur jeu tout contre leur chemisette, et en jouant *atout*, loin de frapper sur la table, avançaient sinueusement la main pour laisser tomber tout doucement la carte, et en ramassant leurs levées, faisaient un léger mouvement plein d'urbanité et de convenance.

Les autres gentilshommes se tenaient, les uns assis sur les divans, les autres debout, groupés près des portes et des fenêtres. Un propriétaire d'un certain âge, mais à figure efféminée, restait debout isolé dans un angle; son corps tremblait, il rougissait; dans son embarras étrange à voir, il faisait tourner sur sa poitrine je ne sais quelle breloque suspendue à sa chaîne de montre, et personne ne faisait à lui la moindre attention. Quelques messieurs, en habits ronds et en pantalons à carreaux, de la coupe de l'éternel grand habilleur moscovien Firs Kleoukine, dissertaient, en vérité, fort gaillardement, en se faisant honneur de la nerveuse souplesse de leurs gros cous nus. Un jeune homme de quelque vingt ans, très-blond et très-myope, habillé de noir des pieds à la tête, quoique visiblement intimidé, promenait sur les assistants un sourire venimeux....

Je commençais à éprouver quelque ennui, lorsque je fus abordé par un certain Voïnitsyne, jeune homme que l'Université n'avait pas renvoyé content ni gradé, et qui habitait la maison d'Alexandre Mikhaïlytch en qualité... j'aime mieux avouer que je ne sais en quelle qualité. Ce que je puis dire, c'est qu'il tirait fort bien et qu'il s'entendait à dresser les chiens. Je l'avais connu à Moscou. Il était du nombre de ceux des étudiants qui, à chaque examen, étaient *poteaux*, c'est-à-dire ne répondaient que par un mutisme absolu aux questions du professeur. Ces messieurs étaient aussi appelés *favoris*, parce qu'on avait observé, à l'époque dont je parle, que les poteaux avaient le visage bien autrement riche de barbe que les autres étudiants.

Voici comment les choses se passaient : on appelait, sup-

posons, l'étudiant Voïnitsyne. Voïnitsyne, qui jusqu'à ce moment-là s'était tenu assis, immobile et droit, sur le banc, transpirant de tous les membres de son corps, et promenant avec lenteur au plafond et sur l'assemblée des yeux sans regard, se levait, boutonnait en hâte son vice-uniforme jusqu'au menton, et se rendait obliquement près de la table de l'examinateur. « Veuillez, monsieur, prendre un billet, » lui disait gracieusement le professeur. Voïnitsyne étendait la main, et palpait en tremblant les billets entassés sur la table. « Çà, vous n'allez pas choisir; on vous dit de prendre, » dit un vieux monsieur d'une voix un peu sèche. C'était un professeur d'un autre faculté : il regarde l'infortuné poteau, s'indigne de la figure qu'il fait et le prend résolûment en grippe. Voïnitsyne obéit, il prend un billet, montre le numéro et va s'asseoir près de la fenêtre, pour y attendre que la parole lui soit donnée. Pendant ce temps de répit et de recueillement sagement accordé à l'étudiant qui va succéder à l'un de ses camarades devant le docte aréopage, Voïnitsyne ne détourne pas ses yeux du billet qui lui est échu : on suppose qu'il regarde tout à l'entour du billet, comme tout à l'heure il regardait tout à l'entour de la salle.

Son tour est venu; son prédécesseur a fini son épreuve, et déjà il lui a été dit : « Allez; c'est *bien*, » ou peut-être même *très-bien*, selon l'opinion qu'il a su donner de lui. Voïnitsyne est alors appelé : il se lève et avance d'un pas ferme; le voici *posé* en face de ses juges.

On lui dit : « Lisez votre billet. » Voïnitsyne porte à deux mains le billet, comme par le jeu d'un ressort, juste au bout de son nez; puis il lit bien lentement; il lit scrupuleusement jusqu'au bout, et laisse peu à peu redescendre ses bras contre ses hanches, tenant le billet entre deux doigts de sa dextre. « Eh bien! allons, parlez, » dit indolemment le professeur qui l'avait appelé au tirage; mais il a le temps de se renverser sur le dos de son fauteuil et de tourner ses pouces sur sa poitrine. Voïnitsyne garde un silence sépulcral. « Qu'est-ce qui vous arrête? » Voïnitsyne est comme pétrifié. Le vieux savant de l'autre faculté s'agite, et le voilà qui se met de la partie. « Çà, dites du moins quelque chose. » Immobilité complète

du jeune homme. Sa nuque, tondue de près, sert en ce moment de point de mire général aux regards de tous ses camarades. Cependant ils remarquent que les yeux du malin petit vieillard semblent vouloir s'élancer de sa tête comme deux balles de cornaline : décidément il déteste Voïnitsyne. « C'est un peu fort! dit un autre examinateur, et pourquoi restez-vous muet?... Est-ce que vous ne savez pas, hein? Eh bien! faites-nous le plaisir de l'avouer tout de suite! — Permettez-moi de prendre un autre billet, » bégaye le malheureux favori, d'une voix de *basso profondo*. Les professeurs se consultent de l'œil, en faisant un effort héroïque pour garder leur gravité : le moindre rire dans leur cercle produirait une scandaleuse contagion dans le nôtre. « Eh bien! prenez, » dit, en fouettant l'air de sa main, le président de la commission. Voïnitsyne prend un nouveau billet, de nouveau va passer vingt minutes, le nez sur ce billet, près de la fenêtre, et de nouveau revient se planter devant le bureau, et y faire l'effet d'un tronc d'arbre, debout encore, mais foudroyé, privé de vie. Le petit vieux avait bien l'air, cette fois, de le vouloir avaler tout d'une bouchée.

A la fin, on lui dit de se retirer et on lui met un zéro. Vous pensez que le poteau a grande hâte de gagner la rue.... Erreur; il va reprendre son ancienne place; là, il reste au repos jusqu'à la fin des examens, et en sortant il s'écrie : « Nous ont-ils tourmentés! En voilà une corvée! et penser que demain ce sera tout aussi chaud! » Et il va battre le pavé tout le reste du jour : de loin on le voit, se prenant la tête à deux mains, déplorer son peu d'aplomb. Il va sans dire qu'il rentre fatigué, se couche, dort comme un loir, se lève, prend le thé, et, sans avoir eu même la pensée d'ouvrir un livre, retourne à l'Université, où il passe par les mêmes épreuves avec le même succès, sans plus se déconcerter le lendemain que la veille.

Le M. Voïnitsyne qui vint à moi dans les salons d'Alexandre Mikhaïlytch était un poteau, un favori du temps où j'étais étudiant moi-même. Il n'avait, au reste, aucune répugnance à rappeler les souvenirs de l'Université : nous parlâmes Moscou et chasse.

Comme il était très-original, tout à coup il rompit les chiens et me dit à l'oreille :

« Voulez-vous que je vous fasse faire connaissance avec l'homme le plus *pointu* que nous ayons dans le pays?

— Je vous en prie. »

Voïnitsyne me conduisit à un homme de petite taille, qui avait une très-haute huppe, portait des moustaches, et était vêtu d'un habit couleur de tabac d'Espagne et d'une cravate bariolée. Ses traits bilieux et fort mobiles, ses yeux vifs, ses lèvres habituellement séparées formaient un ensemble pétillant d'esprit et de malice. Près de lui se tenait un gentillâtre large, mollasse, douillet, doucet.... du miel confit dans du sucre : ce monsieur était borgne. Il riait avant coup et de confiance aux pointes du petit homme huppé, et se tordait de jubilation.

Voïnitsyne me présenta à Peotre Pétrowitch Lupikhine, ce petit Vulcain si grand forgeur de bons mots. Nous fîmes échange, l'esprit et moi, de quelques petites phrases de politesse consacrées par l'usage.

« A présent, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, me dit Lupikhine d'un air très-dégagé, en prenant par la main le doucereux propriétaire terrier. Çà, ne vous dérobez pas sous moi, Kirile Sélifanitch, ajouta-t-il, vous ne serez point mordu.... Voici, voici ce cher ami, poursuivit-il, tandis que Kirile Sélifanitch, dans son trouble, s'inclinait si maladroitement qu'on eût dit qu'il craignait une chute d'entrailles : le voici, je vous le recommande; c'est un gentilhomme à tous crins. Il a joui d'une santé admirable jusqu'à son âge de cinquante ans : alors sentant sa raison singulièrement développée, il s'est avisé d'un moyen de fortifier sa vue, dans la prévision d'une longue vieillesse : au bout de vingt-quatre heures, il louchait; au bout de trois jours, il était borgne. Depuis cette époque, il s'est fait lui-même le médecin de tous ses paysans; il prend plus particulièrement soin de leurs yeux, et le succès est constamment le même. Jugez, quels paysans dévoués!

— Ah! quel...! bégaya Kirile Sélifanitch, qui se prit à rire.

— Çà, décidez-vous donc, mon cher ami, à achever vos phrases, reprit Lupikhine; songez qu'on peut, aux élections, vous déférer les honneurs de la magistrature, et soyez sûr que cela arrivera pas plus tard que dans trois mois : notez-

moi cela dans vos tablettes.... Sans doute MM. les assesseurs penseront en votre lieu et place, c'est du moins leur devoir; mais toujours faut-il bien, à tout événement, savoir au moins énoncer l'idée d'autrui. Il se peut que le gouverneur vienne à l'improviste voir un peu les juges à leur tribunal. « Bah ! qu'est ceci ? le juge bégaye ? » s'écriera-t-il. On lui répondra, supposons, que c'est nouveau, que ce doit être un commencement de paralysie. « Eh bien ! dira-t-il, vite, vite, qu'on le saigne à blanc. » Et, s'il y tenait, songez donc, dans votre position, avouez que ce serait fâcheux et, en tout cas, peu agréable. »

Le doucereux seigneur terrier éclata de rire et s'arrêta court, mais essoufflé et se tenant les côtes.

« Vous voyez, monsieur, il rit, reprit Lupikhine en regardant malicieusement la panse de Kirile Sélifanytch, il rit, l'excellent homme; et au fait, pourquoi ne rirait-il pas son soûl ? Il est gros et gras, frais et dispos, point d'enfants, ses paysans ne sont pas hypothéqués, il les médicamente lui-même, et il a une femme divinement sotte. »

Kirile Sélifanytch détourna un peu la tête, feignant de n'avoir pas bien entendu, sans cesser pourtant de rire aux éclats.

Le satirique en veine de médisances s'interrompit brusquement et parut se raviser :

« Je plaisante, et ma femme à moi vient de se faire enlever par l'arpenteur de la ville.... Quoi ! vous ne saviez pas cela ? Comment donc ! elle a les honneurs, ma foi, d'un bel et bon enlèvement. Je suis, vous voyez, tout fier du mérite de ma femme; et puis, elle y a mis des procédés, elle a pris ce qu'elle a pu, mais elle m'a laissé une lettre fort raisonnable où elle me dit : « Cher Peotre Pétrovitch, entraînée par une pas-
« sion indomptable, pardon, je m'éloigne avec l'ami de mon
« cœur, etc., etc. » L'arpenteur avait sur moi deux grands avantages, elle me l'avait dit, et je ne m'en suis souvenu qu'après coup.... Il ne se faisait point les ongles et portait des pantalons à sous-pieds. Vous êtes surpris, monsieur, de mon sang-froid et de ma parole dégagée en pareille conjoncture.... Eh ! mon Dieu, nous autres steppiens nous entrons toujours ainsi de prime-saut dans le vif de la réalité. Mais au fait, mon-

sieur, allons un peu à l'écart, il n'est pas sûr en effet de conter ainsi ses affaires juste en face de notre futur magistrat. »

Il me prit par le bras, et nous entrâmes dans la baie d'une fenêtre.

« On m'a fait ici la réputation d'un moulin à bons mots, me dit-il dans la suite de la conversation, mais cela manque de justesse. Je suis tout simplement un homme qu'on a irrité et qui se soulage en ne ménageant plus personne. Je me trouve à merveille de ce régime. Et pourquoi serais-je discret et cérémonieux, je vous le demande? Tout le bien que je n'ai pas ne vaut pas à mes yeux un fétu de paille; je ne veux rien, je n'aspire à rien; je suis méchant... sans doute! et où est le mal? Le méchant du moins a cet avantage qu'il n'a pas besoin d'esprit. Et comme cela rafraîchit le sang! vous ne sauriez croire. Tenez, voyez donc, voyez donc, contemplez, par exemple, dans ce moment notre fastueux amphitryon. Expliquez-moi en vue de quoi il se donne tant de mouvement; voyez-le regarder pour la cinquantième fois la pendule.... Oh, oh! il fronce le sourcil, non, il sourit, il sue à ne rien faire, il se pavane, il s'exerce aux grands airs; et, en attendant, ne nous fait-il pas mourir de faim? Un *dignitaire* est attendu; un dignitaire, ciel! la rare et merveilleuse chose!... Voyez, voyez, notre hôte qui voltige... il se met à l'amble dans le vestibule.... Eh bien, il piaffe et fait la courbette à présent, qu'est-ce donc? »

Et Lupikhine partit d'un rire sifflant et strident qui pensa me gagner.

« Un malheur, c'est qu'il n'y a pas de maîtresse de maison ici, reprit-il en soupirant; c'est un dîner de garçons.... Ah! si nous avions des dames, vous en entendriez de belles. Regardez! s'écria-t-il tout à coup; je viens de voir entrer le prince Kozelski, le voici, ce grand monsieur barbu, en gants jaunes. On voit au premier coup d'œil qu'il a voyagé dans l'ouest... et il arrive toujours tard. Je vous dirai entre nous qu'il est, à lui tout seul, épais comme un joug de bœufs. Et si vous voyiez cette façon de condescendance avec laquelle il nous parle, à nous autres compagnards! avec quels airs de bonté il daigne sourire à nos femmes et à nos filles affamées dans les maisons qu'il honore de sa tardive présence. Mais savez-vous qu'il es-

saye de piquer et de mordre, bien qu'il ne soit jamais ici qu'en passage? du reste, quand il est en verve d'esprit, il a tout à fait l'air de vouloir couper un bout de corde avec un couteau émoussé. Il ne peut pas me souffrir.... Il faut que j'aille le saluer. »

Et Lupikhine courut au-devant du prince, s'inclina en lui souriant narquoisement et revint vers moi.

« Ah! voici maintenant un de mes ennemis les plus intimes, dit-il; voyez, voyez cette grosse masse de chair, cette face hâlée qui a une brosse ronde en guise de chevelure, celui qui vient de frotter avec le parement de son habit son chapeau neuf, qui se fait faire passage tout contre les murs et qui regarde de tous les côtés comme un loup. En un jour de besoin je lui ai cédé pour quatre cents roubles un cheval qui en valait mille, et ce vilain marsouin croit depuis lors avoir le droit de me traiter on ne peut plus sans façon. C'est pourtant un homme d'un esprit si lourd, surtout le matin avant le thé ou le soir après qu'il a dîné, que, si on lui dit bonjour, il manque rarement de répondre : *Qu'ést-ce?* Voici un général qui s'avance, c'est un général civilien, une excellence en retraite, une excellence ruinée. Ce général a une fille de sucre de betterave et une raffinerie toujours enrhumée.... Bah! qu'est-ce que je dis? c'est la fabrique qui est de sucre. Oh, oh! M. l'architecte ici! bravo! L'architecte, c'est cet Allemand en moustaches; il n'entend rien à l'architecture, mais qu'est-ce que ça lui fait, pourvu qu'il se fasse un revenu et mette le plus possible de colonnes à la façade des riches qui se croient les colonnes de la noblesse du pays. »

Tout à coup une grande agitation se manifesta sur tous les points; le haut dignitaire venait de paraître sous le porche. Notre hôte se précipita dans l'antichambre, et il fut suivi d'un certain nombre de ces dévoués que les riches ont toujours à l'heure du dîner. Les conversations bruyantes de tout à l'heure se changèrent, comme par magie, en un parlage doucereux et mignard, puis en une sorte de bourdonnement d'abeilles partant pour aller butiner dans la prairie. Une seule guêpe inquiète et un insolent bourdon, Lupikhine et le prince Kozelski, s'abstinrent de baisser la voix. La grosse pièce, le haut dignitaire,

fit son entrée. Le voici; tous les cœurs volent à sa rencontre, ou du moins toutes les chaises ont crié sur le plancher, tous les bustes se sont élevés d'une aune. Le gentillâtre obèse qui a acheté à Lupikhine un cheval regretté se plonge le menton dans la poitrine pour témoigner sa vénération profonde.

Devant ce concert de prévenances, le dignitaire fit preuve d'usage et de distinction. Il adressa à droite et à gauche de gracieuses paroles, toutes prononcées du nez, toutes commençant par un *a* parfaitement explétif, comme dirait la grammaire. Il regarda avec mécontentement, et comme s'il eût voulu le manger, le prince Kozelski à cause de sa barbe, et fit avec l'index de sa main gauche un geste de gracieux accueil au général civilien, possesseur d'une fille et d'une raffinerie. Au bout de quelques minutes, employées par le haut fonctionnaire à dire quatre ou cinq fois de suite combien il était content de ne s'être *point fait attendre*, tous les conviés passèrent à la salle du banquet, les *figures* ouvrant la marche et les *basses cartes* faisant queue.

Inutile sans doute de dire que celui qui avait affamé tout le monde depuis deux petites heures occupa le haut bout de la table entre le général pékin et le maréchal de la noblesse du gouvernement, homme à physionomie franche et digne, en rapport parfait avec sa chemisette empesée, son gilet sac et sa grande tabatière ronde contenant du tabac de France. Il va sans dire aussi que notre hôte se multiplia, allant, venant, courant, veillant à ce que les conviés ne manquassent de rien, adressant une parole à chacun, souriant en passant à l'épine dorsale de l'illustre personnage, allant, comme un écolier, se mettre dans un coin pour avaler à la hâte, au risque de s'étrangler, quelques cuillerées de bouillon et quelques bouchées de bœuf ou de chevreuil.

Parmi les surprises obligées qui composent les péripéties ordinaires d'un festin de gala, le buffetier présenta aux nobles conviés un poisson de la longueur de cinq pieds, qui avait un magnifique bouquet entre deux rangées de dents effrayantes. De nombreux laquais en livrée, tous gens à mine singulièrement maussade, allaient de convive en convive, versant soit du vieux madère, soit du vieux malaga, soit des vins de France.

Presque tous les nobles, à qui sans cesse on versait, buvaient un verre après l'autre, d'un air contrarié et comme s'ils remplissaient, un peu malgré eux, un devoir désagréable; en ceci l'austérité des vieux surtout me semblait réellement comique. Bientôt les bouchons de champagne sautèrent au plafond, et l'on se mit à porter des toasts; les conviés fonctionnèrent enfin sans avoir trop l'air de malades que l'on médicamente; il s'établit çà et là un peu de conversation; il se dit quelques mots heureux; la glace était rompue. Ce qui, au reste, me parut le plus remarquable, ce fut une anecdote racontée par le haut dignitaire lui-même, favorisé par l'attention souriante de toute l'assistance. Quelqu'un, c'était, je crois, le général taré, homme assez au courant de la littérature moderne, parla de l'influence que les femmes exercent en général, et sur les jeunes gens en particulier.

« Oui, oui, dit le haut dignitaire, c'est la vérité, mais il faut tenir les jeunes hommes aussi sévèrement que possible, sans quoi le premier jupon venu leur met la tête à l'envers. (Un sourire que je qualifierai d'enfantin courut sur toutes les figures; il y eut même un gentilhomme dont les traits, je ne saurais dire pourquoi, prirent une expression d'attendrissement et de reconnaissance.) Car les jeunes gens sont des sots. J'ai mon fils Jean, par exemple, c'est un grand imbécile de vingt ans; eh bien! un matin à l'improviste, il vient à moi et me dit sans préambule : « Mon père, vous me permettez de me marier? — Sers d'abord, maître sot: obtiens un grade convenable. » Là-dessus les pleurs, le désespoir.... Mais moi j'ai tenu bon.... Ah! c'est que.... »

Le haut fonctionnaire usa de mots parasites, coupés de réticences, et en ce moment il parlait beaucoup plus du ventre que de la gorge. Il jeta un regard majestueux sur son voisin, l'Excellence des chancelleries, en élevant les sourcils beaucoup plus haut qu'on n'aurait pu s'y attendre. L'ex-général pencha un peu la tête de côté et cligna avec une extrême vitesse de l'œil qu'il avait tourné vers le grand personnage. Celui-ci reprit :

« Eh bien! qu'arrive-t-il? il m'écrit à présent de grands remercîments, s'accusant lui-même d'avoir été un imbécile et un fou. « Où en serais-je aujourd'hui, dit-il, si vous ne m'eussiez

mis à la raison? » Voilà, voilà comme il faut agir avec ces blancs-becs-là! »

Tous les conviés murmurèrent des paroles d'approbation; on trouva l'anecdote curieuse, instructive et charmante; les visages étaient radieux de plaisir.... Après un pareil plat de dessert on n'avait plus qu'à se lever de table; on passa au salon avec tout le bruit contenu, bienséant, discret, calculé, qui se fait d'ordinaire en de telles occasions.... Un quart d'heure s'était à peine écoulé que toutes les tables de jeu étaient occupées.

Vers dix heures, j'allai sous le porche ordonner à mon cocher de tenir ma calèche prête pour cinq heures du matin, puis je me fis indiquer une chambre; il m'était réservé de faire ce jour-là même encore une nouvelle connaissance, la connaissance d'une physionomie digne peut-être de quelque attention.

Par suite de la multitude des conviés qui encombraient la maison, on fut obligé de dresser deux ou trois lits dans chaque chambre, et le nombre des paravents fut loin d'égaler celui des couches préparées. Dans la petite chambre humide où me conduisit l'intendant, se trouvait déjà un individu qui, ayant pris les devants, était, au moment de ma venue, tout à fait déshabillé. Il eut hâte de se glisser sous sa couverture, dont il se brida la moitié inférieure du visage; il s'établit commodément sur son lit de plume, et il garda une parfaite immobilité. Mais je m'aperçus qu'en attendant le sommeil, de dessous le rebord de son bonnet de coton, il regardait très-fixement mon lit, situé à l'opposite. En dix minutes, je fus déshabillé, couché, entortillé dans des draps imprégnés d'humidité. Mon vis-à-vis s'étant alors un peu agité sur son lit et ayant même balbutié, je crois, quelques mots indistincts, je lui dis : « Bonne nuit, monsieur. » Mais je gardai ma bougie allumée, comme il gardait la sienne.

Une demi-heure se passe. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis fermer l'œil.... Une chaîne sans fin de pensées obscures et importunes gravite obstinément, uniformément dans ma tête, comme les seaux d'une machine hydrostatique.

« Il paraît que vous ne dormez pas, me dit mon voisin en dégageant un peu sa bouche.

— Comme vous voyez, répondis-je; mais évidemment vous n'êtes pas plus chanceux que moi.

— Moi, je ne dors jamais.

— Bah! et comment cela?

— Je ne sais; je me mets au lit, et je reste là des heures avant qu'il me vienne un peu de sommeil.

— Ici, par extraordinaire, je le conçois; mais chez vous, pourquoi vous coucher avant que le sommeil soit venu vous solliciter?

— Que voulez-vous? l'habitude. »

Après une minute de silence, il reprit: « Je m'étonne beaucoup qu'il n'y ait pas de punaises dans cette chambre; ce serait pourtant l'endroit ou nulle part.

— Êtes-vous contrarié de n'en pas trouver, par hasard?

— Non assurément; mais ceci est de fondation une chambre à coucher, et sans luxe d'aucune sorte; et moi, en toute chose, voyez-vous, j'aime qu'il y ait conséquence. »

Nouveau silence de mon vis-à-vis, qui me semble un peu original dans ses heures d'insomnie.

« Voulez-vous faire avec moi un pari? me dit-il à voix haute, comme s'il craignait que je ne m'endormisse.

— Au sujet de quoi? demandai-je à ce camarade de chambre inconnu, qui commençait à m'amuser.

— Eh! au sujet de quoi?... Voici au sujet de quoi : je parie que vous me prenez pour un braque.

— Que dites-vous donc? marmottai-je tout surpris.

— Oui, pour un braque, pour une brute, pour un ignorant, pour un stepniak fieffé. Convenez....

— Je n'ai pas l'agrément de vous connaître, et d'où pourriez-vous conclure que j'eusse pareille opinion de vous?

— D'où? Eh! du seul son de votre voix. Vous répondez avec tant de négligence.... Eh bien, je ne suis en rien tel que vous pensez.

— Permettez....

— Non; vous, permettez. *Pro primo*, je parle français tout aussi bien que vous; allemand, probablement beaucoup mieux; secondement, j'ai passé trois années et plus à l'étranger, y compris huit mois entiers à Berlin. J'ai fait de Hegel, mon-

sieur, une étude assez approfondie; je sais mon Goëthe par cœur. Sachez qu'en outre j'ai été éperdument amoureux de la fille d'un professeur d'Allemagne, ce qui ne m'a pas empêché de venir me marier ici à une belle demoiselle poitrinaire et chauve, mais d'un esprit fort remarquable. Donc, vous voyez que nous sommes, vous et moi, des baies de la même prairie, et je ne suis nullement un demi-sauvage des steppes, comme vous persistez peut-être même encore à le penser.... Laissez-moi dire.... je suis, moi aussi, capable de penser, de réfléchir, de juger, de parler. »

Je relevai la tête et regardai avec un redoublement d'attention cet original. Nous nous étions réduits à l'éclairage d'une simple veilleuse qui ne me permettait guère de distinguer ses traits.

« Voilà que maintenant vous me regardez, reprit-il en relevant un peu son bonnet, et probablement vous vous demandez comment la soirée a pu se passer sans que vous m'ayez remarqué; eh bien, moi, je vous expliquerai cela. C'est que je n'élève jamais la voix; c'est que je me tiens derrière les autres, dans les coins, dans les baies des portes, et ne parle à personne; c'est que l'intendant, le buffetier, avant même de passer devant moi, élève déjà le coude à la hauteur de ma poitrine. Mais d'où tout cela provient-il? demanderez-vous; de deux causes : je suis pauvre, j'ai pris mon parti d'être humble. Avouez donc que vous ne m'avez pas même aperçu.

— En effet, je n'ai pas eu le plaisir...

— Eh! mais, j'en étais sûr. »

Il se mit sur son séant et croisa ses bras sur sa poitrine; l'ombre de son bonnet, allongée du décuple, s'étendait, rompue en deux, sur la paroi et sur le plafond.

« Et avouez sans cérémonie, ajouta-t-il en me regardant de côté, que je vous fais tout l'effet d'un grand fou, d'un braque, d'un maniaque. Après cela, convenez encore que vous avez un vague soupçon que peut-être c'est un jeu et qu'il me plaît de simuler l'originalité.

— Vous me forcez à vous répéter que je ne vous connais point, et...

— C'est vrai; et en ce sens je ne vous connais pas davan-

tage. Pourquoi me suis-je mis ainsi spontanément, contre toutes mes habitudes de six années, à parler comme je l'ai fait tout à l'heure à un homme qui m'est tout à fait inconnu? il n'y a, je vous assure, que Dieu qui le sache. (Mon vis-à-vis soupire.) Vous et moi nous sommes ce que les Français appellent des gens comme il faut, égoïstes d'un égoïsme réglé, discipliné; vous n'avez nulle affaire de moi, ni moi de vous, n'est-ce pas? Nous ne dormons ni l'un ni l'autre... pourquoi ne ferions-nous pas un bout de conversation? Je suis dans un accès de parole, et chez moi ces accès-là sont très-rares. Je suis, voyez-vous, timide, ombrageux, pas à la manière des provinciaux, des gens sans grade civil et sans fortune; je suis timide par surabondance d'amour-propre. Mais parfois, je le vois maintenant surtout, sous l'influence de circonstances favorables, que je ne suis du reste en état ni de définir ni de prévoir, ma timidité disparaît tout à fait en quelques instants, et vous m'êtes témoin du fait à cette heure. Mettez-moi en ce moment face à face avec le Grand Mogol, je lui demanderai sans embarras la permission de goûter son tabac, à supposer que le dalaï-lama soit présent, comme notre honorable hôte, qui, par parenthèse, s'est privé de sa tabatière tout le jour d'aujourd'hui, Dieu le bénisse!... Çà, voulez-vous dormir, hein?

— Tout au contraire, monsieur, car j'éprouve un grand plaisir à causer avec vous.

— A merveille, je vous amuse; tant mieux. Eh bien donc, vous saurez qu'ici on me fait passer pour un original; on, c'est-à-dire les personnes à qui, entre autres riens, mon nom vient à la bouche. Personne ne sait rien de moi, ne s'intéresse en rien à moi. Ils pensent me piquer.... O mon Dieu! s'ils savaient... s'ils prenaient la peine d'observer, ils verraient que ma mauvaise chance est précisément une suite du manque absolu en moi de toute originalité... rien, rien en moi d'original, sauf ce que le moment actuel peut vous en faire supposer. Mais une sortie comme celle-ci ne doit point tirer à conséquence; ce serait la plus sotte et la plus insignifiante espèce d'originalité, n'est-ce pas, que celle qui ne se trahirait, de lustre en lustre ou d'olympiade en olympiade, que par une

boutade due peut-être à un verre de champagne ou à une insomnie fortuite. »

Il se tourna droit en face de moi et joua un instant des bras comme pour bien mettre sa chemise à fil droit, après quoi il s'écria :

« Monsieur, mon opinion, il est vrai, est qu'en général il ne fait bon vivre sur la terre que pour les originaux; eux seuls sont réellement des membres de la société, eux seuls ont de l'individualité : « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans « mon verre, » a dit je ne sais quel poëte français du dernier siècle. Vous voyez avec quelle pureté je prononce le français, soit dit en passant. Je reprends en russe, avec votre permission. Que me fait à moi que tu aies un cerveau spacieux et richement meublé? tu comprends tout, tu sais beaucoup, tu marches parfaitement au pas de ton siècle.... Eh! qu'importe, si tu n'as du reste rien de propre et privé, rien qui soit de toi et de nul autre? Les entrepôts de lieux communs sont nombreux en ce monde; mais à qui cela fait-il plaisir? Qui en a vu trois en a vu un million. Sois sot plutôt, mais sot à ta guise. Tâche d'avoir ton haut goût, et que ce soit bien ton haut goût à toi! Et ne croyez pas que je sois difficile sous le rapport de ce haut goût... eh! non. Les originaux tels que je les comprends se rencontrent à chaque pas; on ne voit en vérité qu'originaux; vous trouvez presque dans chaque individu un original. Mon malheur, à moi, est donc précisément de n'avoir pas, comme chacun, mon cachet d'originalité.... Et cependant, sachez, monsieur, que dans ma jeunesse je donnais les plus belles espérances; et quelle haute opinion j'en étais venu à avoir de moi-même, tant avant mon départ pour l'étranger qu'à mon retour en Russie et dans mes foyers! A l'étranger, c'était différent; j'avais l'oreille toujours dressée, et je braquais isolément, silencieusement, la longue-vue de mon intelligence de tous les côtés, comme en ces pays-là il nous convient à nous autres de le faire, à nous qui là-bas observons, observons et finissons par voir qu'à tout prendre nous n'avons rien vu.

« Moi original! moi original! m'appeler original, allons donc!... Monsieur, je pose en fait, et de très-bonne foi, qu'il

n'y a pas sur la terre un homme moins original que votre très-humble serviteur. J'ai dû naître *imitation négligée* d'un autre homme ; je vis sûrement d'après les personnages décrits dans les livres que j'ai étudiés, je vis à la sueur de mon front, à l'imitation d'autrui, tout haletant à la peine. Je crois fermement que j'ai étudié, que je me suis amouraché et marié sans que ma volonté y ait été pour rien, comme on remplit un devoir qu'on voit remplir, comme Jacques dit sa leçon à l'école après Paul, et du même ton.... Plaisante originalité, n'est-ce pas ? »

Il ôta son bonnet, le jeta sur le lit, et dit après une pause :

« Voulez-vous que je vous raconte ma vie ? Bah ! bah !... quelques traits caractéristiques de ma vie, ce qu'il en faudra pour vous endormir.... Voulez-vous ?

— Faites-moi ce plaisir, et comptez que je suis on ne peut plus éveillé.

— Non, tenez... je prends un fait qui ne sera pas long à rapporter, je vous dirai ce qui se rattache à mon mariage. Vous n'ignorez pas que le mariage est la pierre de touche de l'homme ; c'est un miroir magique où il se reflète tout entier.... Comparaison bien surannée, n'est-ce pas?... Permettez-moi de prendre une prise de tabac pour sortir des prologues métaphoriques. »

Il retira sa tabatière de dessous son traversin et se remit à parler en gesticulant, sa tabatière ouverte dans une main.

« Entrez un moment dans ma position ; jugez vous-même, monsieur, et dites, de grâce, quel profit pouvais-je jamais retirer de l'encyclopédie et de toute la doctrine de Hegel ? Qu'y a-t-il de commun entre cette encyclopédie et la vie russe ? Quelle application pourrait-on jamais imaginer de faire à la manière d'être des Russes soit de l'hégélisme en particulier, soit de la philosophie allemande, soit même simplement de l'érudition allemande en général ? »

Il sauta sur son lit et murmura en serrant les dents avec une sorte de colère :

« Eh bien ! eh bien ! justement, pourquoi es-tu allé essuyer les murs des antres de l'érudition germaine ? Pourquoi ne t'être pas tenu dans ton pays, dans ta province, où tu aurais étudié,

sur les lieux mêmes, la vie réelle de ta localité, les besoins, les sentiments, les progrès, les faiblesses, les chances futures de tes compatriotes et ton propre état, ta propre vocation, qui aurait pu alors t'être révélée?... Eh! messieurs, messieurs, poursuivit-il en changeant sa voix de juge en une timide voix d'accusé sommé d'exposer ce qu'il peut alléguer pour sa défense, où voulez-vous que nous autres provinciaux nous puissions étudier ce qu'aucun observateur philosophe n'a encore inscrit dans aucun livre catalogué, dans aucun ouvrage quelconque? Hélas! je ne demanderais pas mieux que de prendre des leçons de la vie russe elle-même directement.... Mais elle se tait, la douce colombe. Il faut en saisir les traits au hasard et bien à la hâte au moment où elle apparaît. Et moi, je ne suis pas doué pour cela, j'ai besoin d'analyses faites et de conclusions toutes tirées.

« Des conclusions! direz-vous; quoi, il te faut des conclusions?... Que n'écoutes-tu les lettrés de Moscou?... Ne sont-ce pas de vrais rossignols? Eh! mon Dieu, voilà justement le mal que j'y trouve; les écrivains de Moscou sifflent tout à fait comme des rossignols de Koursk, et je voudrais des lettrés qui parlassent en hommes. Jeune, inexpérimenté, dans le temps je pensais : la science, incontestablement, est partout la science, la vérité est une sur toute la face du globe, et avec cette belle idée me voilà lancé chez ces païens d'étrangers. Que voulez-vous? l'effervescence de l'âge et beaucoup d'orgueil m'ont emporté. Je ne voulais pas avant le temps dormir et prendre du ventre, malgré ce qu'on dit des avantages qu'on y trouve. Au reste, qui n'a pas de chair ne peut guère espérer d'engraisser.

« Çà, ajouta-t-il, revenons, revenons; je voulais vous dire les circonstances de mon mariage. Or, écoutez : et je me hâte de vous prévenir que ma femme n'est plus de ce monde, en second lieu... en second lieu... je vois bien que je ne puis éviter l'obscurité, si je ne reviens pas en effet à ma jeunesse. Dites, sincèrement, vous n'avez pas envie de dormir?

— Nullement, je vous jure.

— C'est charmant. Mais il faut que vous soyez bien attentif, car nous avons dans la chambre voisine un M. Kantagrukhine qu a l'indignité de ronfler si bruyamment.... Je suis né de pa-

rents bien peu riches; je dis de parents, parce que, selon l'usage traditionnel, outre ma mère, j'avais un père. Je me le rappelle; on dit que c'était un assez pauvre bonhomme à long nez avec de grandes taches de rousseur; il était roux ardent et ne prisait que d'une narine. Son portrait pendait dans la chambre de ma mère; d'après cette peinture, qu'on me donnait pour plus exacte que belle, il était étonnamment laid, en dépit ou à cause de son bel uniforme rouge, à collet de velours noir, qui relevait ses pendants d'oreilles. Quand j'avais mérité d'être fouetté, c'était devant ce portrait qu'on me conduisait, et ma mère, en pareil cas, me montrait toujours cette figure rouge en me disant : « Tu en aurais vu bien d'autres avec lui ! » Vous pouvez vous figurer le respect et l'amour que cela devait m'inspirer pour la mémoire du défunt. Je n'avais ni frères ni sœurs. J'ai pourtant quelque souvenir confus d'un certain petit frère rongé par la maladie anglaise, qui se traînait comme une larve; mais il n'a pas tardé à être porté en terre. Dites-moi un peu comment la maladie anglaise, scrofules, écrouelles, et que sais-je ? est venue se fourvoyer dans le gouvernement de Koursk; mais laissons cela. Ce fut ma mère qui s'occupa de mon éducation, et elle y mit toute l'ardeur d'une steppienne; cette éducation dura depuis le premier jour de ma naissance jusqu'à l'âge de seize ans accomplis.... Me suivez-vous sans trop de fatigue ?

— Ayez la bonté de continuer.

— Bien. Quand j'eus seize ans bien sonnés, ma mère congédia mon gouverneur français, qui était un prétendu Allemand du nom de Philippovitch, né d'une famille grecque, vivant, Dieu sait de quoi, dans la ville de Niéjinsk. Elle me mena à Moscou, me fit inscrire à l'Université, et, peu de temps après, rendit son âme au Tout-Puissant, me laissant dans les mains de mon oncle paternel, homme de loi du nom de Koltoun Baboura, oiseau de proie connu en bien d'autres lieux, vraiment, que dans le district de Stchigrof. Mon bon oncle Koltoun Baboura me rançonna cruellement, en brave homme de loi qu'il était. Mais ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit.

« Je fus admis à suivre les cours de l'Université; je dois rendre justice à ma mère, à qui je dois de m'être trouvé assez

bien préparé. Mais l'absence d'originalité se faisait dès lors remarquer en moi. Mon enfance ne se distinguait en rien de l'enfance d'une foule d'autres jeunes garçons : j'ai fait, moi aussi, ma croissance en serre chaude, sottement, maigrement, maladivement ; moi aussi, j'ai commencé de bonne heure à apprendre par cœur des vers et à tourner à l'aigre et au sombre sous ombre de disposition rêveuse : « Quelle idée poursuit « ce jeune homme ? Laissez-le, respectez ses aspirations au « beau, à l'idéal !... » A l'Université, ce fut la voie dans laquelle je me trouvai engagé ; je *tournais* comme les autres, comme il arrive au laitage quand l'air est pesant ; je me trouvai donc tout naturellement admis dans le *Kroujok*, dans le *cercle des étudiants*. Comme vous êtes plus jeune que moi, vous ne savez peut-être pas même ce que c'était que le Kroujok des étudiants de Moscou quatre ou cinq ans avant vous. Je me rappelle que Schiller a dit quelque part :

Gefährlich ist's den Leu zu wecken,
Und schrecklich ist des Tiegers Zahn,
Doch das schrecklichste der Schrecken
Das ist der Mensch in seinem Wahn [1] !

« Et je vous assure qu'il n'a pas dit là ce qu'il voulait dire ; il devait dire :

Das ist ein kroujok in der Stadt Moskau [2].

— Çà, mais qu'est-ce que vous trouviez donc de si abominable dans le cercle ? demandai-je à ce pauvre monsieur, à qui le dîner, un peu trop long il est vrai, avait probablement agité les nerfs ce soir-là.

— Ce que j'y ai trouvé d'abominable ? s'écria-t-il, le voici. Le cercle, à mon sens, est pour tout jeune homme la pelisse qui en huit jours déprime nos habits, l'étouffoir moral qui tue en nous la personnalité de l'esprit et du cœur ; c'est la foule, la presse où l'on perd la respiration avec sa bourse, sa montre

1. Dangereux est le lion pour qui l'éveille,
Et terrible est la dent du tigre ;
Mais un objet d'effroi plus terrible encore
C'est l'homme dans sa propre erreur.

2. C'est le Kroujok (le cercle) dans la ville de Moscou.

et son mouchoir de poche. Le cercle, c'est la vie collective substituée à la vie individuelle nécessaire au développement de l'âme, c'est un règlement oppressif donné à ce qui ne peut que périr ou languir sous la règle, c'est une belle forêt ravagée par des fous qui veulent faire de tous les arbres indistinctement ce qu'on fait du tilleul et du charme dans les jardins des riches, un décor. Le cercle remplace les libres entretiens par des dissertations; il vous accoutume à un stérile parlage, il vous détourne du travail isolé, de l'étude suivie, de la méditation intime; il vous inocule le *scribendi cacoethes;* il vous prive de la séve bienfaisante, de la fraîcheur virginale de l'âme. Le cercle! eh mais, c'est la platitude, le nivellement forcé au lieu des saillies naturelles, et cela sous le nom même de fraternité et d'amitié.

« Qui donc dans la famille a cent frères? Qui donc dans la société, à vingt ans, mène de front cent amitiés sérieuses à la fois? On ne saurait donc s'attendre là qu'à des chaînes de malentendus et de prétentions imposées sous prétexte de franchise et d'enthousiasme.

« Oui, dans le cercle, par l'effet du droit de chaque membre de pouvoir en tout temps, à toute heure, enfoncer ses doigts sales jusque dans la poitrine des sociétaires, soi-disant frères et amis, il ne reste plus rien de propre, de pur, d'intact dans l'âme d'aucun; dans le cercle, on penche invinciblement vers le plus vide parleur « *tinnit quia vacuum,* » le plus vaniteux bel esprit, un Caton en herbe, un philosophe scythe imberbe. Là on fait des ovations à tout poétereau grimacier à la parole creuse, aux pensées pleines de lointains impénétrables, à l'imagination sophistiquée et nuageuse. Dans le cercle, on voit de nobles gars de dix-sept ans, dissertant subtilement de la femme et de l'amour; il est vrai qu'après cela, en présence des femmes, ils restent court, ou bien leur adressent effrontément des phrases d'emprunt, fruit d'une lecture de la veille. Dans le cercle on s'observe les uns les autres tout aussi traîtreusement et dangereusement que si l'on vivait entouré d'agents de police.... O cercle! tu n'es pas un cercle de vertes amitiés juvéniles comme tu en as la prétention, mais bien un cercle de sorcellerie et de malédiction où se sont perdus une

foule de nobles enfants du pays, nés pour être hommes de mérite.

— Vous me permettrez de vous faire observer que, selon le vieux proverbe latin : « Qui veut prouver trop ne prouve rien, » décidément vous venez de tomber dans l'exagération. Pardon, mais l'hyperbole est ma bête noire, voyez-vous. »

Mon interlocuteur me regarda en silence.

« Peut-être avez-vous raison; Dieu me connaît; je me connais fort imparfaitement. C'est humiliant d'être ainsi pris en faute, mais peut-être bien avez-vous raison; car à nous autres pauvres diables, rejetés par la fortune loin du commerce des intelligences cultivées, il ne nous est resté qu'un penchant et qu'un plaisir, celui d'exagérer.

« C'est pourtant dans une sphère plus ou moins semblable à celle que j'ai décrite (pardon à mon tour!) que j'ai passé quatre années à Moscou. Je ne saurais au reste vous exprimer avec quelle étourdissante rapidité ce temps plein de séduction s'écoula pour moi; je trouve à m'en ressouvenir une joie vive mêlée de regret et d'angoisse. Je me levais, c'était l'aurore, j'étais en haut de la brillante montagne de glace, je me posais sur le char à patins, je dévalais, en un clin d'œil j'arrivais au but, je me remettais debout, je regardais... et déjà j'assistais au coucher du soleil, et je n'avais pas vu passer la journée. Mon domestique, endormi toujours, me présente mon surtout; je le mets, je passe chez un camarade, je fume une pipe, je prends avec lui un grand verre de thé, bien faible, et nous voilà à causer philosophie allemande, à disserter sur l'amour, cet éternel soleil de l'âme, et sur quelques autres sujets émouvants. Il survenait quelques autres camarades qui de la rue avaient vu la chambre éclairée. Il se rencontrait là du moins quelques individualités originales, et tel qui suait à s'assouplir au joug, à s'aligner derrière le fatal cordeau, ne pouvait parvenir à dompter entièrement sa bonne et belle nature primesautière. Moi seul j'étais pure cire molle, et mon triste naturel ne résistait à aucune pression. Je me trouvai avoir vingt et un ans sonnés, j'entrai en possession de mon bien, je veux dire de la partie de mon héritage que la prudence de mon cher oncle et tuteur jugea indispensable de me laisser.

« Maître enfin de moi-même, je donnai à mon domestique serf, Vacili Koudrachef, procuration de régir toutes les parties qui composaient mon domaine patrimonial, et je franchis la frontière, pressé de voir Berlin. J'ai passé, comme je vous l'ai dit, trois ans en pays étrangers, ce qui n'a en rien contribué à donner plus de caractère à mon naturel sans relief. Il va sans dire que je n'ai pas le moins du monde acquis la connaissance de l'Europe et de la vie européenne; je ne m'en suis pas même enquis; j'allais écouter les doctes professeurs allemands, je lisais les livres allemands sur les lieux mêmes où ils ont été écrits.... Voilà en quoi consistait pour moi toute la différence entre l'Allemagne et Moscou. Seulement, à Berlin, je vivais seul, en véritable anachorète; ma chambrette était une cellule de moine. Il m'arrivait de me frotter un peu à quelques ex-lieutenants altérés comme moi de savoir, comme moi lents à comprendre et mal doués sous le rapport de la parole; il m'arrivait de courir un peu la ville avec quelques familles russes bien mal dégrossies, dégrossies à la hache, et venant des gouvernements à blé de Penza, Simbirsk, Tambof ou Saratof; j'entrais quelquefois au café pour parcourir les feuilles publiques, et je me donnais le plaisir d'un spectacle au théâtre royal.

« Je voyais peu les indigènes, je ne pouvais causer avec eux, chez eux, sans une tension d'esprit fatigante; ils me semblaient roides; et je n'en ai vu aucun paraître chez moi, hors deux ou trois jeunes Hébreux qui espéraient, pour leurs petits besoins de numéraire, trouver chez le Russe plus de laisser aller que chez le bon Berlinois. Un simple hasard me jeta un jour dans la maison de l'un de mes professeurs; j'allai dans son domicile m'inscrire à son cours; mon visage lui plut-il, je ne sais, mais il m'invita à venir chez lui passer la soirée. Il avait deux filles, l'une de vingt-six, l'autre de vingt-sept ans, toutes deux à taille ramassée, à nez énorme, à longs et nombreux tire-bouchons; ajoutez des yeux bleus de faïence et des doigts saumon terminés par des ongles blancs. Elles s'appelaient l'une Linchen, l'autre Minchen. Je me mis à fréquenter la maison du professeur.

« Il faut vous dire que ce professeur était non pas sot, mais

toqué : dans sa chaire il parlait avec assez de suite, mais chez lui ce n'était plus cela, peut-être parce qu'alors il n'avait plus ses lunettes sur le nez, mais sur le front. C'était d'ailleurs un grand érudit. Voilà que je me fourrai dans la tête que j'en tenais pour Linchen; oui, pendant six mois entiers j'en demeurai persuadé. Je causais peu avec elle, je la regardais beaucoup; je lui lisais des livres d'un grand pathétique; s'il faut tout dire, il m'arrivait de lui presser la main à la dérobée, et le soir parfois, assis près d'elle, je regardais beaucoup la lune, ou bien à défaut de lune je regardais en l'air. Linchen avait un talent remarquable pour faire le café. Tout cela n'était-il pas charmant! Une seule chose m'interloquait : dans les plus doux instants, je me sentais inquiet, je tremblais de commettre quelque imprudence; j'étais tellement en garde contre les entraînements d'une aveugle convoitise que j'en avais la fièvre. L'idée que peut-être on ne m'en voudrait pas d'une recrudescence de familiarité m'accabla si bien, que, ne pouvant plus supporter mon *bonheur*, je pris la fuite.

« Je passai encore deux ans à l'étranger; je visitai l'Italie, je contemplai à Rome la Transfiguration, à Florence la célèbre Vénus. Un enthousiasme inespéré, vague et violent à la fois, vint s'emparer de moi; une rage me saisit, je me mis à écrire mon journal et à faire des vers tous les soirs; bref, là encore, je faisais comme tout le monde. Et cependant voyez combien il est facile d'être original; je ne me connais nullement en peinture ni en sculpture..... il me suffirait d'avouer cela tout haut de bonne foi..... Non pas, comment donc! loin de là, je prends un cicerone et je cours voir les fresques.

« A la fin je regagnai nos frontières, poursuivit-il d'une voix fatiguée, après avoir plusieurs fois ôté, jeté, pris et remis son bonnet. Je me rendis droit à Moscou avec le projet d'y passer une quinzaine de jours avant d'aller me retirer pour longtemps peut-être dans la solitude de ma terre. Il se fit en moi, à Moscou, une métamorphose bien surprenante. A l'étranger je m'étais complu à garder habituellement le plus modeste silence; tout à coup je me pris à parler d'abondance et en même temps à prendre de moi-même la plus haute opinion. Il se trouva à point des personnes indulgentes dont la condescendance alla

jusqu'à me prendre, je crois, pour un génie, et les dames assez généralement écoutaient avec intérêt les récits et les descriptions dont j'étais prodigue.

« Mais je ne sus pas me maintenir à la hauteur de toute cette gloire; et d'ailleurs, dès le neuvième ou dixième jour de mes présentations et de mes représentations d'éclat, il sortit en quelque sorte de terre une bonne petite calomnie sur mon compte. J'ignore qui en était l'auteur; ce fut probablement quelqu'une de ces vieilles filles du sexe mâle dont Moscou pullule. Cette calomnie grandit, eut des branches, des liens, des provins, comme le fraisier des bois. Mes pieds s'y trouvèrent engagés; je voulus sauter, déchirer, rompre les longs filaments, mais la besogne ne marchant pas à souhait, je rêvai départ et solitude.

« Là encore, je tins la conduite la plus misérable; j'aurais dû tout simplement attendre avec patience la fin de ces méchants bruits, comme on attend celle de la fièvre d'ortie, et j'aurais bientôt vu les mêmes hommes bienveillants me rouvrir leurs bras, les mêmes dames sourire de nouveau à mon éloquence. Mon malheur est de n'avoir aucune sorte d'originalité. La conscience de ceci s'éveilla tout à coup en moi; j'eus honte de mon peu de tenue, j'eus honte de babiller, de babiller sans cesse et sur les mêmes thèmes, hier sur Arbate, aujourd'hui sur Trouba, demain sur Sivtseraïa Vrajka [1].

« Mais, pourrait-on m'objecter, si l'on aime cela! Voyez tous les gens du bel air les plus favorisés sur la scène du grand monde à Moscou, ont-ils honte, ceux-là, de se répéter? ils sont inépuisables en babil, et c'est là le grand point. Voilà ce que signifie la confiance en soi et l'amour-propre! Eh! mon Dieu, j'avais de l'amour-propre, et il m'en reste même bien encore quelque peu; mais à quoi pouvait-il me servir lorsqu'il était dans mon humeur de dire : *Un obstacle vient à moi, c'est désagréable, éloignons-nous?* Il eût fallu que la nature ou doublât la dose de mon amour-propre ou ne m'en donnât point du tout. Ce qui me consternait encore, c'était d'être à court d'argent; mon séjour de trois ans en Allemagne et en Italie avait

1. Quartiers ou paroisses de Moscou fort éloignés l'un de l'autre.

achevé d'épuiser mes moyens. Jeune d'années, mais faible de complexion, je ne voulus pas même songer à épouser une fille ou une jeune veuve de riche marchand, malgré les nombreux exemples dont je pouvais me prévaloir pour m'y décider; je préférai me retirer au village, et je partis sans faire d'adieux à personne.

« Deux mois ne s'étaient pas écoulés que je m'ennuyais dans ma retraite comme une pauvre hirondelle fourvoyée dans une chambre dont le vent aurait refermé la fenêtre sur elle. Cependant au printemps, lorsque j'arrivai homme aux lieux que j'avais quittés adolescent, au moment où je revis la boulaie témoin de mes jeux, de mes ébats d'enfance, mon œil se remplit de larmes, mon cœur battit bien fort, je m'attendis à des émotions douces, charmantes et durables. Mais ces chères attentes, vous le savez, ne se réalisent jamais, et l'on ne tarde pas à se heurter contre une foule de tristes réalités que l'on n'attendait pas du tout : épizooties, grandes intempéries, déficits, dettes, protêts, vente aux enchères *e tutte quante*. En usant chaque jour de quelque nouvel expédient, avec le secours de mon nouveau bourmistre ou bailli Iakof, qui avait remplacé mon précédent régisseur, et qui, dans la suite, fut convaincu d'être un aussi grand voleur que lui, je vécus tant bien que mal ces deux premiers mois, fort incommodé seulement par la forte senteur des bottes ointes de cambouis dont Iakoff ne savait point se passer.

« L'ennui me tenant à la gorge, bien me prit de me ressouvenir un jour d'une famille voisine, que les miens fréquentaient autrefois. Cette famille ne se composait plus que d'une mère, veuve de colonel, et de deux demoiselles, ses filles; je me fis bien vite atteler une drochka et je partis. Ce jour-là ne pouvait manquer de se bien graver dans ma mémoire : six mois après ma première visite à la dame, j'épousai sa seconde fille. »

Mon compagnon de chambre, en achevant ces mots, baissa les yeux vers le plancher et éleva sa main droite vers le ciel. Un moment après il reprit avec chaleur :

« Je ne voudrais pas vous inspirer une mauvaise opinion de feu ma femme; Dieu me préserve de commettre une pareille injustice envers sa mémoire. C'était une très-bonne et très-

noble créature, une personne aimante et dévouée; cependant j'avouerai entre nous que, si je n'eusse pas eu l'affliction de la perdre, je ne serais très-probablement pas ici à causer avec vous; car elle est encore solide à sa place la solive de mon hangar, à laquelle je me réservais bien d'aller me pendre.

« Il y a, reprit-il, des poires qui n'acquièrent leur vraie saveur et leur succulence qu'après avoir séjourné quelque temps sous terre dans une cave. Il paraît que ma femme avait quelque parenté avec cet étrange phénomène de la nature; car il a fallu qu'elle n'appartînt plus à ce monde pour que je pusse, sans amertume, rendre pleine et entière justice à ses excellentes qualités. En vérité, c'est d'aujourd'hui seulement que, par exemple, les souvenirs de quelques soirées que j'ai passées avec elle avant notre mariage n'éveillent en moi aucun ressentiment fâcheux; tout au contraire ils m'attendrissent jusqu'aux larmes.

« Ces dames étaient des personnes à peine aisées; leur habitation, très-vieille maison en bois, bien distribuée du reste, s'élevait sur un monticule, entre une cour remplie d'herbe et un assez grand jardin rempli de broussailles. Au pied du mamelon coulait une jolie petite rivière qu'on apercevait difficilement à travers l'épaisseur du feuillage. Une grande terrasse conduisait de la maison dans le jardin; devant la terrasse croissait et fleurissait un beau massif de jeunes arbustes, de rosiers surtout, élancés et vigoureux; ce *clumb* était oblong et terminé à chacune de ses deux extrémités par deux acacias qui avaient été tordus l'un sur l'autre en façon de torsade par feu le colonel. Un peu plus loin, dans la plus grande épaisseur d'un grand fouillis de framboisiers réduits presque à l'état sauvage, se trouvait un pavillon très-joliment peinturluré en dedans, mais si vieux, si caduc au dehors, qu'en y jetant un coup d'œil on avait le cœur serré. Le salon s'ouvrait sur la terrasse par une double porte vitrée; dans chacun des angles du fond de cette pièce se trouvait un poêle de faïence; à droite était une triste et criarde épinette, encombrée de musique manuscrite; au fond, un divan tapissé d'une étoffe bleue rayée, de deux nuances avec arabesques en blanc; aux deux côtés du divan, des tablettes étagées, très-chargées de riens

en porcelaine, de riens en broderies de perles, de riens en menus cristaux et en figures d'ivoire; devant une table ronde, à la paroi, au-dessus, le fameux portrait d'une belle jeune fille blonde qui faisait les yeux blancs en pressant un tourtereau contre son sein. Sur la table était un vase de belles roses souvent renouvelées....

« Vous voyez avec quel soin je vous décris la localité, et ce n'est pas sans dessein, car c'est dans ce fourré de framboisiers, autour de ce clumb, sur cette terrasse, dans ce salon, que se joua toute la tragi-comédie de mes dernières amours. La dame était par elle-même une méchante bârynia de province, une vraie pie-grièche sans plumes, la gorge toujours pleine de criailleries discordantes, l'œil de regards venimeux et despotiques. L'aînée des filles de cette dame, Mlle Croyance (Véera), était ce que sont en général toutes les demoiselles de nos provinces, de nos districts éloignés de tous les centres; la cadette, Sophie... qui dit Sophie dit sagesse, n'est-ce pas?... C'est de Sophie que je tombai amoureux. Les deux sœurs avaient une chambre à elles; là, outre deux lits de bois, propres mais sans luxe, on voyait des albums dont les reliures étaient jaunies par le temps, des pots de réséda, des portraits d'amis et d'amies assez mal dessinés au crayon, deux statuettes, l'une de Goëthe, l'autre de Schiller, des livres allemands, des guirlandes et des couronnes de bleuets depuis longtemps desséchés, et quelques autres menus objets laissés en souvenir par des absents. Au nombre des portraits dont j'ai parlé se distinguait celui d'un monsieur qui avait une physionomie extraordinairement énergique et une signature encore plus crâne que l'air de sa figure; c'était le portrait d'un homme qui dans sa jeunesse avait donné de lui les plus hautes espérances, et qui, comme nous tous, hélas! avait fini par ne plus rien donner du tout. C'était une chambre où j'entrais fort rarement, vers laquelle rien ne m'attirait, où, tout au contraire, je ne sais quoi de mystérieux m'oppressait la poitrine.

« Par une singularité assez étrange, ce n'était pas quand j'étais face à face, mais bien dos à dos avec Sophie, qu'elle me plaisait, ou lorsque, sans la voir, sans la toucher du coude, sans même qu'elle fût présente, je rêvais à elle, je l'idéalisais

à loisir, surtout le soir, sur la terrasse. Livré seul à mes pensées, je regardais alors et les splendeurs du couchant, et les arbres et les petites feuilles vertes, déjà baignées d'ombre, mais se détachant à merveille sur la teinte rosée du ciel. Souvent Sophie, à cette heure-là, se tenait au salon devant le piano, jouant une phrase de Beethoven, à la fois mélancolique et passionnée, détachée d'une petite pièce qu'elle avait prise en affection, et qui semblait devoir rester à tout jamais l'univers musical de la jeune personne. La méchante vieille prolongeait sa sieste sur le divan, où elle se tenait à demi couchée. Dans la salle à manger, que remplissaient les vives clartés rouges de l'ouest, Croyance faisait les apprêts du thé; la bouilloire sifflait, chantait sur la table, comme si elle se réjouissait de quelque chose; les biscuits de plusieurs formes entassés dans une petite corbeille se jetaient follement les uns les autres par-dessus le bord au moindre mouvement de la table; les cuillers résonnaient dans les soucoupes; le canari, qui tout le jour nous avait impitoyablement régalés de ses pénétrantes mélodies, se montrait plus discret, et gazouillait seulement de temps en temps, semblant adresser des questions à Mlle Véera préoccupée de sa besogne. Du nuage léger et transparent de la vapeur qui s'élevait du samavar, il tombait çà et là quelques gouttelettes.... Et moi, je restais immobile, distrait, écoutant à peu près sans entendre, regardant sans presque rien voir : mais mon cœur toutefois se dilatait, et il me semblait, à n'en pas douter, que l'amour m'y tenait le plus doux langage. Ce fut précisément sous l'influence d'une soirée ainsi faite qu'un jour j'abordai la vieille et lui demandai la main de sa fille cadette; deux mois après nous étions, Sophie et moi, un jeune couple pourvu des bénédictions de l'Église, et nous recevions les sincères félicitations de tous nos voisins.

« Il me semblait bien que j'aimais Sophie.... Aujourd'hui il serait certainement bien temps que je susse à quoi m'en tenir sur ce fait.... Eh bien, parole d'honneur, je ne suis pas encore parfaitement en état d'affirmer en toute sécurité de conscience que j'aie eu de l'amour pour elle. C'était une créature bonne, spirituelle, silencieuse, chaude de cœur : mais Dieu sait si c'était pour avoir trop séjourné à la campagne, ou pour quel-

que autre cause inconnue, elle avait au fond de l'âme (supposons que l'âme ait un fond) une blessure, une plaie toujours ouverte, que rien ne pouvait cicatriser, une douleur vague, indéfinie, à laquelle ni elle ni moi ne savions assigner un nom. Vous concevez que ce ne fut qu'après le conjungo que je pus soupçonner l'existence de cette plaie; ce n'est jamais qu'à l'user qu'on reconnaît les qualités de l'étoffe. Que n'essayai-je point pour réconforter cette pauvre âme avariée! rien n'y fit.

« Je me souviens que, dans mon enfance, le chat tint quelques secondes entre ses griffes discrètement rentrées encore un tarin que j'avais; on dégagea l'oiseau en effrayant le voleur, il était temps. On donna de grands soins au pauvre tarin, il ne se remit pourtant pas de la secousse; il devint maigre, chétif, tremblant, haletant; plus d'appétit, plus de chant!... Un jour se glissa dans sa cage restée entr'ouverte une souris qui lui emporta d'un coup de dent les deux tiers du bec; c'en était trop, il rendit l'esprit. J'ignore quel chat avait jamais pu tenir dans ses pattes ma Sophie, mais elle devenait maigre, chétive, haletante, misérable comme mon pauvre petit tarin. Il y avait des moments où il lui prenait envie à elle-même de se ranimer, de voir son esprit, sa vie jouer librement au grand air, au soleil, de s'y retremper, de prendre de haute main le dessus.... Après un premier ou un second élan, elle se repliait sur elle-même, obligée de renoncer à des tentatives d'où il ne résultait que lassitude, sentiment d'impuissance et prostration plus complète.

« Elle m'aimait, je crois vraiment qu'elle m'aimait; elle m'a spontanément assuré cent fois qu'elle n'avait auprès de moi rien, rien à désirer... mais ses yeux, même dans ces instants-là, avaient des regards bien peu faits pour allumer ma flamme. Un jour, m'attachant à l'idée qu'il devait y avoir eu dans le passé de Sophie quelque chose... je résolus d'aller aux renseignements; je ne découvris absolument rien.

« Vous comprendrez qu'après cela un homme original, à ma place, aurait eu le bon sens de hausser les épaules. En poussant deux ou trois soupirs de commisération à l'adresse de son infortunée compagne, il se serait mis à vivre, à part, au moins de quelque bonne partie de son plein vivre, de ce

plein vivre personnel, don du ciel même, et qu'il y a toujours danger et sottise à étouffer dans les murs d'une maison où l'on ne vous sert d'autre plat que l'ennui le plus communicatif; mais moi, pauvre être né sans vestige d'originalité, que fis-je?... je me mis à considérer les solives de mes remises.

« Toutes ces habitudes de vieille fille, Beethoven, les promenades nocturnes, les pots de réséda, les correspondances d'amitié, les albums, etc., etc., etc., s'étaient à ce point infusées et invétérées dans ma femme qu'elle ne put jamais se plier à aucun autre genre de vie, et particulièrement à la vie de maîtresse de maison, que je souhaitais toujours pour elle, afin de la voir occupée du matin au soir de quelque chose de sain et d'utile. Le linge était fort mal blanchi et fort mal repassé, la cave aux légumes n'était point aérée, on laissait passer le moment de faire remplir la glacière, nos meubles avaient des housses en loques; le thé, le café, le sucre manquaient à la fois, le tout parce que les affaires m'avaient forcément distrait de ces menus soins de ménage, et une femme sans enfants pour lui donner des soucis était là à se morfondre sous un prétendu mal sans nom, et le soir à chanter l'éternel :

Ah! zéphyr, ne va pas, ne va pas,
Ne va pas demain l'éveiller à l'aurore!
Je pars, etc., etc.

« Voilà de quelle manière nous passâmes trois années avec la réputation d'un couple d'heureux égoïstes.

« Au milieu de la quatrième année, Sophie mourut de ses premières couches; j'avais pressenti qu'elle ne me donnerait pas un enfant viable. Je me rappelle les moindres circonstances de l'enterrement de la mère et de l'enfant.

« C'était au printemps; notre église paroissiale est petite et hideuse de vétusté; l'iconostase, qui masque l'autel de sa grande porte *royale* [1] et de ses deux petites portes latérales, est devenu tout noir par l'effet de l'humidité et du temps; les parois sont nues et rancies; le parvis, fait de briques posées

1. On sait que l'iconostase des églises du rite grec est une cloison incrustée d'images plates et sans saillies, avec trois portes, dont celle du centre est appelée porte royale, et ne s'ouvre qu'à certains moments du service divin, pour laisser voir le célébrant, invisible pendant le reste du temps.

sur champ, ressemble aux vagues que forment les eaux d'un lac pendant la houle; au-dessus de chacun des deux compartiments du chœur est une grande image des plus antiques. On apporta le cercueil, qui fut déposé au centre du temple, en face de la porte royale de l'iconostase; il fut recouvert d'un drap mortuaire tout usé; on l'entoura de trois grands chandeliers. Le service funèbre commença. Un vieux sacristain moitié mort lui-même, avec sa petite tresse de cheveux au bas de la nuque et sa ceinture verte posée singulièrement bas, lisait les litanies d'un ton en effet bien funèbre, debout devant un pupitre mobile. Un bon vieux prêtre à figure d'aveugle, en chasuble avec fond lilas et galons jaunes, officiait à lui tout seul, à la fois comme pontife et comme acolyte. Dans toute la largeur des fenêtres béantes s'agitaient et bruissaient les jeunes et fraîches feuilles des saules pleureurs; le remugle de l'intérieur était combattu en cette douce saison par les senteurs herbagères du dehors. La flamme rouge des cierges blêmissait, se plombait dans la joyeuse lumière de ce beau jour printanier; les moineaux gazouillaient sur toute l'étendue de la toiture, et de temps en temps, sous la coupole, retentissait le cri sonore d'une hirondelle nouvellement arrivée de ses lointains voyages. Dans la poussière d'or d'un vif rayon de soleil, on voyait s'abaisser tout à coup et se relever tour à tour les têtes blondes des quelques paysans qui étaient venus prier pour l'âme de la défunte; de l'encensoir s'élevaient d'avares jets d'une fumée bleuâtre. Je portai les yeux sur le visage de la défunte....

« Que vous dirai-je? La mort, la mort elle-même semblait ne l'avoir pas affranchie de son mal.... C'était là encore, dans le cercueil, sur ce visage découvert, la même expression maladive, concentrée, muette et sauvage... jusque sur ce dernier lit, elle éprouvait du malaise. Il m'en vint du fond des entrailles jusque sur les lèvres je ne sais quelle navrante amertume.... C'était une femme bonne et honnête; et cependant, comment ne pas reconnaître que pour elle-même elle avait bien fait de mourir? »

Le conteur, que je regardai en ce moment, avait le visage enflammé et les yeux obscurcis par les larmes.

« Quand je me fus senti remis de l'abattement où m'avait jeté la mort de ma femme, poursuivit-il, je résolus de faire quelque chose qui me tirât forcément de l'engourdissement moral où l'on tombe dans la solitude quand on ne s'occupe que de soi. Je pris du service dans le chef-lieu de notre gouvernement. Dans les vastes chambres de cet établissement de la couronne, je devins sujet aux maux de tête; ma vue s'affaiblit; il se joignit à cela différentes autres causes qui me décidèrent à prendre mon congé. J'avais bien envie de me rendre à Moscou, mais premièrement l'argent me manquait, secondement... je vous ai déjà dit que je me suis amendé. Je me suis amendé tout à coup et non tout d'un coup. Mon âme s'était amendée que ma tête tenait encore bon. J'attribuais le calme nouveau, la modération, la modestie survenue dans mes sentiments, à la double influence de la vie agreste et du malheur. D'un autre côté, j'avais depuis longtemps remarqué que presque tous mes voisins, qui, jeunes ou vieux, avaient été d'abord effarouchés à l'idée de mon érudition, de mon séjour à l'étranger et des autres grandes particularités de mon éducation, non-seulement en étaient venus à se faire tout à fait à moi, mais qu'ils commençaient à me traiter avec moins de rudesse, qu'ils écoutaient mes discours avec moins d'antipathie, et qu'en me parlant ils n'employaient plus certains mots par trop sans gêne.

« J'ai oublié de vous dire que, dans la première année de mon mariage, j'essayai, pour tromper l'ennui dont Sophie m'avait apporté le triste germe, de me lancer dans la littérature. J'envoyai à un journal de Moscou un article qui était, si je m'en souviens bien, une nouvelle; mais, quelques semaines après cet envoi, je reçus du rédacteur une lettre polie où il me disait entre autres choses : « A en juger d'après la pièce, on ne peut nier que vous n'ayez beaucoup d'esprit; mais on doit, jusqu'à nouvelle épreuve, vous nier le talent d'écrire pour le public, et en littérature c'est ce talent qui seul est nécessaire. » De plus, il vint à ma connaissance qu'un jeune Moscovien, de passage à Orel, avait parlé de moi, dans une soirée chez le gouverneur, comme d'un homme usé, taró, éteint, sans nerf et sans souffle. Mais mon aveuglement demi-

volontaire résistait encore; je ne pouvais me décider à faire moi-même l'office de me tirer les oreilles.

« A la fin, je dus bien savoir décidément à quoi m'en tenir sur la valeur de ma personne; un jour vint chez moi le magistrat de police, l'*ispravnik;* il voulait appeler mon attention sur un pont rompu qui se trouvait sur mes terres; j'étais complétement hors d'état de restaurer ce pont, encore bien moins de le reconstruire tout à fait, comme cela eût été à désirer. Ce sage gardien de l'ordre public, tout en arrosant d'un peu d'eau-de-vie un morceau d'esturgeon fumé que je fis mettre devant lui, me réprimanda paternellement sur le mauvais état des chemins qui traversaient mes terres. Cependant il entra dans ma position avec tant de condescendance qu'il me conseilla lui-même de faire combler de fumier et de jonc marin, par mes paysans, l'endroit du fossé encombré des débris du pont; puis il fuma une pipe et mit la conversation sur les prochaines élections.

« Les fonctions honoraires de maréchal de la noblesse du gouvernement étaient, à cette époque, convoitées par un certain Orbassanof, insupportable clabaudeur et concussionnaire intrépide, de naissance assez médiocre et nullement riche, du moins en biens au soleil. Encouragé par l'air d'affection qu'avait montré tout à l'heure à mon égard cette brute d'ispravnik, je lui dis, imprudemment sans doute, et d'un ton peut-être un peu trop dégagé, mon opinion sur cet Orbassanof, que, de parti pris, je regardais de haut. L'édile me regarda bien en face, me frappa sur l'épaule d'une main caressante et me dit avec une bonhomie désespérante : « Eh! Vacili Vacilytch, est-ce bien à de pauvres têtes comme la mienne et la vôtre à juger et seulement à comprendre des gens de cette portée? Il faut savoir se mesurer, frère; aux grands vaisseaux les grandes mers. — Çà mais, de grâce, répliquai-je avec dépit, quelle différence si énorme y a-t-il donc, à vous entendre, entre moi et ce M. Orbassanof? »

« L'édile, à cette question, retira sa pipe de sa bouche, ouvrit les yeux très-grands, éclata de rire, mais jusqu'aux larmes, en s'écriant, autant du moins que le paroxysme de son hilarité lui permettait de parler : « Aïe! aïe! le farceur! nous

en donne-t-il là de bonnes, et tara, tara, tara.... de quel air sérieux il vous chante son antienne!... » Et jusqu'à la minute même de son départ il ne cessa de dauber sur moi, en m'enfonçant de temps en temps son poing dans les côtes et en s'oubliant même jusqu'à me tutoyer. Il était déjà fort loin que je regardais encore, et restais immobile de stupeur.

« C'était apparemment la goutte qui manquait pour faire déborder le vase. J'arpentai mon salon, et allai m'arrêter devant la glace, où bien longtemps je regardai, j'observai les effets de ma confusion; le bout de ma langue était venu s'enrouler sur mes lèvres, j'avais la figure allongée et le teint bilieux; je me souris amèrement en branlant la tête. Des coquilles étaient tombées de mes yeux, et je voyais clairement, plus clairement que je ne venais de voir mon extérieur physique dans le miroir, quel homme sot, insignifiant, inutile et commun j'étais et n'avais cessé d'être.

« Dans l'*Électre* de Voltaire.... Voltaire n'a-t-il pas écrit une Électre? Au fait, c'est peut-être dans l'*Andromaque* du grand Racine, un personnage, Oreste, je crois, se félicite d'être parvenu aux dernières limites du malheur. Il n'y a, c'est vrai, rien de grand et absolument rien de tragique dans ma destinée, mais j'ai pourtant éprouvé un sentiment analogue au sein de mon obscurité. J'ai connu les transports empoisonnés du froid désespoir; j'ai éprouvé combien il est doux d'employer une matinée entière, sans se démener, sans sortir du lit, sans même relever une tête appesantie par l'insomnie, à maudire le jour et l'heure de sa naissance. Non, je ne pus m'amender tout entier en une fois; le manque d'argent m'enchaîna à ces campagnes où vous concevez bien que tout m'était odieux, et j'ai tout loisir ici de me bien ressouvenir que ni mon éducation, ni les études faites pendant mon séjour hors des frontières, ni mes dispositions économiques, ni mon mariage, ni mon service administratif, ni la littérature, rien, mais rien ne m'a réussi. J'avais de l'éloignement pour les gentillâtres mes voisins; eh bien! Dieu a voulu que j'en eusse presque autant pour les livres.

« Quant à nos dames atteintes d'hydropisie morale et de maladive sentimentalité, qui secouent la masse de leur cheve-

lure à longs tire-bouchons, vraie ou fausse, et qui appuient fébrilement sur les mots : « La vie! oh! la vie! » je n'avais à leur offrir en moi rien d'intéressant, du moment que j'eus cessé de babiller et de faire de l'enthousiasme; m'isoler entièrement chez moi, c'est ce que je n'ai pas su, ce que je n'ai pas pu faire....

« Je me suis mis à courir d'un voisin à un autre; et, comme si le mépris que je fais sincèrement de moi me rendait ivre ou stupide à perpétuité, je me soumets à toutes sortes de petites humiliations. Il y a des gens qui, à leur table, ont ordonné que le plat, passant derrière moi, fût porté aux convives suivants, de manière qu'il n'arrivât à moi qu'en dernier; d'autres me reçoivent avec hauteur et dédain; quelques-uns affectent dans leur salon et à leur table de ne pas m'apercevoir; plusieurs ne me permettraient pas impunément de placer un mot dans la conversation. Il m'est arrivé d'applaudir, de dessein prémédité, de derrière un recoin du salon, un très-sot beau diseur quelconque, qui autrefois, à Moscou, eût baisé avec transport le pan de mon manteau. Je n'osais pas même me permettre de penser qu'en encourageant un fat je me donnais du moins l'amer plaisir de l'ironie... et d'ailleurs, qui s'âmuse à faire de l'ironie à lui tout seul? Voilà, voilà, monsieur, comment j'ai passé quelques années de suite et comment j'ai vécu jusqu'à l'heure même où je vous parle, par suite de l'horreur que j'éprouve à l'idée d'un isolement absolu chez moi, parmi les derniers débris de mon triste et pauvre domaine.

— Ah çà, mais cela ne ressemble à rien, murmura de la chambre voisine la voix endormie de M. Kantagrukhine; quel est donc ce fou qui s'avise de discourir là, derrière, à des deux ou trois heures du matin? »

Mon camarade de chambre fit un rapide plongeon sous sa couverture, puis ressortant peu à peu la tête pour me regarder, il fit mine de me menacer du doigt.

« Ts, ts, ts, marmotta-t-il. En faisant, dans la direction de la voix de Kantagrukhine, les poses d'un homme qui s'excuse et qui s'incline, il dit avec l'accent du respect : « Pardon, mille fois pardon! » Et s'adressant à moi, il ajouta : « Il lui est bien permis de dormir, c'est son fait à lui de dormir; il doit abso-

lument, indipensablement recueillir ses forces, ne fût-ce que pour manger demain avec la même volupté qu'il l'a fait aujourd'hui. Nous n'avons aucun droit de troubler un repos si précieux. D'ailleurs je vous ai dit, je crois, tout ce que je voulais vous dire; il est probable que vous avez sommeil; je vous souhaite une bonne nuit. »

Le conteur nocturne se tourna avec une rapidité fébrile et plongea sa tête dans son oreiller.

« Permettez du moins que je sache, lui demandai-je, avec qui j'ai eu l'honneur.... »

Il releva lestement la tête, et m'interrompit en disant :

« Non, pour l'amour de Dieu, ne demandez mon nom ni à moi ni à personne; souffrez que je reste pour vous tout simplement *Vacili Vacilytch*, un inconnu que la Providence a cruellement éprouvé. Vous sentez bien que, dépourvu comme je le suis de tout cachet d'originalité, je ne mérite pas d'avoir un nom à moi. Si vous tenez absolument à accoler à mon souvenir un sobriquet quelconque, eh bien! appelez-moi.... appelez-moi le petit Hamlet rustique du district de Stchigrof. Il est bien vrai que cette famille de Hamlets de district est extrêmement nombreuse dans le pays, mais peut-être ne vous est-il jamais arrivé de passer une nuit à écouter l'odyssée d'aucun de mes frères de misère. Adieu. »

Le pauvre diable se replongea dans son lit de plume, et le lendemain, quand on vint, à sept heures, m'éveiller, m'avertir que ma calèche était prête, je regardai, son lit était vide et déjà froid; le valet m'apprit qu'il était parti avant l'aurore.

XXI.

Originaux indigènes. — Les gentilshommes stepniaks [1].

Un jour je revenais de la chasse en télègue, sous une chaude température d'été. Ermolaï, assis à côté de moi, faisait sonner

1. Voir sur ce mot la note de la page 256.

les cloches d'une manière vraiment comique, et les chiens, blottis sous nos pieds, rebondissaient comme eussent fait des corps morts, tant la fatigue leur avait fait du sommeil une nécessité impérieuse. Le cocher avait fort à faire à émoucher de son fouet les chevaux assaillis par un intrépide essaim de taons. Un nuage de poussière blanche, probablement calcaire, s'élevait sur tout le sillage du chariot. Nous entrâmes dans des taillis. Le chemin y était raboteux, les roues commencèrent à s'accrocher fréquemment aux branches inclinées qu'elles tordaient et déchiraient. Ermolaï, que secouaient les cahots produits par les aspérités du lieu, s'éveilla, regarda à l'entour et s'écria aussitôt : « Hé, hé! il doit y avoir ici de la caille! »

Sur ce signalement donné, nous descendîmes lestement et nous nous engageâmes dans le taillis. Mon chien tomba sur une piste; je tirai. Je rechargeai mon fusil, quand tout à coup, derrière moi, se fit entendre un craquement répété, et un cavalier, écartant les arbrisseaux pour se faire jour directement vers moi, parut en me disant d'un ton très-hautain : « Hé! pè è ermettez-moi de vou ou ous demander, mo o o sieur, de qué e el droit vou ou ous cha a assez i i ici? »

L'inconnu qui m'apostrophait de la sorte, tout en bégayant, parlait rapidement, impatiemment et du nez. Je le regardai en face; de ma vie je n'avais vu pareille figure. Qu'on se représente un petit blond, avec un petit nez de travers et de très-longues moustaches rousses; sur la tête, et enfoncé jusque sur les sourcils, un bonnet persan, pointu, terminé par une tonsure en drap violet framboise; un vieux arkhalouk jaune, dont la batterie à cartouches en drap noir était plissée sur la poitrine, et qui était orné de galons d'argent déprimés et éraillés sur toutes les coutures; un cor de chasse en sautoir et un poignard à la ceinture. Sous lui un pauvre cheval roux, très-fourbu; à ses côtés, deux chiens d'arrêt maigres, malingres et boiteux, tournant piteusement autour des pieds de la haridelle. Aspect, regards, voix, gestes, mouvements, tout l'ensemble de l'inconnu respirait la folle audace, l'orgueil indomptable, quelque chose qui côtoie la démence. Ses yeux de verre bleu terne brillaient, se voilaient et louchaient tour à tour, comme il arrive aux gens pris de vin; il déjetait sa

tête en arrière, enflait ses joues, soufflait et frissonnait de tout son corps, par exubérance de dignité personnelle, comme un coq d'Inde fâché qu'on le regarde. Ce personnage, pour hâter ma réponse, répéta sa question presque dans les mêmes termes.

« J'ignorais qu'il fût défendu de chasser ici, répondis-je.

— Vous êtes ici, monsieur, sur mes terres.

— Bon! je vais m'en aller.

— Monsieur, permettez-moi de vous demander si c'est à un gentilhomme que j'ai l'honneur de parler. (Je lui dis mon nom.) Eh bien alors, veuillez chasser tout à loisir; je suis moi-même gentilhomme, et je mets volontiers mon plaisir à être agréable aux personnes de ma classe. On me nomme Pantéléï Tchertapkhanof. »

Là-dessus il s'inclina, poussa un cri et tira de bas la bride; le cheval agita sa tête en redressant les oreilles, fit sur ses pieds de derrière un quart de conversion, et, en jetant de biais ses pieds de devant pour reprendre terre, broya à demi la patte saine de l'un des chiens. La pauvre bête jeta les hauts cris. Tchertapkhanof devint rouge et hennit de colère; il appliqua à sa monture un grand coup de poing sur le crâne, mit pied à terre avec la vitesse de l'éclair, inspecta la patte du chien, cracha de dépit sur le membre lésé, détacha au malheureux animal un vigoureux coup de pied dans les côtes pour qu'il cessât de crier, puis saisit le pommeau de sa selle et mit le pied gauche à l'étrier. Le cheval écarquilla ses naseaux, souffla, battit l'air de sa queue et se lança obliquement dans les buissons. Le maître le suivit, debout encore sur un pied; il parvint, à cinquante pas de là, à passer la jambe, et, dès qu'il se sentit en selle, il agita en tout sens sa nagaïka [1], sonna du cor et galopa ventre à terre et à l'aventure, comme un fou.

Je venais à peine de perdre de vue dans le lointain ce M. Tchertapkhanof et sa monture, qu'à la droite de l'endroit où j'étais, sortit des broussailles, mais sans faire aucune espèce de bruit, un cavalier petit et gros, portant bien la qua-

1. Nagaïka, fouet à la cosaque

rantaine, et monté sur un petit cheval bai brun. Il s'arrêta à trois pas de moi, ôta de sa tête une casquette de maroquin vert, et d'un son de voix moelleux me demanda si j'avais vu un cavalier montant un cheval roux.

Je répondis affirmativement.

« De quel côté, s'il vous plaît, s'est-il dirigé? poursuivit-il de la même voix et sans se couvrir.

— Par là.

— Mille grâces, monsieur! »

Il claqua de la langue, tarabusta des jambes les flancs de sa haridelle et fila au trot..... treouk, treouk, treouk..... dans la direction indiquée. Je le suivis du regard tant que je pus apercevoir le bout de son bonnet au-dessus des broussailles. Ce deuxième inconnu avait des dehors tout autres que le précédent; son visage bouffi, rond comme une boule, avait une expression de timidité, de bonhomie et de patience; son nez, gonflé et sphérique comme la tête elle-même, et sillonné de veines bleues, trahissait des penchants à la volupté. Il ne lui restait pas vestige de cheveux sur le devant de la tête, tandis que la nuque était, d'une oreille à l'autre, garnie d'une soyeuse guirlande de cheveux blond cendré; ses yeux, fendus en amande, avaient un regard fort doux; ses lèvres vermeilles et moites semblaient avoir été formées pour le sourire. Il portait un surtout à collet droit et à boutons de cuivre; ce surtout n'était plus neuf, il s'en faut, mais il était vergeté avec soin; son pantalon de drap, j'en parle pour l'avoir entrevu, avait peu à peu remonté au niveau du genou, et de dessus le rebord rouge des tiges de ses bottes saillissaient deux mollets tels qu'il n'est plus donné aux souverains d'en jamais revoir à leur cour. Je questionnai Ermolaï du regard d'abord, puis de la voix, sur ce cavalier qu'il me semblait avoir fait mine de reconnaître; et je ne me trompais pas.

« C'est, me dit-il, Tikhon Ivanovitch Nédopeouskine; il demeure chez Tchertapkhanof.

— Comment! c'est un homme pauvre?

— Pauvre? eh mais oui, pauvre, pauvre... et Tchertapkhanof, son hôte, passe les deux bons tiers de l'année sans posséder un misérable sou.

— Alors, pourquoi donc est-il allé s'installer chez lui?

— Dame, ils se sont liés comme ça; l'un ne va nulle part sans l'autre..... Comme dit le proverbe : Là où est un cheval avec son sabot, arrive l'écrevisse avec sa pince. »

Nous sortîmes des taillis. Tout à coup deux chiens courants débouchèrent des broussailles près de nous, et dans les avoines déjà hautes s'élança par sauts et par bonds un maître lièvre; après lui, des chiens courants et des levrons, et à leur suite, Tchertapkhanof en personne. Celui-ci ne jetait aucun des cris usités en pareils cas; essoufflé, haletant, il semblait avaler une soupe bouillante; de sa bouche en convulsion s'échappaient de temps en temps des sons précipités, inintelligibles; il galopait, les yeux hors de la tête, cinglant de sa nagaïka le flanc de son infortunée monture. Les levrons traquèrent; le lièvre se contracta, se dressa, tourna, et courut comme un trait, en passant devant Ermolaï, se jeter dans les buissons; et les lévriers de reprendre leur chasse. « Pi i i ille! Pi i ille! marmottait avec un effort désespéré la langue presque ossifiée du chasseur exténué : « Tire, frère, ti i ire! » Ermolaï tira... Le lièvre blessé se pelotonna sur un beau lit d'herbe molle, fit un dernier saut, et jeta son cri suprême entre les dents d'un chien d'arrêt, qu'entoura aussitôt toute la meute.

En un clin d'œil Tchertapkhanof eut mis pied à terre, saisi son poignard, tiraillé violemment ses chiens par les pattes de derrière pour les écarter, et arraché de leurs dents la victime, à laquelle il plongea la lame jusqu'à la poignée dans la gorge, sur quoi il fit beaucoup de ho! ho! ho! ho! ho! Tikhon Ivanovitch parut à la lisière des buissons. Tchertapkhanof en le voyant fit des ho! ho! ho! ho! beaucoup plus bruyants. « Ho! ho! ho! ho! ho! » répéta placidement son complaisant ami.

« On voit bien que nous ferions sagement de nous abstenir de la chasse en été, fis-je observer à Tchertapkhanof en lui montrant une grande pièce d'avoine qui venait d'être foulée.

— C'est un champ à moi, » parvint à me dire Tchertapkhanof, qui respirait avec tant de difficulté que je me reprochai de lui avoir parlé.

Il mutila le lièvre, l'attacha à sa selle, et donna les pattes à ses chiens.

« C'est un coup de feu dont j'ai à te tenir compte, d'après les règles de la chasse, frère, dit-il en s'adressant à Ermolaï. Et vous, monsieur, ajouta-t-il toujours de sa voix sèche, rude, saccadée et criarde, je vous remercie... Là-dessus il remonta à cheval... Excusez-moi, j'ai oublié vos noms..... Aurez-vous la bonté... »

Je me nommai de nouveau.

« Heureux d'avoir fait votre connaissance. Si vous me venez voir chez moi, vous me ferez plaisir. Çà, Tikhon Ivanytch, où est donc Fomka? dit-il avec un ton irrité; nous avons traqué le lièvre sans lui.

— C'est que son cheval s'est abattu entre ses jambes, répondit Tikhon Ivanovitch avec son sourire habituel.

— Co o oment aba a attu? Orbassan a a a abattu? Pfou, pfitt, pfip... où où où est-il? où?

— Là-bas derrière le bois. »

Tchertapkhanof frappa de sa nagaïka les naseaux de son cheval et s'éloigna en véritable casse-cou. Tikhon Ivanovitch me salua à deux reprises, une fois pour lui, et, je suppose, une autre fois pour son camarade, puis il se remit à trottiner à travers les sinuosités du taillis.

Ces deux messieurs excitaient vivement ma curiosité; je me demandai ce qui avait pu lier de sympathie et d'indissoluble amitié deux êtres aussi évidemment opposés de naturel. Je procédai à l'enquête presque sans désemparer, et voici ce que je parvins à savoir :

Pantéléï Eréméitch Tchertapkhanof avait dans tout le pays la réputation d'un braque, d'un écervelé de la plus dangereuse espèce, d'un orgueilleux et d'un braillard au premier chef. Il avait servi, mais fort peu de temps, dans un régiment d'armée [1], et avait pris son congé par suite de désagréments, n'ayant encore que ce grade qui a donné lieu à l'opinion assez généralement répandue qu'on peut être poule et n'être pas encore oiseau.

Il descendait d'une ancienne maison jadis opulente; ses aïeux étalaient un faste steppien, dont la tradition n'existe plus

1. Distinction que l'on fait en Russie avec le service dans la garde impériale.

que dans la mémoire des centenaires. Ils recevaient chez eux petits et grands, gens connus et inconnus, les faisaient manger et boire à crever sur place, faisaient délivrer tout d'abord un boisseau d'avoine à tout cocher tenant sous sa main un troïge; ils entretenaient un orchestre, un nombreux chœur de chantres, des bouffons, des chiens; aux grands jours ils abreuvaient le peuple d'eau-de-vie de grain et de brague [1]; en hiver ils allaient à Moscou dans leurs lourdes et vastes kolymagues, voitures des familles nobles, vraies arches de Noé; et quelquefois, de retour dans leurs foyers, ils se tenaient chez eux sans un sou vaillant, vivant de leurs magasins, de leurs basses-cours et de leurs étables.

Le père de Pantéléï Eréméïtch n'avait reçu qu'un héritage déjà plus qu'obéré, et en avait joui de telle sorte qu'en mourant il laissa à son unique héritier Pantéléï le village de Bezsonovo affreusement grevé, avec trente-cinq âmes mâles et soixante-seize âmes femelles réparties sur quatorze arpents et quelques toises carrés de terrain aride situé dans la steppe dite de Kolobrod; on ne trouva du moins dans les papiers du défunt aucune trace d'hypothèques sur ces terres. Le défunt avait dévoré les dix-neuf vingtièmes de ce qui lui restait de son domaine patrimonial, et cela d'une manière bien étrange : il avait été victime de l'*entente économique*. En effet, suivant lui, il ne convenait pas à un dvoreanine [2] de dépendre des marchands, des habitants des villes ni de tous les autres *brigands* de cette espèce, selon son expression; et il établissait successivement chez lui tous les métiers, tous les ateliers, toutes les fabriques possibles. « C'est, disait-il, *plus séant et moins cher*, c'est là de la véritable entente économique! » Ces belles idées furent sa chère marotte jusqu'à son dernier soupir; elles le ruinèrent, mais il eut des jouissances et se passa toujours toutes ses fantaisies.

Entre autres inventions, il fit exécuter sur ses dessins une si colossale voiture de famille, que, malgré les efforts collectifs des chevaux de tout le village convoqués là avec leurs

1. *Brague*, bière forte, sorte de porter russe. On n'en brasse plus guère; c'était une boisson grossière, mais capiteuse.

2. *Dvoreanine*, gentilhomme russe.

possesseurs par voie de réquisition, la maison roulante, au premier cahot, fut renversée et couvrit de ses membres épars une assez grande étendue de terre. Sur ce lieu même, après le déblai, Eréméï Loukitch (ainsi se nommait le père de Pantéléï Eréméitch) fit ériger un monument, et ne s'affligea pas autrement de la déconvenue.

Il eut aussi l'idée de construire une église, idée persistante qu'il mit à exécution, il fit le plan de l'édifice et procéda lestement à son érection; il va sans dire que nul homme spécial ne fut consulté. Eréméï ne pouvait pas même soupçonner qu'un misérable bâtisseur de profession pût en remontrer sur aucun point à celui qui avait l'idée, le plan et les moyens, le tout réuni dans sa tête et sous sa main. Il brûla toute une forêt pour faire des briques (des briques superbes); il posa de larges fondements, qui comprenaient en effet un espace suffisant pour une cathédrale; lui-même fut bien un peu frappé du grandiose des proportions lorsqu'il vit les murs s'élever; mais comme on ne se reproche guère ses inclinations au grandiose, il ordonna qu'on procédât à l'érection des voûtes de la nef, puis de la coupole.... La coupole tomba, emportant une partie de la nef; il fit déblayer et recommencer, et de nouveau la coupole s'écroula. Le nombre trois est divin; il s'y prit une troisième fois.... et une troisième fois la coupole tomba tout d'une masse avec un bruit terrible, et de longues fissures, semblables aux carreaux de la foudre, apparurent en différentes parties des murs. A ce coup, notre Eréméï Loukitch réfléchit, et voici ce qui sortit de ses réflexions : « C'est, pensa-t-il, une chose assez claire, la sorcellerie s'en est mêlée, et du moment qu'on a jeté un sort.... » Et tout à coup il fit passer par la rude épreuve des verges toutes les vieilles femmes du village. A la bonne heure; mais, tout bien considéré, si on ne bâtit pas le temple, le village posséda une belle ruine sans autre tradition qu'un plan de la coupole ensorcelée et le procès-verbal admirable de brièveté du châtiment des sorcières.

Eréméï Loukitch, délivré de ce soin, put alors se livrer tout entier à un autre projet favori, celui de construire sur un nouveau plan les chaumières de ses paysans; ces choses-là ne se font pas sans une assez forte dépense, mais l'*entente écono-*

mique ne recule pas devant un sacrifice momentané. Trois enclos triangulaires, réunis en un grand triangle, avaient un point central, du milieu duquel s'élevait un mât; sur ce mât était une loge aérienne pour un peuple entier d'étourneaux, et au-dessus de cette loge, une flamme.... Bref, il n'y avait pas de jour qu'il n'inventât quelque procédé économique : tantôt il était de cuisine, expérimentant l'idée d'un pain bien étrange ou d'une soupe horripilante; tantôt il retranchait aux chevaux le meuble inutile et pesant de leurs queues, et, du crin qui résultait de cette tonte, il faisait des casquettes à son nombreux domestique. Une autre fois il se disposait à remplacer le lin par les filaments de l'ortie, et à démontrer qu'on peut nourrir les pourceaux de champignons pendant deux bons tiers de l'année. Un jour il lut dans un journal de Moscou un grave article d'un seigneur terrier Khriagof, du gouvernement de Kharkof, sur les avantages d'une bonne moralité dans les habitants des campagnes; le lendemain, il décréta que ses paysans apprendraient par cœur cet écrit, sans que nul pût s'en dispenser. Les paysans apprirent l'article; le seigneur eut alors l'idée que peut-être ils ne le comprenaient pas très-bien, mais l'intendant leur fit esquiver l'examen en se portant garant de leur intelligence. Vers ce même temps Eréméï Loukitch, en vue *de l'ordre et de l'entente économique*, ordonna que chacun de ses sujets fût numéroté, et eût pour cela un collet un peu montant sur lequel serait cousu le numéro fait en drap rouge à l'emporte-pièce. Toutes les fois qu'un paysan rencontrait son maître, il lui criait : « n° 5 ! ou n° 21 ! ou n° 74 ! » et le seigneur lui répondait : « Va ton chemin, enfant de Dieu. »

Malgré ce grand ordre et toute cette entente économique, Eréméï Loukitch tomba peu à peu dans une situation des plus embarrassées; il avait engagé ses villages les plus épars, mais il dut en venir à les aliéner tout à fait. Le dernier *nid* héréditaire, le village où s'élevait avec assez de majesté la grande ruine du temple mort-né, fut mis en vente par la couronne, heureusement après le décès du bon Eréméï Loukitch, qui n'aurait pas supporté un coup si terrible porté à son noble orgueil. Du moins il était mort chez lui, dans son lit, dans le vieux manoir, entouré de manants à lui appartenants et sous

l'œil de son médecin. Il ne resta, hélas ! à l'unique fils et héritier du nom, au pauvre Pantéléï, que le seul Bezsonovo....

Pantéléï était au service, et dans tout le feu du désagrément dont nous avons fait mention, quand il eut connaissance de la dernière maladie de son père. Il venait d'entrer dans sa dix-neuvième année. Depuis sa première enfance jusqu'à son apparition encore toute récente à son régiment, il avait été élevé dans la maison paternelle sous la direction de sa mère, femme très-bonne, mais non moins sotte que bonne, et il avait grandi impétueux, têtu, capricieux, enfant gâté, enfant terrible. Eréméï Loukitch, entièrement absorbé dans ses études et ses expériences économiques, ne trouvait pas le temps de seconder sa femme dans l'éducation de son héritier. A chacun sa tâche pour bien faire. Un jour pourtant, s'étant aperçu de l'obstination de l'enfant à prononcer *ar* la lettre *r*, il lui infligea de sa propre main une correction. Eréméï Loukitch avait eu ce jour-là une immense affliction : son meilleur chien avait été tué par la chute d'un arbre. Au reste, les soins que Vacilissa Vacilievna donnait à l'éducation du jeune Pantéléï se bornaient à faire des vœux ardents pour qu'un arrangement qu'elle avait imaginé pût se maintenir pendant la durée nécessaire.

A force d'expédients plus ou moins pénibles, la bonne dame avait eu l'idée de préposer au gouvernement de son fils chéri un ancien soldat alsacien, du nom de Birkoft. Jusqu'à sa mort la pauvre femme trembla devant cet homme, rude comme son ancien état : car, pensait-elle, « s'il prend congé de nous, je suis perdue; que ferai-je, malheureuse? où trouverai-je un autre instituteur? c'est déjà avec tant de peine que je suis parvenue à soutirer celui-ci de chez ma voisine de là-bas! » Et Birkoft, en finaud qu'il était, profita de la parfaite indépendance de sa position; il se mit à boire des spiritueux pour se procurer un bon sommeil, et à dormir tout le reste de son temps pour cuver les spiritueux : c'était là à peu près toute son occupation journalière, et cette uniformité ne lui déplaisait point. Quand l'élève eut près de dix-huit ans, son cours de sciences et de belles-lettres se trouva merveilleusement terminé; il entra au service. La dame n'était plus de ce monde; elle était morte quelques mois avant ce grave événement,

d'une horrible peur qu'elle avait eue pendant son sommeil; elle avait vu en songe un homme blanc comme la neige à califourchon sur un ours noir. Eréméï Loukitch mourut neuf mois après sa femme, trois mois après le départ de son héritier pour je ne sais quelle ville de garnison.

Pantéléï, à la première nouvelle de la maladie de son père, parvint à obtenir un congé, et accourut d'un train d'estafette; malgré toute sa diligence, qu'activait encore le profond dégoût qu'il avait pris pour la vie militaire, il retrouva, au lieu de son père, un cadavre. Mais quelle ne fut pas la consternation de ce fils aimant et respectueux, quand tout à coup, vingt jours après les funérailles, il se vit presque réduit à la mendicité, après s'être estimé de fondation, et jusqu'à l'heure même de sa découverte, un jeune seigneur opulent? Il y a bien peu de gens capables de soutenir sans broncher le choc terrible d'une pareille surprise; aussi Pantéléï, d'enfant et d'adolescent impétueux qu'il avait été, passa-t-il, en quelques semaines, à l'état d'homme fougueux et redoutable. Il avait été honnête, généreux, bon, affectueux, quoique pétulant et fantasque; il devint un orgueilleux, un sauvage; il renonça à toute relation suivie avec ses voisins, rougissant des riches et méprisant les pauvres, les insultant tous et bravant avec une audace inouïe les autorités constituées. « Je ne suis pas de noblesse, ni même de gentilhommerie, mais de grandesse, qu'on le sache bien! » lui arrivait-il de dire dans ses boutades.

Un jour il ne tint à rien qu'il ne tuât d'un coup de fusil un préposé de police qui, probablement par trouble et par dis-distraction, était entré chez lui la casquette sur la tête. Il va sans dire que les autorités locales, de leur côté, manquaient bien rarement une occasion de signaler à ses dépens leur zèle pour l'ordre public. Cependant on le craignait, et beaucoup, parce qu'il avait très-mauvaise tête, et qu'à la première parole qui lui semblait dissonante, il proposait à son homme un combat à mort au couteau. A la moindre objection, on voyait son œil s'égarer et sa voix s'éteignait: « A va va va va bva a a, balbutiait-il, je donne ma tê ê ête à couper si i i..... ! » et il n'y avait plus moyen de le ramener.

C'était d'ailleurs un galant homme, qu'on ne voyait mêlé

dans aucun tripotage. Il va sans dire qu'on n'avait garde de le fréquenter, mais il avait au demeurant une âme sensible et généreuse à sa manière. Il était hors d'état de voir, sans éclater, qu'on insultât, qu'on lésât ou qu'on opprimât qui que ce fût en sa présence; une tigresse n'est pas plus ardente à protéger ses petits qu'il ne l'était à défendre ses paysans. « Quoi! criait-il en se donnant à lui-même un furieux coup de poing à la tête, on ose toucher des gens à moi.... eh bien! que je ne sois pas Tchertapkhanof si je n'assomme le téméraire!.... »

Tikhon Ivanytch Nédopeouskine ne pouvait pas, comme Tchertapkhanof, s'enorgueillir de son origine; son père, issu d'une famille appartenant à la caste déclassée des odnodvortsis, n'avait acquis la noblesse héréditaire qu'au prix de quarante années d'un service assidu et irréprochable dans les chancelleries, et c'était tout ce que le vieillard avait acquis, car il était du nombre de ces hommes que la fortune contrecarre et persécute avec un acharnement qui ressemble aux fureurs des haines personnelles. Dans le cours de soixante années entières, du jour de sa naissance à celui de sa mort, le malheureux n'avait pas cessé de lutter contre les besoins, les infirmités et les misères qui sont l'apanage naturel des petites gens. Il s'agitait comme le poisson butant contre la glace, il ne mangeait, ne buvait ni ne dormait son soûl; il s'inclinait devant tous, s'inquiétait, vivait dans les angoisses, prenait le frisson, faisait de tristes adieux à chaque misérable denier dont ses nécessités exigeaient le sacrifice, essuyait bien souvent, pour la faute d'autrui, de terribles bourrasques; et, après quarante ans de supplice de tous les jours, au moment où il rêvait repos et pension de retraite, il mourut dans un logement qui n'était ni cave ni grenier, et qui tenait des deux.

Pour dernier désastre, il mourut là sans être parvenu à assurer à ses enfants le pain quotidien. Les destinées, telles qu'une meute folâtre, s'étaient lancées à sa poursuite comme sur un pauvre lièvre qui, haletant, éperdu, aux abois, va mourir d'épuisement et d'angoisse, entier, il est vrai, mais succombant à la peine. Ç'avait été un bon et honnête vieillard; ce qui ne veut pas dire qu'il ne se soit pas fait graisser la patte dans l'occasion; il prenait de dix sous de cuivre à deux écus

d'argent inclusivement. Il avait eu une femme, et de cette femme, maigre et asthmatique, quelques enfants.... Heureusement tout cela était mort, excepté Tikhon et sa sœur, la belle Mitrodora, qui, après les alternatives tristes et ridicules de vingt grosses aventures, avait fini par épouser un vieil agent d'affaires, appréciateur madré de la beauté d'une femme.

M. Nédopeouskine père avait, de son vivant, introduit Tikhon comme employé surnuméraire dans une chancellerie; mais Tikhon, à peine son père décédé, prit de lui-même congé au plus vite. C'est que, pendant son adolescence, les alertes continuelles, la cruelle lutte des siens contre le froid et la faim, le visible dépérissement de sa mère, l'agitation désespérée de son père, les rudes exigences des propriétaires et du boulanger et de l'épicier, toute cette interminable et journalière agonie, avaient jeté dans Tikhon les germes d'une incroyable poltronnerie. A la vue seule d'un supérieur il tremblait de tous ses membres, il tombait en syncope comme un pauvre oiseau pris aux gluaux. Il en réchappa non sans y laisser quelques plumes : mais quitte de son joug officiel, il s'en tira pour cette fois.

La nature, indifférente, et, si j'ose dire, moqueuse, développe dans certains hommes, nés pour être des souffre-douleurs, des facultés et des penchants en complet désaccord avec leur position sociale et leurs moyens d'existence. C'est ainsi qu'avec toute la sollicitude et tout l'amour qui lui sont propres elle a pris un étrange plaisir à faire du pauvre Tikhon, fils d'un pauvre commis de bureau ou sous-greffier de tribunal, un être sensible, paresseux, mollasse, doux, sympathique, voluptueux, doué d'un goût et d'un flair admirablement fins. Elle s'est amusée à couler elle-même et à terminer délicatement cette figure de sybarite, puis elle a voulu que sa production séjournât à jamais entre le chou fermenté et le poisson pourri des habitacles de la misère. C'est là que cet être, destiné à former un vivant paradoxe, a été déposé à sa naissance, c'est là qu'il a pris vie, puisque aussi bien il vit après tout. Triste plaisanterie !

Le sort, qui avait incessamment martyrisé Nédopeouskine père, ne fut guère plus clément pour le fils, qu'il sembla même avoir réservé pour la bonne bouche. Il ne tortura pas Tikhon,

il fit de lui son amusette; il ne le réduisit pas une seule fois au désespoir, ne lui fit pas endurer les honteuses et navrantes angoisses de la faim, mais il le pelotta par toutes les Russies, en le faisant passer d'une fonction avilissante à une fonction ridicule. Tantôt il fit de Tikhon le majordome d'une *bienfaisante* dame bilieuse et fort difficile à vivre, tantôt le complaisant commensal d'un riche marchand, à barbe touffue et à ample cafetan bleu, avare jusqu'à la crasse; tantôt le chef de la *chancellerie domestique* d'un gentillâtre aux yeux éraillés et tondu à l'anglaise; tantôt il le réduisit à vivre demi-valet et demi-bouffon près d'un collectionneur de chiens dilettante....

Bref, le sort fit longtemps avaler goutte à goutte à ce pauvre homme le philtre empoisonné d'une existence éternellement dépendante. Il subit, dans toutes leurs exigences, les lourdes fantaisies, l'ennui somnolent et hargneux de l'oisive gentilhommerie. Combien de fois, la nuit, laissé libre enfin par un essaim de convives repus, las de vin, las de gros rire et impatients de passer à d'autres exercices, il se retirait seul dans sa chambrette, et là, tout rouge de honte, les yeux inondés des froides larmes du découragement, il jurait que le lendemain il s'enfuirait secrètement, qu'il irait chercher fortune à la ville, qu'il prendrait la première petite place de commis qu'il trouverait, ou mourrait de faim dans la rue!... Mais le lendemain il s'effrayait de ses idées de la veille : s'enfuir, aller tomber comme un vagabond dans une ville, solliciter une place.... et à qui donc demander de l'emploi? Qui lui donnerait un emploi, à lui?.... « Non, disait-il, personne, personne ne voudra même entendre ma prière ou lire ma supplique; on ne me donnera rien, rien, je serai consigné, insulté à toutes les portes. » Et il s'agitait avec angoisse sur son lit; puis, midi venu, il était appelé, et il se hâtait d'aller égayer et servir le bon seigneur son hôte et son maître.

Tikhon était ainsi dans une position déplorable, et d'autant plus cruelle que les soins de la Providence ne l'avaient pas doté de la moindre parcelle de la présence d'esprit et de la souplesse de nerfs indispensables au métier de farceur en titre d'office. Il ne savait ni danser jusqu'à tomber en convulsions, l'écume à la bouche, sous une fourrure d'ours le poil en de-

hors, ni multiplier les mots plaisants et les farces sous les claquements d'un fouet de poste qu'on lui faisait résonner aux oreilles. Exposé nu, pour rire, à l'action de vingt degrés de froid, il avait l'absurdité de prendre un gros rhume, et alors.... alors son estomac ne supportait plus le vin mélangé d'encre et de bien autre chose encore, ni un certain hachis de champignons vénéneux arrosé de vinaigre.

Dieu sait ce qu'il en aurait été de l'infortuné si le dernier de ses bienfaiteurs, un rustre qui s'était enrichi dans les fermes, n'avait pas eu l'idée, dans une boutade qui lui prit en dressant son testament, d'inscrire ce legs inattendu : « Je donne à Zézé (lisez Tikhon) Nédopeouskine, en toute propriété, tant pour lui sa vie durant que pour les siens après lui, purgé de toutes charges et hypothèques, mon village de *Bezeélendéefka* et toutes les pièces de terre, prés, champs et bois qui en dépendent. » Quelques jours après avoir régularisé cet acte, l'honnête testateur, qui relevait à peine d'une grave maladie, eut un coup d'apoplexie foudroyante à la suite d'une admirable soupe aux sterlets. Cris, tumulte, vacarme, préludaient aux désordres; mais la justice tomba là comme la grêle, et les scellés furent apposés dans les formes. On fit bonne garde; quinze ou vingt jours s'écoulèrent, et les parents du défunt accoururent; on fit l'ouverture du testament, on lut; on manda Nédopeouskine. Nédopeouskine parut.

La plupart des personnes dont se composait l'assemblée savaient quelles fonctions remplissait Tikhon auprès du défunt. D'assourdissantes exclamations et les railleuses félicitations des autres légataires l'accueillirent à chaque pas qu'il fit dans la salle.

« Seigneur terrier, messieurs! voici, voici le nouveau seigneur terrier! ma foi! un bien gentil seigneur!

— Oui, oui, reprit un fameux diseur de bons mots de la troupe famélique. Eh! comment donc!... monsieur est, ma foi! bien.,.. oui, vous savez ce qu'il est?... justement, justement.... c'est vraiment bien.... un.... un héritier! »

Et là-dessus, rire olympien.

Nédopeouskine refusait de croire à tant de bonheur. On lui montra l'article.... Il rougit, cligna de l'œil, ouvrit la bouche

en écartant les doigts, et sanglota tout du haut du gosier. A ces démonstrations, les rires de l'assemblée se changèrent tout à coup en un gros rugissement compact, dont les vitres tremblèrent et tintèrent comme en un jour d'ouragan. Le village légué à Tikhon n'était, après tout, qu'une propriété de vingt-deux âmes chrétiennes : il n'y avait là personne qui s'en souciât beaucoup. Aussi, l'occasion étant donnée, pourquoi ne se serait-on pas un peu égayé chez le défunt qui était depuis vingt grands jours en terre sainte? Seulement un des héritiers, homme bien découplé, nez grec, physionomie heureuse, un M. Rostislaf Adamytch Stoppel, de Saint-Pétersbourg, prit la chose moins gaiement : il s'approcha de Nédopeouskine à le toucher de la hanche, et en le regardant de dessus l'épaule, il lui dit d'un ton négligé et fort méprisant :

« Dites-moi, mon cher monsieur, vous étiez, autant que je puis être informé d'une pareille circonstance, vous étiez près de feu Fédor Fédorytch en qualité, n'est-ce pas, de bouffon, de domestique favorisé? »

Le monsieur de Pétersbourg s'exprimait en un russe fâcheusement pur, élégant et correct. Nédopeouskine, n'ayant plus la tête à rien, n'entendit pas un mot de ce propos de l'inconnu; les autres héritiers gardèrent tous le silence; le bel esprit sourit d'un air de complaisance. M. Stoppel se frotta les mains et récidiva sa question. Nédopeouskine souleva un regard éperdu et resta bouche béante. Le beau Rostislaf Adamytch sourit du plus narquois, du plus provoquant sourire, et poursuivit :

« Je vous félicite, monsieur le nouveau seigneur, je vous félicite, m'entendez-vous? Il est vrai de dire que peu d'honnêtes gens consentiraient à user de votre moyen de fortune; mais *de gustibus non est disputandum*, dit l'école; ce qui signifie, monsieur, que *chacun a son goût*. N'êtes-vous pas de mon avis? »

Quelqu'un du milieu de la foule fit entendre, sans trop d'inconvenance, une sorte de hennissement contenu, effet de son enthousiasme pour ce qu'il venait d'entendre, le latin y compris. On se regardait, on souriait, on était aise. Apparemment, cela surexcita la verve de M. Rostislaf Stoppel, qui ajouta :

« Çà, aurez-vous l'extrême obligeance de nous dire à quel genre particulier de mérite vous êtes redevable de votre petit legs, qui me semble assez rond. Eh! ne rougissez donc pas; songez, mon cher monsieur, que nous sommes ici, pour ainsi dire, *en famille*.... Messieurs, faites donc comprendre à monsieur que nous sommes *en famille!* »

Le légataire à qui M. Stoppel adressait cette dernière phrase, mêlée de quelques mots français, ne comprit nullement ces mots-là, et se borna, pour toute réponse, à de vagues signes de tête, accompagnés d'une légère toux qui promettait en vain des paroles. Mais un autre héritier, un jeune homme, dont le front était marqué de singulières taches safranées, se hâta presque aussitôt de dire, croyant de bonne foi parler français :

« Voui, voui, voui, vous dites justesse, ann famile, ann famile, voui, voui!

— Il se peut, reprit le beau Stoppel, que vous sachiez marcher sur vos mains, les jambes en l'air.... Est-ce cela? »

Nédopeouskine regarda, éperdu, tous les visages.... la malice pétillait dans tous les yeux.

« Ou peut-être vous imitez, à s'y méprendre, le chant du coq? »

Un bruyant éclat de rire retentit et fut comprimé aussitôt par l'attente.

« Ou peut-être, sur ce petit bout de nez que vous avez....

— Assez! cria une voix impérieuse et cassante, n'avez-vous pas honte et conscience du mal que vous faites à ce pauvre homme? »

L'assemblée échangea des regards autres que ceux de tout à l'heure. A la porte de la salle se tenait Tchertapkhanof. En sa qualité de parent du défunt, parent à un degré des plus lointains, mais qu'importe? il avait été invité formellement à venir prendre part à cette réunion de famille. Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture du testament, il s'était tenu, selon son habitude, à une fière distance de tous les assistants.

« Assez! » répéta-t-il en relevant très-haut sa bouillante tête.

M. Stoppel, se tournant rapidement du côté d'où partait cette voix, et voyant un homme plus que modestement ha-

billé, et en général de bien peu d'apparence, dit tout bas à un de ses voisins (la prudence est toujours et partout une bonne chose) :

« Quel est cet homme, je vous prie?

— C'est Tchertapkhanof, un pas grand'chose, fut-il répondu à l'oreille de Stoppel, qui, voyant ses conjectures confirmées, prit une figure singulièrement hautaine.

« Ah çà! nous avons donc ici un grand maître des cérémonies, un ordonnateur général? dit-il en prononçant du nez et en fermant à demi les yeux. Avec votre permission, quelle sorte d'oiseau pourriez-vous bien être? »

Tchertapkhanof partit comme une bombe; la rage lui ôta un moment la respiration, puis il éclata :

« Dz dz dz dz, siffla-t-il.... et, comme un tonnerre, il vocifèra : Qui je suis? qui je suis? Je suis Pantéléï Tchertapkhanof, noble, et noble de la plus vieille noblesse, entends-tu? Mon trisaïeul a été au siége de Kazan, sous le Terrible [1].... Et toi, toi? j'espère bien que tu es noble! hein! »

Rostislaf Adamytch pâlit (ces choses-là émeuvent toujours), il recula, recula.... C'est que cet orage avait éclaté si vite et en dehors de toute prévision!

« Ah! je suis un oiseau! moi, un oiseau.... é é é! »

Tchertapkhanof bondit en avant; Stoppel ne bondit pas moins, mais en arrière. Les assistants se précipitèrent audevant du gentilhomme furieux.

« Des pistolets, vite, vite, des pistolets! ah!... il y a ici deux fusils.... trois pas de distance, ou une longueur de mouchoir, et l'épée! tout ce qu'il voudra! criait Pantéléï exaspéré. Ou bien, écoute, demande-moi pardon, et à lui, à ce pauvre homme aussi!

— Demandez, demandez-lui pardon, murmuraient autour de Stoppel les héritiers avec une grande inquiétude : c'est un fou, un fou furieux; il est très-capable de vous égorger, voyez-vous.

— Pardon, eh bien! pardon, monsieur; je ne.... savais pas.... marmotta en bégayant Stoppel à Tchertapkhanof qui,

1. Le tzar Ivan IV, surnommé le Terrible.

au rebours, dit tout d'une haleine et sans bégayer le moins du monde :

— Et à lui, à lui ! demande-lui aussi pardon !

— Je vous demande pardon aussi à vous, » ajouta Stoppel s'adressant à Nédopeouskine, qui était si effrayé qu'il aurait volontiers quitté et l'assemblée, et le district, et l'héritage.

Tchertapkhanof se calma comme par enchantement; il alla droit à Tikhon Ivanytch, le prit par la main, regarda audacieusement à l'entour, et ne rencontrant pas un seul regard sur ces figures consternées, sortit triomphalement, au milieu d'un silence profond, de cette salle tout à l'heure si orageuse, et fit marcher à ses côtés le nouveau seigneur et maître de Bezcélendéef, près, bois, champs et bâtiments relevant de ce domaine, purgés de toute dette et charge ou hypothèque.

Depuis ce jour de grandes émotions, ces deux hommes ne se quittèrent plus (Bezcélendéef était à deux petites heures de Bezsonovo). La reconnaissance de Nédopeouskine ne tarda guère à tourner en une espèce d'ardente dévotion. Faible, mou, vulgaire, sujet à toutes les défaillances du cœur et de l'esprit, Tikhon se prosternait contre terre devant l'intrépide et généreuse nature de Pantéléï. « Est-ce peu de chose? pensait-il quelquefois en lui-même; est-ce peu de chose de le voir parler au gouverneur, au gouverneur même, en personne, face à face, sans baisser les yeux?... Ah ! Seigneur Dieu ! face à face, songez donc... avec le gouverneur, face à face ! »

L'admiration de Tikhon pour Pantéléï allait jusqu'à la monomanie : il le savait franc du collier et brave à tous crins, désintéressé toujours; il faisait, en outre, de son héros un esprit extraordinaire, un philosophe, un érudit, un génie, un soleil d'intelligence. A vrai dire, quelque misérable qu'eût été l'éducation de Tchertapkhanof, toujours est-il que, comparée à celle de Tikhon, elle pouvait paraître fort brillante à cet homme agreste. Tchertapkhanof lisait fort peu le russe et en français il n'était pas fort... si peu fort qu'un jour, à la question que lui adressa un précepteur suisse, en ces termes, si familiers à l'oreille de chacun, d'un bout du monde à l'autre bout : « Parlez-vous français, monsieur? » il répondit de l'air d'un homme qui marche pieds nus sur des têtes de clous : « Jé

né comprenn... pas... cé... dé vous parlé.... » Cependant il savait qu'il y avait eu dans le monde un Voltaire, qui était un écrivain bien spirituel, et que Frédéric le Grand, roi de Prusse, qui n'avait pas moins d'esprit à sa manière, s'était en outre distingué dans un grand fouillis de guerres, toutes terminées à son avantage. En fait de grands esprits russes, il estimait Derjâvine, et il aimait Marlinski, au point d'avoir donné à son meilleur chien le nom d'Ammalat-Bek[1].

Quelques jours après ma première rencontre avec les deux amis, je crus devoir aller à Bezsonovo faire visite à Pantéléï Eréméitch. On voyait de loin sa modeste habitation, crânement placée et isolée sur une hauteur à un demi-kilomètre du village, comme le faucon suspend son aire au-dessus des bas prés, son domaine. Tout l'enclos particulier de Tchertapkhanof ne comptait que quatre toits : la maison, l'écurie, la remise et le bain d'étuves. Ces quatre bâtiments se détachaient vigoureusement à la fois sur le ciel et sur l'aride monticule qui lui servait de base, et l'on ne distinguait ni fossé, ni pâlissade, ni haie vive, ni portes, ni barrières qui indiquassent au moins une limite quelconque à cette habitation seigneuriale.

Je trouvai, en arrivant, près d'un hangar attenant à la remise, une demi-douzaine de chiens maigres et très-ébouriffés occupés à ronger le cadavre d'un cheval, d'Orbassan, je suppose. L'un d'eux souleva un moment son museau sanguinolent, et eut l'air de vouloir aboyer, mais toute réflexion faite, il se remit à la curée. Près de ce groupe très-prosaïque se tenait un garçon de dix-sept ans, à figure jaunâtre et boursouflée, à peu près habillé à la cosaque et nu-pieds; il regardait d'un air dictatorial les chiens confiés à sa garde, et de temps en temps il réprimait, à l'aide d'un grand fouet, la voracité hargneuse des plus acharnés de ses pupilles.

« Ton maître est à la maison? lui demandai-je.

— Peut-être oui, peut-être non, répondit le gars; frappez, on viendra. »

Je sautai à bas de ma drojka, et je me trouvai sous l'abri

1. Personnage d'un poëme de Marlinski qui est le pseudonyme du fameux Bestoujef, mort au Caucase après avoir passé bien des années en Sibérie par suite du libéralisme de ses opinions.

du perron couvert. La maison de M. Tchertapkhanof se présentait aux regards sous un aspect bien triste; les rondins tout nus dont se composaient exclusivement les murs avaient noirci, et s'étaient bombés en forme de panses; le haut de la cheminée, calciné, éraillé, affaissé, menaçait ruine; de petites fenêtres aux vitres irisées par le temps regardaient aigrement la plaine, de dessous le rebord tourmenté, moisi, moussu et sourcilleux de la toiture. J'ai vu quelques vieilles femmes avoir des yeux ternes entourés de végétation à peu près comme ces fenêtres-là. Je frappai trop discrètement, à ce qu'il paraît, personne ne me répondit du dedans.

« A, b, c, d... allons donc, imbécile, disait une voix forte. — A... b... c... — Non, pas comme ça, voyons, tout beau! *a* bri, *b* étail, *v* érue, *p* éril.... Eh bien donc, pille, pille, pille!... lourdaud! »

Je frappai de nouveau, un peu plus fort. La voix d'homme répondit : « Qui est là? entrez donc! » J'entrai dans une toute petite antichambre vide, et, à travers une porte entrebâillée, j'aperçus Tchertapkhanof. Il était en khalatt boukhare et en large pantalon, il avait sur la tête une ermollka rouge ou calotte à la grecque; assis sur une chaise d'une époque antédiluvienne, les jambes très-ouvertes, il tapotait sur le museau un jeune caniche, tandis que de l'autre main il posait gravement un petit morceau de pain sur le bout du nez du patient animal. « Ah! fit-il avec dignité et pourtant sans se presser de changer de posture... enchanté de vous voir chez moi; faites-moi l'honneur de vous asseoir près de moi. Vous le voyez, j'étais occupé de l'éducation de Vennzor. »

Puis élevant la voix, il dit en se tournant vers une des cloisons : « Tikhon Ivanytch! monsieur Nédopeouskine! veuillez passer ici; il nous est venu une aimable visite; un chasseur... devinez.

— Je suis à vous tout à l'heure, répondit sans se montrer Tikhon Ivanytch... « Hé! Marie, donne-moi ma cravate.... »

Tchertapkhanof, que Vennzor regardait, ne put s'empêcher de le regarder aussi et de lui remettre le morceau de pain sur le bout du nez. J'en profitai pour jeter un coup d'œil autour de moi. Dans la chambre où je me trouvais, et qui était évi-

demment la principale, excepté une table à rallonges très-bosselée, montée sur treize pieds inégaux, et quatre chaises de paille tressée en assez triste état, il n'y avait aucune espèce de mobilier. Les parois, blanchies à la chaux et ornées de taches bleues à cinq pointes, s'écaillaient en vingt endroits et surtout dans les angles, place consacrée aux fusils et aux longs tuyaux de pipe. Entre les deux fenêtres pendait un miroir si splendidement étoilé que le torchon ni le plumeau n'osaient plus s'en approcher. J'ignore sur quoi était fondé le respect témoigné aux noirs et filandreux réseaux qui descendaient du plafond, et si mon hôte poursuivait là quelque point de l'histoire naturelle des araignées, mais il en devait avoir tout un peuple à observer, presque à portée de sa main. « *A* bri... *b* étail... *v* érue... *p* éril! Eh bien!... rille, rille, rille!!! » prononçait d'abord lentement Tchertapkhanof.... « Rille... pille! pille!! cria-t-il avec colère. Pille donc.... Oh! la stupide bête! »

Le pauvre animal tremblait de tout son corps, sans se décider à desserrer les dents; il se tenait là assis, la queue maladivement rangée sous lui, et grimaçant du naseau, clignant de l'œil, il avait tout l'air de se dire: « Hélas! je ne demanderais pas mieux que de savoir votre volonté, haut et puissant seigneur mon maître! »

« Eh bien, avale, allons, pille, pille, triple bête, pille donc!!!

— Vous l'avez un peu effrayé, dis-je à mon hôte.

— Eh bien, ma foi, qu'il aille se promener! »

Et le maître détacha à l'élève un coup de pied dans les côtes. Le morceau de pain tomba; la pauvre bête se remit sur ses pattes, et, profondément humiliée, gagna l'antichambre en se faisant aussi petite que possible. Quelle honte en effet! un étranger paraît dans la maison pour la première fois, il voit Vennzor, et voilà comment on le traite!... que va penser l'étranger?

La porte de la chambre contiguë fut ouverte avec discrétion, et M. Nédopeouskine parut en s'inclinant et en souriant de l'air le plus agréable. Je me levai et le saluai.

« Ne vous dérangez pas, je vous en supplie, » me dit-il.

Nous nous assîmes à deux pas l'un de l'autre. Tchertapkhanof passa dans une des chambres attenantes.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes dans notre Palestine? dit Nédopeouskine d'une voix moelleuse, après avoir gentiment toussé dans le creux de sa main en tenant le bout de ses doigts contre sa lèvre supérieure.

— Il y a un peu plus d'un mois.

— Ah, bravo! » fit-il. Et nous gardâmes le silence.... Puis il reprit : « Il fait bien beau aujourd'hui.... » Là-dessus il me regarda comme s'il me savait un gré infini de la beauté de cette journée; il ajouta : « Les céréales prospèrent... c'est une bénédiction. » Nouveau sourire, nouveau regard de profonde gratitude, nouveau silence.... Il ajouta : « Pantéléï Eréméitch a eu hier l'extrême gentillesse de traquer deux lièvres... dame, ce n'a pas été sans peine, c'est vrai... mais quels lièvres, quels lièvres!... superbes! je vous assure.

— Est-ce que M. Tchertapkhanof a de bons chiens?

— Des chiens admirables! répondit avec ardeur M. Nédopeouskine, enchanté de saisir une ombre de sujet de conversation; on peut bien dire les meilleurs chiens du gouvernement. (Mon interlocuteur avança sa chaise.) Ah! c'est que... Pantéléï Eréméitch est un homme... oh! un homme, voyez-vous.... quand il veut quelque chose, ho, ho! il pense seulement... ou regarde, c'est fait... chez lui, ça bout... ça brûle... trrrrr!! Voilà comme il est, Pantéléï Éréméitch. Ah! je vous dirai.... »

Tchertapkhanof rentra dans la chambre. Nédopeouskine sourit, se tut, me montra son ami d'un regard tout humide de jubilation, qui disait mieux que des paroles : « Voyez-le, voyez-le; est-ce que cet homme-là peut avoir son second sur la terre! »

Nous nous mîmes tous trois à parler chasse. « Voulez-vous que je vous montre ma laisse? » me dit Tchertapkhanof, et, sans attendre ma réponse, il appela Karpe. Karpe, grand jeune gaillard en cafetan de nankin vert à collet bleu de ciel et boutons armoriés, parut sur le seuil.

« Porte à Foma de ma part l'ordre de m'amener ici Ammalatt et Saïga... et en forme... tu comprends? »

Karpe sourit de toute sa personne et fit un signe d'intelligence; sa bouche rendit je ne sais quel son indéterminé, et il

sortit. Deux minutes après parut Foma, peigné, étiré, botté et tenant deux chiens en laisse. J'admirai, par convenance, les deux sottes bêtes (les levrons, et en général tous les chiens courants, sont incroyablement sots). Tchertapkhanof fit à Ammalatt la gracieuseté de lui cracher dans les narines, ce qui, au reste, ne parut pas procurer la moindre sensation voluptueuse à l'animal; Nédopeouskine lui tapota les flancs et l'arrière-train. Les chiens renvoyés, nous nous remîmes à babiller. Tchertapkhanof rentra si bien peu à peu tous ses piquants, il mit tant de soin et de courtoisie à ne plus faire le coq, à ne plus s'ébrouer comme un palefroi de cinq cents pistoles, que je le trouvai bientôt tout transfiguré en mon honneur et gloire. Il regarda et moi et Nédopeouskine tour à tour....

« Çà! s'écria-t-il tout à coup... quelle idée a-t-elle là dedans de se tenir seule, quand nous sommes ici en aimable et bonne compagnie? Hé, Marie, Marie! viens donc ici! »

Quelqu'un fit un mouvement quelconque dans la chambre voisine, mais il n'y eut point de réponse.

« Ma a a rie! dit avec douceur M. Tchertapkhanof, viens, viens, grande enfant; que crains-tu? »

La porte s'ouvrit doucement, et je vis une femme de vingt ans, grande, bien faite, visage basané de bohémienne, œil strié de jaune, chevelure noire d'ébène, et denture d'un blanc éclatant qui tranchait avec une splendeur merveilleuse sur des lèvres de corail. Elle était en robe blanche; un châle d'un bleu d'azur, assujetti à la gorge par une épingle d'or, couvrait jusqu'au-dessous du coude un bras fin que terminait une main effilée, du genre si bien caractérisé par le nom d'aristocratique. Elle fit deux pas avec la gaucherie propre à la timidité d'une sauvage, puis elle s'arrêta et garda une complète immobilité. J'aurais bien voulu être peintre en ce moment et pouvoir faire un croquis de son attitude, car elle *se tenait* et ne posait pas.

« Permettez que je vous recommande Marie, dit mon hôte; libre à vous de voir en elle ma femme, s'il vous plaît. »

Marie se troubla un peu, rougit et sourit en même temps. Je m'inclinai, et cela de grand cœur; elle me revenait beaucoup. Son petit nez aquilin avec ses narines diaphanes bien

ouvertes, le trait hardi de ses hauts sourcils, ses joues pâles, un peu pleines du bas, et toute l'expression de sa physionomie trahissaient passion, bizarrerie, indépendance d'idées, insouciance, résolution, spontanéité. De dessous un chignon dru et vivace descendaient en étages sur son large cou deux rangées de cheveux follets imprégnées de phosphorescence, signe de sang et de force.

Elle se retira contre une fenêtre et s'assit. Je ne voulus pas risquer d'augmenter son trouble, et j'adressai quelques paroles vagues à Tchertapkhanof. Marie tourna à demi la tête du côté de notre groupe, et se mit à me regarder, mais en dessous, à la dérobée, sauvagement, par éclairs. Ce regard, dans son jet, avait bien quelque chose de la rapide vibration du dard de la couleuvre.... un magique regard!

Nédopeouskine alla s'asseoir auprès d'elle, et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle sourit une seconde fois. Cette fois-ci, en souriant, elle fronça légèrement les parois du nez et releva la lèvre supérieure; ce qui communiqua à ses traits une expression, je ne dirai pas féline, je ne dirai pas non plus léonine, je dirai bien moins encore séraphique, mais fort belle, fort belle à observer pour un simple spectateur.

« A moi cuirasse et bouclier! va, tu ne m'entameras point, » pensai-je à part moi, en regardant à la dérobée sa taille souple, sa poitrine cintrée, son geste court, anguleux et rapide.

« Eh bien, Marie, dit Tchertapkhanof, n'as-tu pas à offrir quelque rafraîchissement à notre hôte?

— Nous avons des conserves au sucre, répondit-elle.

— Eh bien, apporte-nous des conserves, et n'oublie pas l'eau-de-vie. Ah! écoute, Marie.... tu apporteras aussi ta guitare.

— Pourquoi ma guitare? je ne chanterai point.

— Pourquoi cela?

— Je n'en ai pas envie.

— Folie! l'envie t'en viendra, dès que je....

— Dès que quoi? dit vivement Marie en fronçant les sourcils.

— Dès qu'on t'en priera, ajouta Tchertapkhanof avec une certaine émotion de dépit.

— Ah! » fit-elle.

Elle sortit, rentra presque aussitôt, mit sur la table des con-

fitures, des verres, des soucoupes et le flacon d'eau-de-vie, et aussitôt elle alla se rasseoir à la fenêtre. Sur son front se voyait encore la trace du froncement de tout à l'heure; ses sourcils se haussaient et se baissaient comme il arrive aux deux petites moustaches de la guèpe.... Quelqu'un de mes lecteurs aura peut-être observé combien il y a de férocité native dans l'expression du visage des guèpes. « Allons, pensai-je, il y aura une bourrasque. »

Une sorte de malaise nous rendait silencieux. La conversation était devenue impossible. Nédopeouskine était tout abattu, son sourire était contraint et grimaçant; Tchertapkhanof soufflait, rougissait; les yeux lui sortaient de la tête; moi, je me disposais à partir.... Marie tout à coup se leva, ouvrit des deux mains la fenêtre, mit la tête en dehors, et cria impétueusement à une femme qui passait : « Axinia ! » La bonne femme ressauta, glissa en voulant se retourner, et tomba lourdement tout d'une pièce. Marie se rejeta en arrière, et rit aux grands éclats de l'effet de sa voix; Tchertapkhanof se sentit égayé de l'incident, et rit lui-même en voyant l'enchantement fou dont était saisi l'impressionnable Nédopeouskine.

Nous avions tous frémi; l'orage fut dissipé par un folâtre éclair... l'air était purifié.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que déjà on n'aurait pu nous reconnaître : nous causions en jouant comme de véritables écoliers. Marie nous surpassait tous en franche gaieté. Tchertapkhanof la dévorait des yeux. J'observai qu'elle avait pâli; ses narines s'étaient élargies; son regard jetait des feux et des ombres en même temps. La sauvage avait surgi dans la femme. Nédopeouskine canetait autour d'elle; Vennzor même, sortant de dessous le banc de l'antichambre, vint sur le seuil nous regarder, se mettre en cadence et aboyer d'émotion.

Tout à coup, cédant comme à une inspiration subite, Marie se jeta brusquement dans la chambre voisine et rentra aussitôt sa guitare à la main : elle se débarrassa de son châle, s'assit d'un air résolu, redressa la tête, et entonna avec passion un chant bohémien. Sa voix résonnait, vibrait comme un timbre de pur cristal frappé d'un léger marteau d'acier pur; elle éclatait tout à coup, et s'évanouissait dans l'espace... en laissant

dans le cœur le plus voluptueux saisissement. *Aï jghi, govori; aï jghi*[1] !...

Tchertapkhanof se mit en danse; Nédopeouskine piétinait, piaffait comme s'il eût foulé la vendange. Marie, électrisée, pétillait de toute sa personne comme une botte de sarments secs jetés sur un brasier ardent : ses doigts effilés couraient, fuyaient, volaient sur la guitare, sa gorge se soulevait lentement sous le double rang de son collier d'ambre. Tantôt, à l'improviste, elle faisait une pause, puis elle semblait céder à l'épuisement, et ne plus pincer la corde que mécaniquement et malgré elle : alors Tchertapkhanof s'arrêtait; seulement il haussait une épaule, puis l'autre, et piétinait sur place; Nédopeouskine cependant branlait la tête comme un magot de porcelaine. Tantôt elle partait de nouveau, de toute la fougue de sa voix, redressait sa taille, et donnait à son sein une merveilleuse saillie; et Tchertapkhanof descendait, descendait jusqu'à terre comme attiré de dessous dans une chausse-trape, puis s'élançait d'un bond jusqu'au plafond, et ensuite tournait comme un fuseau, et s'écriait : « Jivo[2] !... »

— Jivo, jivo, jivo, jivo, jivo ! » répéta Nédopeouskine avec toute la rapidité de l'évolution que décrivait son ami, dont la fougue déteignait jusque sur son talent de danseur steppien.

Ce ne fut qu'à une heure fort avancée de la nuit que je partis de Bezsonovo.

Je regrette, et vous aussi peut-être, cher lecteur, de quitter ainsi *Marie la Bohémienne*. Pour motif de consolation, je déclare qu'on la retrouvera, si jamais j'ai la fantaisie de faire comme tout le monde, en ce temps-ci, c'est-à-dire d'écrire un roman. Mais, auparavant, j'aurai soin de m'assurer si réellement on écrit encore, et si on lit des romans dans le monde.

1. *Allons, parle, va*.... Exclamations qui servent de ritournelles ou de reprises aux chants des Bohémiens, et de provocation à la danse.

2. *Jivo*, cri de joie folle et de surexcitation : *vite, vite, vite*.

XXII.

La forêt et la steppe.

ÉPILOGUE.

Il est bien possible que le lecteur soit fatigué de mon journal de chasses. Occupé de cette idée, je me hâte de le tranquilliser, en lui promettant de m'en tenir sagement là de la publication de ces feuilles légères. Mais qu'il me soit permis seulement de lui laisser pour adieux quelques mots sur la chasse.

La chasse au fusil et au chien d'arrêt est un exercice bon par lui-même, *für sich*, comme on disait autrefois; mais à supposer même que le ciel ne vous ait pas créé chasseur, vous n'en êtes pas moins ami de la nature; d'où je tire la conclusion que vous nous portez envie, à nous autres chasseurs. Mais entendons-nous.

Connaissez-vous le bonheur de sortir au printemps avec l'aurore, si ce n'est à pied, eh bien à cheval, ou encore en voiture?...

I.

Vous voici déjà sur votre perron. Sur un ciel gris sombre, çà et là cillent les étoiles; un moite courant d'air passe onduleux, et pour ainsi dire en légère houle; on entend les vagues et discrets murmures de la nuit; les arbres silencieux paraissent enveloppés et chargés de ténèbres. On dispose le tapis pelucheux sur la télègue; on met à ses pieds la boîte à thé et le samovar. Les deux chevaux de volée se courbent, secouent la tête, agitent la queue et la crinière, piétinent avec élégance; une couple d'oies blanches, à peine éveillées, traversent silencieusement la route. Dans le jardin, au pied même de la palissade qui le sépare de la cour, dort bien paisiblement le garde de

nuit; il n'est pas un son qui, dans l'air refroidi, ne reste comme suspendu et prolongé.

Vous prenez place; les chevaux sont partis avec un ensemble parfait; vous roulez, roulez à grand bruit, vous avez dépassé l'église, vous descendez la montée, vous prenez à droite.... Vous voici sur la digue; à peine s'élèvent quelques vapeurs blanchâtres de la surface de l'étang. Vous éprouvez un petit saisissement de froid, vous remontez sur votre figure le collet de votre manteau; vous passez à un état de légère somnolence. Les chevaux piaffent bruyamment dans les flaches; le cocher siffle. Mais voilà que vous avez franchi quatre kilomètres.... L'extrémité de l'horizon rougit; les corneilles s'éveillent sur les bouleaux et vont lourdement, voletant d'une branche sur l'autre; les moineaux babillent autour des meules fortement ombrées. L'air s'éclaircit, la route est plus distincte, le ciel s'imprègne de clarté, les nuées blanchissent, les champs verdoient. Dans les cabanes, les loutchines brûlent d'une lueur rougeâtre; dans les cours charretières se font entendre des voix somnolentes.

Cependant l'aurore s'avance; déjà des zones dorées s'étendent comme pour indiquer les rives de l'orient; dans tous les ravins s'enroulent des vapeurs; les alouettes chantent à plein gosier; le vent qui suit l'aube, accompagne l'aurore et précède le jour, a soufflé, et le disque enflammé du soleil s'élève sensiblement. La lumière dore tous les sommets, puis les versants, puis pénètre dans les vallées : c'est un déluge de clartés; le cœur bondit en vous comme l'oiseau dans la feuillée : vous sentez fraîcheur, joie, bien-être!... Tout est devenu visible à l'entour; le village au delà du bois; là-bas, bien plus loin, un autre que domine une église blanche; là-haut une boulaie sur les monts, et à côté de vous un marais vers lequel vous vous dirigez.

En avant! chevaux, en avant! au grand galop, en avant! Il reste à franchir trois kilomètres à peine.

Le soleil s'élève rapidement; le ciel est pur, la matinée sera magnifique. Le troupeau d'un village, dans son long et lent défilé, vous a fait perdre quelques minutes. Vous gravissiez une montée, vous voici tout au haut.... Quelle vue! la rivière

vous découvre dix verstes de ses gracieux méandres et bleuit à travers le brouillard; au délà s'étendent de vertes prairies où la rosée a versé tout son écrin; au delà des prés est un rideau de monticules à pentes douces; au loin, une volée de vanneaux babillards tournoient en l'air au-dessus du marécage. A travers le fluide éclat répandu dans le ciel, le lointain ressort nettement; ce n'est pas comme en été. Que la poitrine respire librement! que les membres ont de souplesse! que l'homme sent en lui se déployer de force, lorsqu'il est ainsi enveloppé de la fraîche haleine du printemps!...

II.

Et une matinée d'été, en juillet! Il n'y a que les amateurs de chasse qui sachent apprécier le plaisir d'errer à l'aurore dans les taillis. La trace de vos pieds laisse une empreinte verte sur l'herbe blanche de rosée. Vous écartez l'humide feuillée, vous êtes à l'instant saisi par la chaude senteur qui s'y est concentrée immobile dans le cours de la nuit; l'air est tout imprégné de la fraîche amertume de l'absinthe, des douces exhalaisons du blé noir et du trèfle. Au loin, semblable à de hauts remparts, s'élève une chaîne qui brille de teintes rosées au soleil; il fait encore frais, et déjà vous sentez l'approche de la chaleur; la tête est presque saisie de vertige par suite de l'exubérance des senteurs.

Le taillis est interminable. A travers les éclaircies, çà et là, au loin, on voit, il est vrai, comme un lac de seigles jaunissants, comme un canal de sarrasin rougeâtre. Un chariot roule et se fait entendre; c'est un paysan qui vient, se hâtant lentement, mettre son cheval en station à l'ombre..... Vous avez échangé un salut et vous vous êtes croisés; vous entendez à vingt pas de vous le son sifflant de la faux. Le soleil monte, il est déjà haut. Le foin sèche sous la fourche des faneuses. Il fait chaud, trop chaud. Une heure se passe, une autre heure... Le ciel se rembrunit à ses extrémités; l'air immobile concentre des ardeurs embrasantes.

« Frère, où peut-on se désaltérer? demandez-vous à un faucheur.

— Dans le ravin, là-bas à gauche, vous trouverez une source, » répond le villageois.

Vous gagnez les premiers massifs d'une fraîche coudraie, et, à travers des herbes longues et enlaçantes, vous descendez jusqu'au fond du ravin. En effet, sous un escarpement pittoresque est à demi cachée une source au-dessus de laquelle quelques jeunes chênes contrefaits, mais très-verts, penchent avidement l'extrémité de leurs branches inférieures. De grosses bulles argentines s'élèvent du fond de la source à la surface de la fontaine, s'y livrent un combat où toutes périssent dans une lutte qui n'a point de cesse, sans que ce trouble empêche d'apercevoir un fond tapissé d'une mousse veloutée, que n'atteignent pas les rigueurs de l'hiver. Vous vous jetez contre terre; vous vous êtes désaltéré, mais un sentiment de douce langueur s'empare de vos sens. Vous êtes plongé dans l'ombre, vous respirez une fraîcheur aromatique; vous êtes bien sous cet abri, tout près duquel vous voyez les arbustes griller et jaunir.

Mais qu'est-ce? que se passe-t-il? Le vent accourt et bondit soudain, l'air a frémi : ne se prépare-t-il pas un orage? Vous sortez du ravin... Quelles sont donc ces zones qui se sont formées à l'horizon? Est-ce la chaleur qui s'épaissit? Est-ce un nuage qui s'avance? Une grande lueur phosphorescente m'a répondu : c'est un ouragan qui se forme. Le soleil brille encore de toute sa clarté; on peut continuer à chasser.

Cependant le nuage s'agrandit toujours..... il est multiple, c'est une armée, une horde qui a des ailes, une avant-garde; la partie la plus avancée se suspend en voûte. Gazons, buissons, plaines, monticules, tout s'est couvert en un moment d'un voile d'obscurité. Vite, vite, il me semble apercevoir un hangar à foin... leste, gagnons cet abri.... Ouf! m'y voici.... Quelle averse aussitôt! c'est le ciel qui se fond en eau; et quels éclairs vifs et précipités! en quelques parties du chaume l'eau s'est fait jour, tombant sur le foin parfumé. L'orage est dissipé, vous sortez de votre agreste asile d'un moment... Grand Dieu! comme tout brille joyeusement autour de vous! que l'air est frais et onctueux! comme son haleine respire en les confondant les salubres senteurs du genièvre, du champignon, de l'aubépine et du fraisier!

Le soir approche. Le couchant figure un incendie, l'incendie de tout un quart du firmament. Voilà le soleil posé sur l'horizon. L'air dont vous êtes environné est d'une transparence cristalline; dans le lointain rampe une moelleuse vapeur d'un ton chaud; avec la rosée tombe un reflet vermeil sur ces plaines qui tout récemment étaient inondées d'or liquide; des arbres, des bocages, de hautes meules de foin s'élancent des ombres prolongées... Le soleil va rentrer ses derniers rayons; l'étoile du soir s'est allumée, elle scintille vivement dans l'océan igné du couchant... Le couchant pâlit; au-dessus tout est bleu; les ombres des objets saillants s'effacent; l'air se voile de ténèbres naissantes. Il est temps de se remettre en route pour regagner la maison, ou pour atteindre soit un village, soit une chaumière isolée où vous puissiez passer la nuit. Le fusil sur l'épaule, vous marchez d'un bon pas, fussiez-vous fatigué... La nuit s'avance si rapidement que déjà, à vingt pas devant vous, vous ne distinguez plus rien avec certitude; votre propre chien, à cette distance, vous fait l'effet d'un cheval trottinant quarante pas plus loin.

Au-dessus d'un taillis dessiné en noir, une petite partie du ciel blanchit en s'éclaircissant peu à peu... Que serait-ce? de la fumée, un commencement d'incendie? Non, c'est la lune qui va s'élever sur l'horizon. Et là-bas, à droite, déjà un village est signalé par quelques faibles lumières..... Vous voyez enfin devant vous votre chaumière. A travers la vitre, vous apercevez la table couverte d'une nappe blanche; sur cette table brille une chandelle allumée, et le souper...

III.

Vous faites atteler la *bégovaïa drochka* [1], et vous allez au bois chasser la gélinotte.

Il est agréable de rouler dans un sentier étroit, entre deux murailles de hauts seigles. Les épis vous battent sans violence les aisselles et le visage, les bleuets s'accrochent à vos pieds, les cailles font entendre à chaque instant leur étrange cri parlé,

1. Bancelle sur quatre roues déjà décrite plusieurs fois.

et votre cheval chemine au petit trot. Voici le bois; le bois, c'est l'ombre et le calme. Les hauts trembles grelottent à leurs cimes, tandis que les longues branches pendantes des bouleaux bougent à peine; le chêne vigoureux se dresse fier et sévère à côté de l'élégant tilleul. Vous roulez dans les circuits d'un sentier gazonneux, tout tigré d'ombre et de lumière. De grosses mouches jaunes pendent immobiles dans l'air doré, et tout à coup disparaissent d'un coup d'aile; les moucherons tourbillonnent avec ordre et en colonne, lumineux dans l'ombre, bruns au soleil; les oiseaux gazouillent en paix.

Prêtez l'oreille : la voix métallique de la fauvette interprète mélodieusement la jovialité insouciante et babillarde qui est son naturel, et sa légèreté s'accorde bien avec le parfum du muguet. Loin, très-loin dans la forêt, là où le fourré est épais et sourd, un calme indéfinissable descend dans l'âme, et tout ce qui vous environne est doux et paisible. Le vent pourtant s'est élevé, et les cimes se sont toutes penchées les unes sur les autres comme les vagues sur l'abîme des mers; sous la couche de feuilles mortes de l'automne dernier, saillissent çà et là des herbes d'autant plus hautes qu'il leur a été plus difficile de se faire jour; à part sont les groupes de champignons, qui ont l'air de délibérer en famille sous l'abri de leurs grands chapeaux. Un lièvre part et s'élance, et mon chien court après lui... mais pendant qu'il aboie et tâche de l'atteindre, je reste à mes réflexions, et l'animal poursuivi en profite pour s'échapper.

Et que cette même forêt est belle encore, à la fin de l'automne, lors du passage des bécasses! La bécassine ne s'arrête jamais dans l'épaisseur du fourré, c'est à la lisière du bois qu'il faut l'aller chercher. Il n'y a pas de vent, mais il n'y a pas non plus de soleil, de clarté, d'ombre, de mouvement ni de bruit; dans l'atmosphère moelleuse est répandu le parfum particulier de l'automne, qui rappelle la senteur du vin; une vapeur déliée s'élève au-dessus des champs qu'on aperçoit dans le lointain. A travers le grillage fantastique des branches dépouillées, apparaît le blanc mat d'un ciel immobile; çà et là sur les tilleuls pendent sans consistance les dernières feuilles dorées par les gelées blanches du matin. Le sol humecté est

devenu élastique sous le pied; les hautes herbes desséchées ne font pas un mouvement, et de longs fils d'une finesse extrême couvrent les pâles gazons d'un filet brillant.

La poitrine respire tranquillement, mais l'âme n'est pas sans trouble. Vous longez la lisière du bois en paraissant regarder attentivement votre chien, mais vos images favorites, les personnes aimées, les unes déjà mortes, les autres encore vivantes, vous reviennent en mémoire; des impressions depuis longtemps endormies se réveillent à l'improviste, votre imagination voltige ou se berce comme l'oiseau, et mille objets en un quart d'heure ont surgi devant vous. Votre cœur tantôt bat plein d'émoi et s'élance avec passion dans l'avenir rêvé, tantôt recule et se laisse tomber dans l'abîme de souvenirs plus ou moins riants, plus ou moins importuns. Et cette rêverie, cet état mélancolique de l'âme a de la douceur, même quand il vient s'y mêler de l'amertume.

IV.

Et un jour d'automne clair, un peu froid, ouvert par une piquante gelée blanche, quand le bouleau, arbre vraiment féerique, se dessine élégamment avec ses teintes d'or sur un ciel d'un bleu tendre, quand le soleil est trop bas, trop oblique désormais pour réchauffer, et brille cependant plus vivement qu'en été, qu'un petit bois de tremble resplendit d'outre en outre et semble se réjouir de se trouver tout nu, que la gelée blanchit encore au fond des vallées et qu'un vent frais agite doucement et chasse devant lui les feuilles enroulées tombées des arbres, quand sur la rivière ondulent gaiement des vagues bleues, portant à la surface les oies et les canards dispersés, que, dans le lointain, le moulin bat à coups mesurés entre les marceaux aux feuilles rondes, et qu'au-dessus, à peine distincts sur le fond de l'air imprégné de lumière, tourbillonnent rapidement les pigeons de toutes couleurs, dites, n'est-ce pas aussi une belle journée?

Ils ont bien aussi leurs beautés les jours d'été brumeux, quoique les chasseurs les goûtent fort peu. En de pareils jours, nul moyen de chasser; l'oiseau part de dessous vos pieds et

disparaît à l'instant dans les blanches ténèbres du brouillard immobile. Mais comme tout est paisible et ineffablement calme à l'entour ! Tout est réveillé dans le ciel et tout se tait. Vous passez près d'un arbre, il n'a pas un grêle rameau qui remue; il est au repos dans sa force. A travers une subtile vapeur répandue avec égalité dans l'air, une longue zone noire se présente à vos yeux; vous la prenez pour une forêt peu distante du lieu où vous êtes, vous approchez.... la forêt se change en une haute ligne d'absinthe qui en croissant d'elle-même a formé la haie d'une limite. Brouillard au-dessus, brouillard autour de vous, brouillard partout.

Voilà que le vent s'élève insensiblement; un coin du ciel, d'un bleu pâle, ressort peu à peu à travers la brume qui, en cet endroit, se raréfie et prend l'apparence d'une légère vapeur; là un rayon de soleil, jaune comme l'or, pénètre tout à coup, et, s'abattant en torrent prolongé, vient frapper la campagne, puis va se perdre dans le bois; et de nouveau tout s'est couvert pour se découvrir encore et de la même manière sur un autre point; lutte du clair et du sombre, du sec et de l'humide, qui dure parfois des heures.... Mais que le jour devient indiciblement beau, brillant et magnifique lorsque la lumière a enfin triomphé, lorsque les derniers flots du brouillard échauffé se confondent, s'enroulent, s'étendent et s'aplatissent vers la terre pressée de les absorber, ou se raréfient pour s'élever au-dessus de l'atmosphère, attirés par le soleil vainqueur !

V.

Vous vous êtes réunis plusieurs pour aller visiter un champ éloigné dans la steppe. Vous avez déjà franchi dix kilomètres par des chemins de traverse, et vous voici enfin sur une route. Vous roulez, vous roulez, laissant tour à tour derrière vous des convois interminables de charrettes, des maisons de poste, où le samovar bout sur le large perron couvert, où la porte cochère toute grande ouverte vous montre le puits en permanence de service.

Vous roulez d'un village à l'autre, à travers des champs immenses, des prairies, des chènevières. Une nombreuse volée

de corneilles quitte un aubour et va, avec de grands croassements, se poser sur un autre qui plie et gémit sous la masse. Puis se succèdent les rencontres qui animent le voyage et varient l'uniformité de la route : les femmes, armées de longs râteaux, se dirigent languissamment vers les champs où on les envoie; un passant, un havre-sac sur les épaules, chemine d'un pas alourdi par la fatigue; une pesante et vaste voiture de seigneur, attelée de six grands chevaux maigres, accourt au-devant de vous; un coin de coussin brodé ressort par la portière; et derrière cette maison roulante, sur un sac de nattes enveloppant de la literie, est assis tout de travers un laquais qui s'accroche comme il peut à une corde, et dont le manteau et tout le visage sont couverts d'une épaisse couche d'éclaboussures.

Vous traversez une petite ville de district formée de petites maisons de bois incapables de se tenir droites, de palissades interminables, de quelques maisons en pierre toujours à louer et appartenant à des marchands; d'un vieux pont jeté à une époque éloignée sur un ravin profond.... En avant, en avant!... Vous voici dans la steppe, ou du moins bien près. Arrivés sur une hauteur, vous regardez.... Quelle perspective s'offre à vous!

Une série de petits mamelons, labourés et ensemencés du haut en bas, accidentent la plaine de leurs vagues éternelles; des ravins tapissés de buissons verdissent dans les intervalles; des bocages épars qui s'élèvent comme des îles, d'étroits sentiers qui courent de hameau en hameau, puis quelques églises blanchies à la craie, une petite rivière tortueuse qui miroite dans un lit bordé de verdure, et dont le cours paraît quatre fois entravé par de rustiques écluses. Au loin dans la plaine cheminent une à une des outardes et des canepetières; une vieille maison seigneuriale avec toutes ses dépendances, son verger, son jardin potager, sa grange, etc., s'est élevée dans le voisinage d'un petit étang.... Mais vous allez plus loin, plus loin, les mamelons, les monticules, les tertres ont disparu, et avec eux ont disparu aussi les bocages, les arbres isolés; vous y êtes, la voici, la steppe, la vraie steppe, sans autres limites que l'horizon qui souvent se confond avec elle à vos regards!

Et, par le froid de l'hiver, il n'est pas sans douceur d'aller, à travers les montagnes que le tourbillon a formées et fixées pour la saison, chasser le lièvre inquiet et oublieux, respirer l'air pur et vif qui aiguise l'appétit, et, tout en fermant les yeux malgré soi au scintillement aveuglant du givre, les rouvrir pour admirer les teintes vertes du ciel sur la forêt rougeâtre!...

VI.

Et les premiers jours du printemps! quelles ne sont pas alors les vives sensations du chasseur? Comme à ses yeux toute la campagne reparaît dans sa variété, à mesure que décroît et s'affaisse la couche uniforme des frimas dont elle se dégage! A travers la lourde vapeur de la neige fondante, comme il jouit déjà des senteurs de la terre réchauffée, en approchant des vides que les rayons obliques du soleil y ont creusés, quand déjà les alouettes chantent en toute confiance; qu'avec de joyeux rugissements les torrents bondissent et tourbillonnent de ravin en ravin, et que ces fougueux enfants du vieux hiver qui n'est plus, à peine nés, semblent, en se précipitant, courir au bruit, à l'éclat et à la mort!...

Mais il est temps de finir. Je viens de parler du printemps; au printemps on a moins de peine à se séparer; au printemps les heureux se sentent eux-mêmes attirés vers les climats lointains où la nature sourit à l'imagination, et appelle les longues excursions du voyageur.... Adieu, lecteurs; je vous souhaite une félicité constante.

FIN.

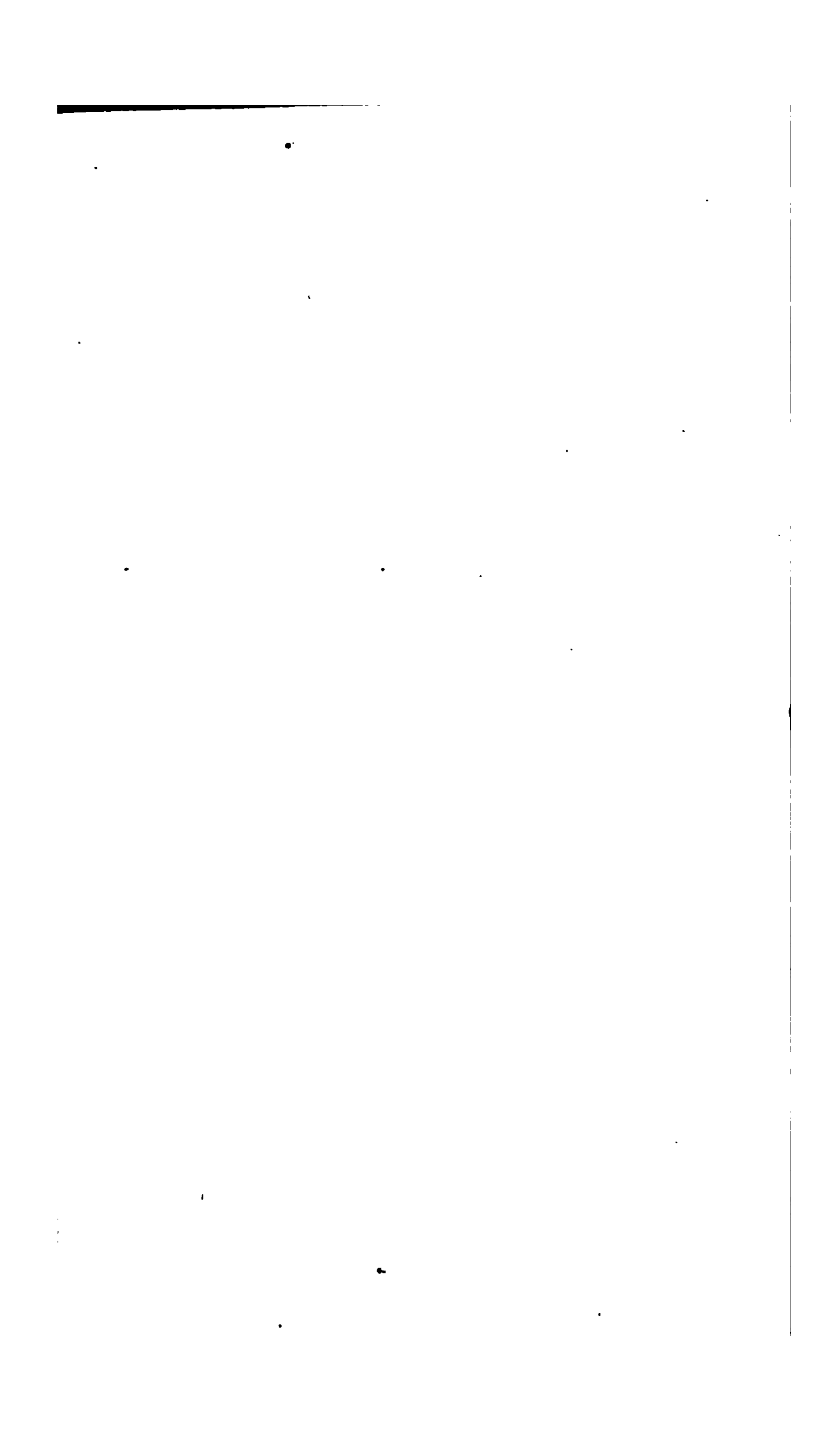


TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

